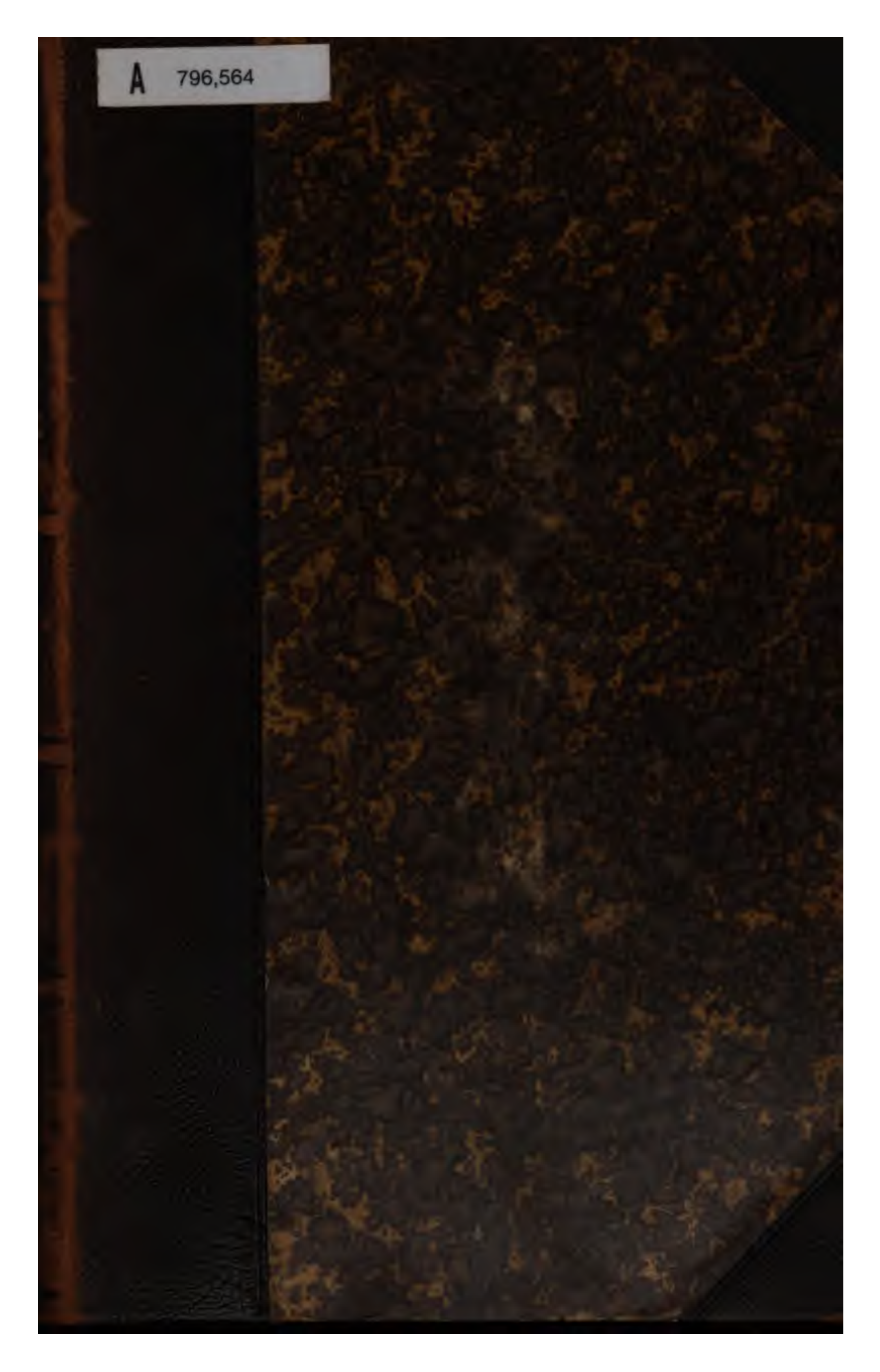



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

JOURNAL ASIATIQUE

NEUVIÈME SÉRIE

TOME XIII

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, A. BARTH, R. BASSET
CHAVANNES, CLERMONT-GANNEAU, FEER, HALÉVY, C. DE HARLEZ, MASPERO
OPPERT, RUBENS DUVAL, E. SENART, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

NEUVIÈME SÉRIE

TOME XIII



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28

M DCCC XCIX

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1899.

NÂBIGA DHOBYÂNÎ INÉDIT,

D'APRÈS

LE MS. ARABE 65 DE LA COLLECTION SCHEFER,

PAR

M. HARTWIG DERENBOURG.

I

A l'occasion du onzième Congrès des Orientalistes, réuni à Paris en septembre 1897, une exposition temporaire de manuscrits et d'imprimés orientaux fut organisée à la Bibliothèque nationale et installée dans le vestibule de la Galerie Mazarine, sur le seuil de l'exposition publique qu'elle contient en permanence. Charles Schefer, président du Congrès, avait fait choix de neuf d'entre ses manuscrits les plus précieux, arabes, persans et turcs, pour les offrir à la curiosité et à l'examen de ses confrères. Mon attention se fixa sur le manuscrit 6[1] (A. 65 de la collec-

[1] *Bibliothèque nationale. Choix de manuscrits, d'imprimés, de cartes*

tion), qui contient le *dîwân* d'un poète arabe, cher entre tous à celui qui s'honore d'en avoir été le premier éditeur. En revenant à Nâbiga Dhobyânî, je reviens en 1898 à mes anciennes amours de 1868. Les héritiers de Charles Schefer, s'inspirant de son exemple et continuant sa tradition, ont mis généreusement à ma disposition le volume dont on trouvera ici, comme hommage à sa mémoire, la description et de copieux extraits.

Voici, par ordre chronologique, la liste des publications antérieures consacrées au *dîwân* de Nâbiga Dhobyânî. Cette bibliographie ne comprend que les ouvrages relatifs au recueil plus ou moins complet; les monographies sur la *mo'allaḳa* de Nâbiga ont été omises à dessein dans cette nomenclature, qui contient exclusivement les travaux d'ensemble :

1° D = Hartwig Derenbourg, *Le Diwân de Nâbiga Dhobyânî; texte arabe, publié pour la première fois, suivi d'une traduction française et précédé d'une introduction*, dans le *Journal asiatique* de 1868, t. I, p. 197-297, 301-439, 484-515 et 520. Nous citerons de préférence le tirage à part, 272 pages, Paris, Maisonneuve, 1869.

2° A = W. Ahlwardt, *The divans of the six ancient Arabic poets;* London, Trübner, 1870. A Nâbiga se rapportent les pages ٢-٣٢, ١٩٤-١٧١, ٢٠١-٢١٣, 1-18, 86-91, 109, 111 et 112.

et de médailles exposés à l'occasion du Congrès des Orientalistes; Paris, Leroux, 1897, p. 51.

3° B = Du même, *Bemerkungen über die Aechtheit der alten Arabischen Gedichte... nebst Beiträgen zum richtigen Verständnisse Ennābiga's und 'Alqama's;* Greifswald, Bamberg, 1872. Pour Nâbiga, voir p. 30, 36-50 et 91-145.

4° C = Cinq dîwâns de poètes arabes, collection publiée à l'imprimerie Wahbiyya au Caire en 1293 de l'hégire (1876 de notre ère). Sur les 200 pages, les 79 premières contiennent le *Dîwân* de Nâbiga Dhobyânî, avec le Commentaire du vizir Aboû Bakr ʿÂṣim ibn Ayyoûb Al-Baṭalyoûsî, qui, en dépit du titre, n'est pas mort en 194 de l'hégire (809, 810 de notre ère), mais en radjab 521 (juillet 1127[1]).

5° J = Louis Cheikho, *Les poètes arabes chrétiens;* Beyrouth, 1889-1890. Le dîwân de Nâbiga Dhobyânî y figure, allégé de plusieurs passages, accompagné d'un commentaire développé en arabe, aux pages ٦٤٠ – ٧٣٢.

6° G = Baron David de Günzburg, *Extraits du Dîwân de Nâbiga,* p. 167-252 de la publication intitulée المظفرية, destinée par les élèves de Victor (المظفر) Rosen à célébrer les noces d'argent de son enseignement à l'Université de Saint-Pétersbourg;

[1] Sur cette édition faite d'après le manuscrit de Vienne 446 (Flügel, *Die arabischen... Handschriften,* I, p. 430), voir Socin, dans la *Zeitschrift d. d. morg. Gesellschaft,* XXXI (1877), p. 669-682. — J'ai essayé d'élucider les questions chronologiques relatives à Al-Baṭalyoûsî dans la *Revue des études juives,* octobre-décembre 1883, p. 274-279.

Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1897.

C'est une même rédaction du *dîwân* qui a été reproduite dans les quatre éditions citées sous les numéros 1, 2, 4 et 5. Les vingt-quatre morceaux rapportés par Al-Aṣmaʿî en constituent l'élément fondamental[1]. Le commentaire du vizir Al-Baṭalyoûsî, publié dans C, est muet sur les six autres poésies, qui y ont été insérées d'après D et A et qui proviennent d'une sélection faite par Aṭ-Ṭoûsî, « au nom de ses maîtres », c'est-à-dire par Aboû'l-Ḥasan ʿAlî ibn ʿAbd Allâh ibn Sinân At-Taimî Aṭ-Ṭoûsî, qui mourut vers 240 de l'hégire (854 de notre ère[2]). Al-Aʿlam Asch-Schantamarî (de Santa-Maria), qui mourut en 476 de l'hégire (1083 de notre ère), a étendu son commentaire aux trente morceaux admis dans D, A, C, J. Une poésie supplémentaire de 61 vers y a été ajoutée dans D d'après la *Djamhara*. Les vers 1-41 de cette même poésie se trouvent dans A sous la cote ٣٩[3], parmi les 58 fragments d'inégale longueur dont M. le profes-

[1] D, p. 63, 93 et 144.

[2] *Fihrist*, p. 71; Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, III, p. 423; D, p. 64, 102 et 161; A, p. v; B, p. 40.

[3] Pour arriver aux 61 vers de D, il faut souder à la suite des vers 1-41 d'abord 7 vers publiés seulement dans D, puis le fragment de 14 vers, sans son vers 9, coté ٩ dans D, ١١ dans A, ٧ dans G, publié dans C, p. ٣٢-٣٣, et dans J, p. ١٧٨-١٨٠. Voir aussi B, p. 43-48, Th. Nöldeke dans la *Zeitschrift d. d. morg. Gesellschaft*, XLIX (1895), p. 292, et plus loin, à propos de la poésie XLI du manuscrit Schefer.

seur Ahlwardt a formé son Appendice, en puisant dans ses vastes lectures. Nous leur devons aussi la richesse incomparable des variantes colligées[1]. Au moment de clore son enquête sur Nâbiga, cet érudit a encore ajouté les fragments 59-63 qui ont passé inaperçus pour l'éditeur de J. Autrement; celui-ci a accueilli tous les matériaux rassemblés dans A, à l'exception de ceux que d'honorables scrupules l'obligeaient à élaguer.

II

Le manuscrit du Supplément Tantawy 28, qui est devenu le manuscrit arabe 801 de l'Université de Saint-Pétersbourg, nous introduit avec G sur un terrain renouvelé pour les parties que nous connaissions, élargi et étendu par des accroissements considérables. L'auteur de cette rédaction, qui comprend 54 morceaux, poésies ou fragments, n'est pas nommé : M. le baron David de Günzburg, dans un savant mémoire[2], a essayé d'élucider et de trancher cette question d'origine. Sa solution du problème sera signalée et examinée ultérieurement. Voyons d'abord ce que l'anonyme nous apprend lui-même sur les matériaux qu'il a mis en œuvre. Il les a

[1] A la liste d'ouvrages consultés et cités (A, p. 103-104) viendraient s'ajouter maintenant entre autres les 10 volumes du *Tâdj al-ʿaroûs*, les 20 du *Lisân al-ʿarab*, les 4 de la *Khizânat al-adab*.

[2] Mes chers élèves Broydé et Seligsohn ont déchiffré et traduit pour moi le mémoire rédigé en russe. Je tiens à les en remercier publiquement.

empruntés, d'après son témoignage formel, à quatre autorités en ces matières, qu'il énumère dans l'ordre suivant : Al-Asma'î, Aboû 'Obaida, Aboû 'Amr et Ibn Al-A'râbî[1].

Pour ce qui est du premier (122/739-216/831), il a été absorbé presque entier, puisque, des 24 morceaux dont se compose sa sélection, les 10 vers de D ١٥ = A ١٣ et les 5 vers de D ٢٣ = A ٣١ ont seuls été éliminés. Encore ce dernier n'est-il pas de Nâbiga, mais de Yazîd, l'un de ses contradicteurs, répondant à ses attaques. Les 22 autres morceaux ne se distinguent du texte officiel (D, A, C et J) que par des remaniements, des insertions, de rares omissions et des variantes. La part d'Aboû 'Obaida (110/728-210/825), qui semble avoir publié son édition de Nâbiga[2], qui avait écrit une monographie sur les Banoû Gatafân[3], ne saurait être précisée : sa réputation a survécu, son œuvre est presque entièrement perdue[4]. Aboû 'Amr n'est pas le vieux, presque légendaire Aboû 'Amr ibn Al-'Alâ, mais le linguiste de l'école de Koûfa Aboû 'Amr Ishâk ibn Mirâr Asch-Schaibânî, qui mourut très âgé en 206/821[5]. Il s'était beaucoup occupé de Nâbiga, parfois en opposition avec Aboû 'Obaida[6], et c'est d'après lui que sont rapportées

[1] G, p. 171 et 183.

[2] Yâkoût, *Mou'djam*, I, p. 211, 228; II, p. 401; IV, p. 44; D, p. 66; cf. G, p. 183; 185, n. 6; 190, n. 5; 192, n. 1 et 8; etc.

[3] *Fihrist*, p. 53; Hammer, *Literaturgeschichte*, III, p. 413.

[4] Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, p. 103-104.

[5] *Ibid.*, p. 116.

[6] G, p. 183, 191 et 218.

explicitement dans G les poésies ١٠ *b* et ٢٩, celle-ci où son nom va de compagnie avec celui d'Al-Aṣmaʿî[1]. C'est là du reste une indication précieuse : car, grâce aux épigraphes de certaines poésies, à des notes dispersées çà et là, on peut constater que les poèmes adoptés par Al-Aṣmaʿî ne sont entrés dans G que sous le couvert d'Aboû ʿAmr; celui-ci en a au préalable rectifié l'ordonnance; celui-ci a fait son choix entre les leçons qui circulaient sur les lèvres des rhapsodes et dans les notations des copistes[2]. Je lui attribue cette rédaction de Koûfa que j'avais soupçonnée naguère[3] comme indépendante de la collection telle qu'elle nous était parvenue par l'Espagne et par ses commentateurs de Badajoz et de Santa-Maria.

Al-Aṣmaʿî, Aboû ʿObaida et Aboû ʿAmr étaient à peu près contemporains. Ibn Al-ʿArâbî les suit d'assez près puisque, né à Koûfa en 150/767, il mourut à Sâmarrâ en 231/844[4]. Son nom était Aboû ʿAbd Allâh Moḥammad ibn Ziyâd. Dans G il est appelé tantôt Ibn Al-Aʿrâbî, tantôt Aboû ʿAbd Allâh, une seule fois Aboû ʿAbd Allâh Ibn Al-Aʿrâbî[5]. Il avait été le maître principal d'Aṭ-Ṭoûsî, qui, au lieu de le nommer, s'en réfère à ses maîtres pour les poèmes

[1] G, p. 171, n. 2, 172, 236 et 250.
[2] G, p. 183; 189, n. 1; 193, n. 1; 194, n. 7; 218; etc.
[3] D, p. 66, n. 2; cf. G, p. 222.
[4] *Fihrist*, p. 69; Hammer, *Literaturgeschichte*, III, p. 329, Brockelmann, *Arabische Literatur*, p. 116-117.
[5] G, p. 193, n. 6.

25-31, ajoutés par lui au *Dîwân*[1]. Avec M. Ahlwardt[2], j'attribue à Ibn Al-Aʿrâbî l'introduction de ces morceaux, tous admis sans exception dans G. Ibn Al-Aʿrâbî, qui tenait en médiocre estime la science de ses devanciers Al-Aṣmaʿî et Aboû ʿObaida, était un véritable initiateur : Thaʿlab, le plus célèbre grammairien de l'école de Koûfa, suivit ses cours pendant plus de dix ans, souvent en compagnie de cent auditeurs[3]. G se réclame d'Ibn Al-Aʿrâbî pour les fragments suivants, qui n'émanent ni d'Al-Aṣmaʿî, ni d'At-Ṭoûsî : ٣٣, ٤٠ et ٥٤[4]. Pour d'autres morceaux qui sont dans le même cas, il est spécialement remarqué dans G qu'ils n'ont pas été rapportés par Ibn Al-Aʿrâbî, ainsi pour ٣٢, ٣٤, ٣٧, ٣٨, ٤١, ٥٠, ٥١[5]. On peut en induire que le contingent d'Ibn Al-Aʿrâbî dans la mise à point du *Dîwân* revu et augmenté a été tellement considérable qu'il fallait résister à la tentation de lui attribuer en bloc tous les enrichissements.

M. le baron de Günzburg, en examinant les citations de Nâbiga Dhobyânî dans quelques ouvrages arabes d'histoire littéraire, le *Kâmil* d'Al-Moubarrad (mort en 285/998), le *Kitâb al-agânî* d'Aboû'l-Faradj Al-Iṣfahânî (mort en 356/967) et la *Mouwâzana* d'Al-Âmidî (mort en 371/987), s'est aperçu judicieuse-

[1] Voir plus haut, p. 8.
[2] B, p. 40.
[3] *Fihrist*, p. 69; Hammer, *Literaturgeschichte*, III, p. 330.
[4] G, p. 172, 234, 238, 249, 251.
[5] G, p. 172, 231, 233, 235, 237, 245, 247, 249, 251.

ment que les passages allégués répondaient souvent mieux au texte du manuscrit Tantawy qu'à celui de nos éditions[1]. Or, par un hasard singulier, elles dérivent toutes d'exemplaires magrébins importés d'Espagne. Les appendices d'Ahlwardt avaient seuls jusqu'ici ouvert une échappée sur l'insuffisance et les lacunes de notre documentation. La voici renforcée et complétée par l'édition décrite dans G, qui s'annonce négativement comme رواية غير الاصمعي « la rédaction d'un autre qu'Al-Aṣma'î »[2], et que M. le baron de Günzburg attribue à Aboû Sa'îd Al-Ḥasan ibn Al-Ḥosain ibn 'Obaid Allâh ibn 'Abd ar-Raḥmân Al-'Atkî As-Soukkarî, mort vers 275/888[3], célèbre pour avoir édité les maîtres de l'ancienne poésie arabe, entre autres Nâbiga Dhobyânî[4].

C'est là une conjecture plausible, appuyée sur des raisonnements sages, sur des vraisemblances bien observées et que je serais heureux de voir confirmée par la comparaison d'un second manuscrit portant un titre authentique, avec désignation explicite du compilateur. En effet, le manuscrit Schefer (S), de même nature que G, d'un contenu analogue, mais non identique, d'écriture asiatique également, avec le nom de Nâbiga Dhobyânî seul sur le titre sans aucune indication d'éditeur, pourrait tout aussi légitimement, mais tout aussi arbitrairement, être consi-

[1] G, p. 172, 176, 182-183.
[2] G, p. 170.
[3] G, p. 175 et 218; Brockelmann, *Arabische Literatur*, p. 108.
[4] *Fihrist*, p. 74 et 78.

déré comme nous apportant le texte tel qu'il a été fixé par Aboû Saʿîd As-Soukkarî. Mais ce n'est pas tout : sans étendre mon enquête à l'ensemble de la littérature arabe de l'Orient musulman, j'ai eu la curiosité de vérifier les citations de Nâbiga Dhobyânî dans Al-Maidânî (Freytag, *Arabum Proverbia*), dans la *Khizânat al-adab*, dans le Dictionnaire géographique de Yâḳoût[1] et j'ai discerné dans ces trois ouvrages les traces bien visibles de trois recensions différentes, se rapprochant parfois des deux qui nous ont été révélées par G et par S, mais s'en éloignant aussi sur certains points, chacune d'elles ayant admis des éléments originaux qui n'avaient pas pénétré dans les autres. Laquelle de ces cinq rédactions émane sans conteste d'As-Soukkarî ? Peut-être aucune. Toute affirmation à cet égard serait prématurée. Avec notre outillage actuel, ce qui ressort de G et S, ainsi que des livres imprimés que je viens de citer, c'est que le *Dîwân* de Nâbiga, comme celui des autres poètes antéislamiques, immobilisé en Occident sous la forme où il y était parvenu, soustrait sur ce terrain nouveau aux infiltrations du dehors, continuait en Orient sa vie, sa marche et son développement, se grossissant de nombreux affluents aux eaux plus ou moins pures, se répandant dans un public lettré, en quête d'antiquités et d'archaïsmes poétiques, prenant son bien où on le lui offrait, disposé à l'admiration, doué de plus de mémoire que de critique, ébloui, comme

[1] Les passages de Meidânî (p) et de Yâḳoût (j) ont été rassemblés dans les Appendices de A.

par le mirage, par le nom illustre de Nâbiga Dhobyânî [1].

III

Le manuscrit S, haut de 0 m. 19, large de 0 m. 13, comprend 159 feuillets, avec 17 lignes à la page. En dehors des feuillets 1, 129 v°, 130 r° et 156-159, qui contiennent du remplissage, il se compose de deux ouvrages très inégaux : 1° (fol. 2 r°-129 r°), le vocabulaire arabe-persan des substantifs classés d'après leurs sens, par Al-Maidânî [2], comme il appert du titre suivant : كتاب السامى فى الاسامى تأليف الشيخ الامام ابى نصر احمد بن محمّد الميدانى النيسابورى رحمة الله عليه; 2° (fol. 130 r°-154 v°), le *Dîwân* de Nâbiga Dhobyânî, introduit en ces termes : هذا ديوان النابغة الذبيانى. On lit au fol. 129 r° [3] : تمّ الكتاب بحمد الله

[1] M. Ahlwardt supposait que nous ne possédions qu'en partie l'œuvre de Nâbiga Dhobyânî; voir B, p. 50.

[2] Al-Maidânî, l'auteur de la *Collection des proverbes*, est ordinairement appelé Aboû 'l-Faḍl, et non pas Aboû 'n-Naṣr. Sur son *Traité des noms*, voir surtout J. de Goeje et Th. Houtsma, *Catalogus*, I, (2° éd.), p. 66; Hartwig Derenbourg, *Les manuscrits arabes de l'Escurial*, I, p. 411; Rieu, *Supplement*, p. 581. — La date habituellement donnée du 14 ramaḍân 497 pour l'achèvement de «ce livre» se trouve dans S à la marge du fol. 128 v° comme variante, tandis que dans le texte (*ibid.*) on lit : «le dimanche, dernier jour de rabî' 1er 497» (1er janvier 1104 de notre ère). L'auteur avait sans doute, à quelques mois de distance, été amené par le succès à publier deux éditions successives de son manuel.

[3] Une autre indication, placée au-dessous et coupée par la reliure, se rapporte non pas à S, mais à une copie faite, d'après lui, ultérieurement à une date qui n'est plus reconnaissable.

ومنّه والصلوة على نبيّه محمّد وآله وفرغ من تحريره ابو القسم ابن محمّد بن ابى القسم الخاستى فى التاسع من جمادى الاخرة سنة اثنتين وتسعين وخمسمائة بساوة حماها الله. Ce que complète la souscription du fol. 155 v° : تمّ الكتاب بحمد الله ومنّه والصلوة على رسوله محمّد نبيّه وعلى آله وذوى ارومته وفرغ من تحريره صاحبه وكاتبه ابو القسم بن محمّد بن ابى القسم يوم الاربعاء الواقع فى شهر الله المرجّب[1] رجب عمّت ميامنه سنة اثنتين وتسعين وخمسمائة حامدا ومصلّيا. L'exemplaire, dans son entier, a donc été écrit à Sâwa en 598 de l'hégire (1201 de notre ère), pour l'usage personnel d'un certain Aboû'l-Ḳâsim ibn Moḥammad, qui s'est complu à le calligraphier en traits réguliers, correctement alignés sur un papier huilé faisant valoir l'encre bien teintée et le ḳalam finement taillé, à le vocaliser avec le plus grand soin et la plus remarquable compétence. Or, Sâwa était une jolie ville de la Perse, entre Rayy et Hamadhân, qui fut très florissante jusqu'à ce qu'en 621/1224[2],

[1] Lu par conjecture. Ms. الاجب, peut-être pour الارجب.

[2] Ibn Al-Athîr, *Chronicon*, XII, p. 272. Yâḳoût, *Mou'djam*, III, p. 24, donne la date de 617/1220; mais le témoignage d'un contemporain aussi bien informé qu'Ibn Al-Athîr mérite le plus de créance, ainsi que me le fait remarquer M. Th. Nœldeke en me retournant cette épreuve. Le « Nâbiga Dhobyânî inédit » lui doit beaucoup, ainsi qu'à M. Ignaz Goldziher. Mes deux éminents confrères ont bien voulu lire mon travail en placards; je leur adresse publiquement les remerciements de l'éditeur et de tous les arabisants.

elle fut envahie par les Tartares. « Il y avait à Sâwah, dit Yâḳoût [1], la bibliothèque la plus vaste peut-être du monde. On m'a rapporté que les Tartares l'ont incendiée. » C'est dans cette bibliothèque qu'Aboû 'l-Ḳâsim avait sans doute trouvé le précieux manuscrit de Nâbiga Dhobyânî, qu'il nous a conservé grâce à sa copie. Vingt-trois années plus tard et c'en était fait de ce volume si important pour notre connaissance du poète et de son œuvre.

58 poèmes ou fragments de poèmes sont donnés sans qu'on puisse s'expliquer la pensée d'après laquelle ils ont été classés. Les 24 poèmes d'Al-Aṣmaʿî ont été admis, y compris D ١٥ et ٢٣ qui manquent dans G, à l'exclusion de D ١٠ = A ١٢ qui n'est pas de Nâbiga, mais de Badr ibn Djazzâz. Le poème D ٥ = A ١٠ est dédoublé (morceaux XXXIX et XLI), comme dans G, malgré l'unité apparente de la cote ١٠ dans celui-ci. Les 7 poèmes ajoutés par Aṭ-Ṭoûsî au nom de ses maîtres, surtout d'après Ibn Al-Aʿrâbî, sont reproduits intégralement, ainsi que dans G. En dehors de ces 31 numéros, où la disposition des vers n'est pas toujours celle de la rédaction espagnole, où figurent des vers inédits, où nombre de fragments signalés dans l'Appendice de A sont insérés à leurs places respectives [2], le *Dîwân* de Nâbiga Dhobyânî comprend encore dans

[1] Yâḳoût, *Mouʿdjam, loc. cit.;* cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse,* p. 298-299.

[2] Une pièce remarquable à ce triple point de vue est notre poésie XI = D ٨, A ٢, G ٩. Elle n'a que 12 vers dans D et A, 20 dans G (p. 215-217), 29 dans S.

S, comme poésie vii, 14 vers inconnus de G, le 12[e] et le 11[e] intervertis constituant le fragment ٩ de A, les autres étant inédits; comme poésie xii, 3 vers qui ne sont pas dans G, dont les 2 premiers sont dans A le fragment ١٤; comme poésie xiii = G ٣٣, 4 vers identiques aux vers 2-5 du fragment ٤٣ dans A; comme poésie xiv = G ٣٤, les mêmes 3 vers que ceux de A, fragment ١٩; comme poésie xv, 4 vers, dont 3 dans G ٥٤; comme poésie xvi = G ١٢, 6 vers, dont 3-6 sont les vers 1 et 3-5 du fragment ٢٤ dans A; comme poésie xxi = G ٢٨, 4 vers identiques au fragment ٤٩ de A; comme poésie xxii, 4 vers inconnus de G, dont le 2[e] correspond au vers 1 du fragment ٤٣ dans A, les 3 autres étant inédits; comme poésie xxiii = G ٤٥, 3 vers, dont le 1[er] est A, fragment ٣٠; comme poésie xxiv, les mêmes 2 vers que G ٣١; comme poésie xxv, les 6 vers de G ٣٢[1]; comme poésie xxvi, 5 vers inédits inconnus de G; comme poésie xxviii = G ٤٩, 9 vers, dont le 3[e] et le 4[e] forment dans A le fragment ١١; comme poésie xxix, les 4 vers de G ٥٠; comme poésie xxx, 5 vers inédits inconnus de G; comme poésie xxxi = G ٥١, 5 vers dont le 2[e] est le fragment ٣٧ de A; comme poésie xxxii, 6 vers inédits inconnus de G; comme poésie xxxvi = G ٢١, 4 vers, dont le 1[er] est A, fragment ٣٤; comme poésie xxxvii, les 7 vers

[1] Ces six vers se retrouvent dans le *Diwân* du poète antéislamique Djarwal ibn Aus Al-Ḥouṭai'a; voir l'édition de J. Goldziher, n° xlviii, dans la *Zeitsch. d. d. morg. Gesellschaft*, XLVII (1893), p. 58.

de G ٣٨; comme poésie XXXVIII, 2 vers inédits inconnus de G; comme poésie XLIV = G ١٨, 9 vers dont 4, le 1er et 7-9 sont dans A, fragment ٤١; comme poésie XLVI = G ٢٦, 5 vers, dont le 3e est A, fragment ٤٥; comme poésie XLVII, les 4 vers de G ٢٧; comme poésie LI, 4 vers, tandis que G ٤٠, qui lui correspond, n'en a peut-être que 3; comme poésie LII, les 2 vers de G ٤١; comme poésie LIII, les 10 vers de G ٣٦; comme poésie LVII = G ٢٥, 5 vers dont le 1er et le 2e sont A, fragment ٩١, tandis que le 4e est A, fragment ٣٣; enfin comme poésie LVIII, un morceau de 47 vers, dont les vers 39, 41, 38, 43-46, sont les 7 vers de G ٣٧, les vers 1, 4, 29, 20, 23, 24, 39 et 41 répondent à A, fragment ٥٩, vers 1-6, 8 et 9, dont D, p. 10 et 55, a donné les vers 4, 39 et 41, le reste demeurant inédit.

Quelle est la meilleure voie pour faire connaître le manuscrit Schefer? Si l'intérêt scientifique avait pu seul être pris en considération, j'aurais opté pour une publication intégrale, non seulement du texte, même dans ses parties les mieux connues, mais encore des notes marginales et interlinéaires, très éclectiques et fort bien choisies, qui abondent et qui empiètent sans cesse sur les poèmes, dont elles forment un commentaire perpétuel. Je n'aurais pas hésité non plus à donner une traduction française, dans l'espoir de rétracter quelques péchés de jeunesse et aussi avec la confiance qu'un nouvel effort, loyalement et vigoureusement tenté, apporterait quelque

contribution à l'intelligence de la vieille poésie arabe. C'est l'espace, ce n'est pas le courage, qui m'a manqué pour cette tentative aventureuse, et j'ai dû, par nécessité, chercher un biais pour faire entrer le plus de matériaux possible dans le cadre le plus étroit. Voici à quel procédé j'ai eu recours. L'édition courante du *Dîwân* de Nâbiga est sans contredit celle de M. Ahlwardt dans ses Six poètes; c'est elle aussi qui, grâce aux appendices, renferme la récolte la plus précieuse qui ait encore été faite parmi les morceaux de notre poète, épars dans la littérature arabe. Si j'ai glané après lui, je l'ai indiqué, mais en prenant mon point de départ dans l'état où il avait laissé le terrain. On doit avoir sans cesse sous les yeux l'édition de M. Ahlwardt (A), si l'on veut comprendre la comparaison suivie que j'ai instituée entre les résultats obtenus par lui et ceux que l'étude de S m'avait réservés. Quant aux gloses du manuscrit, je me suis résigné à les sacrifier en sauvant à peine quelques épaves de ce riche appareil, bien digne d'être recueilli au double point de vue du lexique et des traditions. Par contre, les épigraphes des poésies ont toutes surnagé et aucune parcelle n'en aura été perdue pour les amateurs de documents sur l'Arabie antéislamique.

POÉSIE I.

(D ٢; A ١٧ et App. ٣٥; C ١٩; J, p. ٩٨٨ et ٧٢٧; G ٣)

Épigraphe (fol. 130 v°) : قال النابغة واسمه زِياد بن مُعاوِيَةَ بن جابر بن ضباب بن يَرْبوع بن غَيْظ بن مُرّةَ بن عوْف بن سَعْد بن ذُبْيان بن بَغِيض بن رَيْث بن غَطَفانَ يمدح النُّعْمٰن بن المُنْذِر [طويل]

35 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-١٥ = A 1-15, ١٩ = 30, ١٧ = 25, ١٨ = 20, ١٩ = 19, ٢٠-٢٢ = 16-18, ٢٣ et ٢٤ = 26 et 27, ٢٥-٢٨ = 21-24,

٢٩ الى خير دينٍ نُسْكُه قد علمته وميزانُه فى سورة البِرّ مائِعُ

٣٠ et ٣١ = 28 et 29,

٣٢ سأُبْلِغُ عذرا او نجاحا من امرئٍ الى ربّه ربّ البريّة راكعُ

٣٣ = 31, ٣٤ = 33, ٣٥ = 32.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ فمجمَعُ الأَسواق عفّى ٢ ; عفا حُسَمُ (ms. عن .var. marg) المتّ تَصْحُ ٨ ; فأَسْبَلَ منّى عَبْرةً ٧ ; عليه قَضِمُ ٥ ; ما إن تُبِينُه ٤ ; رسومَها (عَفّا من سوء سَمِّها تُراسِلُهم عَضْرًا ١٣ ; من نوم العِشاء ١٢ ; السّمّ ١١ ; داخلُ ولوجَ الشَّغافِ ٩ ; (الصبى وتَترك عبدا ظالما وهو ظالع ١٦ ; مقالةً ١٥ ; وأُخبرتُ خيرَ الناس أنّك لمتنى ١٤ ; وعَضْرًا تُراجع (var. marg. d'après Al-Aṣma'î ضالع) ; ١٧ وتركتَه ذنبَه علىّ حلتَ ; ١٨ امرؤٌ وذلك , ولو امرؤٌ ٢٢ ; وجوهً ٢١ ; اتاك بقولٍ لَهْلَهِ النسج كاذبا ولم يأتك الحقُّ الذى هو ساطع ١٩ ; كُبّلت ; سمامٍ تُبارِى الطيرَ ٢٧ ; يَرِدْنَ , لِصافَ ٢٦ ; فإن كنتَ لا ذا الضغن عنّى مُنَكّلًا ٢٣ ; مِثْلِ , مُستعلِنٌ فى أَكنافها , ونُسْقَى ٣٤ ; سيَبلغ .var. marg ٣٢ ; خِلْتُ ٣٠ ; لبِرّهم فهنّ كأَرْآم الصَّريم خَواضِعُ ٢٨.

POÉSIE II.

(D ١٤; A ٧ et App. ١٧; C ٩; J, p. ٩٤١; G ١)

Épigraphe (fol. 131 v°) : يُرْوَى أنّه كان من حديث النابغة وبَدْء غضب

النعمن عليه أنّ النعمن كانت عنده المُتَجَرِّدَةُ بنت خالد بن جعفر بن كلاب وكان النعمن دميما قصيرا أبرش وكان [ا]ماردا وكان النابغة ممّن يُجالسه ويَسمر معه ورجل اخر من بنى يَشْكُر يقال له المُنَخَّل وكان جميلا وكان المُنَخَّل يُتَّهَم بالمتجرّدة وقد ولدتْ للنعمن غلامين وكان الناسُ يزعمون أنّهما ابنا المُنَخَّل لجمالهما وكانت تَفْجُر بغير واحد وكان النابغة رجلا حليما عفيفا وكانت له منزلةٌ يُحسَد عليها فقال النعمن وعنده المتجرّدة والنابغة ليلا وهم جلوس صِفْها يا نابغة فى شعرك فقال النابغة [كامل]

35 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ = A 1, ٢ et ٣ = 3 et 4, ٤ = 2, ٥ = 6, ٦ = App. ١٧, v. 1, ٧ et ٨ = 7 et 8, ٩ = 28, ١٠ et ١١ = 15 et 16, ١٢ et ١٣ = 26 et 27,

١٤ تَسَعُ البلادُ اذا أَتَيْتُكِ زائرا   واذا هَجرتُكِ ضاق عنّى مَقْعَدِى

١٥ = 14, ١٦ et ١٧ = 17 et 18, ١٨ = 29, ١٩ = 19, ٢٠ = 9, ٢١ = 25, ٢٢-٢٥ = 20-24, ٢٦ = 12,

٢٧ وتَخالُها فى البيت اذ فاجأتَها   قد كان محجوبا سراجَ المُوقِدِ

٢٨ = 11, ٢٩ = 13, ٣٠ = 30,

٣١ واذا نظرتَ نظرتَ أَقْمَرَ مُشْرِقا   ومُرَكَّنا ذا زَرْنَبٍ كالجَلْجَدِ

٣٢ et ٣٣ = 31 et 32, ٣٤ = App. ١٧, v. 4, ٣٥ = 33.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ وبذاك تَنْعابُ الغرابِ , زعم البوارح ; ٣ الاسودِ ; ٤ ازف الترحّلُ (var. marg. افد) , برحالها ; ٥ فى اثر جارية (var. marg. غانية) , متى ينظر اليها , كمُوضِئةٍ صَدَفيّةٍ ; ١٠ الرُّكَّدِ , جوارَه ; ٩ مُصَرَّدِ , ولقد اصابت قلبَه ; ٨ تُقْصِدِ عنمٌ على أغصانه ; ١٧ لبهجتها ; ١٣ يَخشى الالهَ صَرورةٍ , ولَوَ انّها ; ١٢ بآجُرٍ يُشاد بقَرْمَدِ ; ١١ يحمد لم يُعقَدِ ; ١٩ نَظَرَ المريض ; ٢٠ شادنٍ فبحثٌ ترائبُ ; ٢٣ var. marg. ند وسائرُه ; ٢٤ premier hémistiche de 22, deuxième de 23 ; ٢٥ بردىّ لثاتها ; ٢٦ لطيفُ لَيِّنٌ ; ٢٨ كالغصن من وتكاد تَنزع جِلْدَه من ملّةٍ ; ٢٩ نُفُجُ الحقيبة ; ٣٣ مستحصِف فى (var. interl. من) ; ٣٤ قنواته مجوز اذا استعلى صَدَرا ولا صَدَرٌ مجوز لمورد ; ٣٥ فيها لوافحُ كالحريق الموقَدِ.

POÉSIE III.

(D ١٩; A ٢٨ et App. ٥٣; C ٢٧; J, p. ٦٥٠ et ٧٢٩; G ٢)

Épigraphe (fol. 132 v°) : ابن حبيب[1] قال كان سبب هذه القصيدة أنّ النُّعْمٰن نزل برجل يقال له جَلَمَ فنظر الى امرأته فأعجبتْه وكان يقال لها المتجرِّدة فأسكره وسأله أن ينزل عنها فنزل عنها وقال للنابغة قل فيها وصِفْها وهم شَرْبٌ فوصفها وكان النابغة عنده اثيرا عظيم القدر فلمّا قال وشى به المنخَّل اليَشْكُرىّ وقال ما يستطيع أن يقول هذا الشعر الّا من جرّب فوقر ذلك فى نفس النعمن ثمّ اتاه (ms. اتيه) رهط من بنى سعد بن زيد مناة ثمّ من بنى قُريع فبلّغوه عن النابغة أنّه يذكرها او يذكر منها وكان للنعمن حاجب يقال له عِصامُ ابن شَهْبَرٍ الجَرْمىّ فزعموا أنّه اتاه (ms. اتيه) فقال له إنّ النعمن واقع بك فانطلق النابغة من فوره ذلك الى غَسّانَ بالشأم فكان فيهم وكان اتاهم (ms. اتيهم) قبل ذلك قتلُ المُنْذِر فطلب اليهم فى أُسارى بني اسد وغيرهم فكان يمتدح غَسّانَ ويختلف اليهم وتَرَكَ النعمنَ فاشتدّ ذلك على النعمن وعرف أنّ الذى بلغه كَذِبٌ فبعث اليه أنّك لم تعتذر من سخطة إن كانت بلغتك ولا كنّا تغيّرنا لك ولقد كان فى قومك ممتنَع وحِصْنٌ فتركتَهم ثمّ انطلقتَ الى قوم هم قتلوا جدّى وبيننا وبينهم ما قد علمتَ وكان النعمن وابوه قد اكرموا النابغة واعطوه مالا وبلغه أنّه ثقيل من مرض كان اصابه حتّى أُشفق عليه منه فاتاه (ms. فاتيه) النابغة وكان النعمن يُحمَل فى مرضه ذلك على سرير يُنقَل ما بين القصور التى بالحِيرة فقال فيه شعرا وهو قوله [وافر]

[1] Mohammad ibn Ḥabîb, élève de Ḳouṭroub, mort à Sâmarrâ en 245/859; voir Brockelmann, *Arabische Literatur*, p. 106.

6 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-٤ = A 1-4, ٥ = App. ٥٣, v. 2, ٦ = *ibid.*, v. 1.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٥ المَنُونُ ; ٦ بجَانِيْ.

POÉSIE IV.

(D ٢٤; A ٢١; C ١٩; J, p. ٦٩٨; G ٥٢)

Épigraphe (fol. 133 r°) : وقال يرثى النعمن بن الحرث بن ابى شَمِر الغسّانى [طويل]

30 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-١٤ = A 1-14,

١٥ تَشُدُّ بأَحْقِيها الدروعَ كأنّها   إضاءُ نُهاءٍ أَفرطتْها السوابلُ

١٦-٢٤ = 15-23, ٢٥ = 26,

٢٦ وغُيِّبَ فيه يومَ راحوا بخيرهم   ابو حُجُرٍ ذاك المَليكُ الحُلاحلُ

٢٧ = 25, ٢٨ = 27, ٢٩ et ٣٠ = 29 et 30.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ مَعالِمُه ; ٣ الدار على حَجَرات مر دونها ;
كأنّى شددتُ ٦ ; مُوَتَّرةَ الأَنساء معقودةَ القَرَى ذَكُونا ٥ ; فسَلِّ الهوى وآستَصِلِ الهمَّ عِرْمِسًا ٤
. لا (var. interlinéaire لا فانٍ ٩ ; قد اَعْوَزتْه ٨ ; قد كَدَّحَتْه , مُعَقْرَبِ ٧ ; الكُورَ حينَ شددتُه
; السَّواحِلُ , لعَمْرُ بنى البَرْشاء قيسٍ وذُهْلِها ١١ ; غَيابةً وإن هَبَطا حزنا تَقَضَّتْ ١٠ ; (وانٍ
يَجهلون ١٨ ; وكانت له ١٤ ; مصرعُ ربِّهم ولا ١٣ ; لرَوْعاته منّى العُرَى , لقد سَرَّها ما غالنى ١٢
; تَرْدِى ٢١ ; إن نظرتُ ٢٠ ; (فى شَعافىَ (var. marg. تحرّك حُزْنٌ فى حَشَا الجوف , اَبَتْ ١٩ ; خليقتى
فلا زال يَسقى (var. marg. ثَوَى فيه جُودٌ فاضلٌ ونَوافلُ ٢٥ ; (اَثْبَتَتْه (var. marg. أَسَّسْته ٢٢
بَكَى الحارثُ ٢٩ , ومسكٌ تَشُبُّه ٢٨ ; وآبَ ٢٧ ; (بطنَ شَرْجٍ وجاسِمٍ بجُودٍ من الوسمىّ قَطْرٌ ووابلُ
من هُلّكِ ربّه (*sic*) الجولانِ , خاشعٌ منه ; ٣٠ له بجودا , فضلَه (var. interlinéaire اوبه).

POÉSIE V.

(D ٢٦; A ٢٧; C ٢٨, J, p. ٧١٣; G ١٦)

Épigraphe (fol. 134 r°) : وقال فى غزوة غزاها الحرث بن ابى شَمِر جُذاماً

ولَخْمًا وتَنُوخًا فاصابهم وقال ايضا لعمرو بن هِنْدٍ وكان غزا الشأم بعد المُنْذِر

rers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ et ٢ = A 1 et 2,

٣ وما قالت حَذامِ فصَدِّقوها فإنّ القول ما قالت حَذامِ

3-12, ١٤ = 14, ١٥ = 13, ١٦-٢٠ = 15-19, ٢١-٣٥ = 22-36, ٣٦ et ٣٧ = 20

iantes par rapport au texte de A : vers ١ var. marg. وضَنَّتْ ; ٤ فلو كانوا
غداةَ البـ ; ٥ var. marg. لَحْتُ ; ٦ تَراثِبَ ; ٩ من القَسام (var. marg. من البشام
(من الـ ; ١٣ تَقَيَّلَه الجُناةُ (var. marg. تَقَبَّلَه الجنوب) ; ١٤ بطعه ; ١٦ var. marg. فى
١٩ قبائل (var. interlinéaires غانظاتٍ et الذُّهيوط) ; ٢٠ للمُلِتات (var. marg.
) ; ٢١ ونَبّاه , او جذام ; ٢٢ جميع كيدُهم ; ٢٨ رمل كنِعاج نَواعِمًا ; وناك ٣٠ عاقلا , فأضحى ,
٣١ ليطلبوه ; ٣٢ صَعَب , مُنْذِرِيٍّ (var. marg. حارِثىّ) ; ٣٤ البلاد فدوّخت , خندقا
narg. تُخَلَّلُ) ; ٣٥ متناذَرِ ; ٣٦ أَعانَ , السهام فى (var. marg. أُعينَ) ; ٣٧ من وأَسْمَر
رماحِ الخطِّ فيه سِنانٌ مثلُ مِقْباسِ.

POÉSIE VI.

(D ٣; A ١; C ١; J, p. ٩٤٤; G ٣)

igraphe (fol. 135 v°) : وقال يمدح النعمن بن الحرث الاصغر بن الحرث الاعرج بن الحرث الاكبر
]

vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ = A 1, ٢ = 3,
٤-٧ = 4-7, ٨-١٠ = 22-24, ١١-١٣ = 8-10, ١٤ = 13, ١٥ = 11, ١٦ = 14,
:, ١٨ et ١٩ = 15 et 16, ٢٠-٢٢ = 19-21, ٢٣ et ٢٤ = 17 et 18, ٢٥-٢٩ = 25-29.

antes par rapport au texte de A : vers ٢ var. marg. ازاح ; ٣ تَقَاعَسَ (var.
تطاول) ; ٥ بغائِبِ ظَنّ حُسْنُ الّا رَأَى ولا ; ٦ التى بتَيْماء وقبرٍ (var. marg. بصَيْداء) ;
الـ ارضَ بالجمع (var. marg. بالجيش) ; ٩ الناس من ; ١٠ var. marg. دِينُ مخافتهم
aussi مُجَلَّتُهم ; ١١ لهم (var. marg. له) , الأَشائب الملوكِ غَسّانَ بغسّان غزا قد ;
عمّه بنى ; ١٣ طير عَصائبَ فوقهم أَبصرتَ (var. marg. فوقهم حلّق للجمعان التقى اذاما

(عصائبُ طير ; ١٥ يُصانِعنَهم ; ١٧ زُورًا هيولها, الأَرانب مسوك في ; ٢١ تُخيِّرنَ, فهْدِ حليمة ;
٢٢ تَجُذُّ, ويُوقِدْن ; ٢٤ بينهم ; ٢٦ var. marg. بيضُ الولائد تحيّتُهم ; ٢٧ نعيها طوبلا.

POÉSIE VII.

(A, App. ٩ et J, p. ٧٢٠, vers ١٢ et ١١, le reste inédit)

[بسيط] Épigraphe (fol. 136 r°) : وقال

١ لقد لحقتُ بأُولَى الخيلِ تَحملني كبداء لا شَنَجٌ فيها ولا طَنَبُ
٢ ماريةٌ مثل مَرْيِ الدَّلْو مِرْكَضةٌ اذا الحَوالبُ في الأَعطاف تَنحلبُ
٣ لا عيبَ فيها اذاما اْغتَرَّ فارسَها شَأْوُ النَّجاءة الّا انّها تَثِبُ
٤ تخطو على مُجٍّ عُوجٍ مَعاقِبُها يَحسبن أنّ تُراب الارض مُنتهَبُ
٥ تَهْوِي هَوِيَّ دَلاةِ البئر أَسلَمَها بين الأَكُفّ وبين الجَمّة الكُرَبُ
٦ او مَرَّكُدْرِيّةٍ حَذّاء هَيَّجها بَرْدُ الشرائع من مَرّانَ او شَرَبُ
٧ أَهْوَى لها أَمغرُ الساقينِ مُختضِعٌ خُرْطومُه من دماء الطير مختضِبُ
٨ حتّى اذا قبضتْ أَظفارُه زَغَبًا من الذُّنابَى لَهَا او كاد يَقترِبُ
٩ نجتْ بضربٍ كرَجْعِ العين أَبْطَؤُه[1] تعلو بجُؤْجُؤِها طَوْرًا وتَنقلبُ
١٠ تَدعو القَطَا بقَصيرِ الخَطْم ليس له أَمامَ منخرِها ريشٌ ولا زَغَبُ
١١ تَدعو القطا وبه تُدْعَى اذا انتَسبتْ يا صِدْقَها حين تَلْقاها فتَنتسبُ
١٢ حَذّاء مُقْبِلةً سَكّاء مُدْبِرةً للماء في النحر منها نَوْطةٌ عَجَبُ
١٣ تَسْقِي أُزَيْغِبَ تَرويه مُجاجتُها وذاك من ظِمْئها في ظِمْئه شُرُبُ
١٤ مُنْهَرِتُ الشِّدْقِ لم تَنْبُت قوادمُه في حاجب العين مِن تسبيده زَبَبُ

Variantes marginales : vers ١ جَرْداء محملي ; ٢ اذا الحَميمُ على الأَعطاف ; ٧ أَمعَرُ.

[1] Ms. : البطاوه.

POÉSIE VIII.

(D ٢٩; A ١٩; C ٢١; J, p. ٩١٥; G ٣٣)

[وافر] Épigraphe (fol. 136 v°) : وقال ايضا يمدح النعمن بن المنذر

20 vers. Même ordre que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : ١ الحَبِىّ; ٢ فأمواهِ; ٣ صُوارًا; ٦ مزيّناتِ; ٧ الكِعابِ; ١٣ ولا تَجْعَلْ على غير السُّؤال; ١٤ فلا عمرو الذى أَثْنِى اليه (var. marg. الذى لى يُجانَ); ١٧ أُثْنِى عليه وما رفع الحجيج.

POÉSIE IX.

(Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2ᵉ éd., II, p. ١٤٣-١٤٩; D ١; A ٥ et App. ١٩; C ٥; J, p. ٩٥٨ et ٧٢٢; G ٥)

Épigraphe (fol. 137 r°) : وقال يمدح النعمن بن المنذر وينفى عن نفسه ما كان بلغ النعمنَ عنه من مجانته إيّاه ووقيعته فيه [بسيط]

50 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-٢٦ = A 1-26, ٢٧ = 32, ٢٨ = 34, ٢٩ = 33, ٣٠ et ٣١ = 35 et 36, ٣٢ et ٣٣ = 27 et 28, ٣٤ et ٣٥ = 30 et 31, ٣٦ = 29, ٣٧-٣٩ = 37-39, ٤٠ et ٤١ = App. ١٩, ٤٢-٤٨ = 42-48, ٤٩ = 41, ٥٠ = 49[1].

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ وقفتُ فيها طويلا كى تُجاوِبَنى; ٢ فالسَّنَدِ, الّا الأوارِىَّ; ٣ وقفتُ فيها أُصيلالًا أُسائلُها et وَقَفْتِ فيها قَلوصى كى أُسائِلَها (var. marg. أَضحتْ قِفارًا وأَضحى اهلُها احتملوا; ٦ فى الشَّجْفَيْنِ; ٥ رَدَّتْ; ٤ (تُبَيِّنُها (var. marg. والنُّؤىَ; ساريةٌ, سرتْ; ١١ من وحش أَيْلةَ مَوْشِىٍّ قوائمُه; ١٠ (بذى الشَّلِيل (var. marg. بذى الجليل ٩; الآسليمى اذ قال; ٢٢ واشقَّ قد حان صاحبُه; ١٨ (طَعْنَ (var. marg. صَرْبَ, فهاب ضُمرانُ ١٤

[1] Après le dernier vers, note marginale : قيل أنّ النعمن لمّا قرأ النابغة عليه هذه القصيدة وهب له مائة ناقة بريشها وعلى (ريشها أنّ الملوك كانوا اذا وهبوا ابلا جعلوا فى اسنمتها ريشا ليُعلَمَ أنّه حِباء الملك. Les deux derniers mots, rognés par le relieur, ont été restitués d'après le *Ṣaḥâḥ* et le *Ḳâmoûs*.

على ٣٢ ; الى حام سِراعٍ واردِى الثمد ، واحكمْ ٢٧ ; (var. marg. الإِلُه) عن الفَنَدِ , المَلِيك له وللخيلَ تَنزع قُبّا ٣٥ ; فنّقها ٣٤ ; المائةِ الابكارِ , (var. marg. يا واهِبَ) الواهبُ ٣٣ ; حسد ما ٣٩ ; يَمْسَحُها ٣٨ ; الذى قد زُرْتُه ِحجَجًا ٣٧ ; والبُزْلَ ٣٦ ; (var. marg. وللخيلُ تَمْزَعُ مَزْعا) فداءٌ ٤٢ ; كَبِدِ , هذا لِأَبْرَأَ ٤١ ; (var. marg. ما إن نَدِبيتُ) إن أَتيتُ بشىء انت تَكْرَهُه اذا جاشت غَوارِبُه تَرمى أَوادِيَه العُبْرَيْنِ بالزبد ٤٤ ; (var. marg. ولو تكنّفك) ولو ٤٣ فإن تَسمعْ ٤٨ ; وللحَصَدِ , (var. interl. مُتْرَعٍ) مُزْبِدٍ ٤٥ ; (var. marg. اذا جاشت حَوالِبُه) فانّ صاحبها قد تاهَ , ها إنّ تا عِذْرَةٌ ٥٠ ; نُبّئْتُ ٤٩ ; (var. marg. للصَّفَدِ , فما عرضتُ) لقائله فى البلد.

POÉSIE X.

(D ٢٧; A ٦; C ٧; J, p. ٦٦٨; G ١٤)

[طويل] Épigraphe (fol. 139 r°) : وقال يمدح النعمن بن جَبَلَةَ

18 vers. Même ordre que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ يَنسفن ; ٦ يَغُمُّ ; ١٢ فجلّلها ; ١٣ الليلَ.

POÉSIE XI.

(D ٨; A ٣ et App. ٧ et ٨; C ٣; J, p. ٩٥٥ et ٧٢٠; G ٩)

[طويل] Épigraphe (fol. 139 v°) : وقال يمدح النعمن بن المنذر

29 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ et ٢ = A App. ٧, v. 1 et 2 (cf. D, p. 199 et 200),

٣ فلم يبقَ الّا آلُ خَيْمٍ منصَّبٍ — وسُفْعٌ على أُسٍّ ونُؤْىٌ مُعَثْلَبُ
٤ ومَقْعَدُ أَيْسارٍ على رُكُباتهم — ومَرْبَطُ أَفراسٍ ونادٍ ومَلْعَبُ
٥ عَهِدتُّ بها سُعْدَى وفى العيش غِرّةٌ — فأَصبح باقى وُدّها يَتَقَضَّبُ
٦ وقد غَنِيَتْ سُعْدَى تُثيب بوُدّها — ليالىَ لا يُسْطاعُ منها التجنّبُ
٧ وأَبدتْ سِوارا عن وُشوم كأنّها — بقيّةُ أَلواحٍ عليهنّ مُذْهَبُ

٨ ديارُهُمُ اذ هم لاهلك جيرةٌ   واذ هي لا يُسْطاعُ منها التجنُّبُ
٩ ذكرتُ سُعادًا فاعترتْنى صَبابةٌ   وتحتىَ مثلُ الفحل وَجْناءُ ذِعْلِبُ
١٠ مذكَّرةٌ تَنفى الحَصَى بمُثَلَّمٍ   لها لاحِبٌ بادى المسافة مُجْدِبُ
١١ فسَلِّ الهوى واستعمِلِ الهمَّ عِرْمِسًا   خَرُوسًا بحاجاتى تَخُبُّ وتَتْعَبُ

٢ et ١٣ = A App. ٨, v. 1 et 2,

١٤ فراح يُريد العينَ عينَ مُتالِعٍ[1]   يَشُكُّ بناتِ الأَخْدَرِىّ ويَقْطُبُ
١٥ اذا هَبَطا سَهْلاً أَثارا عَجاجةً   كأنّ به منها مُلاءً يُنَصَّبُ
١٦ وإن عَلَوَا حَزْنا أَلَحّا بغَبْيةٍ[2]   يَكادُ رُضاضُ المَرْوِ منها يُلَهَّبُ
١٧ اتانى وَعيدٌ والتَّنائِفُ بيننا   سَخاوِيُّها والغائطُ المتصوِّبُ

١٨ = 2, ١٩ = 1, ٢٠-٢٥ = 3-8, ٢٦ = 11, ٢٧ et ٢٨ = 9 et 10, ٢٩ = 12.

Variantes par rapport au texte de A : ٢ var. marg. نسجُ الجنوب ; ١٢ غدا بها , يبارى , الريح ; ١٣ بدُخْلانها , فأَيْهَبُ ; ١٨ هراسا ; ٢٢ ومَهْرَبُ ; ٢٣ اذاما لقيتُهم ; ٢٤ فى مثل ذلك (var. marg. فى شكر ذلك) , أَذْنَبُوا ; ٢٥ var. marg. لدى الناس ; ٢٦ فلستَ ; ٢٧ var. marg. صُورةً ; ٢٨ وأَنّك (var. marg. بأنّك et لانّك) ; ٢٩ وإن تَكُ غَضْبانًا فمثلُك يُعْتَبُ.

POÉSIE XII.

(A, App. ١٤; cf. D, p. 22 et 23, Moubarrad, *Kâmil*, p. ٥٠٧, *Khizânat al-adab*, I, p. ٣٧٨; J, p. ٧٢١)

[طويل] Épigraphe (fol. 140 r°) : وقال يرثى حِصْنَ بن حُذَيْفةَ بن بدر

3 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : ١ et ٢ = A, App. ١٤, v. 1 et 2,

[1] N. m. متالع جبل مُشرف على طخفةَ فى بلاد بنى عامر بن صعصعة
[2] Ms. بغيبة; correction de M. Nœldeke.

٣ فعنّا قليلٍ ثمّ جاش نَعيُّه فبات نَدِيُّ القوم وهْو يَنوحُ

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ وللجبالُ جُنوحُ ; ٢ ونَر تَلْفِظِ الارضُ القبورَ ولم تَزَلْ.

POÉSIE XIII.

(A, App. ٤٣; J, p. ٧٢٨; G ٣٣)

[بسيط] Épigraphe (fol. 140 v°) : وقال يرثى اخاه لأمّه

4 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-٤ = A ٢-٥.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ امسى ببلدة (var. marg. على أَمَرٍ); ٣ سَهْلُ, مَشّاءٌ, حَمّالُ أَثْقالِ, الى أُولاتِ الذُّرَى.

POÉSIE XIV.

(A, App. ١٩; J, p. ٧٢٢; G ٣٤)

Épigraphe (fol. 140 v°) : قال ابو عمرو وفد الى النعمن وَفْدٌ من العرب فيهم رجل من عَبْسٍ يقال له شَقِيقٌ فمات عند النعمن فلمّا حَبَا الوَفْدَ واعطاهم بعث الى اهل شقيق بمثل حِباء الوفد فقال النابغة [طويل]

3 vers. Même ordre des vers que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ حباءُ شَقِيقٍ فوق أَحْجارِ ; ٢ ذى العَبْسىّ منهم ; ٣ قبره قبلها.

POÉSIE XV.

(G ٥٤; *Khizânat al-adab*, I, p. ١٣٩)

Épigraphe (fol. 140 v°) : وقال يعيّر بنى عَبْسٍ آغترابَهم فى بنى عامر

[طويل]

١ جزى اللّهُ عَبْسًا عَبْسَ آل بُغَيِّضٍ جَزاءَ الكلاب العاوياتِ وقد فَعَلْ
٢ أأصبحتمُ واللهُ يفعل ذاكمُ يَعُزُّكمُ مولى مواليكمُ مَجَلْ [1]
٣ وأصبحتمُ واللهُ يفعل ذاكمُ يَنِيكُ النساءَ المُرْضِعاتِ بنو شَكَلْ
٤ اذا شاء منهم [2] ناشئٌ دَرْبَخَتْ له لطيفةُ طَيِّ البطن رابيةُ الكَفَلْ

POÉSIE XVI.

(A, App. ٢٤; J, p. ٧٢٣; G ١٢)

[طويل] Épigraphe (fol. 140 v°) : وقال يمدح النعمن بن جَبَلَةَ الكلبيّ

6 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A :

١ شكرتُ لك النُّعْمَى فأثْنَيْتُ جاهدا وعَطَّلْتُ أعْراضَ العُبَيْد بن عامرٍ [3]
٢ ولولا ابو الشَّقْراء [4] ما زال ماتِحٌ يُعالِجُ خُطّافًا بإحدى الجرائرِ

S ٣ = A 1, ٤-٦ = 3-5.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٣ من مياه المَناظِرِ ,سَوًّا ; ٤ دَهْماءَ جَوْنةٌ ; ٦ ابتدرت كَلْبٌ .

POÉSIE XVII.

(D ٦; A ٢٣ et App. ٤٧; C ٢٤; J, p. ٧٠٤ et ٧٢٩; G ١١)

[بسيط] Épigraphe (fol. 141 r°) : وقال ايضا

27 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-١٨ = A 1-18, ١٩-٢٢ = 20-23, ٢٣ = 19,

٢٤ وغارةٍ ذاتِ أظفارٍ مُمَلَّمةٍ شَعْواءَ تَعتسفُ الععْراءَ والأكَما

[1] N. m. مَجَل من بنى عامر بن صعصعة يقول انتم من غطفان فنزلتم الى عامر فعيّرهم بذلك

[2] N. m. اى من بنى عامر بن صعصعة

[3] N. m. عبيد بن عامر رجل من كلب

[4] N. m. ابو الشقراء النعمن بن جبلة

٢٥ = App. ٣٧,

٢٦ قُودٌ براها قِيادُ الشُّعْثِ فأَنحطمتْ تُنْكِى دَوابِرُها مَحْذُوَّةٌ خَدَمَا
٢٧ أَقدمتُها ونَواصِى الخيل شاحبةٌ جَرْداءَ عِجْلِزةً أَرْمِى بها قُدُمَا

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ فأَمسى, أَضَمَا مِنْ فالخَبْتَيْنِ الشرعَ (var. marg. فالجُدَّيْنِ); ٣ حيّاك وُدٌّ ; ٦ جِسْمًا وأَحْسَنُ مَن ; ٤ والبائعاتِ بشَطَّىْ نخلة ; ٩ قد علمتْ ذى ١٠ ; ذى أُرُكٍ ; ١٣ جاهِلَ أَمْرٍ ; ١١ صُهْبًا ظِمَاءً اتين ماؤُها, (var. marg. ماؤه); ١٢ قلتُ لمّا سمعتْ ; ١٦ (ذى تُخِيفيكُمْ var. marg.) من يبتغى, وقد رحلوا, مِن صوتِ ; ١٥ الكلال ; بقرو ٢٢ وكَلْكَلَهُ, مُقابِلَ الريحِ ٢١ ; باتت ٢٠ ; بحَوْضًا ١٩ ; الرامَى, وانشقّ ١٨ ; مِن تحتِ لبّتها ; تثنّى ٢٦ var. marg. وخيلُ تغلُّك ٢٥ ; أَسافِلُها مثلَ الاماء, يَجِيدُ ٢٣ ; الدَّكادِكَ من نَيّانَ دوابِرُها.

POÉSIE XVIII.

(D ١٥; A ١٣; C ١٣; J, p. ٤٨٢)

Épigraphe (fol. 142 r°) : وقال يمدح بنى عُذْرَةَ وكان لهم مَدّاحا [طويل]

10 vers. Même ordre des vers que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ قد قلتُ للنعمن لمّا رأَيتُهُ, بِثُغْرةٍ ; مِن الشارعاتِ الماءَ ٥ ; بجمع شديد كَيْدُهُ لِلْمُكاثِرِ ٤ ; ابناءَ عُذْرةَ ٣ ; شديدُ ٢ ; صادر ٨ هُمُ طرفوا عنها ; ٩ حِينَ التغاور.

POÉSIE XIX.

(D ١٢; A ٢٩ et App. ٥٢; C ٢٥; J, p. ٧١٠ et ٧٢٩; G ١٣)

Épigraphe (fol. 142 r°) : وقال لزُرْعةَ بن عمرو حين بعث بنو عامر الى حِصْنِ بن فزارة[1] والى عُيَيْنَةَ بن حِصْنٍ انِ اقْطَعوا حِلْفَ ما بينكم وبين بنى

[1] *Sic;* le personnage s'appelait حِصْن بن حُذَيْفة ; voir les épigraphes des poésies XII et XLIII.

أَسَدٍ فأَلْحِقوهم ببنى كِنانةَ ونُحالِفكم؛ فنحن بنو ابيكم وقد كان عُيَيْنةُ هَمَّ بذلك

[بسيط]

13 vers. Ordre des vers par rapport à ceux de A : S ١-٤ = A 1-4, ٥ = 8, ٦ = 7, ٧-٩ = 9-11, ١٠ = 6, ١١ = 5, ١٢ = 12, ١٣ = App. ٥٢.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ حالوا, faute d'orthographe pour خالوا ; ٢ فما نبغى , وما نريد ; ٦ مُستحقِبُو ; ٧ تَزْهَى كتائبَ (var. marg. يَزْهَى) ; ٨ منهم ; ٩ نُجْعَنَ ; ١٠ لا تَزْجُروا ; ١١ نورُ بنور وإظلامٌ بإظلام (var. marg. لا النورُ نورٌ ولا ليلٌ كإظلامِ) ; ١٢ يومَ الحِفاظ (var. marg. بأسٍ) ; ١٣ حَوْزةَ المُسْتَثْفِرِ.

POÉSIE XX.

(D ١٧; A ٢٤; C ٢٢; J, p. ٧٠٩; G ٥٣)

Épigraphe (fol. 142 v°) : وقال ليزيد بن سِنان بن ابى حارثةَ وكانت ابنةُ النابغة تحته فطلّقها ثمّ إنّ يزيد بن سِنان وقع فيها وقال ما طلّقتُها الّا لأنّها لم تك منّا وانّما هى من قُضاعةَ وقال [كامل]

إنّى امرؤٌ من صُلْبِ قيس ماجدٌ لا مُدَّعٍ نَسَبًا ولا مستنكَرُ
وانا امرؤٌ حُرٌّ لبيتى أَمْكَنٌ والنَّبْعُ بين بلادنا والعَرْعَرُ
إنّى لعَمْرى لا أُصالِحُ طَيِّئًا حتّى يَعودَ مكانَ دَمْخٍ مَنْوَرُ

فردّ عليه النابغة [كامل]

5 vers. Même ordre des vers que dans A[1].

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ ولَحِقْتُ , وتركتُ نَصْرَك ; ٣ عيّرتَنى النَّسَبَ الكريمَ وانّما ظَفَرُ المُفاخِرِ أن يَعُدَّ كَرِيمَ.

[1] N. m. au vers ١ : اراد محاش بن مُرّة وشهرا ومالكا وصرمة ويزيد بن سنان بن ابى حارثة وكان نفر الى عُذْرة وكان يُكْنَى ابا ضمرة وتميمٌ من بنى عذرة كان يزيد بن سنان تحتَ المحاشَ فقال النابغة [كامل]

الحَنّى بحَذْمةَ إنّ اصلك منهم حتّى ابن حَذْمةَ أن يكون لَئيمَا

POÉSIE XXI.

(A, App. ٣٩; D, p. 23, note 1; J, p. ٧٢٩; G ٢٨)

Épigraphe (fol. 143 r°) : وقال يمدح النعمن بن الحارث الاصغر بن الحارث الاعرج بن الحارث الاكبر [سريع]

4 vers. Même ordre des vers que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٣ أمامٌ فيه الخيراتِ أَشْرَقَتِ ; ٤ ستّةٌ آباءٌ هُمُ ما هُمُ.

POÉSIE XXII.

(A, App. ٤٣, vers ١ et J, p. ٧٢٨ = vers ٢; le reste inédit)

[بسيط] Épigraphe (fol. 143 r°) : وقال ايضا

١ قُلْ للهُمام وخيرُ القول أَصْدَقُه والدهرُ يُومِضُ بعد الحال بالحالِ
٢ ما ذا رُزِئْنَا به من حيّةٍ ذَكَرٍ نَضْناضةٍ بالرّزايا صِلِّ أَصْلالِ
٣ وَغَالَةٍ فى دُجَى الأَهوال اذ نزلتْ خَرّاجةٍ فى ذُراها غيرِ زُمّالِ
٤ ماضٍ يكون له حدٌّ اذا نزلتْ حَرْبٌ يُوائِلُ منها كلُّ تِنْبالِ

POÉSIE XXIII.

(A, App. ٣٠ et J, p. ٧٢٩ = vers ١; G ٣٥)

Épigraphe (fol. 143 r°) : وكان النابغة عند ملك من ملوك غَسّانَ فغزا ذلك الملك بنى كِنانةَ ومعهم النابغة وغزتْ معه عُذْرةُ فنذرتْ بنو كِنانةَ فٱستعدّوا لهم فقاتلوهم وكانوا فى جمع كثير ثلاثةَ ايّام فاصابوا فى غَسّانَ وعُذْرةَ وحبسوهم حتّى افتدوا منهم بفِدْية ولم يسؤ ذلك النابغة فقال [طويل]

١ ظَلِلْنا ببَرْقاء الذُّهَيْم تَلُفُّنا قَبولٌ نكاد من ظَلالتها نُمْسِى
٢ تَداعتْ عليهم من كِنانةَ عُصْبةٌ عليهم سَرابِيلُ الحديدِ أُولو بأسِ
٣ هُمُ قتلوا من قتّلوا من سَراتِنا وهم حبسوا الأَملاكَ بالحَبْسِ الشَّأْسِ

POÉSIE XXIV.

(G ٣١)

Épigraphe (fol. 143 v°) : وقال يومَ القَيْن حين أُصيب هو وسِنانٌ وبدرُ ابن عُقْبةَ بن مالك بن حُذَيْفةَ [كامل]

١ إنّا أُناسٌ طالبون تِراتِنا فَٱلْحَقْ بارضك خارِجَ بنَ سِنانِ
٢ لا أَعْرِفَنْ شيخا يُجَرُّ برِجْله بين الكَثيب وأَبرقِ الحَنّانِ

POÉSIE XXV.

(G ٣٢, Al-Ḥouṭai'a, *Diwân*, éd. Goldziher, XLVIII)

Épigraphe (fol. 143 v°) : قال ابو عمرو غزا عُيَيْنةُ بن حِصْنٍ بنى تميم فى الأَحاليف من غَطَفانَ وكانت تميمٌ اصابت فى بنى اسد وكان النابغةُ يُحِبُّ بنى اسد فحَضَّضَ عُيَيْنةَ على تميم فاصاب عُيَيْنةُ يومئذ الاموالَ وكَفَّ عن الدماء فقال النابغة فى ذلك [طويل]

١ فِدًى لابن بدر ناقتى ونُسوعُها وقلّت له لكنْ فداءٌ له اهلِى
٢ شَفَى وتَغَلَّى من وراء شَغابها صدورَ رجال من حَرارتها تَغلِى
٣ سما بالجِياد الجُرْدِ لا مُتخاذِلا ولا واهنًا جَلْدَ القُوَى مَرِسَ الحبلِ
٤ فلمّا استهلّت باليَسار سَحابةٌ تُشَبِّهُها رِجْلَ الجَراد من النَّبْلِ
٥ أَبَوْا أن يُقيموا للرماح ووحَّشتْ شَغارِ[1] وأَعطوا مُنْيةً كلَّ ذى ذَحْلِ
٦ وما غنموا يومَ الجِفارِ وما ونبتْ فَوارِسُنا أَن يُبصروا عَوْرةَ الرَّجْلِ

[1] Ms. شَفَارِ. N. m. شَغارِ (ms. شَفَارِ) لقب لبنى فزارة

POÉSIE XXVI.

(Inédite)

Épigraphe (fol. 144 r°) : وقال ابو عمرو غزت بنو تميم بنى سُلَيْم فاصابوا بنى عُصَيّة بن خُفافٍ فى دورهم فلقيهم مُعْوِيَةُ بن عمرو بن الشَّرِيد فقاتلهم فهزمهم وكان صَخْرٌ يومئذ اخو مُعْوِيَةَ غازيا معه قومُه وانّما جاءوهم على عِلْمٍ بلغهم انّهم خلوف فى الغزو وكان الذى بين بنى عُصَيّة وبين بنى رِعْلٍ من بنى سُلَيْم مَشْنًأ (ms. سسا) فبلغ بنى رِعْلٍ الذى لقى مُعْوِيَةَ ففزعوا اليه فهُزمتْ بنو تميم هزيمةً قبيحة واراد مُعْوِيَةُ أن يَتبعهم فقالت بنو رِعْلٍ لا تفعلْ فجلس عنهم فبلغ ذلك النابغةَ فقال [طويل]

١ فِدًى لبنى حُنٍّ بن رِعْلٍ حَمولتى ... غداةَ قُتادٍ او فِدًى لهمُ اهلى
٢ لعمرى لِنِعْمَ الحَىُّ أُنبئتُ صبّحوا ... تميما بجنب الرَّدَّهِ حَىُّ بنى رِعْلِ
٣ هُمُ وجّهوا أُولَى الكتيبة بالقَنَا ... كوجْهةِ قَرّاتِ اللِّقاح من الوَبْلِ
٤ بمارنةٍ الخُرْصانِ زُرْقٍ نِصالُها ... اذا زَعْزعوها غيرَ خُورٍ ولا عُصْلِ
٥ وأُخبرتُهم أَبْقَوْا على الاصل اذ عَلَوْا ... ألا إنّهم قِدْمًا مُباقٍ على الاصلِ

POÉSIE XXVII.

(D ٢٨; A ٢٠ et App. ٤٢; C ٢٠; J, p. ٩٩٩ et ٧٢٨; G ٩)

Épigraphe (fol. 144 r°) : وقال لعمرو بن الحرث بن الحرث بن ابى شَمِرٍ الغسّانىّ [طويل]

25 vers. Ordre des vers par rapport à ceux de A : S ١-٤ = A 1-4, ٥ = App. ٤٢, ٦-٩ = 5-8, ١٠-١٣ = 10-13, ١٤ et ١٥ = 17 et 18, ١٦ = 20, ١٧ = 19, ١٨ = 22, ١٩-٢٥ = 24-30.

ariantes par rapport au texte de A : vers ١ يُهادِينَ ٢ ;ببُرْقة نُعْمى فروضِ الاجاول; خناطيلَ أَزْآمٍ ٥ ;تَبَجَّ مُجّاجا غزيرَ لحوافل, رجفت faute d'orthographe pour رَحَـ ; فعاقِلِ ١١ ;رسولى ولم تَنجِ اليهم رَسائلى ١٠ ;كسحل الشّآمى ٨ ;يُعارِضُ ربربا ٦ ;النِّعاج المـَ ; فهنّ إِضاك ٢١ ;وكلِّ صموت ٢٠ ;كالقَطَا ١٩ ;تَبَلَّغُ ١٧ ;تَزيدُ ١٤ ;قِلالُ أُبير ١٣ ;براغز صِـ تسحّان مُجْلًا ٢٣ ;طَلوبِ الاعادى واضحٍ غيرِ حاه.

POÉSIE XXVIII.

(A, App. ١١ et J, p. ٧٢١ = vers ٣ et ٤; G ٣٩)

[وافر] Épigraphe (fol. 145 r°) : وقال

١ أُبلِّغْ عـامِـرًا عـنّى رسـولا وزُرْعَةَ [1] إن نَأَيْتُ وإن دَنَوْتُ
٢ أُعاتِبُ سَيِّدَىْ قَيْسٍ جميعا وأُخْبِرُ صاحِبىَّ بما ٱشْتَكَيْتُ
٣ فما حاوَلْتما بـقـيـادِ خَـيْـلٍ يُصانُ الـوَرْدُ فيها والكُمَيْتُ
٤ الى ذُبْيانَ حـتّى صَبَّحـتْـهـم ودُونَهم الرَّبائعُ والخُبَـيْـتُ [2]
٥ أَثُمَّ تَـعَـذَّرانِ الىّ مـنـهـا فإنّى قـد سمعتُ وقـد رأيتُ
٦ أَحارِ بنَ المُغِيرة إنّ قَـيْـسا أَحَلُّوا بـالـمَحـارِمِ فـٱدَّعَيْـتُ
٧ فإن غلَبتْ شَقاوتُهم عليهـم فإنّى فى صَـلاحهـم سَعَـيْـتُ
٨ أَلا يا لَـيْـتَـنى والـمـرء مَـيْـتُ وما يُغْنِى من الحَدَثانِ لَـيْـتُ
٩ غَرِمْتُ غَرامةً فى صُلحِ قـيـسٍ ولم يَتفاسَدوا فـيـما بَنَيْتُ [3]

1. N. m. عامرا يعنى عامر بن ملك وزرعة بن عمرو
2. N. m. الربائع ارض والخُبَيْت ارض مات فيها ضابئ بن الحرث البُرْجُمىّ وكان حبسه عثمن بن
3. N. m. قال ابو عمرو اصطلحت غَطَفانُ وهَوازِنُ على غيث اصاب بعض بلادهم أن يأكلوه جميعا فلمّا حان فناؤه اغارت خيل من هوازن على غطفان فاصابوا طائفة من اموالهم ا الكفيل على غطفان عامر بن ملك وزرعة بن عمرو فمن اجل ذلك قال النابغة هذه القصـ

POÉSIE XXIX.

(G ٥٠)

[بسيط] Épigraphe (fol. 145 r°) : وقال ايضا

١ أَبْلِغْ لديك ابا قابوس مَأْلُكَةً   الواهبَ للخيلَ والقَيْنات والنَّعَمَا
٢ نَلْوِى الرُّؤوسَ اذا رِيمتْ ظُلامتُنا   ونَمْنَحُ المالَ فى الإمْحال والغُنُمَا
٣ ونَلْبِسُ الدَّهْرَ ذا المادِىّ صاحيةً   بالدَّهْم ثُمَّتَ نَغْشَى الموتَ والقَتَمَا
٤ ونَقتل الكَبْش بعد الكبش ناسرُه   قِدْمًا ونَضرب فى حَوْماتِها قُدُمَا

Variante marginale pour le vers ٤ : فى حافاتها.

POÉSIE XXX.

(Inédite)

[بسيط] Épigraphe (fol 145 v°) : وقال

١ تشكو العَصاريطُ من عَوْذَى[1] ومن عَمَمٍ   أَجْنَّ المياه وقد جاوزن أَوْرالَا
٢ ما إن يَبُلّ ولم يوجَد به أَثَرٌ   تُمْسِى وتُصْبِح فيه البُلْقُ ضُلّالَا
٣ كأنّهنّ ورَضْوَى عن شَمائلها   مُستحلَسات ويَستحسِينَ أَغطالَا
٤ قِسِىّ نَبْعٍ وأَبْغَى[2] من أَسِرّتها   قَوْدُ الهَواجر أَعناقًا وأَكفالَا
٥ عادت على حَىّ مَسْعودٍ بداهيةٍ   فما تَرَكْنَ له اهلًا ولا حالَا

POÉSIE XXXI.

(A, App. ٣٧ et J, p. ٧٢٧ = vers ٢; A, App. ٩٢ = vers ٣; G ٥١)

[طويل] Épigraphe (fol. 145 v°) : وقال

[1] Ms. هوذا.

[2] Ms. وابغا.

١ عَلِقْتَ بذِكرِ المالكيّة بعد ما   علاك مَشِيبٌ فى قَذالٍ ومَفْرِقِ
٢ اذا غضبتْ لم يَشعرِ الحَىُّ أنّها   أُرِيبتْ وإن نالت رِضًى لم تُدَهْدِقِ
٣ على أنّ حِجْلَيْها وإن قُلْتُ أُوسِعَا   صَمُوتانِ من مِلْءٍ وقِلّةِ مَنْطِقِ
۴ اذا ٱرتَعَثتْ خاف الجَبانُ رِعاثَها   ومن يَتعلّقْ حيث عُلّق يَفْرَقِ
٥ وإن ضَحِكتْ للعُصْمِ ظلّتْ دَوانِيًا   اليها وإن تَبْسِمْ الى المُزْنِ يَبْرُقِ

POÉSIE XXXII.

(Inédite)

[طويل]   Épigraphe (fol. 145 v°) : وقال

١ تُذَكِّرُنى أَطلالَ هِنْدٍ مع الهَوَى   دعائمُ منها قائمٌ ومنزَّبُ
٢ على العُصُرِ الخالى كأنّ رسومها   بتَنْهِيةِ الرّكنينِ وَشْىٌ مُرَجَّبُ
٣ وعَنْسٍ براها رِحْلتى فكأنّها   اذا جَنَأَتْ فوق الذِّراعَيْنِ شَرْجَبُ
۴ أُنيختْ بغُبْرِ البِيدِ مَخْشيّةَ الرَّدَى   على كلّ نَشْرٍ هامُها يَتنجَّبُ
٥ غِشاشًا كنوم العَيْن تُغْضَى على القَذَى   وقد شَقَّ أَعْلَى الصُّبحِ او كاد يَصْدَعُ
٦ وقد قُلِبَتْ عن لونِ أَحْمَرَ قاتِمٍ   أَسابِىٌّ ليلٍ لم تَكَدْ تَترقَّبُ

Variante marginale pour le vers ۴ : أَناخت, recommandée par صح.

POÉSIE XXXIII.

(D ٣٠; A ١٥; C ١۴; J, p. ٦٨۴: G ١٧)

Épigraphe (fol. 146 r°) : وقال فيما كان بينه وبين يَزِيدَ بن سِنانِ بن ابى حارثةَ واجتماع قومه عليه وطواعيتِهم له وطَلِبِه حوائجَهم عند الملوك وكان يُحْسَدُ كثيرا

[طويل]

14 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-٦ = A 1-6, ٧ = *a* de 7 et *b* de 9, ٨-١٠ = 11-13, ١١-١٤ = 15-18.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ عن منهج القَصْد; ٢ لم تزجروا, ولم ترعوا; ٣ فلو شهدت سَعْدُ (var. marg. سهم); ٤ لا يرى الناس; ٥ مُنادَى عبيدان المُحَلَّأه (var. marg. مُنَدَّى); ٦ من ذوى الغيّ منهم كما اصبحت تشكو من التَّجَوُّ, ٧ وكانت تحدبه; ٨ ويَقتلَ; ١٢ تُنْفِذى (var. marg. تُنْجِزى); ١٣ مسحورا يمينك.

POÉSIE XXXIV.

(D ١١; A ٩; C ٨; J, p. ٦٧٣; G ٢٠)

[وافر] Épigraphe (fol. 146 v°) : وقال

6 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ = A 1, ٢ = 3, ٣ et ٤ = 5 et 6, ٥ = 4, ٦ = 2.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ خُرَيْمًا; ٢ ما فعلتم; ٣ مع كلّ رَكْبٍ; ٤ بساحته; ٥ وجبالُ حجر, ولم يك نولكم أن تُقَذِّعونى.

POÉSIE XXXV.

(D ٧; A ٨; C ١٠; J, p. ٦٦٩; G ٤٤)

Épigraphe (fol. 146 v°) : وقال يمدح النعمن بن المنذر وبلغه أنّه ثقيل من مرض كان اصابه [طويل]

21 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-١٩ = A 1-19, ٢٠ = 21, ٢١ = 20.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ لم يجدن, ما بَرَّبها; ٣ أن يُغْفِلَ; ٥ يُرَدُّ لنا مَلْكًا; ٦ قدحَ الدهر إن جاء قامرا; ٨ لا تُخْفِى لها الدهرَ; ١٠ أَعداءه; ١٣ سأَرْبِطُ كلبى; ١٤ تَخالُ; ١٦ تُنالَ; ١٧ لقيتُ; ١٨ أَلا أَبْلِغ النعمنَ; ١٩ وصبّحه رُشْدًا; ٢٠ وأَلفيتُه دَهْرًا; ٢١ أَحسنَ فَضْلَه.

POÉSIE XXXVI.

(A, App. ٣٤ et J, p. ٧٢٧ = vers ١; G ٢١)

Épigraphe (fol. 147 v°) : وقال فى شأن قِرْواشٍ حين قتله فزارةُ [1] [بسيط]

١ صَبْرًا بَغِيضَ بنَ رَيْثٍ إنّها رَحِمٌ   حُبْتُمْ بها فأناختْكم بجَعْجاعِ
٢ فما أَشَطَّتْ عَدِيٌّ إن هُمُ قتلوا   بنى أُسِيدٍ [2] بقَتْلَى آلِ زِنْباعِ
٣ لقد جَزَتْكم بنو ذُبْيانَ ضاحيةً   بما سعيتم ككَيْلِ الصاع بالصاعِ
٤ جَزًّا بجَزٍّ وقَتْلًا مثلَ قَتْلكمُ   مَهْلًا خُبَيْصَ [3] فلا يسْعَى بها الساعِى

POÉSIE XXXVII.

(G ٣٨)

[بسيط] Épigraphe (fol. 147 v°) : وقال ايضا

١ وقد تَلَفَّفَ لى عَمْرٌو على حَنَقٍ   عن قول عَرْجَلةٍ ليسوا بأَخْيارِ
٢ فجِئْتُ عمرا على ما كان من أَضَمٍ   وما استَجرتُ بغير الله من جارِ
٣ أَثْوَى وأَكْرَمَ فى المَثْوَى ومتَّعنى   بجِلّةٍ مائةٍ ليست بأَبْكارِ
٤ كم قد أَحَلَّ بدار الفَقر بعد غِنًى   عَمْرٌو وكم راشَ قوما بعد إقّتارِ

[1] N. m. قيل كانت بنو فزارة اسروا قِرْواش بن زهير وهو الذى قتل حُذيفة بن بدر وعبسٌ يومئذ فى بنى عامر فقال له من انت قال انا مجالد بن ثور فقالت امرأة من بنى فزارة اما والله لنِعمَ ابو الاضياف وصاحب الخباء وزوج الغرّ هذا القرواش وكان الذى اصاب قِرْواشا طلحة بن سيّار فدفعوه الى بدر فقُتل بمالك بن بدر

[2] N. m. عدىّ بن فزارة وبنو أَسِيد من بنى عبس بن بغيض

[3] N. m. اراد خُبَيْصة بن عمرو بن جابر وعمرو هو العُشراء من بنى فزارة

٥ يَرِيشُ قوما ويَبْرِى آخَرِينَ بهم   لله من رائشٍ عمْرٍو ومن بارِ
٦ وكم جزانا بأيْدٍ غيرِ ظالمة   عُرْفًا بعُرْفٍ وإنْكارا بإنكارِ
٧ فشِيمتاه ذُعافُ السّمِّ واحدةً   وشِيمةٌ للمُواتِى شَهْدُ مُشْتارِ

POÉSIE XXXVIII.

(Inédite)

Épigraphe (fol. 147 v°) : قال ابو عمرو اغار تيمُ الرِّباب او فَخِذٌ منهم يُدْعَوْنَ بنى عَدِىّ على بنى مُرّةَ فاصابوا منهم امرأتين يقال لاحداها عُنْجُدةُ وللأُخرى (ms. والأُخرى) نُسَيْبةُ وهما ابنتا عمّ النابغة فانطلقوا بهما جميعا والذى أَخذ عُنْجُدةَ حارثةُ بن سَعْدٍ والذى أَخذ نُسَيْبةَ رَبيعةُ بن ابى سَعِيدٍ وهما ابنا عمّ عَدَوِيّان فتبعهما النابغة مستخفِيا حتّى اذا نزلوا اتى نُسَيْبةَ فقال لها انطلقى فإنّكِ معى فقالت اخاف أن يَلحقنا القومُ فنُقْتَلَ جميعا فانطلق بأُختها عُنْجُدةَ ومكث القومُ ساعة ففُقدتْ فركبتِ الخيلُ فى طلبها فلمّا أَحسّهم النابغةُ اتى وَهْدةً فأَلقاها (ms. فالقيها) فيها ثمّ جَثَمَ عليها فمرّ فارسٌ منهم فنفر فرسُه حتّى اقترب من النابغة وهى تُرْعَدُ تحته والنابغة يسكّنها ففطن له الفارسُ فنزل فأَخذ النابغةَ وابنةَ عمّه فامّا النابغة فجَزّ ناصيتَه وأَرسله وانطلق بابنة عمّه فقال النابغة فى ذلك [وافر]

١ تَطاوَحَ امرَ عُنْجُدةَ المنايا   فما أَدْرِى أَأَنْجَدُ ام تَغورُ
٢ أُخَفِّضُ جأْشَها وتَكادُ نفسى   مِن اللاتى أُكاتِمُها تَطيرُ

POÉSIE XXXIX.

(D ٥; A ١٠ et App. ٢٥; C ١١; J, p. ٩٧٤ et ٧٢٣; G ١٠ *a* et *b*)

Épigraphe (fol. 148 r°) : وقال ايضا [كامل]

10 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ et ٢ = A, App. ٢٥, 1 et 2 (cf. D, p. 18 et 66),

٣ ومُعَلِّقين على الجياد حَلِيَّها حتّى تَصوبَ سَماؤُهم بقِطارِ

٣ = 27, ٥-٩ = 22-26, ١٠ = 12.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ ذ جُفّ تَغْلِبَ وارِدَ الامرارِ (var. marg. وارِدى) et ذ جفّ تَغْلَبَ, لا أعرِفنّك مَعْرَضًا ٥ ; زيد بن بَدْرِ ٧ ; ولاحِق أُرُقٌ ٨ ; صُفْرُ ; ٩ var. marg. الأنْكارِ ; ١٠ يدعو وَليدُهُمُ بها عرعارِ.

فأجابه عَمْرو بن هِنْدٍ وهو عَمْرو بن المنذر وهو الذى يقال له مُضَرِّطُ الحِجارة [كامل]

أبْلِغْ زِيادًا أنّ قومك حاربوا فَانْهَضْ الينا إن قدرتَ بِجارِ

نَجْزِيك إنذارًا بما أنذرتنا وذكرتَ عَطْفَ الوُدّ والإصْهارِ

POÉSIE XL.

(D ٩; A ١١; C ١٢; J, p. ٩٨٧; G ٧)

[بسيط] Épigraphe (fol. 148 r°) : وقال النابغة

14 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-٦ = A 1-6, ٧-١١ = 10-14, ١٢-١٤ = 7-9.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ لعدوة الضارى, فقلت (var. marg. لوثبة الضارى) ; ٣ كأنّهنّ نعاجٌ حَوْلَ دُوّارِ ; ٥ مُرَدَّفاتٍ ومن عَمٍّ ومن عَوْذًا خلف العضاريط ; ٦ على أحناء أكْوارِ ; ٧ يأملن رَجْلةً حصن ; دِرَرٌ دَمْعُها مَزادِ دَمْعَ ; يذرين ٨ ومن حَدَدٍ ; قَرْمًا ; ٩ قضاعة ; ١١ حتّى استغاثوا ; ١٢ قد عيّرتنى ; فإن غضبتَ, لصالِ ; متى (var. marg. عُصِيتُ et اللِّصابُ) ; ١٣ فوضعُ البيت ذ صَمّاء مُظلمة تقيّد العيرَ هى شَدّ وتكْوارِ.

POÉSIE XLI.

(D ٥; A ١٠; C ١١; J, p. ٩٧٣; G ١٠)

[كامل] Épigraphe (fol. 148 v°) : وقال النابغة يردّ على زُرْعة بن عامر

20 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-١١ = 1-11, ١٢-١٤ = 13-15, ١٥ et ١٦ = 19 et 20, ١٧-١٩ = 16-18, ٢٠ = 28.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ أَوابِدَ الاشعارِ; ٣ أَعَلَمْتَ, تحت وقِدٍ ٧ ; حُدارِ ٦ ;أَلْقَا اليك قَوادِمُ ٥ ;(var. marg. شققتَ) الغبارِ فما خَطَطْتَ غبارى; ٨ إِنّهم آتوك ١٠ ; جيشٌ ١٣ ; والقومُ غاضِرةَ الذين ١٥ ; جمعٌ ١٧ ; تحت فروجهم (var. marg. نُحْتُ العلافيّات) ; ١٨ خَرَزُ الجَزيرِ ٢٠ ; فنُكِحْنَ , بآمةٍ (var. marg. فأُخِذْنَ).

POÉSIE XLII.

(D ٢٥; A ٢٩; C ٣٠ ; J, p. ٧١٥; G ١٥)

[وافر] Épigraphe (fol. 149 v°) : وقال ايضا

23 vers. Ordre des vers identique à celui de A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ غَشِيتَ , الجِزْعِ ; ٣ var. marg. المُعَنّى ; ٦ سأُبْدِيه (var. marg. ستحمله الرُّواةُ اليك عنّى) ; ٩ وتُعِينُ عبسا (var. interl. وتُعِنُّ) ; ١٥ هُمُ درعى ; ١٧ بنُفْعِ الصدرِ ; ١٩ مُرْتَعِنّ (var. marg. مرجحنّ) ; ٢١ بِضُمْرٍ ; ٢٣ تناجِينى بها لقَرَعْتُ سِنّى (var. marg. قرعتُ ندامةً فى ذلك سنّى).

POÉSIE XLIII.

(D ٤; A ٢; C ٢; J, p. ٩٥٢; G ٨)

Épigraphe (fol. 150 r°) : قال ابو عمرو ذكروا أنّه لمّا غزا المُنْذِرُ الشامَ فى وجهه الذى قُتل فيه مرّ على قبائل من العرب فمرّ على بنى فَزارةَ وسيّدُهم يومئذ حِصْنُ بن حُذَيْفةَ فقال حِصْنٌ لقومه ومن اطاعه لا تغزوا وسار حِصْنٌ بمن تبعه من الحليفَيْنِ حتّى اعتزل بهم وهم أَسَدٌ وذُبْيانُ وسار الحرِثُ بن عمرو ابن جَرَجةَ فى فرقة ممّن تبعه مُخالِفا لحِصْنٍ فاعتزل بهم وبعضُ الناس يقول سار مع المُنْذِرِ فلمّا قُتل المُنْذِرِ وافتضّ عسكرُه وقُتل من قُتل منهم وأُصيب من

اصحاب ابن جَرَجةَ وكان معه من بنى اسد ناسٌ كثير فشَمِتَ بهم حِصْنٌ فـقـال ابن جَرَجةَ [طويل]

شَمِتَّ بنا أن مَسَّنا رَيْبُ حِقْبةٍ   أُصاب نَتاها من مَعـدٍّ جَماجِمَا
أُصاب مَعَدًّا كَهْلَها ووَليـدَها   فقد بدّلتْ اهلَ المُبِينَ الأَصارِمَا
كأنّ عـلـيـه تـاجَ آل مُحَـرِّقٍ   بأَن ضَرَّ مولاه وأَصبح سالمَا
فمن يَلْقَ خيرا يَحْمَدِ الناسُ امرهُ   ومن يَغْوِ لا يَعْدَمْ على الغَىِّ لائمَا

فركب النابغةُ الى الحٰرث فكلّمه فى أُسارَى بنى أَسد وبنى فَزارةَ وكان النـابغـةُ منقطعا بوُدّه الى بنى أَسد وكانوا لا يـؤْثـرون عـلـيـه احـدا فطلب فيـهـم الى الحٰرِث بن ابى شَمِر فأَعطاهم ايّاهم وأَكرمهم وقد كان حِصْنُ بن حُذَيْفـةَ أَصاب فى غسّان فأَعطاهم قبل ذلك بعام واحد فقال الحٰرث للنابغة ما دَسَّ بنى أَسد وَالحٰرِثَ بن جَرَجةَ (ms. حَرَجَةَ) الّا حِصْنٌ وقد بلغنى أنّه لا يَزال يَجمع علينا الجموعَ يُغِيرُ على أُرضنا ثمّ ولى النعمنُ بن الحٰرِث وكان شديدا غليظا فدخل عليه النابغةُ فقال له النعمنُ إنّ حِصْنًا عظيمُ الذنب الينا والى المَلِك فقال النابغةُ أَبَيْتَ اللعنَ إنّ الذى بلغكما باطل وهو أَرغبُ فى مودّتكم أن يفعل ما بلغك وفى ذلك يقول [بسيط]

16 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-٣ = A 1-3,

٤ قاد الجِيادَ من البَلْقاء ما طَعِمتْ   فى منزل طعمَ نـومٍ غيـرَ تـأْويـبِ
٥ حتّى ٱسْتَغَثْنَ باهل المِلْحِ ضاحيةً   يُرْكَضْنَ قد قَلِقتْ عَقْدُ الأَطانيبِ

٦-٨ = 6-8, ٩-١٤ = 10-15, ١٥ = 9, ١٦ = 16.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٤ var. marg., texte de A avec (var. marg. من الزَّبْدِ , لُحُقَ الأَياطل عَزْبًا فى ٧ ; يَنْضحْنَ نضحَ مَزاد الماء أَتَأَّقها ٦ ; قائضةً ; فإنّهم قد لَقُوا حَدَّ الشَّآبيبِ ١١ ; اذا وُقيتِ بإذْنِ الله وَقْعَتَه ١٠ ; من فُتُوٍ , جِنٌّ ٨ ; (تَرْدِى

١٥ اذ (var. marg. وقد عَضّ); ١٤ اذا عضّ; بجنوبِ, الّا طريدٌ محيرٌ منفلت او مُوثَقٍ ١٢
دَعْوَى نُسوعٍ ١٦; (var. marg. على مَرّانَ) يُنَبِّهه دُعاه حّ على الأَمرار مسلوبِ.

POÉSIE XLIV.

(A, App. ٤١ et J, p. ٧٢٨ = vers ١ et ٧-٩; cf. D, p. 28 et 29; G ١٨)

Épigraphe (fol. 151 r°) : وقال النابغة فيما يعتذر الى النعمن فيما بلغه وكان الذى بلّغه فيما زعموا عنه ناسٌ من بنى قُرَيْعٍ فزعموا أنّه هجا الملك فى قوله [خفيف]

١ خبّرونى بنى الشَّقيقة[1] ما يَمـنع فَقْعًا بقَرْقَرٍ أن يَزولَا
٢ لا أَرى الفارسَ المُدَجّجَ فيكم آلَ نَصْرٍ ولا الفَتَى البُهْلُولَا
٣ جمعوا من نَوافِلِ الناس سَيْبا وحَمِيرًا موسومةً وخيولَا
٤ وبَراذِينَ كابِياتٍ وأُتْنًا وخَناذِيذَ خِصْيةً وفُحولَا
٥ لا أَرى حاجزا عن الفُحْش فيهم وحِمارا عن أُمّه مشكولَا
٦ قد رأَينا مكانَ أُمّك اذ تَمـنعُ من دِرّة اللَّقُوح الفَصِيلَا
٧ لَعَنَ اللهُ ثمّ ثَنَّى بلَعْنٍ رِبْذَةَ الصائغ[2] الجَبانَ الجَهولَا
٨ من يَضُرُّ الأَدنى ويَعْجِزُ عن ضـرّ الاقاصى ومن يخون الخَليلَا
٩ يَجمع الجيش ذا الأُلوف ويغزو ثمّ لا يَرْزَأُ العدوَّ فَتِيلَا

Variante marginale pour le vers ٣ : سبيا.

[1] N. m. بنو الشقيقة هؤلاء القوم وقال ابو عُبَيْدة الشقيقة بنت ابى ربيعة بن ذهل بن شيبان وهى جدّة النعمن

[2] N. m. الصائغ جدُّ النعمن ابو امّه وهى سَلْمَى بنت عطيّة وقيل الصائغ من اهل فدك وكان لحرث بن حصن بن ضمضم الكلبىّ غزا فدكا واخذ سلمى هذه

POÉSIE XLV.

(D ٢٢ et ٢٣; A ٣٠, ٣١ et App. ٥٤, vers ١; C ٢٩; J, p. ٧١٧ et ٧٣٠; G ١٩)

Épigraphe (fol. 151 v°) : وقال النابغة ليَزِيدَ بن الصَّعِق بن عمرو بن خُوَيْلِدٍ [وافر]

12 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ et ٢ = A 1 et 2, ٣ = App. ٥٤, v. ١,

٤ تَوالِبُ يَرْفَعُ الأَذنابَ عنها شَرَى أَشْتاهُهنّ من الأفانِ
٥ أَتُهْدِى لى الوَعيدَ بذات وَجٍّ كأنّى لا أَراك ولا تَرانِى

٦-١٢ = 3-9.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ المُضَلَّلِ ; ٢ لأَغنامٍ معقودٌ عليه ; ٣ (var. marg. أُخِذْنَ (لأَذوادٍ أُصبن بذى لُبانِ) ; ٣ جُانا ; ٤ var. marg. تَوالِبُ ; ٦ بحَسْبِك ; ٧ تَخُطُّ ; ١٠ كما حاد لِجَبانُ عن الطِّعانِ ; ٩ var. marg. عن قَرْمٍ هِجانِ ; ٨ وما مجانى , ما قَذَعْتُ ; ٧ دِبك (var. marg. تَحُطُّ et تَمُطُّ) ; ١١ وتُخْضَبُ.

فقال يزيدُ بن الصَّعِق يردّ على النابغة [وافر]

5 vers. Même ordre des vers que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ كنتُ آمَنَ منك ; ٥ فيُفْجِى.

POÉSIE XLVI.

(A, App. ٤٥ et J, p. ٧٢٨ = vers ٣; G ٢٦)

[سريع] Épigraphe (fol. 152 r°) : وقال يمدح الحرث الأعرج

١ واللهِ واللهِ لنِعْمَ الفتى الأَعْرَجُ لا النِّكْسُ ولا الخامِلُ
٢ الحاربُ الوافرَ والجابرُ المحروبَ والمُرْجِلُ والحامِلُ

٣ والطاعنُ الطَّعنةَ يوم اللِّقا يَنْهَلُ منها الأَسَلُ الناهلُ
٤ والقائلُ القولَ الذى مثلُه يُنْبِتُ منه الزَّمَنُ الماحلُ
٥ والغافرُ الذَّنْبَ لأهل الحِجى والقاطعُ الأَقرانَ والواصلُ

Variante marginale au vers ٣ : يَنْبُتُ; au vers ٤ : يُمْرِعُ.

POÉSIE XLVII.

(G ٢٧)

Épigraphe (fol. 152 r°) : وقال يمدح هَوْذةَ بن ابى عمرو العُذْرِىَّ وكان يقال له ربُّ الحجاز وأُمّه بنت الحرث بن مَيّاد بن حُنّ بن رَبيعة بن حَرام بن ضَبّة بن عبد بن كبير بن عُذْرةَ [كامل]

١ ويلُ آمِّ خُلّةِ ماجدٍ آخيتُه كان ابنَ أَشْغةَ غيرَ قِيلِ الباطِلِ
٢ كان ابنُ أَشْغةَ طيّبا أَثوابُه عَفًّا شمائلُه غزيرَ النائلِ
٣ يَهَبُ الجيادَ بسرجها ولجامها والعَنْسَ تَخْطِرُ باليَمانِ الكاملِ
٤ أُثْنِى على ذى آل عُذْرةَ إنّه قد كان قِدْمًا قَبْلَ قِيلِ القائلِ

Variante marginale pour le vers ٣ : يهب الجوادَ بسرجه ولجامه.

POÉSIE XLVIII.

(D ١٨; A ٢٢; C ٢٣; J, p. ٧٠٤; G ٤٩)

Épigraphe (fol. 152 r°) : وقال يبكى على بنى عَبْسٍ حين فارقوهم وانطلقوا الى بنى عامرٍ [طويل]

3 vers. Même ordre des vers que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ الدِّماغَ; ٣ عند لقائه.

POÉSIE XLIX.

(D ١٩; A ٢٥; C ٢٩; J, p. ٧١٠; G ٣٥)

Épigraphe (fol. 152 r°) : وقال يمدح غسّانَ حين ارتحل راجعا من عندهم فيما كان يأتيهم [بسيط]

3 vers. Ordre des vers identique à celui de A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ var. marg. طخية الظلم ; ٢ صرّ الشتاء ; ٣ في الآلاء.

POÉSIE L.

(D ٢٠; A ١٨: C ١٨; J, p. ٩٩٤; G ٣٩)

[طويل] Épigraphe (fol. 152 v°) : وقال يمدح النعمن بن الحرث الأصغر

5 vers. Même ordre des vers que dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ خضّبوا وربيعها ; ٣ (ms. ويخبا) ويُخْبَأَ ; ٤ في جوف العِياب قطوعها , وتَنْحِط ; ٥ تَقَضَّبُ منها , ولوكان.

POÉSIE LI.

(G ٤٠)

Épigraphe (fol. 152 v°) : وقال لعمرو بن هِنْدٍ حين قُتل اخوه المنذر بن المنذر [بسيط]

١ إنّي أَظُنّ ابنَ هِنْدٍ غيرَ تاركِكم ‏ ‏ ‏ ‏ بالغُرْنَتَين ولمّا تُفْزَعِ النَّعَمُ

٢ حتّى تراءوه معصوبا بلمّته ‏ ‏ ‏ ‏ نَقْعُ القَنابِلِ في عِرْنِينِه شَمَمُ

IMPRIMERIE NATIONALE

٣ قد خَلّتِ الحربُ عنه فهْو يَسْعَرُها   كالهُنْدُوانىّ جَلّى حدَّه الأَدَمُ
٤ شِهابُ حَرْبٍ يَدِينُ الظالمون له   فى كلّ حىّ له الباساءُ والنِّعَمُ

Variante marginale pour le vers ١ : ولمّا تُذْعَرِ النَّعَمُ.

POÉSIE LII.

(G ٣١)

[طويل] Épigraphe (fol. 152 v°) : وقال

١ إنّ امرأً يرجو الخلودَ وقد رأى   سريرَ ابى قابوسَ يُغْدَى به عَجَزْ
٢ وكنتَ ربيعا لليَتامَى وعِصْمةً   فمُلْك ابى قابوسَ أَضْحَى وقد نَجَزْ

POÉSIE LIII.

(G ٣٦)

Épigraphe (fol. 152 v°) : وقال لابن الجلاح الكلبىّ حيث اغار على بنى ذبيان
[طويل]

١ أَصاحِ ترى بَرْقا أُريك وَمِيضَه   يُضىءُ سَناه عن رُكامٍ منضَّدِ
٢ أَجَشَّ سِماكيًّا كأنّ رَبابَه   أَراعيلُ شَتَّى من قَلائصَ أُبَّدِ
٣ تُكَرْكِره ريحٌ يجور بصوبها   وتَعْدِلُه اخرى شَمالٌ فيَهتدِى
٤ سَقَى دارَ سُعْدَى حيث حلّتْ بها النَّوَى   فأَفْعَمَ منها كلَّ رِبْعٍ وفَدْفَدِ
٥ وناجيةٍ عَدَّيتُ فى متن صَحْصَحٍ   الى ابن الجُلاح ما تروح وتَغتدِى
٦ الى ماجد ما يَنْقُضُ البُعْدُ همَّه   خَرُوجٍ تَرُوكٍ للفِراش الممهَّد
٧ وأَرْعَنَ مثلِ الليل يَسْتَلِبُ الغَطا   أَفاحِيصَه بالجوّ من كلّ مَفْجَدِ
٨ مطوتَ به حتّى تصون جيادَه   ويَرْفَضَّ من أَعلاقه كلُّ مِرْفَدِ

٩ صبحت به ذُبْيانَ منه بغارة جرت لك فيها السانحات بأسْعُدِ
١٠ أصابهمُ قَسْرا فأضحوا عبادَه نحلّلها نُعْمَى ولم يَتشدَّدِ

Variante marginale pour le vers ٩ : صبحت بنى ذُبْيانَ منك بغارة.

POÉSIE LIV.

(D ١٣; A ١٩; C ١٧; J, p. ١٨٩; G ٣٧)

[طويل] Épigraphe (fol. 153 r°) : وقال ايضا

9 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١-٤ = A 1-4, ٥ = 6, ٦ = 5, ٧-٩ = 7-9.

Variantes par rapport au texte de A : vers ٢ بالْقِ مُدِلّ ; ٦ بأهْلِ القعاقع ; ٧ وما انا من سهم ; ٨ فغتاتكدا ; ٩ يُجْحدونها (var. marg. يُجْحدونهم et ذى تلك الأكُفّ).

POÉSIE LV.

(D ٣١; A ١٣; C ١٥; J, p. ١٨٢; G ٣٨)

[بسيط] Épigraphe (fol. 153 v°) : وقال ايضا لأوس بن حُجْر

13 vers. Ordre des vers comme dans A.

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ var. marg. من ولّت به ; ٢ الثُّمارة, ٣ منثورُ ; ٤ حرفٌ مُضَبَّرةٌ (var. marg. مذكّرة, مضمَّرة et مضبّرة) ; ٦ وقارفت ; ٧ ذى جَرّة ; ٨ يقول ; ١٠ أظفارُه لِهَقٌ قَهْبُ الإهابِ (var. marg. أظلافه لهقٌ قَهْدُ الإهابِ) ; ١٢ شُرُعٌ ; ١٣ صاحبُها.

POÉSIE LVI.

(D ٢١; A ٣; C ٣; J, p. ١٥٧; G ٢٣)

[وافر] Épigraphe (fol. 153 v°) : وقال لعامر بن طُفَيْل

9 vers. Ordre des vers comparé avec celui de A : S ١ = A 1, ٢ = 4, ٣ et ٤ = 2 et 3, ٥-٧ = 5-7.

٨ وفوقهم دروعٌ سابغاتٌ وتحتهم المُقَلَّمةُ العِرابُ
٩ ولم نَرَ مثلَ جمعِ بنى عَدِىٍّ غداةَ الحِسْىِ اذ حُمِىَ الضِّرابُ

Variantes par rapport au texte de A : vers ١ إن يَكُ; ٢ اذاما شِبْتَ; ٤ طافياتٌ (var. marg. طاخياتٌ); ٥ اصابوا من لُقيِّك; ٦ فإن يكُ أَهْلُ أَذْوادٍ بِحِسْمَى عن نسبٍ; ٧ ومن ذُبْيانَ فوقهمُ العقابُ.

POÉSIE LVII.

(A, App. ٣٣ et ٩١; G ٢٥)

Épigraphe (fol. 154 r°) : وقال حين قُتِلَ المُنْذِرِ وأُسِرَ من أُسِرَ من رَبيعةَ ومُضَرَ وكان دخل على الحرث فكلّمه فى أُسارى رَبيعةَ ومُضَرَ فأَطلق له سبعين أَسيرًا وأَعانه من كان ثَمَّ من غَسّانَ وحشدوا معه فقال يمدح غَسّانَ (ms. غَسَّانًا)

[طويل]

١ لله عينا مَن رأى اهلَ قُبَّةٍ أَضَرَّ لمن عادَوْا وأَكثرَ نافعًا
٢ وأَعظمَ أَحلامًا وأَكثرَ سيِّدًا وأَفضلَ مشفوعًا اليه وشافعًا
٣ غداةَ غَدَوْا فيهم ملوكٌ وسُوقةٌ ويوصُونَ بالإفضال أَبْيَضَ بارعًا
٤ متى تَلْقَهم لا تَلْقَ للبيت عَوْرةً ولا الضيفَ ممنوعًا ولا الجارَ ضائعًا
٥ بحمد ابن سلمى[1] اذ شأتْنى منيّتى ليالىَ رَجَّيْتُ الفضولَ النوافعًا

POÉSIE LVIII.

(D, p. 10 et 55; A, App. ٥٩; G ٣٧; la plus grande partie inédite)

Épigraphe (fol. 154 r°) : وقال يمدح النُّعْمن بن المُنْذِر حين قَدِمَ عليه ويذكر ما رُقِّىَ اليه

[وافر]

[1] N. m. رجل من غسّان.

١ نَأَتْ بِسُعادَ عنك نَوًى شَطُونُ　　فبانت فالفُؤادُ بها رَهينُ
٢ بِتَبْلٍ غيرِ مُطَّلَبٍ لديها　　ولكنّ للحوائنَ قد تَحينُ
٣ عدتْنى عن زيارتها العوادى　　وحالت دونها حربٌ زَبُونُ
٤ وحَلّتْ فى بنى القَيْن بن جَسْرٍ[1]　　فقد نَبَغَتْ لنا منهم شُؤُونُ
٥ وكيف مَزارُها إلّا بعَقْدٍ　　مُمَرٍّ ليس يَنقضه الخَؤونُ
٦ فإن تَكُ قد نأتْ ونأيتَ عنها　　وأصبحِ واهِيًا حبلٌ مَتينُ
٧ فكلُّ قَرينةٍ ومَقَرِّ إلْفٍ　　مُفارِقُه الى الشَّحْط القَرينُ
٨ وكلُّ فَتًى وإن أَمْشَى فأَثْرَى　　ستَخْلِجه عن الدنيا المَنونُ
٩ سأَرْعَى كُلَّما استَوْدعْتِ نفسى　　وقد يَرْعَى أَمانتَه الأَمينُ
١٠ عرفتُ لها مَنازلَ مُقْوِياتٍ　　تَعَفِّيها مُذَعْذِعةٌ حَنونُ
١١ ويُعْقِبُها فيَسْهَكُها مُلِثٌّ　　صَدوقُ البرق منسكبٌ هَتونُ
١٢ وقد تُغْنَى بها والدهرُ صافٍ　　له وَرَقٌ تَميد به الغُصونُ
١٣ أَصاحِ ترى وانت اذًا بَصيرٌ　　حُمُولَ[2] الحَىّ يَرفعُها الوَجينُ
١٤ كأَنّ حُمُولهم[3] فى الآل ظُهْرا　　اذا أَفْرَعْنَ من نَشْزٍ سَفينُ
١٥ او النَّخَلاتُ من جَبّارِ قُرْحٍ　　يُرَبِّيهنّ يَعْبُوبٌ مَعينُ
١٦ قَطينُ الدار نَعْفَ عُرَيْتِناتٍ　　مُجَزِّعَ أُريكَ فانتَقل القَطينُ
١٧ فلأْيًا بعد لأْيٍ أَلْحَقَتْنى　　بأُولَى الظُّعْن دِعْلِبةٌ أَمُونُ
١٨ زَفوفُ الرِّجل طاحةٌ يداها　　اذا اتَّقَد الصَّحاصِحُ والحُزونُ
١٩ تُشيحُ على الفلاة فتَعتليها　　ببَوْعِ القَدر اذ قَلِقَ الوَضينُ
٢٠ كأَنّ الرَّحل شُدَّ به خَذوفٌ　　من الجُونِىّ هاديةٌ عَنونُ

[1] N. m. بنو القين قوم من اليمن
[2] Ms. حَجُولَ.
[3] Ms. حولَهم.

٢١ نَحوصٌ قد تَفَلَّقَ فائلاها	كأنّ سَراتها سُبَدٌ دَهِينُ
٢٢ رَباعيةٌ أَضَرَّ بها رَباعٍ	بذات الجِزْع مِسْحاجٌ شَنونُ
٢٣ من المُتَعَرِّضات لعين نَخْلٍ	كأنّ بياض لَبّتها سَدِينُ
٢٤ كقوس الماسِخيّ يُرِنُّ فيها	من الشِّرْعيّ مربوعٌ مَتينُ
٢٥ تَربّعتْ الشُّهاقَ فجانبيْه	ولاقاها مِن الصَّمّانِ عُونُ
٢٦ نَهَزْنَ البقلَ بالقِيعان حتّى	تَعالَى النبتُ وٱلتقتِ البُطونُ
٢٧ كأنّ شُواظهنّ بجانبيْه	نُحاسُ الصُّفْر تَضربه القُيونُ
٢٨ بسوّقها على الأَشراف صَعْلٌ	كربّ الذَّوْد أَشْأَزَه الدُّيونُ
٢٩ تأَوّبنى بعارِمةَ اللواتى	مَنَعْنَ النومَ اذ هَدَأَت عُيونُ
٣٠ كأنّ الهمّ ليس يُريد غيرى	ولو أَمْسَى بها شَتَّى هُدونُ
٣١ وقال الشامتون هَوَى زيادٌ	لكلّ منيّةٍ سببٌ مُبينُ
٣٢ حلفتُ بمن تُساقُ له الهدايا	على التأويب يَعْصِمُها الدَّرينُ
٣٣ بربّ الراقصات بكلّ سَهْبٍ	بشُعْثِ القوم مَوْعِدُها الحَجونُ
٣٤ لو ٱختانتْك منّى ذاتُ خَمْسٍ	يمينى لم يُصاحِبْنى اليَمينُ
٣٥ أَتانى أنّ داهيةً نَآدًا	أَتاك بها على شَحْطٍ مَيُونُ
٣٦ فبِتُّ كأنّنى حَرِجٌ لَعِينٌ	تَقاه الناسُ او دَنِفٌ طَعِينُ
٣٧ أُقَلِّبُ أَظْهُرًا امرى بُطونًا	وهل تُغْنِى من الخوف الظُنونُ
٣٨ أَغيرَك مَعْقِلا أَبْغِى وحِصْنا	فأَعْيَتْنى المَعاقِلُ والحُصونُ
٣٩ فجئتُك عاريًا خَلَقًا ثيابى	على وَجَلٍ تُظَنُّ بها الظُّنونُ
٤٠ يَخُبُّ بىَ الكُمَيْتُ قليلَ وَفْرٍ	أُفَكِّرُ فى الأُمور وأَستعِينُ
٤١ فأَلْفَيْتُ الأَمانةَ لم تَخُنْها	كذلك كان نُوحٌ لا يخونُ
٤٢ فِدًى لك ما تُقِلُّ النَّعْلُ منّى	وما أَحْوِى ولو رَغِمَ الظُّنونُ

٤٣ فما وَخَدتْ بمثلك ذاتُ غَرْبٍ　　حَطوطٌ فى الزِّمام ولا لَجُونُ
٤٤ أَبَرَّ بذِمّةٍ وأَعَزَّ جارا　　اذا جعلتْ عُرَى مَلِكٍ تَلِينُ
٤٥ بُعثتَّ على البريّة خيرَ راعٍ　　فانت إمامُها والناسُ دِينُ
٤٦ نكون رعيّةً ما دُمْتَ حيًّا　　ونَهْبًا بعد موتك قد نكونُ
٤٧ فانت الغيثُ يَنفع من يَليه　　وانت السَّمُّ خالَطَه اليَرُونُ

Variantes marginales. vers ١٠ غَشِيتُ لها ; ٢٦ نَهَسْنَ ; ٣٧ مع الخوف ; ٤٢ وان رهِمَ الظنّ.

LE TRAITÉ SUR L'ASTROLABE PLAN DE SÉVÈRE SABOKT,

ÉCRIT AU VIIe SIÈCLE D'APRÈS DES SOURCES GRECQUES, ET PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS UN MS. DE BERLIN,

PAR

M. F. NAU.

INTRODUCTION.

L'AUTEUR[1]. — Sévère Sabokt de Nisibe, évêque de Qenšerin, était célèbre, selon Bar Hebreus[2], au temps du patriarche Jean (631-649). Il prit part, avec le patriarche jacobite Théodore, à une controverse publique contre les Maronites durant le mois de ḥaziran de l'an 659[3]. Enfin il nous reste une lettre

[1] Cf. Wright, *Syriac Literature*, London, 1894, p. 137-139. *Se-bôcht* est un nom persan qui signifie, d'après M. Nœldeke «drei haben erlöst» *Geschichte der Perser und Araber*, p. 396, n° 1.

[2] *Chron. eccl.*, I, col. 275.

[3] Cf. Addit., ms. 17216 fol. 14. Ce manuscrit de Londres renferme (fol. 1-15) des fragments d'une chronique syriaque. M. Nœldeke en a publié une partie (fol. 12-15) dans la *Z. D. D. M. G.*, 1875, t. XXIX. J'ai publié ou analysé le tout avec les opuscules syriaques contenus dans le ms. de Paris : syriaque 203 (*Les œuvres de Jean Maron*, etc., chez E. Leroux, *sous presse*).

qu'il écrivit au prêtre et périodeute Basile de Chypres sur la quatorzième lune de Nisan de l'an 665[1]. Nous pouvons donc conclure de ces détails qu'il vivait au milieu du VIIe siècle.

Il se distingua dans les études philosophiques, mathématiques et ecclésiastiques, nous dit encore Bar Hebreus[2]. Nous pouvons ajouter qu'il posséda la langue grecque, car certains fragments philosophiques qui nous restent de lui sont des commentaires sur les ouvrages d'Aristote et des explications des termes grecs plus difficiles à comprendre[3]. M. Sachau publia des fragments des ouvrages astronomiques de Sévère[4] : *Sur la terre habitée et inhabitée; Sur la mesure du ciel et de la terre et la montagne qui est au milieu*[5], etc. Je me propose de publier ici son Traité sur l'Astrolabe plan.

LE MANUSCRIT. — Le manuscrit du traité sur l'astrolabe est conservé à Berlin (collection Petermann,

[1] Berlin, ms. syr., collection Petermann, n° 37, fol. 98 v°-108 r°.

[2] *Loc. cit.* ܡܝܬܪ ܗܘ ܒܝܘ̈ܠܦܢܐ ܡܕ̈ܥܢܝܐ ܘܡܬܡܛܝܩ̈ܝܐ ܘܥܕ̈ܬܢܝܐ. ܢܗܝܪܐ ܡܠܦܢܘܬܗ ܐܦܣܩ̄ ܕܩܢܫܪܝܢ

[3] Lettre au prêtre 'Aitîlaha sur quelques termes du περὶ ἑρμενείας d'Aristote. Addit. mss. 17156 et 14660. Cf. Wright, ouvrage cité.

[4] *Inedita Syriaca*, in-8°. Wien, 1870, p. 127-134.

[5] Les géographes arabes ont admis aussi l'existence de cette haute montagne située sur l'équateur et limitant au sud la terre habitée. Bar Hebreus, dans le *Livre de l'ascension de l'esprit*, cite un ouvrage de Sévère sur l'astronomie. Cf. *Bibliothèque de l'École des hautes études*, fascicule CXXI, p. 107, ligne 1.

n° 37)[1]. Il est daté de l'an 1267 des Grecs (956). Le traité sur l'astrolabe va du fol. 82 v° au fol. 98 r°; il est écrit d'une mauvaise écriture jacobite; un certain nombre de lettres y sont très souvent confondues; la ponctuation y est mise au hasard; l'encre a jauni. Comme le texte est évidemment mauvais, on a pu, sans hésitation, y faire un certain nombre de changements; la leçon du manuscrit est alors donnée en note.

L'OUVRAGE. — Il comprend deux parties : 1° Définition et description de l'astrolabe plan; 2° Règles pour s'en servir. Ces règles sont au nombre de vingt-cinq, mais il en manque deux (20 et 21) dans le manuscrit de Berlin, car, nous dit le scribe, il manquait là un feuillet dans le manuscrit qu'il transcrivait[2]. — Dans la première partie, Sévère donne une définition philosophique de l'astrolabe, puis indique que cet instrument comprend plusieurs tablettes rondes, planes, placées les unes au-dessus des autres à l'intérieur d'une plus grande qui est creuse et les contient; il décrit ensuite l'araignée qui porte les signes du zodiaque et les principales étoiles fixes, puis donne quelques généralités sur les cercles et les coordonnées célestes qui figurent sur les tablettes. — Dans la seconde partie il enseigne à résoudre, à l'aide de l'astrolabe, les problèmes

[1] Cf. *Kurzes Verzeichniss der Sachau'schen Sammlung syr. Handsch.* Berlin, 1885.

[2] La règle 12 manque également.

suivants : 1° Trouver durant le jour, l'heure solaire, le degré qui se lève, celui qui se couche, etc.; 2° Trouver l'heure, durant la nuit, à l'aide des étoiles; 3° Trouver l'heure, durant la nuit, à l'aide de la lune; 4° Trouver la position du soleil; 5° Trouver la position de la lune et des cinq planètes; 6° Trouver la latitude de la lune; 7° Vérifier si l'astrolabe est bien ou mal construit; 8° Vérifier si l'indicateur des degrés est bien construit; 9° Trouver dans un climat quelconque « les ascensions » de chaque signe au centre de vie et au milieu du ciel, ou « les descentes » au couchant et sous la terre; 10° Trouver combien il y a d'ascensions depuis le commencement du Bélier jusqu'au degré qui se lève, c'est-à-dire jusqu'à l'horoscope; 11° Trouver la composition des heures ainsi que la longueur ou la brièveté du jour et de la nuit; 13° Trouver quelle est la plus boréale et la plus australe de deux villes considérées; 14° Trouver la longitude d'une ville par rapport à une autre; 15° Trouver la différence des midis de deux villes; 16° Trouver les ascensions de la sphère droite dont s'est occupé Ptolémée; 17° Trouver à l'aide du soleil ou d'une étoile fixe dans quel climat l'on est; 18° Trouver la latitude des sept climats; 19° Trouver la longitude ou la latitude des étoiles fixes; 22° Trouver l'inclinaison des signes du zodiaque sur l'équateur au nord et au sud pour chaque climat, et en quel endroit se trouvent les trois zones tropicales; 23° Trouver l'inclinaison du soleil sur l'équateur (la déclinaison) au nord et au sud, dans

tout signe ou dans tout degré; 24° Division et distances relatives des diverses zones; 25° Trouver dans tout climat les ascensions du signe qui est à l'orient et que l'on appelle « signe de vie ».

Ainsi Sévère ne rappelle pas les principes mathématiques (projections stéréographiques) qui règlent la construction des astrolabes; il suppose que l'on a cet instrument en main, et il en donne une description, destinée à l'un de ses élèves [1], que l'on trouvera peut-être un peu diffuse. Pour faciliter la compréhension et remplacer l'instrument absent, on a reproduit dans ce texte quelques planches empruntées à d'autres ouvrages et qui s'appliquent parfaitement à l'astrolabe de Sévère.

IMPORTANCE DE CET OUVRAGE. — 1° C'est le seul traité sur l'astrolabe qui nous ait été conservé en langue syriaque; sa publication a donc déjà une grande importance philologique.

2° Sévère écrivait vers le milieu du VIIe siècle, avant que les Arabes eussent les loisirs nécessaires pour s'occuper de science (on constatera du reste que les sources de notre auteur sont exclusivement grecques). Il s'ensuit que les Arabes n'ont pas inventé l'astrolabe plan, comme on l'a cru trop longtemps, au point d'appeler cet instrument « astrolabe des Arabes » [2]; ils l'ont reçu des Grecs et le présent traité

[1] Il l'appelle : « Ô ami de l'étude, notre fils spirituel et chéri en Notre Seigneur ».

[2] Sédillot, *Mém. sur les instr. astr. des Arabes. Mém. de l'Acad.*

a été l'un des agents de cette transmission. M. Renan a déjà signalé Sévère Sabokt comme l'un de ceux qui firent connaître la philosophie grecque aux Arabes; le présent traité montrera qu'il leur fit aussi connaître l'astrolabe plan.

3° Nous pourrons ensuite déterminer l'inventeur de cet instrument, car Sévère nous apprendra qu'il est antérieur à Claude Ptolémée, et nous trouverons alors son nom dans un passage de Vitruve que l'on n'a pas encore pu comprendre parce que l'on attribuait à l'astrolabe plan une origine de beaucoup postérieure à Vitruve. Je développe seulement ce dernier point :

Sévère Sabokt mentionne huit fois l'inventeur de l'astrolabe qu'il désigne trois fois par « le philosophe qui a fait l'astrolabe », et cinq fois par « ce philosophe ». Il le distingue de Ptolémée ou Ptolémée l'Astronome qu'il cite six fois et nous apprend de plus qu'il lui est antérieur. Car il nous indique un moyen de contrôler les résultats donnés par l'astrolabe plan en les comparant à ceux que l'on tire de tables construites par Ptolémée; si l'astrolabe est bien construit, ces deux résultats doivent être identiques, car, dit Sévère, les tables furent construites

des inscriptions, 1re série, t. I, p. 22 et 153. Cf. P. Tannery, *La géométrie grecque*, Paris, 1887, p. 6 et 7. Je suis heureux de confirmer et développer ici une idée de M. P. Tannery quand il fait remonter l'astrolabe plan à Ptolémée. Mais nous verrons qu'il remonte encore plus haut.

par Ptolémée *d'après l'astrolabe*[1]. Donc cet instrument existait avant Ptolémée.

J'ajoute qu'en un autre endroit, Sévère donnant les diverses divisions de la terre[2], mentionne celle de l'inventeur de l'astrolabe avant celle de Ptolémée et insinue ainsi que le premier est plus ancien, fait qui devient certain si l'on remarque que le premier prend 24° pour l'obliquité de l'écliptique, valeur imparfaite et très ancienne puisqu'elle est déjà donnée par Eudemus, contemporain d'Aristote[3], tandis que Ptolémée adopte 23° 51′, valeur plus approchée qui fut reprise, avec quelques améliorations encore, par ses successeurs.

Il est donc certain, d'après le traité publié maintenant, que *l'astrolabe plan existait* avant Ptolémée, c'est-à-dire *au commencement de notre ère,* puisque Ptolémée vivait et observait au commencement du IIe siècle.

Ce fait, établi pour la première fois, va nous permettre de comprendre deux passages de Vitruve et de voir dans l'un d'eux le nom de l'inventeur de l'astrolabe plan.

Il me faut rappeler d'abord que *l'astrolabe plan servait surtout à la détermination de l'heure diurne ou nocturne.* On constatera ci-dessous que tel est l'objet des trois *premiers* problèmes que se pose Sévère. Voici comment on procédait. L'astrolabe comprend

[1] Voir *infra*, problème 7.
[2] Voir problème 23.
[3] Voir une note du problème 22.

une tablette fixe construite pour la latitude où l'on est et qui porte l'horizon, les cercles de hauteur et les heures (voir figure 1). Sur celle-ci tourne une seconde tablette qui représente le ciel, les astres et en particulier le zodiaque. Cette seconde tablette est percée à jour (fig. 2) pour permettre de lire sur celle qui est en dessous; elle ressemble ainsi ou à une toile d'araignée ou même à une araignée dont le corps serait figuré par le pivot et les membres par les languettes divergentes, aussi cette pièce est-elle nommée *araignée;* son mouvement représente le mouvement d'ensemble du ciel ou mouvement diurne.

Pour trouver l'heure à l'aide de l'astrolabe, il faut d'abord savoir dans quel degré du zodiaque est le soleil en ce jour; on fait alors une observation de hauteur à l'aide d'une dioptre placée pour cela sur l'instrument. Cette observation sert à placer l'araignée, c'est-à-dire le ciel, dans sa position actuelle; il suffit alors de regarder l'instrument pour y lire quelle heure marque le soleil (on lit de même quel astre est à l'horizon, est ou ouest, au méridien, etc. Voir fig. 3).

Cela compris, nous trouvons que Vitruve (*Arch.*, IX, 9) énumérant les inventeurs de diverses horloges, dit: *Arachnen Eudoxus astrologus, nonnulli dicant Apollonium* « Eudoxe l'astrologue (l'astronome) ou, selon quelques-uns, Apollonius (a inventé) l'araignée »[1].

[1] Voici le contexte :

« Hemicyclium excavatum ex quadrato ad enclimaque Berosus Chaldæus dicitur invenisse, scaphen sive hemisphærium Aristar-

Ce passage ne pouvait être compris jusqu'ici, puisque l'on supposait l'invention de l'astrolabe plan postérieure, je ne dirai pas à Eudoxe de Cnide (409-356 avant J.-C.) ni à Apollonius de Perge (IIIᵉ-IIᵉ siècle av. J.-C.) ni même à Vitruve (Iᵉʳ siècle avant J.-C.) mais à Ptolémée (IIᵉ siècle après J.-C.)[1]. En conséquence M. Ideler ne put mieux faire que d'appeler l'araignée d'Eudoxe ou d'Apollonius, « un cadran solaire » ainsi nommé, supposa-t-il, des rayons qui partent du style et ressemblent aux fils d'une toile d'araignée. Cette supposition a été reproduite en France par M. Letronne[2] et entra de là dans les recueils et dictionnaires biographiques.

chus Samius, idem etiam discum in planitie, arachnen Eudoxus astrologus, nonnulli dicunt Apollonium, plinthium sive lacunar, quod etiam in circo Flaminio est positum, Scopinas Syracusius... » On remarquera que rien dans Vitruve ne permet d'affirmer que l'araignée d'Eudoxe est un cadran et encore moins un cadran sphérique. On pourrait dire uniquement (*en présupposant* que le texte de Vitruve doit être interprété strictement et ne donne pas la partie pour le tout) que l'astrolabe plan *tout entier* s'était d'abord appelé araignée (voir la figure 3 qui donne assez l'impression d'une toile d'araignée) au temps du moins où il ne servait qu'à trouver l'heure, et que ce nom fut plus tard réservé à l'une de ses pièces.

[1] On reconnaissait que Ptolémée avait donné les principes mathématiques qui servent à la construction des astrolabes plans, mais on affirmait qu'il n'avait connu que l'astrolabe sphérique ou sphère armillaire. La publication en 1839 du texte grec d'une description de l'astrolabe faite par Jean Philoponus, contemporain de Sévère, ou ne fut pas remarquée, ou du moins ne permit pas de remonter à l'inventeur de l'astrolabe plan, parce qu'elle ne renferme qu'un nom propre, celui de Ptolémée, en un seul endroit. Voir ce texte grec dans *Rheinisches Museum für Philologie*, t. VI, Bonn, 1839.

[2] Voir une note p. 98.

Mais nous savons aujourd'hui que l'astrolabe plan était inventé au temps de Vitruve; nous affirmons donc sans crainte que ce mot *araignée* a la même signification chez Vitruve et chez Sévère Sabokt; il s'agit dans les deux cas de l'astrolabe plan qui était un genre d'horloge, puisqu'il donnait les heures de jour ou de nuit.

Mais il y a plus : Vitruve, à la page suivante, décrit les horloges anaphoriques qui ne sont, au fond, que l'astrolabe « mécanisé ». Ces horloges se composent en effet de deux parties : l'une est fixe, elle est attachée à une certaine latitude et porte les heures (c'est la tablette fixe de l'astrolabe); l'autre représente le ciel, elle porte en particulier le soleil, figuré par un clou, et les signes du zodiaque (c'est l'araignée des astrolabes). Cette dernière partie est animée d'un mouvement de rotation uniforme qui reproduit le mouvement diurne; aussi nous montre-t-elle toujours le ciel dans sa disposition actuelle, il n'est plus besoin d'une observation de hauteur pour avoir cette disposition, et pour en conclure l'heure. Il suffit de regarder sur l'instrument dans quelle heure est le soleil. Ces horloges anaphoriques, dont l'élément essentiel est un astrolabe plan, supposent bien que cet instrument leur est antérieur et par suite a été inventé (comme le dit Vitruve une page plus haut) par Eudoxe ou peut-être par Apollonius[1].

[1] J'ajoute, comme détail, que la marche directe du soleil dans le zodiaque est déterminée pour chaque jour de chaque mois par une série de trous dans lesquels on place au jour le jour le clou qui

IMPRIMERIE NATIONALE.

On peut se demander pourquoi Ptolémée se servit si peu de cet instrument qu'il connaissait. La raison

figure le soleil. Ainsi on obtient la position vraie du soleil dans le zodiaque et l'augmentation ou la diminution des jours qui en dépendent. Voici le texte de Vitruve :

Fiunt etiam alio genere horologia hyberna quæ anaphorica dicuntur perficiunturque rationibus his : 1° Horæ disponuntur ex virgulis æneis ex analemmatos descriptione (selon la latitude), ab centro dispositæ in fronte; in ea circuli sunt circumdati, menstrua spatia finientes. 2° Post has virgulas, tympanum collocatur, in quo descriptus et depictus est mundus signiferque circulus (le zodiaque), descriptioque duodecim cœlestium signorum sit deformata, cujus e centro deformatur cujuslibet signi spatium, unum majus, alterum minus (voir fig. 2). 3° Posteriori autem parti, tympano medio axis versatilis est inclusus, inque axe ænea mollis catena est involuta ex qua pendet ex una parte phellos sive tympanum quod ab aqua sublevatur, ex altera æquo pondere phelli sacoma saburrale (un sac de sable). Ita quantum ab aqua phellos sublevatur, tantum saburræ pondus infra deducens versat axem, axis autem tympanum; cujus tympani versatio, alias efficit uti major pars circuli signiferi, alias minor in versationibus suis temporibus designet horarum proprietates. 4° Namque in singulis signis, sui cujusque mensis dierum numeri cava sunt perfecta, cujus bulla (le clou) quæ solis imaginem horologiis tenere videtur, significat horarum spatia : ea translata ex terebratione in terebrationem mensis vertentis perficit cursum suum. — 5° Itaque quemadmodum sol per siderum spatia vadens, dilatat contrahitque dies et horas, sic bulla in horologiis ingrediens per puncta contra centri tympani versationem, quotidie quum transfertur, aliis temporibus per latiora, aliis per angustiora spatia menstruis finitionibus imagines efficit horarum et dierum.

Il est question dans ce texte : 1° de la tablette fixe propre à un lieu de la terre, elle porte les heures, l'horizon, le méridien et les cercles (hauteurs et azimuths) attachés à ce lieu; 2° de la tablette mobile, appelée plus particulièrement « araignée »; 3° du mouvement uniforme imprimé à la tablette mobile pour reproduire le mouvement diurne; 4° du mouvement direct ou annuel du soleil dans les signes du zodiaque; 5° de la concordance entre le mouvement du soleil dans le ciel au-dessus et au-dessous de l'horizon avec le mouvement sur l'instrument du clou qui figure le soleil. — Cette concordance résulte de ce que l'instrument est à chaque instant l'image (la projection) exacte du ciel tel qu'on le voit dans un lieu

en est, croyons-nous, que cet instrument donnait des résultats trop entachés d'erreur. Car l'astrolabe plan ne mesure guère plus de dix centimètres de diamètre, par suite : 1° Il a le grand désavantage inhérent aux petits instruments de ne pouvoir être beaucoup subdivisé. Si, par exemple, une division vaut deux degrés, comme on ne peut pas répondre de plus d'une demi-division, il en résulte déjà une incertitude de 1 degré dans la lecture. 2° L'astrolabe comprend plusieurs pièces : pivot, tablette, araignée, dioptre qui roulent l'une sur l'autre ou l'une dans l'autre, et le moindre jeu entre ces diverses pièces suffira encore pour causer une erreur de plusieurs degrés. Enfin, 3° l'astrolabe ne peut servir que pour une seule latitude. Sous toute autre latitude, il donne, de par sa construction même, des résultats inexacts. Or on se servait du même instrument dans tout un climat, il y avait donc encore là une source d'erreur.

On comprend dès lors que Ptolémée ait préféré des instruments plus commodes, j'allais dire plus modernes, et le retour à l'astrolabe plan fut en réalité un recul et non un progrès pour l'astronomie.

En résumé, voici quelle est, d'après la présente publication, l'histoire de l'astrolabe plan :

Il fut inventé par Eudoxe ou, selon quelques-uns, par Apollonius. Plus tard, au moyen de l'eau, d'un

donné, comme un plan fait par un architecte à une échelle connue est l'image exacte d'un monument.

flotteur et d'un contrepoids, on donna à l'araignée un mouvement uniforme de rotation reproduisant le mouvement diurne et l'astrolabe plan constitua une horloge appelée *anaphorique* et décrite chez Vitruve. Puis, l'astrolabe plan, à cause de ses nombreuses causes d'erreur, ne fut pas employé par les Grecs dans leurs travaux sérieux sur l'astronomie; ainsi Ptolémée ne l'employa pas pour établir ou confirmer les théories qu'il expose dans sa *composition mathématique*, ou plutôt il n'utilisa que le dos de l'astrolabe pour la mesure des hauteurs[1]. Cependant cet instrument si commode fut toujours usité en astrologie, car Ptolémée donna les règles de la projection stéréographique qui servent à sa construction; il construisit des tables pour son usage, et un astrolabe plan, celui que décrit Sévère, fut toujours appelé *astrolabe de Ptolémée.*

Plus tard, on trouve chez Théon d'Alexandrie et Synesius des descriptions de l'astrolabe plan qui sont, il est vrai, incomplètes et obscures, mais montrent du moins que cet instrument était toujours connu[2]. Enfin, au VIIe siècle, Jean Philoponus à Alexandrie et Sévère Sabokt en Syrie écrivirent sur ce sujet des traités étendus que les Arabes étudièrent,

[1] *Compos. math.*, livre I, ch. X, éd. Halma, t. I, p. 46.

[2] On trouve dans plusieurs bibliothèques des traités sur l'astrolabe écrits en grec et attribués à Ptolémée, à Théon d'Alexandrie, à Ammonius, etc. On les croyait volontiers apocryphes, au temps où l'on était persuadé que l'astrolabe plan avait été inventé par les Arabes. Il serait peut-être bon aujourd'hui d'étudier ces mss. avec plus de soin.

conservèrent et transmirent aux Occidentaux [1]. Ceux-ci reçurent donc l'astrolabe plan des Arabes et s'en servirent jusque dans le courant du XVIIIe siècle[2].

Il resterait à décider lequel, d'Eudoxe ou d'Apollonius, a inventé l'astrolabe. Il est certain qu'Apollonius de Perge pouvait le faire; quant à Eudoxe de Cnide, nous savons que Cicéron l'appelle le premier des astronomes au jugement des plus doctes (*Div.*, II, 42) et que Proclus, citant plusieurs mathématiciens auxquels la géométrie doit son développement, nomme Eudoxe comme un de ceux qui avaient encore plus perfectionné toutes les parties de cette science[3]. Il semble donc qu'il dut faire des découvertes importantes en astronomie et en géométrie, mais tous ses ouvrages sont perdus et les citations qui nous en restent ne permettent pas d'affirmer qu'il connaissait la projection stéréographique nécessaire pour construire l'astrolabe. Il serait cependant

[1] Les Arabes compliquèrent l'astrolabe en projetant sur d'autres plans que l'équateur, en prenant pour point de vue le pôle nord au lieu du pôle sud, etc. Les astrolabes arabes furent l'objet de nombreuses publications et descriptions.

[2] En 1702, Bion faisait imprimer à Paris l'*Usage des astrolabes* pour apprendre à se servir des instruments qu'il construisait. Et leur usage devait être assez répandu puisque, quelques années auparavant (1693), Boileau pouvait écrire d'une femme savante :

> *Un astrolabe en main*, elle a, dans sa gouttière
> A suivre Jupiter passé la nuit entière.
>
> (Satire X.)

[3] Tiré de Letronne, *Sur les écrits et les travaux d'Eudoxe de Cnide*, d'après Ideler. *Journal des Savants*, 1840-1841.

illogique de conclure de ce manque de citations qu'il ne la connaissait pas et nous laisserons la question pendante jusqu'à nouvelle découverte[1].

[1] Si l'on établit un jour par des documents positifs qu'Eudoxe et non Apollonius a inventé l'astrolabe comme cela nous paraît probable, on pourra alors se demander quelle part, dans cette découverte, ont eu les Égyptiens, chez lesquels Eudoxe passa un certain nombre d'années.

I

ܠܘܒ ܕܝܢ ܥܠܬܐ ܡܢܐ ܗܝ ܕܡܬܩܪܝܢ ܣܟܘܠܝܘܢ[1]
ܐܣܛܪܘܠܒܘܢ[2] ܠܗ̇ܘ ܕܡܢܐ ܐܝܬܘܗܝ ܗ̇ܘ
ܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ܕܫܛܝܚ. ܘܐܝܟܢܐ ܡܬܥܒܕ. ܘܡܢ ܐܝܠܝܢ
ܘܕܐܝܟ ܐܝܠܝܢ ܐܣܛܘܟܣܝܢ ܕܟܝܢ ܡܢ ܡܢܝܢܘܬܗ. ܘܐܝܟܢܐ
ܡܬܦܪܫ ܕܘܟܝ̈ܬܐ ܘܐܣܟܝ̈ܡܐ ܕܟܠܗ.

ܡܛܠ ܗܘ̇ ܕܫܪܝܪ ܕܢܦܩܘܢ ܐܝܟ ܒܣܟܘܠܝܘܢ[3] ܕܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ܐܝܟܢܐ ܕܡܫܚܘ ܢܬܟܬܒ ܕܐܝܟܢܐ ܐܳܦ ܒܬܫܡܫܬܗ ܒܗ ܟܠܗ ܢܫܟܚܘܬܐ ܕܫܡܝܐ. ܘܕܗܠܝܢ ܐܣܛܘ̈ܟܣܐ ܕܫܡܝܐ ܕܫܪܝܢ ܘܕܪ̈ܗܛܝܢ ܒܠ̈ܒܝܗܘܢ. ܘܐܦܠܐ ܕܒܗ ܒܕܘܟܝܬܐ ܘܐܣܟܝܡܐ[4] ܕܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ܚܕ. ܐܦܢ ܐܠܐ ܕܐܝܟܢܐ ܡܬܥܒܕ ܘܡܢ ܐܝܠܝܢ. ܘܕܐܝܟ ܐܝܠܝܢ ܐܣܛܘܟܣܝܢ ܕܟܝܢܐ ܡܢ ܡܢܝܢܘܬܗ. ܘܐܝܟ ܡܬܦܪ̈ܫܝܢ ܕܘ̈ܟܝܬܐ ܘܐ̈ܣܟܡܐ ܕܟܠܗ. ܘܕܡܬܛܒܥܐ ܠܟܠܳܐ ܕܛܒܠܣ[5] ܘܣܘܪ̈ܐ ܘܡ̈ܢܝܢܐ ܡܫܟ̈ܚܐ ܕܐܝܟ ܗܟܢ ܢܗܘܘܢ ܒܗ. ܘܕܐܝܕܐ ܐܝܬܘܗܝ ܡܢܝܢܐ ܗܘ̇ ܕܡܫܘܕܥ ܠܫܥܬܐ ܕܐܣ̈ܛܪܐ ܕܫܡܝܐ.

[1] *Adde* ܕܝܢ, ou ܕ. — [2] Ἀστρολάϐον; الاسطرلاب. — [3] Σχόλιον. — [4] Σχῆμα. — [5] ܕܛܒܠܣܣ ms. Cf. *Tabulas*, chald. טבלא, arabe طبلى.

ܐܝܟܐ ܕܝܢ ܗܘ ܕܡܣܘܐ ܠܟܠܗܝܢ. ܘܐܝܟܢ ܠܘܬ ܬܡܢܝܢ
ܒܗ ܐܪ̈ܒܥ ܩ̈ܢܝܬܐ. ܡܕܝܢܐ ܐܪܡܢܝܐ[1] ܘܡܫܒܚܐ ܡܢܗܪܝܐ
ܘܠܡܫܠ. ܘܐܝܟܘ[2] ܡ̈ܙܡܪܐ ܗܘ ܟܟܠܐ ܐܘܟܬ ܕܩܝܬܪܘܬܐ
ܡܫܠܐ ܗܘ ܕܟܠ ܡܢ ܐܪܒܐ. ܐܝܟܐ ܕܝܢ ܠܘܬ ܗܘ ܗܘ ܕܐܝܬܝܗ
ܐܪܒܐ ܒܗܘܢ ܩ̈ܢܝܬܐ ܐܪ̈ܒܥܝܬܐ ܕܐܝܟ ܗܠܝܢ ܕܬܡܢܝܢ
ܒܗ.

ܗܕܐ ܕܝܢ ܐܘܡܢܘܬܐ ܡܘܣܝܩܝܬܐ ܟܕ ܡܢܩܝܐ ܦܠܓܐ ܠܗ.
ܕܩܕܡ ܗܝ ܕܡܬܥܒܕܐ ܗܝ ܕܡܠܐ ܘܐܝܟܢܐ ܐܝܬܘܗܝ ܩܕܡ
ܢܒܥܐ. ܒܟܠ ܟܢܫܐ ܕܡܢ ܠܚܘ̈ܕܝܐ ܐܝܬܝܗ ܢܦܩ ܐܢܐ. ܐܘ
ܢܣܡ ܡܘܣܝܩܝܐ. ܘܩܕܡܝܬܐ[3] ܡܢ ܟܠܗܘܢ ܕܪܘܚܢܐ
ܘܐܦܫܡܐ ܕܟܢܐ ܕܐܘܪܓܢܘܢ ܐܝܟ ܕܩܕܡܝܬܐ ܐܡܪܢ
ܐܝܟ ܕܒܟܬܒܘ̈ܬܐ ܐܚܪ̈ܝܐ[4]. ܘܩܕܡ ܗܕܐ ܠܘܬ ܕܡܠܐ[5]
ܐܝܬܘܗܝ ܗܘ ܐܘܪܓܢܘܢ (fol. 83 r°) ܘܗܘ ܕܝܢ
ܠܡܘܣܝܩܝ ܘܟܢ ܐܦܫ. ܘܟܢ ܐܝܬܘܗܝ. ܐܝܟ ܕܦܬܓܡܐ.
ܗܟܢܐ ܐܦ ܡܘܣܝܩܝܬܐ ܘܕܚܫܝܬܐ ܗܘܬ ܠܗ
ܡܬܬܣܝܡܢܘܬܐ ܕܝܠܗ̇ ܀

ܐܝܬܘܗܝ ܗܟܢܐ ܗܘ ܐܘܪܓܢܘܢ ܐܘܪܓܢܘܢ[6] ܘܐܡܝܢܐ

[1] *Sic.* — [2] *Sic.* — [3] ܕܩܕܡܝܬܐ ms. — [4] ܒܗܘܕ ms. — [5] ܕܡܠܐ ܕܩܕܡܐ ms. — [6] *Ὄργανον.*

ܡܕܢܚܐ ܕܒܬܪܘܗܝ ܗܘܬ ܡܬܚܫܒܢܘܬܐ ܕܡܘܒ̈ܠܐ
ܘܕܦ̈ܢܐ ܘܕܐܢܐܦܘܪ̈ܘܣ[1] ܘܙܘ̈ܢܣ[2] ܗܢܝ ܛܪ̈ܘܦܝܩܝܬܐ[3]
ܘܕܟܠܗ ܐܝܟ ܕܒܡܐܡܪ̈ܐ ܡܬܐܡܪܢܘܬܐ ܒܡܫܘܚܬܐ
ܕܐܣܦܝܪܐ[4] ܕܫܡܝܐ ܕܐܪܥܐ ܒܗ ܘܕܦܠܓܬܐ ܘܡܫܘܚܬܐ
ܒܗ ܕܩܠܝܡ̈ܛܐ[5]܀ ܐܘܟܝܢܐ ܕܝܢ ܡܬܐܡܪ ܕܡܬܦܪܫ ܡܢ
ܗܘ ܒܝܢܐ܆ ܡܕܢܚܐ ܕܝܢ ܕܡܬܦܪܫ ܡܢ ܗܘ ܫܡܫܐ.
ܕܒܬܪܘܗܝ ܗܘܬ ܡܬܚܫܒܢܘܬܐ ܕܡܘܒ̈ܠܐ ܘܕܗܘܝܢ
ܕܡܕܢܚܐ. ܕܡܬܦܪܫܝܢ ܗܢܝܢ ܐܘܪ̈ܓܢܐ ܕܡܕܢܚܐ ܕܐܘܪ̈ܚܬܐ
ܐܪ̈ܝܢܬܐ ܕܓܐܘܡܛܪܝܐ[6] ܐܟܢ ܐܢܐ ܡܘܣܝܩܝ[7] ܘܕܐܫܘܬܐ
ܒܗ ܘܕܗܘܝܢ ܕܡܕܢܚܐ ܕܐܘܪ̈ܚܬܐ ܦܠܢܝܬܐ.
ܘܗܘܠܐ[8] ܦܢ ܕܟܠܗ ܐܝܬܝܗ ܚܕܐ. ܕܐܝܟܐ ܕܝܢ ܕܐܣܛܘܟܣܐ
ܚܠܦ ܒܗ ܘܡܬܚܫܒ. ܡܕܢܚ ܕܝܢ ܡܢ ܬܠܬ ܐܘ ܐܪܒܥ
ܛܟ̈ܣܐ[9] ܠܝ ܠܫܢܝ[10]. ܗܢܝ ܕܟܠܗܘܢ ܐܣܛܟ̈ܣܐ ܒܚܠܦ̈ܐ[11]
ܐܝܬ ܘܡܢܗܘܢ ܟܠܚܕܐ ܒܗܘܐ ܒܗ ܘܡܬܚܫܒܐ. ܘܡܬܚܫܒ
ܚܕܐ ܠܟܠ ܚܕܐ ܒܓܘ ܚܕܐ ܕܚܕ ܡܢ ܟܠܗܘܢ ܗܢ ܕܐܦ
ܫܡܫܐ ܡܬܘ ܒܝܘܡܐ ܐܝܟܢܐ ܐܝܬ ܒܗ. ܕܒܗ ܒܟܠܗܘܢ
ܐܝܟܢܐ ܕܥܠ ܒܗ ܘܐܝܟܢܐ ܒܓܘܗ. ܟܠ ܡܢ ܟܠܗܘܢ ܕܝܢ
ܡܢ ܓܘܗ. ܗܟܢ ܚܙܝܐ ܗܘ ܕܡܬܩܪܐ ܕܙܘܕܝܐܩܘܣ[12] ܒܝ

[1] *Sic; ἀναφοραί.* — [2] *Ζώνη.* — [3] Τροπικός. — [4] *Σφαῖρα.* — [5] Κλίμα. — [6] *Γεωμετρία.* — [7] Μουσική. — [8] Ὕλη. — [9] ܛܟܣܐ ms. — [10] ܠܫܢܝܢ ms. — [11] ܚܠܦ̈ܐ ms. — [12] *Ζωδιακός.*

ܢܦܩ ܒܗ ܡܚܕ ܡܢ ܙܘܕܝܐ[1] ܐܘܟܝܬ ܡܬܬܐܡܐ. ܗܟܢܐ
ܟܝܬ ܐܚܝܕܐ ܐܦ ܡܘܬܐ ܕܟܠܗ ܠܟܠܗܝܢ ܘܚܝܐ ܡܢ ܕܐܝܬ
ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܢ ܕܕܡܬܐ ܬܡܢܝܐ ܒܗ. ܗܢܘ ܕܐܬܬܢܝܚ ܕܒܝ
ܚܕܐ ܡܢܘܬܐ ܢܦܫܬܐ ܐܬܬܝܚ ܡܫܘܕܥܐ. ܐܝܬ ܕܝܢ ܕܬܪܡܫܬܐ.
ܗ̄ ܕܝܢ ܚܕܐ ܢܦܫܬܐ ܡܟܝܠܐ ܠܬܠܬܐ ܡܫܘܕܥܐ. ܡܢܗܝܢ ܕܝܢ
ܐܚܝܕܐ ܚܕܘ ܕܗܘܐ. ܘܚܕ̈ܢܝܢ ܐܦ ܗܘܦܟܐ ܠܐ ܢܬܚܠ. ܡܢ
ܗܢܘܢ ܕܢܦܩܝܢ ܢܗܘܢ ܘܚܝܟܝܢ ܒܐܦܝܫܪܐ ܕܡܫܟܢܐ.
ܗܢܘܢ ܕܐܦ ܕܚܘܢ ܢܦܫܢ ܐܝܟ ܩ̈ܕܡܘܗܘܢ ܡܢ ܟܠ
ܡܢܗܘܢ. ܒܗ ܕܝܢ ܒܟܠܗ ܗܘܐ ܢܘܟܪܐ. ܕܐܡܪܝܢ[2].
ܕܐܘܪܐ ܟܝܬ ܘܕܡܘܟܠܐ ܠܐ ܢܬܬܠܐ ܐܚܝܕܐ. ܦܪܐ ܒܗ
ܦܣܠܘܣܬܐ ܗܢ ܕܐܬܟܢܝܗ ܠܐܣܛܪܘܢܘܡܘܢ ܐܪܐܟܢܐ[3] ܗ̄ ܓܘܓܝܢ
ܡܛܠ ܗܢ ܕܪܦܐ. ܒܐܘܚ ܒܫܐܠܬܗ. ܓܘܓܝܢ. ܒܗܢ
ܕܡܫܟܚ ܐܡܪ ܐܢܐ ܕܐܝܬ ܒܡܟܬܒܢܘܬܗ. ܒܝܫܘܬܐ ܐܢܫܐ
ܡܕܡ ܐܘܟܝܬ ܩ̈ܢܐ ܕܐܝܬ ܓܘܓܝܢ. ܒܝ ܦܝܠܐ ܐܦ ܗܘ ܡܢ
ܡܠܓܢ̈ܝܢ ܚܘܕܪܐ ܓܒܠܐ ܐܦ ܚܛܝܬܐ.

ܬܘܒ ܕܝܢ ܐܡܪ ܕܡܪܝܐ. ܡܢ ܒܬܪ ܕܝܢ ܠܛܒܠܝܢ[4] ܗܢ
ܒܢܓܐ. ܐܡܪ ܐܢܐ ܕܝܢ ܗܢ ܗܘ ܕܐܚܝܕܐ ܒܗ ܘܢܦܩܐ ܒܗ
ܕܡܢܐ ܠܛܒܠܛܒܘܪܘܢ ܐܘܟܝܬ ܠܚܕܐ ܡܢ ܐܪ̈ܒܥ

[1] Ζώδιον. — [2] ܕܐܡܪܝܢ ms. — [3] Ἀράχνη; العنكبوت. — [4] ܛܒܠܝܢ ms.; arabe : طبلى.

ܕܡܠܘܐ. ܗܢܘ ܗܠܝܢ ܙܘܕܝܘܢ¹ ܙܘܢܩܝ ܡܘܪ̈ܣ² ܠܡܥܠܝܢ
ܗܢܝܢ ܕܐܬܝܗܝܢ ܙܘܕܝܐ ܕܐܣܛܪܐ. ܡܢܗܝܢ ܕܝܢ ܒܟܠܗܝܢ
ܕܥܓܘܠܐ ܐܣܛܪܐ ܒܟܠܗ̇ ܗܘ ܕܩܢܛܪܘܢ³ ܒܓܘܗ̇ ܒܡܨܥܬܐ
ܗܘ ܕ̄ܝ ܗܘ ܕܣܡܝܟ ܠܐܣܛܘܪܝܣ ܗܠܝܢ ܩܢܛܪܘܢ⁴ ܕܐܪܒܥܐ
ܐܘܩܝܬ ܗܠܝܢ ܡܢܩܫܬܐ ܕܠܘܬ ܩܢܝ. ܒܗ ܕܝܢ ܗܘ
ܙܘܕܝܢ ܕܐܣܛܪܐ ܡܬܥܓܠܐ ܠܐܪܒܥ ܩܘܠܝܢ ܒܡܢܝܢ ܐܪ̈ܒܥ
ܥܘܪ̈ܓܠܐ ܗܘ ܕܝܢ ܦܠ ܡܬܥܓܠܝܢ ܠܐܣܛܘܪܝܣ ܡܢ ܗܠܝܢ ܗܠܝܢ
ܗܘ ܕܝܢ ܐܝܟ ܡܢ ܡܕܝܢܬܐ ܒܡܕܝܢܬܐ ܐܝܟ ܕܒܡܠܐܟܐ
ܘܟܠ ܐܣܛܘܟܣܐ ܡܣܬܪܐ ܕܙܘܕܝܐ. ܥܓܠܐ ܒܟܠܗ⁵
ܕܥܓܘܠܐ ܐܣܛܪܐ ܕܡܠܘܐ⁶ ܕܙܘܕܝܢ. ܡܬܩܛܥܝܢ
ܕܙܘܢܩܝ ܗܢܘܢ ܡܘܪ̈ܣ ̄ܠ ܕܐܡܬ̈ܝܢ. ܒܗ ܡܘܪ̈ܣܝܢ ̄ܗ
ܡܠܬܐ ܦܫܝܛܬܐ ܕܡܢܘܢ ܙܘܢܩܐ ܡܢ ܐܝܟܐ ܕܩܢܛܪܘܢ
ܗܘ ܒܟܠ ܕܥܓܘܠܐ ܐܣܛܪܐ ̄ܗ ܡܢܗ ܕܐܪܒܥܝܢ ܗܘ ܕܝܢ
ܐܪܒܥ. (fol. 84 r°) ܡܢܘܪܐ ܗܘ ܕ̄ܠ ܒܡܣܡܝܢ ܐܘܩܝܬ
ܩܢܛܪܘܢ ܕܡܪܟܙ ܥܡܠܐ. ܗܠܝܢ ܕܗܘܐ ܙܘܕܝܢ ܙܘܢܩܐ
ܐܫܟܚܬ ܐܣܛܐ⁷ ܡܢ ܒܓܘܐ ܒܡܢܬܐ. ܗܘ ܕܙܘܕܝܢ⁸
ܡܢ ܡܢܗܘܢ ܘܥܒܝܕܝܢ ܒܓܘܐ ܩܢܛܪܘܢ. ܥܓܠܐ ܡܢ
ܗܢܝܢ ܐܪܒܥܐ ܙܘܕܝܐ ܕܐܣܛܪܐ ܘܕܝܢ ܐܪܒܥܝܢ.

[1] Lire : ܙܘܕܝܘܢ. — [2] Μοῖρα. — [3] ܡܫܚ ܕܩܢ ms. — [4] Κέντρον. — [5] ܟܠ ms. — [6] ܕܡܠܘܐ ms. — [7] Σπάθη (?). — [8] *Lege* ܕܙܘܕܝܢ.

ܘܬܘܒ ܕܗܢܐ ܙܘܥܘܗܝ ܘܦܬܝܘܗܝ ܕܟܘܪܟܐ ܐܝܟ ܚܕܐ
ܒܬܪ ܕܚܣܘܟ ܘܒܬܪܘܗܝ ܡܢܗܘܢ ܢܦܩ ܗܘ ܚܕ ܚܕܘܪܐ.
ܗܢܘ ܕܝܢ ܚܕܘܪܐ ܐܘܪܟܗ ܢܦܩܠ ܡܬܚܫܒ ܐܝܟ ܚܕ
ܠܦܣܝܠܐ ܚܕ ܒܒܬܪܗ ܠܐܘܪܟܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܝܢ ܡܛܐܪܝ
ܠܦܣܝܠܐ ܦܫܝܛܐ ܐܘ ܫܘܪܐ ܐܘ ܚܕ ܡܢ ܦܘܪܫܐ. ܠܐܘܪܟܗ
ܐܝܟܢܐ ܕܢܚܒܪ ܐܢܫܐ ܠܡܫܘܚܘܗܝ. ܐܦܢ ܐܠܐ ܕܝܢ ܡܫܪܐ ܗܘ
ܐܢܫܐ ܡܢ ܗܘ ܕܡܬܚܫܒ ܢܦܠܐ ܠܠܗܘܢ. ܘܠܒܪ
ܠܐܘܪܟܗ ܒܗܘ ܐܝܟܢܐ. ܐܘܪܟܐ ܕܝܢ ܕܡܢܗ ܕܟܝܢܘܬܐ ܗܕܐ
ܐܬܘܗܝ ܡܢ ܕܝܐܡܛܪܘܣ[1] ܒܕܝܐܡܛܪܘܣ ܕܡܢܗ ܕܡܬܟܢܫ.
ܐܝܟܢܐ ܕܡܢ ܟܠܦܪܘܣ ܚܕ ܡܢ ܪܝܫܗ[2] ܠܠܗܘܢ (ܢܒܥܐ)[3]
ܕܡܬܦܣ ܕܗܢܐ ܚܕܐ ܡܢ ܐܬܪ ܕܐܣܦܝܪܐ[4] ܢܦܠܐ. ܦܠܐܘܗ
ܕܝܢ ܐܬܘܗܝ ܐܦ ܗܘ ܐܝܟ ܒܬܪ ܚܕܐ ܕܚܣܘܟ ܒܟܘܪܟܐ.
ܒܗ ܕܝܢ ܒܗܕܐ ܒܝܘܬܐ. ܕܐܬܐܡܪܬ ܕܡܬܚܫܒ ܒܗܘ ܗܘܝܢ
ܠܬܠܝܢ ܠܡܟܢܫܢܘܬܐ ܡܬܟܢܫܬܐ ܘܐܚܘܝܬܐ ܕܐܡܬܝ
ܕܒܗܘܢ ܢܦܫܝܢ ܗܟܢ ܠܬܠܝܢ ܡܬܘܪܐ ܚܕ ܒܟܘܪܟܠܐ
ܚܕ. ܗܟܝܠ ܒܓܐܘܡܛܪܘܣ[5] ܕܝܘܦܛܪܐ[6]: ܒܗܘ ܕܒܗ
ܢܣܒܝܢ ܠܐܘܪܟܗ ܒܟܝܢܐ ܕܦܫܝܛܐ ܐܘ ܕܢܘܚܪܐ ܐܝܟܢܐ.
ܒܬܚܘܡܘ ܕܝܢ ܕܗܠܝܢ ܕܡܦܛܪܐ ܗܢܘ ܕܐܡܪܝܢ ܕܢܬܚܫܒ

[1] Διάμετρος. — [2] Lire : ܪܝܫܘܗܝ. — [3] Mot inutile. — [4] Σφαῖρα.
— [5] Γεωμέτρης. — [6] Διόπτρα.

ܒܡܨܥܬܐ ܩܢܛܪ̈ܐ[1] ܩܐܡ ܠܥܠܡܝܢ ܡܫܩ̈ܠܐ ܕܡܘܙ̈ܩܣ.
ܒܗܿܝ ܕܗܘ ܩܢܘܢܐ ܕܕܒܝܩ ܗܘ ܡܕܘܪܐ ܡܢ ܗܢܘܢ ܕܒܡܝܢܬܐ
ܙܒܢܝܬܐ. ܐܘܟܝܬ ܙܘܕܝܐ ܕܫܡܫܐ. ܗܿܝ ܕܦܐܝܡ ܒܗܿ ܫܡܫܐ
ܐܘ ܣܒ ܡܢ ܢܘܗܪ̈ܐ ܐܝܠܐ ܕܗܘ. ܒܫܡܫܐ ܗܿܝ ܕܒܗܿ ܟܠܝܢ ܒ
ܟܠ ܐܟܡܐ ܕܫܒܩܗ ܕܢܘܗܪܐ (fol. 84 v°) ܡܬܚܠܠ ܐܘ
ܡܬܠܬܐ.

ܒܡܕܝܢܬܐ ܕܝܢ ܕܒܗܿ ܕܕܣܘܦܛܘܪܐ[2] ܘܒܡܕܝܢܬܐ ܕܟܠܗܘܢ
ܛܟܣ̈ܐ ܕܐܣܬܪ̈ܐ. ܘܕܒܗܿ ܗܿܝ ܕܡܬܩܪܝܐ ܐܪܥܝܬܐ ܢܩܒܠ
ܐܝܬ ܗܘܝܐ ܘܡܬܚܫܒܐ. ܒܥܠܡܐ ܡܢܗܘܢ. ܗܘ ܕܝܢ ܕܒܗ
ܡܬܐܡܪܝܢ ܢܗܘܘܢ ܟܠ ܚܕ̈ܐ ܡܬܚܫܒܬܗ ܘܕܣܦܛܪܐ
ܐܘܟ ܡܢ ܒܬܪ ܘܡܬܢܚܡܐ[3] ܒܗ ܫܡܫܐ. ܗܘ ܕܕܘܟ
ܦܘܠܘܣ[4] ܗܘ ܓܪܒܝܐ. ܐܘܟܝܬ ܙܡܝܢ ܗܘ ܓܪܒܝܝܐ
ܕܦܪܝܐ ܕܒܠܩܐ[5]. ܐܝܟܢܐ ܗܿܝ ܫܡܫܐ ܒܟܠܗ ܙܘܕܝܐ ܗܘ
ܕܐܣܛܪܘܒܠܘܢ ܕܠܐ ܡܬܦܠܓܘ.

ܠܟܠܗܘܢ ܕܛܟܣ̈ܐ ܕܐܣܬܪ̈ܐ ܙܥܘܪ ܒܡܠܘܐܐ ܕܢܟܠܘܢ
ܣܒ ܡܕܝܢܬܐ ܒܗ ܢܐܟ ܫܡܫܐ ܕܒܗܿ. ܡܬܦܠܓܐ ܒܡܙܘܪ̈ܩܣ
ܕܦܬܝܗ. ܘܥܠܝܐ ܒܗ ܕܐܪܒܥܐ ܐܦܢܝܐ ܕܒܗܿ. ܡܬܦܠܓܐ
ܕܝܢ ܐܦ ܗܘܪܐ ܚܕܢܝܐ ܡܢ ܛܟ̈ܣܐ ܒܝܢ ܬܪ̈ܬܝܢ ܦܘܪ̈ܛܐ

[1] Κέντρον. — [2] *Sic.* — [3] ܡܬܢܚܡܐ ms. — [4] Πόλος. — [5] ܡܡܚܒܠ ms.

ܪܫܝܡܬܐ ܗ̄ ܠܐܪ̈ܒܥ ܡܢܘ̈ܢ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܡܪܝܢ ܥܠ ܗܿܝ
ܟܪܬܐ. ܐܠܐ ܟܕܘ ܡܢ ܦܠܓܐ ܕܪܘܚܒܐ ܕܟܠܗ̇ ܕܐܣܦܝܪܐ
ܪܫܝܡ ܐܘ ܟ̄ܕ[1] ܡܘܪ̈ܣ. ܟܡܟܝܠ ܕܝܢ ܟܠܗ ܦܠܓܐ ܕܦܝܢܟܐ
ܐܣܦܝܪܐ ܒܦܠܓܐ ܡܢ ܐܘܪܝܙܘܢ[2] ܠܡܬܚܬܐ ܐܡܪ ܐܢܐ ܠܚܘܕܪܐ
ܠܗܘܦܘܓܝܐ ܗ̄ ܣ̄ܘ ܡܘܪ̈ܣ. ܦܝܫ ܓܝܪ ܗܘܝܢ ܡܘܪ̈ܣ
ܣ̄ܘ ܡܬܡܪ̈ܢ ܡܢܝܢܗ ܕܐܘܪܝܙܘܢ. ܗܿܘ ܕܡܬܚܡ ܠܐܪ̈ܒܥܬܐ
ܟܠܗ̇ ܦܝܢܟܐ ܐܣܦܝܪܐ ܗܿܝ ܟܠܝܠܬܐ ܘܟܕܘ ܠܐܣܟܡܐ.
ܗܿܘ ܕܡܬܚܡܝܢ ܘܐܬܚܘܝ ܟܡ ܦܬ̈ܐ ܟܢ̈ܝܐ ܕܐܪܥܐ: ܕܟܠܗ[3]
ܡܬܐܡܪܐ ܡܕܝܢܬܐ ܘܡܬܬܓܪܝܢܐ ܟܠܗ̇ ܘܐܣܟܡܐ.
ܘܕܝܢܐ ܐܝܟܢܐ ܘܒܪܒܐ ܕܡܬܚܘܝܢ ܢܗܝܪ̈ܐ ܕܠܐ ܢܦܠ̈ܐ ܐܡܪ ܐܢܐ
ܘܕܢܚܝܢ ܘܡܬܚܪܝܢ ܢܦܫܐ. ܘܦ̈ܝܫ ܕܝܢ ܡܬܚܙܝܢ ܡܢ
ܕܠܐܦܘܓܝܘܢ ܒܠܐܦܘܓܝܘܢ. ܒܟܠ ܦܢܝܬܐ ܐܘ ܪܘܚܐ ܐܝܟܢܐ
ܕܐܬܒܥܐ ܣ̄ܘ ܡܘܪ̈ܣ ܡܬܦܠܓܝܢ. ܐܝܟ ܕܒܦܠܓܐ ܟܕܘ
ܕܥܠ ܡܢ ܪܝܫܢ: (fol. 85 r°) ܠܡܟܒܝܢ ܡܘܪ̈ܣ
ܕܟܠܗ. ܡܢ ܗܕܐ ܐܦ ܗܘܝܢ ܠܓܒ̈ܝܗ ܕܐܣܛܪܘܢܘܡ̈ܝ.
ܒܟܠܒ ܡܢ ܡܬܚܫܒܐ ܡܢ ܚܕܐ ܒܦܠܓܐ ܟܕܘ ܕ̄ܙ ܢܦܫܐ
ܗܝ ܕܡܢ ܦܠܓܐ ܗܿܝ ܠܡܥܒܪܐ ܒܦܠܓܐ ܠܣܡܐܝܘܢ[4]
ܘܡܬܐ ܡܥܠܐ. ܐܘܟܝܬ ܡܢܦܫܝܢ ܕܦܪܫܐ ܡܢ ܕܠܦܪܘܣ

[1] ܐܘܟ̄ ms. — [2] Ὁρίζων. — [3] ܕܒܗ̇ ms. — [4] Σημεῖον. Cf. سمت et zénith.

ܛܠܠ ܡܢ ܙܢܝܢ. ܟܐܢܐ ܕܗܘ ܡܫܡܫܢܐ ܗܘ ܕܟܠܗ ܐܠܗܝ.
ܥܫܝܢܬܐ ܕܝܢ ܠܡܫܝܢܬܐ. ܙܥܘܪ ܗܘ ܫܡܫܘܫܐ ܠܗ
ܕܠܣܘܕ ܡܛܠ ܕܡܢ ܠܘܬ ܡܥܢܐ ܫܪܝܐ ܕܐܫܬܢܝ ܐܘܟܝܬ
ܕܟܠܥܠ ܟܠܗܘܢ. ܐܠܐ ܘܡܛܠ ܕܟܢܘܢ ܟܢܟܝܢ ܣܘܕܪܐ ܘܗܘ
ܕܐܘܪܝܢܘܢ[1] ܛܠܠ ܡܢ ܐܪܥܐ. ܘܫܟܝܢܘܗܝ ܕܟܘܟܒܐ ܗܢܘܢ
ܕܪܗܝܛ ܐܦ ܥܪܒܝܢ. ܘܥܘ ܠܘܬ ܐܠܗܘܢ ܗܟܢܝܢ ܠܛܠܐ
ܐܘܢܘܣ[2] ܛܪܘܦܝܩܝܬܐ[3] ܘܡܛܠ ܠܘܬ ܡܠܝܒܐ ܩܘܣܡܝܛܐ[4]
ܕܩܐܝܢܘܢ ܕܡܫܡܝܪܝܐ[5] ܕܡܢ ܓܪܒܝܐ. ܘܐܦ ܣܘܕܪܐ ܠܘܬ ܗܘ
ܕܡܐܣܛ ܡܣܘܡܡܒܪܝܢܘܣ[6]. ܒܗ[7] ܐܠܗܘܢ ܘܡܝܢܘ
ܡܡܠܝܘ. ܗܢܝܢ ܕܝܢ ܗܟܝܢ ܡܬܘܪܡ ܡ̈ܗ ܐܘܟܝܬ ܣܘܕܪܐ
ܕ̈ܝ ܡܠܝܟܝܢ ܦܐܪܠܠܘ[8] ܗ̄ ܡܢܝܢ ܟ̈ܝܪܝܐ. ܐܘ ܕܟܠܬ
ܟ̈ܝܪܝܐ. ܒܝ ܡܠܝܩܝܢ. ܦܐܝܠ ܗܟܝܢ ܦܢ ܡܢ ܡܒܕܝܢܐ
ܗܟܝܢ ܕܝܢ ܡܢ ܡܢܢܘܢ. ܘܐܝܟ ܡܡܫܡܝܢ ܐܫܝܪܐ ܒܗܘ
ܕ̈ܝ ܛܠܠ ܦܘܪܛܠ ܠܐܫܝܪܐ. ܐܦܢ ܐܝܟ ܕܝܢ ܗܘ ܕܡܠܝܢܐ
ܡܟܘܦ ܐܝܟ[9] ܕܟܢܘܐ. ܟܠܗ ܡܢ ܡܒܕܝܢܐ ܘܡܢ ܡܢܢܘܢܐ
ܡܠܝܢܝܢ ܒܗܘܢ. ܐܘܟܝܬ ܒܗ ܟܐܦܢܝܐ ܕܡܢܝܐ. ܐܦܠܐ
ܒܢ ܗܘܐ ܐܠܗܘܢ ܟܝܢܘ ܕܦܠܘܦܫܐ ܗܘ ܕܐܬܝܢܘ

[1] ܐܘܪܐܢܘܢ ms. — [2] Ζώνη. — [3] De τροπικός. — [4] ܩܘܡܝܩܐ ms. — [5] ܕܡܫܡܝܪܝܐ ms. — [6] *Sic.* Μεσημβρινός. — [7] ܒܗ ms. — [8] Παράλληλος. — [9] ܘܡܢ ܡܢܢ ou ܐܝܟ ܦ ms., le dernier mot est en rouge; lire : ܡܣܡܒܪܝܢܘܣ.

ܠܐܣܛܪܘܢܘܡܝ. ܐܠܐ ܡܢ ܬܡܝܢܝܬܐ ܬܪܝܢܐ ܡܬܡܢܝܢ
ܬܪܝܬܐ. ܘܒܟܠܗܘܢ ܕܐܝܟܢ ܕܡܫܬܡܫܝܢ ܗܘܘ. ܐܠܐ ܡܛܠ
ܕܦܛܠܘܡܐܘܣ ܗܘ. ܗܘ ܕܐܡܪ ܠܐܣܛܪܘܢܘܡܝ ܒܛܪܘܦܐ[1]
ܦܬܓܡܐ ܗܢܘ ܕܒܡܘܣܢܬܐ (fol. 85 v°) ܕܐܣܛܪܢܘܡܝ[2].
ܡܢ ܬܡܢܝܐ ܟܬܒܝܢ ܡܢ ܡܬܚܡܢܘܬܐ ܐܚܪܢܐ ܕܡܚܘܐ
ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ ܕܟܠܗܘܢ ܦܪܘܩܠܘ ܕܩܕܡ ܛܪܘܦܐ
ܦܬܓܡܐ. ܡܚܝܐ ܕܡܬܩܛܠܝܢ ܒܗ ܒܐܘܪܚ ܡܬܦܫܦܫܝܢ
ܒܗܘܢ ܘܠܐ ܬܘܒ ܠܡܢܝܢܐ. ܡܛܠ ܕܒܡܢܝܢ ܬܘܒ ܐܬܪܐ
ܐܘܟܝܬ ܡܬܚܙܝܐ ܒܗ ܒܬܒܥܝܢ. ܘܒܝܕܗܘܢ ܠܐ ܡܨܐ ܗܘܐ
ܕܢܬܕܩܩ ܐܘܟܝܬ ܒܡܦܪܫܢܘܬܗ ܗܝܝ ܕܬܠܬܝܢܐ ܡܢ
ܛܘܪܦܐ ܗܘ ܦܬܓܡܐ ܐܚܪܝܢܘܗܝ ܕܬܠܬܝܢܐ ܡܢܝܢܘܗܝ
ܢܬܦܩܘܢ[3] ܗܘܐ ܐܝܟ. ܠܐ ܓܝܪ ܐܝܬ ܒܗ ܬܘܒ ܡܬܚܙܝܢܘܬܐ
ܒܬܒܥܝܢ ܐܚܪܢܐ ܕܗܘ ܡܫܬܐ ܡܬܚܙܝܢܐ. ܐܠܐ ܓܝܪ ܕܡܢ
ܐܘܪܚܐ. ܘܗܘ ܡܬܚܙܝܢܐ ܠܗܘ[4] ܡܬܦܪܫܢܐ ܢܬܦܩܘܢ ܐܝܟ.
ܟܕ ܚܙܝܢ ܗܘ ܕܐܝܟܘ ܕܡܬܕܪܟܝܢ ܒܡܫܡܫܐ. ܐܘ ܒܡܫܘܪܐ·
ܐܘ ܟܕ ܡܢ ܒܘܟܪܐ ܒܡܫܘܪܐ ܡܬܚܙܝܐ ܕܗܘܝ ܦܬܓܡܐ
ܕܐܡܪܝܢ. ܐܘ ܟܕ ܕܗܘ ܕܝܘܡܐ. ܐܘ ܟܕ ܕܗܘ ܕܒܝܬ ܐܚܪܢܐ
ܕܒܬܐܡܪ. ܐܚܪܢܐ ܕܡܬܚܙܝܢ ܒܬܐܘܪܐ ܡܢܝܢܘܗܝ ܡܢ
ܫܡܫܐ ܕܝܘܡܐ ܕܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ. ܗ̄ ܡܢ ܩܕܡ ܕܢܬܩܦܠ

[1] Τροπή. — [2] *Sic*. — [3] ܢܬܦܩܘܢ ms. — [4] ܗ̇ܘ ms.

ܒܦܪܐܟܝܪܘܣ ܕܩܢ̈ܘܢܐ ܡܫܘܚܬܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܡܚܫܒܢܐ
ܙܒܢܐ. ܕܐܝܬܘܗܝ ܒܦܪܐܟܝܪܘܣ ܕܩܢ̈ܘܢܐ ܡܫܘܚܬܐ.
ܡܛܠ ܗܢܐ ܕܠܐ ܐܦ ܡܢ ܡܕܢܚܐ ܐܝܬܘܗܝ ܚܘܫܒܐ ܐܘ
ܡܥܪܒܐ ܐܝܟ ܕܒܐܘܪܚܐ ܐܠܐ ܕܒܥܠܡܐ ܒܡܫܘܚܬܐ ܗܢ
ܠܡܫܚܬ[1]. ܦܪܘܫܐ ܡܫܘܚܬܐ ܐܦܪܝܩܝ ܕܐܝܬܘܗܝ. ܡܛܠ
ܕܐܝܟ ܕܐܡܪܢ ܠܗܘܢ ܦܐܪ̈ܟܝܪܘ ܡܫܘܚܬܐ ܕܦܫܝܛܐ
ܕܡܫܚܐ ܐܢܫ ܥܠܘ ܕܐܘܪܚܐ. ܐܘܪܚܐ ܕܝܢ ܕܠܗܘ ܡܫܚܐ
ܗܘ ܕܡܬܡܫܚ ܡܢ ܡܕܢܚܐ ܠܡܥܪܒܐ. ܕܗܘܐ ܡ̄ܫ̄ܚ̄
ܕܟ̈ܠ ܗܘܘ ܕܝܢ ܡܢܘ̈ܬܐ ܡܫܘܚܝܢ ܦ̈ܢܝܢ ܡܢܘ̈ܬܐ
ܕܪܒܝܥ ܠܐܦܫܛܐ ܐܘܪܚܐ ܠܡܫܚܐ[2] ܕܗܝ ܬܪܬܝܢ
ܪܬܐ ܗܢ ܕܗܝ ܐܝܟ ܗܘ ܘܡܫܚܐ ܠܫܥܬܐ ܦ̈ܢܝܢ
ܐܣܛܪܘܢ ܗܟܢ ܕܐܦ ܦ̈ܢܝܢ ܡܬܦܠܓܢ (fol. 86 r°)
ܙܒܢܐ (ܗܘܘ ܙܒܢܐ)[3] ܗ̄ ܝ̄ ܝ̄ ܡܢܘ̈ܬܐ. ܒܝ
ܛܛܪܛܝܡܘܪܝܘܢ[4] ܕܥܠܘܗܝ ܡܫܚܐ ܡܢ ܒܗܠܝܢ ܕܗܘܝܬܐ
ܗܢ ܕܐܝܣܝܡܪܝܢܐ[5]. ܒܝ ܗܠܝܢ ܒܦܠܓܐ ܡܬܡܫܚܐ
ܠܗܘ ܐܝܣܡܪܝ[6] ܠܐܘܪܚܐ ܒܗ ܘܒܦܠܓܐ ܗܘܐ. ܐܦ ܟܢ
ܗܢ ܡܬܐܡܪܝܢܐ ܠܗܘ ܘܕܠܗܘܢ ܐܝܣܝܡܪܝܘܣ[7] ܕܒܗ
ܐܝܟ[8] ܕܝܢ ܘܕܠܗܘܢ ܢܘܗܪܐ ܠܐܘܪܚܐ ܒܗ ܘܒܦܠܓܐ

[1] ܠܡܫܚܬ ms. — [2] ܐܡܫܚ ms. — [3] Mots inutiles. — [4] Τεταρτημόριον. — [5] Ἰσημερινός. — [6] ܐܝܣܝܡܪܝ ms. — [7] ܐܝܣܝܡܪܝܘܣ ms. — [5] ܐܝܟ ms.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ܗܘܬ ܐܚܝܕܐ ܒܝܕ ܒܪ ܒܢܘ. ܘܡܠܟܐ ܗܘܬ ܕܒܝܬܐ
ܡܬܡܠܟܢܘܬܐ ܒܫܢܬܐ ܡܢ ܡܠܦܢܘܬܗ ܚܕܐ. ܫܡܫܐ
ܒܕܢܫ ܚܕܝܗ ܒܗ ܡܕܒܪܢܘܬܐ ܚܬܝܬܐ ܕܩܘܝܡܬܐ.
ܘܡܬܐܡܪ ܗܢܐ ܒܗ ܡܫܟܢܐ ܕܡܫܬܡܠܝܢ ܘܦܪ̈ܝܡܐܬܐ
ܕܡܢ ܬܪ̈ܝܢ ܕܦ̈ܢܝܢ ܣܩ̈ܝܦܢ ܐܘܩܝܩ. ܕܦ̈ܢܝܢ ܠܐ
ܩܘ̈ܦܣܝܣܬܐ ܐܡܪ ܐܢܐ. ܗܢܘܢ ܬܪܝܢ ܐܣ̈ܦܝܪܬܐ
ܐܪܩܛܝܩܘܣ[1] ܒܗ ܘܐܢܛܐܪܩܛܝܩܘܣ[2].
ܐܬܟܢ ܗܘ ܦܠܓܘܬܐ ܕܒܬܪܟܐ ܦܐ ܗܘ ܕܐܬܘܗܝ ܡܢ
ܠܡܕܢܚ[3] ܓܪܒܝܐ ܒܝܬܘܡ ܠܗ ܠܡܒܥܐ ܕܐܡܢ̈ܝ.
ܕܡܠܟ ܡܢ ܡܫܡܫܢܬܐ. ܠܐܘܪܚܐ ܕܝܢ[4] ܗܘ ܕܐܬܘܗܝ ܡܢ
ܡܕܢܚܐ ܠܡܥܪܒܐ ܢܦܠܘܢ ܚܘܠܬܐ ܐܚܝܕܐ. ܘܗܘ ܒܗ
ܗܘ ܡܢ ܡܟܪ ܠܠܡܕܢܚܐ ܕܒܒܠܝ ܗܘ ܒܡܢܬܐ ܐܝܟ
ܕܡܕܡܐ ܐܡܪܐ. ܘܒܪ ܠܐܦ ܕܐܢܫܐ ܠܐܬ̈ܝܢܘܢ ܐܚܝܕܐ
ܢܝܪܐ ܒܪ ܡܬܒܪܒܢܘܬܐ ܘܗܘ ܕܗܘܝܐ ܡܒܠܐ ܕܐܘܪܚܐ
ܘܕܡܣܘܡܝܐ[5] ܕܡܪ̈ܘܡܐ ܗܘ ܕܒܗ ܐܝܟ ܕܠܗܝܕܝܢ
ܒܡܠܟܐ. ܢܡܘܣ[6] ܕܝܢ ܠܘܒ ܒܒܚܝܪܐ ܡܢ ܗܠܝܢ ܠܬܚܘܡ
ܕܐܡ̈ܝܢ. ܡܕܝܢܬܐ ܐܚܝܕܐ ܘܡܫܘܚܬܐ ܡܢ ܢܘܡܘܣܐ[7]
ܕܡܫܘ̈ܡܘܗܝ ܡ̈ܠܟܝܢ. ܡܕܝܢ ܗܝܟܠܐ ܕܝܢ ܐܘܟܝܬ

[1] Ἀρκτικός. — [2] *Sic.* Ἀνταρκτικός. — [3] ܠܡܕܢܚܐ ms. — [4] Ms. *addit* ܕܝܢ (*bis*). — [5] ܕܐܠܗܐ ܘܕܡܣܘܡܐ ms. — [6] ܢܡܘܣ ms. — [7] ܢܘܡܘܣܐ ms.

ܩܢܛܪܘܢ ܕܡܓܠܬܐ ܡܥܕܝܐ ܡܢ ܣܘܪܛܐ[1] ܗܘ ܕܢܚܬ ܡܢ ܟܠ ܓܒܐ ܠܐܚܪܢܐ. ܘܦܣܩ ܠܬܪܬܝܢ ܒܫܘܝܘ ܦܠܓܘܬܗ ܘܥܒܪ ܟܠ ܡܕܘܪܐ ܗܢ ܕܝܢ. ܗܘ ܕܐܦ ܡܬܩܪܐ ܐܝܟ ܕܐܡܪܝܢ ܡܣܝܡܒܪܝܢܘܢ ܡܬܚܙܐ. ܒܪ ܚܕܝܐ ܗܘ ܕܡܢ ܡܕܘܪܐ ܗܘ ܕܝܢ (fol. 86 v°) ܒܓܒܐ ܕܡܬܩܛܥܝܢ ܒܫܡܝܐ ܕܡܢܗ ܕܡܬܥܒܪ. ܓܒܐ ܗܘ ܕܡܬܩܫܡ ܒܗ ܗܢܘܢ ܕܡܬܐܡܪܝܢ ܦܠܓܘܬܗ. ܗܢܝܬܐ ܐܡܝܢܝܬܐ ܡܬܩܢܝܐ. ܡܢܗ ܕܝܢ ܠܗܘ ܕܗܘ ܕܝܢ ܓܒܐ ܕܡܢܚܝ ܦܠܓܘܬܗ ܓܒܐ ܗܘ ܕܒܣܘܦܐ. ܗܢܝܬܐ ܡܪܢܝܬܐ ܡܬܐܡܪ ܘܐܬܩܢ. ܓܒܐ ܕܝܢ ܗܘ ܐܚܪܝܐ ܕܠܐܝܬܗ ܡܢ ܗܕܐ ܕܗܘ ܢܩܝܦ ܚܕܐ ܠܐܪܒܥ ܐܠܦܐ ܕܐܝܬܗ ܐܪܒܐ ܡܬܐܡܪ ܕܐܬܩܢܝ. ܣܘܪܛܐ ܕܝܢ ܕܡܣܝܡܒܪܝܢܘܢ ܗܘ ܕܦܣܩ ܘܢܚܬ ܒܗ ܠܐܪܒܥ ܩܢܛܪܘܢ ܕܐܝܬܗ ܐܪܒܐ ܡܬܐܡܪ ܕܐܬܩܢܝ. ܗܘ ܕܐܦ ܡܬܩܢܝܐ ܕܐܒܗܬܐ. ܡܕܢܚܐ ܕܝܢ ܩܢܛܪܘܢ ܗܘ ܕܡܬܩܪܐ ܕܚܝܐ. ܡܥܪܒܐ ܕܝܢ ܩܢܛܪܘܢ ܗܘ ܕܡܬܐܡܪ ܕܚܬܝܐ[2]. ܫܘܕܥܐ ܕܝܢ ܠܬܠܬܐ ܗܠܝܢ ܕܒܐܝܠܝܢ ܡܢ ܦܘܪ̈ܫܢܐ ܒܟܠ ܡܕܡ. ܩ̈ܢܘܢܐ ܟܠ ܡܢ ܐܪܒܐ ܐܚܪܢܐ ܘܠܐܝܬܗ ܡܢ ܐܪܒܐ ܦܘܪܫܢܘܬܐ ܡܫܬܘܕܥܝܢ. ܐܠܐ ܗܘ ܗܘ ܕܒܫܡܝܐ ܒܪܝܐ ܕܒܗܘܢ ܦܘܪ̈ܫܢܐ ܕܒܗܘܢ

[1] ܡܢ ܣܘܪ̈ܛܐ ms. — [2] ܕܚܬܝܐ ms.

ܡܬܩܪܝܢ ܐܦܣܢܝܐ ܪܫܗ ܕܓܒܠܐ ܛܘܪܣܐ ܩܝܠܝܩܝܐ
ܡܬܝܕܥ. ܗܘ ܕܝܢ ܚܘܕܪܐ ܡܥܪܒܐ ܕܛܠܡܘܗܝ ܒܒܠܒܠܝܢ
ܪܫܗ ܠܒܪ ܕܐܦܪܐ. ܘܗܘ ܗܘܐ ܕܡܬܩܪܐ ܛܘܪܣܐ
ܐܣܩܝܦܘܪܝܐ. ܗܘ ܕܝܢ ܕܢܦܩ ܡܢ ܗܘܠ ܒܗ ܒܛܒܠܒܝܢ
ܕܛܠܡܘܗܝ ܙܕܐ ܒܟܦܠܐ[1] ܪܫܗ ܕܣܪܛܝܐ ܛܘܪܣܐ ܡܢ ܛܝܒܐ.
ܒܪ ܐܦ ܗܕܐ. ܠܘܬ ܐܪܥ ܒܝ ܡܢܝܚܢܘܬܐ ܒܠܡܘܢܗܝ
ܕܒܠܡܘܢ ܚܘܕܪܐ ܗܢܘܢ ܕܪܫܡ ܦܠܛܘܣܐ ܒܐܣܛܪܒܘܢ
ܐܝܟ ܗܢܘܢ ܕܐܘܢܘܣ ܛܪܘܦܢܝܬܐ ܗܘ ܕܡܬܩܦܣܩܒܪܝܢ.
ܘܐܦ ܗܢܘܢ ܦܐܪܒܥܘ. ܘܐܦ ܐܪܒܥܐ ܡܢܛܪܐ ܘܐܘܒ
ܕܐܘܟܬܐ ܐܣܬܝܢܬܐ ܠܚܝܠܐ ܕܡܬܐܡܪܝܢ ܕܐܝܬ ܒܗܝܢ ܗܒܝܢ.
ܘܗܢܘܢ ܠܘܬ ܐܘܪܫܠܡܘܢܛܘܣ ܕܥܕܬܐ ܡܥܡܪܢܝܬܐ ܘܐܦ
ܗܘ ܠܘܬ ܕܡܬܐܡܪ ܐܟܣܘܢ[2] ܩܪܝܐ. ܘܗܢܘܢ ܠܘܬ
ܦܘܠܘ ܕܒܠܡܘܢ ܦܣܦܝܢ ܓܢܣܘܗܝ ܕܗܝܠ. ܘܚܘܕܪܐ ܗܘ
ܕܐܦܣܩܘܦܐ ܘܐܘܕܝܬܘܢ. ܘܐܘܠ ܗܘ ܕܡܬܦܪܢܣ ܐܪܣܛܝܩܘܣ
ܕܠܐ ܡܢܝܢ. ܘܗܘ (fol. 87 r°) ܠܘܬ ܕܒܥܘܒܠܐ ܕܗܘܐ ܗ̄
ܐܢܛܝܘܟܝܐ ܗܘ ܕܐܝܣܘܪܐ ܐܪܒܐ. ܒܠܡܘܢ ܦܬܝܢ
ܘܐܣܬܝܢܬܐ[3] ܕܐܝܟ ܗܒܝܢ. ܒܗܘܠ ܒܚܝܠܘܗܝ ܦܦܣ ܠܝ
ܠܡܢܬܐ. ܘܠܐ ܗܘܐ ܒܪܝܫܝܬܐ. ܘܒܝܘܡ ܐܦ ܠܐܪܥ ܠܐܝܟܐ
ܐܦܣܪܐ ܕܦܣܢܐ ܪܫܡ ܒܗܘܢ ܗܘ ܦܠܛܘܣܐ ܘܒܐܪ

[1] ܒܟܠܐ ms. — [2] Ἄξων; *adde* ܦܘܣܐ. — [3] ܐܣܬܝܢܬܐ ms.

ܒܗܘܢ ܒܗܘܝܐ ܘܗܘܝܐ ܡܬܒܥܝܐ ܒܗ̇ ܒܐܣܛܪܐ. ܕܟ̇ܘܟܒܐ
ܠܐ ܡܬܚܙܝܐ ܡܢܗܘܢ. ܐܚܪܢܐ ܕܝܢ ܘܡܥܪܒܐ ܕܢܗܝܪܐ ܕܒܗ̇
ܢ̈ܦܠܐ ܒܗ̇ ܘܗܘܝܢ ܕܠܐ ܢ̈ܦܠܢ. ܐܠܐ ܗܘܝܢ ܡܛܠ ܡܢܝܬܐ
ܗ̇ܝ ܙܒܢܝܬܐ. ܕܒܛܒܥܝܢ ܗ̇ܝ ܒܪܝܬܐ. ܘܡܛܠ.
ܕܡܫܛܪܐ ܘܡܛܠ ܦܪܐܟܬܝܩܝ ܕܒܥܒܕܘܗܝ ܠܒܝܬܘܣ.
ܘܡܛܠ ܡܛܪܐ ܕܒܗܘܢ ܘܡܛܠ ܦܬܝܐ ܒܗ̇ ܘܐܘܪܟܐ
ܕܟܠܗ̇ ܐܩܠܝܡܐ ܘܡܛܠ ܡܬܘܣܡܟܢܝܢ ܘܐܬܪܐ ܬܘܒ
ܕܐܝܬܗ̇ ܐܪܥܐ. ܘܡܛܠ ܐܘܦܩ ܠܗ̈ܘܪܘܣܩܘܦܝܬܐ. ܘܡܛܠܬܗ̇
ܕܠܐ ܒܪܫܝܬܐ ܢܓܠܐ ܠܡܥܒܪܐ ܠܗܘܢ. ܐܠܐ ܒܗܘܝܐ. ܐܝܟ
ܕܒܠܒܘܫ̈ܬܐ ܫܡܝܐ ܐܝܟ ܕܫܒܩ ܐܢܐ ܠܗܘܢ.
ܡܛܠ ܕܝܢ ܗ̇ܝ ܕܡܬܬܦܪܫܐ ܐܪܥܝܐ. ܐܬܘܗܝ ܐܘ ܢܦܫ
ܗܘܟܢܐ ܕܐܝܬ ܡܬܕܪܫ ܡܛܠ ܡܢܗ ܗܘܦܟ ܢܒܗܘܢ.
ܗܕܐ ܗܘ ܟܠ ܐܡܝܢܐ ܕܡܬܡܢܐ ܐܡܪܢܢ. ܠܟܠ ܡܢ ܬܠܬܝܢ
ܠܒܢ̈ܝܫ ܡܬܐܡ̈ܪܝܢ[1] ܗ̄ ܠܐ ܦܠܐܓܡܛܘܣ ܕܠܐ
ܡܬܦܢܝܐ. ܐܝܟ ܕܗܘ ܒܒܝܢ. ܒ ܡܬܒܪܝܢ ܘܡܫܡܫܝܢ
ܒܗ̇. ܘܒܐܝܕܐ ܒܐܝܕܐ ܡܫܬܠܝܢ ܒܗ̇ ܒܗܘܐ ܡܢܗ ܫܡܝܐ.
ܘܐܝܬ ܡܣܬܟܠܝܢ ܒܗ̇ ܒܡܥܪܒܐ ܡܠܝܘܬܗ ܐܪܥܐ.
ܘܡܬܒܥܝܢ ܒܐܘܪ̈ܚܬܐ ܕܡܝܬܐ ܗ̇ܝ ܙܒܢܝܬܐ. ܕܐܡܝܢܐ
ܕܐܝܬ ܒܗ̇ ܡܘܬܒ ܠܒܝܢ. ܒܡܘܙܐ ܗ̇ܝ ܕܦܐܝܬ ܠܟܠܗ̇

[1] Lege : ܐܬܬܐܡܪ.

ܙܒܢܐ ܕܕܝܣܛܪܐ ܗܘ ܕܐܬܐܡܪ ܡܫܝܚܐ ܕܡܘܪ̈ܘܗܝ. ܟܕ ܢܗܘܘܢ ܟܬܒܝܢ ܠܗ ܒܗܘܢ ܕܡܬܩܪܝܢ ܦܪ̈ܘܥܡܝܘ. ܘܡܬܡܬܠ ܗܘ ܕܟܬܒܝܢ. ܐܘܟܝܬ ܕܐܡܪ ܒܗ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܬ ܠܟ ܕܬܠܒܫ. ܡܢ ܣܘܟܠܗܘܢ ܕܠܗ ܕܐܣܛܪܘܢܘܡܝܢ ܘܡܕܪܫܝܢ ܠܐܝܕܐ ܠܐܝܕܐ ܠܗܘܘ ܡܕܡ ܕܡܫܬܠܛܘ ܡܬܚܫܒܝܢ ܠܗܕܝܐ.

(Fol. 87 v°) ܗܠܝܢ ܡܫܬܘܕܥܬ ܘܡܠܟܘ̈ܬܐ ܐܝܟ ܕܦܪܘܥܡܝܘܢ[1] ܡܕܡ ܡܛܠ ܐܘܩܝܢܐ ܐܘܟܝܬ ܙܘܒܠܐ ܕܠܗ ܕܐܣܛܪܘܢܘܡܝܐ ܡܢ ܡܕܡ ܗܘ ܕܠܡܕܪܫ ܠܣܘܟܠܗܘܢ ܕܠܗ. ܕܩܫܝܢ ܐܝܟ ܕܦܫܩܢ ܐܢܐ. ܐܬ ܠܗܘܢ ܡܢܗܘܢ ܠܗܠܝܢ. ܐܘ ܙܢܐ ܘܡܬܚܫܒܐ ܒܪܐ ܕܠܝ ܙܘܥܝܐ ܘܡܫܡܠܐ ܠܡܕܡܐ. ܐܟܢܐ ܗܘ ܕܝܢ ܡܫܡܠܝ ܠܡܕܪܫܘ ܠܗܠܝܢ ܕܠܗ ܕܣܘܟܠܗܘܢ. ܟܕ ܐܦ ܠܗܘܢ ܡܬܘܕܝܢ ܐܝܟ ܕܦܪܣܐ ܘܡܫܬܡܠܝܢ ܠܗ ܠܡܘ̈ܠܐ ܡܫܡ̈ܠܝܐ[2]. ܕܐܝܟܢܐ ܐܦ ܕܒܠܠܬ[3] ܒܗ ܘܡܫܡܠܬ[4] ܢܫܟܚ ܡܢ ܕܢܦܩ ܒܗܝܢ. ܟܕ ܗܘܝܐ ܡܢ ܗܘ ܡܕܡ.

ܡܛܠ ܦܪܘܥܡܝܘܢ ܕܐܝܟ ܫܘܒܚܗܘܢ ܕܐܝܟ[5] ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ ܀

[1] Προοίμιον. — [2] ܡܫܬ̈ܡܠܐ ms. — [3] ܕܒ݁ܠܠܬ ms. — [4] ܘܡܫܡܠܬ ms. — [5] Lire ܕܠܟ.

TRADUCTION.

I. DESCRIPTION DE L'ASTROLABE.

AVEC L'AIDE DE DIEU, MAÎTRE DE L'UNIVERS, NOUS ÉCRIVONS LE TRAITÉ SUR L'ASTROLABE. — QU'EST-CE QUE L'ASTROLABE D'AIRAIN; DE QUOI SE COMPOSE-T-IL; QUELLES SONT SES DIVERSES PARTIES; À QUOI SERVENT-ELLES; COMMENT NOMME-T-ON LES PARTIES ET LES FIGURES QU'IL PORTE?

Avant d'aborder le traité de l'astrolabe et d'apprendre ainsi comment il faut s'en servir pour trouver l'heure et les autres résultats qu'il donne, il convient de connaître sa composition et sa forme, c'est-à-dire comment et de quoi il est composé; comment sont disposées toutes ses parties; comment on les appelle, ainsi que les figures qu'il porte; pourquoi il faut que des tablettes[1], des cercles et des nombres différents y figurent, et quel est le nombre qui donne la longitude des sphères du ciel, quel est celui qui donne leur latitude; comment sont figurées sur lui les quatre directions du levant, du couchant, du nord et du midi; et quel est le côté élevé, c'est-à-dire la moitié du ciel qui est au-dessus de la terre, et quel

[1] Ces tablettes, une pour chaque région, furent appelées par les Arabes صفيحة. Les Grecs les appelaient Τύμπανοι. Cf. Jean Philoponus, *loc. cit.*

est celui qui est au-dessous; avec beaucoup de choses analogues figurées sur l'astrolabe.

Cet art rationnel nous est enseigné par des règles, mais auparavant on demandera qu'est-ce que l'astrolabe, comment et de quoi est-il composé? Je prendrai en considération, ô ami de la science, toute demande fondée; aussi je commencerai par traiter en peu de mots de la composition et de la forme de l'astrolabe, comme je l'ai dit ci-dessus, et auparavant encore je donnerai sa définition, puis j'expliquerai et commenterai le traité du mieux que je pourrai. De cette manière la compréhension de cette science sera facile et légère.

L'astrolabe est un instrument artificiel composé, à l'aide duquel on détermine les étoiles, les heures, les levers, les zones tropicales, en un mot le double mouvement en longitude et en latitude de la sphère céleste et les changements des climats.

On l'appelle *artificiel* pour le distinguer du naturel, *composé* pour le distinguer du simple, *à l'aide duquel on observe les étoiles*, etc., pour en distinguer les instruments des autres arts, je veux dire de la géométrie, de la musique, de la médecine et de tous les arts manuels.

Sa matière est l'airain, sa forme est ronde et plane; il se compose de trois ou quatre tablettes[1]; si on les

[1] Car il faut une tablette différente pour chaque climat. Comparer à la description des astrolabes arabes faite par Am. Sédillot, *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscr. et belles-lettres*, 1re série, t. I, 1844. Le traité syriaque ne renferme

enlève, on les trouve toutes rondes, planes et égales entre elles. Elles sont placées l'une sur l'autre à l'intérieur d'une autre qui les renferme toutes. Cette dernière a un rebord en forme de gaine, grâce auquel elle les renferme toutes en même temps et les comprend à son intérieur[1]. Au-dessus de ces tablettes, à l'intérieur (de la dernière) est placé ce cercle que l'on nomme zodiaque parce qu'il porte les ζώδια, c'est-à-dire les signes, avec leur nom et leurs degrés qui sont au nombre de 30 (pour chacun). L'astrolabe peut être ܕܝܦܠܘܣ (διπλοῦς) quand un degré écrit en représente deux, ou ܛܪܝܦܠܘܣ (τριπλοῦς) quand un degré écrit en représente trois[2]. Il porte le nom (du signe) et à l'entour les noms des étoiles fixes les plus brillantes et les plus connues de la sphère céleste; leurs noms sont écrits au-dessus d'elles. Et tout cet assemblage dont nous venons de parler, formé des signes et des étoiles fixes, fut appelé, par le philosophe qui construisit l'astrolabe, ἀράχνη c'est-à-dire « araignée », parce que les appendices qu'il porte le font ressembler au corps et aux pattes

plus aucune figure; celles que l'on trouve ici sont empruntées à M. Sédillot et reproduisent un astrolabe arabe. La figure 1 représente une tablette.

[1] Cette tablette qui renferme les autres fut appelée par les Arabes *mère de l'astrolabe*, ام الاسطرلاب.

[2] M. Sédillot écrit (pour les astrolabes arabes) *bipartium, tripartium*, etc., *loc. cit.*, p. 179. Voir aussi Ebn Younis, *Notices et extraits des mss*, t. VII, p. 136. Jean Philoponus appelle ces astrolabes διμοιριαῖοι et τριμοιριαῖοι.

d'une araignée [1]. Elle porte aussi tout autour un cercle rond et plan [2].

Ensuite, du mieux qu'on peut, on marque 90 degrés, c'est-à-dire le quart de la mesure d'une circonférence sur un quadrant, c'est-à-dire sur l'un des quarts de la tablette extérieure qui renferme et comprend tout le reste (sur le dos de l'astrolabe). Ces degrés donnent la hauteur pour la demi-sphère supérieure, laquelle peut aller jusqu'à 90 degrés, au point situé au-dessus du centre de la terre, c'est-à-dire au-dessus de la tête de chacun de nous. On divise donc cette tablette dont nous parlons en quatre parties à l'aide de deux droites, l'une menée du haut en bas et l'autre de l'est à l'ouest, selon la forme révérée de la croix. Sur la partie supérieure de la demi-surface de cette tablette sont figurés ces 90 degrés dont nous parlions; le commencement, c'est-à-dire le premier degré, est où commence la partie supérieure de la demi-sphère, c'est-à-dire sur l'horizon près de la terre, et le 90e degré est au ܦܣܡܘܢ (zénith), c'est-à-dire au point du milieu du ciel. Sur cette tablette est fixée une ܐܦܣܛܐ ou « règle » dont les bras sont aiguisés en pointe. Sur ceux-ci sont

[1] Cette phrase est traduite librement. L'araignée qui porte le zodiaque et quelques étoiles fixes est ajourée le plus possible afin de laisser voir la tablette qui est en-dessous. On l'appelle quelquefois le filet. La figure 2 (p. 99) représente l'araignée moins les noms des étoiles. Voir l'introduction et la note de la page 98.

[2] La figure 3 représente la face de l'astrolabe. On y voit l'indicateur des degrés qui est sur l'araignée, laquelle est elle-même sur une tablette de région. Le bord extérieur est divisé en 360 degrés.

fixées deux tablettes très petites; leur longueur comme leur largeur est à peu près d'un pouce et dans chacune d'elles est percé un trou. Ces deux trous sont exactement en face l'un de l'autre, de sorte que si l'on vise le soleil, la lune ou une étoile, le rayon passe directement à travers les deux, c'est-à-dire que le rayon va passer directement de l'un à l'autre. La longueur[1] de rette règle est celle du diamètre de la tablette de sorte que l'une de ses extrémités est toujours sur les degrés de ce quart de cercle. Sa largeur est d'environ un pouce. Cette règle dont nous venons de parler, sur laquelle sont fixées les deux petites tablettes percées de deux trous l'un en face de l'autre est appelée *dioptre* par les géomètres, parce qu'elle nous permet de voir en ligne droite un rayon du soleil ou d'un autre astre. Les têtes de cette dioptre, qui sont, nous l'avons dit, aiguisées en pointe[2], sont appelées toutes deux *indicatrices des degrés* (index)[3], car elles nous montrent en quel degré de la quatrième partie, c'est-à-dire du quart du ciel se trouve le soleil ou un astre quelconque au moment où nous observons, quand un rayon de l'astre traverse la dioptre.

Au centre de cette dioptre, de toutes les tablettes dont nous avons parlé et de l'araignée, se trouve un

[1] ܐܘܪܟܐ signifie dans ce traité «longueur, longitude géographique, angle horaire».

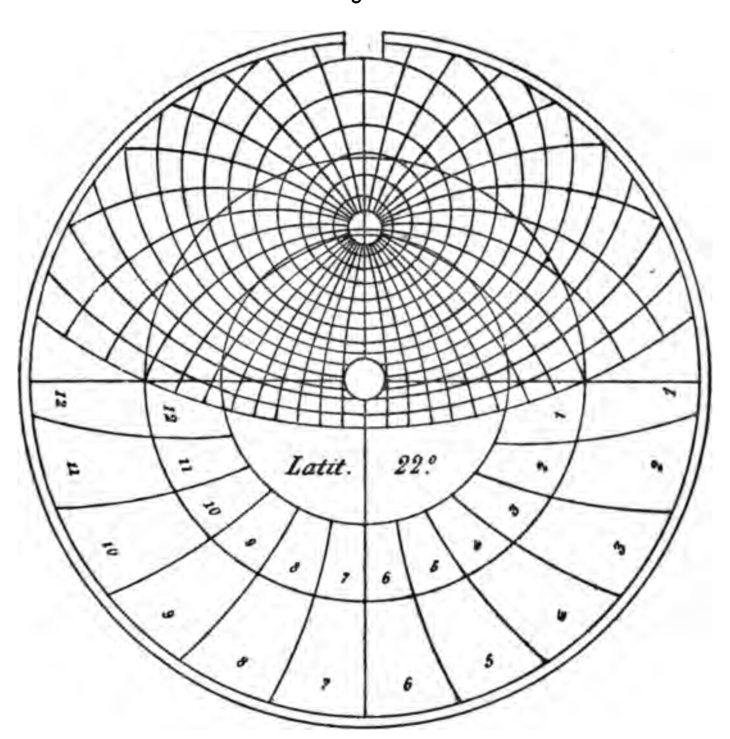
[2] C'est le sens propre du grec *κέντρον*, bien que ܩܢܛܪܘܢ en syriaque signifie plus souvent «centre». Sévère l'emploie aussi dans le sens de «point» : ܩܢܛܪܘܢ ܕܪܘܡܐ ܠܥܠ ܪܫܐ «le zénith».

[3] *τὸ μοιρογνωμόνιον* (Jean Phil.).

trou, égal pour chacune d'elles, dans lequel on place un clou après avoir disposé les tablettes exactement l'une au-dessus de l'autre. Ce clou marque le lieu (la projection) du pôle Nord, c'est-à-dire l'extrémité nord de l'axe du monde et retient toutes les parties de l'astrolabe afin qu'elles ne se perdent pas.

Sur chacune des faces des tablettes dont nous avons parlé, un climat est désigné par son nom et divisé selon sa latitude et les heures de son plus long jour. Chaque tablette est encore divisée en quatre parties à l'aide de deux lignes, comme nous l'avons dit pour la tablette extérieure (le dos). Mais sur celle-ci on ne figurait que les degrés d'un quadrant au nombre de 90, tandis que sur les tablettes on figure ceux de la demi-sphère située au-dessus de la terre de l'horizon sud à l'horizon nord ou 180. Ces 180 degrés commencent à l'horizon qui sépare rigoureusement la moitié supérieure de la sphère de l'inférieure et passe par les limites de la terre (visible). Sur cet horizon sont marqués le levant, le couchant, le nord et le midi ainsi que le lever et le coucher de tous les astres : étoiles ou planètes. Si l'on mesure d'une extrémité d'un diamètre à l'autre, dans quelque direction que ce soit, on trouve toujours 180 degrés, tandis que jusqu'au point situé au-dessus de la tête (zénith) on n'en trouve que 90. Il est évident déjà que ces tablettes de l'astrolabe, relatives à un climat quelconque, porteront toujours de un degré à 90 degrés depuis le côté sud jusqu'au point (*σημεῖον*) du milieu du ciel, c'est-à-dire au

Fig. 1.



Tablette de climat pour la latitude de 22 degrés. Elle porte, sur le plan du tropique d'hiver : 1° *le méridien* figuré par une droite verticale; 2° trois cercles concentriques (le très petit cercle du centre marque la place du clou qui maintient tout l'astrolabe, c'est aussi la projection du pôle nord) le premier qui forme le bord de l'instrument (on l'a figuré double) est le *tropique d'hiver* puis viennent l'*équateur* et le *tropique d'été;* 3° *Les cercles de hauteurs* appelés par Sévère cercles *parallèles* qui commencent par entourer complètement le zénith puis sont arrêtés au haut de la tablette sur les bords. Le plus grand de ces cercles est l'*horizon;* 4° *Les cercles azimuthaux* qui se coupent tous au zénith et sont limités à l'horizon (et au bord de la tablette); 5° les douze heures égales numérotées de l'horizon à l'horizon. La sixième heure est sur le méridien.

point qui est nécessairement au-dessus de notre tête en quelque climat que nous soyons (zénith).

Le philosophe a figuré la partie du midi non seulement parce qu'au point sud commence la hauteur de la sphère, c'est-à-dire du monde, mais parce que c'est de ce côté que le cercle du zodiaque passe au-dessus de l'horizon et que la plupart des étoiles se lèvent et se couchent. De ce côté aussi se trouvent les trois zones tropicales, qui font connaître les diverses latitudes relatives des climats, et le cercle méridien (cercle du midi) qui lui doit son nom. Les 180 degrés ou plutôt les 90 cercles correspondants sont appelés « parallèles » c'est-à-dire : proches l'un de l'autre, ou : qui se suivent l'un l'autre[1]. On les compte soit à l'est soit à l'ouest, mais tous rencontrent le cercle des 90 degrés figuré par une ligne droite qui est en vérité (la méridienne). Ces parallèles ne sont pas comptés au levant ou au couchant, c'est-à dire sur la sphère du ciel, car telle n'est pas la pensée du philosophe qui a construit l'astrolabe, mais bien depuis le sud droit sur le méridien. Le philosophe qui construisit l'astrolabe le limita, pour tout climat, au tropique d'hiver, comme le montre la figure ; aussi tous les parallèles (de hauteur) qui précèdent le tropique d'hiver sont interrompus dès qu'ils arrivent à cette zone puisqu'il n'y a pas de place au sud (*lire* « au nord ») sur la tablette. Il fallut donc les figurer à

[1] Il s'agit ici des *parallèles* à l'horizon ou cercles de hauteur. Les Arabes ont traduit ce mot par المقنطرات c'est-à-dire, selon M. Sédillot, *circuli progressionum* (mémoire cité, p. 154).

partir de l'horizon est vers l'ouest; mais il est évident que si l'on observe le soleil, la lune ou l'une des étoiles dans le premier degré de ces parallèles dont nous parlons, ou dans le 5e ou dans le 10e degré [comme nous apprendrons à le faire dans le traité sur l'astrolabe], c'est-à-dire avant que l'astre n'atteigne le parallèle du tropique d'hiver qui est le trentième dans le quatrième climat[1], peu importe que l'astre soit à l'orient ou à l'occident, nous dirons toujours qu'il est en hauteur à ce degré au sud du tropique d'hiver, parce que, comme nous l'avons dit, les parallèles servent à mesurer la hauteur du soleil et non son angle horaire[2].

L'angle horaire se mesure de l'orient à l'occident, de 0 à 360°. Ces degrés sont gravés sur le bord de l'enveloppe, c'est-à-dire de la tablette extérieure qui renferme toutes les autres (du côté de l'araignée, voir fig. 3). Ces 360 degrés sont aussi divisés en quatre parties de 90 degrés chacune; l'origine de ces quadrants

[1] Car, pour Sévère, le tropique d'hiver est à 24° de l'équateur (cf. XXIII, note) et la colatitude du quatrième climat est de 54°. La différence, qui donne la hauteur méridienne du tropique d'hiver, est bien de 30 degrés.

[2] Mot à mot : «latitude» et «longitude». Mais il ne s'agit pas ici des coordonnées écliptiques. La latitude qui s'observe et qui est rapportée au sud droit, est la hauteur. La longitude qui se compte sur le bord extérieur est certainement l'angle horaire. — On remarquera cependant qu'il est toujours question de la hauteur méridienne. On peut donc, dès que l'on connaît la latitude du lieu d'observation, en déduire immédiatement la déclinaison. C'est là sans doute ce qui permet à notre auteur de confondre quelquefois hauteur et déclinaison.

est sur le méridien (sud). Ainsi toute la sphère est doublement divisée par les parallèles de hauteur et les angles horaires; la même division règle le mouvement de toutes les sphères et de tous les astres. Il fallait que ce double mouvement fût connu, car sa connaissance nous est utile pour beaucoup de recherches et surtout pour les variations des climats et la distinction des cinq zones, à savoir : les trois zones tropicales et les zones arctique et antarctique. Le philosophe imagina de graver, pour chaque climat, sur les tablettes dont nous avons parlé, la hauteur qui va du sud au nord, puis d'écrire la longitude qui va de l'est à l'ouest[1], et la même sur le bord de la tablette extérieure comme nous l'avons dit plus haut[2]. Il enseigna ensuite comment on peut connaître les deux à la fois par la rotation de l'araignée et (d'un index) qui est fixé dessus comme nous l'apprendrons plus tard. Sur les tablettes dont nous avons parlé, le levant et le couchant sont encore désignés par leurs noms. Le milieu du ciel ou « le centre du milieu du ciel » est déterminé par la ligne qui va de haut en bas, coupe à angle droit tous les parallèles, passe au 90e degré et s'appelle le méridien, comme nous l'avons dit. Il est évident qu'en partant de ce 90e degré du côté où les parallèles se coupent tous sur cette méridienne, nous aurons le côté sud;

[1] Ce doit être l'azimuth qui se compte sur l'horizon.

[2] Sur le bord de la tablette extérieure se mesure certainement l'angle horaire, distinct de l'azimuth; Sévère désigne tous les angles dièdres (azimuth, angle horaire et longitude) par le même mot.

et de ce même 90° degré vers la partie opposée où s'arrêtent les parallèles nous aurons le côté nord. La partie de la tablette où sont marquées les heures est appelée le côté de dessous la terre, et la ligne méridienne qui y passe est appelée « centre de dessous la terre », ou encore « des pères »; le levant est appelé « centre de vie » et le couchant « centre des noces »[1]. Les trois cercles figurés sur chaque tablette pour tout climat au-dessus et au-dessous de la terre sont appelés « tropiques »; celui qui est à l'extrémité des tablettes et porte constamment le commencement du Capricorne est appelé « tropique d'hiver ». Le cercle moyen sur lequel se meuvent constamment les commencements du Bélier et de la Balance est appelé « tropique équinoxial »; enfin le cercle intérieur sur lequel se meut toujours le commencement du Cancer est appelé « tropique d'été ».

Il nous faut encore faire soigneusement remarquer que tous les cercles figurés sur l'astrolabe par le philosophe comme ceux des zones tropicales, le méridien et les parallèles, tous les quatre centres et les huit lieux que l'on distingue entre eux[2], les horizons des sept climats, l'axe (*ἄξων*) et ses deux pôles, le cercle du milieu du zodiaque, les zones arctiques et antarctiques situées au-dessus et au-dessous de la

[1] Cf. les quatre *pivots* des Arabes chez Sédillot (mémoire cité p. 96 et Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug Beg, traduction, p. 195). Cf. Firmicus Mat. II, XIII et XIV cité plus loin (IX).

[2] Ce sont les douze « maisons célestes ». Cf. Sédillot, *Prolégomènes*, loc. cit. et Firm. Mat., *loc. cit.* (V. *infra*, probl. IX.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

terre, et bien d'autres choses analogues doivent être aperçus par l'esprit, mais ne tombent pas sous les sens. Aussi le philosophe les figurait encore dans l'air sous la sphère du ciel; il les considérait par l'esprit et les voyait sur la sphère qui les porte tout aussi bien que les planètes et les étoiles.

Mais je crois avoir suffisamment montré, autant du moins qu'on peut le faire dans un court traité, ce que porte le quart de la tablette extérieure (le dos), la dioptre et les parallèles qui figurent sur chaque tablette, la latitude et l'ascension droite de toute la sphère, le méridien et ce qui est sous la terre, les zones tropicales; j'ai enfin averti que tout cela ne tombe pas sous les sens, mais doit être conçu par l'esprit.

J'ajoute quelques mots, ô ami de l'étude, sur la pièce nommée « araignée »[1]. Comme nous l'avons dit auparavant, elle est située au-dessus de toutes les tablettes, c'est-à-dire au-dessus des parallèles de tout climat qui peut nous occuper. On peut la tourner et la faire monter peu à peu jusqu'au milieu du

[1] Ce nom se trouve pour la première fois chez Vitruve (*Arch.*, IX, 9). Cet auteur cite les inventeurs des diverses horloges et cadrans solaires, et ajoute : « Arachnen Eudoxus astrologus, nonnulli dicunt Apollonium » *Eudoxe l'astronome, ou selon quelques-uns, Apollonius,* (a inventé) *l'araignée.* M. Letronne écrivait à ce sujet : « M. Ideler conjecture, *avec beaucoup d'apparence de raison,* qu'il sagit d'un quadrant horizontal, ainsi nommé à cause des nombreuses lignes partant du style vertical comme centre et figurant une toile d'araignée » (*Journal des Savants,* 1840-1841). En réalité cette conjecture est fausse, comme nous l'avons montré longuement dans l'introduction.

ciel, puis la faire descendre vers le couchant et sous la terre. Sur le quart de cercle, où nous avons dit

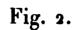
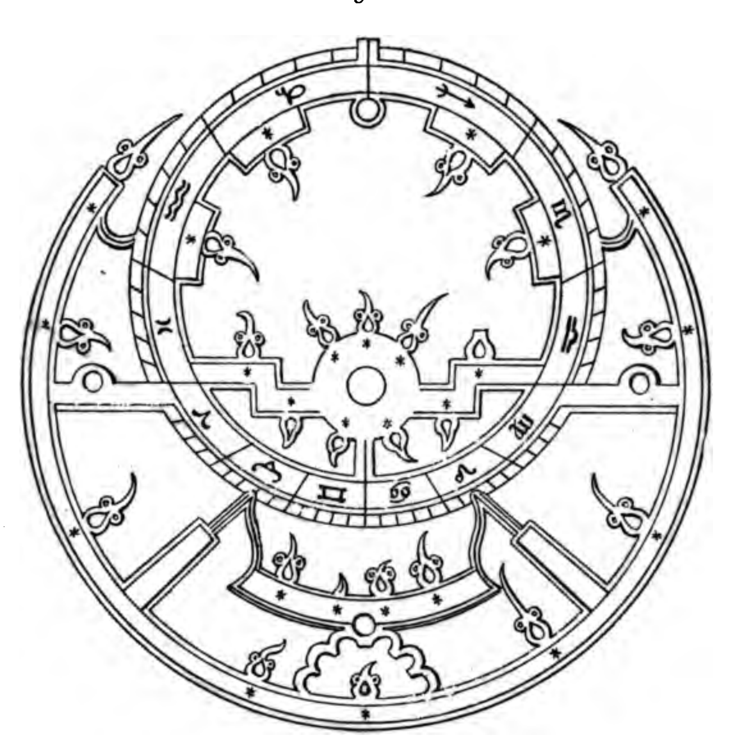


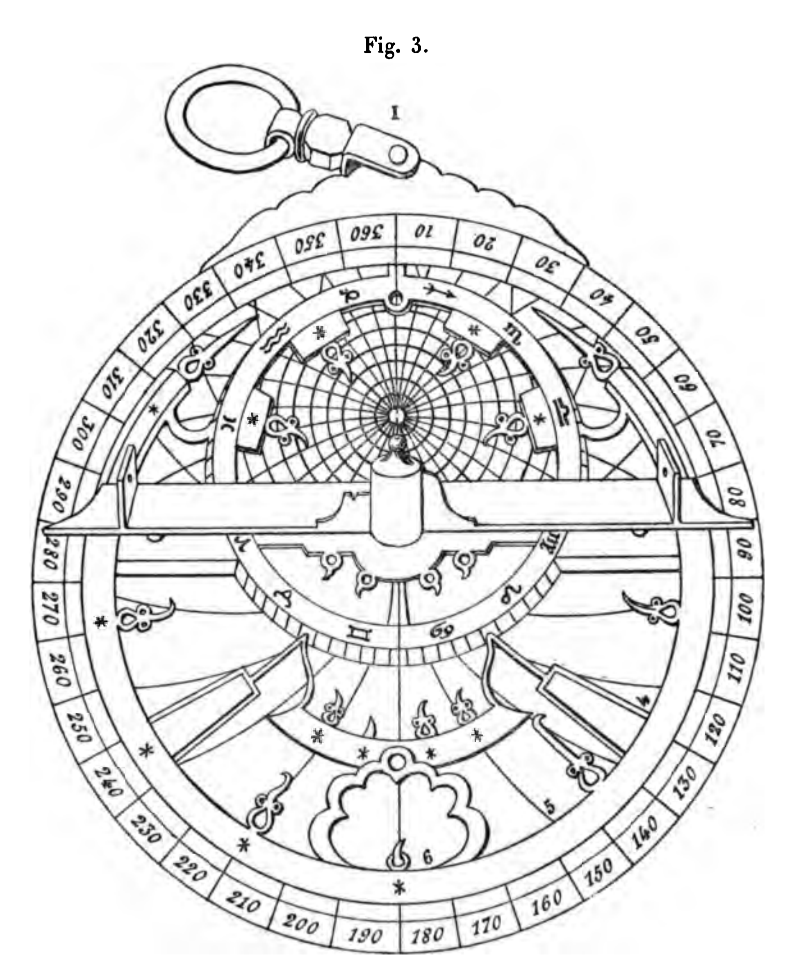
Fig. 2.



Araignée portant le zodiaque (excentrique) divisé en degrés et les principales étoiles projetées stéréographiquement sur le plan du tropique d'hiver.

qu'il y a 90 degrés (le dos), on regarde parmi les divisions (après avoir fait une observation de hau-

Fig. 3.



Face de l'astrolabe portant l'*araignée* sur la *tablette d'un climat*. Sur l'araignée est *une dioptre* qui permet, si l'on suspend l'instrument de faire des *observations de hauteur*. *La règle* de la dioptre permet aussi de lire *des angles horaires* sur le bord de l'astrolabe divisé en 360 degrés. Sévère suppose qu'il y a une dioptre identique à celle-là sur le *dos de l'instrument* avec une division qui va de 0 degré (sur l'horizontale) jusqu'à 90 degrés (sur la verticale).

teur), sur quel degré se trouve la tête de la dioptre nommée « index ». Après cela on cherche ce même degré dans les parallèles du climat convenable, qui est celui où l'on est; puis, comme nous l'apprendrons plus tard dans le traité sur l'astrolabe, on atteint peu à peu ce que l'on cherche à connaître.

Voilà une explication et une courte introduction, consacrée à la composition de l'astrolabe, avant d'en arriver au traité lui-même. Cela suffira, je l'espère. Il est temps dès lors pour toi, ô ami de l'étude, ô notre fils spirituel et chéri dans le Seigneur, d'aborder le traité. Nous allons l'exposer du mieux que nous pourrons et nous le partagerons en règles distinctes, afin que celui qui lira ces règles, les retienne facilement et l'une après l'autre. Je commence donc :

Fin de l'introduction
au traité sur l'astrolabe.

(*La suite au prochain cahier.*)

LES PREMIÈRES INVASIONS ARABES DANS L'AFRIQUE DU NORD

(21-100 H. — 651-718 J.-C.),

PAR

M. CAUDEL.

AVANT-PROPOS.

Le sujet que nous abordons a été déjà souvent et fortement étudié, tant par l'orientalisme que par la science occidentale, curieuse de savoir comment la puissance byzantine fut, en si peu de temps et si parfaitement, réduite à rien dans une contrée qui, durant de longs siècles, avait été le plus beau joyau de l'empire.

Nous avons repris la question parce que des sources nouvelles, auxquelles nos prédécesseurs n'avaient pu puiser, nous donnaient l'espoir de compléter sur quelques points les détails trop rares qu'ils avaient rassemblés; et nous l'avons observée avec d'autant plus d'ardeur qu'il nous a paru que cette histoire, interrogée d'une certaine façon, se montrerait peut-être moins revêche qu'on ne le pense généralement, et plus loquace; nous l'avons traitée en tenant très grand compte des auteurs arabes qui nous servaient de guides et en leur accordant plus de créance que ne le fait généralement l'historien d'Occident. Ce dernier accuse volontiers l'annaliste arabe d'insuffisance et d'ignorance, et le montre trop épris du détail puéril, trop enclin à broder, sur un thème, con-

testable par lui-même, les variations que lui suggère une trop vive imagination. Quiconque a lu dix pages d'un annaliste sait ce que valent ces accusations. D'imagination, il n'en eut jamais, et sa seule mémoire travaille à classer, dans l'ordre chronologique, les faits que la tradition lui transmet. Il écrit loin des événements qu'il relate, cela est vrai, mais le respect qu'il a pour le récit qu'il en recueillit, la sûreté de sa mémoire et la facilité des confrontations avec les ouvrages similaires nous sont des sûrs garants d'une exactitude très satisfaisante. Aussi bien, peut-on le critiquer quand l'occasion s'en présente, et nous n'y manquerons pas.

L'historien arabe donne, sur la période très lointaine que nous étudions, des détails suffisamment nombreux pour permettre d'en déterminer assez exactement les principaux aspects, mais trop rares encore ou trop minces pour qu'il soit facile d'en fixer, en ne se basant que sur eux, le caractère intime et la signification profonde. Il nous a paru nécessaire de demander au théâtre de l'action et aux acteurs eux-mêmes les explications que le narrateur était empêché de nous fournir.

L'ordonnance du présent travail suffit à expliquer la méthode que nous avons adoptée. Les invasions arabes en Afrique ont réussi à islamiser le pays et leur grand succès étonne l'historien qui assista aux efforts impuissants de Carthage, de Rome et de Byzance pour se l'assimiler. C'est qu'en dehors des *faits* mêmes, il y avait des *circonstances* qui voulaient que cela fût ainsi. Pour les déterminer, nous interrogeons la contrée et les hommes et leur demandons les raisons géographiques, ethnographiques, économiques et sociales qui rendirent possible l'assimilation du berber à l'arabe.

Cet ouvrage n'a pas la prétention de résoudre à jamais une question qui, de l'avis de quelques-uns peut-être, restera, après lui, entière. La vérité, en histoire, ne tient pas dans un seul livre, et les hommes sont rares qui peuvent donner d'un temps la notion précise et d'une évolution la

formule exacte. Mais encore peut-on chercher la notion et tenter d'ébaucher la formule, en indiquant à d'autres, plus heureux, qui verront plus loin et trouveront plus juste, la voie qu'il faut suivre et la méthode qu'il convient d'employer.

Nous avons utilisé, pour cette étude, deux sources nouvelles :

1° *Le Me'alem el-Imân fi ma'rifet ehl el-Qaïrouân*, de Mohammed ben En-Nâdji, manuscrit de la Bibliothèque nationale. La longue notice que MM. Houdas et Basset consacrent à l'œuvre et à l'auteur dans la *Mission scientifique en Tunisie* (1882), 1 vol. in-8°, Alger, 1884, p. 78, nous dispense de donner de plus amples détails.

2° *Le Riâdh en-nofous*, d'Abou Bekr abd Allah ben Mohammed el Maleki; manuscrit de la Bibliothèque nationale (2153 du fonds arabe) auquel Amari a consacré une notice dans sa *Storia dei musulmani di Sicilia* (Firenze, 1854; t. I, p. XLII). J'y renvoie également le lecteur.

Le travail qui suit a été entrepris sous les auspices de la Commission de publication des documents archéologiques de l'Afrique du nord et poursuivi sous la direction de l'un de ses membres, M. O. Houdas, professeur à l'École des langues orientales et à l'École libre des sciences politiques. M. Houdas n'a cessé de nous encourager dans notre entreprise. Nous avons constamment mis à contribution la profonde connaissance qu'il a du monde arabe, sans que jamais sa bonne volonté se soit lassée. Nous sommes profondément reconnaissant à la Commission et à notre excellent maître de l'aide matérielle et morale qu'il nous ont prêtée.

En nous accueillant au *Journal asiatique*, M. Barbier de Meynard nous donne une nouvelle marque de la bienveillance qu'il ne cessa de nous témoigner durant nos études à l'École des langues orientales. Nous le prions d'agréer nos plus vifs remerciements.

M. CAUDEL.

PREMIÈRE PARTIE.

LE PAYS ET LES HABITANTS.
LES CONQUÉRANTS.

I

LE PAYS.

I. Aspect actuel de l'ancienne Byzacène et de Sbeïtla, sa capitale.

II. Position géographique de Sbeïtla. Routes et lignes militaires. Les plaines de la Tunisie; voies ouvertes à l'invasion. Importance des points d'eau.

III. La région montagneuse et les rivières. Direction des vallées. Régime des eaux; leur importance pour l'irrigation. Difficulté d'accès du haut pays.

IV. Le littoral, ouvert à l'invasion, mène à la plaine, de facile conquête; la montagne est malaisée à entamer. Hostilité de l'habitant des plateaux pour celui des plaines et du littoral.

I

Le voyageur qui, venant de Qairouan, a dépassé Djilma entre en plaine. Il laisse derrière lui les derniers contreforts du Djebel Mr'ilah et s'avance dans la Garaat el Onkel. C'est un vaste espace vaguement ondulé, herbeux par endroits, le plus souvent stérile, tacheté de touffes d'alfa qui dardent entre les pierres; l'alfa est tenace, les pierres sont grosses et lourdes;

la triste végétation a peine à les soulever. La piste moutonne sur les croupes onduleuses de la plaine, descend en pentes douces dans les replis du terrain et ramène le voyageur au sommet du monticule suivant, d'où l'horizon interrogé ne dit rien de nouveau, sinon que le sol est plus ingrat, l'herbe plus rare, la rocaille plus revêche. Peu à peu la houle du sol s'apaise et bientôt la plaine s'étale tout unie; au loin, sur la gauche, dans la direction du sud, au haut d'un dernier ressaut, s'élève un olivier qui marque sur la carte de reconnaissance un point de repère et dont la silhouette solitaire compose tout le paysage. L'œil revient toujours à elle et mesure la distance, qui ne semble pas décroître; partout ailleurs, il ne trouve que le vide et se fatigue à poursuivre les lignes basses du sol, qui fuient sous la lumière bleue du ciel.

Tout à coup une masse s'élève au-dessus de l'horizon. Par delà un vallon étroit où coule un filet d'eau, des constructions couronnent un monticule. Cela paraît vaste et la symétrie de l'ensemble étonne dans cette nature étiolée et rampante; la silhouette carrée, rigide, mathématique s'enlève sur le fond ardoisé de l'occident. On s'approche; les chevaux marchent sur un gazon épais et court qui étouffe le bruit de leur pas. Dans le silence lumineux et recueilli du désert montent les ruines d'un arc de triomphe et de trois temples. L'homme est passé par ici et y a laissé quelque chose de grand. L'arc tient bon : les pierres du couronnement sont tombées, quelques autres s'inclinent et penchent; entre les

colonnes, des fissures baillent; la symétrie verticale des lignes est légèrement troublée; il semble que quelque géant maladroit, en le poussant du doigt, ait dérangé l'assiette du monument; mais la masse est si lourde et si bien ajustée que son poids maintient les assises et que l'appareil maintient le poids en place. Les temples sont éventrés; à travers les colonnades décimées, le regard plonge dans les sanctuaires; beaucoup de pierres sont absentes; les frontons gisent à terre; cependant quelques parties des entablements tiennent encore par un miracle d'équilibre. Entre les quatre murs, sur le sol inégal, dans le fouillis des sculptures éparses, l'herbe pousse drue; des arbrisseaux croissent dans les coins, à l'abri du vent, et leurs racines vont chercher, à travers les joints des fondations, l'humidité rare. Toutes ces pierres sont belles, les arêtes des angles sont restées pures, les chapiteaux d'acanthes sont à peine effeuillés, la courbe des voûtes n'a pas fléchi. L'homme a brûlé ce qu'il a pu, vidé les niches de leurs statues, écorné à droite et à gauche quelques moulures, abattu des murs intérieurs pour fermer les issues et faire du temple une forteresse[1].

On s'est battu là-dedans, puis vainqueur et vaincu ont disparu et les bâtisses sont restées là. Les pluies d'hiver les ont lavées de larges ondées douces, les

[1] « En avant de l'enceinte des temples transformés en *castrum*, cinq réduits fortifiés couvrent au S.-E. et au sud les approches de la place et les détails de leurs dispositions attestent la rapidité de leur construction » (Diehl, 293).

soleils d'été les ont dorées; la nature les a respectées et embellies : elles demeurent au milieu du désert, majestueuses, harmonieuses et sereines, images splendides du génie latin qui les éleva.

A côté des ruines, un ruisseau d'eau vive court entre des berges vertes, et va se jeter, un peu plus loin, dans l'oued Menasser, qui coule au fond de la vallée et se perd, à quelques milles de là, dans l'aridité de la plaine. Tout près de l'eau des épis d'orge balancent leurs têtes sous la brise; ils poussent à travers le caillou, car ce ne sont partout que fondations rasées au niveau du sol. Une ville populeuse s'élevait jadis ici; on peut distinguer le plan des habitations et mesurer leur étendue. Du portail des temples, la vue s'étend au loin. Vers le sud, au delà d'une plaine de 15 kilomètres environ, ondulent les croupes bleuâtres du Djebel Margueba et du Djebel Koumine; à l'ouest, les crêtes lointaines du Djebel Chambi annoncent le plateau montueux de Feriana; au nord, la masse imposante du Djebel Mr'ilah domine la vallée; vers l'est la plaine s'abaisse doucement vers la mer. Adossée au Mr'ilah, qui l'abritait des vents du nord, assise au bord de l'oued qui arrosait ses glèbes, Suffetula, la ville byzantine, se chauffait au soleil du midi qui mûrissait ses olives; aujourd'hui les glèbes sont sèches, les oliviers coupés, les maisons rasées, seuls trois temples restent. Suffetula s'appelle Sbeïtla : c'est un désert inculte où ne retentit plus que l'aboiement des chiens du douar voisin. Le spahi de l'Oudjak qui passe par là s'y arrête

un instant pour resserrer la sangle de sa selle, abreuver son cheval et repartir bien vite. C'est là qu'en l'an 647 de notre ère, 27 de l'hégire, l'armée de ʿAbd allah ben Saʿad culbuta les restes de la puissance byzantine et conquit du même coup une nouvelle province au khalife et une seconde patrie à l'Islam.

II

Suffetula était au centre du pays[1]; stratégiquement, elle était jetée un peu dans le sud, la partie méridionale du Byzacium obéissant mal au grec, mais elle était bien placée politiquement, entre la plaine et la montagne, entre le nord et le sud.

La ligne de l'oued Zeroud coupe la Tunisie en diagonale du S.-O. au N.-E.; en arrière, elle est doublée par le massif montagneux de Tebessa et de la Zeugitane; ce sont deux défenses, la première très faible, la seconde plus solide, appréciables toutes deux dans un pays où les lignes militaires font presque complètement défaut. La vallée de l'oued vous porte sans fatigue de la montagne à la plaine et de la plaine à la mer; son cours supérieur vous mène sans grand' peine à l'orée de la plaine de la Medjerda. Au sud et à l'est, l'espace est ouvert; à l'ouest, la plaine de Foussana vous élève doucement jusqu'au plateau maurétanien.

[1] De Suffetula partent six routes aboutissant à Hadrumète, à Mustis, à Teveste, à Thænaæ, à Macomades et à Cellæ Picentinæ (*La Tunisie*, I, 322).

Qu'il aille vers le sud ou vers l'est, notre voyageur ne trouvera plus maintenant que surfaces planes; le sol est à peine ridé d'une houle légère; très loin s'élèvent des hauteurs médiocres qui parfois se rapprochent et barrent la route d'un renflement de terrain sans conséquence, que les bêtes de somme gravissent d'un pas à peine ralenti; dans les fonds, brillent au soleil les sebkhas, minces couches d'eau aux bords indécis, que la chaleur rétracte et que les pluies étalent au loin. Ces étangs salés augmentent en nombre et en étendue à mesure qu'on s'avance vers le Sahara; sur le bord du désert, ils deviennent des lacs immenses qui ferment la frontière : ce sont les chotts. Le plus vaste d'entre eux, le chott el Djerid, se poursuit par le chott el Fedjedj jusque dans le voisinage de la mer; il ne l'atteint pas; une grande plaine l'en sépare, ouverte à tout venant, traversée par la route qui, de la lointaine Cyrénaïque, monte vers le Byzacium. Il y a là un hiatus, une porte largement ouverte. Le Sahel offre un accès facile à celui qui vient du désert comme à celui qui l'aborde par la mer.

Descendu du plateau des Matmata ou débarqué sur la côte, l'envahisseur trouvera sa route toute tracée. Le manque d'eau seul le gênera dans sa marche; s'il sait se restreindre et aller vite il pourra, en volant d'oglet en oglet, gagner rapidement le nord, les rivières permanentes et les prairies humides; c'est là qu'il trouvera le possesseur du pays et qu'il lui livrera bataille, parce que c'est là que se trouvent

les points défendables, les lignes de combats, les terres qui méritent qu'on les dispute, les accidents du sol qui retiennent à eux les populations, soutiennent l'envahi et font obstacle à l'envahisseur. La possession des plaines méridionales est de peu d'importance; les tribus et les armées glissent sur elles comme les gouttes d'eau sur le verre; le vaincu en est balayé au premier choc et le vainqueur y vague sans trouver de point de ralliement. Elles sont ouvertes à tous les assauts, on n'y peut pas tenir; elles sont sèches, on y peut à peine vivre; l'activité se concentre autour de quelques puits ou oglets.

On en rencontre en allant de Sfax vers l'intérieur : du haut d'une des ondulations qui plissent le tapis herbeux, usé et jaunâtre du sol, on aperçoit au loin, dans un coin de la plaine, ordinairement vide, des êtres qui s'agitent; on reconnaît en s'approchant quelques hommes affairés autour des bêtes d'une caravane; un trou creusé en terre exhale une fraîcheur humide, qui surprend et ravit après la chaleur de l'étape; à côté, la glaise fouillée reçoit l'eau saumâtre et trouble que les hommes tirent du puits dans des outres ruisselantes; tout autour, la végétation, ranimée, verdoie. Las de leur marche, les caravaniers sommeillent sur le sol, tandis que les ânes, écrasés sous leurs charges d'alfa, boivent, lents et silencieux, les naseaux perdus dans l'eau jaune. Les gardiens de l'oglet s'empressent, tirent l'une après l'autre les deux outres du puits et les vident dans les réservoirs et, plus loin, les chameaux indifférents ru-

minent en balançant leur regard noir, clignotant et stupide aux deux extrémités de l'horizon. La fatigue jette son lourd silence sur tout cela; on n'entend que le choc argentin des gouttes d'eau qui retombent dans le puits, la coulée rapide des outres dans le réservoir et le souffle satisfait d'une bête rafraîchie.

L'homme ne vit qu'autour de ces points d'eau; la caravane y passe et la tribu reste aux environs; les marchés ont lieu à côté. Pour tenir la plaine il faut les tenir; c'est pour les conquérir qu'on se battra, et il faut les conquérir pour aller plus loin.

III

Au nord de la ligne de l'oued Zeroud, le pays change. Un système montagneux compliqué ferme la vue; on l'appelle, dans son ensemble, massif de la Zeugitane; détaché du plateau central numide, il court du S.-O. au N.-E. et, des monts de Tebessa, s'avance en éventail vers la mer. Les crêtes sont peu élevées, mais abruptes; les pluies les ravinent profondément et taillent leurs silhouettes en traits anguleux que nul gazon n'amollit; à mesure qu'elle descend, l'eau creuse davantage, entraîne tout ce qui n'est pas le roc et désagrège le roc lui-même. Au fond du val, dans la coupure nettement tranchée de son lit trop large, l'oued scintille sur le caillou, s'étale en nappes tranquilles sur les fonds de sable, au pied des lauriers roses, gazouille sur les pentes rocheuses, tourne brusquement derrière les éperons monta-

gneux et glisse en s'épuisant dans la plaine, où il se meutr en un mince filet d'eau qui hésite, ondule et s'évapore. Les pluies qui tombent sur la montagne enflent rapidement le ruisseau chétif. Aucune goutte n'est perdue, nulle racine ne l'arrête; les gazons rares la retiennent à peine un instant; elle roule très vite dans les fonds; chaque roc envoie son tribut, chaque ride du sol sa cascade et l'inondation galope dans la plaine en rongeant ses rives sablonneuses devenues trop étroites. Le passage est alors impossible, mais le flot court vite et le ciel a eu à peine le temps de bleuir que déjà l'oued assagi coule, comme devant, son mince filet d'eau qui suffit à peine à mouiller les sabots du cheval qui passe.

Ces oueds ne sont pas des obstacles, mais ils n'ouvrent pas de routes; leurs vallées sont trop tourmentées dans la montagne et mal orientées dans la plaine; elles viennent de partout et ne conduisent nulle part. On se ne fixe pas sur leurs rives, que le moindre flot éboule. Ce ne sont pas des rivières, mais de l'eau qui court, aujourd'hui abondante, demain tarie, ici bienfaisante, là-bas dévastatrice, partout et toujours capricieuse et fantasque. Cependant cette eau est précieuse; sans elle le sol se dessèche et la végétation s'atrophie. L'homme la retient du mieux qu'il peut par des barrages et la distribue dans ses glèbes par des canaux. Il regarde verdir ses moissons tandis que son voisin d'en bas voit dépérir les siennes, et c'est une perpétuelle cause de guerre entre l'habitant de la plaine et celui de la

montagne, chacun voulant sa part de l'eau bienfaisante qui est à cette terre désolée ce que le sang est à notre chair.

Les vallées supérieures sont larges; les montagnes les entourent sans les étrangler; chacune d'elles constitue un petit monde à part. L'accès en est difficile. Un homme en approche sans grand'peine; une troupe l'aborde malaisément si l'habitant ferme les passages[1].

IV

Le littoral est très étendu; il regarde le septentrion et l'orient et appelle de tous côtés l'envahisseur. Le marin, qu'il vienne d'Espagne ou de France, de Sicile ou d'Italie, de Grèce ou de Syrie, le trouve sur sa route et y pose le pied; il s'y fixe et ne le quitte plus. Il faut, pour conserver la mer, posséder ce sol, y créer des postes qui commandent les deux bassins de la Méditerranée et des escales qui abritent les flottes de commerce et offrent un point d'appui aux escadres de guerre. Les ports, peu nombreux, mais bien placés et suffisamment sûrs. sont, dans la main de celui qui les tient, une arme à deux tranchants; avec eux, on domine la mer et

[1] « La configuration du pays, qui place des contrées sauvages au milieu de contrées fertiles, le rend très difficile à garder. La nature semble s'être chargée d'entretenir la barbarie auprès de la civilisation en lui procurant, au milieu même des terres les plus riches, des asiles à peu près inabordables. C'est ce qui a rendu la pacification de l'Algérie si difficile à nos troupes. » (Boissier, *Afrique romaine*, p. 123.)

l'on peut conquérir l'arrière-pays. Mais celui-ci se défend. La montagne s'oppose et l'eau se refuse; les vallées, péniblement atteintes, ouvrent d'autres vallées qu'il faut encore tenir, et, tant qu'il en reste une, rien n'est acquis. Cependant les montagnes fuient à l'horizon, les hauts plateaux s'étendent à perte de vue, le conquérant va toujours plus loin chercher la frontière qui fermera son empire, et ne la trouve nulle part. Quand la montagne s'abaisse, le Sahara commence, et il est plein d'ennemis. Rien n'est plus singulier que la structure de cette contrée qui, de toutes parts, sollicite l'invasion puis se referme sur elle, l'absorbe et la dévore.

Le littoral et la plaine sont conquis aisément; la montagne est difficile à occuper. Le littoral est ouvert à toutes les civilisations; la montagne est sourde aux échos du dehors. L'homme qui l'habite est jaloux des richesses qu'il voit étalées à ses pieds; il les convoite et cherche à s'en emparer. Le maître du littoral se sent mal assuré dans sa possession tant qu'il n'a pas dompté son voisin et fait tout pour le soumettre. Entre eux, la lutte est perpétuelle, acharnée, inexpiable.

Au VIIe siècle de notre ère, le maître du pays plat semblait être le Byzantin.

II

LES BYZANTINS.

I. La conquête vandale (427-429 J.-C.). Difficulté qu'éprouvent les Barbares à se maintenir. Genséric traite avec l'Empereur (435). Son administration.
II. Campagne de Bélisaire. Bataille de Decimum (533). Soumission et coopération des chefs berbers. Bataille de Tricamarum et fin de la domination vandale.
III. Organisation de la conquête. Mise en état de défense. L'armée grecque; armement et tactique. Indiscipline des soldats. Les lignes de forteresses.
IV. La lutte avec les Berbers; leurs grands chefs et leurs expéditions contre le *limes*. — L'administration grecque. Le *préfet du prétoire* et ses bureaux. La législation et le régime fiscal. L'impôt est le moyen et la fin du gouvernement, mais son poids écrase le contribuable. L'administration devient militaire. Révolte du patrice Grégoire. — État du pays durant les dernières années de la domination byzantine.

L'empereur grec possédait le pays depuis 533 de notre ère. Rome l'avait jadis conquis, soumis et presque assimilé. Au ve siècle, vers 427 ou 429, les Vandales vinrent avec leurs frères les Suèves et les Goths, et d'autres barbares encore, et supplantèrent sans grand'peine l'Empire. Ils étaient aryens : les Donatistes avaient facilité leur marche; ils apportaient le trouble et promettaient le pillage : les Maures, alliés peut-être, sûrement complices, les avaient aidés ou suivis pour profiter du butin[1].

[1] Mercier, 144.

A peine installés sur leur conquête, ils s'y sentirent mal à l'aise. Pour tenir cette contrée, il faut, en partant de la côte, prise comme base d'opération, cheminer par échelons vers l'arrière-pays, y pousser des troupes et y établir des postes, comme on plante des pilotis dans un terrain meuble, pour jeter une route sur le marais. Les troupes s'épuisent et demandent des renforts; les postes réclament des garnisons, des armes et des vivres; mais la côte n'a rien de tout cela et appelle à son tour les vaisseaux et les hommes de la métropole, qui y envoya les premiers conquérants. Elle regarde avec inquiétude l'intérieur qu'il faut tenir en respect et, s'il se peut, soumettre, et avec impatience la mer qui lui apportera des secours. Les Vandales avaient tout à craindre de l'intérieur[1] et rien à espérer de la mer, qui n'était pas à eux, mais à l'Empire. La position était intenable: ils se trouvaient entre deux feux et instinctivement, se tournèrent vers Rome, dont la majesté caduque leur en imposait encore. En 435, Genséric conclut à Hippone un traité avec l'Empereur; il promettait de payer tribut. Sept ans plus tard, il ob-

[1] « Dès le règne de Hunéric, les montagnards de l'Aurès se proclamaient indépendants sans que les Vandales pussent réussir à les faire rentrer dans le devoir; peu après, les indigènes du Hodna et des Ziban, les grands chefs des Maurétanies, suivaient cet exemple, rattachés tout au plus au royaume vandale par un lien de vassalité. Bientôt enhardies par l'impunité de leur révolte, on vit les tribus maures descendre dans la plaine et, franchissant la ligne abandonnée des forteresses romaines..., ravager cruellement les hauts plateaux de la Numidie..... » (Diehl, p. 11.)

tenait de Valentinien la cession de la Byzacène jusqu'aux Syrtes et la partie orientale de la Numidie. Tranquille du côté de la mer qui, si elle ne le fortifiait pas, du moins ne le menaçait plus, il se tourna vers l'intérieur et l'administra. Ses procédés furent simples; il « partagea les terres en trois lots : les biens meubles et immeubles des plus nobles et des plus riches ainsi que leurs personnes furent attribués à ses deux fils, Hunéric et Genson. Le deuxième, se composant principalement des terres de la Byzacène et de la Zeugitane, fut donné aux soldats en leur imposant l'obligation du service militaire. Enfin le troisième lot, le rebut, fut laissé aux colons. » (Poulle, *Maurétanie*, p. 146-147.)

Ce partage ne satisfit personne; les vainqueurs se disputèrent les biens que regrettait le Romain et que convoitait le Maure. Ils s'y usèrent et furent incapables de défendre leur domaine contre l'Empire grec quand celui-ci, réveillé par Justinien, entreprit de rétablir l'autorité du basileus sur la terre africaine et envoya, en 533, Bélisaire à sa conquête.

II

Bélisaire, débarqué à Caput Vada (Ras Kaboudia), remit en peu de temps la main sur l'ancienne possession de ses maîtres. Alors commença l'histoire de l'Afrique byzantine. Il serait audacieux de la traiter après un auteur qui l'a minutieusement étudiée et supérieurement comprise. M. Ch. Diehl, dans son

remarquable ouvrage[1], nous dit tout ce qu'on en peut savoir et nous suggère tout ce qu'on en peut penser. Il est là dans son domaine. Nous y pénétrons à sa suite, en intrus, pour y demeurer le moins possible, embrasser d'un rapide coup d'œil les caractères de cette époque et saisir le point de départ de ce qui va suivre.

La victoire semble avoir été facile; les colons accueillirent le lieutenant du basileus en libérateur, et, « à la nouvelle de la bataille de Decimum et de la chute de la capitale vandale, les grands chefs des tribus sortirent de leur neutralité. De la Byzacène, de la Numidie et de la lointaine Maurétanie même, ils envoyèrent des ambassades au général byzantin, chargées d'apporter leur hommage et de promettre leur alliance au représentant de Justinien; ils demandaient en échange une nouvelle et solennelle investiture de leur commandement »[2].

Le succès de la journée de Tricamarum, qui vit la fin de la domination barbare en Afrique, fut dû en grande partie sinon à leur appui, du moins à leur neutralité bienveillante.

III

Le pays conquis, Bélisaire l'organisa. Il commença par construire des forteresses. Cela suffit à

[1] *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique* (503-709); Paris, Leroux, 1896, 1 vol. in-8°.
[2] Diehl, p. 23.

nous montrer le caractère de la domination byzantine : celle-ci n'est qu'une occupation militaire. Mais la puissance vandale était abattue et rien n'en subsistait[1]; la population du Byzacium et de la Proconsulaire était pacifique et n'aspirait qu'au repos; contre qui ces murailles et ces garnisons? Contre le Maure, allié douteux, ennemi probable.

L'armée que Bélisaire avait amenée comptait environ 16,000 réguliers, 10,000 d'infanterie et 5 ou 6,000 de cavalerie[2] avec, en outre, 400 Hérules et 600 archers huns[3], tous aguerris dans les luttes avec les Perses, mais indisciplinés[4] et volontiers pillards[5]. Leur chef leur en imposait cependant, et, tant qu'il fut là, l'ordre régna. Ses successeurs n'eurent pas la même autorité et durent souvent combattre de dangereuses rébellions. En 546, Aréobinde fut tué par le duc de Numidie, Guntarith, qui avait soulevé une partie de l'armée[6]. En 548, les réguliers se révoltèrent contre Jean Troglita qui ne put les soumettre qu'avec l'aide de ses auxiliaires indigènes[7]. Un jour vint où le général lui-même donna l'exemple aux troupes et les mena à l'assaut de Byzance et du pouvoir impérial. Vers 640, le pa-

[1] Les chefs et les meilleurs soldats furent transportés en Asie. Voir Diehl, p. 37.
[2] Diehl, p. 16.
[3] Diehl, p. 16.
[4] Diehl, p. 17, 27, 336, *passim*.
[5] Diehl, p. 27, 29.
[6] Diehl, p. 354.
[7] Diehl, p. 378.

trice Grégoire tient le pays sans se soucier du basileus et, avec ce qui lui reste de soldats, le défend pour son compte contre un nouvel envahisseur. Cette armée était en somme une force médiocre ; le soldat était bon, marchait droit quand un mauvais esprit ne l'animait pas, et tenait bien devant l'ennemi quand un chef vigoureux maintenait la cohésion. La troupe était lourde, peu maniable, compassée dans son allure, plus apte à supporter le choc de l'adversaire qu'à foncer sur lui. L'infanterie marchait en lignes profondes, couvertes d'épais boucliers, et la cavalerie évoluait sur les ailes par escadrons compacts. L'ensemble donne l'impression d'une masse redoutable qui écrase tout ce qu'elle approche, mais dont on s'écarte facilement. Rien n'est plus singulier et plus décisif que le contraste entre la tactique du général et l'esprit du soldat. Cette tactique ne vaut que par la cohésion mathématique et l'ajustement précis des unités, la fermeté inébranlable du front, l'élan raisonné et la marche rythmée du corps de bataille, l'effacement de la personnalité du soldat dans l'ensemble. Mais le soldat est indiscipliné; il discute la marche et critique les ordres, combat s'il lui plaît et lâche pied s'il lui convient, court plus vite au butin qu'à l'ennemi. Si les rangs flottent, si un escadron s'arrête, l'ordonnance entière est rompue, le front oscille, les compagnies se disjoignent, les ailes se détachent, les hommes se débandent, et la machine de guerre tombe en pièces.

C'était l'ancienne légion sans le légionnaire. On

comprend facilement que les gouverneurs de l'Afrique se soient peu souciés de mener souvent au combat une troupe aussi fragile et de confier à une force aussi douteuse la défense du pays. Derrière des murailles, ces hommes pouvaient faire bonne contenance. On couvrit la province de forteresses. C'était d'autant plus facile que les Romains avaient jadis élevé un prodigieux système défensif, qu'il suffit parfois de remettre en état, et qu'ils avaient laissé un peu partout de solides constructions, temples, cirques, théâtres ou maisons que quelques remaniements transformaient vite en donjons respectables. Les trois temples de Sbeïtla devinrent — M. Diehl nous le dit — des bastions, et de tous côtés les édifices furent mis, de même, à la hâte, en état de défense. Les constructeurs « ont puisé dans les ruines des cités qu'ils rencontraient, sans distinguer entre les différentes pierres qui leur tombaient sous la main, empruntant aux forums leurs bases honorifiques avec les statues qui s'y élevaient, aux temples leurs architraves, leurs colonnes, leurs inscriptions votives, aux cimetières leurs tombes »[1]. Ils ceignaient les villes de murailles, les reliaient par de petits postes, et tendaient sur toute la frontière le réseau étroit de leurs places fortes. C'était le *limes*.

Vers le sud, très loin en avant dans l'intérieur, Capsa (Gafsa) fermait la route qui, des chotts, montait vers Suffetula, Sufes et la Proconsulaire. Sur le

[1] Cagnat. *Timgad*, cp. Diehl, p. 174.

littoral, Junca (Ounga) et Macomades Minores commandaient celle qui venait de la Cyrénaïque en suivant le bord de la mer.

Derrière Capsa, le triangle de Thelepte (Medinet el Kedima), Madarsuma (Henchir-bou-Doukhan ?) et Suffetula défendait l'accès du haut pays. Le triangle dirigeait sa pointe (Suffetula) vers le nord; il fallait s'engager entre Thelepte et Madarsuma, prêter le flanc gauche à l'une et le flanc droit à l'autre, pour donner de front sur la troisième place. Au delà de celle-ci, Sufes (Henchir Sbiba) et Mamma (Henchir Kouki) en première ligne, Tucca Terebenthina (Henchir Dougga), Chusira (Kessera) et Couloulis (Henchir Djelloula ?) en seconde ligne, complètent dans le Byzacium la défense avancée de la Proconsulaire. Celle-ci renferme de nombreuses places jetées au hasard dans les plaines fertiles dont elles défendent les récoltes. Leurs noms nous importent peu; elles ne joueront aucun rôle dans ce qui va suivre. Voilà pour l'intérieur. La côte a aussi ses forteresses. Justinianopolis près du Ras Khadidja, Sullectum (Salekta), Thapsus, Leptis Minor (Lemta), Hadrumetum (Sousse), Horrea Cælia (Hergla), Uppenna (Henchir Fragha), Aphrodisium (Henchir Sidi Khalifa) sont échelonnées tout le long du littoral et défendent chacune un point de débarquement.

Entre le chapelet des places de la côte et le poly-

[1] M. Diehl place à 26 milles au sud de Gabès, à Maret, la place de Gallica ou Marta et signale au milieu de l'isthme une place forte anonyme citée par Corippus (Diehl p. 231).

gone irrégulier dessiné par les positions de l'intérieur, un espace reste vide. C'est la plaine basse du Byzacium, qui ondule des plateaux vers la mer avec, au fond de ses déclivités, des étangs saumâtres comme le lac Kelbia, les Sebkhas Sidi el Hani, Cheri chira et Mecheguig. Rien n'a été fait pour la défendre, et nous avons vu qu'en effet elle était peu défendable. L'occupant reçoit le premier choc de l'ennemi vers Capsa ou Junca si celui-ci vient du sud, sur la côte s'il vient par la mer. L'envahisseur victorieux traverse la plaine sur les talons des défenseurs et les pousse jusqu'aux plateaux. C'est là que sont accumulés les réduits et que se joue la partie définitive.

Byzance ne craignait rien de la mer et se gardait contre le sud, d'où venait le Maure. Toutes ces défenses étaient accumulées contre lui et le contenaient à peine; si parfois elles protégeaient le citadin contre l'assaut et le pillage, elles arrêtaient rarement le flot des tribus qui submergeait les campagnes; les villes semblaient alors des îlots battus par l'inondation.

IV

Le patrice Solomon avait à peine organisé la conquête, que la lutte commença. Elle fut presque perpétuelle, épuisa les armées et ébranla les forteresses. Les troupes grecques tenaient bon quand la trahison ne les travaillait pas, mais leur effectif était souvent très bas et elles durent plus d'une fois céder le terrain.

Elles avaient affaire à forte partie. Les indigènes avaient, à la faveur des troubles, rongé l'ancien *limes* romain mal, entretenu par les Vandales, et envahi les territoires qu'abandonnaient les colons. Ils étaient audacieux, vaguement organisés — nous le verrons plus tard, — mais assez, cependant, pour culbuter l'ennemi débile qui s'opposait à leur marche. Les confédérations de tribus obéissaient à des chefs : Antalas dans le Byzacium, Iabdas dans l'Aurès, Coutsina à l'est, Orthaias dans le Hodna et, en Maurétanie Masuna et Mastigas. Tel d'entre eux pouvait mener au combat 30,000 cavaliers[1], fils de ceux qui jadis avaient culbuté à la Trébie et à Trasimène les légions de Scipion et de Flaminius. Dès 545, les hommes d'Antalas « poussèrent, incendiant et pillant tout sur leur route, jusqu'à Hadrumète[2] ». — « Se répandant partout ils firent, sans même avoir d'égards pour l'âge, subir aux Africains les plus indignes traitements. Alors la plus grande partie des campagnes se trouva vide d'habitants; les populations échappées aux massacres se réfugièrent partie dans les villes, partie en Sicile et dans les îles; la plupart des personnages allèrent chercher asile à Byzance, et, avec une hardiesse croissante, comme personne ne leur faisait résistance, les Maures ravageaient et pillaient tout[3]. » Ils poussaient des pointes jusqu'à Carthage. A quoi servait le *limes?* « En fait, les

[1] Diehl, p. 43.
[2] Diehl, p. 345.
[3] Procope, *Bell. Vand.*, p. 512 ; cp. Diehl, p. 348.

frontières étaient insultées et forcées, le pays ravagé, les habitants surpris et traînés en esclavage[1]. » Dans la province envahie, l'armée tenait mal. En 569, Théodose, préfet d'Afrique, est tué par les Maures; en 570, Théoctistos, *magister militum* de la province d'Afrique, est battu par les Maures et tué; en 571, Amabilis *magister militum* d'Afrique, est tué par les Maures[2]. » Tandis qu'aux soirs de combat le général agonise au creux d'un vallon et que la déroute de ses troupes émeut tout le pays, « les populations sont contraintes de veiller elles-mêmes à leur sécurité et de construire à leurs frais, à côté des places fortes impériales, des redoutes où elles trouveront un refuge[3] ».

S'il en est ainsi au lendemain de la mort de Justinien, que sera-ce plus tard?

Le salut des Grecs était dans les dissensions de leurs adversaires. Les gouverneurs le comprenaient. A défaut d'autorité ils usaient de diplomatie, temporisaient quand ils ne pouvaient frapper et, faute de vigueur, traitaient. La paisible population se souciait peu de gloire militaire et n'aspirait qu'au repos. La sécurité lui suffisait; elle n'espérait pas « l'ordre parfait » que lui promettait l'empereur[4], et se serait volontiers contentée d'une bonne administration.

On lui donna un préfet du prétoire surchargé

[1] Diehl, p. 334.
[2] Diehl, p. 459.
[3] Diehl, p. 464.
[4] *Cod. Just.*, 27, 1, 10; cp. Diehl, p. 97.

d'attributions, écrasé d'honneurs, assisté d'une armée de fonctionnaires, escorté de courtisans et de serviteurs. Les fonctionnaires suffisaient à peine à expédier les multiples affaires que suscitait l'administration, et cependant ils remplissaient les bureaux de Carthage. Les hellénistes nous ont conservé la liste de leurs charges; c'est un annuaire aussi peuplé que celui d'un de nos ministères [1]. De la capitale, ils se répandaient dans la province; chaque ville en comptait une troupe, et chaque bourgade en avait un. Rien ne se faisait sans eux: justice, finances, administration, ils connaissaient de tout. Le Code justinien et les Novelles avaient pénétré en Afrique avec le conquérant et réglementaient à outrance; le colon, longtemps privé de lois, en voyait maintenant une avalanche fondre sur sa tête et sur son bien. Ce dernier surtout était menacé.

Que tous nos sujets sachent que, soucieux de leurs intérêts et pour qu'ils soient à l'abri de toute injustice et qu'ils vivent en pleine tranquillité, nous avons promulgué cette loi. Mais il faut que vous aussi, mes sujets, sachant quelle sollicitude nous avons pour vous, vous payiez avec un absolu dévouement les impôts publics dans leur intégrité sans avoir besoin de la coercition administrative et que vous montriez une obéissance qui nous prouve par les faits toute la reconnaissance que vous inspire notre extrême clémence [2].

Et l'auteur auquel nous empruntons la citation ajoute :

[1] Voir Diehl, p. 97 et *passim*.
[2] Nov. 8, 10; cp. Diehl, p. 116.

Si l'empereur recommandait si énergiquement à ses gouverneurs de ménager les contribuables, c'est qu'il se réservait à lui-même le monopole de les exploiter[1].

Ce fut une exploitation savante, méthodique, inexorable. La fortune privée était traquée dans tous les coins, taxée sous toutes ses formes. Sur la propriété foncière, le *tributum*, la *coemptio*, l'*ἐπιβολή*, les corvées; sur l'agriculture et le commerce, des prélèvements divers en argent ou en nature (*κομμερκίον*), la *nauticatio*, qui frappe la navigation et encore les douanes[2]. Pour percevoir les taxes il faut beaucoup d'agents. Des dix bureaux de *scrinarii* de l'administration centrale, quatre, de chacun dix employés, expédient les affaires financières. Parmi les *auxiliares* de la préfecture, « les plus nombreux étaient ceux que réclamait l'administration des finances : il y avait soixante *exceptores*, greffiers et commis rédacteurs employés aux écritures administratives, et cinquante *chartularii* chargés de la tenue des comptes. Pour recueillir les impôts, le service des finances employait encore cinquante *mittendarii*[3] ». Soit, sur un total de 396, 200 employés affectés au fisc, c'est-à-dire plus de la moitié.

Cela s'explique.

L'impôt est le moyen et la fin de ce gouvernement, la raison d'être et le principe vital de cette administration. Il est nécessaire pour défendre le

[1] Diehl, p. 106.
[2] Diehl, p. 500.
[3] Diehl, p. 105.

pays, entretenir l'armée et les forteresses, payer des tributs déguisés aux chefs indigènes qu'on n'a pu vaincre, et il faut défendre le pays pour s'y maintenir et continuer à lever l'impôt. La victoire le rend plus lourd : l'organisation des nouvelles provinces, la construction d'un *limes* plus lointain, la solde de troupes plus nombreuses exigent de nouveaux sacrifices et ce sont toujours les mêmes qui payent. La paix le rend plus odieux : à mesure que le danger s'éloigne, l'assujetti s'explique moins la nécessité de la contribution; à mesure que l'ordre s'affermit, le percepteur complète ses rôles, perfectionne ses procédés de taxation, saisit plus sûrement et plus complètement la richesse qui se cache. Chaque jour ajoute un rouage de plus à la machine fiscale et apporte une peine nouvelle au sujet taillable et corvéable.

L'impôt a nécessité la création de l'édifice administratif qui fait si belle façade sur l'Afrique byzantine, et c'est lui qui hâte la décomposition du gouvernement.

Tenté par le gain, l'agent prévarique et réclame plus encore que ne demande l'Etat; il fausse la justice pour couvrir ses malversations et énerve l'autorité qu'il détient. Le sujet, écrasé sous la charge, résiste, raisonne, supplie, désespère et finalement se croise les bras devant son champ en friche ou sa boutique vide, et maudit celui qui le ruine.

Mais l'impôt survit à la décomposition administrative qu'il a provoquée. C'est maintenant un tribut

IMPRIMERIE NATIONALE.

payé à des gouverneurs insoumis, à des chefs militaires en rupture d'obéissance; il est toujours aussi lourd et, de plus, il devient inégal, arbitraire. Il reste attaché comme un mal inguérissable au flanc de la province et achève d'épuiser sa substance. Byzance est partie, mais le fatal fardeau qu'elle a imposé à l'Afrique pèse toujours sur elle. Le sujet de Grégoire geint d'ahan sous son poids et ne songe qu'à s'y soustraire.

Il y réussit quelquefois à la faveur des troubles, et c'est un singulier spectacle que celui de ce petit peuple fait de vingt nations, sans cohésion politique ni sentiment national, assis sur un sol fertile, entouré d'ennemis qu'il redoute moins que ses maîtres, laborieux, patient, pacifique, qui ne peut prospérer qu'en dépit du gouvernement qui l'opprime, et trouve son bonheur dans sa faiblesse et sa sauvegarde dans l'insécurité.

L'administration byzantine alla s'affaissant et se désagrégeant lentement; elle avait d'abord été purement civile; en fait, elle prit vite la forme militaire et, cinquante ans environ après la conquête, la reçut définitivement. Où le préfet du prétoire avait échoué, on espéra voir réussir *l'exarque*. L'empereur Maurice, peu après son avènement (en 582), consacra la prédominance du militaire sur le civil[1]; dans les provinces, à côté des *præses*, on plaça des

[1] «Il y a... toute raison de placer entre 582 et 591 l'institution de la nouvelle magistrature (exarchat) et d'en faire honneur à l'empereur Maurice.» (Diehl p. 478).

ducs; cela n'en alla pas mieux. Aussi bien, à cette date, l'histoire s'obscurcit et c'est à peine si, dans ce crépuscule, on distingue un gouvernement désemparé qui, se sentant sombrer, se retient à tout ce qui résiste. Les exarques s'appuyèrent sur le clergé, qui ne tarda pas à les dominer; la carrière du militaire avait été courte : au commencement du VIe siècle, les évêques administraient l'Afrique [1]. L'élément religieux jeta dans le pays un nouveau et puissant ferment de décomposition.

A peine maître de la province, l'Empereur avait violemment réagi contre les dissidents. « Tous,..... ariens, juifs, donatistes et païens furent traités avec la dernière rigueur [2]. » Byzance répandait la bonne parole, et la communauté de foi affermissait les liens trop faibles qu'avait noués le pouvoir civil; mais bientôt les dissensions éclatèrent. Ce fut l'affaire du *Judicatum* et la querelle des trois chapitres. La théologie savante, la sophistique contournée du Grec émurent les âmes simples et la foi naïve de nos Africains. Le schisme fut sur le point d'éclater; la paix rétablie, la suspicion subsista et la dernière attache qui unît l'Afrique à Constantinople se détendit. Le pouvoir civil recouvra par instants quelque énergie; il y eut des gouverneurs puissants, mais ils le furent si bien qu'ils se rendirent indépendants [3]. Au milieu

[1] Diehl, p. 507, 516.
[2] Diehl, p. 40.
[3] « En Afrique comme en Italie, les exarques, après s'être élevés du rang de généraux à la situation de vice-empereurs, finirent, de

du VII[e] siècle, le dernier d'entre eux, Grégoire, tenait le pays en dépit de l'Empereur.

En 646 (Ibn Khaldoun place le fait en 645 [1]) ce gouverneur profita de la minorité du basileus Constant II, qui n'avait que quinze ans, et prétexta de l'attachement que ce prince marquait au monothélisme pour se proclamer empereur. « Les populations semblent s'être jetées avec empressement dans la révolte, et non seulement les Africains romanisés paraissent avoir soutenu le patrice, les tribus berbères aussi embrassèrent le parti de l'exarque, et c'est peut-être pour se rapprocher de ses alliés que Grégoire, quittant Carthage, alla fixer sa résidence à l'intérieur des terres, dans la grande et riche ville de Suffetula [2]. »

Le choix de cette capitale semble indiquer, en effet, que l'usurpateur faisait de la politique indigène. Aussi bien, n'avait-il pas d'autre moyen de se maintenir au pouvoir [3]. La mer était pour lui menaçante comme jadis pour le Vandale, et il était moins fort que ce dernier : une flotte pouvait le surprendre dans Carthage et anéantir le frêle édifice de son ambition. A l'intérieur des terres, il se sentait plus en sûreté; il y

vice-empereurs qu'ils étaient, par devenir des usurpateurs. » (Diehl, p. 481.)

[1] *Prolégom.*, I, XIX. Le fait tient probablement à ce que l'an 25 de l'hégire est à cheval sur les années 645-646 de notre ère.

[2] Diehl, p. 557.

[3] C'était même le seul parti qu'il pût prendre si, comme le croit de Slane, Carthage et les autres villes de la Zeugitane étaient restées fidèles à l'Empire (de Slane *Ibn Khaldoun*, I, XIX).

avait bien les Maures, mais l'administration byzantine lui avait appris comment on transige avec eux. En faussant encore un peu plus ses ressorts fatigués, en accordant davantage, en renonçant, en se rapetissant sous le manteau de commandement ou en en cédant, à la rigueur, un morceau aux chefs les plus exigeants, il pouvait se faire accepter et attendre derrière ses murailles le jour où leurs stupides querelles donneraient à sa diplomatie l'occasion de s'exercer. Ces alliances des Maures avec l'étranger n'étaient pas rares. De tous temps ils avaient vendu leur épée et cherché au loin, sous les enseignes carthaginoises ou romaines, le pillage que l'occupant interdisait en Afrique. Récemment encore, en 610, « les tribus indigènes avaient envoyé leurs contingents pour servir sur la flotte et dans l'armée [1] » d'Héraclius, révolté contre Phocas. En traitant bien les chefs et en les opposant les uns aux autres, Grégoire pouvait défendre les derniers vestiges de civilisation grecque qui subsistaient dans le pays.

Celui-ci, en dépit de tout, était florissant. Le percepteur le laissait respirer, les troupes étaient rares, le Maure était sage et la prospérité renaissait vite. L'administration ruinée [2], la hiérarchie épiscopale décimée laissent les colons tranquilles. Ils ne demandent pas autre chose. Certes, c'est une prospérité bien relative et bien précaire, pâle reflet du merveilleux épanouissement qu'avait provoqué l'oc-

[1] Diehl, p. 521.
[2] Diehl, p. 507, 516.

cupation romaine; mais ce serait, à notre avis, une grave erreur que de considérer cette splendeur comme la vie normale de l'Afrique, le but qu'elle pouvait s'offrir quatre siècles plus tard et qu'elle pourrait encore viser de nos jours. C'était un éclat passager, provoqué par le voisinage de la plus gigantesque métropole qu'empire ait jamais possédée. Rome était un monde au milieu d'un désert, l'Italie, dont elle avait épuisé le sol. Rome avait besoin de blé et d'huile, et les demandait à l'Afrique. Sous ce prodigieux appel d'air, le foyer qu'elle avait allumé dans la province flambait, gagnait au large et resplendissait. Supprimez l'appel d'air : le feu baisse, languit, couve sous les cendres et parfois s'éteint.

Au VIIe siècle, il rougeoyait modestement. Les Arabes nous donnent de la splendeur du pays une description hyperbolique. « En 27, nous dit El-Badji, l'Ifriqïah était des plus florissantes, remplie de grandes cités et de belles contrées. . . De Tanger à Tripoli, on ne voyait que des arbres, des eaux, des fleuves, des prairies et des moissons[1]. » Mais il ne faut pas oublier que l'Arabe sort du désert et que, longtemps après l'exode, il garde encore dans l'œil le reflet des sables et des rocs du sol natal; le plus maigre feuillage l'étonne et le moindre gazon l'enchante; il fait une rivière d'un mince filet d'eau courante. Les frondaisons pâles et tristes des oliviers, les rameaux des térébinthes, des pistachiers et des

[1] El-Badji, 4.

methnan, le *guettaf* des plaines basses et le *retem* des sables du littoral lui semblaient une végétation luxuriante, et la Medjerdah un fleuve imposant. Cependant, cette fois-ci, il n'a pas exagéré; « le pays était boisé plus que de nos jours; de grands arbres couvraient les crêtes, et la végétation forestière était assez dense pour que des villes comme Laribus fussent presque cachées au milieu des bois. . . La presqu'île du cap Bon était couverte de forêts. . .; de même le littoral de la Proconsulaire [1]. »

De cette belle contrée, le Grec n'avait rien su faire. Son administration avait été néfaste. Ses procédés autoritaires, inquisiteurs et tracassiers, troublaient le colon et l'indisposaient. Ce n'était pas tant la faute des institutions que le résultat de la préoccupation qui, perpétuellement, tenaillait le gouverneur, absorbait sa pensée et faussait son action. Le Maure était là qui menaçait toujours. Il a fallu s'appuyer sur lui pour chasser les Vandales, lutter contre lui pour retrouver, ou à peu près, l'ancienne frontière de Rome, négocier avec lui pour la maintenir tant bien que mal. Finalement, les efforts de l'armée et de la diplomatie sont demeurés vains; vers 640, Byzance, trahie par les siens, a renoncé à la lutte, et les Grecs qui restent se berbérisent et s'abaissent au niveau de leurs farouches voisins pour conserver un fantôme d'autorité. L'Empire n'a pas pu s'emparer de

[1] Diehl, p. 406.

l'Afrique. Le véritable maître de celle-ci, c'est l'indigène, le Berber[1].

[1] « La restauration byzantine fut toute en façade; peu de colons se hasardèrent à suivre en Afrique les fonctionnaires et les soldats grecs. En somme, c'est en face du peuple berbère reconstitué en partie comme nation, mais appauvri par les luttes incessantes de la période byzantine, en partie indépendant, en partie soumis à une poignée de fonctionnaires grecs, que vont se trouver les Arabes. » *La Tunisie*, t. I, p. 391.)

III

LES BERBERS.

I. Origine des Berbers.
II. La race s'est maintenue malgré les invasions successives.
III. Le type berber.
IV. Le caractère berber. Jugement des anciens. Attitude des Berbers vis-à-vis de Carthage et de Rome. Les soulèvements.
V. La vie berbère. Sédentaires et nomades.
VI. Les centres de ralliement. Villes, *kefs*, *guelaas*.
VII. Le gouvernement. L'aristocratie. L'autorité appartient à un chef unique ou à un conseil. Précarité de l'État en Berbérie. Impuissance et insuffisance du chef. La loi, la religion. Instabilité des tribus. Ses causes. La politique des grands chefs.
VIII. Tactique des armées berbères. Les marches et les batailles.
IX. Les tribus à l'époque de l'invasion arabe. Leur attitude vis-à-vis de Byzance. Pourquoi le Berber n'a pas été assimilé.

I

Salluste les appelle *Numides*, Procope, *Maures*. Nous les nommerons *Berbers*, à l'exemple des Arabes. Curieux de ramener les mots étrangers à des racines de leur langue, ils s'ingénièrent à trouver à ce nom de naïves étymologies [1]. Nous n'y voyons que l'altération du *Barbari* des Latins [2].

Le monde civilisé les trouva en Afrique; il ne

[1] Beladori, *Fotouh*, p. 229.
[2] Fournel, I, p. 32.

voulut jamais les considérer comme autochtones; Salluste voit en eux un mélange de Gétules et de Perses[1]; les Arabes les font venir du Yemen, de la terre de Kana'an ou de la Syrie[2]. Ibn Khaldoun les amène d'Égypte[3]. La science moderne fut parfois tentée d'admettre de semblables hypothèses : d'Herbelot affirme que, bien avant la conquête, on parlait arabe en Afrique[4]; Silvestre de Sacy le réfute. Caussin de Perceval fait régner en Maurétanie, entre 40 et 60 avant J.-C., un roi du Yemen, Afriqous ibn Abrahah[5]; Fournel le rétorque[6]. La science moderne n'est pas, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, plus avancée que les annalistes de jadis.

Quant aux Berbers eux-mêmes, ils n'ont pas d'opinion là-dessus. Certaines de leurs tribus, Zenatah, Kitamah, Sanhadjah, Hoouarah, se réclamèrent d'une origine arabe : ambition de conquis qui veulent se mêler aux conquérants; ceux-ci, indifférents ou politiques, admirent volontiers la fable. Le fait ne vaut que par l'affinité qu'il dénote entre les deux races.

Il n'y a pas *une*, mais *des* origines berbères, nombreuses, confuses et lointaines. Le plateau septentrional du continent africain appelle l'envahisseur

[1] Salluste, *Bell. Jugurth.*, XVIII.
[2] Fournel, I, p. 33.
[3] *Ibid.*, p. 177.
[4] *Bibl. Orient.*, p. 61, c. 2.
[5] *Essai*, t. I, c. I.
[6] Fournel, t. I, p. 27.

de toutes parts. L'Ibère y pénètre par les colonnes d'Hercule, les flots méditerranéens y jettent chaque jour des Baléares, des Corses ou des Sicules, en attendant le Romain; du désert de Libye surgissent, à chaque saison, les Coptes et les Juifs, en attendant l'Arabe; et la marée des Gétules monte du Sahara.

C'est là qu'est le grand réservoir d'hommes; c'est de là que viennent les éléments neufs qui renouvellent le sang des habitants du nord, tari par les guerres ou usé par la vie trop facile. D'où sont ces gens du sud? Peu nous importe. Il nous suffit de savoir que leur montée submerge périodiquement le mélange abâtardi du nord, noie Ibères, Baléares, Sicules, Juifs et Numides dégénérés, sous une nouvelle vague berbère. Grâce à eux, le sang reste pur, l'esprit intact, et la race conserve la plus singulière vitalité qui se puisse voir.

II

Il y a une race berbère. Des hommes d'origine commune, de même sang, de même apparence, de même langue, de même caractère et de même pensée vivent côte à côté, obéissent aux mêmes coutumes, s'unissent dans les mêmes pratiques.

Malgré les mélanges, la race se maintient pure et demeure une. Les éléments étrangers sont vite assimilés: la quasi perpétuelle infusion du sang original du sud rajeunit la nation et fait saillir les reliefs profonds de sa physionomie. Aujourd'hui encore, rongé

par la civilisation européenne, martelé sur toutes ses faces par nos institutions, privé de la trempe du sud, le métal subsiste intact comme au premier jour.

Il y a encore un type et un caractère berbers [1]. Combien plus accusés étaient-ils jadis, aux temps lointains où l'Islam n'avait pas appesanti sa lourde calotte sur le cerveau numide, alors que l'Africain du nord vivait, en fait, indépendant et libre de pensée comme de corps sur ses plateaux et ses montagnes.

Chose singulière ! l'antiquité méconnut l'unité de cette race et son existence même. Le Carthaginois ne s'en soucia guère et le Romain n'en eut cure. Il ne vit qu'une tourbe de barbares, turbulents, pillards, acharnés ennemis de la paix qu'il imposait au monde; il les broya sous le poids de ses légions.

C'est l'Arabe qui, le premier, soupçonna l'unité dans la confusion numide; pénétrant plus avant que ses devanciers dans la vie de ses sujets, il reconnut leurs affinités, discerna leur esprit, et, dans les *Maures*, découvrit le *Berber* [2].

III

Il y a un type berber. A l'intérieur du *limes* byzantin, nous rencontrons déjà dans les campagnes, paissant les troupeaux ou rôdant d'un pied furtif autour des cités, des hommes que leur allure

[1] *La Tunisie*, I, p. 17.
[2] *La Tunisie*, I, p. 386.

étrange décèle : ce ne sont pas des Grecs; ils n'en ont ni la physionomie éveillée et fine, ni le costume apprêté; ce ne sont pas des colons : ils n'ont ni l'attitude soumise du sujet ni l'apparence pacifique du cultivateur. Ils restent muets et observent; leur œil noir fouille tous les coins, interroge toutes les physionomies, se détourne, quand on le fixe, avec embarras et dédain. S'ils se sentent épiés, ils s'en vont d'un pas agile, franchissent le *limes* et disparaissent derrière la prochaine colline.

Ce sont des Berbers; suivons-les : leur marche élastique et bien rythmée les porte vite au flanc d'une montagne, vers un amas de huttes tapies sur le sol; on vient à leur rencontre, un groupe se forme. Ce sont de beaux et grands hommes; la tête, massive et carrée, ouvre sur le monde de petits yeux noirs fendus en amande, enfoncés dans l'orbite, scintillants et mobiles; les sourcils se contractent facilement et, dans le front surbaissé, un pli têtu se dessine. L'entêtement s'accuse dans la mâchoire puissante, armée de crocs solides et couverte d'une barbe rude, rare et courte, dans la bouche lippue, largement fendue, aux commissures tombantes, dans le nez aquilin, aux narines avides. On devine derrière le front épais une pensée rare qui sommeille; elle éveille parfois dans les yeux un éclair de malice; le visage, alors, se détend, le hiatus de la bouche s'élargit et les lèvres difformes esquissent un sourire. Ces lueurs sont rares, la physionomie reste

le plus souvent fermée[1]. Cette tête repose sur un corps desséché par l'ardeur du soleil; des muscles serrés et noueux s'attachent sur une charpente massive et, sous la toile qui constitue tout le vêtement, jouent à l'aise, par brusques détentes; les nerfs sont à fleur de peau et partent avant que le cerveau n'ait commandé : de là des mouvements exhubérants, une grande emphase du geste, une perpétuelle saccade de tout l'organisme. A pareil jeu, celui-ci s'épuise vite. L'émotion passée, la machine s'arrête, le corps s'affaisse, les membres se détendent et tout l'être se fige dans une immobilité muette. Cela ne marche que sur des impulsions vives et actuelles; l'effort est prodigieux, parfois disproportionné avec l'objet à atteindre : supprimez l'impulsion, le mouvement cesse aussitôt. L'homme manque de grâce, la femme n'a pas de beauté; ce sont des corps vigoureux, commandés par des volontés impérieuses et instables.

IV

Certes, à ne considérer que l'Ifriqïah proprement dite, le type est déjà fort altéré au VII[e] siècle de l'ère chrétienne; le sang étranger coule en larges ondes dans les veines des hommes qui suivent Faraxen ou Koçeïlah : l'esprit reste le même. « Genus

[1] Considérer les belles photographies de types berbers qui illustrent l'article de M. le D[r] Bertholin dans la *France en Tunisie*. (Paris, 1887.)

hominum mobile, infidum », avait dit d'eux Salluste[1]; « Gens indomita et inter accolas latrociniis fecunda », répète Tacite ; Procope, cinq cents ans plus tard, nous dit que « chez les Maures, il n'y a ni crainte de la divinité, ni respect des hommes. Ils ne s'inquiètent ni des serments prêtés, ni des otages livrés, quand bien même ce sont les enfants ou les frères de leurs chefs; il ne peut y avoir de paix avec eux que s'ils sont tenus en respect par la crainte de l'ennemi »[2].

Il ne peut y avoir de paix avec eux :

La pauvreté du sol, la précarité des récoltes, l'ardeur du sang, l'appât des richesses voisines, tout les pousse à la guerre; ils l'engagent d'un élan furieux, la soutiennent avec la ténacité redoutable du soldat qui sait fuir pour revenir à la charge, abusent de la victoire comme le reître lâché au pillage[3], et subissent la défaite avec le fatalisme perfide de gens que l'avenir destine à l'Islam.

Ils se sont toujours battus, ils aimeront toujours la guerre; aujourd'hui encore, les hommes d'une de leurs plus fières tribus répètent à demi-voix leur dicton familier :

Es-serdj oul' ledjâm
oul' 'aïch 'ala'l' Islam.

[1] *Bell. J.*, x, c. i.
[2] *Bell. Vand.*, 443, cité par Diehl, p. 311.
[3] Dans la guerre de Régulus contre les Carthaginois, « les Numides faisaient encore plus de ravages dans les campagnes que les Romains ». (Polybe, *Hist. Relig.*, liv. I, ch. xxxi, p. 2.)

« La selle et la bride, et la vie sur l'Islam » : les longues chevauchées nocturnes dans les lauriers roses des oueds, les attaques soudaines à la tombée du jour, le massacre et la razzia, les retours triomphants, alourdis de butin.

Mille ans avant notre ère, ils ont eu leurs temps héroïques, ils ont été en Égypte et se sont installés dans le delta; chassés du pays, ils revinrent en Ifriqïah, se battirent entre eux et, plus tard, attaquèrent les colonies phéniciennes de la côte.

Les Carthaginois, penchés sur leurs comptoirs qu'abritaient de solides murailles, songèrent plus à traiter qu'à combattre et tournèrent à leur profit la rage de guerre de leurs incommodes voisins, en achetant leur sang, la seule chose qu'ils pussent vendre. Les plus rapprochés étaient payés pour défendre le domaine punique contre les autres. Puis vinrent les Romains, qui prétendirent imposer la paix, non la brocanter.

On se battit : cela dura longtemps; deux cent trente-deux ans[1]. Le pays se défendait autant que ses maîtres. Enfin la légion l'emporta : des routes éventrèrent les montagnes, des *castella* surgirent sur toutes les collines, la culture gagna rapidement sur la barbarie, les Numides se soumirent ou s'en allèrent. Ils n'allèrent pas loin; la Maurétanie leur servit de refuge, l'Aurès leur fut un solide bastion, et le constant afflux des Gétules ranima leur vigueur.

[1] Mercier, I, p. 100.

La paix ne dura pas cent ans : la pacification générale date de 43 après J.-C., en 138, à l'avènement d'Antonin, les Berbers se soulèvent; ils sont vaincus et débusqués de l'Aurès. Cinquante ans plus tard, nouvelle attaque repoussée par Pertinax. En 222, la Maurétanie césarienne est en feu; en 260, Faraxen entraîne les Fraxiniens; vers 264, les Quinquégentiens suscitent un mouvement général; en 270, Aradion agite la Numidie. Dès lors, les attaques ne se comptent plus, le *limes* ruiné ouvre ses brèches aux barbares, l'esprit des légions s'aigrit (on en vit s'unir à l'ennemi[1]), les luttes religieuses s'en mêlent, donnent aux Romains des prétextes d'alliance avec le Numide, au Numide des prétextes de rapines chez le Romain. Le gouvernement résiste comme il peut; mais rien n'y fait, ni victoires sans lendemain, ni soumissions cauteleuses des grands chefs, ni transport imposé des tribus d'un canton dans un autre[2], ni fixation des peuplades au sol : le flot monte et bat chaque jour plus fort la muraille romaine; elle était solide et eût résisté longtemps sans doute; une vague plus dense et plus brutale la balaya d'un seul coup. Ce fut l'invasion vandale.

Vandale ou Romain, pour le Berber, c'était tout comme. La lutte continua entre l'homme des douars et l'homme des villes. L'attaque du premier fut plus vigoureuse; il se renforçait sur la ligne du désert et brisait enfin la chaîne des *castella*, qu'avait tendue

[1] En 372, lors de la révolte de Firmus.

[2] En 288, Maximien fait transporter une partie des tribus.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Rome; la riposte du second fut plus maladroite; il arriva moins vite à la parade, rompit sans cesse, puis traita. En 437, l'arien Genséric appela le Berber à l'aide contre les catholiques orthodoxes; peut-être leur céda-t-il la ligne frontière du sud[1]. L'alliance dura peu; en 483, les indigènes se soulevaient en masse et se rendaient maîtres de l'Aurès et du Djerdjera. Ils en descendaient les pentes quand parut le Byzantin. Nous savons quels rapports entretint avec eux le nouveau maître de l'Ifriqïah et les retrouvons au VIe siècle ce qu'ils étaient au Ier : « Genus hominum mobile, infidum ».

V

Leur vie n'a pas changé : tels Salluste nous les dépeint, tels les retrouve Procope, tels les décrit Ibn Khaldoun.

« Les Numides ne se nourrissent guère que de lait et de la chair des animaux sauvages, sans y ajouter le sel et tous ces assaisonnements qui irritent le palais[2]. » — « Les Maures habitent, été comme hiver, dans des huttes où l'on respire à peine; ni la neige, ni la chaleur, ni aucune autre nécessité ne leur font abandonner ces misérables retraites. Ils couchent par terre; seuls les plus riches d'entre eux s'étendent parfois sur une peau de bête. Ils ne changent pas

[1] Mercier, I, 145.
[2] Salluste, LXXXIX.

de vêtements selon les saisons; en tout temps ils ne sont vêtus que d'une tunique grossière et d'un manteau de rude étoffe. Ils n'ont ni pain, ni vin, ni aucune des choses qui rendent la vie agréable. Le blé, l'épeautre, l'orge leur servent de nourriture [1]. » — « Ils construisent leurs demeures soit de pierre et d'argile, soit de roseaux et de broussailles, ou bien encore de toiles faites avec du crin ou du poil de chameau [2]. »

Qui ne reconnaît dans ces lignes le *gourbi* et la *kheimah* de nos jours, l'indescriptible burnous, les galettes d'orge arrosées, toutes brûlantes, de larges lampées de lait de brebis?

Salluste nous les représente « tantôt sédentaires dans les régions montagneuses ou les plaines fertiles, tantôt nomades, errants sans autre demeure que la place où la nuit les contraignait de s'arrêter ». Ibn Khaldoun nous les montre « s'adonnant à la vie nomade et parcourant avec leurs troupeaux les pâturages auxquels un court voyage peut les amener. Lors de la conquête musulmane, toutes les tribus portant le nom générique de Hoouara... habitaient la province de Tripoli et la partie du territoire de Barqah qui en est voisine; les uns possédaient des demeures fixes, les autres étaient nomades [3]. »

Nomades, ils paissent leurs troupeaux, brebis, bœufs et chameaux; l'herbe rase et pauvre des plaines

[1] Procope, *Bell. Vandal*, p. 435, cité par Diehl p. 309.
[2] Ibn Khaldoun, I, p. 167.
[3] Ibn Khaldoun, I, p. 275.

est vite tondue, l'eau des puits avares plus vite bue encore, et la tribu se transporte de plaine en plaine et d'oglet en oglet, montant vers les pâturages du nord, quand le soleil s'élève sur le tropique, et redescendant au sud, quand viennent les pluies d'hiver. Chaque année voit le troupeau poudreux passer des sables du sud aux prairies septentrionales. Bientôt les tribus se font une accoutumance, le pas de leurs bêtes lassées les ramène aux mêmes lieux; ce sont leurs terrains de parcours. Jalousement défendus, ardemment convoités, ils servent souvent de champs de bataille.

Sédentaires, les Berbers cultivent le sol. A nous autres, cela paraît tout simple : cultiver la terre, quoi de plus naturel, de plus nécessaire et de plus facile? Nous commençons par là : nos sociétés s'incrustent dans le terroir, elles y plantent des racines tenaces et s'y accrochent si bien, que la terre et l'homme se combinent, s'amalgament, forment un tout qu'on ne peut dissocier. En Berbérie, il n'en va pas de même : la glèbe est ingrate, et répond mal à l'effort du tâcheron; elle est aride et réclame une eau qu'on ne peut lui donner qu'à grand'peine et grande économie; elle s'étend à perte de vue, ouverte à la chevauchée du pillard comme au souffle du siroco.

L'un et l'autre brûlent la moisson du cultivateur paisible. Défoncer le sol, l'arroser, le défendre, c'est trop demander à ce dernier. De guerre lasse, il se retire et monte sur les sommets. Ici, la terre est plus

maigre encore, mais les sources sont proches, et l'ennemi est loin.

La tribu s'accroche au flanc d'une montagne, met, à l'orée du val, une garde qui la protège, au sommet du mont une sentinelle qui veille et remue avec courage la mince couche de terre que les pluies ont laissée sur l'ossature du roc. Là éclatent l'endurance et la ténacité de la race : des pierres roulées dans le lit du torrent font une digue qui en régularise le débit, des canaux ouverts le long de son cours portent l'eau dans les cultures; les champs s'étagent de colline en colline et poussent patiemment leurs sillons jusqu'au sommet le plus élevé; la terre conquise pied par pied donne un peu de blé, beaucoup d'orge et de millet, des légumes dans les fonds bien arrosés. Tout au haut du mont, les gourbis s'entassent et prospèrent.

La société sédentaire berbère est fondée. Fait grave, qu'on n'a pas assez observé : dans l'Ifriqïah, la mise en valeur du sol marche à l'inverse de chez nous. Nous prenons d'abord les terres grasses des vallées, nous nous y établissons solidement et les défendons par de bonnes forteresses élevées sur les collines qui dominent le fleuve. L'occupation assurée, nous montons dans les vallons latéraux et prenons d'assaut, un à un, les remparts montagneux qui ferment la plaine. Dans celle-ci, l'air et les idées circulent largement, les communications faciles développent le commerce, des rapports s'établissent vite avec les sociétés voisines, les grands horizons

apprennent à l'œil à voir très loin; l'esprit le suit, s'élargit et s'assouplit. — Le Berber sédentaire tient les sommets : d'abord il s'enchâsse dans une gorge étroite, se dérobe derrière un paravent de montagnes, risque à peine un regard, par delà ses postes avancés, dans la plaine, y descend rarement, en revient vite. Par delà l'arête de rochers qui borne sa vue, il ne connaît plus rien et le monde finit où le dernier sillon de son champ va mourir dans le caillou de la pente devenue trop rapide. Après, c'est l'ignoré, c'est-à-dire l'ennemi. Chaque vallon couve sa tribu; chaque tribu reste à l'écart dans son vallon; ce sont autant de petites sociétés primitives, qui se suffisent à elles-mêmes, s'interrogent peu, pensent moins encore et s'entêtent dans le labeur des champs. — Ce fait, c'est toute l'histoire de la race.

Elle végète dans quelques coins ignorés, cultivés et tranquilles, agite dans les plaines l'existence vide du nomade et, partout, recommence chaque jour la vie de la veille, sans un progrès. Au fond, quel était son tempérament? Sédentaire ou nomade? Est-elle, comme nous le supposions tout à l'heure, montée des basses terres sur les plateaux, pour y vivre en paix, ou descendit-elle, au contraire, du mont dans la plaine, pour y vaguer à l'aise? Il semble que le Berber fut plutôt un nomade.

Certains indices pourraient nous faire supposer le contraire. Rome, pendant un temps, réussit à le fixer au sol; mais de nouvelles invasions, venues du

sud, l'en arrachèrent, et il n'y reprit plus racine. On pourrait le comparer à sa terre natale qui, privée des soins de l'homme, retourne au désert. S'il revient à la vie nomade, c'est qu'elle lui convient mieux; toute l'antiquité nous montre en lui un vagabond invétéré qui ne se fixe quelque part que contraint et forcé. Son ambition serait de tenir la plaine et de la battre en tous sens; mais les tribus les plus puissantes parviennent seules à s'y maintenir, tandis que les autres, refoulées sur les hauteurs, y campent vaille que vaille, n'attendant que l'occasion propice qui les ramènera dans les terres basses. Les plus forts sont en bas, les pauvres et les faibles sont en haut. Ibn Khaldoun, le premier, a discerné clairement cette situation des tribus : « Ceux d'entre les Berbers qui jouissent de la puissance et qui dominent les autres s'adonnent à la vie nomade..... Les Berbers de la classe pauvre tirent leurs subsistances du produit de leurs champs.....[1] » Vient l'étranger, qui s'empare des côtes et pénètre dans l'intérieur, chasse devant lui le nomade, le rejette à son tour dans la montagne, le culbute sur les édentaire qui, déjà, s'y trouvait, rompt l'équilibre instable de la société berbère; les peuplades tourbillonnent sur elles-mêmes, combattent l'ennemi ou luttent entre voisines, s'arrachent par lambeaux les terres restées libres, s'y assoient tant bien que mal. Suspendues aux flancs des monts, elles glissent fatalement dans la plaine;

[1] Ibn Khaldoun, I, p. 187.

tous leurs instincts les y poussent; la seule puissance de l'occupant les en détourne; que cette puissance vienne à s'affaiblir, et de nouveau le flot roulera vers la mer. Souvent aussi, une force invisible le précipite; sans causes apparentes, sans raisons plausibles, les peuplades dévalent sur la pente; c'est une poussée venue du sud qui les meut. Une nouvelle onde humaine, montée du désert, étend ses vibrations sur tout le plateau, et la masse entière, agitée, s'ébranle. Cela se reproduit périodiquement. Nous n'avons pas sous les yeux un peuple en enfance qui tâte le terrain sur lequel il s'assoiera définitivement, mais une race perpétuellement inquiète.

L'instinct avait poussé le Berber à la vie nomade, la nature l'invitait à la conserver longtemps, les circonstances le condamnèrent à la pratiquer toujours.

VI

Si errante soit-elle, une tribu a toujours un point fixe autour duquel elle se meut, un centre de ralliement, forteresse et magasin à la fois. Les Berbers ont leurs villages et parfois même leurs villes.

En parcourant les plaines de l'Afrique du nord, soit dans le bassin inférieur des oueds, soit sur les plateaux du centre, vous voyez parfois, en quittant l'étape, se détacher en vigueur, au fond de l'horizon, sur le ciel clair du matin, la silhouette bleuâtre d'un rocher de forme bizarre; vous piquez dans cette direction et le voyez lentement grandir au-dessus

du plat pays, étager de larges assises aux contours capricieux, que le soleil, d'heure en heure, colore de teintes nouvelles. Le jour s'avance; vous approchez encore; la marche devient plus difficile, le sol plus raboteux; votre monture bute, vous la surveillez et restez les yeux fixes sur l'étroit sentier, la bride courte et le jarret tendu. Tout à coup le guide crie : « Halte ! » Les bêtes s'arrêtent, vous levez les yeux, le rocher est devenu une montagne; il ferme tout l'horizon d'un mur gigantesque qui plonge dans le sol, à vos pieds, et que la nuit qui tombe obscurcit d'une teinte sombre uniforme; la route semble coupée. Cependant, au-dessus de vos têtes, dans le calme du soir, des voix lointaines montent : il y a des gens là-haut. Le guide fait mettre pied à terre, grimpe un raidillon caillouteux qui, de lacet en lacet, vous amène au sommet. C'est une plate-forme étroite, suspendue au-dessus du vide, balayée des brises légères de la mer, encombrée de gourbis ou de cahutes en terre sèche. Les derniers rayons du jour permettent de distinguer, au bord de la terrasse, les assises d'une vieille muraille, l'arrachement d'une voûte, les vestiges d'une porte. Vous êtes sur l'emplacement d'une antique ville berbère. Ces rochers ne sont pas rares dans le pays; les Arabes les appellent *kefs* [1]. On connaît le Kef-Teboursouk, le Kef-Dougga, le Kef proprement dit. Les touristes ont tous vu, au milieu du domaine de l'Enfida, non loin de la route de Tunis à Sousse,

[1] *Kâf*, dans l'arabe du Maghreb, désigne un rocher abrupt d'un accès difficile.

le kef de Takrouna. « Ces bastions naturels, abrupts et faciles à défendre, servent de lieu de refuge aux habitants qui circulent avec leurs troupeaux à travers le plat pays. C'est là que se dressent ces cités numides dont parle déjà Hérodote : on se les imagine aisément présentant l'aspect peu monumental de nos villages indigènes, formés comme eux de gourbis en chaume et de masures en pisé, aux murs de cailloux et de boue [1]. »

Les vestiges de muraille que nous y trouvons sont du travail romain. La légion est venue là, a chassé l'habitant et élevé un château qui garda longtemps la plaine environnante. L'indigène est revenu et s'est mis en défense, derrière ce qui restait des créneaux, contre les collecteurs des taxes de Byzance et des gouverneurs arabes.

Parfois, peut-être, ils ont construit quelque chose qui ressemble à la *guelaa* ou au *taqueleth* des Aoulad Daoud de nos jours [2] : un carré de muraille un peu plus élevée et plus solide que celles des demeures habituelles, au centre, une cour bordée de hangars et creusée de caveaux et de silos. C'est le réduit suprême au cas d'une attaque heureuse de l'ennemi, le magasin qui renferme toutes les ressources de la tribu [3]. Elle pivote autour de ce point

[1] *La Tunisie*, t. I, p. 297.

[2] Masqueray, *Note sur les Aoulad Daoud.*

[3] « La destination propre d'un village des Aoulad Daoud est l'emmagasinement; chacun y enferme, d'abord dans sa maison privée, une mince partie de ses provisions, puis, comme les voleurs sont toujours à craindre, il en dépose le principal dans la forteresse

d'attache, l'abandonne volontiers, s'en éloigne parfois beaucoup, y revient toujours très vite. Un coup d'audace, une belle razzia à opérer, l'honneur d'un des siens à venger peuvent l'entraîner dans les plaines voisines; tous ses intérêts conjurés la rappellent au village : il faut rentrer la récolte, protéger les vieillards et les femmes laissés là-haut, tenir en respect le voisin envahissant. La troupe des guerriers décrit constamment de larges cercles autour de la remise, risque parfois des pointes hardies, mais revient fatalement au gîte. Les plus nomades sont attachés à un coin du sol qui les attire et les retient.

commune..... Une *guelaa* contient à peu près toute la richesse mobilière des habitants, des quantités considérables de blé, d'orge, de laine, de dattes pressées, de beurre, de viande séchée par lanières. (Masqueray, *loc. cit.*)

(*La suite au prochain cahier.*)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU 13 JANVIER 1899.

La séance est ouverte à quatre heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Maspero vice-président; Decourdemanche, Specht, I.-B. Chabot, Carra de Vaux, Houdas, Sonneck, S. Levi, Feer, Halévy, Gaudefroy de Monbine, Halphen, Clément Huart, Schwab, membres;

M. Drouin, secrétaire adjoint.

Le procès-verbal de la séance de décembre dernier est lu et la rédaction est adoptée.

Au sujet de la réimpression de Sidi Khalil dont il est parlé au procès-verbal, M. le Président explique que cet ouvrage sert depuis longtemps de règle aux tribunaux de l'Algérie en matière de jurisprudence musulmane, ce qui a nécessité plusieurs tirages successifs grâce aux clichés qui avaient été conservés du premier texte arabe imprimé par les soins de la Société asiatique en 1855.

Aujourd'hui la dernière édition est épuisée et les clichés sont hors d'usage; on a reconnu en outre la nécessité de reviser le texte, et ce travail a été entrepris avec une sûreté d'érudition et un zèle qu'on ne saurait trop reconnaître, par un de nos confrères, M. G. Delphin, qui a eu a sa disposition de bons manuscrits africains et a pu, en même temps, consulter les commentaires indigènes. Tout permet d'espérer que sa tâche sera terminée au mois de mai prochain. M. le

Président propose donc de voter la réimpression du *Traité de jurisprudence musulmane* de Sidi Khalil avec les caractères magrébins et dans le format de la première édition. Cette publication n'entraînera pas une forte dépense pour la Société et sera facilement récupérée par la vente du nouveau volume. Le Conseil, acceptant la proposition de M. le Président, vote la réimpression de ce document important à 2,000 exemplaires et adresse à M. Delphin ses sincères remerciements.

M. de Charencey fait hommage à la Société de deux mémoires dont il est l'auteur, intitulés :

L'historien Sahagun et les migrations mexicaines, in-4°. Alençon, 1898;

L'origine de la légende mexicaine de Huitzilopochtli (Extr.). Paris, 1897.

M. Specht communique à la Société un essai de lecture d'une légende scythique, jusqu'ici non déchiffrée, qui se trouve sur une monnaie d'argent de l'époque indo-sassanide.

M. Feer communique quelques pièces d'un dossier qui se trouve à la Bibliothèque nationale (voir ci-après, p. 161).

M. l'abbé J.-B. Chabot entretient ensuite la Société des inscriptions sinaïtiques en général; il expose que, selon lui, ces inscriptions n'ont en général aucun caractère religieux, alors même qu'elles consistent en formules qui, à leur origine, ont pu avoir ou ont eu réellement un sens pieux. Il pense que ces inscriptions ont été gravées par les gens d'une tribu nabatéenne qui se serait trouvée contrainte de chercher un refuge dans la péninsule à la suite d'une guerre on d'une circonstance tout à fait accidentelle; cette tribu ne serait restée que peu de temps dans ces parages, au cours du IIe siècle de notre ère. — M. Chabot appelle ensuite l'attention sur les inscriptions qui mentionnent des prêtres de certains dieux inconnus, en particulier des prêtres du dieu TA (כהן תא). Il signale aussi une formule où il est question d'un dieu *Bouban* ou *Boubak* (בובן ou בובך). — La communication de

M. Chabot forme la suite de ses *Notes d'archéologie et d'épigraphie*, qui sera publiée dans le *Journal asiatique*.

M. Halévy fait observer que, de la forme de certains noms propres des inscriptions libyennes, il avait depuis longtemps déjà déduit l'existence d'un dieu portant le nom de TA; ce qui confirme l'interprétation de M. Chabot.

La séance est levée à six heures.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 11 novembre 1898.)

L'ancienne géographie de la Syrie présente encore maintes énigmes à l'investigation moderne. Je demande la permission d'appeler l'attention de la Société sur les trois points suivants :

I. — *Lapana*.

Dans une lettre trouvée à El-Amarna (L. 37, l. 56-59), Akizzi le gouverneur de *Qaṭna* fait part à Aménophis III (Nammuriya), de ses craintes relativement à l'entente de certains gouverneurs pour soustraire à la domination égyptienne la province de Ubé avec sa capitale Damas. Il écrit : « Ô Seigneur, si Arzauya de Ruhizi et Teumatti de Lapana restent dans le pays de Ubé, et Daša dans le pays de *Amma*, que mon Seigneur sache que le pays de Ubé ne lui appartient plus! » Parmi ces noms, celui de Qaṭna « petit », s'applique encore aujourd'hui à plusieurs villes syriennes, tandis que ceux de *Ruhizi* (« bains » רחץ ?) et de Ubé (עוב ?), semblent manquer dans l'onomastique actuelle. Quant au pays de Amma, je l'ai identifié avec le district de la ville moderne de عِمّ *'Imm* située sur l'Oronte. Il reste la ville de Lapana assimilée d'ordinaire à la localité nommée en grec Λιϐνοτις. J'incline à voir dans *Lapana* la forme primitive et indigène de Raphaneia (Ραφανεια), petite ville (πολίχνιον, Étienne de Byzance),

également située sur l'Oronte. La signification de ce nom demeure très douteuse.

II. — חֲמָת *Hamâth.*

Cette ville située sur le moyen Oronte a conservé jusqu'à nos jours, sous la forme légèrement modifiée de l'arabe حماة *Ḥamâ,* son ancien nom biblique *Hamâth* חֲמָת. Pendant la période séleucide elle reçut officiellement le nom d'Épiphaneia (Επιφάνεια) « apparition, célébrité ». On croit d'ordinaire que la désignation grecque est indépendante du nom ancien que, sur la foi de la forme arabe, on interprète par « lieu protégé, gardé, défendu ». J'incline plutôt à supposer que les Grecs ont assez fidèlement traduit le nom ancien qui vient de la racine חמי « voir », qui est fréquemment employé dans l'araméen syro-palestinien, voire dans le dialecte moderne de Ma'lula, au nord de Damas. חֲמָת signifie donc littéralement « chose visible, apparence, apparition », et probablement aussi « célébrité » comme le grec ἐπιφάνεια. J'ai montré ailleurs que le talmudique בית גליא « maison de l'apparence, de l'éclat », ou גליא seul, que les commentateurs modernes identifient avec la Gaule, n'est autre chose que la ville de Hamath-Épiphanie.

III. — חַדְרָךְ *Hadrak.*

Le nom de la ville de Ḥadrak ne figure en apparence qu'une seule fois dans la Bible. L'auteur prophétique de Zacharie IX commence son discours par les mots suivants : « (Yahwé) posera la main sur le pays de Ḥadrak et de Damas » (יהוה) (pour מנוחתו) בארץ חדרך ודמשק תנוח ידו. Dans les inscriptions assyriennes, cette ville, appelée *Hatarika,* est tantôt nommée avec la ville phénicienne de *Arqa* (ערק « Arca »), tantôt avec Damas, circonstance qui semble assigner à Ḥadrak un site parmi les villes de la Phénicie septentrionale. Je crois cependant être à même de signaler le nom de Ḥadrak dans un

autre passage biblique qui fournit le moyen d'en déterminer mieux la situation. Le verset Ezéchiel, XLVII, 15, dont l'état de conservation laisse à désirer, a été méconnu par les commentateurs, dont quelques-uns vont même jusqu'à rejeter plusieurs mots comme des interpolations postérieures. Le prophète y trace la frontière nord de la Palestine, restaurée après l'exil, et son tracé coïncide au fond avec celui des Nombres XXXIV, 7-8. Cet auteur fait tirer une ligne qui part de la mer jusqu'au mont Hor (הֹר הָהָר) et descend de là en touchant la ville de Hamath pour aboutir au point extrême vers l'est, formé par la localité nommée Ṣadad, et existant encore de nos jours. Dans le deuxième hémistiche du verset d'Ézéchiel, il faut aussi placer חמת, qui forme le début du verset suivant avant צדדה. Le reste porte dans le texte hébreu מן הים הגדול הַדֶּרֶךְ חֶתְלֹן «de la grande mer (vers) le chemin de Ḥetlon (vers l'entrée de Hamath vers Ṣadad)». Cette description étonne d'abord par l'idée bizarre de fixer un point géographique par un chemin, puis par l'impossibilité de considérer הדרך comme étant à l'état construit malgré l'article dont il est muni. Cette faute grossière disparaît quand on corrige l'absurde הדרך «le chemin», en חַדְרָךְ Ḥadrak. L'ensemble ne laisse plus rien à désirer. Les points de repère de la ligne nord sont: mer Méditerranée, Hadrak, Ḥetlon, Hamath, Ṣadad. A la désignation antérieure de la partie nord-ouest par le mont Hor, Ézéchiel substitue les noms des localités connues de son temps, Hadrak et Hetlon. Et comme cette dernière existe encore aujourd'hui sous le nom de *el-Ḥeitel*, située à deux heures du bord de la mer, il s'ensuit que *Hadrak* était encore plus près de la mer si ce n'est pas sur le bord même, dans la proximité du Djebel Arrâq, qui constitue le premier pic du Liban au nord-ouest.

J. Halévy.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 13 janvier 1899.)

La Bibliothèque nationale a fait dans ces derniers temps, l'acquisition du dossier d'un prince indien (aujourd'hui décédé) dépossédé, il y a un quart de siècle, par le gouvernement anglais de l'Inde, Sucet Singh, prince de Cambâ (ou Campâ), petit État situé au pied de l'Himâlaya dans la partie N-E. du Pendjab. Parmi les nombreuses pièces en Hindi et Urdu qui composent ce dossier, deux principalement méritent l'attention.

L'une imprimée, en sanskrit avec traduction en Hindi, fait connaître la situation du prétendant. Il y est dit que son père Caḍhat-Singh avait contracté treize unions avec une première épouse qualifiée Paṭṭarâṇî (reine au turban), une deuxième qualifiée Mahârâṇî (grande reine) et onze autres qui n'étaient que de simples Râṇî (reines). La Mahârâṇî avait eu trois fils : Vajr-Singh, mort avant son père; Çrî-Singh, Sucet-Singh; une des Raṇî en avait eu un, Gopâl-Singh. Avant de mourir, Caḍhat-Singh avait sacré roi Çrî-Singh et donné à Sucet-Singh une position qui faisait de lui l'associé et le futur successeur du prince régnant. Quant à Gopâl-Singh et à la mère de Gopâl-Singh, il leur avait seulement assuré des moyens d'existence qui les réduisaient à la condition de simples particuliers.

À la mort de Çrî-Singh, qui ne laissait aucun descendant (1871), Sucet-Singh, appelé à lui succéder, trouva dans Gopâl-Singh un compétiteur qui fut soutenu par les Anglais et élevé au trône avec leur appui, mais bientôt (en 1873) déposé par eux pour *misconduct*, comme dit M. Hunter (*Imperial Gazette of India*, III, p. 340).

Une déclaration du pandit Nityânanda, datée du 9 *Bhâdra* (août-septembre) *Samvat* 1928 (1872), affirme les droits de Sucet-Singh comme successeur de Çrî-Singh.

L'autre pièce, manuscrite et faite avec le plus grand soin

IMPRIMERIE NATIONALE.

est un tableau généalogique de la famille des princes de Cambâ. Il remonte jusqu'à l'année 1143 de l'ère *Samvat* (1087), commence par le nom de Çrî-râja-saila-brahmâ et se termine par les noms des trois fils de Caḍhat-Singh et de la Mahârânî Kaṭoca, ainsi que du fils de ce même Caḍhat-Singh et de la râṇi Dogarî. Toutefois un point m'embarrasse à propos de ce tableau : les noms des fils de Caḍhat-Singh viennent dix-septièmes dans cette liste, dont le premier nom, celui de l'auteur de la race, appartient à la fin du XI[e] siècle (1087). Or, à compter seulement trois générations par siècle, les dix-sept noms ne remplissent guère plus de cinq à six cents ans, ce qui nous mène au milieu du XVII[e] siècle et non à la seconde moitié du XIX[e]. Il manquerait donc six à huit noms (?).

Position de la question.

Caḍhata-Siṁha, roi de Campâ, mon père, avait épousé treize femmes. C'est, dans notre pays, une règle constante que la première épouse du roi est appelée Paṭṭarâṇî, la deuxième Mahârâṇî, les autres sont simplement appelées Râṇî.

Parmi ces (treize), celle qui avait le titre de Mahârâṇî, la deuxième épouse, eut trois fils nommés Vajra-siṁha, Çrî-siṁha, Suceta-siṁha. Parmi les dernières, dites *Râṇî*, une seule eut un fils unique, qui s'appelait Gopâla-siṁha.

Vajra-siṁha mourut du vivant de son père. Alors le roi, qui avait donné à Gopâla-siṁha, dès sa naissance, en même temps qu'à sa mère, des ressources, secours et moyens de subsistance le réduisant à la condition d'un particulier, sacra Çrî-siṁha dans la royauté, et, après avoir mis le jeune frère utérin de celui-ci, Suceta-siṁha, sur un pied convenable au frère utérin d'un roi, s'en alla au ciel.

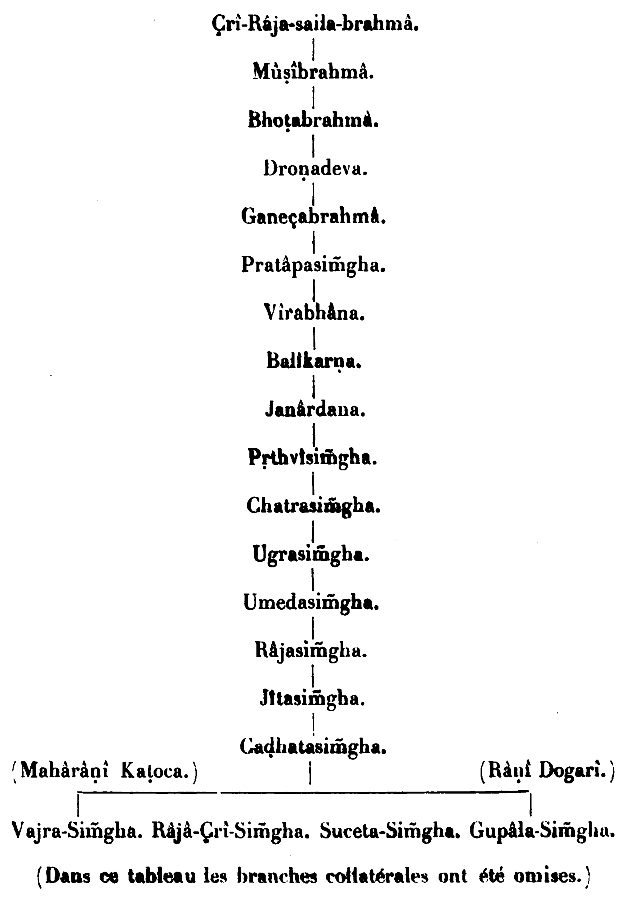
Gopâla-siṁha, ayant reçu ce qui lui avait été donné à sa naissance et faisait de lui un simple particulier, vécut ainsi. Çrî-siṁha, uni à Suceta-siṁha, qui vivait en commun avec lui, exerça la royauté.

Maintenant Çrî-siṁha est mort sans laisser de fils ou de

petit-fils pour lui succéder. Est-ce Suceta-simha, son véritable continuateur, son frère utérin, qui doit avoir la royauté, ou Gopâla-simha, né d'une autre mère? Voilà la question.

(Dans la traduction de cette pièce, les noms propres ont été donnés sous la forme sanscrite.).

EXTRAIT DU TABLEAU GÉNÉALOGIQUE.



(Dans ce tableau les branches collatérales ont été omises.)

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 13 janvier 1899.)

Par l'India Office : *Annual Progress Report of the archæological survey Circle,* north-western Provinces and Oudh; June 1898. Lucknow; in-folio.

— H. Sâstri et S. Chandra Gui, *A descriptive Catalogue of sanskrit manuscripts in the Library of the sanskrit College.* Calcutta, 1897-1898; in-8°.

— *The Indian Antiquary,* July-October 1898. Bombay; in-4°.

Par la Société : *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, octobre-décembre 1897, janvier-juin 1898; in-4°.

— W. Radloff, *Versuch eines Wörterbuches der türk-Dialecte,* 10ᵉ Lieferung. Saint-Pétersbourg, 1898; in-4°.

— W. Radloff et Melioranski, *Les anciens monuments turcs à Kocho-Tsaïdam.* Saint-Pétersbourg, 1897; in-4°.

— W. P. Wasilief, *La partie chinoise de la stèle de l'Orkhon, à Kocho-Tsaïdam et à Kara-Balgassoun.* Saint-Pétersbourg, 1897; in-4°.

— *Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences philologiques et linguistiques*, CXIXᵉ fascicule. Paris, 1898; in-8°.

— *Comptes rendus de la Société de géographie.* Août-septembre. Paris, 1898; in-8°.

— *Bulletin de la Société de géographie.* 3ᵉ trimestre 1898. Paris, in-8°.

— *Mémoires de la Société de linguistique de Paris.* Tome X, 6ᵉ fascicule 1898; in-8°.

— *Polybiblion,* parties technique et littéraire; décembre 1898; in-8°.

— *Transactions and proceedings of the Japan Society.* Vol. IV, 1897-1898; Part III. London; in-8°.

— Chambre de commerce de Lyon, *La mission lyonnaise*

d'exploration commerciale en Chine, 1896-1897, Lyon 1898; in-4°.

— *The Geographical Journal*, January 1899. London; in-8°.

— *Bollettino* n° 312. Firenze, 1898; in-8°.

— *Actes du XI[e] Congrès international des Orientalistes.* Paris. II[e] section (Langues et archéologie de l'Extrême-Orient). Paris, 1898; in-8°.

Journal of the Buddhist Text Society of India. Vol. IV, parts III and IV; vol. V, parts III and IV. 1896-1897; in-8°.

Par les éditeurs : Al-Machriq, *Kanun-el-Awal*, 1898. Beyrouth; in-8°.

— *Sanscrit critical Journal*, November 1878. Woking; in-8°.

— *Revue critique*, n[os] 52, 53 (1898); n° 1 (1899); in-8°.

— *Le Muséon*, décembre 1898. Louvain; in-8°.

— *Revue biblique*, janvier 1899; in-8°.

— *Journal des Savants*, novembre-décembre 1898; in-4°.

Par les auteurs : Paul Vial, *Les Lolos, histoire, religion, mœurs, langue, écriture.* Chang-haï, 1898; in-4°.

— S. A. Smirnov, *Les légendes turques sur Sainte-Sophie.* Saint-Pétersbourg, 1898; grand in-4°.

— D. Perron, *Balance de la loi musulmane.* Alger, 1898; in-8°.

— S. G. Ryvakoff, *La musique et les chants des musulmans de l'Oural* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1897; in-4°.

— B. Touraïef, *Les heures de l'Église éthiopienne.* Saint-Pétersbourg, 1897; in-4°.

— G. A. Esov, *Le rapport de Pierre le Grand avec le peuple arménien* (en russe). Saint-Pétersbourg 1898; in-4°.

— E. Senart, *Note d'épigraphie indienne*; fascicules 2, 4 et 5 (extrait). Paris; 1892-1899; in-8°.

— J. Sandalgian, *L'idiome des inscriptions cunéiformes urartiques.* Rome, 1898; in-4°.

Par les auteurs : L. W. King, *The letters and inscriptions of Hammurabi*. Vol. I. London, 1898; in-8°.

— J. Rouvier, *Répartition chronologique du monnayage des rois phéniciens d'Arwad avant Alexandre le Grand* (extrait). Athènes, 1898; in-8°.

— E. Vitto, *Hassan Kueider, Dizionario dei triplici*, tradotto. Beirut, 1898; in-8°.

— Le même, *Ebn Malec, l'Alfiiah, tradotta e commentata*. Beirut, 1898; in-8°.

— T. Witton Davies, *Magic, Divination and Demonology among the Hebrews and their neighbours*. London, 1898; in-8°.

— M. V. Portman, *Note on the languages of the South Andaman group of tribes*. Calcutta, 1898; in-8°.

— Dom J. Parisot, *Musique orientale*. Paris, 1898; in-8°.

SÉANCE DU VENDREDI 10 FÉVRIER 1899.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, par M. Barbier de Meynard, président.

Étaient présents :

MM. Maspero, E. Senart, vice-présidents; Houdas, Clément Huart, Carra de Vaux, Decourdemanche, Weil, M. Schwab, P. Boyer, J. Halévy, Foucher, Claparède, Bœll, M. Courant, S. Lévi, Meillet, de Charencey, Halphen, L. Feer, F. Grenard, Guimet, membres; Drouin, secrétaire adjoint.

Le procès-verbal de la séance de janvier derni r est lu, la rédaction en est adoptée.

Est admis comme membre de la Société :

M. Dussaud (René), demeurant à Paris, rue d'Anjou, n° 78, présenté par MM. Clermont-Ganneau et Houdas.

Sont offerts à la Société :

Par M. Maurice Courant, en son nom personnel, le tirage à part d'un article qui a paru dans les *Annales des sciences politiques*, intitulé : *Les associations en Chine;*

Au nom du collège français de Zi-ka-weï, le n° 11 des *Variétés sinologiques* publiées par cet établissement scientifique, et qui est intitulé : *Le mariage chinois au point de vue légal*, par le P. Pierre Hoang; le n° 15 de la même collection intitulé : *Exposé du commerce public du sel en Chine*, par le même auteur. M. Courant fait le plus grand éloge de ces publications qui dénotent une vaste érudition et une activité scientifique très remarquables;

Par l'auteur, M. Paul Bœll, une brochure : *Contribution à l'étude de la langue Lolo*, parlée dans la province chinoise du Yun-Nan;

Par l'auteur, M. Moïse Schwab, la *Meghillath Taanith* « rouleau du jeûne », mémoire publié dans les *Actes du Congrès des Orientalistes de Paris, 1897;*

Par Dom J. Parisot, le tirage à part d'un mémoire dont le titre est : *Contribution à l'étude du dialecte néo-syriaque* de Tour-Abdin.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

M. de Charencey communique à la Société ses *Recherches sur la langue Aïno*, et établit quelques points de comparaison avec la langue malaise (voir l'annexe au procès-verbal).

M. Drouin donne lecture d'une *Notice sur les titres royaux chez les Indo-Scythes* (voir ci-après).

M. Sylvain Lévi communique quelques détails sur le voyage qu'il a fait dans l'Inde en 1898 comme chargé d'une mission scientifique par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il insiste particulièrement sur sa visite aux ruines de Kapilavastu et au jardin de Loumbini (Népâl), en compagnie du Dr Führer.

La séance est levée à 6 heures.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

RECHERCHES SUR LA LANGUE *AÏNO*.

Nous nous sommes efforcés dans deux précédents mémoires de faire ressortir la parenté de l'Aïno parlé dans l'île de Yézo, les Kouriles, le sud de Tarakaï et la côte de Mantchourie, avec divers idiomes du nord-est de l'Asie, spécialement le Coréen et les dialectes jénisséiques (Kotte, Arine, Assane, Ostyak de Pumpokolsk). L'examen du *Dictionnaire coréen* publié à Séoul par les missionnaires catholiques, nous a démontré que le dialecte parlé dans le centre de la Corée, diffère grandement de celui qui est en vigueur dans le sud de la péninsule et s'éloigne bien davantage de la langue Aïno. Bornons-nous à deux ou trois exemples : *Toul,* signifiant « deux » à Séoul, diffère plus de l'Aïno *Tup, tupf* que la forme *Tu-pu* donnée par Klaproth et Balbi. De même pour *Ha-na* « un », d'après le dictionnaire de la mission. Il ressemble moins à l'aïno *Schinep, schinepf* (même sens), que le Coréen méridional *Ho-djun, ho-tschun.* Une remarque identique doit être faite pour le nom de nombre « cinq », qui est *Ta-sat* à Séoul, *Tachu* dans le parler du midi, et enfin *Aschi, aschiki* en Aïno.

Maintenant un fait important à signaler, c'est l'emprunt fait par la langue aïno, d'un certain nombre d'éléments lexicographiques aux dialectes malayo-polynésiens. On pourra s'en faire une idée en jetant les yeux sur la liste qui suit :

A., voudra dire aïno. — J., japonais. — M., malais.

1° A. *Baï* « aller »;
M. *Pai,* m. s.

2° A. *Rambi* « détruire »;
M. *Mé-rambek.*

3° A. *Abé* « feu »;
M. *Api*- Tikopien; *Afi*- Batta, *Apie,* etc.

4° A. *Kotan* « endroit, village »;
M. *Kota* « ville, cité ».

5° A. *Te, teké* main »;
J. *Té* « main »;
M. *Tangan* « main et bras »;
Javanais, *idem.*

6° A. *Eto, itu* « nez »;
M. *Idong, hidong*, Millanow, *udung.*

7° A. *Chambé* « père »;
J. *Sama* « Seigneur » - Formosan (dial. Sideia), *sama* « père ».

8° A. *Nunnu* « sucer »;
M. *Lulum* « sucer ».

9° A. *Atté* « donner »;
M. *Per-idah* « don ».

Il nous eût, sans doute, été facile d'allonger cette liste. Elle nous fait voir, en tout cas, que l'Aïno a pris aux dialectes de la mer du Sud jusqu'à des termes fort usuels, tels que ceux signifiant « feu » ou « nez ». Parfois même, le mot ainsi adopté n'a pas fait tomber de l'usage courant son synonyme indigène. Tel serait le cas pour *Abé* « feu », qui est d'origine malayo-polynésienne. On l'emploie concurremment avec *Undschi* qui avait le même sens dans l'idiome primitif des habitants de Yézo.

En tout cas, si le Japonais lui-même contient certains éléments océaniens, ces derniers semblent moins abondants chez lui qu'ils ne le sont en Aïno.

Ceci, du reste, s'explique facilement. Pendant plusieurs siècles, sans doute, avant l'établissement de la race japonaise dans le Nippon, les Aïnos ont dû se trouver en relation intime avec les émigrants venus du sud. C'est la conclusion à laquelle nous mènent les recherches faites jusqu'à ce jour sur l'ethnographie de l'Archipel japonais. Les populations semblent s'y être succédé dans l'ordre suivant :

1° *Négritos* analogues à ceux des Philippines ou des îles Andaman, dont M. de Quatrefages a reconnu des traces parmi les habitants du sud de l'Archipel japonais;

2° Émigrants désignés par les ethnographes sous le nom de *Pitt-dwellers* et probablement venus du nord, c'est-à-dire de la péninsule du Kamtchatka. L'existence antique de ces habiles céramistes ne nous est révélée que par leurs poteries d'un travail si original, et les vestiges de leurs habitations souterraines;

3° *Aïnos* venus de la Corée à une époque indéterminée et qui ont dû occuper tout le Nippon et îles adjacentes;

4° Colons *malayo-polynésiens* qui s'établissent dans le sud du Japon vers le milieu du VIIe siècle avant notre ère. Ils ont pour chefs plus ou moins mythiques, *Chin-mou-ten-wô*, regardé comme l'auteur de la dynastie des Mikados, et le roi de la mer;

5° *Japonais* proprement dits, lesquels, après avoir traversé la Corée, se répandent dans l'Archipel un peu avant notre ère et refoulent les Aïnos vers le nord.

De Charencey.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 9 février 1899.)

Par l'India Office, *Selections of the records of the Government of India*. Papers relating to the Reorganisation of the educational Service in India, from 1891-1899. Calcutta, 1898; in-folio.

Par le gouvernement néerlandais: *Tijdschrift*, Deel XL, Afl. 3-6. Batavia, 1898; in-8°.

— *Dagh Register*, anno 1670-1671. Batavia, 1898; in-4°.

— *Notulen*, Deel XXXVI, Afl. t. 4, 1898, I Stuk. Batavia; in-8°.

Par le Ministère de l'instruction publique, École française d'Athènes, *Bulletin de correspondance hellénique*, novembre 1898; in-8°.

— *Collections scientifiques de l'Institut des langues orientales du Ministère des affaires étrangères*, publiées par ordre et aux frais du Département asiatique I-VIII. Saint-Pétersbourg, 1898; in-8°.

Par la Société : *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, décembre 1898; in-8°.

Par la Société : *Journal of the Peking Oriental Society.* Vol. IV, Péking, 1898; in-8°.

— *Actes de la Société philologique.* Tome XXVII, année 1898; in-8°.

— *Atti della Accademia dei Lincei,* Agosto-Ottobre 1898. Roma; in-4°.

— *Rendiconti della Academia dei Lincei.* Vol. VII, fasc. 7-11. Roma, 1899; in-8°.

— *Comité de conservation des monuments de l'art arabe,* fasc. 2-5. Le Caire, 1895-1899; in-4°.

— *Bibliothèque de l'École des hautes études.* R. Reuss: *L'Alsace au* XVII*e siècle,* II, Paris. 1898; in-8°.

— *Analecta Bollandiana.* Tome XVIII, fasc. 3. Bruxelles, 1898; in-8°.

— *The Journal of the Royal Asiatic Society.* January 1899. London; in-8°.

— *Revue de l'Orient latin,* 3e année, n° 4, 1898. Paris; in-8°.

— *Comptes rendus de la Société de géographie,* décembre 1898. Paris; in-8°.

Par les éditeurs, *Revue critique,* 1-5, Paris, 1899; in-8°.

— *Bollettino,* nos 313-314 avec *Indici.* Firenze, 1899; in-8°.

— *Al-Machriq,* Kanûn-et-thânî, 1899. Beyrouth; in-8°.

— *The American Journal of philology.* October, Baltimore, 1898; in-8°.

— *Revue archéologique,* novembre-décembre 1898. Paris; in-8°.

— *Revue africaine,* 4e trimestre 1898. Alger; in-8°.

— *Polybiblion,* parties technique et littéraire; janvier 1899; in-8°.

— *American Journ, of archæol,* January-April 1898; in-8°.

— *Al-Zhiya.* Janvier 1899. Le Caire; in-8°.

— *The Sanscrit critical Journal,* Décember 1898. Wolking; in-8°.

Par les auteurs : Dr. G. Storm, *Regesta norvegica, Kronologisk Fortegnelse over Documenter vedkommende Norge, Nordmaend og den norske Kerkenprovins*, I, 991-1263. Christiania, 1898; in-4°.

— Fr. Kern, *Innisaû l'alimat* von Mohammed Bey 'Osmân Gelâl, neuarabische Bearbeitung von Molière's *Femmes savantes*, transkribiert, übersetzt, eingeleitet und mit einem Glossar versehen. Leipzig, 1898; in-8°.

— Charencey, *L'origine de la légende d'Huitzlipochtli* (extrait). Paris, 1897; in-8°.

— Le même, *L'historien Sahagun et les migrations mexicaines*. Alençon, 1898, in-4°.

— Saphus Bugge, *Norges Indskrifter med de aeldere Runes* 4° Hefte Christiania, 1898; in-4°.

— M. J. de Goeje, *Arîb, Tabari continuatus*. Lugduni-Batavorum, 1897; in-8°.

— J. Halévy, *Revue sémitique*, janvier 1899. Paris, in-8°.

— H. Cordier, *In memoriam Charles Schefer. 1820-1898*. Paris, 1899; in 8°.

— E. Gourlian, *Grammaire complète de la langue m'zabite comparée dans ses parties essentielles aux dialectes kabile et tamachek*. Miliana, 1898; in-8°.

— Ch. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*: tome I, 1888; tome II, 1898; tome III, liv. 1-5, Paris 1899; in-8°.

— E. Mittwoch, *Prælia Arabum paganorum*. Berolini, 1899; in-8°.

— Ol. Bénoit, *L'École homicide*, 2e édition avec Appendice, Paris; in-8°.

— Le même, *Un professeur pour 3,000 élèves*. Paris; in-8°.

— J. Knebel, *Babad Pasir* (texte et traduction), I Stuk. Batavia, 1898; in-8°.

— F. Grenard, *Mission scientifique dans la Haute-Asie avec Appendices scientifiques*. T. III, Paris, 1898; in-8°.

NOTE
SUR UNE VERSION TURQUE DU « LIVRE DE SENDABAD ».

Parmi les nombreuses recensions du « Livre de Sendabad » *Roman des sept Vizirs* ou *Roman des sept Sages*, une version persane anonyme en vers, datée de 776 de l'hégire (A. D. 1374-1375), a été analysée par Falconer Forbes, sous le titre de *Sindibad-Nameh* en 1841, dans les tomes XXXV et XXXVI de *The Asiatic Journal.*

Cette analyse, faite d'après un manuscrit de l'East-India Office, a été complétée par W. A. Clouston dans son ouvrage : *The book of Sindibad or the Story of the king, his son, the damsel, and the seven vazirs.* (Glascow, 1884) Plusieurs contes ou fragments, restés inaperçus pour M. Forbes, ont été signalés par M. Clouston. Malgré cela un nombre important de lacunes existent dans le manuscrit et n'ont pu être comblées. Elles font obstacle à une comparaison continue entre la version persane et les autres recensions du livre de Sendabad.

Mais le rédacteur de la présente note a pu se procurer un manuscrit turc où est contenu un texte intégral en prose, parallèle à celui de la version persane.

L'auteur, un certain Méhémet Abdoul Kérim ben Méhémet, déclare avoir écrit son œuvre — traduction du déri et du persan — à laquelle il donne le titre de تحفة الاخيار « Présent aux Meilleurs », sous le règne du sultan Soliman ben Sélim. Il la dédie au Chah-Zadé Bayézid, fils du sultan Soliman. Comme le prince Bayézid, fils de Soliman I le législateur, fut éxécuté le 25 septembre 1561, d'après l'histoire ottomane de M. de Hammer, cela donne, pour la date de la traduction turque, une époque un peu antérieure à ce fait.

En vue de donner une idée du contenu du manuscrit turc il nous semble utile de fournir la liste des récits qu'il contient.

Pour faciliter la comparaison, nous mettrons, en regard

du numérotage ordinal des contes dans la rédaction turque, celui applicable au même récit : 1° Dans la recension grecque de *Syntipas*, édition Boissonnade, Paris, 1828; 2° Dans le *Roman des sept Vizirs*, inséré dans l'édition arabe des *Mille et une Nuits*, publiée à Boulac en 1302.

RÉCITATEUR turc.	TURC.	GREC.	ARABE.	TITRE.
Sindabad.	1	Manque.	Manque.	Le Renard et le Singe.
—	2	*Idem.*	*Idem.*	Le Renard, le Chameau et le Loup.
—	3	*Idem.*	*Idem.*	Le Roi de Cachemire et le Cornac.
Grand vizir.	4	*Idem.*	*Idem.*	Le Roi des Singes.
1[er] vizir.	5	2	2	La Femme et le Perroquet.
Idem.	6	5	6	Le Soldat, son Valet et la Femme.
Dame 1.	7	3	3	Le Foulon qui se noie.
2[e] vizir.	8	16	20	Les deux Perdrix.
—	9	8	9	La Femme et l'Épicier.
Dame 2.	10	6	7	Le Prince et la Goule.
3[e] vizir.	11	13	Manque.	Le Chat qui tue un serpent.
Idem.	12	11	12	Le Mari mené chez lui.
Dame 3.	13	12	Manque.	Le Singe et le Sanglier.
4[e] vizir.	14	10	11	Le Prince et le Baigneur,
Idem.	15	11	12	La Vieille et la Chienne.
Dame 4.	16	7	8	La Goutte de miel.
5[e] vizir.	17	4	5	Les Gâteaux.
Idem.	18	Manque.	Manque.	Les Bracelets enlevés.
Dame 5.	19	15	Manque.	Le Voleur, le Singe et le Lion.
6[e] vizir.	20	18	18	Les trois Souhaits.
Idem.	21	14	22	Le Manteau brûlé.
Dame 6.	22	9	10	Le Prince métamorphosé.
7[e] vizir.	23	1	1	La trace du Lion.
Idem.	24	19	Manque.	Les ruses des Femmes.
Prince.	25	20	24	Le venin du Serpent.
Idem.	26	Manque.	Manque.	L'Enfant dans le puits.

RÉCITATEUR turc.	TURC.	GREC.	ARABE.	TITRE.
—	—	—	—	—
Prince.	27	21	26	L'Enfant de trois ans.
Idem.	28	22	27	La Bourse volée.
Idem.	29	23	25	Le Marchand de santal.
Idem.	30	Manque.	Manque.	La Princesse et ses quatre sauveteurs.
Idem.	31	24	*Idem.*	Le Renard qui fait le mort.
Sindabad.	32	25	*Idem.*	Le Roi et le Voleur fils de vizir.
—	33	Manque.	*Idem.*	La Huppe et le Dévot.

Nota. La 31e histoire du turc, le Renard qui fait le mort, manque dans l'édition des *Mille et une Nuits*, de Boulac, mais elle est la dernière du *Roman des sept Vizirs*, contenu dans l'édition arabe des *Mille et une Nuits*, publiée à Breslau par Habicht.

Dans l'édition de Boulac, comme dans *Syntipas*, les deux récits, n° 15 et 12 du turc : la Vieille et la Chienne, et le Mari mené chez lui, sont fondus en un seul, le 12e de Boulac, le 11e de *Syntipas*.

Vingt des récits du turc, correspondant ainsi à dix-neuf par suite de la réunion de deux récits en un seul, se retrouvent dans les recensions de Boulac ou de Breslau et de *Syntipas*. Il y a lieu de remarquer que ces dix-neuf récits sont, en même temps, les seuls qui soient communs à ces deux derniers recueils.

Cinq récits du turc, les 11e, 13e, 19e, 24e et 32e, sont fournis par *Syntipas* et font défaut dans l'édition de Boulac. Comme, d'autre part, aucun récit rencontré dans Boulac et manquant dans *Syntipas* ne se trouve dans le turc, on peut en conclure, en ce qui concerne la classification des diverses versions du livre de Sendabad, que le turc appartient au groupe dont le type est fourni par *Syntipas* et non pas à celui représenté dans l'édition de Boulac.

Enfin le turc donne huit récits qui ne se rencontrent ni dans la version de Boulac, ni dans celle de *Syntipas*, savoir :

le 1er, le Renard et le Singe; le 2e, le Renard, le Chameau et le Loup; le 3e, le Roi et le Cornac; le 4e, le Roi des Singes; le 18e, les Bracelets enlevés; le 26e, l'Enfant dans le puits; le 30e, la Princesse et ses quatre sauveteurs; enfin le 33e, la Huppe et le Dévot.

Mais si l'on rapproche la rédaction turque de celle persane, analysée par Forbes et Clouston, on trouve une identité parfaite en ce qui concerne et les récits, et l'ordre dans lequel ils se présentent; à cela près qu'ils sont complets dans le turc et souvent tronqués ou manquent, par suite des lacunes du manuscrit, dans le persan.

Plusieurs des principales différences sont à signaler :

1° Dans le persan manque complètement le 4e récit de la Dame, donné par le turc, 16e conte : la Goutte de miel;

2e Dans le persan manquait le premier récit du 5e vizir que donne le turc, 17e conte : les Gâteaux. M. Clouston a placé là (p. 63, *op. cit.*) un fragment rencontré ailleurs dans le manuscrit. Il s'agit d'une femme à laquelle on coupe les cheveux dans une scène de débauche, elle feint de se les être coupés sur la nouvelle supposée de la mort de son mari. Peut-être ce fragment, sans relation avec aucune autre des recensions connues du livre de Sendabad, a-t-il été simplement relié par erreur dans le manuscrit de la version persane, où déjà des déplacements de feuillets sont constatés;

3° Enfin les 31e, 32e et 33e récits du turc ne se retrouvent pas dans le persan.

Ils comblent les lacunes signalées par M. Clouston pages 110 et 112, *op. cit.*

Le 33e récit du turc lui est absolument spécial et nous ne l'avons retrouvé dans aucune des recensions du livre de Sendabad.

Il s'agit d'une huppe orgueilleuse, disciple d'un ascète. Celui-ci l'avertit de la poursuite de chasseurs: elle se vante de leur échapper par sa finesse, mais elle est prise au piège inattendu d'un enfant. Elle reconnaît ses torts et l'ascète la délivre.

Comme remarque finale notons que la 8e histoire du turc et du persan: les deux Perdrix, diffère très sensiblement des versions de la fable des deux Pigeons contenues dans Boulac (20e) et *Syntipas* (16e).

J.-A. Decourdemanche.

Le Comité de rédaction n'a pas voulu refuser l'hospitalité à la notice suivante pleine d'une admiration sincère et bien légitime pour les travaux de Bergaigne. Mais les lecteurs du *Journal asiatique* sauront aussi se rappeler quelle part importante revient aux collaborateurs de notre regretté confrère notamment dans le déchiffrement des inscriptions khmèr et dans la création toute récente de la mission archéologique d'Indo-Chine.

B. M.

L'ŒUVRE D'ABEL BERGAIGNE ET L'INDO-CHINE FRANÇAISE.

La société des Rosati et le comité du monument de Vimy en mémoire de Bergaigne, viennent de réunir en un fasci cule les discours prononcés lors de la cérémonie d'inauguration (9 octobre 1898).

L'œuvre de G. Engrand reproduit les traits du savant; la publication reproduit sa vie et ses travaux.

M. Em. Senart nous a montré l'homme et son état d'âme si éprise de poésie en même temps que de science. Il n'a fait que citer la traduction inachevée du Rig-Véda.

M. Michel Bréal a indiqué comment la linguistique conduisit Bergaigne à l'étude du sanscrit.

M. Barbier de Meynard a énuméré les mérites de l'auteur de *La religion védique* et du *Manuel de langue sanscrite*.

M. Victor Henry a rappelé le pas décisif que Bergaigne fit faire à l'histoire des religions et surtout à celle du brahmanisme et du bouddhisme.

M. Boucher Cadart a rendu un cordial hommage au savant compatriote.

M. Ansart, maire de Vimy, a remercié le comité et salué l'enfant de la localité.

M. L. Bourgeois a loué l'indianiste et le poète, le chef d'école, en termes délicats et élevés.

M. Victor Barbier rappela en ses vers les origines et les phases de la vie de Bergaigne.

Enfin, M. Marc Legrand parla en poète du poète traducteur de Sacountala.

A côté de ces brillantes allocutions, j'aurais voulu voir figurer la notice historique de M. Wallon.

En résumant les commentaires qu'elles contiennent, le besoin apparaît de les compléter : 1° en mettant en relief l'une des grandes œuvres de Bergaigne, laissée un peu trop dans l'ombre; et, 2° en signalant une nouvelle création à laquelle se rattache l'œuvre de Bergaigne. En montrant la voie, il n'a pas été étranger à cette fondation et il lui en revient une part d'honneur posthume.

I

Cette œuvre indo-chinoise de Bergaigne c'est la publication dans le *Journal asiatique* (1887, t. II) de la *Chronologie des rois Kiams* (ou *Tjams*) et l'essai sur l'*Histoire du royaume de Tsiampa.*

« Bergaigne, dit M. Senart, fut l'interprète patient, le lumineux explorateur des documents épigraphiques que nous livrait le Cambodge. »

« Il prit, dit M. Barbier de Meynard, une part active à l'histoire du Cambodge pendant sept siècles et au déchiffrement de la riche collection épigraphique dont nous sommes redevables à M. Aymonier. » M. V. Henry les rappelle d'un mot.

« Le trait caractéristique de son esprit, dit M. B. de Meynard, fut l'indépendance, l'originalité, l'initiative hardie. »

Ce caractère apparaît surtout dans son histoire des Tjams et voici comment :

Dans son exploration, M. Aymonier n'avait pas seulement recueilli des inscriptions au Cambodge, il en avait rapporté de précieuses de l'Annam du sud, des régions qui séparent la Cochinchine de Hué et surtout des deux provinces du Thuan Khanh où vivent les derniers habitants de la race jaune et où se dressent les ruines les plus nombreuses de leurs antiques monuments.

Or ces inscriptions étaient restées indéchiffrables, on n'avait pas la clef de cette écriture; cette clef, c'est Bergaigne qui la découvrit et qui s'en servit pour « déchirer les enveloppes et lever les voiles de l'histoire » comme l'a dit M. L. Bourgeois.

J'avais signalé, dès 1868, étant en Cochinchine, tout l'intérêt des recherches à entreprendre sur la civilisation des Tjams, ce peuple qui a précédé les Annamites en Annam. Ces recherches, M. Aymonier les avait entreprises avec succès de 1883 à 1886. De 1886 à 1887, ce fut Bergaigne qui étudia les inscriptions rapportées. Il reconnut que la langue et l'écriture de ce peuple, datant de plus de 1,500 ans, étaient dérivées du sanscrit et des dialectes de l'Inde du sud Il en fit la transcription; il établit que ces documents lapidaires dataient du IIIe au XVe siècle de notre ère, que les plus anciennes inscriptions étaient en vers sanscrits et que celles postérieures au IXe siècle étaient en prose. Il put ainsi donner les noms, les titres et la généalogie des rois, princes et princesses qui avaient élevé ces monuments, et il démontra que chez les Kiams dominait le civaisme en même temps que le culte de Vishnou, celui de Uma ou Parvati et celui de Laksmy, leurs épouses.

Cette découverte de Bergaigne n'était pas seulement précieuse au point de vue de la science, de la linguistique et de l'histoire; mais elle avait lieu au moment où nous venions d'établir notre protectorat en Annam, comme nous l'avions établi vingt-trois ans auparavant au Cambodge.

En outre, l'impulsion était donnée. D'autres Français poursuivaient les recherches commencées et retrouvaient les

vestiges des Kiams au nord de la capitale de l'Annam et jusque dans le Tonkin. Une mission archéologique était subventionnée par le Ministère de l'instruction publique. D'autres monuments étaient découverts et de belles inscriptions retrouvées, rapportées et déchiffrées.

Voilà l'œuvre propre de Bergaigne relativement à l'Indo-Chine française.

II

En ce qui concerne la création dont nous avons parlé, elle est due aux travaux de M. Aymonier, de plusieurs explorateurs aussi savants qu'artistes et aussi à leur lumineux initiateur et interprète : Bergaigne.

M. Doumer, Gouverneur général de l'Indo-Chine, vient en effet de donner une large satisfaction, en janvier 1899, au vœu émis en séance plénière par le Congrès des orientalistes réunis en 1897 à Paris. Ce vœu résultait de la proposition de MM. Aymonier, Lefèvre-Pontalis et Lemire. Le Gouverneur général a décidé qu'une mission archéologique permanente serait entretenue en Indo-Chine aux frais du budget général. Elle serait constituée et contrôlée par l'Académie des inscriptions et belles lettres, qui vient d'en nommer le directeur.

Elle se composera d'élèves envoyés sur place; elle aura pour objet l'étude des monuments, des documents épigraphiques, des langues et dialectes, des races anciennes et modernes de l'Indo-Chine. Elle proposera les mesures de conservation de ces monuments et de ces ruines si curieuses. Ainsi la France protectrice sera fidèle à ses traditions en faveur de l'art et de la civilisation des peuples nouvellement placés sous son égide.

« Le nombre est bien petit, a dit M. Senart, de ceux qui se sentiront appelés à fouler les sentiers de Bergaigne, mais le savant ne sépare jamais l'ambition des découvertes scientifiques du dévouement le plus passionné au pays. »

Les découvertes scientifiques de Bergaigne auront bien

servi son pays, la métropole et la France d'outre-mer, comme elles ont servi la science des indianistes de tous pays.

« D'autres disciples, a dit M. Michel Bréal, sont venus; l'horizon s'est élargi grâce aux progrès de la science et aux voyages lointains devenus plus faciles. De nouvelles espérances ont surgi, mais si tout ce que nous désirons et rêvons se réalise, une grande part devra en être reportée à Bergaigne... »

Ces paroles étaient prononcées le 9 octobre et l'année n'était pas écoulée que le désir et le rêve se réalisaient, en ce qui concerne notre vaste domaine indo-chinois.

« Ainsi le nom grandit à la mort du savant! » a chanté Marc Legrand. « C'est que, reprit M. L. Bourgeois, Bergaigne est un chef d'école. Et il est mort en montant encore vers les sommets! »

Bergaigne était peu connu en France, en dehors de la Sorbonne, de l'Académie, des sociétés asiatiques; on l'ignorait presque dans le Pas-de-Calais, son pays natal. Mais on le connaissait en Indo-Chine depuis 1887, et voici maintenant que ses travaux originaux sur ce pays vont être continués sur place par un groupe permanent de disciples qui travailleront aussi pour la science et pour le pays.

Il n'était donc pas hors de propos d'exposer sommairement toutes ces considérations qui relèvent encore à nos yeux l'homme et son œuvre et qui nous la montrent « durable ». Elles augmentent le mérite des hommes d'initiative du comité, MM. Hamy, Senart, Bourgeois, Wallon, Bréal, B. de Meynard, Aymonier, etc. qui ont, en élevant à Bergaigne un monument, perpétué dignement sa mémoire.

Constatons enfin que, dans l'hommage rendu à notre grand indianiste, la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, les États-Unis, les Indes, l'Indo-Chine ont pris une part effective. Aussi « l'idée maîtresse » que M. Boucher-Cadart a déclaré se dégager de cette inauguration, c'est *l'union* de tous ceux qui ont apprécié Bergaigne et son œuvre. Cette œuvre a resserré plus étroite-

ment l'union de l'Indo-Chine avec la mère-patrie. Nous qui comptons parmi les ouvriers de la première heure, nous devons grandement le répéter et nous en féliciter.

A. LEMIRE.

BIBLIOGRAPHIE.

RECUEIL DE CONSULTATIONS JURIDIQUES RELATIVES À LA CONDITION DES « OUAQF », publié par les soins du Protectorat. Texte arabe. Tunis, 1898.

Le traditionniste El-Bokhâri rapporte que Mahomet lui-même, indiqua au futur khalife Omar ben Elkhettâb, le moyen de consacrer à perpétuité, en faveur des pauvres, les revenus d'un champ de palmiers et d'en faire ainsi le premier *ouaqf* institué dans le monde musulman. L'exemple donné par un aussi célèbre personnage ne pouvait manquer d'être suivi. Les fondations pieuses se multiplièrent avec une extrême rapidité pendant les époques de grande ferveur religieuse; aujourd'hui encore, malgré une tiédeur plus grande de la foi, la pratique de ces œuvres charitables est loin d'avoir complètement disparu. Il convient d'ailleurs d'ajouter que, sans les ressources que procure cette institution, il serait impossible, dans la plupart des pays musulmans, de pourvoir aux frais de la charité publique, à l'entretien des édifices du culte et au salaire de ceux qui y sont attachés.

Mais, à côté de cet avantage indiscutable, les *ouaqf* présentent au point de vue économique de graves inconvénients. Le détenteur de ces biens de mainmorte n'en a que l'usufruit; il ne peut en aucune façon disposer de la nue-propriété et n'a, par suite, aucun intérêt à ménager ou à améliorer la valeur du fonds qu'il occupe. Tous ces efforts se

bornent donc à faire donner au bien le maximum de son produit, sans s'inquiéter de l'épuisement du sol ou de la ruine prochaine des constructions, car, le plus souvent, peu lui importe la situation du dévolutaire appelé à lui succéder dans son exploitation.

Il arrive ainsi qu'après un temps plus ou moins long le dépérissement de l'immeuble constitué en *ouaqf*, devient tel que les administrateurs n'en tirent plus un revenu suffisant qui leur permette de se conformer aux volontés du donateur, ou même de faire face aux charges qui grèvent le bien. Si les jurisconsultes musulmans n'avaient été unanimes pour accorder force de loi aux stipulations verbales ou écrites énoncées lors de la fondation, il eût été aisé de remédier à cet état de choses. Malheureusement il n'en est pas ainsi : car, en même temps qu'il était libre de fixer à son choix la série des dévolutaires; le fondateur se trouvait pour ainsi dire obligé, de par la tradition, de déclarer que son bien ne serait transmissible par aucune des voies légales, vente, donation ou succession. Sans doute certains docteurs admettent le *ouaqf* temporaire, mais cette doctrine a rencontré peu de partisans et, en fait, le *ouaqf* éternel est à peu près le seul en usage.

Depuis longtemps, les musulmans se sont émus de cette extension incessante d'un régime immobilier qui tendrait à couvrir le territoire de terres en friches et de maisons en ruine. On pouvait prévoir que ces immeubles, retirés pour ainsi dire de la circulation, finiraient par être, dans un nombre de siècles limité, l'unique forme de la propriété immobilière et une statistique récente nous montre qu'un dixième de la superficie utilisable de la Régence de Tunis est d'ores et déjà immobilisé par des fondations pieuses. Comment, sans enfreindre le principe rigoureux de l'inaliénabilité, était-il permis d'utiliser ces vastes espaces plus ou moins ruinés et de leur rendre leur ancienne prospérité ? L'embarras était grand, car on considérait les baux à long terme comme entachés d'illégalité et la location à court

terme (trois ans au maximum, la seule autorisée par l'usage) loin d'être un remède ne faisait qu'aggraver le mal.

Les souverains musulmans eurent alors recours à un moyen, singulier en apparence, et cependant conforme aux idées que se font les musulmans de la puissance législative. Chez eux, en effet le Coran et la Sounna sont les bases primordiales de la loi et revêtent un caractère sacré; mais la formule pratique, le texte de l'article du code, si je puis m'exprimer ainsi, a été élaboré par des savants dont l'opinion a été admise à raison de leur valeur personnelle et nullement par suite d'un droit de légiférer dont personne n'est investi d'une manière formelle dans le monde musulman. C'est en vertu de cette conception particulière que l'*idjma*' et le *qiyâs* ont contribué à l'élaboration du code musulman et qu'aujourd'hui encore le mufti peut introduire dans la législation des dispositions nouvelles, à la condition, bien entendu, de ne pas violer les principes fondamentaux exposés dans le Coran ou rapportés dans la Sounna. Ce fut donc à des muftis ou à des docteurs éminents que l'on demanda de légiférer sur cette question si grave qui menaçait de causer la ruine de l'Islam.

La plupart des personnages consultés furent d'avis que, les baux à long terme n'ayant été formellement interdits par aucun texte d'origine sacrée, rien ne s'opposait à ce qu'on les appliquât aux biens *ouaqf*. Puis cette première réforme adoptée, on vit avantage à aller plus loin encore, c'est-à-dire à admettre le bail perpétuel. Dès lors, moyennant une redevance fixe et invariable, on eut la faculté de s'assurer pour une durée indéfinie, la jouissance d'un immeuble *ouaqf*, et de transférer cette jouissance à des tiers en toute liberté et par une voie légale quelconque, à la seule condition que la rente fixée fût toujours exactement payée. Le fait de contracter ces sortes de baux pour les biens *ouaqf* porte des noms différents suivant les pays et la nature de l'immeuble affermé.

Pour les terres de cultures, on se sert en Tunisie du mot انزال, vulgairement *enzel*, et parfois du mot كردار; en Algérie,

c'est le terme عناء, qui prévaut; en Égypte, celui de حكر; au Maroc, celui de جزاء, ou encore سينسو, ce dernier mot d'origine espagnole, plus employé en parlant qu'en écrivant. S'agit-il de boutiques ou de maisons, la technologie change : on dit alors qu'il y a خلو ou نصبة, en Tunisie et en Égypte; جلسة, au Maroc; enfin le preneur est-il juif, c'est le mot حزقة qu'il convient d'employer en Tunisie. Quelques-uns de ces termes sont, il est vrai, susceptibles d'un autre sens un peu différent, ainsi qu'on peut le constater par la lecture du Recueil dont nous parlons.

Le procédé de l'*enzel* peut, dans la pratique, présenter certaines difficultés d'application, et deux autres moyens de remettre en valeur les biens *ouaqf* ont été préconisés: l'échange et le bail à long terme, avec renouvellement pour deux périodes successives. Avant de prendre une décision à l'égard de ces deux autres modes d'aliénation, dont le premier n'est autorisé que par le rite hanéfite, le gouvernement du Protectorat a voulu procéder à la façon des souverains musulmans, c'est-à-dire de demander aux *uléma* de décider la légitimité de ces nouvelles mesures. Et, pour donner plus de poids à cette procédure, il a tenu à ce que les opinions émises sur ce sujet fussent pour une large part antérieures à l'établissement de la France en Tunisie. On a retrouvé, en effet, des consultations juridiques qui remontent à une époque où les beys étaient dans une absolue indépendance et qui, par conséquent, ne peuvent être suspectées d'avoir été faites pour les besoins de la cause; on les a ensuite réunies en une brochure qui a été imprimée par les soins de M. Roy, l'éminent secrétaire général du Gouvernement tunisien.

La lecture de ces *fetoua*, au nombre de sept, est intéressante à un double titre. D'une part on y trouve l'explication détaillée des termes techniques cités ci-dessus, avec les opinions diverses qui se sont produites sur la validité des contrats qu'ils représentent; et, d'autre part, on y voit exposées très nettement les évolutions successives que la législation musulmane peut parcourir sur un sujet donné sous la pression

de l'intérêt public. C'est en effet, d'abord pour l'agrandissement des mosquées que le principe de l'inaliénabilité des *ouaqf*, subit une première atteinte, puis c'est pour une voie publique et enfin pour une chose quelconque d'utilité générale. Contrairement à l'opinion ordinairement reçue, la loi musulmane est donc perfectible dans une large mesure et par des moyens qui ne répugnent ni à la foi, ni à la raison; c'est là un fait qui mérite d'appeler l'attention de tous ceux qui s'occupent à un titre scientifique ou autre des choses du monde musulman.

O. Houdas.

Le *Yi-King*, traduit d'après les interprètes chinois avec la *version mandchoue*, par C. de Harlez. Paris, E. Leroux, 1897; in-8° de 220 pages.

On pourrait croire que ce nouveau volume est le dernier mot de M. de Harlez sur le *Yi-King*, si, depuis qu'il a paru, l'auteur n'avait mis un nouvel article dans le *Journal*, à propos de ce livre célèbre, réputé mystérieux, qui a pour base, on le sait, les 64 *kua* ou hexagrammes attribués à Fo-hi, figures composées de six lignes horizontales, parallèles, les unes continues, les autres discontinues, dont chacune a son nom, son sens propre et sa valeur symbolique. Après avoir exposé ses vues sur l'origine, la nature et l'interprétation de cet ouvrage obscur, dans un article du *Journal asiatique* (avril-juin 1857), M. de Harlez publiait à Bruxelles, en 1889, une traduction du *Yi-King* faite sur les bases établies, composée de 64 articles répondant aux 64 *kua*, et renfermant: 1° l'hexagramme traduit par un caractère chinois; 2° deux textes dont l'un est général, l'autre divisé en points correspondant aux six traits de l'hexagramme; 3° de deux commentaires dont le premier, correspondant à peu près au premier texte, renferme une observation générale; le second entre dans des explications détaillées se rapportant aux traits de

l'hexagramme. Un troisième commentaire qui ne fait guère que répéter le second en insistant sur la valeur de l'hexagramme considéré comme le double d'un trigramme, est ajouté aux deux autres avec la rubrique « Symbolisme ».

M. de Harlez cherchait toujours la version mandchoue qui devait être la pierre de touche de la justesse de sa traduction. Ayant pu se la procurer, il se mit aussitôt à l'œuvre et reconnut que cette version mandchoue donnait une traduction ne différant pas essentiellement de celle qu'il avait obtenue du texte chinois lui-même. Il a donc publié cette traduction parallèle à la traduction faite sur le chinois et renfermant, pour chacun des 64 chapitres, le premier texte suivi du premier commentaire intitulé *twan*, d'après le chinois; le deuxième texte accompagné du deuxième commentaire appelé *siang*, et enfin du Symbolisme.

Pour compléter son travail, l'auteur a mis à la suite (pages 94-149) cinq commentaires qu'il avait cru pouvoir laisser de côté dans sa précédente publication, et sur lesquels il donne quelques explications (pages 94-95) : I, le *Wen yen* (explication des sentences); II, le *Hi sze* (explication des termes) relatifs l'un et l'autre, surtout le premier, aux deux premiers *kua;* III, le *Shwo-kua* (explication des huit trigrammes); IV, *Su-kua-fu* (ordre des hexagrammes d'après leur signification); V, *Tsa-kua-tchuen* (sens des *kua* mêlés, c'est-à-dire groupés par catégories d'idées). Ces deux derniers (IV et V) figuraient par extraits à la fin de la traduction du texte chinois publié en 1889, sous les numéros VI et VII, apparemment parce que le traducteur comptait comme I et II les commentaires *Twan* et *Siang*, ce qu'il ne fait pas dans le présent volume.

Pour mettre le lecteur qui sait le mandchou en état de contrôler sa traduction, M. de Harlez termine par la reproduction (en transcription) du texte mandchou (p. 150-214).

Le lecteur qui veut se rendre compte du secours prêté à l'interprétation du *Yi-King* par la version mandchoue fera bien de lire le volume que nous annonçons, et qui a paru à

Paris, chez Leroux, en 1897, avec celui paru à Bruxelles, en 1889, chez Hayo. Cette comparaison l'amènera sans doute à conclure que M. de Harlez donne, d'une manière générale, le vrai sens de ce livre mystérieux.

L'impression qui reste de ces travaux est que le *Yi-King* doit être considéré comme un traité de morale, présenté sous une forme bizarre et énigmatique. On s'en est servi et l'on s'en sert encore comme d'un livre de divination; mais il n'a pas été composé pour cela, et l'emploi superstitieux qu'on en fait tient à sa haute antiquité et au respect extraordinaire dont son ancienneté même le rend l'objet.

L. Feer.

Le gérant,

Rubens Duval.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1899.

LES PREMIÈRES INVASIONS ARABES DANS L'AFRIQUE DU NORD

(21-100 H. — 651-718 J.-C.)

PAR

M. CAUDEL.

(SUITE.)

VII

Qui commande dans la tribu? à qui appartient le souverain pouvoir? Question difficile à résoudre. Les temps dont nous parlons sont loin, et n'ont laissé qu'un faible écho dans l'histoire. Le Berber lui-même reste muet et les étrangers qui l'ont vu à des époques variables dans des lieux différents témoignent contradictoirement. Confrontons leurs dépositions, elles nous apprennent à peu près ceci:

L'indigène des plaines voisines de la mer vivait sous l'autorité étrangère. Les chefs avaient fait leur soumission, payaient l'impôt et fournissaient des

contingents. « Dans les campagnes situées en dehors de l'action des grandes villes, où il y avait toujours des garnisons importantes, les Berbers, forts par leur nombre et leurs ressources, obéissaient à des rois, des chefs, des princes et des émirs. Ils y vivaient à l'abri d'insultes, loin des atteintes que la vengeance et la tyrannie des Romains et des Francs auraient pu leur faire subir[1]. »

Ces tribus ont un gouvernement : lequel? Il serait oiseux de rechercher sa forme insaisissable et fuyante, d'analyser ses aspects divers, de classifier et d'étiqueter. Notre terminologie moderne est trop précise, elle évoque trop d'idées, fait trop d'abstractions et complique inutilement pour nous le problème. Les hommes groupés en société ont besoin d'une autorité qui les dirige, veille sur eux, protège les bons, châtie les mauvais, défende les intérêts supérieurs que la foule soupçonne vaguement ou méconnaît, discerne pour tous la voie qu'il faut suivre, la fraye et l'aplanisse. Un pouvoir supérieur détient cette autorité; mesurée au plus juste poids, elle reste sensiblement toujours la même, exerce sa perpétuelle et puissante influence dans un sens déterminé et pousse la nation tout entière vers un but précis: elle est mathémathique, inexorable, impérative et tutélaire. Le peuple, venu à pas lents du fond de l'histoire, l'a sentie grandir au-dessus de lui et s'affermir; il saisit confusément son sens profond et son

[1] Ibn Khaldoun, I, p. 207.

rôle hautain, et voit à merveille ses instincts sourds, ses aspirations aveugles, ses ambitions maladroites prendre corps dans la politique que l'autorité suprême applique.

Ce peuple a des destins à accomplir; il est cohérent, conscient et intelligent de ses devoirs; il accepte, raffermit et encourage l'autorité qui lui rappelle ces devoirs et le pousse vers ces destinées.

Rien de tout cela en terre d'Afrique. Le peuple berber ne se sent pas être, ne se sait pas vivre; c'est une poussière humaine répandue sur le sol, un peu plus épaisse au creux des vallées, plus clairsemée sur la surface lisse des plaines, et qui glisse sans trêve ni merci; le moindre vent la balaye, un autre souffle la ramène, et de cette agitation perpétuelle rien ne sort. Le Berber est encore et sera toujours ce qu'il fut jadis, un molécule humain qui roule dans l'histoire sans jamais s'arrêter : tel le sable de son désert natal qui monte, s'accumule et retombe en vagues lentes et molles que rien ne fixe et qui ne portent rien. Cependant il y a une société; partant, une autorité s'exerce. Mais la société est primitive, instable et grossière; partant, l'autorité est rudimentaire, précaire et maladroite. C'est l'aristocratie qui la détient.

Y eut-il jamais une aristocratie berbère? Question longtemps controversée, encore douteuse[1], destinée à le rester toujours, si l'on continue à toujours dis-

[1] Masqueray, *Cité berbère*, p. 49.

cuter non le fait même, mais le terme qui, en l'escortant, l'obscurcit. Au fond, la question est fort simple : Entendez-vous par aristocratie une caste ou au moins une classe très supérieure à la masse environnante, solidement assise sur le sol, qui lui appartient, puissante par la richesse qu'elle possède, investie de droits précis et de fonctions spéciales, jalouse de ses privilèges, férue de son antiquité, autoritaire et hautaine, dominant de toute la tête le vulgaire dont la séparent éducation, lois, caractère et aspirations? Il n'y a pas d'aristocratie berbère. — Desserrez le faisceau d'idées que le terme évoque en nos esprits d'Occidentaux, et n'y prenez que quelques traits simples et rudimentaires. Vous entendrez alors par aristocratie, dans une société en enfance, l'ensemble des hommes supérieurs par la richesse, l'intelligence ou la valeur militaire. Ils ont des troupeaux plus nombreux et plus gras, de plus belles tentes et de plus riches armes. D'autres gardent pour eux les troupeaux et surveillent la tente; ils ont du loisir; jeunes, ils s'exercent au combat; vieux, ils lisent, raisonnent ou songent. Leur esprit est plus ouvert, plus libre, plus clair et plus audacieux que celui du commun; ils vivent dans la tribu, mais la tribu les sent au-dessus d'elle et, dans les cas difficiles, lève les yeux vers eux, s'incline devant la sentence du vieillard et suit le jeune guerrier au combat. La sagesse du jugement ou le succès militaire affermissent leur autorité : ils commandent et sont obéis. Le sol n'est pas leur bien, la tribu n'est pas

leur sujette, la loi n'est pas leur œuvre, la coutume les régit comme elle régit tous les autres; mais ils l'appliquent, mènent la tribu et défendent le sol. — Si c'est cela que vous entendez par *aristocratie*, il y a une aristocratie berbère, et c'est bien elle qui gouverne; mais elle n'est pas partout ni toujours la même, son autorité est précaire, ses capacités de gouvernemen sont limitées.

Son autorité est précaire : elle est basée sur la richesse matérielle et l'influence morale; la richesse pastorale est fugace, l'influence est personnelle et meurt avec l'homme qui l'exerça. Les circonstances ne se présentent pas toujours qui permettent à la richesse ou à l'influence d'établir leur suprématie. Aux temps faciles, quand l'abondance règne et quand l'ennemi s'éloigne, elles perdent singulièrement de leur valeur, et l'on pourrait, ce semble, déterminer une gradation de l'autorité en partant de la peuplade installée en plaine, combattante et assaillie, organisée et commandée militairement, pour aller à la tribu retranchée dans la montagne et assurée de ses défenses.

Dans la première, commande le chef unique; dans la seconde, l'assemblée de la peuplade entière délibère et décide. Dans les deux, un lien très fort unit les membres de la petite société en un solide faisceau; c'est le sentiment de la solidarité, de la communauté d'origine et d'intérêts; c'est ce que le Berber de nos jours appelle *la horma*, « l'honneur ». « On n'est pas noble parce qu'on descend directe-

ment d'ancêtres qui se sont illustrés par leur vaillance ou ont occupé de hauts emplois, mais parce qu'on a fait partie d'une tribu dont tous les membres sont demeurés intimement unis depuis une haute antiquité [1]. »

Et voilà ce qui m'inciterait à dire, si je ne craignais que l'inexorable précision du terme ne trahît ma pensée, que la société maure est, en principe, démocratique. C'est l'assemblée du peuple, la *djemaa* de nos jours, qui règle les affaires communes, discute et juge; les puissants n'y tiennent pas plus de place que les autres, mais ils sauront vite prendre la direction, saisir l'autorité et la garder dès que la tribu descendra dans la plaine et entrera en contact avec l'ennemi. Le grand chef s'élève alors, il prend ses gens dans la main et, avec eux, soumet les voisins, leur impose le tribut et l'assistance militaire.

Voilà un royaume fondé; ses frontières s'étendent aussi loin que porte la lance du souverain. Rien autre que son prestige et que la terreur qu'il inspire ne les fixe. On s'incline devant lui, on prête hommage, on paye l'impôt. Mais le chef porte tout son empire au bout de son bras; qu'il faiblisse, vieillisse ou meure, tout s'évanouit. Les peuples refusent le tribut et retournent à leur indépendance première. Vous voyez constamment s'élever des empires qui, le lendemain, s'en vont en fumée. Tel chef, qui, comme Antalas, Iabdas ou Carcasan, menait au combat 30,000 ou

[1] Ibn Khaldoun, prol. I, p. 282.

50,000 guerriers, n'a pas, au soir de la défaite, trente hommes qui l'escortent[1] et ne trouvera plus désormais d'asile que dans sa tribu d'origine; les autres lui seront indifférentes ou hostiles. Une brusque détente nerveuse avait pu les soulever un instant; la soif du butin, peut-être même parfois la conscience obscure d'un danger national ont pu déchaîner leur élan : elles ont suivi celui qui parlait haut et bien. Elles ont obéi même à des femmes : la Kahina les mène au VIIIe siècle, comme, au XIVe, Chimcy mènera les Beni-Iraten[2]; mais l'élan tombe vite, la méfiance s'éveille, la trahison couve, la révolte éclate, le chef est désobéi, abandonné ou livré. Vous voyez à quel point son autorité est précaire!

Ses capacités de gouvernement sont limitées.

Il faudrait vraiment, pour parler de ces hommes et de ces choses, un vocabulaire spécial, pétri de doutes, d'hésitations et de réticences. Nos mots trop sonores détonnent dans ce vide et y éveillent de fallacieux échos. « Gouvernement », cela signifie pour nous : autorité largement et puissamment assise sur une terre délimitée, traditions séculaires, vues à longue portée, conseils tenus et résolutions mûries, marche patiente et irrésistible vers un but, évolution et progrès. Le gouvernement se trouve en présence de circonstances déterminées, défavorables ou pro-

[1] « Chez les Numides, personne, excepté les cavaliers de sa garde, ne suit le roi après une déroute. Chacun se retire où il juge à propos ». (Salluste, LIV.)

[2] Ibn Khaldoun, I, p. 257.

pices; à travers ces circonstances, en usant de moyens puissants, dès longtemps préparés, il vise un objet précis, permanent et lointain.

Ici les circonstances sont implacablement hostiles, les moyens sont précaires et la faiblesse de son esprit ne permet pas à l'homme de déterminer un but.

Et d'abord l'élément principal, l'objet même du gouvernement, l'État, le royaume, n'existe pas. Vous ne pouvez appeler de ce nom l'ensemble de tribus unies par l'allégeance de toutes à une, ou l'alliance librement consentie; c'est une masse amorphe et fluide, qu'aucune frontière n'arrête et ne consolide, qui s'étale ou se rétracte, s'agglomère ou s'éparpille. Pas de frontière physique : par suite, pas de sécurité.

Ce n'est ni le sentiment de la communauté d'origine, ni l'usage d'une même langue, ni la poursuite d'une même ambition qui groupent les tribus; chacune d'elles a peut-être l'impression obscure de ces choses, mais pour elle-même, et ne la partage pas avec ses voisines. Pas de frontières morales non plus : par suite, pas d'homogénéité ni de traditions. Celui qui édifie un royaume, le taille à coups de sabre en pleine chair et aggrège les hordes à sa façon. Ni le sol, ni le sentiment populaire ne lui donnent de points d'appui : les circonstances lui sont hostiles.

Ses moyens ne sont pas moins précaires. Nous avons entrevu tout à l'heure, nous verrons bien mieux, par la suite, avec quelle facilité l'union se dés-

agrège et l'armée s'évapore. Or la confédération imposée ou consentie est la seule forme de l'État; l'armée est sa seule force. En disparaissant, elle laisse le chef en face du néant; il passe sa vie et use sa vigueur à consolider le faisceau des alliances et à maintenir cohérents les éléments disparates de son armée; chaque tribu est animée d'une force centrifuge qu'il faut neutraliser, chaque escadron joue au corps d'armée et veut combattre pour son propre compte. Vous imaginez-vous les tours de force diplomatiques qu'il faut accomplir et la prodigieuse autorité qu'il faut exercer pour maintenir la confédération unie et faire de ces bandes un outil militaire qui ne gauchisse pas dans la main?

Mais ces merveilles de diplomatie et d'autorité doivent cependant atteindre à un résultat, inventer les frontières que la nature refuse et découvrir au peuple les avantages de l'union permanente et de l'effort commun.

La diplomatie et l'autorité s'usent à la poursuite de petites choses et ne portent pas leurs fruits. Cela, c'est la faute de l'esprit berber.

L'esprit berber est étroit et court. Il n'embrasse pas beaucoup de choses à la fois et ne porte pas loin; c'est un esprit myope qui ne saisit que le premier plan des aspects, ce qui éclate aux yeux et s'impose, mais qui ne peut percer l'ombre des seconds plans; les demi-teintes du doute, de l'inconnu l'inquiètent : il se cabre devant et se dérobe.

Les conséquences possibles des faits actuels lui

échappent, toute l'intensité de son action se porte sur la minute présente; il n'en distrait rien pour interroger le passé ou scruter l'avenir.

Sa réflexion est lente, sa pensée courte; les préoccupations de l'heure actuelle l'encombrent et absorbent tout son effort; ces préoccupations sont simples, naïves et impérieuses. Il faut vivre d'abord, acquérir ensuite, s'étendre aux dépens du voisin; manger, voler (en parlant d'un chef, on dira *conquérir*), voilà les deux buts à atteindre. L'imagination berbère s'y dépense tout entière; elle stagne au ras du sol, s'épuise à la recherche des petits moyens, des sournoiseries puériles, des ruses mesquines qui la hisseront péniblement sur le caillou qu'elle convoite. Au delà, rien; demain sera ce qu'il pourra.

Le souverain berber ne voit pas plus loin que ses sujets, il n'a pas d'idées politiques, et, si par hasard il s'avise d'en avoir, son peuple, stupide et méfiant, l'abandonne.

Mais j'avance des affirmations gratuites. C'est chose délicate que mesurer le développement moral d'un peuple, chose plus délicate encore que scruter son âme. L'historien trouve généralement dans la législation l'exacte mesure du développement moral; la religion lui donne l'empreinte fidèle de l'âme. Vérifions cette règle. Interrogeons la législation et la religion berbères.

Il ne nous reste rien des législations du passé, mais nous pouvons nous en faire une idée suffisante en considérant les *qanouns* actuels de nos tri-

bus du Djurdjura et de l'Aurès. Ils sont primitifs, puérils, positifs et précis[1].

La loi salique, la loi Gombette, placées en regard, semblent des chefs-d'œuvre de science et de profondeur juridiques; on y démêle un certain souci de l'harmonie, une apparence d'enchaînement entre les articles et de classement des matières. Le *Qanoun* ne renferme que des dispositions répressives. Toutes les manifestations du crime sont prévues et châtiées, mais la notion du droit n'existe pas encore; on ne voit point apparaître la personnalité juridique, l'homme entouré de toutes les garanties que la loi élève autour de sa personne et de ses biens; on voit à peine s'estomper la notion de ses devoirs; le fait présent et brutal domine seul : tu as mal fait, tu seras puni. Pas de principe, pas de théorie générale; une énumération d'atrocités réprimées par un supplice correspondant, puis la kyrielle des menus méfaits punis d'une amende tarifée au plus juste.

Un homme a fait un acte que la tribu juge répréhensible; l'assemblée délibère et prononce un arrêt; voilà un article de plus ajouté à ce singulier code. Constatation du fait, conscience précise de son caractère délictueux, fixation de la peine; trois opérations bien simples que toute intelligence peut faire: c'est la notion du droit et de la justice réduite à ses éléments primitifs. L'esprit berber en est toujours resté là.

[1] Voir les textes dans Masqueray, *Cité berbère*, in fine.

Il s'est à peine interrogé lui-même; il n'a pas regardé le ciel. Vous ne trouverez pas de religion berbère.

Jadis le Maure adorait des idoles; il les conserva longtemps. En 547 de notre ère, Ierna, roi des Levathes, se fait tuer en cherchant à sauver, dans le flot d'une déroute, l'image du dieu Gurzil[1]. Idolâtrie n'est pas religion, adorer n'est pas croire. Édifier une foi religieuse, cela demande un travail psychique délicat et long, une profondeur d'observation, une intensité de réflexion, une finesse de sentiment que tous les esprits ne possèdent pas; l'homme considère d'abord le monde extérieur, il soupçonne une vie et une harmonie qui l'intriguent; il se replie sur lui-même, entend vagir son âme, assiste stupéfait à son épanouissement et voit, en soi, se poser le problème que, déjà, la nature lui donnait à résoudre. Devant ces deux mystères, sa pensée chancelante se prosterne; elle est trop faible encore pour fixer froidement leur vertigineuse profondeur; toute sa vigueur d'observation et de réflexion est tarie et son âme, épuisée et ravie, évoque l'image d'un créateur, auquel elle fait hommage de l'harmonie du monde extérieur et de sa propre essence. Mais, pour discerner cette harmonie et distiller cette essence, il faut un esprit clair, sagace, puissant et vibrant; le berber n'a pas cet esprit. Il ne regarde jamais derrière ses idoles. Il y tenait du reste fort peu, les

[1] Diehl, 370.

abandonna pour la première religion qui s'offrit et se fit, avec une égale désinvolture, suivant les temps et les circonstances, païen, juif ou chrétien. De sa part, c'était calcul et ruse : il adoptait la religion du vainqueur pour se faire bien voir et s'assurer la sécurité; il ne s'y attachait pas. La foi phénicienne était trop lointaine, la romaine trop hautaine, la catholique trop humaine pour qu'il les pût bien saisir. Au fond, il restait indifférent. Au VII[e] siècle, nous ne trouvons pas de religion berbère; chacune des croyances qui, tour à tour, dominèrent l'Afrique, a laissé dans une vallée des adeptes assez tièdes. Il y a des tribus païennes, juives et chrétiennes. Les Levathes sont païens; les Djeraoua de l'Aurès, les Nefouça de l'Ifriqiya, les Fendelaoua, les Mediouna, les Behloula, les Ghiâtha et les Fazaz du Maghreb-el-Aksa sont juifs[1]. Cette croyance leur était venue des Israélites de Syrie[2]. De nombreuses populations du Djerid, de l'Aurès et du Zab, les Aurâba, les tribus des environs de Tiaret et celles qui avoisinent la Byzacène sont chrétiennes[3]; la propagande byzantine ramenait à l'orthodoxie celles qui avaient versé dans le donatisme.

Le Berber est trop primitif pour concevoir une religion; il accepte sans examen celles qu'on lui apporte toutes faites, en méconnaît le sens profond, les délicatesses et les subtibilités, les pratique avec indo-

[1] Ibn Kaldoun, I, 208.
[2] Ibn Kaldoun, I, 208.
[3] Diehl, 527.

lence. Elles ne poussent point de racines dans son âme et ne se concilient pas son cœur.

Telle est la société berbère, nomade ou sédentaire, belliqueuse ou pacifique, dans ses plaines ou dans ses vallées. C'est un grand corps aveugle, difforme et maladroit, agité sans cesse de soubresauts convulsifs. Pourquoi cette agitation? Nous le savons de reste. La vie difficile, l'appétit du bien d'autrui, l'invasion du voisin, la pente vers la mer, la brutale riposte de l'étranger établi sur la côte, autant de raisons au perpétuel tourbillonnement des peuplades sur elles-mêmes.

Or, ce corps mal bâti possède une force colossale; les hommes sont nombreux et vaillants[1], les chefs ambitieux et entreprenants; tous sont prêts pour l'action et tout les pousse à l'action. Combinée, celle-ci serait décisive; mais elle est confuse, maladroite et, partant, stérile.

Cela tient au caractère même des hommes, nous l'avons vu tout à l'heure; cela résulte plus inexorablement encore de la configuration géographique du pays et de la situation politique et économique des peuples. Les vallées sont trop hautes, trop étroites et trop courtes. Ce ne sont pas des routes de commerce et de civilisation qui, par leurs ramifications, portent au loin les richesses et les idées, mais

[1] Diehl, 527.

[2] Au printemps de 548, Coutsina amène à Jean Troglita 30,000 hommes, Iabdas 12,000, Ifisdaïas 100,000 (ce dernier chiffre est notoirement exagéré). Diehl, 377.

des culs-de-sac sans issues, refuges des vaincus que tente toujours la plaine. Et encore n'y a-t-il de trous de ce genre que dans l'Aurès, le Djurdjura et l'Ouarensénis; partout ailleurs, c'est la plaine ouverte. Des montagnes la bordent, mais elles s'ouvrent en éventail, vers la mer. On peut, entre leurs rameaux, s'avancer et conquérir, à la condition de surveiller les crêtes qui abritent la marche de l'ennemi et favorisent ses attaques à revers. Notez ce fait, il est prépondérant : toute la tactique berbère est basée dessus. Les monts, trop écartés pour arrêter la marche de l'envahisseur, sont assez élevés pour séparer les habitants des plaines parallèles. Ils permettent de faire traîner la défense sans lui assurer le succès final, et opposent un obstacle presque insurmontable à la création d'un vaste et puissant État. Il faudrait, pour triompher de la nature, un esprit politique que les chefs berbers ne possèdent pas. Ils agissent sous l'empire de l'émotion présente, dans un intérêt étroit et personnel et sont irrémédiablement jaloux les uns des autres. « Aucune politique suivie ne dirige leurs résolutions. On chercherait à tort dans leurs insurrections quelques traces d'un sentiment national, quelque désir de sauvegarder l'indépendance de leur peuple[1]. » Et ce n'est point là un fait isolé, un état d'esprit transitoire, né des circonstances : c'est un vice de constitution propre à la race. Elle en souffre encore aujourd'hui. « En 1879, les Aouled-

[1] Diehl, 361.

Daoud rebelles ont été écrasés par nos troupes sans que les Oulad-Abdi et les Oudjana, leurs voisins, aient témoigné d'autres sentiments qu'une véritable joie[1]. » Le grand chef qui veut agir court de tribu en tribu, de douar en douar, raisonne l'un, prêche l'autre, et, soit par menace, soit par persuasion, organise une confédération; c'est la *qebila* des Kabyles de nos jours; mais « chaque tribu marche à son heure, combat comme elle veut, se retire quand il lui plaît[2] », et le chef est plus préoccupé de maintenir uni le faisceau mal noué de ses forces que de méditer un plan de campagne.

« Ce qu'il faut à la *qebila*, dont les éléments sont toujours indépendants et distincts les uns des autres, même à l'heure des plus grands périls, c'est un politique assez rompu aux intrigues locales pour la maintenir compacte pendant toute la durée des hostilités, assez ferme pour réprimer les défections individuelles,... assez riche pour payer les munitions[3]. » Il se heurte toujours à l'inertie, il bute souvent dans la trahison : « Il suffit de l'insurrection d'un chef pour que l'autre demeure neutre ou vienne offrir ses services à l'empereur; souvent même les indigènes provoquent ou sollicitent l'intervention byzantine[4]. »

Derrière ces agitations, pas la moindre idée poli-

[1] Masqueray, *Cité berbère*, 163.
[2] Masqueray, *l. c.*, 105.
[3] Masqueray, *l. c.*, 118.
[4] Diehl, parlant de l'insurrection de 534, p. 64.

tique. Le but est le pillage; le moyen, la révolte; l'occasion, les embarras du voisin. La date importe peu. L'histoire se répète avec une désespérante monotonie. En 395 avant Jésus-Christ, à la nouvelle de la défaite des Carthaginois en Sicile, les hordes berbères viennent assiéger leur capitale et la mettent en grand péril; elles se débandent du reste sans avoir rien fait[1].

En 310 avant J.-C., Agathocle, tyran de Syracuse, assiège Carthage; les Maures se joignent à lui d'enthousiasme[2].

En 17 de notre ère, Tacfarinas entraîne les Musulames de l'Aurès; aussitôt Mazippa, chef des Maures, l'imite; ils sont battus tous deux par M. F. Camillus[3].

En 546, Antalas soutient le duc de Numidie, Guntarith, révolté contre le gouverneur, Aréobinde.

Ce ne sont là que quelques faits, choisis entre bien d'autres.

La révolte a été subite, irraisonnée; tout aussi prompte est la soumission. Quand le trouble s'apaise, quand le Romain ou le Grec reprennent le dessus, quand les occasions de pillage font défaut et quand le brigandage est sûrement et sévèrement réprimé, les chefs viennent les uns derrière les autres demander l'aman (j'emploie le terme à dessein, il est aussi juste pour ce temps-là que pour le

[1] Mercier, I, 8.
[2] Mercier, I, 92.
[3] Mercier, I, 10.

nôtre; ces choses n'ont pas changé); ils mettent la paix aux enchères et cherchent à se distancer dans les bonnes grâces de l'étranger; s'ils sont faibles, ils lui demandent l'investiture de leur commandement; s'ils sont encore puissants, ils exigent en outre des pensions et cherchent à tirer de la paix le bénéfice que la guerre ne leur a pas fourni[1]. Ils ont beaucoup du *condottieri :* le coup d'épée facile, la conscience large, l'absence de pensée supérieure, l'âpreté au gain, la vénalité et la rapacité. Ils organisent une expédition comme, de nos jours, on monte une affaire financière, ramassent des capitaux, calculent les chances pour et contre, risquent un coup et, à la liquidation, balancent les profits et les pertes. Ils sont les directeurs et les bailleurs de fonds de l'entreprise, fournissent les armes et les munitions et encaissent la plus grosse part du bénéfice. Ce ne sont plus des hommes d'État, mais des entrepreneurs de brigandage. Que ce soit brigandage ou opération militaire d'un ordre plus relevé, les circonstances économiques ne servent pas mieux le chef que les circonstances politiques. D'abord la mise de fonds est vite épuisée[2]. Tous ces gens sont pauvres et n'apportent avec eux que leurs armes et leurs montures; la fortune du général ne saurait suf-

[1] « A la nouvelle de la bataille de Decimum, les grands chefs des tribus envoyèrent des ambassades au général byzantin, chargées d'apporter leur hommage et de promettre leur alliance au représentant de Justinien; ils demandaient en échange une nouvelle et solennelle investiture de leur commandement. » (Dielh, 23).

[2] Masqueray, *Cité berbère*, 118.

fire à tout; de plus, son armée est menacée de la famine. Il faut vivre et la guerre ne nourrit pas toujours son homme, n'entretient sûrement pas sa famille.

Pour vivre, il faut cultiver la terre, si peu que ce soit, et faire une récolte quelconque qui permette de passer l'hiver. Pas de récolte, c'est la disette et la mort. De là, les deux caractères de la guerre en pays maure : le subit éparpillement des armées en rase campagne, la résistance exaspérée des derniers hommes dans leur dernier réduit. L'armée s'évapore dès qu'arrive le moment des semailles, « qu'elle soit vaincue ou victorieuse[1] ». Chacun court à son champ, le retourne et l'ensemence. On reprendra la campagne plus tard, s'il en est temps encore; mais il n'est pas de raisonnement politique ni de nécessité tactique qui tienne devant l'impérieux commandement de la faim.

Mal assis sur un territoire trop ouvert, incapables de s'unir pour tenter une action commune, pauvres et mal outillés pour la guerre, les Berbers sont pourtant de rudes et fiers combattants : Carthaginois, Romains, Vandales et Grecs, l'apprirent à leurs dépens. Pour vaincre les mercenaires puniques, déconcerter les légions de Rome, tenir tête aux guerriers de Trasamond et rompre les cataphractaires de Byzance. il ne fallait pas seulement être soldat, il fallait aussi savoir la guerre, combiner

[1] Masqueray, *Cité berbère*, 105, 107.

et appliquer une tactique. Étudions un peu celle-ci. Elle en vaut la peine, et seule nous expliquera plus tard certains faits que la politique laisse obscurs; elle est, de plus, un curieux et convaincant exemple de la pérennité des choses en terre d'Afrique. Vallée, Clauzel et Bugeaud retrouvèrent là-bas les guerriers qu'avaient combattus Métellus, Marius et Jean Troglita. Échappés brusquement du lointain passé, nous faisons de l'histoire toute moderne. Ce chapitre pourrait ouvrir une étude de nos guerres de ce siècle, comme il entame celle des luttes d'il y a mille ans. On ne vit jamais, nulle part ailleurs, semblable immobilité.

Nous savons ce qu'est le pays : une série de plaines étagées, communiquant par des pentes douces ou d'abrupts sentiers, suivant le niveau auquel on parvient; autour, des montagnes peu élevées mais âpres, qu'il ne faut pas songer à franchir si on ne les connaît bien, qui, souvent, restent infranchissables à celui qui les connaît le mieux. Mais elles sont parallèles, puis vont en s'évasant vers le littoral; elles seront un auxiliaire, non une défense. Au milieu des plaines et sur les plates-formes supérieures, des *kefs* inaccessibles, donjons gigantesques d'une forteresse naturelle; au fond des vallées, des oued encaissés, qui brisent l'élan des troupes et rompent la marche des convois, des *sebkhas* trompeuses, dont l'eau saumâtre donne la fièvre sans étancher la soif, des puits rares et avares, espérés des heures entières et trouvés vides. Sur tout cela un soleil fé-

roce qui boit l'eau, grille la pierre et fait trembler dans l'éther surchauffé, aux yeux que la soif trouble, des mirages décevants. Entrer est facile, avancer devient pénible, se maintenir est fort difficile.

Le Berber est partout qui vous guette.

Il a pour lui deux auxiliaires puissants : la soif, et la rapidité de ses mouvements.

Le manque d'eau fait souffrir l'envahisseur; la préoccupation du breuvage l'empêtre et lie tous ses mouvements. Il traîne derrière lui des approvisionnements considérables qui retardent sa marche [1]; cette ressource est précaire et vite épuisée; il faut aller aux points d'eau; ceux-ci sont peu nombreux; le Berber les connaît bien, et, par eux, il prévoit la marche de l'adversaire; dès lors, plus de surprise possible, plus de coup de main à tenter, l'indigène sait toujours où vous allez, vous ne savez jamais où il est.

A la première attaque, il s'est dérobé; la nouvelle de la guerre a été portée de tribu en tribu par des coureurs ou des signaux convenus, et le prochain soleil n'a plus trouvé sur l'emplacement des douars que quelques feux mourants, à côté des cercles de terre battue que recouvraient les tentes. La plaine est vide.

Les tribus sont passées du pied de paix au pied de guerre. Tout le monde est mobilisé et utilisé : les hommes préparent leurs armes, les femmes soignent les montures et les harnachements; il n'est pas jus-

[1] Voir la difficulté de la marche de Marius sur Capsa. (Sall., *Bell. Jug.*, xc.)

qu'aux troupeaux qu'on n'emploie; ils feront, lors du combat, des retranchements vivants. Mais nous n'en sommes pas encore là : il faut d'abord lasser l'ennemi, et, pour cela, battre vivement en retraite [1], lui laisser la plaine et gagner la montagne, pour, de là-haut, l'épier et le surprendre. « Cependant, Jugurtha les suivait (Métellus et Marius) le long des collines, épiant le moment et le lieu propres à l'attaque. Là où il apprenait que les Romains devaient porter leurs pas, il gâtait les fourrages et empoisonnait les sources si rares dans ce pays; il se montrait tantôt à Métellus et tantôt à Marius, tombait sur les derniers rangs et regagnait aussitôt les hauteurs, puis il revenait menacer l'un, harceler l'autre; enfin, ne livrant jamais de bataille, ne laissant jamais de repos, il réussissait à empêcher l'ennemi d'accomplir ses desseins [2]. » Le général n'emploie même pas toutes ses troupes à cette guerre d'escarmouches; il laisse le gros de son armée dans ses cantonnements et ne met en mouvement qu'une petite élite [3], qui, non contente de troubler la marche de l'ennemi pendant le jour, jette l'alarme dans son camp pendant la nuit [4]. Le Maure d'Afrique traite l'ennemi comme son demi-descendant, l'Espagnol, traite le taureau dans les *corridas de muerte*. La troupe légère des batteurs d'estrade a harcelé l'armée

[1] « A la nouvelle de l'arrivée de Marius, les rois se retirèrent chacun de leur côté dans des lieux très difficiles d'accès » (Sall. *ibid.*, LXXXVII).

[2] Sall., LV.

[3] Sall., LIV.

[4] Sall., LIV.

à souhait; beaucoup d'hommes sont morts déjà, beaucoup d'autres, dans les rangs, sont blessés; la soif les étrangle, les outres sont vides; sous le soleil, les casques brûlants couvent des idées de révolte ou de lutte à outrance. Le général appelle la bataille: l'armée s'arrête hésitante, déconcertée, exaspérée, s'aligne et fait tête. Alors, le Maure, maître du lieu et de l'heure, descend à son tour dans la plaine, comme l'*espada* dans l'arène, et, posément, en homme sûr de lui, offre le combat. Mais, là encore, il prend ses précautions, s'avance derrière un rideau vivant de bêtes de sommes, de chameaux surtout, car il sait la frayeur que ces animaux inspirent aux chevaux. Au premier choc, l'élan de l'ennemi se brise contre cet obstacle; les archers abrités derrière le criblent de flèches et le contraignent à reculer; si la seconde charge n'est pas plus heureuse, si la ligne ennemie faiblit et ondule le Berber quitte son retranchement et attaque à visage découvert; sa longue patience et sa courte audace lui donnent souvent la victoire.

Telle est la tactique classique. A la veille de l'invasion arabe, le Maure l'applique contre les Vandales avec le même succès que contre ses ennemis de jadis. En 520, Gabaon, à la tête des tribus de la Tripolitaine, attaque la frontière méridionale de la Byzacène; Trasamond envoie contre lui une armée. Le rebelle range ses troupes en demi-cercle et couvre son centre d'une ligne de chameaux, entre les jambes desquels il place des archers; la cavalerie

ennemie, effrayée par l'odeur des animaux, prend la fuite, et le champ de bataille reste à Gabaon [1]. Souvent aussi, le Maure attaque à la tombée du jour, quand le crépuscule rapide de l'Orient déforme les objets, agrandit les ombres et peuple les fonds du paysage de visions indécises et troublantes. « Après avoir réuni leurs armées, au moment où Marius part pour ses quartiers d'hiver, ils (Bocchus et Jugurtha) l'attaquent lorsqu'il restait à peine une heure de jour[2]. »

Parfois même il assaille en pleine nuit le camp harassé qui sommeille. « Lorsque Jugurtha eut tout disposé selon ses vues, tout à coup, au milieu de la nuit, une multitude de Numides cernent le camp d'Aulus [3] ».

Enfin, avant tout, il fait une guerre de pillage et de dévastation : « Jugurtha entre... brusquement, à la tête d'une troupe nombreuse, dans les États d'Adherbal, enlève les hommes et les troupeaux avec un riche butin, brûle les maisons et fait ravager par sa cavalerie presque tout le pays; puis il reprend, ainsi que toute sa suite, le chemin de son royaume[4]. » Ce n'est pas une armée, c'est un essaim vorace qui s'éparpille, dévore et gaspille en cent endroits, se masse pour darder la main qui l'écarte, puis s'égaille de nouveau, va, revient, s'emmêle, bourdonne,

[1] Mercier, I 154, d'après Procope, livre I, chap. 9.
[2] Sall., *Bell., Jug.*, XCVII.
[3] Sall., *Bell. Jug.*, XXXVIII.
[4] Sall., *Bell. Jug.*, XX.

pique et use sa force en un tourbillonnement butineur qui, tout à coup, s'affaisse et tombe. On n'écrase pas plus le Berber dans une bataille rangée qu'on ne détruit un essaim d'un revers de main, quelque brutal et bien assené qu'il soit. Il faut, pour le dompter, une guerre spéciale, faite, comme sa propre tactique, de petits moyens, de marches rapides, de vastes coups de filets jetés sur toute une région, de razzias et de dévastations, de défaites infligées coup sur coup. Tous les généraux africains le comprirent, de Mételhus à Lamoricière. « Mételhus se décide à éviter les engagements et les batailles rangées, pour adopter un nouveau plan d'opérations; il se dirige dans les cantons les plus riches de la Numidie, ravage les champs, prend les châteaux et les places peu fortifiées ou sans garnison, les livre aux flammes, passe au fil de l'épée tout ce qui est en état de porter les armes, et abandonne aux soldats le reste de la population. La terreur de ces exécutions fait qu'on livre aux Romains une foule d'otages, qu'on leur apporte des blés en abondance et tout ce dont ils peuvent avoir besoin[1]. » — « Le général de Lamoricière pensait que la soumission complète de l'Algérie n'était pas au-dessus de nos forces, mais que, pour l'accomplir, il fallait changer de fond en comble les vieux errements et passer résolument de la défensive à l'offensive; que pour cela il fallait plonger dans l'intérieur, non pas au moyen de petites garnisons

[1] Salluste, LIV.

sans puissance et sans action, retranchées derrière des murailles et submergées dans le flot indigène, mais au moyen de fortes colonnes mobiles parcourant le pays en tous sens, vivant sur lui, nourrissant la guerre par la guerre et frappant sans relâche dans leurs intérêts, et jusqu'à ce qu'elles demandassent grâce, ces populations dont nous n'avions pu vaincre l'hostilité[1] ».

Pour obtenir la paix de ces gens-là, il faut les battre et, pour les battre, les poursuivre jusqu'au fond de leur dernière retraite, tenir leurs personnes et leurs biens, les réduire à merci. Cela fait, rien n'est fait encore : il faut rester au milieu d'eux, les dominer par des postes bien placés, les menacer d'un prompt et inexorable châtiment à la première incartade, les terroriser et les fouailler sans cesse. Il faut encore séparer les tribus domestiquées du dedans des peuplades insoumises du dehors, fixer les premières au sol, élever une chaîne de forteresses qui tienne les autres à distance respectueuse. Quand on a fait tout cela, si l'on reste très fort, toujours armé et en éveil, on peut, mais alors seulement, se dire le maître de l'Afrique.

Le Byzantin pouvait-il dire cela au VIIe siècle ? Il avait en face de lui des tribus puissantes : sur le haut Bagradas, les Caunes et les Silzactæ; au S.-E. de la Byzacène, les Naffur (probablement les Nefouça de Ibn Khaldoun[2]), entre Fernana et Thala, les Frèxes;

[1] Du Barail, *Souvenirs*, I, 111.
[2] D'après Diehl.

entre le littoral et les chotts, les Mecales, les Astrices, les Anacutasur, les Urceliani; derrière eux, dans les Maurétanies, les Masmoudah, les Zenatah, les Aurabah; entre la Byzacène et Leptis Magna, les Austures (Houara des Arabes) et les Ilaguas (Louatha); au delà, les Gadabitani, et, plus loin encore, dans la Cyrénaïque, les Barcéens [1], tous peu ou point soumis.

Les premières années de l'occupation avaient été belles. Après Decimum et la chute de la domination vandale, les grands chefs avaient prêté volontiers l'hommage; « ils demandaient en échange une nouvelle et solennelle investiture de leur commandement [2] ». Habileté diplomatique qui assurait le présent sans engager l'avenir; ils tâtaient le nouvel occupant et mesuraient sa puissance. Elle était faible. Dès l'année suivante (534), ils commencèrent à s'agiter dans la Byzacène. Le gouverneur les tint en respect et les plaça sous l'autorité de l'un d'eux, resté fidèle, Antalas [3] (535). C'est le système du protectorat : on ne réduit pas l'indigène, on le ménage; tout à l'heure, on le craindra et on traitera avec lui.

En 543, les Louatha se révoltent en Tripolitaine [4]; l'année suivante, Antalas, dont un gouverneur maladroit avait supprimé la pension, les imite [5]. Le patrice Solomon est battu et tué à Cillium, malgré

[1] Diehl, p. 305.
[2] Diehl, p. 23.
[3] Diehl, p. 71.
[4] Mercier, I, 172.
[5] Diehl, p. 342.

l'appui que lui donnaient le chef Coutsina et ses 30,000 cavaliers [1]. A quelques mois de là, c'est Jean, fils de Sisinniolus, qui est défait et tué à Thacia. Or Thacia est entre Sicca et Carthage; l'ennemi est au cœur du pays; ce sont les tribus domestiquées qui s'ébranlent; le système du protectorat ne vaut rien; le protégé tient hardiment tête au protecteur. On traite avec lui; il n'est que temps : en 547, Antalas était venu jusque sous les murs de Carthage [2]. En 548, la mort de Carcasan, chef des Louatha, rétablit les affaires des Grecs; ils en profitèrent pour acheter la paix aux rebelles. Les Berbers prêtaient hommage au *basileus;* leurs princes recevaient des insignes spéciaux et le titre de *patrice;* ils fournissaient des contingents irréguliers (*fœderati, gentiles*) qui concouraient avec les *limitanei* à la défense de la frontière, l'empereur leur payait un subside annuel, l'*annona* [3].

Voilà tout ce qu'a pu obtenir le général Jean Troglita. Les vieilles troupes venues d'Orient en 546 n'ont pu empêcher sa défaite par Carcasan à Gallica; pour venir à bout du chef des Levathes et d'Antalas, il a dû demander l'appui de trois chefs indigènes, Ifisdaïas, Coutsina et Iabdas, et ce sont les hommes de ces auxiliaires qui ont, un jour, rétabli l'ordre dans son camp révolté. Il faut traiter avec les uns pour obtenir une paix très onéreuse des autres, et

[1] Diehl, p. 343.
[2] Mercier, I, 174.
[3] Diehl, p. 321-323.

acheter le concours de tous pour défendre la frontière.

On avait armé celle-ci à la hâte. Chaque fissure était fermée d'une solide forteresse; les places formaient deux lignes; chacune d'elles était reliée à sa voisine par une chaîne ininterrompue de petits postes. M. Diehl a étudié à fond l'organisation de cette défense dans son savant ouvrage sur l'Afrique byzantine. Les cartes qu'ils a dressées nous indiquent les postes fortifiés; ils sont nombreux; de Sitifis à Théveste, j'en compte plus de vingt, d'inégale importance, placés au milieu des plaines, à la source des oued ou à l'orée des vallées; quelques-uns sont jetés en sentinelles avancées sur le versant occidental de l'Aurès; ce n'est là qu'une première ligne; à cinquante kilomètres en arrière, s'en trouve une seconde tout aussi formidable. Dans le Byzacium, le système défensif est moins régulier : les places sont semées le long de la côte ou jetées au hasard dans l'intérieur, sur le plateau, depuis Capsa, au sud, jusqu'à Ammædera (Henchir-Haïdra), Sufès (H. Sbiba), Mamma et Couloulis. Notez que la plaine intermédiaire est sans défense : le quadrilatère compris entre Suffetula à l'ouest, Junca au sud, Justinianopolis à l'est et Hadrumète au nord ne renferme pas une forteresse.

Ce prodigieux appareil de défense avait été élevé dans les premières années de la conquête. Il ne semble pas avoir été jamais d'un bien grand secours à l'occupant, qui n'avait pas assez d'hommes pour

garnir tant de murailles et dut recourir aux *fœderati* indigènes pour assurer leur défense. Autant demander au loup de protéger la bergerie. Après quelques années de paix, une révolte éclata en 563; il fallut, pour la réprimer, appeler des troupes d'Orient. Deux ans plus tard, à l'heure où mourait Justinien, nous voyons un gouverneur, Thomas, fortifier à la hâte Thubursicum-Bure, Agnia et Thignica. Jetez les yeux sur la carte, voyez où sont ces places: en pleine Proconsulaire, à 100 kilomètres et plus derrière la ligne de Sufès à Justinianopolis, à moins de 100 kilomètres de Carthage; elles ferment les vallées confluentes de l'oued R'Meul et de l'oued Siliane, qui débouchent dans celle de la Medjerda. Que signifie un semblable système défensif, sinon que le Byzantin se gare du Berber allié comme de son frère insoumis, et, après s'être fortifié contre l'un, se bastionne maintenant contre l'autre?

Mauvaises années que celles qui s'écoulent de 569 à 584: trois généraux sont battus et tués successivement, et il faut l'arrivée du *magister militum* Gennadius pour rétablir l'ordre; encore n'y parvient-il qu'en consentant des subsides; il ne soumet pas, il traite; et la paix doit être bien précaire, car, pour la mieux assurer, il inaugure en Afrique un nouveau système de gouvernement. Lui-même est exarque, gouverneur militaire et prend le pas sur le préfet du prétoire, le gouverneur civil; dans les provinces, des *ducs* sont placés à côté des *praeses;* l'administration est

militarisée, le pouvoir civil s'efface peu à peu, fait d'une importance capitale: c'est la fin de la domination byzantine.

Celle-ci n'a qu'une raison d'être en Afrique : assurer la défense des frontières et maintenir l'ordre à l'intérieur, donner la sécurité au cultivateur et au marchand, leur rendre bonne justice, présider à l'exploitation normale et méthodique du pays, ouvrir des routes et les entretenir, creuser des ports et les remplir de bâtiments grecs, consolider la propriété dans les mains de l'occupant et donner à ses produits des débouchés, remplir toutes les tâches délicates et multiples que sous-entend le mot « administrer ». Elle s'y est employée avec ardeur : elle a jeté dans la Byzacène et la Proconsulaire une armée de fonctionnaires (M. Diehl nous en donne la liste) qui ont, à l'envi, réglementé, régenté, jugé et ordonné; elle a atteint à certaines heures de bons résultats, mais les revers sont survenus : l'indigène soulevé a troublé cette belle organisation, et le scribe, pâle de frayeur, s'est caché derrière le soldat. Ce dernier ne connaît que la guerre; il la fait par goût, par ambition, la provoque et la traîne en longueur avec un superbe dédain de l'intérêt immédiat de celui qu'il défend : battu, il se replie en maugréant sur le territoire qu'il devait couvrir et en traite l'habitant avec la désinvolture qu'il apporte dans ses relations avec les peuples soumis; vainqueur, il se sent pousser des idées d'indépendance, écoute distraitement le pouvoir central, obéit mal ou point, tranche du petit souve

rain et, un beau jour, se révolte. C'est ce qui arriva en Afrique.

En 608, un changement de prince à Byzance déplut à l'exarque Héraclius; il envoya contre le nouvel empereur (c'était Phocas) une armée commandée par son fils, qui portait le même nom que lui. Héraclius, le fils, détrôna Phocas et fut proclamé à sa place (5 octobre 610). Du même coup, le lien un instant rompu fut renoué entre l'Afrique et l'Empire. Qu'en advint-il plus tard? Les historiens éclairent mal cette période, à peine perçoivent-ils dans l'obscurité quelques faits épars : vers 634, le stratège Pierre, appelé au secours de l'Égypte qu'envahissaient les Arabes, refuse net de s'y rendre. Au moment où l'Islam pénètre en Afrique, le patrice Grégoire vient de se proclamer empereur.

C'en était bien fait de la domination byzantine! Sa destruction était l'œuvre du Berber; c'était lui qui avait désolé les campagnes, déconcerté les gouverneurs, paralysé l'administration, exaspéré les troupes contre leurs chefs, suscité et soutenu leurs révoltes, puis jeté la population paisible dans les bras des généraux, et chassé de la province le pouvoir civil byzantin, c'est-à-dire Byzance tout entière.

Et maintenant nous allons juger sa valeur politique d'un seul coup d'œil. De cette lutte presque perpétuelle de cent années, quel profit retire-t-il? Aucun : Antalas s'est révolté et a soutenu Aréobinde; Carcasan s'est révolté et a battu Jean Troglita; Garmul s'est révolté et a tenu dix ans la campagne; vingt

autres soulèvements ont bouleversé la province, le patrice Solomon a été battu et tué à Cillium; Jean, fils de Sisinniolus, a été battu et tué à Thacia; Jean Troglita a été battu à Gallica; en 569, Théodore, préfet d'Afrique, a été battu et tué; en 570, Théoctistos, *magister militum*, a été battu et tué; en 571, Amabilis son successeur, a été battu et tué, et cependant les frontières grecques n'ont pas reculé d'une ligne, les forteresses sont encore debout, les colons tiennent derrière leurs murailles; si Byzance est partie, le Grec et, avec lui, l'esprit byzantin sont restés. L'empereur ne tient plus le pays, mais le Berber ne le possède pas non plus.

Cent années de guerre ou de vie côte à côte avec l'homme le plus civilisé, le plus raffiné du monde antique, ne lui ont rien appris. Le Grec était débarqué avec tout un cortège d'idées lumineuses et de lois savantes, une religion attirante, une administration modèle, une littérature délicate, des arts charmants, des mœurs faciles, tout ce qu'avait à peu près le Romain de jadis, avec, de plus, l'esprit aimable et conciliant de l'Oriental, l'ardeur de prosélytisme et la soif de sympathie du chrétien. Tout cela s'est implanté, a vécu et prospéré sur le sol d'Afrique, à deux pas du Berber; il n'a rien senti, rien compris, n'a pas été entamé, pas même effleuré.

Il s'est âprement défendu, hargneux, grondant et farouche, comme la bête sauvage qui se raidit sous l'étreinte qui l'écrase, et mord dès qu'elle se relâche. Il a combattu follement, sans plan ni but, un

IMPRIMERIE NATIONALE.

peu pour l'indépendance, beaucoup pour le butin; il a mené sans souci, sans peur et sans pensée, la belle vie de combat qu'il aime. Ses légers escadrons ont harcelé, exaspéré et rompu les cataphractaires byzantins, puis se sont évaporés au galop fébrile de leurs petits chevaux. Ils laissaient derrière eux le vide et, par terre, les débris d'une civilisation vieille de mille ans et plus.

La mobilité, l'instabilité, le désordre, la verve batailleuse du Maure, la régularité, l'alignement méthodique et la précision compassée du Grec s'étaient heurtés chaque fois plus violemment sans jamais pouvoir se concilier. Les hommes, les caractères, les esprits et les âmes différaient trop.

L'esprit grec est vaste, lumineux et précis; il ne recèle pas de coins sombres où le doute se gîte, d'où l'erreur et l'ignorance s'élancent; il est équilibré et stable, perçoit vite, porte loin, conçoit droit et juste, pense sans défaillance, calcule sans hésitation, imagine avec précision et construit avec logique. C'est un tout harmonieux qui connaît son harmonie et s'y complaît, la veut porter partout et l'imposer à tout. Il taille délibérément dans la masse informe des observations l'abstraction sobre et brillante, étend sur le monde entier le réseau régulier de son système, échafaude avec amour les conceptions géométriques, élève pièce à pièce, posément et sensément, son édifice de logique et jette sur lui les teintes délicates d'une sensibilité exquise et raffinée.

On connaît la société que conçut cet esprit.

L'homme y est classé, enregistré, inséré, comme un manuscrit est catalogué dans la bibliothèque d'Alexandrie; son rôle est prévu et mesuré; son action est régularisée, suscitée ou réfrénée, ses devoirs sont impérieusement dictés, ses droits constatés et délimités; il marche dans un chemin rectiligne, étroit et plat. Sa vie est monotone et laborieuse : agriculteur, il remue un champ aux bornes précises, arrache à la terre une récolte soigneusement préparée, emmagasine l'huile de ses olives et le blé de ses moissons, engraisse des troupeaux et les accroît, plante des arbres et élève des maisons, se fixe en un coin du sol, le transforme et y enfouit tout son être, l'emplit de souvenirs et l'embellit d'espoirs. Commerçant, il calcule et combine, discute et suppute, brasse des affaires, escompte des résultats, prévoit des bénéfices, guette de bonnes opérations, et, lentement amasse de l'or. Soldat, il médite ses marches, arrête un plan délibéré et sûr, s'avance avec méthode, voit toujours derrière la bataille le but politique à atteindre, négocie autant qu'il combat. Magistrat, il scrute la confusion des causes, pénètre leur caractère intime, ramène leurs aspects multiples à quelques faits simples, détermine le point de droit et tranche net la question litigieuse. Tous ont toujours une idée dans la tête; une pensée supérieure les domine, les éclaire et les guide : accroître le patrimoine de la famille, augmenter la prospérité de la cité, défendre et étendre le sol de la patrie, affermir, améliorer, simplifier le gouvernement. Tous se

sentent vivre pour autre chose de meilleur, de plus grand, de plus stable qu'eux-mêmes : la famille, la cité, la patrie. Ils se savent dépositaires de destinées qui ne sont pas les leurs, mais qu'il faut préparer, artisans de choses futures qu'ils ne verront jamais, mais qu'ils soupçonnent et qu'ils ébauchent avec confiance. Leurs volontés se tendent dans un effort commun pour défendre, grandir, glorifier *l'État*. C'est leur intérêt, et ils y mettent leur orgueil; l'État les protège, leur assure la justice, le calme, la sécurité, les heures fécondes du labeur et les loisirs de la réflexion; il est doux, judicieux et tutélaire; il est, aussi, puissant et redouté; l'éclat de sa majesté rejaillit sur chacun des citoyens. Ceux-ci lui ont abandonné peu à peu des prérogatives, cédé des droits, confié des attributions; il les exerce au nom et pour le plus grand bien de tous; son administration est nombreuse, sa compétence illimitée, son action permanente et irrésistible. L'immense mécanisme est lancé d'un mouvement rythmé, placide, inexorable et muet; l'homme suit d'un œil satisfait et craintif la marche qu'il ne saurait plus arrêter. Une machine ne raisonne pas : elle assimile ce qui plie, broie ce qui résiste.

La machine byzantine, transportée en Afrique, essaya de broyer le Berber; mais elle était vieille alors, un peu déjetée, mal équilibrée et édentée. Ce fut le Berber qui la brisa. Tout le heurtait chez le Grec : l'esprit trop net de l'Aryen concevait trop de choses que lui n'entrevoyait même pas; sa méfiance d'igno-

rant et de naïf s'éveillait au contact de pensées trop profondes ou trop fragiles, dont le sens intime lui échappait. Il ne comprenait ni la complexité de l'administration, ni la régularité de la vie, ni la stabilité des institutions, ni le rythme méthodique de l'ensemble. Il ne saisissait que l'aspect extérieur, la réglementation tatillonne et taquine, la discipline sévère; il voyait surtout s'approcher trois hommes qu'il honnissait : le collecteur d'impôts qui réclame de l'argent, le soldat qui exige qu'on lui livre les armes et, derrière eux, l'administrateur qui impose des parcours, découpe les terres, broye la tribu et garrotte chaque homme sur un coin du sol, entre le tribunal et la prison. Pour se faire Grec, il lui fallait devenir un autre homme; il ne le voulait ni ne le pouvait; il tint tête et demeura libre, trop farouche pour se soumettre, trop maladroit et trop indécis pour jeter l'étranger à la mer.

Ces faits valent la peine d'être médités, aujourd'hui plus que jamais. Nous sommes Aryens comme le Grec et, sur plus d'un point, Byzantins. Le Maure n'a pas changé.

IV

LES ARABES.

I.

En l'an 612 de notre ère, Héraclius étant empereur de Byzance, et Chosroës, Roi des Rois, régnant sur l'Iran, un chamelier arabe eut, au fond de la

solitude où il aimait à se retirer, des visions de l'au-delà : il entendit des voix et sentit passer en lui un esprit surnaturel. C'était un homme ignorant et simple, né dans la pauvreté et qu'un heureux mariage avait mis dans l'aisance. Chef de caravane, il avait visité, pour les besoins de son commerce, les villes de Syrie et en était revenu sans avoir, semble-t-il, beaucoup observé ni bien compris ce qu'on y voyait. Il savait à peine lire les caractères primitifs que ses frères traçaient sur des omoplates de chameaux ou des feuilles de palmier, et les imitait malaisément; le plus clair de sa science consistait en légendes, en traditions si vieilles que les lèvres des conteurs les avaient usées en même temps que leur ignorance les déformait, en récits véridiques peut-être, sûrement embellis de fiction, recueillis dans la demi-somnolence des veillées autour du feu mourant, sous le ciel à peine refroidi et scintillant d'étoiles, quand tout dormait à l'entour. Récits, traditions, légendes avaient fermenté dans cet esprit inquiet, surexcité, surchauffé comme la nature qui l'entourait, et un obscur travail de réflexion latente, ignorante d'elle-même, d'imagination maladroite et puérile, délia et étendit à la lumière l'âme repliée et sombre du chamelier. Il conçut l'unité divine, comprit la bonté du Créateur et reçut de lui la foi qu'il fallait suivre et l'ordre de la communiquer aux hommes; il devint prophète de Dieu.

Mais Mohammed était faible et sa voix ne portait pas bien loin. Il enseigna d'abord ses proches, en

reçut quelque encouragement, recruta d'autres adeptes encore, en petit nombre mais fidèles, qui faisaient profession de se confier à Dieu et, à cause de cela, se nommaient *Mouslimouna* (Musulmans). La masse de la nation restait sourde à ses appels. Elle obéissait à la puissante tribu de Qoraïch, maîtresse de la Mekke, gardienne des lieux saints, attachée par tradition et par intérêt au culte des idoles. Bientôt persécuté, le prophète s'enfuit de la Mekke avec son fidèle Abou-Bekr et gagna Médine; des Qoraïchites le suivirent dans l'exil; il fit, dans son lieu de refuge, de nouvelles recrues et continua sa prédication. Les Mohadjériens (on appela ainsi les Mekkois qui s'étaient joints à lui) et les Ansariens (ce fut le nom qu'il donna aux habitants de Médine qui embrassèrent la nouvelle religion) étaient de purs Arabes, d'esprit exalté mais de sens pratique, très fervents mais très près des biens de ce monde, ardents à propager la foi mais soucieux aussi de leur fortune. Les Mekkois étaient de gros commerçants dont les caravanes passaient près de Médine pour gagner la Syrie. En s'emparant de leurs convois, on faisait œuvre pie et on arrondissait son bien. Les expéditions commencèrent aussitôt. 'Abd Allah ibn Djahch, à la tête de huit musulmans, s'embusqua à Nakhla, entre la Mekke et T'aïef, et pilla une caravane qoraïchite dont il tua le chef. C'était un bien petit commencement, le premier coup de sabre donné par le bras musulman, bras qui se reposa rarement, sabre qui retrouva difficilement le fourreau.

Peu après, le Prophète lui-même marcha à la recherche de la grande caravane qui revenait de Syrie. Il avait, en tout, sous ses ordres 313 hommes, presque tous gens de pied, car la petite armée ne possédait que 70 chameaux et 3 chevaux. Il ne rencontra pas la caravane, mais se heurta aux Qoraïchites venus pour la secourir et les vainquit à Bedr. La lutte continua, le plus souvent heureuse, et bientôt Mohammed put rentrer à la Mekke et détruire les idoles qui souillaient la Ka'bah sainte. Les Qoraïchites subjugués embrassèrent l'Islamisme, et presque aussitôt celui-ci déborda de l'Arabie sur les pays voisins.

II.

Ils partirent quatre-vingt ou cent mille pour conquérir le monde, allant droit devant eux, vers les villes de la Syrie, la vallée du Nil, celle de l'Euphrate, là où il y avait de l'eau, de l'or, des pâturages à tondre et des soldats à combattre. Tadmor, pleine d'effroi, les vit, un jour, sortir poudreux, hâves, altérés et terribles du désert de Djof, que nulle armée avant eux n'avait traversé. Durant cinq jours de soleil torride et de mirages ils avaient marché, sans presque faire halte, n'ayant pour boisson, hommes et bêtes, que le lait des chamelles et l'eau que recélait l'estomac des dromadaires égorgés.

On les avait vus jadis, caravaniers paisibles et indifférents, passer par petites troupes, derrière

leurs bêtes de somme, s'arrêter aux portes des villes et attendre patiemment un nouveau chargement pour regagner le sud. Ils parlaient peu et n'étaient point curieux; on ne connaissait pas leur pays; on disait qu'ils vivaient pauvrement, sous la tente, du croît de leurs troupeaux. Ils revenaient maintenant en grand nombre et grand tumulte; ils montaient des chameaux rapides et des chevaux bondissants que nulle étape n'effrayait et qui, du lever au coucher du soleil, traversaient la plus vaste plaine. Ils semblaient sortir de terre au milieu du tourbillon de poussière soulevé par les sabots de leurs montures, et, tout à coup disparaissaient au fond de l'horizon, comme emportés par le vent qui les avait amenés. Ils avaient des vêtements grossiers comme ceux que revêtent les pâtres, mais leurs armes étaient brillantes et affilées, et leurs batteurs d'estrade poussaient dans la nuit chaude, pour s'appeler l'un l'autre, de grands cris gutturaux, longuement espacés, qui faisaient frémir de crainte les Syriens derrière leurs murailles. Ces cris appelaient d'autres hommes qui, le lendemain, envahissaient la plaine avec les rayons du soleil, et les paisibles cultivateurs des bords de l'Oronte et du Yarmouk n'avaient plus d'espoir que dans l'armée byzantine, qui seule pouvait délivrer leurs terres de ce fléau.

Les troupes grecques étaient solides, les soldats étaient de beaux et fiers hommes, bien payés et bien armés; leurs habiles stratèges avaient tenu tête à tous les barbares et vaincu le Roi des Rois, Chos-

roës le Perse. Armée et généraux, dernière sauvegarde de l'empire, marchèrent au-devant de l'envahisseur. Ce fut une lutte gigantesque que jamais l'Orient ne revit. Les lignes byzantines étaient inébranlables, les assauts des Arabes ne cessaient pas, et, quand la nuit tombait, les soldats restaient à leur place tout armés pour le combat du lendemain. Les rangs des Grecs s'éclaircissaient et les Arabes étaient fauchés comme moisson, mais ils revenaient toujours, car les femmes, devant leur camp, frappaient au visage ceux qui tournaient le dos à l'ennemi; les blessés couraient à de nouvelles blessures et recevaient la mort avec des cris de joie et, dans les yeux, une extase qui faisait songer, sous leurs casques de fer, les soldats de l'Empereur. L'acier lui-même s'émousse, et quand les épées byzantines ne purent plus trancher, après trois jours de lutte, le barbare inlassable brisa la ligne de bataille; l'armée byzantine se retira aux chants de victoire des Arabes. Ceux-ci marchèrent alors contre les villes; leurs murailles élevées et bien défendues les arrêtèrent; ils demeurèrent à leurs pieds, flairant la proie prochaine qu'ils ne pouvaient saisir et guettant l'aventure qui la leur livrerait : la fatigue de l'assiégé, la ruse de l'assiégeant, la famine ou la trahison ouvrirent toutes les portes; mais les hommes du désert, dédaigneux des *gens de l'argile*, restèrent au dehors, sous leurs tentes, en mettant garnison dans les châteaux.

Les populations venaient maintenant en masse

implorer la paix et offrir de splendides rançons qui s'accumulaient sous les tentes des nomades. Elles s'approchaient avec crainte de ces hommes basanés et superbes qui, le combat fini, reposaient paresseusement sur le sol, pensifs et préoccupés de quelque chose d'invisible. Elles cherchaient en vain parmi eux celui qui les commandait; si elles demandaient le chef, on leur montrait un homme vêtu comme les autres, et, comme les autres, accroupi près de son cheval et de sa lance fichée en terre. Il n'avait pas d'habits brodés ni d'armes de prix, et tous s'approchaient de lui sans fléchir le genou ni baisser la tête; le dernier des soldats l'appelait par son nom et celui de son père, et lui parlait comme à un compagnon d'armes, et les hommes qui entendaient leur langue disaient qu'ils n'usaient jamais, en s'adressant à lui, des formules de respect et des locutions adulatrices que la hiérarchie sait si bien composer, mais qu'ils le tutoyaient simplement. Tous ces guerriers semblaient très fiers. Si quelque Syrien plus hardi leur demandait pourquoi ils étaient sortis de leur pays et faisaient ainsi campagne, et comment ils remportaient tant et de si foudroyants succès, ils répondaient qu'ils avaient reçu un ordre d'En Haut, que leur vrai maître était le Dieu unique, qui leur avait envoyé un prophète et ordonné par sa bouche la conquête du monde, et que c'était Dieu qui combattait pour eux et leur donnait la victoire. Quand l'Arabe parlait de ces choses, son œil s'allumait et l'on y voyait passer le reflet

fauve de ses déserts et la lueur d'un feu intérieur qu'attisait une grande passion. Le Grec comprenait alors ce que signifiait le cri *Allah Akbar*! « Dieu est le plus grand! » qu'il lui entendait rugir au milieu du cliquetis des épées quand l'attaque commençait, et qui flottait encore, après le combat, sur les lèvres des mourants. Toujours curieux des choses de l'au-delà, il interrogeait encore et apprenait que le Dieu unique ordonnait d'être compatissant aux faibles et bon pour les misérables, de faire l'aumône et de garder son âme des souillures du péché, de le prier souvent et de mener une vie pure pour aller au jour du jugement dans le Paradis qu'il réserve à ses fidèles. Prier, donner aux pauvres, jeûner au mois prescrit, faire le pèlerinage des lieux saints et payer la dîme, il n'en fallait pas plus pour gagner le céleste séjour. Mais le plus sûr moyen d'y parvenir était de trouver la mort dans le combat contre les infidèles. Pour devenir musulman, il suffisait de confesser l'unité de Dieu et de reconnaître Mohammed pour son prophète. Celui qui faisait cela entrait dans les rangs des Arabes, était considéré par eux comme leur frère et prenait part au butin. Beaucoup de Syriens prononcèrent la formule et partirent avec l'armée. Ceux qui demeurèrent chrétiens ne furent pas maltraités. Ils payèrent l'impôt et restèrent libres de pratiquer leur culte, mais les musulmans les regardaient comme des sujets et ne leur accordaient aucune considération. Les uns après les autres, ils confessèrent la foi pour se mêler aux vainqueurs.

Cependant ils avaient relevé leurs villes et obéissaient à des gouverneurs que nommait un prince puissant, successeur du Prophète, qui régnait dans le pays des Arabes. C'était lui qui ordonnait les expéditions, conquérait l'Egypte, menaçait l'Asie Mineure et détruisait l'Empire perse. On apprit un jour que ce souverain venait visiter Jérusalem, la ville sainte, et le peuple, patriarche en tête, se porta à sa rencontre. Il vit venir du désert un pauvre homme monté sur un chameau et vêtu de grossiers habits avec, à la ceinture, un fouet qui pendait, et à l'arçon de sa selle, un petit sac de dattes et une outre d'eau. Les Arabes l'appelaient par son nom, qui était Omar, et le tutoyaient comme ils faisaient avec leurs chefs, mais lui témoignaient cependant beaucoup de déférence et lui donnaient le titre de *Khalife*, c'est-à-dire successeur du Prophète. Cet homme fit reproche aux officiers arabes des riches habits qu'ils portaient et de leurs armes précieuses, visita les lieux saints, ordonna d'y construire une mosquée et retourna dans son pays comme il était venu.

Les gouverneurs que le Khalife nommait étaient des hommes simples, grands guerriers et piètres administrateurs qui n'amenaient point de scribes avec eux et n'avaient pas de bureaux affairés. Ils rendaient eux-mêmes la justice aux musulmans ou la faisaient rendre par des hommes sages et versés dans la Loi. Les *Zimmi* gardaient leurs magistrats ; on ne leur demandait que le payement de l'impôt

et l'observation de la paix. Si quelqu'un d'eux troublait celle-ci, il était puni sévèrement, mais la loi nouvelle n'était pas plus arbitraire ni plus cruelle que ne l'était la byzantine, et elle était plus simple et plus expéditive.

Peu à peu, ceux des Arabes qui n'avaient pas suivi leurs compagnons dans les expéditions lointaines ou qui en étaient revenus quittèrent leurs tentes pour habiter les maisons de la ville. Ils se rencontrèrent tous les vendredis dans la mosquée avec les indigènes, chaque année plus nombreux, qui avaient embrassé l'Islamisme; ils épousèrent leurs filles et les admirent au milieu d'eux, si bien que cent ans plus tard il eût été difficile de distinguer le descendant du vainqueur de celui du vaincu. Ces hommes qui étaient venus, poussés par un vent d'orage et semblaient devoir aussitôt repartir, avaient fondé une société nouvelle, si bien assise qu'elle dure encore après douze siècles; ils firent de même dans bien d'autres pays et ils continuent aujourd'hui. Telle fut la conquête musulmane.

Le récit de cette expansion rapide, irrésistible confond notre raison d'Occidentaux. Son premier succès ne nous étonne qu'à demi, accoutumés que nous sommes à considérer l'Orient comme une région vouée aux débâcles soudaines et aux brusques détours d'une histoire sans préparation et sans lendemain; mais la durée de ses conséquences, la continuité de ses effets nous émeuvent et nous ne sommes point éloignés de voir là une grande erreur

de la Providence, une défaillance de notre race, un malentendu de l'homme avec la destinée. Pendant longtemps, le Musulman a été, à nos yeux, le fléau de Dieu, le païen sacrificateur d'enfants, l'infidèle qui souillait de sa présence nos lieux saints, l'homme sans foi, sans loi, sans mœurs et sans conscience qu'il fallait combattre à mort, massacrer sans pitié, balayer de la surface de la terre. L'horreur et la crainte qu'il nous inspirait alors expliquent assez ce sentiment. Nous connaissons mieux maintenant son caractère et sa religion ; il ne nous effraye plus; nous le jugeons plus sagement; et cependant bien des choses chez lui nous étonnent encore, et plus d'un point de son histoire nous parait inexplicable. Il faut, pour comprendre tout cela, savoir quel mobile l'anima, de quelles ressources il disposait, quels étaient ses moyens d'action, son caractère et son esprit. Son expansion s'explique par la charge électrique qu'accumula dans ses membres une religion nouvelle ; son succès se conçoit si l'on considère la forme de son gouvernement; religion et gouvernement se déduisent de la tournure d'esprit et de la manière de vivre, esprit et manière de vivre découlent de la nature intime de l'homme et du pays qu'il habite.

Notre étude nous entraîne en des considérations lointaines qui nous retiendront longtemps; nous l'aborderons d'un esprit très large qui admette qu'on peut penser autrement qu'il pense, croire à autre chose qu'à ce qu'il croit, aspirer à un autre but

qu'à celui qu'il vise; nous tenterons, par un effort soutenu de volonté, de nous imaginer qu'il peut y avoir des hommes qui, quoique d'une apparence physique semblable à la nôtre, sont d'une complexion mentale si différente, que les comprendre soit difficile et que les juger soit pénible. Effaçant douze siècles d'histoire, oubliant Charlemagne, Louis XIV et Napoléon, la merveilleuse expansion de notre nation et le prodigieux épanouissement de notre pensée, faisant abstraction du monde qui nous entoure, des traditions de famille, des préjugés de race et des préventions religieuses, voyons ce qu'était l'Arabe au VIIe siècle de notre ère.

(*La suite au prochain cahier.*)

IMPRIMERIE NATIONALE

LE
TRAITÉ SUR L'ASTROLABE PLAN
DE SÉVÈRE SABOKT,

ÉCRIT AU VIIe SIÈCLE D'APRÈS DES SOURCES GRECQUES,
ET PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS UN MS. DE BERLIN,

PAR

M. F. NAU.

(SUITE.)

II

ܣܘܡܐ ܐܘܟܝܬ ܡܚܘܝܢܘܬܐ ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܠܡܥܒܕ ܐܘܟܝܬ
ܠܡܬܚܫܚܘ ܒܗ ܒܐܣܛܪܘܠܒܘܢ

ܩܘܡܐ ܩܕܡܝܐ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܠܡܚܙܐ ܫܥܬܐ ܒܐܝܡܡܐ
ܡܢ ܫܡܫܐ[1] ܒܝܕ ܐܣܛܪܘܠܒܘܢ. ܘܕܐܝܟܢܐ ܠܘܬ
ܡܢܘܬܐ[2] ܕܕܢܚ ܒܗ ܫܥܬܐ ܘܐܝܟܢܐ ܕܒܬܪܗ ܘܐܝܟܢܐ ܠܘܬ
ܗܘ ܕܩܐܡ ܡܢܗ ܫܡܫܐ. ܘܐܝܟܢܐ ܠܘܬ ܗܘ ܕܐܝܬ
ܐܘܪܚܐ.

[1] ܫܡܫܐ ms. — [2] Lire ܠܘܬ ܐܝܬܘܗܝ ܡܛܪܢܝ.

ܟܕ ܡܬܡܠܝܐ[1] ܫܪܝܐ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܫܬܟܚܐ ܕܡܫܡܠܐ ܘܟܠܚܕܐ ܐܝܟܢ ܐܬܘܗܝ. ܒܟܠܗ ܗ̇ܘ ܕܒܟܝܢ ܠܐܝܠܝܢ ܒܡܥܠܬܗ ܐܘܪܚܗܘܢ ܒܡܘܥܠܐ ܡܫܡܠܐ. ܒܝܘܡܐ ܕܒܬܪ̈ܝܗܘܢ ܚܕܘܪ̈ܐ ܗܢܘܢ ܕܒܝܘܡܬܐ ܕܢܦܩܝܢ ܒܡܘܥܠܐ ܚܕܪ̈ܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܢܚܬ ܒܗܘܢ ܐܟܠܐ ܕܡܫܡܠܐ. ܒܝܟܐ ܗ̇ܝ ܕܒܝ ܡܫܡܠܝܢ ܡܢ ܪܝܫܗ (fol. 88 r°) ܕܕܝܐܡܛܪܐ ܗ̇ܝ ܕܡܬܐܡܪܐ[2] ܛܛܪܛܡܘܪܝܘܢ ܗ̄ ܡܢܝܬܐ ܪܒܝܥܝܬܐ ܐܘܟܝܬ ܚܕܐ ܡܢ ܐܪ̈ܒܥ ܕܡܟܢܘ ܕܒܗ̇ ܐܦܣܩܝ ܕܡܢܝܢܐ ܕܗܘܝܐ ܙ̄ ܡܘܪ̈ܣ ܒܚܣܘܕ. ܘܟܠܗܝܢ ܫܪܝܢ ܕܒܟܠ ܡܘܪ̈ܣ ܙܘܐ ܡܚܝܡܢܐ ܕܡܘܪ̈ܣ ܗ̇ܘ ܕܒܝܠܐܛܘܪܘܢ. ܡܢ ܗܘܢ ܡܘܪ̈ܣ ܕܡܢܝܬܐ ܪܒܝܥܝܬܐ. ܘܡܢ ܒܡܫܘܚܬܐ ܗ̇ܝ ܕܡܬܝܕܥܐ ܒܗ ܡܢ ܗܘܪܐ ܢܦܫܝܢ. ܦܘܫܩܝܢ ܠܐܦܛܪܒܘܢ. ܒܪܘܗ ܟܠܚܐ ܐܣܝܐ. ܘܟܠ ܡܫܡܠܐ ܗ̇ܘ ܕܒܝܢ ܐܘܡܥܬܐ ܕܟܘܗ ܐܬܝܢ ܡܬܦܪܫܝܢ ܒܐܘܚܕ ܕܐܘܕܥܘܢ ܗ̇ܝ ܕܐܬܝܗ ܒܡܩܒܠܗ ܗ̇ܝ ܕܡܬܩܝܡܐ ܐܪܒܥܐ. ܟܠ ܦܫܡܠ ܕܛܘܐ. ܗܢܘܢ ܕܡܬܩܝܡܝܢ ܦܠܓܘܬܗ ܐܘܡܥܬܐ ܡܬܝܒܢ ܒܚܝܕܐ. ܘܒܝܘܡܐ ܕܡܫܡܫܝܢ ܒܡܘܪܐ ܗ̇ܝ ܕܦܐܝܬ ܒܗ ܡܫܡܠܐ ܒܗܘܢ ܒܦܫܡܠܐ ܕܛܘܐ. ܟܠܝܗ ܒܝ ܟܠܝܗ ܕܡܘܪܐ ܗ̇ܝ ܕܡܬܝܕܥܐ ܐܠܦܪܘܒܬܐ ܒܗ. ܡܢ

[1] ܡܐܡܠܬܐ ms. — [2] Il doit manquer ici quelques mots, par exemple : ܡܫܡܠܐ ܕܡܘܪ̈ܣ ܟܠ.

ܐܟܡܐ ܡܫܡܫܢܐ. ܕܟܕ ܗܘܝܢ ܠܘܬ ܚܕܘ̈ܪܐ ܕܟܡܪ̈ܐ.[1]
ܘܗܘܝܢ ܚܙܝܢ ܠܐܝܟܐ ܐܪܒܐ ܒܗ ܟܕ ܒܗ ܒܠܘܕܝܩܝܢ
ܠܡܕܘܪܐ ܗܘ ܕܐܬܩܪܝ ܕܠܐܘܕܝܩܝܐ ܕܗܘ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܕܟܡܪܐ
ܛ̈ܒܐ ܙܪܐ ܒܗܘܢ ܛ̈ܒܐ ܕܢܦܩܝܢ ܡܢ ܟܐܝܬܐ. ܘܐܝܟܐ
ܕܡܫܬܟܚܐ ܗܘܐ ܐܡܪܝܢ ܕܐܬܡܢ ܗܟܐ ܒܐܡܡܐ. ܘܡܢ
ܗܪܟܐ ܫܟܝܚܬܐ ܗܘܐ ܒܗ ܢܘܗܪܐ. ܐܦ ܡܕܡ ܗܘ ܕܫܢܐ
ܘܗܘ ܕܫܒܥܐ. ܘܗܘ ܕܡܢܝܢ ܗܟܢܐ ܘܗܘ ܕܠܐܝܟܐ ܐܪܒܐ.
ܗܘ ܒܪ ܐܝܟ ܘܡܕܡ ܕܡܫܬܟܚܐ ܒܠܘܕܝܩܝ[2] ܡܬܝܕܥܐ
ܕܟܠܗ ܕܡܬܬܥܐ ܒܗ ܗܟܐ ܕܐܬܝܕܥܬ ܒܢ ܒܬ̈ܝܢܐ
ܐܡܪܝܢ ܕܐܬܡܢ. ܗܘ ܕܒܠܘܕܝܩܝ ܘܟܠܗ ܗ̄ ܒܠܘܕܝܩܝ
ܡܬܬܪܥܐ. ܒܫܒܥܐ. ܘܗܘ ܕܬܘܡܐ ܕܟܠܗ ܕܡܫܬܥܐ ܗ̄
ܒܡܘܪ̈ܬܐ ܗܘ ܕܡܬܡܪܐ ܡܬܡܫܡܥܢܝܢ ܒܡܕܝܢܬܐ
ܡܫܠܐ ܘܗܘ ܕܒܠܘܕܝܩܝ ܘܟܠܗ ܗ̄ ܠܐܝܟܐ ܐܪܒܐ
ܒܐܬܪ̈ܘܐ.

ܕܐܝܟ ܐܡܪܝܢ ܗܘܐ ܐܝܟ ܕܒܐܝܬܝܐ ܡܬܝܩܢܐ ܕܡܪܘܡ
ܕܒܝܠܘܕܝܩܝܐ ܒܡܕܘܪܐ ܕܠܐ̄ (fol. 88 v°) ܘܗܘܐ ܡܫܡܫܐ
ܒܡܕܘܪܐ ܦܝܫܬܐ ܕܦܪܬܘܢܐ ܒܡܟܢܫܐ ܙܒܢܝܢܐ.
ܘܡܬܪܥܝܢ ܐܪܒܥܐ ܒܝܘܡܐ ܕܡܕܘܪܐ ܦܝܫܬܐ ܕܦܪܬܘܢܐ
ܠܗܘܐ ܒܠܘܕܝܩܝ[3] ܡܬܝܕܥܐ ܘܐܘܦ ܡܬܪܥܝܢ ܒܝ ܟܠܗ

[1] Lire ܕܟܘܡܪ̈ܐ. — [2] ܒܠܘܕܝܩܝܢ ms. — [3] ܒܠܘܕܝܩܝ ms.

ܡܫܬܟܚܝܢ ܠܐܪ̈ܥܬܐ. ܒܝܘܡܐ ܕܡܫܘܪܐ ܡܨܥܝܬܐ ܕܬܫܪܝܢ
ܠܗܘܐ ܕܥܣܪܝܢܘܬܠܬܐ ܗܘ ܕܐܝܠܘܠ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܬܚܘܝ ܗܘܐ
ܡܢܘܝܐ ܕܡܘ̈ܪܒ ܕܕܝܘܩܢܐ. ܘܐܝܟ ܠܡܫܘܪܐ ܕܐܘܕܝܢ
ܕܐܠܗܛܪܘܢ ܕܬܫܪܝܢ. ܗܘ ܕܐܬܚܙܝ ܡܫܘܪܐ ܡܨܥܝܬܐ
ܕܚܡܐ. ܕܡܢܝܢ ܕܝܘܡܬܐ ܗܘ ܕܐܝܬܝܗ ܐܪܒܥܐ ܒܚܘܫܒܐ
ܕܐܠܘܠ. ܘܒܗ ܐܡܪ ܐܢܐ ܕܐܬܚܙܝ ܗܢܐ ܒܐܡܝܢܘܬܐ. ܘܡܢ
ܗܕܐ ܐܚܝܕܐ ܡܚܘܝܢ ܠܗܘܢ ܐܦ ܐܪ̈ܒܥܬܗܘܢ ܡܠܘ̈ܫܐ.
ܡܬܚܙܝܢ ܠܢ ܡܢ ܡܫܬܡܠܝܢ ܒܕܘܟܝܬܐ ܕܡܠܘ̈ܫܐ.
ܒܗ ܒܫܥܬܐ ܙܒܢܬܐ. ܕܕܢܚ ܡܢ ܐܪܥܐ ܠܡܫܘܪܐ ܕܫܡܫܐ.
ܒܬܪ ܕܝܢ ܕܗܘܐ ܒܗ ܒܗ. ܘܗܘܐ ܕܩܐܡ ܡܬܚܙܐ
ܚܡܫܐ ܐܚܪܢܐ ܒܡܫܘܪܐ ܗܘ ܕܩܝܡ. ܠܐܝܬܝܗ ܐܪܒܥܐ ܕܝܢ[1]
ܡܬܚܫܒܐ ܒܗ ܒܗ. ܘܗܘܝܢ ܐܣܛܘܟ̈ܣܐ ܡܢ ܪܝܫܐ
ܕܐܡܪܐ. ܒܝܘܡܐ ܒܗ ܕܕܝܢܐ ܒܩܫܬܐ ܗܘ ܓܝܪ ܚܠܝܢ
ܕܐܪܒܥܐ ܦܐܡ ܡܢܘܝܐ ܕܡܘ̈ܪܒ ܕܒܬܪܬܐ[2] ܗ̄ ܪܫܝܡ
ܕܚܡܐ ܒܗ ܡܫܬܡܫܢ[3] ܡܢ ܡܠܘ̈ܫܝܗܘܢ ܗܘ ܕܩܝܡ ܚܡܫܐ
ܒܝܘܡܐ ܠܐܪܒܥܐ ܕܦܐܡ ܗܘ ܪܫܝܡ ܕܚܡܐ ܡ̄ܒ ܐܝܣܛܘ̈ܟܣܐ
ܒܡܫܘܚܬܐ ܪܒܝܥܝܐ. ܡܬܚܫܒܝܢ ܐܦ ܠܗܘܢ ܕܕܢܚ ܐܪܥܐ.
ܘܒܬܪ ܕܗܘܐ ܒܗܘܢ ܕܫܥܬܐ ܡܢ ܕܝܢ ܠܗ ܒܗ
ܒܡܫܘܚܬܐ ܡܬܚܙܝܢ ܠܐܫܩܢܐ ܠܐܪܥܐ. ܡܬܚܫܒܝܢ ܐܚܪܢܐ

[1] ܕܡܢ ms. — [2] ܕܒܬܪܬܬܐ ms. — [3] ܡܫܬܡܫܝܢ ms.

ܡܢ ܒܬܪܟܢ ܫܡܫܐ ܒܡܥܡܘܪܐ ܕܬܚܬ. ܡܬܦܫܛܐ ܕܝܢ ܣܒܝܢܐ
ܗܘ ܕܐܝܬܗ ܐܪܟܐ ܒܗ̇ ܡܢ ܒܗ̇ ܒܡܥܡܘܪܐ. ܘܡܬܓܠܝܐ
ܕܫܡܫܐ ܡܢ ܗܕܐ ܡܬܚܙܝܐ ܚܕܐ ܒܗ̇ ܫܥܬܐ.
ܒܐܪ̈ܒܥܬܗ (fol. 89 r°) ܗܢܘܢ ܕܩܕܡ ܡܢܝܢܐ ܐܣܝܡܐ
ܡܢܗܘܢ. ܡܢ ܡܫܡܫܬܐ ܕܝܢ ܚܕܐ ܚܕܐ ܕܬܚܬ ܚܝܘܬ
ܕܒܬܪ ܡܢܝܢܐ ܐܣܝܡܐ[1] ܐܘ ܒܬܪ ܡܢܝܢܐ ܐܣܝܡܐ.
ܐܝܬܘܗܝ ܫܡܫܐ ܠܗܘܢ ܐܦ ܒܗܕܐ ܡܢܗ ܕܡܬܚܙܝܐ
ܘܡܬܦܫܛ ܕܕܡܘܬܐ. ܘܗܘ ܕܐܝܬܘ ܡܢ ܕܡܬܦܫܛ ܒܡܬܦܫܛ
ܡܢܗܘܢ ܕܠܐ ܡܢܝܢܐ ܐܣܝܡܐ ܐܠܐ ܫܡܫܐ. ܐܘ ܒܡܥܡܪܐ
ܐܚܪܢܐ. ܐܝܟ ܡܬܚܙܐ ܡܢܗ ܕܡܢ ܡܢܗ ܫܡܫܐ ܢܣܒ.

ܡܛܠ ܕܠܐܪܥ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܪܥ ܒܫܡܝܐ ܗܟܢܐ ܒܥܠܡܐ
ܡܢ ܥܘܠܡܐ.

ܡܬܚܙܝܐ ܗܠܝܢ ܒܐܪ̈ܥܬܗܘܢ ܒܝܢ ܡܢ ܥܘܠܡܐ ܠܐ ܛܥܝܢܐ.
ܡܢ ܗܢܘܢ ܕܒܐܬܪ̈ܘܬܐ[2] ܪܘܝܢ ܒܗ̇ ܕܒܝܢ. ܒܡܢܝܢܐ
ܐܦܢܝܬ ܒܡܥܡܘܪܐ ܗܘ ܕܡܬܦܫܛܐ ܡܬܚܙܝܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܦ
ܒܡܫܡܫܐ ܗܠܝܢ. ܘܒܬܪܟܢ ܒܗ̇ ܥܘܠܡܐ ܕܗܠܝܢ ܒܗ
ܒ ܒܗ ܒܗ̇ ܡܢܝܢܐ ܕܐܬܕܪܟ ܒܝ. ܡܬܒܪܝܢ ܘܡܫܡܫܝܢ

[1] *Adde* ܩܕܡ. — [2] ܕܐܬܪ̈ܘܬܐ ms.

ܒܗ ܟܠ ܗ̇ܘ ܡܟܝܠ ܕܗܘܝܢ ܦܐܪ̈ܟܢܟܘ. ܗܢܘ ܠܟܠܗ̈ ܡܢ
ܠܟܠܗܘܢ ܕܡܟܝܠ ܗ̇ܘ ܕܐܠܝܕܝܢ ܥܡ ܟܕ ܕܡܘܦ̈ܛܐ. ܘܗܘܝܢ
ܣܝܡܝܢ ܠܡܣܟ ܐܪܒܥܐ ܟܢܘ̇ܢ ܡܢܘܬܐ ܕܦܠܐܡ ܟܢ̇ ܡܫܡܫܐ
ܕܟܠ ܐܝܟ ܡܢܬܐ ܢܦܠܐ. ܘܡܢܘܬܐ ܐܡܪܝܢ ܕܐܠܝܢ̇ ܡܢܬܐ
ܒܟܠܒܬܐ ܡܢܘܩܐ ܕܡܢܬܐ. ܟܕ ܚܕܟܠ ܗܘ ܕܐܦܢ ܡܢ
ܗܘܝܐ ܒܟܠܒܬܐ ܗܘܐ ܠܗ ܡܢܘܬܐ ܗ̇ܘ ܕܫܢܐ ܗ̇ܘ ܕܡܬܩܪܐ
ܡܢܬܐ ܗܘܘ ܕܒܐܦܝܩܬܐ ܕܒܗܘܢ.

<u>ܡܢܘܬܐ ܕܐܠܦ̈ܐ. ܕܐܝܟܢܐ ܠܡܕܥ ܐܢܫ ܒܟܠܒܬܐ ܡܢܬܐ</u>
<u>ܒܟܠܐ ܡܢ ܫܥܬܐ.</u>

ܡܫܟܚܐ ܣܝܡܝܢ ܚܘܠܘܠܐ. ܕܠܐܢܫ ܐܘܕܝܢ ܘܒܠܝܐ
ܡܢܬܐ ܕܢܝܠ̈ܡܢܬܐ. ܘܟܠ ܕܟܢܘܫܐ ܢܟܠܝܢ ܘܣܝܡ ܣܝܡܝܢ
ܒܟܢܘܫܐ ܟܕ ܕܐܠܦܘܫܐ. ܐܡܟܠ ܕܐܡܪܢ ܟܠ ܡܢܬܐ.
ܕܒܟܠ ܡܢܘ̈ܦ ܕܡܢܝܬܐ ܗ̇ܘ ܕܟܠܒܬܐ ܦܫܛ ܘܒܟܢܘܫܬܐ
ܕܗ̇ܘ ܡܟܝܠ ܕܟܕ ܕܐܦܘܫܐ ܡܢ ܟܢܘܫܐ ܐܠܝܢ̇ ܡܢܪܟܝܢ
ܠܐܪ̈ܟܢܐ[1] ܗ̄ܘ ܒܡܘܦܛ̈ܐ ܚܠܬܐ ܕܟܢܘܫܐ ܕܐܡܪܝܢܐ.
ܘܡܫܡܫܝܢ (fol. 89 v°) ܒܗ ܟܠ ܡܟܝܠ ܕܗܘܝܢ
ܦܐܪ̈ܟܢܟܘ. ܘܗܘܝܢ ܣ̇ܝܡܝܢ ܠܡܣܟ ܐܪܒܥܐ ܒܡܢܬܐ ܗ̇ܘ

[1] ܠܐܚ̇ܠܝܠ ms.

ܕܒܗ ܙܕܐ ܫܡܫܐ. ܕܟܐܢܐ ܡܫܚܐ ܙܕܩܐ. ܘܡܫܘܚܬܐ ܐܡܪܝܢ
ܩܛܐ ܕܢܩܝܡܘܢ. ܐܠܐ ܡܕܡܐܬܐ ܡܢ ܒܐܝܡܡܐ ܐܚܪܝܐ
ܘܒܠܠܐ ܐܝܟ ܠܡܬܚܡ ܒܓܠܝܢ ܕܫܡܫܐ ܐܘ ܣܗܪܐ. ܐܘ
ܚܕ ܡܢ ܒܘܪܓܐ ܡܢ ܩܕܡ ܡܛܠ ܫܡܫܐ ܐܬܝܗܘܢ. ܒܗܘܢ
ܦܐ̈ܠܟܝܗ ܕܩܕܡ ܦܠܓܗ ܕܢܘܡܐ ܐܝܟ ܠܚܣܪܐ. ܐܝܕܝܢ
ܒܬܪ ܡܛܠ ܫܡܫܐ ܒܗܘܢ ܦ̈ܠܟܝܗ ܕܒܬܪ ܦܠܓܗ
ܕܢܘܡܐ ܐܘܟܝܬ ܡܬܦܣܩܝܢ. ܒܝ ܚܕܚܕܐ ܕܐܦ ܡܢ
ܗܪܟܐ ܒܗ̇ ܒܝܡܬܐ ܡܬܚܕܝܢ ܒܗ ܘܒܗܝܢ ܡܠܦܢ̈ܘܬܐ
ܕܐܡ̈ܝܢ [1].

ܡܐܡܪܐ ܕܐܪܒܥܐ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܠܡܬܚܡ ܘܠܡܬܦܫ̈ܩ
ܐܘܟܝܬ ܡܘܡܐ ܕܫܡܫܐ ܒܝܬ ܐܣܛܪ̈ܘܢܘܡܝܢ.

ܗܟܢ ܕܫܡܫܐ ܒܫܡܝܐ ܘܒܝܬ ܐܣܛܪ̈ܘܢܘܡܝܢ ܗܘܝܐ
ܡܬܚܫܒ. ܒܡܛܠ ܕܦܬ̈ܝܐ ܕܐܪܥܐ ܘܩܘܪܒܐ ܡܩܒܠܐ
ܠܟܠܗ ܠܐܘܪܚܗ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܝܟܢܐ ܕܫܡܫܐ ܒܬܪ̈ܥܝܗܘܢ
ܡܢ̈ܘܙܐ ܕܒܝܬ ܐܣܛܪ̈ܐ ܐܝܟ ܚܕܐ. ܘܗܝܕܝܢ ܒܡܩܒܠܐ
ܡܩܒܠ ܒܟܠ ܕܫܡܫܐ ܡܬܚܠܠ. ܐܦ ܒܗ ܒܝܬ ܐܣܛܪ̈ܐ
ܗ̇ܘ ܕܒܬܪ̈ܥܝܗܘܢ ܡܢ̈ܘܙܘܗܝ ܐܚܪܢܐ ܕܫܡܫܐ ܒܬܪ ܐܝܟ ܚܕܐ

[1] Lire ܕܐܡܝܢ ou ܕܐܡܝܢ.

ܒܫܡܗ ܕܫܡܫܐ ܡܬܕܢܚ. ܘܟܠ ܕܢܚܐ ܕܫܡܫܐ ܠܐ ܡܬܦܫܩ
ܛܒ ܠܡܫܟܚܘ ܐܠܐ ܩܫܝܐ ܠܗ ܡܢ ܒܪ ܕܢܚܙܐ. ܕܗܘܐ
ܠܗ ܦܠܓܗ ܕܝܘܡܐ ܐܡܪܝܢ. ܘܗܟܝܢ ܫܩܠܝܢ
ܠܡܫܘܚܬܐ ܕܡܥܘ̈ܪܫ ܗ̇ܘ ܕܒܝܘܡܛܪܐ ܕܒܫܡܫܐ ܡܥܘ̈ܪܫ
ܕܒܫܡܝܐ ܢܒܝܫܬܐ ܩܐܡ. ܘܒܝ ܡܬܦܫܩܝܢ ܠܐܘܪܟܝܗܘܢ
ܡܬܢܒܝܢ ܒܠܘܬ ܕܐܘܕܝܢܘܗܝ. ܗ̇ܘ ܡܘܙܐ ܕܐܘܕܝܢܘܗܝ
ܕܢܚܝܢ ܕܒܗ ܒܝ ܒܗ ܒܫܡܝܐ ܕܗ̇ܘ ܡܢܝܢܐ ܕܐܬܝܕܥ ܒܝܢ
ܕܡܦܩܬܐ. ܒܝ ܫܡܫܐ ܡܢ ܒܠ̈ܡܝܢܘܢ ܫܥ̈ܘܪܐ ܕܢܒܗ
ܐܟܡܢܐ ܐܡܪܢ. ܢܦܠܐ ܠܗ̇ ܡܢܝܢܐ ܕܦܫܡܐ ܕܗܘܐ ܕܗܘܝܘܢ
ܦܠ̈ܓܘܗܝ. ܘܡܢܗ ܢܒܠܝܢ. ܕܒܠܐ ܐܘܕܝܘܢ ܘܒܠܐܒܝܐ
ܡܘܙܐ ܙܕܐ ܫܡܫܐ ܒܗ̇ܘ ܝܘܡܐ. ܘܟܕܗ ܐܡܪܝܢ ܕܩܐܡ
ܫܡܫܐ ܘܒܗ̇ܘ ܐܘܕܝܘܢ ܕܒܗ̇. ܐܠܐ ܡܬܒܠܐ ܗܕܐ ܐܝܟ
ܠܡܒܝܢ. ܕܡܢ ܗܠܝܢ ܐܬ̈ܒܝܢ ܛܘ̈ܦܣܐ ܐܘܟܝܬ ܫܘܚ̈ܠܦܐ
ܕܢܦܠܬ ܐܝܟ ܛܘܦܣܐ ܐܠܥܠ ܒܠܒܝܠ ܗܘ. ܐܡܝܢܐ[1] ܕܒܠܘ̈ܬܐ
ܐܘܕ̈ܝܬܐ[2] ܕܗ̇ܝ ܛܘܦܣܐ ܢܚܘܐ ܢܣܒ (fol. 90 r°) ܒܠܒܝܢܘܢ ܕ
ܘܡܬܒܢ ܠܐ ܗܘܐ ܒܝ.

ܡܢܘܬ ܕܫܡܫܐ. ܕܐܟܢܐ ܐܝܟ ܠܡܒܝܢ ܐܦܘܡܢ[3]

[1] *Adde* ܕܒܠܐܝܐ. *Lege deinde* ܕܐܠ̈ܟܐ. — [2] ܐܡܢܝܐ ms. — [3] Lire ܗܦܘܟܢ ou ܐܦܘܡܢ.

ܐܘܟܝܬ ܩܘܡܐ ܕܩܝܘܡܐ ܘܐܦ ܕܗܠܝܢ ܣܡܟ̈ܐ ܒܘܟܪ̈ܐ ܝܕ̈ܥܬܐ
ܐܝܟ ܐܪܣܛܘܛܠܝܣ.

ܡܬܚܙܝܐ ܢܒܥܝܢ ܟܝܢ ܕܡܘܦܣܛܐ ܚܣܝܢ ܡܢ ܩܘܦܠܐ ܠܐ
ܢܦ̈ܠܐ ܡܢ ܗܠܝܢ ܕܒܐܪܥܐ ܬ̈ܚܝܬܝܢ ܘܣܠܩܝܢ ܐܦ ܟܝܢ
ܡܣܝܒܐ ܕܡܘ̈ܬܒ ܕܒܬܪ ܡܢܝܢܐ ܡܬܚܙܝܢ ܩܘܦܠܐ
ܗ̇ܘ ܕܒܡܘ̈ܬܒ ܕܡܢܝܢܐ ܙܒܢܝܬܐ. ܘܗܟܢ ܡܬܩܪܒܝܢ
ܠܐܘ̈ܣܝܐ[1] ܕܐܪܥܝܬܐ ܒܝܕ ܗ̇ܘ ܩܘܦܠܐ ܒܗ ܟܕ ܒܗ
ܒܡܨܥܬܐ ܡܢܝܢܐ ܒܥܘܡܩܐ ܕܟܠܐ ܕܗܠܝܢ ܦܐ̈ܪܬܟܢܗ
ܢܡܘܣܐ. ܘܒܗ ܒܗ̇ ܕܗܘܐ ܡܬܡܢܝܢ ܠܐܪܥܝܬܐ[2] ܕܐܬܘܢ.
ܘܐܝܟ ܣܓܝܐܝܢ [ܒܐܘܪܚܝܢ ܒܡܣܝܒܐ ܕܡܘ̈ܬܒ
ܕܒܝܘܩܢܐ ܕܒܬܪ ܡܘ̈ܬܒ][3] ܕܒܡܢܝܬܐ ܗ̇ܝ ܙܒܢܝܬܐ
ܣܓܝܐ ܒܗܘܢܐ. ܘܟܕ ܡܬܩܒܠܝܢ ܠܐܘ̈ܣܝܐ. ܒܟܠܝܢ
ܒܗ ܟܕ ܒܗ ܒܡܢܝܢܐ ܕܐܬܝܠܕ ܠܗ ܡܢ ܡܣܝܒܐ ܕܡܘ̈ܬܒ
ܐܦ ܒܥܘܡܩܐ ܐܝܟܐ ܕܗܘ. ܕܒܗ̇ ܦܐ̈ܪܬܟܢܗ ܘܗܠܝܢ ܐܘܕܝܢ
ܘܗܝ ܡܛܠ ܕܒܗ ܒܡܨܥܬܐ ܡܢܝܢܐ ܕܡܣܝܒܐ ܕܡܘ̈ܬܒ
ܦܩܣܝܢ ܗܠܝܢ ܦܐ̈ܪܬܟܢܗ ܐܝܟ ܐܡܪܝܢ ܕܐܬܢܗ̇ ܩܘܡܐ
ܕܩܝܘܡܐ ܒܗ̇ܘ ܟܠܐ. ܘܒܗ ܒܝܕܘܬܐ ܐܝܟܢܐ ܕܩܝܘܡܐ ܐܦ

[1] *Sic.* — [2] ܠܐܪܥܝܐ ms. — [3] Les mots entre crochets figurent en marge du ms.

ܡܬܦܣܩܝܢ ܐܘܟܝܬ ܡܩܕܡܐ ܕܗܘܝܢ ܗ̄ ܒܡܘܡܬܐ ܙܒ̈ܢܐ ܚܘܫܒܢ
ܘܡܣܪܩܝܢ.

ܡܛܠ ܕܐܝܬܐ. ܕܐܣܟܠܐ ܚܕܩܝܩ ܦܣܘܦܣ ܕܐܢܐܒܝܒܐܙܘܢ[1] ܘܕܩܐܛܐܒܝܒܐܙܘܢ[2] ܐܘܟܝܬ ܦܬܠܐ ܕܣܗܪܐ.

ܡܘܢܩ ܕܐܢܐܒܝܒܐܙܘܢ[3] ܐܘܟܝܬ ܕܦܬܠܐ ܕܣܗܪܐ ܡܬܝܠܐ
ܠܡܥܒܪ ܡܢ ܟܠܗ ܐܦܝܩܘܒܠܘܢ ܗܘܠܐ. ܢܡܥܒܪܝܢ ܗܟܢܐ
ܒܟܠܠ ܡܢ ܒܡܥܒܪܐ ܠܐ ܙ̈ܒܢܐ ܐܝܟ ܚܕܐ. ܘܒܗ ܒܡܩܘܡܬܐ
ܐܚܝܠ ܕܐܡܪ ܢܡܥܒܪܝܢ ܡܢ ܣܗܪܐ ܡܘܢܩ ܕܚܒܪܗ
ܚܬܝܬܐ. ܘܐܦ ܠܐܢܘܢ ܐܟܠܐ ܗܘܝܢ ܚܒܪ̈ܝܗܘܢ ܐܡܪܝܢ
ܕܗܢܘܢ ܕܗܟܢܐ ܕܣܟܣܣܣ ܐܬܝܢܘ ܣܗܪܐ ܗ̄
ܒܬܘܡܡܘܢ ܕܐܘܕܝܬܘܢ. ܘܐܝܟܢܐ ܡܢ ܙܢܐ ܐܚܝܠ ܕܡܢ ܠܐ
ܙ̈ܒܢܐ ܒܪܝܫ ܗܘ. ܗܘ ܕܝܢ ܕܣܗܪܐ ܠܗܝܫ ܗܘ. ܗܘܝܘ ܠܘܩܒ
ܣܗܪܐ ܡܘܩܡܘܣܝܢܘܢ[4] ܐܬܝܢܘ ܐܡܪܝܢ ܕܥܒܝܕܬܐ
ܐܬܝܢܘ ܣܗܪܐ ܡܢ ܡܢܝܢ ܐܟܠܐ. ܐܝܟ ܗܘ ܐܚܝܠ ܕܡܢ ܠܐ
ܙ̈ܒܢܐ ܠܗܝܫ ܗܘ. ܗܘ ܕܝܢ ܕܡܢ ܣܗܪܐ ܒܪܝܫ ܗܘ ܗܘܝܘ
ܠܘܩܒ ܣܗܪܐ ܡܢ ܩܕܡ ܕܡܘܩܡܘܣܝܢܘܢ[5] ܐܬܝܢܘ ܚܕܟܐ

[1] ܕܐܐܢܐܒܝܒܐܙܘܢ ms., ἀναβιβάζων. — [2] Καταβιβάζων. — [3] ܕܐܢܐܒܝܒܐܙܘܢ ms. — [4] ܢܘܢ° ms. — [5] ܢܘܢ° ms.

ܗܘ ܕܒܪܘܗܝ ܕܗܘܒܠܐ ܢܘܪܐ ܒܥܒܕܗ ܗ̄ ܕܠܝ ܗܘ ܡܢ ܐܒܐ ܕܡܢ
ܠܐ ܡܬܚܙܝܐ ܒܪܘܚ ܗܘ ܗܘ ܕܝܢ ܕܡܬܚܘܐ ܠܗ̇ܝ ܐܡܝܢܝܢ (fol.
90 v°) ܕܐܠܗܘܬܐ ܐܠܗ̇ܝܐ ܚܙܘܐ ܡܢ ܡܨܥܬ ܐܘܪ̈ܚܐ[1]. ܐܝܟ
ܐܒܐ ܗ̇ܘ ܕܡܢ ܠܐ ܡܬܚܙܝܐ ܠܗ̇ܝ. ܗܘ ܕܝܢ ܕܡܢ ܚܙܘܐ ܒܪܘܚ
ܐܡܝܢܝܢ ܕܒܢܝܢܫܐ ܐܠܗ̇ܝܐ ܚܙܘܐ ܡܢ ܡܨܥܬ ܐܘܪ̈ܚܐ
ܐܘܟܝܬ ܡܢ ܕܐܬܟܣܝܘܢ ܕܐܘܠ ܗܝ ܕܐܘܪܝܬܘܢ.

ܡܛܠ ܕܥܒܕܐ. ܐܟܠܐ ܢܘܪ ܕܝܗܒ ܕܐܝܟ ܥܢܢܐ ܐܘ ܕܠܐ ܒܟܝܢ ܗܘ ܐܣܛܘܟܣܝܢ.

ܢܘܪܐ ܐܝܟ ܕܟܠܥܘܬܐ ܒܥܒܝܕܐ[2] ܕܒܚܝܠܐ ܕܐܠܗܘܬܗ
ܥܒܕܐ ܒܥܒܪܐ ܦܘܫܬܐ ܕܕܒܪܐ. ܘܟܕ ܡܒܕܩܝܢ ܐܪܒܥܬܐ
ܗ̄ ܡܥܪܐ ܗܝ ܦܘܫܬܐ ܕܕܒܪܐ ܟܠ ܐܘܪܚܝܗ̇ ܗܘ ܡܒܘܚܢܐ
ܣܓܝ ܐܟܚܕܐ ܕܒܥܒܕܐ ܡܘ̈ܬܐ ܐܝܟ ܡܣܘܟܠܐ ܕܡܘ̈ܬܐ
ܗ̇ܘ ܕܒܐܪܒܥܬܐ. ܐܝܟ ܓܝܪ ܒܐܒܝܠܐ ܗ̇ܘ ܒܥܡܘܪܐ ܗܝ
ܕܒܡܨܥܬ ܥܒܕܐ. ܘܡܢ ܠܡܢ ܡܬܘܒܒܝܢ ܠܐܪܒܥܬܐ ܒܕܡܘܬܐ
ܒܕܝܠܝܬܗܘܢ ܕܡܥܪܐ ܕܥܒܕܐ ܗܝ ܕܐܠܗܘܬܐ ܡܥܪܐ ܦܘܫܬܐ
ܕܡܠܘܫܬܐ. ܘܡܠ ܕܨܠܘܬ ܐܦ ܗܝ ܒܗ̇ ܠܐܘܪܚܝܗ̇. ܘܡܒܝܢ
ܣܓܝ ܐܝܟܢܘ̈ܬܐ ܗ̈ܢܝܢ ܕܕܝܪܐ ܡܣܘܟܠܐ ܕܡܘ̈ܬܐ ܗܘ

[1] ܐܘ̈ܪܚܝܐ ms. — [2] ܒܥܒܝܕܐ ms.

ܕܐܣܛܪܘܠܐܒܘܢ[1] ܡܢ ܡܢܝܬܗ ܡܫܡܫܐ. ܡܢ ܐܝܟܐ ܕܡܬܚܙܐ ܡܫܘܚܬܐ
ܕܕܒܪܐ[2] ܥܠ ܐܘܪܚܗ ܡܕܝܢܬܐ ܐܐܣܛܘܟܣ ܘܥܒܕܐ ܠܐܝܟܐ
ܕܕܐܣܛܘܟܣܝܗܘܢ ܕܡܬܚܙܐ ܡܫܡܫܢܝܬܐ ܐܟܘܬ ܕܥܡܐ ܡܫܘ̈ܚܬܗ
ܗ̇ܘܝ. ܡܫܡܫܢܝܢ ܠܗܘܢ ܩ̄ܦ. ܘܡܬܦܠܓܝܢ ܠܬܪܝܢ
ܚܕ ܒܚܕ. ܘܗܘܝܢ ܠܡܐܬܝܢ ܘܐܪ̈ܒܥܐ ܡܢ̈ܘܬܐ ܗ̇ܘ ܕܒܟܠ
ܠܡܫܒܠ ܡܬܚܙܐ ܦܫܝܛܐܝܬ ܕܕܒܪܐ[3] ܒܗ̇ܘ ܡܫܒܝܢܐ ܕܐܬ̈ܠܐ
ܒܡܠܬܐ ܪܒܝܥܝܐ ܒܩܢܘܢܐ[4] ܗ̇ܘ ܕܒܗ ܦܠܓܘܬܗܘܢ
ܡܫܡܫܝܢ[5] ܒܡ̄ܐ ܡ̈ܢܘܬܐ ܘܡܫܡܫܝܢ ܠܟܠܗܘܢ ܗ̇ܘ ܡܫܒܠܐ
ܕܐܝܬܝܗܘ̈ܢ ܕܥܠ ܠܡܫܒܠܗ ܕܡܬܚܙܐ ܕܡܫܡܫܐ[6] ܒܗ ܒܢ
ܒܗ ܒܡܫܡܫܐ ܪܒܝܥܝܐ ܒܡܫܒܝܢܐ ܕܐܠܐܬܝܢ[7]. ܕܐܝܟ ܗܘܐ
ܡܫܒܠ ܕܡܢ ܡܫܘܚܬ ܐܬܝܗ. ܗܘܐ ܒܗ̇ ܗ̇ܘ ܡܫܡܫܠܐ ܕܡܢ
ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܫ̈ܘܚܬܐ ܗ̇ܘ ܕܐܣܛܪܘܠܐܒܘܢ ܐܬܚܙܝ. ܘܗܘܝܢ ܠܥܠܡܐ
ܗܘ ܕܐܣܛܘܟܣܝܗܘܢ ܡܫܡܫܐ ܐܝܬܘܗܝ. ܐܝܟ ܡܬܚܙܝܢܐ
ܐܪ̈ܒܥ ܐܘ ܠܬ̈ܠܬܐ ܡܫܘ̈ܚܬܐ ܢܗܘܝܢ ܗܘ (fol. 91 r°) ܕܠܗ
ܡܫܡܫܐ ܗܘ.

ܕܒܗܘܢ ܐܝܬ. ܡܫܡܫܝܢ ܠܡܫܒܠ ܐܦ ܕܐܣܛܘܟܣܐ ܠܐܝܟܐ
ܕܒܡܠܬܐ ܕܣܛܠܡܘܬܐ. ܗ̄ ܕܐܝܟ[8] ܒܫܡܐ ܕܪܝܫ ܡܫܒܠܐ
ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܡܫ̈ܘܚܬܐ ܕܐܪܒܥܬܐ. ܡܢ ܗ̇ܘ ܡܬܚܙܐ ܘܐܘܕܝܢ

[1] ܕܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ms. — [2] ܕܕܒܪܐ ms. — [3] *Item.* — [4] Κανών. — [5] ܡܫܡܫܝܢ ms. — [6] ܕܡܫܡܫܐ ms. — [7] Σελίδιον. — [8] ܕܐܝ ms.

ܕܒܦܓܪܗ ܡܫܝܚܐ. ܗܟܢܐ ܐܦ ܠܦܫܝܛܐ ܠܐܢܓܪܐ ܡܫܬܡܠܝܐ
ܗܘ ܕܐܠܗܘܬܗ ܕܡܠܬܐ ܗܝ ܕܒܦܓܪܗ ܡܫܝܚܐ. ܗܘ ܒܗ ܗܘ
ܢܗܘܐ. ܘܒܗ ܒܝܕܥܬܐ ܗܝ ܗܘܐ ܒܟܠ ܐܘܪܚܝ ܘܡܠܬܐ
ܡܡܠܠܝܢ ܒܟܢܫܐ. ܘܒ ܡܬܡܠܠܝܢ ܐܠܗܘܬܗ ܕܟܠ
ܐܘܪܚܝ. ܘܐܠܗܘܬܗ ܕܐܦܢܝܐ ܠܐܢܓܪܐ ܚܕܝܬܐ ܗܝ ܕܐܝܟ
ܕܒ ܒܝܬܐ ܒܐܬܩܢܬܗ ܕܒܗ[1] ܕܡܠܬܐ ܗܝ ܕܒܟܠܝܢ
ܡܕܝܢܝܢ ܠܐܢܫܘܬܐ. ܘܒ ܠܗܘܢ ܢܛܪܝܢ ܐܟܚܕܐ ܒܡܕܝܢܬܐ
ܕܡܫܝܚܐ ܕܡܠܘܬܗ ܕܒܗ ܕܐܢܫܘܬܐ ܕܡܫܚܐ[2] ܦܪܝܫܐ ܡܢ
ܦܓܪܗ ܡܫܚܐ[3]. ܘܒ ܗܟܢܐ ܒܫܘܝܐ ܘܠܐܦܪܨܘܦܘܗܝ ܒܗ
ܚܕܐ ܡܫܬܡܠܝܢ ܠܐ ܡܡܠܠܝܢ ܕܗܘܐ ܡܢܝܢܘܗܝ ܒܗ
ܚܕܐ. ܐܝܟ ܒܟܢܫܐ ܕܐܘ ܒܫܘܝܐ ܐܝܟ ܟܘܢܝܐ[4] ܐܘ ܒܗܘ
ܠܐܦܪܨܘܦܘܗܝ. ܘܗܟܢ[5] ܐܝܟ ܕܢܟܬܒܘܢ[6] ܠܐܢܫܘܗܝ.
ܡܛܠ ܕܫܘܝܐ ܕܦܪܨܘܦܐ ܡܢ ܐܦܪܨܘܦܘܗܝ ܒܗܝ.

ܫܘܝܐ ܕܠܐܡܬܐ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܒܟܢܫܐ ܠܝ ܡܢܝܢܐ
ܘܠܐܢܫܐ ܒܟܠ ܡܫܘܚܐ ܕܡܠܬܐ.

ܒܟܠ ܡܟܝܠܐ ܕܐܝܟ ܒܗ. ܐܝܟ ܒܡܫܚܐ. ܕܡܫܚܐ ܒܟܝܠܐ

[1] ܕܒܗ ms. — [2] ܕܡܫܚܐ ms. — [3] ܡܫܚܬܐ ms. — [4] ܠܟܘܢܐ ms. — [5] ܗܟܢܝ ms. — [6] ܕܢܟܬܒ ms.

ܡܕܘܪ̈ܐ ܕܐܝܟܐ ܕܗܘ ܐܘܪܝܙܘܢ[1] ܩܐܡ. ܘܗܘܝܢ ܡܬܚܫܒܝܢ
ܠܗܠܝܢ ܕܗ̇ܢܘ ܡܚܫܒܢܐ ܕܟܠܗܝܢ. ܡܬܦܠܓܝܢ ܐܪܒܥܐ
ܒܝܕ ܕܗ̇ܘ ܡܕܘܪܐ ܕܗ̇ܘ ܐܘܪܝܙܘܢ ܕܒܗ ܩܐܡ ܫܡܫܐ ܕܐܝܬܘܗܝ
ܒܡܨܥܬ ܫܡܝܐ. ܘܒܡܨܥܬܐ ܕܝܘܡܐ ܦ̇ܠܓ ܠܬܪ̈ܝܗܘܢ
ܣܛܪ̈ܘܗܝ ܕܡܬܚܙܝܢ ܠܟܠܗܘܢ ܕܫܡܝܐ. ܒܝܕ ܕܡܫܘܚܬܐ
ܗ̇ܘ ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܡܕܘܪ̈ܐ ܠܗܘܢ ܠܐ ܡܬܦܫܩ. ܐܠܐ ܡܢ ܒܗ
ܡܣܪܐ ܒܓܠܓܠܘܬܐ[2] ܘܐܝܟܢܐ ܕܗܘܝܢ ܡܬܚܙܝܢ[3] ܕܡܫܘܚܬܐ
ܕܡܕܘܪ̈ܐ ܕܒܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ܗܟܢܐ ܐܬܚܙܝ. ܐܝܟ ܒܡܫܘܚܬܐ
ܕܡܫܬܡܫܢܐ[4]. ܗܘ ܕܒܗ ܫܡܫܐ ܒܡܨܥܬ ܫܡܝܐ ܐܬܚܙܝ ܗܘܐ
ܐܝܟ. ܐܡܪܢܢ ܕܐܝܬܘܗܝ ܒܟܠ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܕܘܪ̈ܐ
ܘܡܢܐ ܗܘ. ܐܝܢ ܐܡܪܝܢܢ. ܢܣܒܝܢ ܕܠܐ (fol. 91 v°)
ܐܬܚܙܝ ܠܡܪܐ.

ܦܘܬܐ ܕܬܠܬܐ. ܕܐܝܟ ܡܛܠ ܒܡܫܘܚܬܐ ܡܢ ܡܕܘܪ̈ܐ
ܐܣܛܪܘܢܘܡܝ ܕܒܗܠ ܡܢ ܗ̈ܘܝܢ ܐܝܬܝ̈ܗܘܢ ܕܟܠ ܐܘܪܝܙܘܢ
ܒܟܠ ܡܟܝܢܐ ܘܡܬܚܙܝܢ ܗܘ ܕܝܬܐ ܒܗ ܗܘ̇ܐ ܕܡܨܥܬ
ܫܡܝܐ. ܒܗܐ ܕܝܢ ܡܬܚܫܒܝܢ ܒܡܬܚܙܝܢ ܗܘ ܕܡܬܚܙܝܢܐ
ܒܗ ܗܘ̇ܐ ܕܐܝܬܗ ܐܪܒܥܐ.

[1] Lire ܐܘܪܝܙܘܢ. — [2] ܒܓܠܓܠܘ ms. — [3] ܡܬܚܙܝܢ ms. — [4] ܕܡܫܬܡܫܢܐ ms.

ܚܙܝܢ ܕܟܡܐ ܗܘ̈ܝ ܟܡܝܘ̈ܬܗ ܕܚ̈ܝܐ ܘܕܡܟܪܟܬ ܫܡܝܐ.
ܟܠܗ ܡܢܝܢܐ ܗܘ ܕܟܠܗܝܢ. ܗܟܝܠ ܫܡܫܝܢ ܡܬܘܕܥܐ[1]
ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܟܡܝܘ̈ܬܗ ܕܐܘܪܟܐ ܕܦܬܝܐ ܟܡܝܘ̈ܬܗ ܕܐܣܛܘܟܣܘ̈ܗܝ
ܩܐܡ. ܘܗܘܝܢ ܠܗܘܢ ܐܝܟ ܕܟܠܗܝܢ ܒܗ ܫܡܫܝܢ ܪܡܙܘ
ܠܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܡܬܚܫܒܝܢ ܠܗ ܒܐܬ̈ܘܬܗ. ܡܛܠ
ܕܦܠܓ ܟܠܗ ܗܘ ܐܝܟ ܗܘܝܢ ܡܬܚܫܒܝܢ ܟܡܝܘ̈ܬܗ
ܘܐܣܛܘܟܣܘ̈ܗܝ. ܗܟܢ[2] ܕܙܕܩ ܡܫܘܚܬܐ ܕܟܡܝܘ̈ܬܗ ܕܐܘܪܟܐ[3]
ܡܢ ܐܝܟܐ ܕܒܗ ܫܘܪܝܐ ܕܐܬܝܗܝ ܠܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܩܐܡ
ܗܘܐ ܒܡܬܐ ܠܐܝܟܐ ܕܦܠܓ ܟܠܗ ܗܘ ܐܬܝܗܝ. ܡܛܠ
ܕܗܘܐ ܟܠܗ ܡܢܝܢܐ. ܗܟܘܬ ܐܣܛܘܟܣܝܢ ܕܐܝܬܝܗܘܢ
ܐܣܛܘܟܣܘ̈ܗܝ ܕܗܘ ܐܝܬܝܗܝ ܒܢܦܫܗ ܡܢܝܢܐ ܕܟܠܗܝܢ.[4]
ܐܘܪܟܐ ܕܐܝܬܘܗܝ ܕܡܬܐܡܪ ܡܫܘܚܬܐ ܕܟܠܐ ܡܬܐܚܕܢܐ.
ܠܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܗܘ ܕܐܬܝܗܘܢ ܬܪ̈ܬܐ. ܗܘܐ ܩܐܡ
ܡܫܘܚܬܐ ܕܟܡܝܘ̈ܬܗ ܕܐܘܪܟܐ. ܗܘ ܕܐܬܝܗܘܢ ܪܡܙܘ ܕܦܬܝܐ
ܒܡܬܐ ܗܟܝܠ. ܘܡܛܠ ܕܦܠܓ ܟܠܗ ܕܗܘܐ ܒܡܢܝܢܐ
ܪܒܝܥܐ ܡܫܘܚܬܐ ܕܟܡܝܘ̈ܬܗ ܕܐܘܪܟܐ ܘܐܡܪ. ܗܘܐ ܡܬܪܒܥ
ܡܢ ܡܬܐ ܗܟܝܠ ܟܡܝܘ̈ܬܗ ܠܐ ܒܡܪܒܥܐ ܗܘ. ܘܗܟܘܬ
ܐܬܝܗܝܢ ܐܣܛܘܟܣܘ̈ܗܝ ܕܗܘܐ[5] ܒܡܢܝܢܐ ܪܒܝܥܝܐ. ܘܟܕ

[1] ܡܬܘܕܥܐ ms. — [2] ܗܟܢ ms. — [3] ܘܐܘܪܟܐ ms. — [4] Le ms. ajoute ܘܐܝܟ ܐܡܪ. — [5] ܕܗܘܐ ms.

ܡܛܠ ܛܘܪܐ[1] ܙܩܝܦ ܠܥܠܡ. ܕܒܗ ܐܬܚܙܝ ܐܣܛܪܠܒܘܣ
ܕܫܡܗ. ܛܘܒ ܕܝܢ ܡܢ ܐܝܟܐ ܕܦܬܐ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܘܪ̈ܣ
ܘܐܪܥܐ ܒܝܬ ܠܐܩܠܐ ܕܦܫܛ ܒܥܠܡܗ ܛܘܪܐ ܒܛܘܪܣܝܢ[2]
ܡܕܝܢܬܐ ܡܕܝܢܝ ܕܥܠܗ ܗܘ ܡܠܐ ܕܗܦܟ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܘܪ̈ܣ.
ܘܗܟܢܐ ܗܘܐ ܡܕܝܢܬܐ[3] ܕܐܣܛܪܠܒܘܣ ܕܛܘܪܐ. ܘܥܠܗ ܕܝܢ
ܒܝܡܡܐ ܐܦ ܡܛܠ ܐܪ̈ܥܐ ܕܡܥܠܐ ܠܥܠܡ.

ܘܐܦ ܒܠܫܢܐ ܛܘܪ̈ܝܐ ܛܘܒ ܒܗ ܒܝܡܡܐ. ܡܛܠ
ܐܪܝܢ ܘܡܫܘܚܬܐ ܗܢܝܢ (fol. 92 r°) ܕܥܠܝܢ ܠܥܠܡ. ܒܗܘ
ܗܟܝܠ ܐܪܝܢ ܕܥܠܝܢ ܫܡܫܝܢ ܪܗܛ ܒܡܪܘܬܐ ܫܡܝܐ
ܡܬܗܦܟܝܢ ܒܗ ܒܥܠܡܗ ܟܠ ܡܪܘܬܐ ܫܡܝܐ. ܘܗܘ ܡܠܐ
ܕܡܬܪܣܡ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܘܪ̈ܣ ܘܐܪܥܐ: ܡܢ ܐܝܟܐ ܕܦܬܐ
ܗܘܐ ܒܝ ܫܡܫܝܢ ܪܗܛ ܕܐܪܝܢ ܗܘ ܕܥܠܝܢ. ܒܡܪܘܬܐ
ܫܡܝܐ. ܗܟܢܐ ܐܡܪܝܢ ܕܗܠܝܢ ܐܣܛܪ̈ܘܢ ܕܗܘ ܐܪܝܢ
ܒܠܫܢܐ ܛܘܪ̈ܝܐ. ܐܝܟ ܒܡܪܘܬܐ ܫܡܝܐ.

ܗܢܐ ܕܝܢ ܒܝ ܡܛܠ ܐܣܛܪ̈ܘܢ ܕܫܢܐ ܘܒܡܪܘܬܐ ܫܡܝܐ[4].
ܕܟܠܐ ܕܗܠܝܢ ܒܟܠ ܗܠܝܢ[5] ܒܟܠ ܐܪܝܢ ܒܟܠ
ܡܟܠܐ ܠܥܠܡ. ܐܠܐ[6] ܕܡܫܬܟܚ ܠܡܬܪ ܘܡܛܠ
ܥܠܐܣܛܪ̈ܘܢ ܕܡܬܪܥܐ ܐܝܟ ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܫܒܝܠܐ. ܘܡܛܠ

[1] ܛܘܪܐ ms. — [2] ܒܛܘܪܣܝܢ ms. — [3] ܡܕܝܢܬܐ ms. — [4] ܫܡܝܐ ms.
[5] *Sic* ms. — [6] Lire ܐܠܐ.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ܩ̈ܢܝܢ ܕܡܪܝܚ ܐܪܥܐ. ܫܡܫܐ ܗܘܐ ܒܪܝܫܗ ܕܐܘܪܗܝ
ܗܘ ܕܟܬܒܢ ܠܐܘܪܗܝ[1] ܡܥܪܒܐ. ܡܢ ܫܡܫܝܢ ܐܬ̈ܐ
ܒܡܫܘܚܬܐ ܕܡܢܘ̈ܬܐ ܕܐܪܒܥܬܐ ܕܐܡܬܐ ܕܦܬܝ. ܡܬܚܫܒܝܢ
ܠܐܪܒܥܬܐ. ܒܝܘܡܐ ܕܢܓܗ ܟܠܗ ܗܘ ܐܘܪܗܝ ܘܡܛܘܪܐ ܗܘ
ܕܗܦܟ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܢܘ̈ܬܐ ܡܢ ܟܠ ܡܢܛܪܐ ܗܘ ܐܘܪܗܝ
ܒܥܢܝܢܐ. ܘܒܝܘܡܐ ܕܟܠܗ ܫܒܥ. ܡܢ ܫܠܝܛܝܢ ܡܢܝܢܝܢ
ܒܡܢܘ̈ܬܐ ܩ̈ܢܝܢ ܕܪܪܐ. ܡܟܡܐ ܕܩ̈ܢܝܢ. ܗܟܘܠ ܐܡܪܝܢ
ܕܗܢܘܢ ܡܠܘܫܘ̈ܬܐ ܕܗܘ ܐܘܪܗܝ ܒܟܠܡܐ ܗܘ ܕܟܬܒܢ.
ܒܗ ܕܝܢ ܒܝܘܡܬܐ ܗܢܘܢ ܡܠܘܫܘ̈ܬܐ ܕܡܪܝܚ ܐܪܥܐ
ܒܟܝܢܐ. ܟܕ ܫܡܫܐ ܒܪܝܫܗ ܕܐܘܪܗܝ ܐܝܟ ܕܟܬܒܢ
ܒܡܪܝܚ ܐܪܥܐ ܗܘܐ ܕܝܢ ܒܡܠܘܫܗ ܗܘ ܕܡܬܩܪܐ ܕܐܒܗ̈ܬܐ
ܡܬܚܫܒܝܢ ܠܐܪܒܥܬܐ ܠܐܘ̈ܪܚܬܐ ܐܘܪܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܒܝܘܡܐ ܕܟܢ
ܟܠܗ ܐܘܪܗܝ ܡܢ ܡܠܘܫܗ ܕܡܪܝܚ ܐܪܥܐ. ܘܟܠܡܐ ܡܢܘ̈ܬܐ
ܕܗܦܟ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܢܘ̈ܬܐ ܕܐܪܒܥܬܐ ܒܟܠܗ ܦܘܪܐ ܗܘ.
ܟܕ ܡܢܝܢ ܐܡܪܝܢ ܕܗܟܢ ܡܠܘܫܘ̈ܬܐ ܕܩ̈ܢܝܢ ܕܗܘ
ܐܘܪܗܝ ܕܟܬܒܢ ܒܡܪܝܚ ܐܪܥܐ.

ܦܢܝܬܐ ܕܒܬܪܐ. <u>ܕܐܝܟܢܐ ܡܬܚܫܒܝܢ ܒܡܢܝܢ ܕܡܠܐ</u>
<u>ܐܢܫܘ̈ܬܐ ܗܘܝܢ ܡܢ ܪܝܫܗ ܕܐܬܪܐ ܒܝܘܡܐ ܟܠܗ ܕܕܝܢܐ</u>
<u>ܐܘܪܚ ܕܐܘܪܘܣܩܘܦܘܣ</u>.[2]

[1] ܒܐܘܪܗܝ ms. — [2] Ὡροσκόπος.

ܐܝܟ ܕܟܠܝܢ ܠܟܘܟܒܐ[1] ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ ܗܘܝܢ ܡܢ ܪܫܗ ܕܐܡܪܐ ܟܝܢܐ ܠܗܘܢ (fol. 92 v°) ܕܐܪܣܛܘܛܠܝܣ. ܐܘܟܝܠ ܠܡܕܝܢܬܐ ܕܐܘܪܫܠܡ ܗܘ ܕܕܪܓܐ ܕܡܫܘܚܬܐ ܗܘ ܕܥܡܘܪܝܢ. ܠܐ ܠܐܩܠܝܡܐ ܐܘ ܠܟܠܗ ܐܬܪ ܒܪ ܡܕܝܢܬܐ[2] ܠܡܕܝܢܬܐ ܕܐܘܪܫܠܡ ܗܘ ܕܥܡܘܪܝܢ ܐܠ ܠܐܩܠܝܡܐ ܐܘ ܠܟܠܗ ܠܐܪܥܐ ܕܐܪܥܐ ܡܕܝܢܬܐ ܡܩܝܡܝܢ ܘܟܡܐ ܡܫܘܚܬܐ ܪܝܫ ܡܢ ܡܢܝܢܐ ܡܢܝܢܐ ܡܢܝܢܐ ܘܡܫܘܚܬܐ ܕܐܪܥܐ. ܗܘ ܕܐܬܚܙܝ ܪܫܗ ܕܓܒܐ. ܘܐܝܟ ܡܢܝܢܐ ܕܝ ܗܘܐ ܐܡܪܝܢ ܕܗܘܝܢ ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ. ܡܢ ܪܫܗ ܕܐܡܪܐ ܘܟܕ ܗܘܐ ܠܡܕܝܢܬܐ ܗܘ ܕܕܪܓܐ ܕܡܫܘܚܬܐ ܗܘ ܕܥܡܘܪܝܢ. ܘܗܟܢܐ ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ ܡܫܟܚܝܢ ܒܪ ܚܫܒܝܢ ܐܦ ܕܩܢܘܢܐ[3] ܕܦܛܘܠܡܐܘܣ ܕܡܠܟܐ ܒܡܫܟܚܢܐ ܕܐܬܪ̈ܘܬܐ ܠܡܕܝܢܬܐ ܡܕܝܢܬܐ ܗܘ ܕܡܫܘܚܬܐ[4] ܕܐܪܥܐ ܡܕܝܢܬܐ ܡܢܝܢܐ ܠܡܫܘܚܬܐ ܕܟܠܗ ܗܘ ܕܥܡܘܪܝܢ. ܗܘ ܕܝܢ ܒܪ ܗܘ ܡܢܝܢܐ ܕܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ ܡܫܟܚܝܢ. ܘܒܩܢܘܢܐ ܗܘ ܕܐܡܪܐ ܐܬܪ̈ܘܬܐ.

ܩܢܘܢܐ ܕܝܚܝܕܝܐ. ܕܐܝܟܢܐ ܢܕܥ ܠܟܘܟܒܐ ܡܢ ܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ܒܡܢܝܢܐ ܕܥܕܢܐ ܕܐܝܡܡܐ ܐܘ ܕܠܠܝܐ ܐܘ ܐܪܥܢܝܐ ܐܘ ܒܥܕܢܐ ܕܐܝܡܡܐ ܐܘ ܕܠܠܝܐ ܗܘ ܕܟܠܗܝܢ. ܐܘܟܝܠ ܕܡܕܝܢܬܐ ܗܘ ܕܗܢܐ ܐܘ ܡܢ ܗܘ ܕܡܫܘܚܬܐ.

[1] *Adde* ܕܢܚܙܐ. — [2] ܡܫܘܚܬܐ ms. — [3] ܒܩܢܘܢܐ ms. — [4] ܕܡܫܘܚܬܐ ms.

ܗܟܝܠ ܕܝܢ ܡܢ ܟܠ ܣܘܦܐ ܡܢ ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ ܟܡܟܝܢ
ܠܐܝܠܦܘܬܗܘܢ. ܐܝܟ ܕܝܢ ܕܠܓܪܡ[1] ܠܡܫܡܫܘ. ܐܦ ܡܛܠ
ܬܟܠ ܘܐܬܟܠ ܥܡܡܐ ܓܢܣ ܡܫܡܫܐ. ܐܝܬܘ ܕܝܢ ܗܘܟܝܠ
ܒܡܘܬܐ ܘܐܬܟܠ ܥܡܡܐ ܕܐܫܟܚ ܒܟܠܢ ܠܟܠܢ. ܗܟܢܐ
ܠܡܘܬܐ ܥܡܡܝܘܬܐ ܠܐܘܪܚܐ[2] ܡܕܝܢܬܐ ܒܝ ܡܥܡܡܝܢ
ܐܠܐ ܒܡܫܘܚܬܐ ܕܡܘܬܗ ܗܘ ܕܐܬܟܠܬ ܕܐܢܫܐ ܦܠܐܓ.
ܘܡܫܪܝܢ ܠܡܘܬܐ ܥܡܡܝܘܬܐ ܟܠܠ ܡܢ ܐܪܥܐ ܟܠ
ܦܐܬܟܠܗ ܒܝܬܐ ܕܐܝܣܡ ܠܐܘܪܚܐ ܡܫܪܟܐ. ܘܒܠܓܪܡ
ܡܠܝܢ ܕܟܠܐ ܡܘܐܦ ܩܠܝܢ ܡܢܣܘܣܐ[3] ܕܡܘܬܗ
ܕܠܐܬܟܠܬ. ܡܢ ܒܝ ܡܪܝܐ ܕܐܪܥܐ ܡܘܬܐ ܥܡܡܝܘܬܐ ܡܢ
ܐܘܪܚܐ ܡܕܝܢܬܐ ܒܝܬܐ ܕܥܠܡ ܒܗ ܡܫܪܟܐ[4] ܘܟܡܐ
ܡܘܬܗ ܗܘܝܢ. ܐܝܟܘ ܕܝܢ ܕܬܟܠ ܟܠܢ ܠܟܠܢ ܢܫܦܢ
ܠܗܘܢ ܒܗܘ. ܘܟܡܐ ܐܬܟܠܬ ܕܢܫܦܢ ܗܘܝܐ ܐܡܪܝܢ
(fol. 93 r°) ܕܗܘܝܢ ܐܬܟܠ ܥܡܡܐ ܕܡܘܬܐ ܗܘ ܥܡܡܝܘܬܐ
ܐܟܘܬ ܕܐܫܟܚ ܗܘ. ܘܕܝܠܗ ܒܝ ܡܫܬܟܢܢ ܠܟܘܠ
ܡܢ ܢܦܠܝܢ ܐܦ ܠܡܘܬܐ ܐܟܘܬ ܠܦܪܢܣܘܬܐ ܕܝܢ
ܠܓܪܡ. ܐܝܟ ܒܡܘܬܐ ܕܬܟܠ ܘܐܬܟܠ ܥܡܡܐ ܕܟܠܗ
ܟܠܢ ܠܟܠܢ. ܠܡܘܬܐ ܗܘ ܕܕܐܣܛܪܘܢ ܕܡܫܡܫܐ

[1] ܓܘܪܡ ms. — [2] ܠܐܘܪܚܐ ms. — [3] ܒܡܫܘܚܐ ms. — [4] Lire ܒܡܫܪܟܐ.

ܫܡܫܝܢ ܠܐܘܪܝܙܘܢ ܡܒܝܢܐ. ܡܢ ܡܕܒܪܢܝܢ ܠܗ̇
ܒܝܡܐ ܕܐܣܛܪܘܢ ܟܠ ܗܘ ܡܫܪܒܐ ܡܢܝܢ ܠܡܘܠܕܬܐ
ܐܘܟܝܬ ܠܪܝܫܐ ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܡܠܘ̈ܫܐ ܕܐܪܥܐ. ܐܝܟܢܐ
ܕܢܒܘܥ ܐܡܪܢ. ܡܛܠ ܡܠܘ̈ܫܐ ܕܗ̈ܘܝܢ ܐܝܟ ܗܘ ܡܢ ܕܫ̈ܢܝܐ
ܒܢܝܢ ܠܡܢܝܢܐ ܢܫܡܫܝܢ ܠܗܘܢ ܒܗ̄ܘ[1] ܘܡܫܡܫܝܢ ܫ̈ܢܝܐ
ܐܣܛܘܟܣܐ ܕܟܠܐ ܗܘ. ܐܝܟ ܐܪ̈ܒܥܐ ܙܒܢ̈ܐ ܒܫܢܝܐ
ܢܫܡܫܝܢ ܠܗܘܢ ܒܗ̇. ܘܡܕܒܪܢܝܢ ܒܫܘܠܛܐ ܕܐܪ̈ܒܥܐ ܙܒܢ̈ܐ
ܕܣܬܘܐ ܗܘ ܕܐܬܝܗ ܘܩܝܛܐ ܘܬܘܪܓܡܐ ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ
ܘܒܬܪܗ ܡܢ ܡܕܒܪܢܝܢ ܫ̈ܢܝܐ ܕܐܣܛܘܟܣܐ ܐܘ ܕܟܠܐ ܗ̈ܘܝܢ
ܕܐܢܘ̈ܢ[2] ܡܢ ܗ̈ܘܝܢ ܕܥܒ̈ܕܝܢ. ܠܒܫܡܝܢ ܗܘܝܐ ܩ̈ܛܠܐ
ܘܡܫܟܚܐ ܐܡܪܝܢ ܕܐܝܟ ܐܣܛܘܟܣܐ ܡܢ ܟܠܐ. ܐܘ ܟܠܐ
ܡܢ ܐܣܛܘܟܣܐ.

ܒܬܪ ܗܘ ܕܝܢ ܡܟܝܠ ܕܐܣܬܟܠܬ ܢܥܒܕ. ܡܛܠ ܒܡܫܘܚܬܐ
ܕܐܝ̈ܟܐ ܘܐܝ̈ܟܢܐ ܙܒܢ̈ܐ. ܘܐܡܪ ܡܫܬܠܛܬ ܒܗܘܢ ܐܢܐ. ܡܢܐ
ܗܘܝܘ ܕܐܪܥܝܢ ܐܝܟܢܐ ܕܢܒܘܥ ܐܡܪ ܠܡܛܠ ܐܘ ܠܟܠ̈ܝܠܐ
ܙܒܢ̈ܐ. ܡܢ ܣܬܘܐ ܠܡܫܡܫܢܘܬܐ. ܐܘ ܡܢ ܕܬܘܪܓܡܐ ܕܒܬܪ
ܗܘ ܕܐܬܝܗ ܡܢ ܣܬܘܐ ܕܫܢܝܐ. ܐܘ ܡܢ ܗܘ ܕܠܘܩܒܠ ܠܡܛܠ
ܡܢ ܕܐܪܥܝܢ. ܠܐ ܕܐܣܛܘܟܣܐ ܐܘ ܕܟܠܐ ܡܕܒܪܢܝܢ ܠܗܘܢ
ܡܢ ܟܡ̄ ܘܕܫ̈ܢܝܐ ܗ̈ܘܝܢ ܐܬܚܘܝ ܕܟܠܐ. ܐܡܪ ܐܢܐ. ܐܘ

[1] ܒܗܘ ms. — [2] ܕܒܢܘ̈ܢ ms.

ܕܐܫܬܡܥܬ ܕܡܢܗ ܕܗܘ ܒܟܒܝ ܐܫܬܡܫ. ܒܐܒܢܐ ܕܝܢ ܡܫܟܢܐ
ܠܝ ܕܡܛܘܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܐܘ ܕܗܝ ܕܐܬܦܠܛܘܢ ܕܐܚܘܗܝ[1]
ܡܟܪܙܝܢ ܡܢ ܕܝܠܢ[2]. ܘܕܫܡܥ ܩܪܝܢ ܐܢܬܘܢ ܕܗܝ ܡܛܘܐ
ܐܣܝܪܐ ܕܣܓܝܐ ܐܦܢ ܐܠܐ ܐܘ ܕܣܟܠܐ ܐܘܣܦܬ ܕܐܫܬܡܫܐ ܗܘ
ܘܕܟܠܐ ܗܘ ܕܟܕܝܢ.

<u>ܡܛܘܠ ܕܐܠܟܣܢܕܪ. ܕܐܣܟܝܡܐ ܗܘ ܕܫܒܩ ܡܢ</u>
<u>ܐܦܣܩܘܦܘܬܗ ܕܟܠܗ ܡܕܝܢܬܐ ܗܝ ܐܝܟܐ ܕܚܟܝܡ ܐܝܟܐ</u>
<u>ܕܡܢ ܣܓܝܐܘ ܗܘܐ ܒܙܒܢܐ ܘܐܝܟܐ ܗܘܐ ܠܐܣܝܐ.</u>

ܟܕ ܡ̈ܫܡܫܐ ܦܠܓ ܠܐܘܪܐ ܘܡܛܘܐ ܡܕܝܢܬܐ (fol. 93 v°)
ܢܬܟܢܫ ܒܗܝ ܕܩܪܝܢ ܒܗ ܕܐܬܦܠܛ ܡܛܘܐ ܗܝ ܕܡܟܪܙ
ܡܫܡܫܐ ܠܐܝܟܐ ܒܡܕܝܢܬܐ ܐܝܟܐ ܕܟܕܝܢ. ܘܐܝܟ ܕܡܫܡܫܐ
ܡܛܘܐ ܒܡܫܟܢܐ ܘܒܚܢܬܐ ܐܝܟ ܡܫܘܚܐ ܕܡܛܘܐ.
ܘܟܕ ܐܬܐ ܐܠܟܣ ܒܡܕܝܢܬܐ ܐܣܝܪܬܐ ܗܝ ܕܪܟܝܢ ܐܝܟܢ
ܒܡܫܟܢܐ. ܘܐܦ ܠܝܬ ܒܗܢܐ ܕܩ̈ܢܐ. ܟܕ ܦܠܓ ܡܫܡܫܐ
ܒܡܛܘܐ ܡܕܝܢܬܐ ܕܐܫܬܪܝ. ܘܒܗ ܕܟܡܛܘܐ ܣܓܝܐܝܢ ܡܛܘܐ
ܗܝ ܕܡܟܪܙ ܡܫܡܫܐ. ܘܐܬܐ ܕܡܫܘܚܐ ܕܡܛܘܐ ܒܡܫܡܫܬܐ
ܘܒܚܢܬܐ ܠܗܝ ܐܘܣܦ ܡܣܝܐ ܕܡܛܘܐ ܒܟܠܐ ܕܗܘܐ
ܡܣܝܐ ܕܡܛܘܐ ܕܐܬܘܣܦ ܗܟܢܐ ܐܦ ܗܝ ܡܟܪܙܬܐ

[1] ܕܐܚܘܗ ms. — [2] Lire ܠܟ̄.

ܠܘܬ ܬܝܡܢܐ. ܘܡܛܠ ܡܥܝܢܐ ܕܡܘܙܠܬܐ ܕܐܬܟܪܟ. ܐܝܟ
ܡܥܝܢܐ ܕܡܘܙܠܬܐ ܗܟܢܐ ܠܘܬ ܓܪܒܝܐ ܐܦ ܗܝ ܡܕܝܢܬܐ.
ܘܗܕܐ ܠܐ ܗܘܐ ܒܟܠܗ ܕܡܢ ܡܥܡܪܐ ܒܕܒܪܐ[1] ܩܐܡ. ܐܠܐ ܐܦ
ܡܢ ܡܠܘܫܬܐ. ܐܘ ܒܐܬܪܐ ܕܗܘ ܐܝܟ ܐܚܪܢܐ ܩܐܡ. ܒܗ
ܕܡܫܘܬܐ ܩܪܝܒܐ ܠܡܕܒܪܘ. ܐܠܐ ܘܐܦ ܡܢ ܡܡܫܟܢܐ ܠܐ ܫܟܝܚܐ
ܗܝ ܗܘܬ ܩܪܝܒܐ ܠܡܕܒܪܘ. ܐܝܟܢܐ ܕܗܘ ܕܟܠ ܡܫܟܢܐ
ܐܬܐܡܪܬ. ܣܐܡܝܢ ܓܝܪ ܒܐܣܛܪܠܒܘܢ ܡܥܢܐ ܕܡܕܢܚܐ ܡܫܟܢܐ
ܕܡܡܟܠ ܐܝܠܐ ܕܒܟܝܢ. ܘܐܝܟܢܐ ܕܗܢܐ ܡܘܙܠܬܐ ܐܝܟܢ
ܡܥܝܢܐ ܕܡܘܙܠܬܐ ܗܘ ܕܒܐܣܛܪܠܒܘܢ. ܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܠܘܬ
ܠܬܝܡܢܐ ܗܝ. ܘܐܝܟܢܐ ܕܓܪܒܝ ܐܝܟ ܗܝ ܡܕܝܢܬܐ ܠܘܬ
ܓܪܒܝܐ ܗܝ. ܘܡܢ ܗܕܐ ܐܦ ܗܝ ܠܘܩܒܠ ܕܐܬܪܐ ܡܫܟܢܐ
ܐܝܟ ܡܚܫܒܝܢ.
ܘܠܘܩܒܠ ܐܦ ܡܢ ܠܣܘܦܐ ܐܚܪܝܐ ܩܪܝܒܐ ܠܡܕܒܪܘ ܗܘܐ.
ܡܢ ܓܝܪ ܡܫܟܚܝܢ ܫܪܒܐ ܐܘ ܡܠܝܐ ܐܘ ܩܢܘܢܐ. ܐܘ ܡܕܡ
ܐܚܪܝܢ ܡܢ ܐܝܠܝܢ ܫܢܝܐ ܡܢܐ ܡܫܟܚܬܐ ܠܡܕܝܢܬܐ ܐܝܟܐ
ܕܒܗ ܐܝܟ. ܘܡܚܫܒܝܢ[2] ܠܛܠܠܐ[3] ܕܗܘ[4] ܡܕܡ ܕܫܡܫܐ
ܘܡܛܠ ܫܘܦܪܬܐ ܐܝܟܘܗܝ. ܘܠܘܩܒܠ ܐܦ ܠܡܕܝܢܬܐ ܐܚܪܬܐ
ܐܝܟܐ ܕܗܘܝܢ ܒܗ ܡܢ ܒܗ ܒܫܪܟܐ ܘܫܘܡܠܐ ܘܫܡܫܬܐ[5].

[1] Le texte renvoie à la marge où l'on a ܒܠܘܕܐ. — [2] ܘܡܚܫܒܝܢ ms. — [3] ܛܠܠܐ ms. — [4] ܗܘ ms. — [5] ܫܡܫܬܐ ms.

ܒܢܘ ܕܝܥܩܘܒܐ ܢܟܪܝܐ. ܘܐܝܟܐ ܕܐܡܪ ܡܕܝܢܬܐ ܕܛܠܠܐ.
ܕܐܡܪ ܠܒܪܢܫܐ ܗܝ ܐܡܪܝܢ ܠܡܕܝܢܬܐ ܗܝ. ܘܐܝܟܐ
ܕܒܪ ܕܐܡܪ ܠܡܕܝܢܬܐ ܗܝ. ܡܛܠ ܕܟܠ ܥܡܐ ܕܡܥܡܪ
(fol. 94 r°) ܡܪܝܡ ܡܢ ܐܪܥܐ ܠܫܡܝܐ. ܗܟܘܬ ܕܐܡܪ
ܡܘܫܐ ܛܠܠܐ ܕܩܝܢ. ܘܥܡܐ ܕܐܡܪ ܡܥܒܕܝܢ ܠܗ.
ܗܟܘܬ ܕܐܡܪ ܡܥܒܪ.

ܩܢܘܢܐ ܕܐܘܩܠܝܕܣ. ܕܐܝܟܢܐ ܢܕܥ ܠܡܥܒܪ ܐܘܪܚܐ
ܕܡܕܝܢܬܐ ܚܕܐ[1] ܠܘܬ ܚܒܪܬܗ ܕܐܝܟܐ ܗܝ ܗܘ ܕܐܡܪ
ܡܕܝܢܬܐ ܗܝ ܘܐܝܟܐ ܗܝ ܕܐܡܪ ܡܥܒܪܢܐ.

ܗܕܐ ܡܢ[2] ܐܣܛܘܟܣܝܣ ܕܣܦܪܐ. ܐܘ ܡܢ ܐܣܛܘܟܣܝܣ
ܕܥܩܠܐ ܦܪܝܐ ܠܥܒܕ. ܐܝܟ ܕܢܥܒܕܝܢ ܒܐܦܝܡܪܝܕܘܣ
ܡܢܗ ܥܩܠܐ ܕܠܐܬܪܝܢ ܡܕܝܢܬܐ. ܒܐܘܪܚܐ ܕܫܘܪܝܐ
ܘܡܣܛܘܟܣܝܣ. ܐܘ ܒܩܢܘܢ ܕܣܦܪܐ[3] ܐܘ ܒܟܬܒܗ ܐܚܪܢܐ
ܘܡܣܛܘܟܣܝܣ. ܘܐܦ ܡܥܒܪܝܢ ܐܦܝܡܪܝܕܘܣ ܠܗܘܢ.
ܡܕܝܢܬܐ ܐܚܪܬܐ ܕܙܒܢ ܠܥܒܕ ܡܕܝܢܬܐ ܘܡܥܒܪܢܘܬܐ
ܕܠܗܘܢ ܕܡܢ ܣܛܪܐ. ܘܐܝܟܢܐ ܢܥܒܕܝܢ ܡܢ ܗܘܐ ܕܡܣܪܗ
ܥܩܠܐ ܕܠܐܬܪܝܢ ܡܕܝܢܬܐ. ܟܕ ܗܘ ܡܢ ܟܠ. ܘܟܬܪܒ

[1] ܕܚܕܐ ms. — [2] ܡܢ ms. — [3] ܕܣܦܪܐ ms.

ܗܘ ܡܕܘܪܐ ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܡܫܘܚܬܗ ܕܕܝܐܡܛܪܐ[1] ܕܐܪܩܛܝܩܘܣ ܡܬܚܙܝܢܬܐ ܚܕܐ ܒܗܘ ܡܢܝܢܗ ܡܫܬܡܫܝܢ. ܘܐܝܟܢܐ ܕܐܝܬ ܡܢܝܢܐ ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܡܫܘܚܬܗ ܕܕܝܐܡܛܪܐ ܗܘ ܐܡܪܝܢ ܕܐܝܬ ܡܬܚܙܝܐ ܡܢ ܐܪܥܐ ܕܥܩܪܝܢ ܡܢܝܢܐ ܐܚܝܕ[2] ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܫܘܚܬܗ ܕܐܡܪܢ.

<u>ܩܦܠܐ ܕܫܬܐ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܒܟܡܐ ܡܫܘܚܬܐ ܕܦܠܓܘܬܐ ܐܣܦܪܐ ܕܡܬܚܙܝܢܬܐ ܕܟܠܗ ܝܬܝܪܐ.</u>

ܡܫܘܚܬܐ ܕܦܠܓܘܬܐ ܐܣܦܪܐ ܕܐܝܬܝܗ ܡܬܚܙܝܢܬܐ ܗܘܝܐ ܠܗܘܢ ܡܫܡܫܝܢ. ܡܥܩܪܝܢ ܐܦܝܐ ܗܠܝܢ ܕܥܩܪܝܢ[3] ܡܢ ܐܦܝܐ ܗܢܘܢ ܕܐܝܬܝܗܘܢ ܕܡܫܘܚܬܐ ܕܡܫܘܚܬܗ ܕܕܝܐܡܛܪܐ ܘܗܠܝܢ ܕܦܫܛܝܢ[4] ܡܫܬܠܛܝܢ ܒܢ̈ܝܗ ܘܒܫܡܐ ܐܦܝܬܐ ܕܡܬܚܙܝܢ ܗܘܐ ܟܠ ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܐ ܗܘܝܢ. ܘܡܫܡܫܝܢܐ ܗܘܐ ܟܠ ܐܡܪܝܢ ܕܗܘܐ ܐܦ ܦܣܝܘܬܐ ܕܡܬܚܙܝܢܬܐ ܚܕܐ ܒܟܠ ܡܢܝܢܗ ܕܡܬܚܙܝܢܘܬܐ ܘܡܫܬܡܫܢܘܬܐ. ܘܐܝܟܢܐ ܒܗܘ ܡܬܚܙܝܢܬܐ ܕܐܝܬ ܡܬܚܙܝܐ. ܡܚܝܠܐ ܗܘܐ ܦܠܓܘܬܐ ܐܣܦܪܐ. ܐܠܐ ܕܐܝܟܢ ܕܒܡܬܚܙܝܢܘܬܐ ܗܕܐ ܠܐܣܛܪܠܒܐ ܗܘ ܒܐܪܒܥܐ (fol. 94 v°) ܡܢܬܐ ܦ̈ܠܓܐ ܗܘܝܐ. ܡܛܠ ܕܐܦ

[1] ܕܡܘܬܒܐ ms. — [2] ܐܚܝܕ ms. — [3] ܕܥܩܪܝܢ ms. — [4] ܕܦܫܛܝܢ ms.

ܡܫܟܚܬ ܕܩܪܝܬ ܥܡܐ ܕܡܕܝܢܬܐ[1] ܡܢ ܗܘ[2] ܕܐܪܒܥܝܢ
ܐܠܦ̈ܐ ܓܒܪ̈ܝܢ ܐܝܬܘ̄. ܘܗܟܢ ܐܠܦ̈ܐ ܓܒܪ̈ܝܢ ܗܘܝ ܡܕܝܢܬܐ
ܐܪܒܥܝܢ ܡܢ ܡܕܝܢܬܐ. ܕܐܝܟ ܐܝܠܝܢ ܐܝܬܘ̄ ܡܢ[3] ܐܘܪܚܐ
ܕܐܪܒܥܝܢ ܗ̄ ܡܘ̈ܬܢܐ. ܐܘܪܚܐ ܕܝܢ ܕܡܕܝܢܬܐ ܠܗ̇. ܘܡܢ
ܘܟܢ ܕܚܙܝܢ ܡܢ ܗܟܢ ܕܩ̈ܫܝܫܐ ܕܡܢܗܘܢ ܗܠܝܢ ܡ̄ܗ
ܘܡܢ ܕܡܩ̈ܒܠܝܢ ܒܗ̄ ܒܫ̈ܢܝܢ[4] ܟܠ ܐܣܛܪ̈ܛܝܓܐ ܐܠܦܐ.

ܡܛܘܠ ܕܡ̄ܗ. ܕܐܡܝܢܐ ܐܝܟ ܠܡܫܡܫܘ[5] ܐܦܣܩܘ̈ܦܐ ܕܐܦܪܝܩܐ ܠܐܪ̈ܥܬܐ ܗ̇ܝ ܕܡܬܩܠܚܘܢ ܠܗܠܝܢ.

ܦܢܝܢ ܠܐܝܠܝܢ ܕܗܘ ܡܫܡܫ ܐܘܪܚܐ ܘܡܛܘܐ ܗܢܘܢ ܕܪܒܝܢ.
ܘܗܢܘܢ ܐܟ̈ܠܐ ܡܬ̈ܝܐ ܕܠܡܫܡܫܘ ܗ̇ܝ ܡܛܘܐ ܠܗܠܝܢ[6]
ܡܫܡܫܝܢ ܠܡܘ̈ܬܢܐ ܒܡ̈ܬܐ ܩ̈ܕܡܝܢ. ܗܢܘܢ ܕܐܝܬܝܗܘܢ ܡܢ
ܡ̈ܬܐ ܠܡܩܪܝܬ ܥܡܐ. ܘܡܫܡܫܝܢ ܠܟܠܗܘܢ ܗܢܘܢ
ܐܦܣܩܘ̈ܦܐ ܕܠܗܠܝܢ ܠܡܫܡܫܘܢ ܒܗ ܒܐܘܪܚܐ ܒܗ
ܒܡܫܡܫܢܐ ܗ̇ܝ ܕܐܬܐܡܝܢ ܘܡܫܡܫܐ ܗܘ̈ܝ ܐܦܣܩܘ̈ܦܐ
ܠܐܦܪܝܩܐ ܠܐܪ̈ܥܬܐ. ܐܡܪܐ ܕܡܫܡܫܐ ܪܫܡܐ ܠܡܫܡܫܘ[7]
ܡܫܡܫܬܐ ܕܡܬܚܙܝܐ ܠܗܠܝܢ ܐܟ̈ܠܐ ܡܬ̈ܝܐ ܡܘ̈ܬܢܐ ܢ̄ܢ[8]

1 ܡܢ ܕܝܢ ܡܠܐ ms. — 2 ܗܘ ms. — 3 Lire ܡ̇ܢ. — 4 Lire ܒܫܢܝܢ. — 5 ܠܡܫܡܫܘ ms. — 6 Ms. *addit* ܡ̄. — 7 *Adde* ܐܝܟܢܐ. — 8 ܢܢ ms.

ܘܡܫܘܚܬܐ ܦܢܝܢ. ܘܗܟܢ ܡܢ ܡܫܡܫܝܢ ܒܙܘܥܝ ܒܡܢܝܢ
ܩܕܡܝܢ ܗܘܝܢ ܦ̄ܚ ܦ̄ܟ. ܘܗܢ ܡܫܡܫܝܢ ܠܟܠܗܘܢ
ܐܣܛܘܟܣܐ ܗܟܢ ܕܠܬܚܬ ܒܡܫܒܚܘܬܗܘܢ ܕܐܬܚܙܝܘܢ
ܡܫܘܚܬܐ ܚ̄ܟ ܘܡܫܘܚܬܐ ܩ̄ܟ ܗܘܝܢ ܦ̄ܫ. ܘܗܘܟܢܐ
ܡܢܬܚܝܢ ܒܐܣܛܪܐ ܠܐܢܫܐ ܒܡܫܘܚܬܐ ܡܢܬܐ ܕܡܢܬܐ
ܒܡܢܝܢܐ ܒܫܥܬܐ. ܘܒܗ ܒܥܕܢܐ ܐܦ ܒܥܕܢܐ
ܕܡܢܝܢܬܐ ܒܗܘ ܐܘܕܝܢ ܡܫܘܚܬܐ ܕܒܗܝܢ ܕܒܗ[1] ܡܢ ܒܗ
ܒܡܬܘܕܘܣ[2] ܒܢܝܢ.

ܩܦܠܐܘܢ ܕܝ̄ܓ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܒܡܢܝܢ ܡܢ ܡܫܘܚܬܐ ܘܡܢ
ܫܢܬܐ ܕܠܐ ܛܥܝܬܐ ܕܥܘܕܐ ܡܫܘܚܬܐ ܐܬܝܢ.

ܫܐܠܝܢ ܒܡܢܝܢܐ ܗܟܢ ܕܡܫܚܠܦܬܐ[3] ܒܥܕܢܐ ܕܐܬܐ ܠܐ
ܡܫܡܫ ܫܥܬܐ[4] ܘܡܢܝܢܐ ܕܒܡܬܘܡܐ ܐܝܟܢܐ ܦܠܓܐ
ܕܠܟܢ ܡܫܘܚܬܐ ܗܘ ܕܐܝܟ (fol. 95 r°) ܡܢܝܢܐ ܕܡܫܘܚܬܐ
ܕܕܡܫܚܠܦܬܐ ܒܫܥܬܐ ܡܫܬܬܐ. ܘܗܟܢ ܢܫܟܚܝܢ ܡܫܘܚܬܐ
ܕܫܥܬܐ ܘܡܢܬܚܝܢ ܐܪܒܥܐ ܒܡܢܝܢܐ ܠܐܣܛܪܐ ܒܥܕܢܐ
ܕܐܝܟܢ ܡܫܘܚܬܐ ܕܫܥܬܐ ܘܡܫܘܚܬܐ ܕܡܢܝܢܐ ܕܡܫܘܚܬܐ

[1] ܕܒܗܘܢ ms. — [2] Μέθοδος. — [3] ܕܡܫܚܠܦܬܐ ms. — [4] *Adde* ܒܡܬܘܡܐ, cf. IV.

ܕ̈ܡܣܬܟܠܢ ܠܐܪܝܘܣ ܒܦܬ̈ܓܡܘܗܝ ܡܡܠܐ ܦܫܝܩ[1] ܐܡܪܝܢ
ܕܡܫܝܚܐ ܠܐܟܝܢܗ ܐܡܪܝ. ܐܝܟܢ ܠܐ ܐܚܝܕ ܗܘ ܒܪ
ܗܘ ܡܫܪܐ. ܘܡܢ ܐܦ ܠܡܫܝܚ ܒܪܢܫܐ. ܘܒܢܦܫܐ.
ܘܐܦ ܒܦܓܪܐ ܕܡܫܝܚܘܬܐ ܒܫܘܡܐ ܕܐܬܝܠܕܘܗܝ ܐܒܝܐ
ܘܡܫܠܡܐ ܠܗ ܡܢ ܠܗ ܢܦܫܐ. ܘܐܡܠܐ ܕܐܝܟܢ ܠܗܘ
ܐܡܪܝܢ ܡܫܝܚܐ ܟܝܢܐ.

ܡܐܡܪܐ ܕܬܪܝܢ. ܕܐܡܠܐ ܐܦ ܠܡܫܝܚܘ ܦܬܠܐ
ܕܡ̈ܠܐ ܡܫܝ̈ܚܝܬܐ.

ܡܛܠ ܠܐܦܘܬܐ ܕܐܡܠܐ ܒܪ ܡܪܬܐ ܡܫܟܚܐ. ܘܡܢ
ܕܐܬܝܠܕ ܦܓܪܐ ܕܡܢ ܡܪܬܐ ܘܢܦܫ ܕܟܠ ܐܘܢܘܡܝܘܣ
ܕܡܫܠܐ[2] ܡܣܒܪܝܢ ܐܦܠܐ ܒܟܠܢ ܡܢ ܡܫܝ̈ܚܝܘܬܐ.
ܒܝܘܡܐ ܕܡܫܪܐ ܡܢܝܢܐ ܕܐܡܪܐ ܕܟܬܪܘܬܐ ܠܗܘܐ. ܘܡܢ
ܢܫܒܘܢ ܩܕܡ ܡܪܬܐ ܕܟܠܗܝܢ ܒܫܪܝܪܘܬܗ ܕܡܬܚܙܐ
ܡܫܠܐ ܐܡܠܐ ܕܐܚܪܐ ܡܘܪܐ[3] ܗܘ ܕܐܡܪܐ ܘܠܡܘܢ ܠܗܘܠܢ
ܡܬܚܙܝܢ ܡܢ ܙ̄ ܡܪܬܐ. ܗܘܝܢ ܕܦܫܩ ܠܗ ܐܡܪܝܢ
ܦܠܛܐ ܕܗܘ ܡܫܝܚܐ ܕܗܘܝܢ ܡܢ ܐܡܠܐ.

[1] Lire sans doute : ܐܡܪ ܠܐܪܝܘܣ ܦܫܝܩܐ ܐܘ. — [2] ܕܐܦܘܠܝܢܪܝܘܣ ܕܡܫܠܐ ms. — [3] ܕܐܚܪܐ . ܘܡܘܪܐ ms.

ܡܛܘܠ ܕܐܝܠܝܢ܂ ܕܐܝܟܢܐ ܐܘܕ ܒܡܥܒܕ ܒܝܬ
ܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ܗܟܢܐ ܘܐܘܪܚܐ ܕܟܘܟ̈ܒܐ ܛܒ̈ܥܢܐ[1].

ܡܛܠ ܗܘ ܡܢ[2] ܕܝܕܥ ܒܟܘܟܒܐ ܕܒܘܩܒܐ ܠܐ ܛܒܥܢܐ܂
ܡܟܪܟܝܢ ܠܐܪܥܐ[3] ܗܘ ܟܘܟܒܐ ܕܟܝܢ ܟܘܠ ܫܡܝܢ
ܠܡܕܢܚܐ ܐܡܝܢܐ ܕܡܬܩܫܡܫܝܢ܂ ܘܗܘܝܢ ܡܬܚܙܝܢ
ܕܟܠܗ ܙܒܢ ܗܘ ܟܘܟܒܐ[4] ܕܠܐ ܛܒܥ ܒܫܘܠܚܐ
ܒܫܡܝܐ ܐܡܪ ܐܦܠܐ ܐܘ ܟܕ ܗܘ ܠܡܕܢܚܐ ܡܢ ܐܘܟܝ ܗܘ
ܕܐܘܪܬܘܢ܂ ܡܛܠ ܕܝܢ ܐܘܪܚܐ......................

....

ܗܘܪܐ ܐܟܝ ܡܟܣܐ ܣܝ

(fol. 96 r°)..

ܟܝܢ ܡܢ ܗܝܟ ܠܐ ܛܒܥܐ ܘܕܟܠܗ ܡܬܚܙܝܢ ܢܗܝܪܐ ܒܟܘܟܒܐ
ܡܢ ܠܐ ܛܒܥܐ ܐܝܟ ܐܣܛܪܘܠܒܘܢ܂

ܘܡܛܠ ܗܕܐ ܡܢ ܡܫܡܫܝܢ ܐܪܒܥܐ ܐܝܟܢܐ ܕܡܬܚܙܐ
ܐܡܪ܂ ܒܝܬ ܗܘ ܟܘܟܒܐ ܕܟܠܗ ܢܗܘܐ ܩܐܡ ܒܡܕܢܚܐ
ܡܕܡ܂ ܘܫܡܫ ܕܟܠܗ ܦܪܨܘܦܗ ܩܝܡܐ ܐܘܬ

[1] Lire ܠܐ ܛܒܥܐ. — [2] Lire ܡܢ. — [3] *Adde* ܟܕ. — [4] ܕܗܘ ܟܘܟܒܐ ܡܘܕܥ ms.

ܕܐܘܪܝܙܘܢ. ܗܢܘ ܠܘܩܒܠ ܡܕܢܚܐ ܕܢܦܩܝܢ. ܘܡܫܬܟܚܝܢ
ܢܗܝܪ̈ܐ ܕܐܘܪܝܣ ܕܐܘܪܝܙܘܢ ܕܡܢܗܘܢ ܠܡܬܚܙܝܘ ܒܟܘܟܒ̈ܐ
ܘܡܬܚܙܝܢ ܕܟܕ ܡܬܘܢܐ ܢܦܩ ܠܥܠܡܐ ܡܢ ܡܕܢܚܐ ܡܢ
ܐܘܬ ܕܐܘܪܝܙܘܢ. ܠܐ ܠܡܬܚܙܝܘ ܐܠܐ[1] ܠܡܕܢܚܐ. ܗܘܝܐ ܕܝܢ
ܕܡܬܝܠܐ. ܘܐܦ ܡܢ ܗܘ ܐܘܪܝܙܘܢ ܕܢܚܝܢ ܡܢ ܡܫܡܫܝܢ
ܠܗ ܠܐܘܪܝܢܘܢ ܡܕܝܢܐ ܡܬܚܙܝܢ ܘܡܬܘܢܐ ܕܡܕܢܚܐ ܐܝܟ
ܕܠܐܘܪܚܐ ܕܐܘܬ ܠܡ ܐܝܠܐ ܐܘܪܝܘܢ ܕܢܦܩ ܠܡܕܢܚܐ. (fol. 96 v°)
ܐܠܐ ܐܦ ܗܘ ܠܘܩܒܠ ܕܡܕܢܚܐ ܠܡ ܡܫܡܫܐ[2] ܒܦܐܣܝܣ[3]
ܡܕܝܢܬܐ ܐܚܪ̈ܢܐ ܐܘ ܒܦܐܣܝܣ ܡܫܬܚܠܦܬܐ. ܡܢ ܗܕܐ
ܢܚܙܐ ܡܢ ܗܘܝܢ ܡܬܘܢܐ ܩܘ̈ܡ ܢܦܫܗ ܒܡܬܚܙܝܢܘܬܐ
ܡܫܬܟܚܝܢ ܗܘܬ. ܘܐܝܟ ܗܘܝܢ ܡܢ ܗܘܝܢ ܡܬܘܢܐ ܡܢ ܢܦܫܗ
ܐܦ ܒܡܕܢܚܐ[4] ܐܝܟ ܡܫܬܟܚܝܢ ܗܘܬ.

ܡܛܠ ܕܩܘ̄ܡ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܒܡܕܝܢܬܐ ܡܢ ܐܘܪ̈ܝܙܘܢ
ܕܡܛܠ ܗܢܐ ܐܝܟܢ ܟܠ[5] ܐܘܪܝܢ ܡܢ ܐܘܬ ܐܣܛܘܟܣܐ
ܕܟܠ ܥܢܝܢܐ ܘܐܬܚܙܝܢ ܒܟܠ ܡܬܘܢܐ[6] ܐܝܟܢܐ ܕܝܢ
ܘܕܠܝܐ ܕܡܛܐ ܐܚܪ̈ܢܐ ܡܬܚܙܐ ܡܢ ܗܘܟܝܢ ܠܗܕܐ ܐܘܬ[7]
ܠܡܬܚܙܝܢܘܬܐ.

[1] ܡܢ ms. — [2] ܡܫܡܫܐ ms. — [3] Φάσις. — [4] ܡܕܢܚܐ ms. — [5] ܒܟܠ ms. — [6] ܡܬܘܢܐ ms. — [7] Lire ܐܘܪ̈ܝܙ.

ܐܟܣܡܐܐ ܕܐܘܪܓܢܐ[1] ܡܢ ܗܘܐ ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܬܐ ܡܫܬܟܚܢܐ
ܒܗܘܐ ܐܝܠ[2]. ܢܦܩܝܢ ܐܘܪܚܬܗܘܢ ܘܡܬܗܦܟܝܢ ܐܪܟܐܝܬ.
ܕܡܘܙܐ ܡܕܢܚܝܬܐ ܘܡܥܪܒܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܐܝܬܘܗܝ ܒܣܦܣܝܗܘܢ ܗ̇ܘ
ܕܐܬܡܢܝ ܠܦܬܗ ܐܪܥܐ. ܘܡܢ ܗܪܟܐ ܡܬܒܚܪܝܢ ܗܘܐ
ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܬܐ. ܟܐܢܐ ܕܗܘ ܡܟܡܟܐ ܕܢܦܩܝܢ ܒ ܡܣܬܪܝܢ
ܕܡܘܙܐ ܕܟܠܐ ܕܦܪܓܠܚܘ[3] ܡܢܟܐ ܡܘܙܐ ܡܕܢܚܝܬܐ
ܘܡܥܪܒܐ. ܘܡܬܒܕܩܝܢ ܠܡܢ ܡܘܙܠܐ. ܘܡܬܗܦܟܝܢ ܐܪܟܐܝܬ
ܒܕܡܐ ܕܡܘܙܐ ܡܕܢܚܝܬܐ ܕܡܪ̈ܢܝܬܐ ܐܠܐ ܠܟܐ ܡܣܬܟܠܘ
ܕܡܬܡܣܬܟܢܐ ܗ̇ܘ ܕܐܬܡܢܝ ܡܢܗ ܡܟܬܐ. ܘܢܦܩܝܢ
ܡܟܝܠ ܕܡܢܗ ܕܡܘܙܐ ܡܕܢܚܝܬܐ ܕܡܪ̈ܢܝܬܐ ܗ̇ܘ ܕܒܐܬܪ̈ܟܗܘܢ.
ܘܗ̇ܘ ܕܡܘܙܐ ܗ̇ ܕܐܡܥܪܒܐ ܐܝܟ ܟܡܐ ܕܢܦܩܝܢ ܒܐܬܪ̈ܟܗܘܢ
ܘܗܘܝܢ ܕܒܪ̈ܝܬܐ ܡܢ ܗܘܝ ܕܐܬ̈ܝܢ ܡܬܒܪܢܝܢ. ܘܟܠܡܐ
ܕܦܣ̈ܩܐ ܗܘܠܐ ܡܘ̈ܬܐ ܐܟܡܐ ܡܪ̈ܢܝܬܐ ܡܢ ܗܘܐ ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܬܐ
ܒܟܠܐ ܠܡܟܝܠܐ ܕܗܘ ܐܬܬܘܗܝ ܗܘܐ ܣܬܘܬܐ ܘܡܟܬܝܢ
ܡܢ ܗܘܐ ܒܡܟܠܐ ܐܟܡܐܐ ܡܢ[4] ܕܡܪ̈ܢܝܬܐ. ܐܘܟܝܬ ܕܗܘܐ
ܡܬܡܢܝܐ ܒܪܟܠܐ ܡܢ ܗܘܐ ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܬܐ ܡܘ̈ܬܐ ܟ̄ܒ.
ܒܗ ܕܝܢ ܒܕܡܘܐܐ ܕܒܝܐ ܐܘܟܝܬ ܗܘܐ[5] ܣܬܘܬܐ ܡܢ ܪܝܫ
ܐܡܪܐ ܡܢ ܗܘܐ ܐܣܛܪܘܢܘܡܝܬܐ ܒܟܠܐ ܠܡܟܝܠܐ ܡܘ̈ܬܐ

1 ܕܐܘ̈ܪܓܢܐ ms. — 2 ܐܝܟ ms. — 3 ܦܪܓܠܚܘ ms. — 4 ܡܢ ms. —
5 ܕܗܘܐ ms.

ܟܒ̄. ܘܡܛܠ ܗܢܐ ܟܬܒܬ ܡܐܡܪܐ ܕܟܬܒܬ ܐܘܕܝܗܝ ܐܝܟܐ ܕܟܬܒܢ
ܚܟܝܡܐ. ܘܡܫܡܫܝܢ ܐܟܣܢܝܘܬܐ ܕܟܢܝܫ ܡܢ ܗܘܐ
ܐܟܣܢܝܘܬܐ. ܠܡܣܟܢܐ ܐܘ ܠܡܫܝܚܐ. ܐܚܪܢܐ ܕܝܢ ܘܐܦ
ܕܝܠܗ ܕܡܫܡܫܐ ܐܡܝܢܐ ܕܡܫܡܫ ܠܡܫܠܡܘ.

ܫܘܐܠܐ ܕܟܓ̄. ܕܐܝܟܢܐ ܙܕܩ ܠܡܬܒܥܘ ܐܟܣܢܝܘܬܐ
ܘܡܫܡܫܢܘܬܐ ܡܢ ܕܗܘܬ ܕܐܟܣܢܝܐ ܠܡܣܟܢܐ ܘܠܡܫܝܚܐ
(fol. 97 r°) ܟܬܒܬ ܐܘܕܝܗܝ ܘܡܐܡܪܐ.

ܡܗܦܟܝܢ ܠܐܘܪܚܐ. ܒܝܬܐ ܕܡܐܡܪܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ. ܕܐܝܟܢܐ
ܕܗܘ ܐܘܕܝܗܝ ܗܘܬ ܒܫܡܫܘܗܝ ܕܡܗܘܡܢܘܬܐ. ܘܫܪܝܢ
ܕܟܠܗ ܡܢܗ ܐܝܟܢܐ ܡܐܡܪܐ ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܒܫܘܬܦܘܬܗ.
ܘܐܝܟܢ ܡܢ ܕܐܚܘܢ ܡܢ ܗܢܘܢ ܕܗܘܐ ܐܟܣܢܝܘܬܐ
ܠܟܢܘܫܝܢ[1] ܗܘܐ ܡܢܗ ܐܚܪܢܝܢ. ܕܐܟܣܢܝܐ ܡܫܡܫܢܐ
ܠܡܫܝܚܐ. ܡܢ ܗܘܢ ܐܟܣܢܝܘܬܐ. ܟܕ ܫܟܚ ܐܦ ܟܢܫ[2]
ܢܣܒ. ܐܝܟ ܫܡܥܘܢ ܡܢ ܩܕܡ ܕܗܘܢ ܐܟܣܢܝܘܬܐ[3]
ܡܩܒܠܝܢ ܩܕܡ ܕܗܘܐ ܐܟܣܢܝܘܬܐ ܡܢ ܕܐܚܪܢܐ ܡܗܘܐ
ܡܫܡܫܢܘܬܐ ܒܫܘܬܦܘܬܗ ܘܕܟܢܫ ܗܘܐ ܡܢܗ ܐܚܪܢܝܢ

[1] *Sic*. Lire ܘܡܟܢܫܝܢ. — [2] Lire ܟܕ ܐܘ ܟܢܫ ܫܟܚ. — [3] ܐܟܣܢܝܘܬܐ ms.

ܕܐܬܝܢ ܐܠܡܥܡܘܪܬܐ ܕܡܥܡܪܐ ܠܓܪܒܝܐ ܡܢ ܗܘܐ ܐܝܣܡܪܝܢܬܐ ܡܢ ܦܠܓܗ ܥܡܗ ܐܘ ܡܢ ܢܣܒܗ. ܘܡܫܡܫܬܐ ܡܢ ܐܬܝܢ ܡܢ ܥܕܡܐ ܠܡܫܘܚܬܐ ܡܣܬܟܠܐ ܕܝܢ[1] ܡܫܘܚܬܐ ܠܓܪܒܝܐ.

ܡܢܘܬܐ ܕܝ̄ܓ. ܡܛܠ ܡܫܘܚܬܐ[2] ܗܝ ܕܐܝܟ ܕܒܥܠܡܐ ܕܟܠܗ ܦܠܓܘܬܐ ܐܫܬܢܝ. ܗܢܘ ܕܝܢ ܕܡܢ̄ܟ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܢ ܓܪܒܝܐ ܠܬܝܡܢܐ ܐܘܟܝܬ ܦܠܓܘܬܐ ܘܢܣܦܘܬܐ ܕܡܢ ܚܕܕܐ ܕܗܘܝܢ ܐܘ̈ܢܩܐ.

ܡܬܡܫܚܝܢ ܗܟܝܠ ܕܐܫܬܢܝ ܡܢ ܓܪܒܝܐ ܠܬܝܡܢܐ ܟܘܠܗ ܐܝܟ. ܡܢ ܠܩܠܝܡܐ ܡܢ ܐܣܛܪܟܘܢ ܡܢ ܕܗܘܬܐ ܗܝ ܕܡܢܝܢܗ ܡܫܡܠ ܐܝܟܢܐ ܕܡܕܪܐ ܡܢܝܢܬܐ ܕܡܫܘܚܬܐ ܗܘ ܐܬܝܢ ܗܘܐ ܡܫܘܚܬܐ. ܐܝܟܢܐ ܕܡܢܝܢ ܐܡܪܢ ܘܟܕܘܡܐ ܠܡܕܪܐ ܗܝ ܕ̄ܟ ܕܗܘܝܢ ܡܢܘ̈ܬܐ ܢ̄ܓ. ܘܬܘܒ ܡܢ ܗܘܝܢ ܐܝܣܡܪܝܢܬܐ ܥܕܡܐ ܠܡܕܪܐ ܗܘ ܕܪܝܫܐ ܟ̄ ܗܘܝܢ ܡܢܘ̈ܬܐ ܟ̄ܗ. ܘܡܢ ܬܘܒ ܗ̄ ܡܢ ܕܟ̄. ܥܕܡܐ ܠܟܘܠܗ ܡܫܘܚܬܐ. ܕܗܝ ܐܬܝܢ ܕܟܠ ܡܕܪܐ ܡܢܝܢܬܐ ܕܥܕܡܐ ܡܢܘ̈ܬܐ ܗ̄. ܥܕܡܐ ܕܝܢ ܠܟܠܗ ܠܡܫܘܚܬܐ ܕܡܬܩܪܝܐ ܐܝܠܛܪܘܦܝܩܘܣ ܕܐܡܝܢܬܐ ܠܐ ܡܬܩܪܝܐ ܡܢܘ̈ܬܐ ܟ̄. ܬܘܒ ܡܢ ܗܟܢܐ ܓܪܒܝܐ ܕܐܝܟ ܗܝ ܕܡܬܩܪܝܐ ܐܪܩܛܝܩܘܣ ܘܐܡܝܢܬܐ

[1] *Adde* ܡܢ. — [2] ܡܫܘܚܬܐ ms.

IMPRIMERIE NATIONALE.

ܡܫܡܫܢܐ ܒܝܘܡܐ ܒܫܡܫܘܗܝ ܕܒܗ ܗܘ ܕܐܬܝܗ ܡܫܠܛܢܘܗܝ
ܐܘܟܝܬ ܦܘܠܚܢ ܒܪܒܝܥܐ ܕܫܒܘܥܐ ܡܢ ܪܝܫܗ ܒܪܒܝܥܐ
ܕܫܢܬܐ ܡܘܬܒ ܟܠܗ. ܘܡܢ ܡܫܠܛܢܘܗܝ ܕܒܗ ܕܗܢܐ ܕܐܡܝܢ
ܒܝܘܡܐ ܒܫܡܫܐ ܠܫܒܝܐ. ܘܐܦ (fol. 97 v°) ܡܘܬܒ
ܟܠܗ. ܘܡܢ ܗܢܐ ܕܐܡܝܢܐ ܡܫܡܫܢܐ ܐܘܟܝܬ ܐܦܘܛܝܟܘܣ
ܒܝܘܡܐ ܒܬܪܝܢ ܒܫܒܐ. ܡܘܬܒ ܟ̈ܟ[1] ܘܡܘܚܢ ܐܟܚܕܐ
ܘܟܠܝ ܡܘܬܒ ܝܓ. ܘܡܢ ܐܟܚܕܐ ܠܟܠܗܘܢ ܟܠܝܠܝܢ ܡܘܬܒ
ܗܘ ܦܠܓܐ ܡܢ ܐܘܚ ܗ̄ ܐܦܘܛܝܟܘܣ ܗܘ[2] ܕܐܡܝܢܐܝܬ
ܡܫܡܫܐ. ܒܝܘܡܐ ܒܬܪܝܢ ܒܫܒܐ ܡܘܬܒ ܝܓ ܘܡܢ ܒܬܪܗ
ܒܫܒܐ. ܘܒܝܘܡܐ ܒܚܕ[3] ܕܐܡܝܢܐܝܬ ܠܐ ܡܫܡܫܢܐ
ܘܡܫܡܫܢܝܬܐ. ܐܘܟܝܬ ܐܢܛܝܦܘܛܝܟܘܣ ܡܘܬܒ ܝܓ ܐܟܚܕܐ
ܐܦܐ ܗܘܐ ܘܟܠܗ ܦܠܓܐ ܡܘܬܒ ܟ̈ܟ.

ܘܐܦ ܦܘܠܚܢܐ[4] ܐܚܪܢܐ ܕܫܢ̈ܝܐ ܐܘܡܢܐ. ܐܝܟ ܕܐܡܪ
ܦܬܠܘܡܝܐ. ܐܘܟܝܬ ܡܚܝܕܬܐ ܗܘ ܕܡܫܡܫܢܐ
ܐܦܘܛܝܟܘܣ ܘܐܬܝܗ ܡܢܝܢܐ ܘܠܐ ܡܫܡܫܢܝܬܐ ܗܘܐ
ܦܠܓܗ ܟܠܗ ܡܘܬܒ ܗ̄ ܡܢ ܦܘܠܚܢܐ ܒܪܒܝܥܐ
ܡܫܡܫܢܐ. ܕܠܘܬ ܕܝܢ ܕܡܫܡܫܢܐ ܐܢܛܝܦܘܛܝܟܘܣ[5]
ܠܘܬܗ ܡܘܬܒ. ܕܠܟܠ ܕܝܢ ܗܘ ܕܡܫܡܫܢܐ ܐܢܛܝܟܝܡܢܘ

[1] ܟ̈ ms. — [2] ܗ̈ ms. — [3] ܒܚܕ ms. — [4] ܦܘܠܚܢ ms. — [5] Lire peut-être ܬܐܪܝܢܘܛܪܘܦܝܩܘܣ, θερινὸς τροπικός.

ܢܘܛܪܘܦܝܩܘܣ[1] ܡܢ̈ܣ. ܩܦ̄[2] ܗܘ ܓܕܝܐ ܡܢ ܐܣܛܘܟܣܝܐ
ܩܦ̄ ܕܝܢ ܐܣܬܘܝܬܐ[3] ܠܐܣܛܘܟܝܐ[4]. ܐܪܒܥ ܕܝܢ ܕܡܣܟܢܐ
ܟܝܡܪܝܢܘܛܪܘܦܝܩܘܣ[5] ܟܓ̄ ܡܘܪ̈ܣ. ܗܘܢ ܕܝܢ ܕܬܪ̈ܝܢ
ܗܘ ܕܡܣܟܢܐ ܐܢܛܐܪܩܛܝܩܘܣ ܠܘܬ ܟܘ̄ ܡܘܪ̈ܣ.
ܗܘܢ ܕܝܢ ܡܢ ܗܕܐ ܕܐܝܟܐ ܠܟܘܠܗܘܢ ܕܐܟܘܬܗ ܗܘ
ܠܡܣܟܢܐ. ܐܟܚܕܐ ܕܝܢ ܩܦ̄.

ܐܝܟ[6] ܠܘܬ ܗܘܟܝܐ ܐܝܬܝܐ ܐܝܟ ܗܘ ܠܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ.
ܐܣܛܪܘܢܘܡܘܣ[7]. ܘܟܡܝܢܝܬܐ[8] ܗܘ ܕܐܝܬܘܗ̇ ܐܪܩܛܝܩܘܣ[9]
ܡܘܪ̈ܣ ܟܘ̄ ܘܡܬܬܢܝܐ ܠܬܚܬ. ܕܐܪ̈ܒܥ ܗܘ ܕܐܝܬܘܗ̇
ܡܬܚܬܐ ܡܘܪ̈ܣ ܟܓ̄. ܕܐܝܟ ܗ̄ ܐܣܛܘܟܣܝܐ ܡܢ ܓܕܝܐ
ܡܢ ܡܘܪ̈ܣ ܟܝ̄ ܘܡܬܬܢܝܬܐ ܠܐ[10]. ܡܢ ܐܣܟܢܐ ܕܝܢ
ܟܘ ܟܝܘܢܐ ܡܘܪ̈ܣ ܟܝ̄ ܘܡܬܬܢܝܬܐ ܠܐ[11]. ܕܐܪܒܥ ܕܝܢ
ܐܝܬܘܗ̇ ܗܘܟܝܐ ܡܘܪ̈ܣ ܟܓ̄. ܕܣܟܡ ܗܘ ܕܐܝܬܘܗ̇
ܐܢܛܐܪܩܛܝܩܘܣ[12] ܡܘܪ̈ܣ ܟܘ̄ ܘܡܬܬܢܝܬܐ ܠܬܚܬ. ܐܟܚܕܐ
ܕܝܢ ܩܦ̄. ܟܕ ܚܕܐ ܗܘ ܕܐܦ ܗܘܢܐ ܡܢ ܗܘܟܝܐ ܗܘ
ܓܕܝܐ ܟܝܘܢܐ ܠܟܘܠܗܘܢ ܗܘ ܠܡܣܟܢܐ. ܡܛܠ ܟܠ ܗܘ
ܗܠܟܘܬܐ ܕܢܦܘܩ ܠܟܠܗ.

[1] Ἰσημερινὸς τροπικός, le manuscrit l'écrit en deux mots, le second est ܛܪܘܦܝܩܘܣ. — [2] *Deest* ms. — [3] ܐܣܬܘܝܬܐ ms. — [4] *Deest* ms. — [5] Χειμερινὸς τροπικός; ܟܝܡ..... ms. — [6] ܐܝܟ ms. — [7] Ἀσ7ρονόμος. — [8] ܟܡܝܢܝܬܐ ms. — [9] Ἀρκτικός. — [10] ܠ̄ ms. — [11] *Item.* — [12] Ἀνταρκτικός.

ܣܘܟܠܗ ܕܝܢ ܐܬܚܙܝܘܗܝ ܢܘܩܙܐ[1] ܡܢܝܢ ܐܘܟܠܗ ܦܣܡܝܬܐ[2]
ܕܟܠܗܘܢ ܡܬܚܘܝܢ ܕܣܡܝܢ ܠܐ̈ܦܝܗܘܢ ܩ̈ܡܘܗܝ ܕܣܦܪܐ.
ܗܘ ܕܐܦ (fol. 98 r°) ܡܬܚ̈ܘܝܢ[3] ܕܕܘܟܐ[4] ܐܟܡܝܬܐ ܡܢ
ܫܠܝܚܬܐ ܗ̄ ܡܢ ܟܪܘܒܐ ܠܐܝܟܢܐ ܘܟܠܗܝ ܠܐܪܥܬܐ
ܒܥܩܬܗ ܡܢܗܘܢ ܕܐܪܒܐ ܗܝ ܕܐܦ ܣܡܝܬܐ ܚܘܝܬܐ
ܒܥܩܬܗ ܕܐܣܦܪܐ.

ܡܘܬܐ ܕܦ̄ܘ. ܕܐܝܟܢܐ ܐܝܟ ܠܡܠܟܘ ܟܠܗ ܡܠܟܝܬܐ
ܐܬܐܣܘ̈ܦܐ ܕܐܘܕܝܐ[5] ܗܘ ܕܒܡܝܢܐ ܗܝ ܕܐܬܚܢܘ ܫ̈ܢܐ ܘܐܦ
ܕܐܘܕܝܐ[6] ܕܒܥܩܬܗ ܣܡܝܐ.

ܩ̈ܕܝܢ ܐܬܐܣܘ̈ܦܐ ܕܒܫܢܐ ܗܟܢ ܗܘܠܐ ܒܒܝܢ. ܐܝܟܢܐ
ܕܦܢܝܢ ܐܡܪ. ܒܪ ܦܢܝܬܐ ܣܡܝܬܐ ܡܢܘܪܐ ܕܐܘܕܝܢ
ܠܐܘܪܚܗܘܢ ܡܢܝܚܐ. ܘܗܝ ܡܢܘܪܐ ܡܬܒܪܝܬܐ ܠܐܘܪܚܗܘܢ ܗܘ
ܡܬܒܪܐ. ܘܒܠܘܪܝ ܫܪܝܢ ܠܡܣܘܡܬܐ ܕܡܢܘ̈ܦܐ ܗܘ
ܕܠܐܘܪܚܬܐ ܕܠܐܝܕܐ ܡܢܘܪܐ ܦܬܝܪ ܘܡܫܡܫܝܢ ܠܟܠܗܘܢ ܗܘ
ܡܢ ܐܘܪܚܗܘܢ ܕܠܐܘܪܚܗܘܢ. ܘܫܪܝܢ ܕܗܘ ܡܣܘܟܠܐ ܕܡܢܘ̈ܦܐ.
ܒܡܠܐ ܡܢܘ̈ܦܐ ܢܕܐ. ܘܠܡܢܘ̈ܦܐ ܕܡܬܐܝܟܢܐ ܕܡܣܘܟܠܐ

[1] ܢܘܩܙܐ ms. — [2] ܗܡܣܬܐ ms. — [3] ܡܬܚܘܝܢ ms. — [4] *Locum habens* pour ܕܐܠܐܟ. Le ms. porte ܕܕܘܟܐ. — [5] ܕܐܘܦܝܐ ms. — [6] ܢܒܝܐ ms.

ܕܡܘ̈ܪܣ ܕܠܐܪܒܥܬܐ. ܘܡܢܘܢ ܠܘܬ ܕܗܘ ܚܕ ܐܘܪܝܙܘܢ ܡܢ ܠܟܠܝܢ ܡܥܪ̈ܒܝܢ ܗܠܝܢ ܕܥܪ̈ܒܝܢ ܡܢ ܗܠܝܢ ܕܕܢ̈ܚܝܢ ܘܗܠܝܢ ܕܗܫܐ ܠܘܬ ܐܦܪܝܢ ܐܝܠܐܣܘ̈ܣ ܕܗܘ ܐܘܪܝܙܘܢ. ܘܡܘܫܚܬܗ ܕܒܡܫܘܚܬܐ ܕܫ̈ܥܐ.

ܒܗ ܡܢ ܒܗ ܒܙܒܢܐ ܐܦ ܡܢ ܒܡܨܥܬ ܫܡܝܐ ܒܒܝܢܝ ܡܫܟܚܝܢ ܟܠ ܐܘܪܝܙܘܢ ܕܫܡܝܐ ܦܠܓܐ ܚܕܐ ܙܢܐ ܡܨܥܬ ܫܡܝܐ. ܡܛܠ ܕܒܗ ܣܘܠܩܗ ܫܟܚܝܢ ܐܘܪ̈ܝܐ ܒܠܘܪܝܘܢ ܡܕܝܢܬܐ ܘܐܦ ܒܫܡܫܘܢ ܕܐܣܦܣܝܪܐ ܠܐܪܝܬܐ. ܐܚܪܢܐ ܕܐܡܪ. ܕܒܡܫܡܫܬܐ ܙܒܢܐ ܢܦ̈ܩܝܢ ܐܝܠܐܣܘ̈ܣ ܕܡܘ̈ܪܣ ܕܕܝܬܐ. ܐܡܬܝ ܕܝܕܥ ܐܢܫ. ܘܒܬܪܟܢ ܚܫܝܒܝܢ ܒܡܘܢܝܐ ܕܡܘ̈ܪܣ ܗܘ ܕܒܐܪܒܥܬܐ ܕܒܫܡܫܐ ܡܘ̈ܪܣ ܙܕܐ. ܘܠܘܬ ܡܢܘܒܟܝܢ ܐܪܒܥܬܐ ܒܝܫܐ ܕܡܘܙܐ ܕܝܬ̈ܐ ܠܗܘܐ ܒܫܡܫܘܢ ܕܡܘܫܡܫܒܪܝܢܘܢ. ܘܣܠܩܝܢ ܕܫܡܫܐ ܡܘ̈ܪܣ ܗܟܢ ܡܫܘܚܬܐ ܕܡܘ̈ܪܣ ܕܐܪܒܥܬܐ. ܘܡܬܓܪܝܢ ܡܘ̈ܪܣ ܕܝܬ̈ܐ ܡܢ ܡܘ̈ܪܣ ܕܡܓܠܬ ܫܡܫܐ ܘܒܗ̈ܘܢ ܕܫ̈ܥܝܢ ܒܒܝܢ. ܘܡܫܟܚܝܢ ܐܟܚܕܐ ܫܒ̈ܝܬܐ ܕܡܘܙܐ ܕܝܬܐ

ܫܠܡ ܫܘܡܠܝܗ̇ ܕܡܛܠ ܐܣܛܪܘܠܒܘܢ ܕܥܒܝܕ ܠܐܒܘܢ ܡܪܝ ܣܘܝܪܐ ܢܨܝܒܝܢܝܐ ܐܦܣܩܘܦܐ ܣܒܘܟܬ܀

ܫܘܒܚ ܠܐܠܗܐ ܕܥܕܪܢ.

TRADUCTION.

II. USAGES DE L'ASTROLABE.

I. *Trouver durant le jour, à l'aide de l'astrolabe, l'heure solaire; puis trouver pour cette heure le degré (du zodiaque) qui se lève, celui qui se couche, celui qui est au milieu du ciel (au méridien) et celui qui est sous la terre*[1].

Nous regardons d'abord (dans les tables) la position vraie du soleil et dans quel signe du zodiaque il est; puis, à l'heure que nous cherchons, nous dirigeons tout l'instrument en face du soleil jusqu'à ce qu'un rayon passe à travers les deux trous percés en face l'un de l'autre dans la dioptre. Il est évident que si nous plaçons une tête de la dioptre, nommée « index », sur le quadrant, c'est-à-dire sur le quart de cercle divisé en 90 degrés, nous verrons de combien de degrés l'index se déplace sur le quadrant. Nous notons le nombre ainsi obtenu (c'est la hauteur actuelle du soleil), puis nous retournons l'astrolabe sur l'autre côté et faisons tourner le cercle du zodiaque qui est au milieu de l'araignée sur le climat dans lequel nous sommes et sur les intersections des *parallèles*, c'est-à-dire proches l'un de l'autre, jusqu'à ce que le degré où se trouve le soleil

[1] Ce problème est posé et résolu de manière analogue chez Macarius Hieromonachus (*Rhein. Mus.*, t. VI, p. 159).

soit sur l'intersection de ces parallèles au degré même où nous l'avons observé, à l'aide d'un rayon solaire traversant les deux trous de la dioptre [1]. Nous regardons alors sous la terre, quel est le degré diamétralement opposé au soleil sur le zodiaque, et dans quelle heure se trouve ce degré parmi les heures écrites au-dessous. Cette heure est celle que nous cherchons. Nous trouvons dès lors facilement le degré « de vie », celui « des noces », celui du milieu du ciel et celui de dessous la terre, car le degré et le signe qui se trouve sur l'horizon est de notre climat à l'heure observée sera dit être « à la vie », celui qui est diamétralement opposé sur l'horizon ouest sera dit « aux noces », celui qui est à sa plus grande élévation dans ce climat, c'est-à-dire sur le méridien, est « au milieu du ciel » et celui qui est diamétralement opposé sous la terre est dit « aux pères ».

Par exemple, supposons que, dans le quatrième climat, l'index de la dioptre ait été sur le 30° degré et que le soleil soit dans le premier degré du Cancer. Tournons l'araignée jusqu'à ce que le premier degré du Cancer soit sur l'horizon est, puis continuons à tourner l'araignée vers le haut jusqu'à ce que le premier degré du Cancer soit sur le 30° parallèle de hauteur où était l'index, puis cherchons le degré du zodiaque diamétralement opposé au

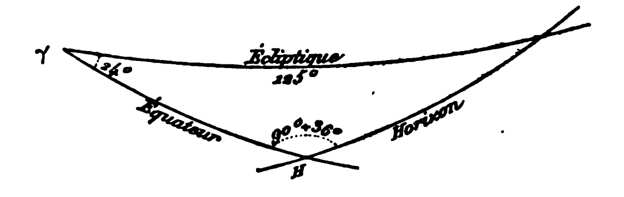
[1] Le soleil étant ainsi placé dans sa position vraie, il en est de même de tous les astres et de tous les cercles. La face de l'astrolabe représente donc la position du ciel à ce moment et, *il suffit de la regarder* pour avoir l'heure, le signe qui est à l'horizon, etc.

Cancer, qui est le premier degré du Capricorne. Ce degré se trouve sous la terre dans la troisième heure. Telle est l'heure du jour.

Je dis que l'on trouve ensuite facilement les quatre centres; on les trouve en cherchant leurs places pour le quatrième climat. Au levant, on trouve le 5ᵉ degré du Lion; au couchant, le même degré du Verseau, au méridien, le 24ᵉ degré du Bélier et sous la terre, le même degré de la Balance. Pour connaître les ascensions[1] depuis le commencement du Bélier jusqu'au point qui se lève à cette heure, nous regardons où se trouve l'index de l'araignée qui est le commencement du Capricorne, puis nous comptons les degrés depuis le milieu du ciel (le méridien) jusqu'au point où se trouve le commencement du Capricorne, et nous trouvons 112 degrés pour ces ascensions dans le quatrième climat[2]. Nous trouvons aussi que le Lion se lève et que le Verseau se couche

[1] Cf. *infra*, IX.

[2] Ce chiffre (en nombres ronds) est exact. Il faut résoudre le triangle suivant :



l'arc ♈H représente les ascensions cherchées (v. IX); la latitude du quatrième climat est de 36° et l'arc d'écliptique qui s'étend du Bélier au 5ᵉ degré du Lion est de 125°.

dans le 5[e] degré. Quand nous portons ce nombre sur la sphère droite, nous trouvons que le Bélier est au milieu du ciel dans le 24[e] degré : il est évident que la Balance est sous la terre dans le même degré. Depuis la première heure jusqu'à la sixième, le soleil est sur les parallèles (la partie des parallèles) qui précèdent le milieu du jour; de la sixième jusqu'à la douzième, il est sur les parallèles qui suivent le milieu du jour. On reconnaît la position du soleil, s'il est avant ou après midi, à l'aide de l'index. Si les degrés indiqués par l'index augmentent (pour deux observations successives) le soleil monte vers le milieu du jour. Si les degrés diminuent, le soleil descend après le milieu du ciel. Il en est de même pour un astre quelconque.

II. *Trouver l'heure durant la nuit à l'aide des étoiles.*

On cherche d'abord à l'aide de l'instrument en quel degré (de hauteur) la dioptre nous montre l'une des étoiles fixes désignées sur l'araignée, comme on l'a déjà fait pour le soleil. Puis faisons tourner l'étoile observée et plaçons-la sur le degré que nous avons trouvé à l'aide de la dioptre, regardons ensuite sous la terre dans quelle heure tombe le degré où se trouve le soleil : nous dirons que telle est l'heure nocturne avec ses fractions. Il est évident aussi que nous connaîtrons dès lors le degré « de vie », celui du milieu du ciel, et ceux qui leur sont diamétralement opposés.

III. *Trouver l'heure durant la nuit, à l'aide de la lune.*

Il faut d'abord chercher avec soin (à l'aide des tables) dans quel signe et dans quel degré se trouve la lune. Quand nous le savons, nous cherchons, comme nous l'avons fait pour le soleil (par une observation de hauteur), en quel degré du quart de cercle se trouve la lune; puis nous tournons l'araignée, c'est-à-dire le lieu vrai de la lune, jusqu'à ce qu'il se trouve dans les parallèles (de hauteur) sur le degré où la dioptre nous a montré que la lune se trouvait. Nous regardons ensuite sous la terre en quelle heure se trouve le degré où est alors le soleil; cela nous indiquera les heures déjà écoulées. Mais, de jour ou de nuit, il faut avant tout savoir si le soleil, la lune ou l'étoile considérée sont avant le méridien; on les cherche alors sur les parallèles qui précèdent le milieu du jour, ou, après le méridien, sur les parallèles qui suivent le milieu du jour. Il est évident qu'ici encore nous connaissons « les centres » dont nous avons parlé.

IV. *Trouver, à l'aide de l'astrolabe, l'ἐποχή, c'est-à-dire la station du soleil.*

Pour trouver la station du soleil nous dirigeons l'instrument, un peu avant la sixième heure[1], de

[1] Il s'agit de trouver la hauteur méridienne ou la culmination du soleil, c'est-à-dire le point où le soleil cesse de monter au-dessus de l'horizon pour redescendre. Chez Jean Philoponus : Πῶς εὑρεῖν

manière qu'un rayon de soleil traverse les deux trous de la dioptre (du dos de l'astrolabe); puis, peu à peu, à mesure que le soleil monte, nous élevons aussi la dioptre de manière que le rayon de soleil traverse toujours les deux trous; quand nous voyons que le soleil ne monte plus, mais commence à redescendre, nous disons que c'est le milieu du jour. Nous regardons alors sur quel degré du quadrant se trouve l'index de la dioptre; puis, retournant l'instrument, nous faisons tourner la zone du zodiaque; et le degré du zodiaque, que nous voyons coïncider avec un certain nombre de l'intersection intérieure de ces parallèles, égal au degré observé à l'aide de la dioptre quand le rayon du soleil la traversait, nous fait connaître dans quel signe et dans quel degré se trouve le soleil pour ce jour-là. Nous dirons que le soleil est dans ce degré et dans le signe qui le contient.

Mais avant tout, il faut savoir dans quelle saison nous sommes, afin de ne chercher que dans les trois signes qui correspondent à cette saison, et d'éviter toute erreur.

V. *Trouver, à l'aide de l'astrolabe, l'ἐποχή, c'est-à-dire la station de la lune et des cinq planètes*[1].

Nous prenons d'abord l'une des étoiles fixes mar-

εὑρεῖν ἐκ τοῦ ὀργάνου τὴν τοῦ ἡλίου ἐποχήν· ἐν ᾧ πάλιν, πῶς ἐστι λαβεῖν τὸ καθ' ἑκάστην ἡμέραν τοῦ ἡλίου μέγιστον ὕψωμα.

[1] Le titre désigne, comme dans l'article précédent, la hauteur méridienne, bien que ce ne soit pas spécifié en dessous.

quées sur l'araignée et cherchons sur le quadrant (à l'aide d'une observation) quel est son degré (de hauteur). Nous tournons l'araignée jusqu'à ce que l'étoile arrive sur le même degré de l'intersection intérieure des parallèles; nous fixons alors l'araignée dans cette position. Nous cherchons ensuite à l'aide de l'index de la dioptre en quel degré (de hauteur) se trouve la lune, puis nous retournons l'instrument et cherchons sur les parallèles le même nombre que nous a donné la dioptre : le signe et le degré qui correspondent à l'intersection du parallèle égal au degré de la dioptre nous donnent la position de la lune pour cette nuit (ou plutôt : le degré du zodiaque qui a même hauteur). On opérerait comme on vient de le faire pour la lune, si l'on voulait trouver l'ἐποχή, c'est-à-dire la station des cinq planètes.

VI. *Trouver les changements*[1] *d'ascension et de descente, c'est-à-dire la latitude de la lune.*

On peut connaître les degrés d'ascension, c'est-à-dire la latitude de la lune, de la manière suivante : Nous cherchons, comme d'habitude, l'heure nocturne à l'aide des étoiles fixes; puis nous cherchons soigneusement, comme nous l'avons dit[2], les degrés

[1] Mot à mot : «les rétrogradations». Mais il ne s'agirait alors que de trouver le maximun et le minimum de la latitude de la lune, tandis que la démonstration semble donner le sens de la latitude à une époque quelconque.

[2] Cf. chapitre v.

de la lune[1]. Si les deux temps sont égaux, nous dirons que la lune est au lieu des éclipses, c'est-à-dire dans le (plan) diamétral du zodiaque. Si le temps donné par les étoiles est moindre que le temps donné par la lune et que celle-ci soit au méridien, nous dirons que la lune est au nord de l'écliptique. Si le temps donné par les étoiles est plus grand que le temps donné par la lune[2] et que celle-ci ne soit pas encore arrivée au méridien, ce sera l'inverse : si le temps donné par les étoiles est moindre, nous dirons que la lune est au sud de l'écliptique : si le temps donné par les étoiles est plus grand, nous dirons que la lune est au nord de l'écliptique, c'est-à-dire au nord du plan qui passe au milieu de la zone du zodiaque.

VII. *Vérifier si l'astrolabe est bien ou mal construit.*

Supposons, par exemple, que nous sommes dans le quatrième climat et que le soleil est dans le premier degré du Bélier, nous tournons alors l'araignée de manière à amener ce premier degré du Bélier sur l'horizon oriental : nous regardons en même temps combien de degrés marque l'index qui est sur l'araignée. Supposons qu'il soit alors au milieu du ciel. Tournons ensuite l'araignée (avec l'index) jusqu'à ce que le degré opposé à celui du soleil, qui est le premier degré de la Balance, arrive aussi sur l'horizon. Voyons

[1] C'est-à-dire le degré du zodiaque qui a même hauteur.

[2] Le parallélisme semble demander ici le membre de phrase : « nous dirons que la lune est au sud de l'écliptique ».

le nombre des degrés d'équateur que l'index de l'araignée a parcourus du milieu du ciel, depuis le moment où le premier degré du Bélier était placé sur l'horizon est jusqu'à celui où le point diamétralement opposé au degré du soleil y est arrivé, on en trouvera ici 180 (si l'astrolabe est bien construit), et écrivons-les sur un côté[1]. Après cela, multiplions par 12 heures le nombre des temps[2] d'une heure qui est écrit en face du premier degré du Bélier sur la troisième table pour le quatrième climat dans le canon donné par Ptolémée, et ajoutons le nombre des ascensions placé en face du degré du soleil pour ce même quatrième climat, dans la seconde table. Si le nombre tiré du canon est égal au nombre donné par l'index de l'araignée, l'astrolabe est bon; s'il y a une différence de deux ou trois degrés on voit par cette méthode que l'astrolabe est mauvais.

Nous pouvons le savoir aussi à l'aide du canon fait par Ptolémée pour la sphère droite. En effet, la quantité dont s'est éloigné l'index de l'araignée, depuis le degré ou le signe du milieu du ciel, est égal au nombre des levers sur la sphère droite de ce degré du milieu du ciel. Nous pouvons connaître

[1] Il s'agit d'évaluer directement les ascensions d'un certain nombre de signes, puis de comparer ce nombre, donné par l'astrolabe, à celui que donne une table construite par Ptolémée, dit l'auteur, et analogue sans doute à celles que l'on trouve dans l'*Almageste* au livre II, ch. VII.

[2] « Les temps d'une heure » sont les degrés d'équateur qui correspondent à une heure, on les obtient en divisant par douze; l'arc d'équateur compris entre les points du lever et du coucher du soleil.

cela pour un signe et un degré quelconques. Et quand nous cherchons ainsi les levers d'un signe quelconque et les levers de la sphère droite, il est évident que si nous faisons tourner l'araignée jusqu'au point diamétralement opposé à celui que nous cherchons, et si nous regardons en même temps de combien l'index de l'araignée s'éloigne du milieu du ciel, puis que nous comparions le canon à l'astrolabe et que nous ne trouvions pas le même nombre, nous devrons en conclure que le canon ou bien l'astrolabe est mal fait, et nous contrôlerons les deux, car le canon de Ptolémée est fait d'après l'astrolabe.

VIII. *Comment on pourra vérifier si l'index est exact et bien construit.*

Dans tout climat, il faut d'abord savoir en quel degré et dans quel signe est le soleil; alors nous plaçons la tablette relative au climat qui nous occupe, puis nous tournons l'araignée jusqu'à ce que le degré du signe où est le soleil soit au milieu du ciel (on note alors sa hauteur). Puis, vers la sixième heure, nous regardons le soleil à travers les deux trous de la dioptre jusqu'au moment où le degré indiqué par l'index n'augmente plus, mais commence à diminuer; et, si le nombre indiqué alors par l'index de la dioptre est le même que le nombre obtenu quand nous avons amené le soleil au milieu du ciel (à l'aide de l'araignée), nous dirons que l'index est bien fait, sinon, nous reconnaîtrons qu'il n'est pas exact.

IX. *Comment, à l'aide de tout l'astrolabe, on peut connaître quelles sont les ascensions de chaque signe dans un climat quelconque*[1], *soit au centre de vie, soit à celui du milieu du ciel, et quelles sont les « descentes*[2] » *au centre « des noces » et à celui qui est sous la terre*[3].

Nous regardons quels sont les degrés de vie et

[1] On appelle ascensions (ἀναφοραί) au centre de vie (sur l'horizon est) qui correspondent à un signe, le nombre des degrés de l'équateur qui montent au-dessus de l'horizon pendant que ce signe lui-même monte tout entier au-dessus de l'horizon. (Cf. Ptolémée, *Composition mathématique*, l. II, ch. VII, et Bar Hébréus, *Cours d'astronomie*, l. II, ch. III, sect. 1, 2, 3, 4.) Le mouvement de l'araignée reproduit le mouvement diurne; les degrés d'équateur sont notés sur le bord de l'astrolabe. Voir au ch. I en note, le triangle à résoudre pour trouver les ascensions.

[2] καταφοραί, par opposition aux « ascensions » ἀναφοραί.

[3] Voici la signification de ces quatre centres; on peut lire : 1° à l'horizon est; 2° au méridien supérieur; 3° à l'horizon ouest, et 4° au méridien inférieur. Ces quatre lieux appelés *centres* par Sévère, furent aussi appelés *pivots*, ce qui est la traduction du mot *cardines* (geniturarum) employé par Firmicus Maternus II. XIII.

On divisa encore en trois parties chacun des intervalles, ce sont les douze *loci* de Firmicus II. XVII, ou les douze *maisons* de Sévère, car chacun de ces lieux *loge* un signe du zodiaque et quelque planète. Le premier lieu (ܡܥܠܢܘܗܝ ܕܚܝ̈ܐ) commence à l'horizon est et se prolonge vers le méridien inférieur jusqu'au trentième degré « In hoc loco *vita* hominum et spiritus continetur F. M. II. XVII. 2 ». Le quatrième ܩܢ̄ ܕܐܣܠ ܐܘܚܠ ou ܕܐܚܬܘܬܐ commence au méridien inférieur « Quartus locus, id est imum cœlum, ... ostendit nobis *parentes*, patrimonium... F. M. II. XVII. 5. » Le septième ܩܢ̄ ܕܡܫܬ̈ܘܬܐ commence au méridien ouest « appellatur occasus a nobis, a græcis vero δύσις... Ex hoc loco qualitatem et quantitatem quæramus *nuptiarum* F. M. II. XVII. 8 ». Le dixième ܕܡܨܥܬ ܫܡܝܐ commence au méridien supérieur « a nobis medium cœlum, a Græcis μεσουράνημα appellatur F. M. II. XVII. 11 ».

ceux du milieu du ciel dans le climat où nous sommes, puis nous plaçons en conséquence l'indicateur des degrés de l'araignée, qui se trouve sur les degrés d'ascension. Après avoir mis le commencement du signe qui nous occupe sur l'horizon est, nous lui faisons décrire un parallèle et, pendant que ce signe s'élève, nous comptons les degrés d'ascension que décrit l'indicateur des degrés de l'araignée depuis que le commencement du signe était sur l'horizon jusqu'à ce que tout le signe se soit levé : le nombre obtenu nous donne les ascensions de ce signe pour ce climat.

Supposons, par exemple, que le premier degré du Bélier soit sur l'horizon Est, qui est le centre de vie, l'index de l'araignée, qui est le commencement du Capricorne, se trouvera alors au milieu du ciel; et, quand tout le Bélier se lèvera dans le quatrième climat, l'index de l'araignée dont nous avons parlé s'éloignera du milieu du ciel d'environ trente degrés; telles seront les ascensions du Bélier dans le quatrième climat. Et si nous voulons connaître les ascensions du Taureau, nous compterons le chemin parcouru par l'index de l'araignée depuis l'endroit où il se trouvait d'abord jusqu'au moment où tout le signe du Taureau a monté au-dessus de l'horizon est : ce sera le nombre des ascensions du Taureau. Nous en ferons autant pour les autres signes.

Nous opérons encore de même sur la sphère droite, pour le signe et les degrés que nous voulons connaître. Nous plaçons alors au milieu du ciel (sur

IMPRIMERIE NATIONALE.

le méridien) le commencement du signe dont nous cherchons les ascensions, puis nous le faisons passer tout entier au milieu du ciel; et la quantité dont l'index de l'araignée s'éloigne du point où il était, quand nous avons placé le commencement du signe qui nous occupe au milieu du ciel, nous donne les ascensions de ce signe sur la sphère droite, c'est-à-dire au milieu du ciel.

Après avoir écrit quel est le nombre des ascensions au degré « de vie » et au milieu du ciel, pour tout signe et pour tout climat, nous devons parler « des descentes » à l'occident, c'est-à-dire au degré « des noces » et à celui du milieu de la terre (sur la moitié inférieure du méridien). Plaçons le commencement du signe qui nous occupe sur l'horizon ouest, puis notons où se trouve l'index et faisons tourner l'araignée jusqu'à ce que tout le signe descende (sous l'horizon); l'index a parcouru un certain espace depuis que le signe a commencé à descendre jusqu'au moment où il a été complètement couché; si nous comptons alors les degrés ainsi parcourus par l'index, ils nous donnent « les descentes » de ce signe dans le climat qui nous occupe. Nous opérerons de même pour trouver « les descentes » au milieu de la terre, c'est-à-dire au centre « des pères », puis nous tournerons l'araignée vers l'horizon est jusqu'à ce que tout le signe ait passé par le centre du milieu de la terre, et le nombre des degrés parcourus par l'index de l'araignée durant ce temps

nous donnera le nombre « des descentes » de ce signe au milieu de la terre.

X. *Trouver combien il y a d'ascensions depuis le commencement du Bélier jusqu'au degré (du zodiaque) qui se lève, c'est-à-dire jusqu'à l'horoscope.*

Si nous voulons savoir combien il y a d'ascensions depuis le commencement du Bélier jusqu'à l'horoscope, c'est-à-dire jusqu'au degré du zodiaque qui se lève à l'heure considérée, soit de jour soit de nuit, nous plaçons le degré (l'horoscope) qui nous occupe soit de jour, soit de nuit, sur l'horizon est; puis nous comptons de combien de degrés l'index, qui est au commencement du Capricorne, est éloigné du milieu du ciel : nous dirons que le nombre ainsi trouvé donne les ascensions depuis le commencement du Bélier jusqu'au degré qui se lève à cette heure.

Nous pouvons aussi trouver les ascensions en prenant, dans la table de Ptolémée, le nombre écrit dans la seconde colonne en face du degré qui était sur l'horizon est, et pour le climat qui nous occupe[1]. Ce nombre des ascensions se trouve aussi dans la table pour la sphère droite.

XI. *Comment on peut connaître, à l'aide de l'astro-*

[1] Dans l'*Almageste*, livre II, ch. VIII, on trouve les ascensions des signes du zodiaque, de 10 en 10 degrés pour les divers climats.

labe, la composition des heures du jour ou de la nuit, ou la longueur et la brièveté du jour et de la nuit qui nous occupent[1], *c'est-à-dire* (*la plus ou moins grande distance*) *du degré « de vie » ou du degré « des noces ».*

Nous avons donné des règles pour trouver les ascensions; il convient maintenant de chercher les heures (équinoxiales) et les degrés d'équateur d'une heure (temporaire) pour tous les climats. Pour trouver la longueur et les degrés d'une heure d'un certain jour, nous plaçons le degré du (zodiaque où se trouve alors le) soleil sur l'horizon est, puis nous notons l'endroit où se trouve l'index de l'araignée. Nous faisons ensuite tourner le degré du soleil au-dessus de la terre sur les parallèles jusqu'à ce qu'il arrive sur l'horizon ouest; après quoi nous comptons de combien de degrés a avancé l'index de l'araignée pendant que le degré du soleil se déplaçait de l'horizon est jusqu'à l'horizon ouest. Si nous cherchons les heures (équinoxiales du jour) nous divisons ce nombre de degrés par 15, et, si nous cherchons les degrés d'une heure (temporaire) nous divisons ce même nombre par 12[2].

[1] On distingue deux sortes d'heures : 1° les heures temporaires, ὥρας καίρικας. Il y en a toujours douze du lever au coucher du soleil; elles sont donc plus ou moins longues selon la saison; 2° les heures équinoxiales, celles-ci correspondent à quinze degrés de l'équateur; elles sont donc égales entre elles, mais les jours en contiennent plus ou moins, selon la saison. Cf. Bar Hébréus, *Cours d'astronomie*, II, ch. V, sect. 1.

[2] Ce passage a été altéré. On l'a restitué d'après son parallé-

Si nous cherchons à connaître les heures et les degrés d'une heure de la nuit, nous plaçons le degré (du zodiaque) opposé (au soleil) sur l'horizon est, puis nous le faisons tourner jusqu'à ce qu'il arrive sur l'horizon ouest. Évaluons la marche de l'index de l'araignée, comme nous l'avons dit; puis si nous voulons les heures, divisons ce nombre par 15 et nous aurons les heures équinoxiales de cette nuit; si nous cherchons les degrés d'une heure, divisons par 12, et nous aurons les degrés d'une heure pour le point diamétralement opposé au soleil. Si nous retranchons les heures du jour de celles de la nuit, le plus petit nombre du plus grand, le reste nous donnera l'excès de la nuit sur le jour ou du jour sur la nuit.

On peut encore procéder de la manière suivante pour trouver avec plus de facilité le nombre des heures et les degrés d'une heure : Quand nous aurons trouvé, par la méthode indiquée ci-dessus, les heures et les degrés d'une heure qui correspondent ou bien au degré du soleil, ou bien au point diamétralement opposé, c'est-à-dire à partir du degré de la vie, ou bien du degré des noces[1], nous retrancherons de vingt-quatre les heures que nous aurons trouvées soit pour le jour soit pour la nuit, et le

lisme avec le suivant. L'auteur a pu vouloir dire aussi qu'après avoir divisé par 15, ce qui donne les heures équinoxiales du jour, s'il reste quelques degrés, on obtiendra les minutes équinoxiales qu'il faut ajouter aux heures, en multipliant par 4 ces degrés qui restent.

[1] Cela signifie que l'on évalue le temps mis par le soleil pour passer de l'horizon est à l'horizon ouest et *vice versa*.

reste nous donnera les heures de la nuit ou du jour pour cette journée. Quant aux degrés d'une heure (équinoxiale), nous retrancherons de 30[1] les degrés de l'heure de jour ou de nuit que nous avons trouvée pour le soleil ou pour le point diamétralement opposé, et le reste nous donnera les degrés d'une heure de nuit ou de jour.

XIII. *Comment on peut connaître, à l'aide de l'astrolabe, quelle est la plus boréale et la plus australe de deux villes considérées.*

Quand le soleil est au premier degré du Bélier, nous cherchons à la sixième heure, à l'aide de la dioptre, quelle est sa hauteur méridienne. Nous lisons les degrés de cette hauteur sur le quadrant (qui est au dos de l'astrolabe), puis nous allons dans l'autre ville que nous voulons comparer à la première et à la sixième heure, quand le soleil est dans ce même premier degré du Bélier, nous prenons de la même manière sa hauteur méridienne. Si, en passant de la première ville à la seconde l'indicateur des degrés du quadrant (du dos de l'astrolabe) indique un nombre plus fort, autant il a ajouté de degrés, autant la seconde ville est plus australe que

[1] C'est exact, car si le parallèle décrit par le soleil a n degrés au-dessus de l'horizon, comme à ces n degrés correspondent douze heures temporaires du jour, chaque heure de jour comprendra $\frac{n}{12}$ degrés. Mais le même parallèle aura 360 — n degrés sous l'horizon auxquels correspondront douze heures de nuit. Chaque heure de nuit comprendra donc $\frac{360-n}{12}$ degrés ou, comme le dit Sévère, $30 - \frac{n}{12}$.

la première; et s'il indique moins de degrés, la seconde ville est d'autant plus boréale que la première. Il n'est pas nécessaire que le soleil soit dans le Bélier; il peut être dans la Balance ou dans un autre signe quelconque. On peut encore se servir des étoiles fixes, en opérant comme nous l'avons fait pour le soleil. Nous prenons, à l'aide de la dioptre, la hauteur méridienne de l'étoile, et, quand l'index indique plus de degrés, la ville correspondante est plus méridionale; quand il indique moins de degrés, la ville est plus boréale. Nous trouvons aussi de cette manière en quel climat nous sommes.

Nous pouvons encore, à l'aide d'une autre méthode, arriver au même résultat : Prenons un style de fer, ou de roseau, ou de bois, ou d'une autre matière quelconque, et, quand il est exactement six heures dans la ville où nous sommes, cherchons combien de pieds a l'ombre du style que nous avons élevé; puis nous en ferons autant dans l'autre ville, le même mois, le même jour, à la même heure (avec un style de même longueur); quand le nombre de pieds sera plus grand, nous dirons que la ville correspondante est plus boréale; quand ce nombre sera plus petit, nous dirons que la ville est plus australe, car l'ombre est d'autant plus grande que le soleil est plus éloigné de nous vers le midi, et d'autant plus courte qu'on est plus près de lui [1].

[1] Cette dernière méthode est classique, mais n'a aucun rapport avec l'astrolabe; la précédente, si l'on se sert du soleil, suppose un

XIV. *Comment on peut connaître la longitude d'une ville par rapport à une autre : quelle est la plus orientale et quelle est la plus occidentale.*

On peut connaître ceci par les éclipses de lune ou de soleil. Nous prenons, à l'aide de l'astrolabe, le (degré du zodiaque qui est au) milieu du ciel dans les deux villes, au commencement, ou à la fin, ou durant tout le temps de l'éclipse; puis nous envoyons (le résultat trouvé sur) l'astrolabe d'une ville dans l'autre dont nous voulons connaître la position relative, orientale ou occidentale. Nous avons dit plus haut comment on prend le degré du milieu du ciel dans les deux villes, puis nous comparons le degré de la dioptre trouvé (au même instant) dans les deux villes. Quand le nombre indiqué par la dioptre est plus grand, nous disons que la ville correspondante est plus orientale que l'autre pour laquelle l'index indique un nombre plus petit[1].

XV. *Comment on peut trouver la différence des midis dans deux villes.*

Nous trouvons ensuite de la manière suivante la différence des midis dans deux villes. Nous retranchons le plus petit nombre de l'indicateur des degrés de la dioptre du plus grand et nous divisons la diffé-

intervalle de six mois entre les deux observations, d'après l'exposé qu'en donne Sévère.

[1] En effet, les degrés des signes du zodiaque vont en croissant de l'occident vers l'orient.

rence par 15: le nombre obtenu représente des heures équinoxiales, et nous dirons que la distance d'une ville à l'autre, à l'orient ou à l'occident, est égale au nombre de ces heures. Il sera d'abord midi dans la ville qui est plus orientale.

Ainsi, quand il est trois heures à Carthage, il en est six à Arbelles, parce que la différence des midis entre Carthage et Arbelles est de trois heures et cette dernière ville est de trois heures plus orientale que la première. En effet la longitude d'Arbelles est de 80 degrés et celle de Carthage de 35 degrés[1]; dès lors, si nous retranchons le plus petit nombre du plus grand, il nous reste 45 degrés qui, divisés par 15, nous donnent trois heures équinoxiales.

XVI. *Comment on peut chercher les ascensions de la sphère droite dont a écrit Ptolémée.*

Nous cherchons pour chaque climat le signe et le degré qui nous occupent, puis nous multiplions le nombre des degrés d'une heure qui est écrit en face de ce degré par les six heures qui vont du degré « de vie » au milieu du ciel. Nous ajoutons ensuite

[1] Ces longitudes sont comptées à partir de l'île de Fer, et sont même un peu exagérées. — On comptait aussi les longitudes à partir du continent qui était à 10 degrés à l'est de l'île de Fer (cf. Bar Hebréus, *Cours d'astronomie*, II, chap. 1; sect. 1). Ceci nous explique comment la longitude du Caire pouvait être de 55 degrés, comme le soutenait M. Marcel, bien qu'elle dût être de 65 degrés, selon M. Sédillot (*Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. I, 1844, p. 59). Les deux nombres sont exacts, l'origine seule des longitudes est différente.

les ascensions écrites en face de ce signe sur la seconde table, et obtenons ainsi les ascensions sur la sphère droite.

Ainsi dans le quatrième climat, en face du premier degré du Cancer, sont écrits les degrés d'une heure, à savoir : 18 degrés et 7 minutes. Si nous les multiplions par 6 heures, nous obtenons 108° 42'; puis, si nous ajoutons les ascensions écrites en face, qui sont 72° 22'[1], nous obtenons 180 degrés[2] pour la sphère droite, au premier degré du Cancer, dans notre climat.

Nous procéderons de même, avec la même méthode, pour les autres climats et pour un signe et un degré quelconques.

XVII. *Comment on peut connaître en quel climat on est, à l'aide du soleil ou de l'une des étoiles fixes.*

Nous observons le soleil à l'aide de la dioptre jusqu'à ce qu'il ne monte plus, au moment où il atteint le milieu du jour. On écrit alors le degré que marquait à la sixième heure l'index de la dioptre. On prend alors le degré du soleil (dans les tables), et on l'amène au méridien en tournant l'araignée sur le troisième climat. Si le degré du soleil coupe sur le méridien le cercle de hauteur correspondant au nombre indiqué par l'index, nous dirons que

[1] On peut déduire ce nombre des chiffres donnés par Ptolémée dans l'*Almageste*, pour le parallèle de l'Hellespont (Ed. Halma, p. 106).

[2] En réalité 181° 4'.

nous sommes dans le troisième climat, sinon il faudra chercher dans le quatrième climat ou dans le cinquième, ou dans l'un des autres jusqu'à ce qu'il y ait coïncidence. Quand cela arrivera, nous dirons que le climat correspondant est le nôtre.

XVIII. *Comment on peut trouver la latitude des sept climats.*

La latitude commence au sud sur la sphère droite (l'équateur); elle est donc divisée en 90 degrés, c'est-à-dire la moitié des 180 degrés qui sont au-dessus de l'horizon du ciel. Nous tournons l'araignée dans chacun des climats, jusqu'à ce que le premier degré du Bélier soit au méridien[1]. Nous lisons alors le degré écrit sur les parallèles du milieu du ciel (le degré de hauteur) qui correspond au premier du Bélier, puis nous le retranchons de 90 degrés et nous disons que le reste est la latitude du climat qui nous occupe à partir du sud (de l'équateur).

XIX. *Comment on peut connaître, à l'aide de l'astrolabe, la longitude et la latitude des étoiles fixes;*

[1] Le premier degré du Bélier étant situé sur l'équateur, sa hauteur donne la colatitude de l'endroit correspondant. Il ne s'agit ici, on le voit, que des pays pour lesquels ont été construites les tablettes de l'astrolabe. Cette règle est donnée par Macarius Hieromonachus (*Rhein. Mus.*, p. 159). Mais celui-ci ne suppose pas que le premier degré du Bélier est indiqué sur l'astrolabe. Il dit donc que l'on observe le soleil au moment où il est au premier degré du Bélier ou de la Balance et qu'on prend sa hauteur méridienne. Ici l'astrolabe n'est d'aucune utilité. On ne se sert que de la dioptre.

Pour connaître la latitude des étoiles fixes[1], on fait tourner l'araignée jusqu'à ce que l'étoile qui nous occupe arrive sur le côté sud du méridien. On regarde alors de combien de degrés de latitude cette étoile est distante de la zone du zodiaque vers le nord ou vers le sud. Pour la longitude..........

....

(*Il manque ici un feuillet.*)

..... *chacune de ces étoiles fixes, et quelle est sa distance en latitude jusqu'aux étoiles fixes, à l'aide de l'astrolabe.*

Pour la latitude, nous tournons l'araignée, comme nous l'avons dit plus haut, jusqu'à ce que l'étoile qui nous occupe se trouve au milieu du ciel; puis nous regardons sur quels parallèles se trouvent et la zone du zodiaque et l'étoile qui nous occupe. Nous prenons la distance des zones du zodiaque aux étoiles et obtenons ainsi celle de notre étoile à la zone du zodiaque, soit au sud, soit au nord. De la même manière, en nous servant toujours du zodiaque et en plaçant (l'étoile) sur l'horizon est, nous trouvons sur quel degré de la longueur de la zone et avec quel signe se lève cette étoile. Nous trouvons en plus par ce moyen si l'étoile apparaît[2] à l'orient ou à l'occident

[1] Il ne s'agit encore que des étoiles figurées sur l'astrolabe; elles sont en petit nombre, une trentaine au plus. Cf. Sédillot, *loc. cit.*, p. 167.

[2] Sur [illegible], cf. Bar Hebréus, *Traité d'astronomie*, p. 77.

du soleil. Une étoile est visible quand elle est à 25 degrés à l'est ou à l'ouest du soleil.

XXII. *Comment, à l'aide de l'astrolabe, on peut connaître l'inclinaison de tout signe du zodiaque sur la zone de l'équateur*[1], *au nord et au sud pour chaque climat, et en quel endroit se trouvent les trois zones tropicales.*

L'inclinaison des signes sur la zone de l'équateur se trouve de la manière suivante : Nous prenons l'instrument et tournons l'araignée jusqu'à ce que le premier degré du Bélier[2] soit au point de dessous la terre (sur le méridien inférieur); nous connaissons alors la position de l'équateur en quelque climat que ce soit: il nous suffit de regarder dans quel degré des parallèles se trouve le premier degré du Bélier et d'y faire une marque; puis nous tournons l'araignée jusqu'à ce que le premier degré du Cancer vienne au méridien au milieu du ciel, et nous prenons le degré des parallèles où se trouve le premier degré du Cancer ainsi que le degré des parallèles noté précédemment; nous retranchons le moindre du plus grand, et les degrés qui restent nous donnent l'inclinaison du Cancer sur l'équateur du côté sud, c'est-à-dire la zone d'hiver. Cette même recherche nous donne 24 degrés pour l'inclinaison du Cancer

[1] Il s'agit, je crois, de la déclinaison des degrés du zodiaque, ce que Bar Hebréus appela ܙܚܠܐ ܡܨܥܝܐ. (*Cours d'astronomie*, p. 17-18).

[2] Le premier degré du Bélier marque toujours l'équateur.

au nord, c'est-à-dire de la zone d'été sur l'équateur[1]. On trouvera de la même manière 24 degrés pour l'inclinaison du Capricorne du côté sud ou de la zone d'hiver sur le premier degré du Bélier ou l'équateur. Nous en ferons autant pour tout degré et pour tout signe que nous voudrons, et trouverons ainsi son inclinaison sur l'équateur au nord ou au sud; on en ferait autant pour le soleil, comme nous allons le dire.

XXIII. *Comment on peut trouver l'inclinaison du soleil sur l'équateur au nord et au sud dans tout signe et dans tout degré.*

Nous tournons l'araignée jusqu'à ce que le degré du soleil, en quelque signe qu'il soit, arrive au méridien, puis nous regardons quel degré des parallèles[2] occupe le degré du soleil. Si ce nombre est moindre que celui qui correspond à l'équateur, nous dirons que la différence indique l'inclinaison du soleil sur l'équateur vers le sud, qu'il monte ou qu'il descende. Si ce nombre est plus grand que celui qui

[1] L'auteur prend un nombre rond pour l'obliquité de l'écliptique, ou bien il emprunte ce chiffre à un auteur extrêmement ancien. Car ce fut au temps d'Aristote qu'Eudemus représenta cette obliquité par un côté d'un polygone à 15 faces (Letronne, *Les écrits et les travaux d'Eudoxe de Cnide*, ap. *Journal des Savants*, 1840-1841). Si l'on divise 360 par 15, on trouve qu'à un côté du polygone à 15 faces correspondaient 24 degrés. — Il est remarquable que Jean Philoponus, décrivant l'astrolabe plan d'après des sources analogues à celles de Sévère, prend aussi 24 degrés pour l'obliquité de l'écliptique (p. 155).

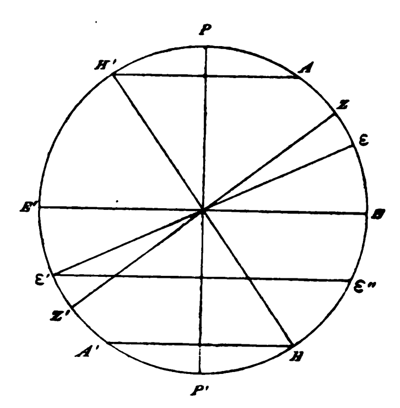
[2] Il s'agit encore des parallèles de hauteur.

correspond à l'équateur, nous retrancherons le second du premier et dirons que le reste représente l'inclinaison du soleil au nord de l'équateur, qu'il monte ou qu'il descende. Le soleil monte du Capricorne au Cancer et descend du Cancer au Capricorne.

XXIV. *De la mesure en latitude de la demi-sphère, c'est-à-dire des 180 degrés (qui s'étendent) du nord au sud. Division et distance relative des diverses zones.*

La latitude de la sphère se mesure du nord au sud de la manière suivante[1]. Nous mesurons, comme nous l'avons dit, à l'aide de l'astrolabe sur le méri-

[1] En réalité la latitude semble rapportée, dans ce premier paragraphe, au zénith de l'observateur. Je vais en rendre compte sur la figure suivante :



PP' est l'axe du monde; *EE'* l'équateur; *εε'* l'écliptique; *Z'Z* la verticale d'un lieu du quatrième climat; *HH'* l'horizon du même lieu; AH' le cercle polaire antarctique; *ε'ε"* le tropique du Capricorne.

dien à partir du premier degré du Cancer qui est la zone d'été jusqu'au 90e degré (jusqu'au zénith dans le quatrième climat); nous trouvons 12 degrés. Et de l'équateur jusqu'au même 90e degré, on trouve 36 degrés[1]. Du même 90e degré jusqu'à la zone d'hiver, qui est le lieu du premier degré du Capricorne, on trouve 60 degrés[2]. Et jusqu'à la zone du sud appelée « antarctique » qui est constamment cachée, il y a 90 degrés[3]. Et depuis l'extrémité nord de la zone appelée « arctique » qui est constamment visible jusqu'au point qui est le centre, c'est-à-dire le pôle nord où passe l'extrémité boréale de l'axe (du monde), il y a 36 degrés[4]. Et de ce centre (pôle nord) dont nous venons de parler jusqu'à l'extrémité sud (opposée de la zone arctique), il y a encore 36 degrés[5]. Et de la zone constamment visible, c'est-à-dire arctique, jusqu'au milieu du ciel (zénith), il y a 18 degrés[6]. Ces (derniers degrés additionnés) ensemble donnent 90 degrés, car si l'on ajoute à la double (largeur de la zone arctique) la distance de cette zone qui est constamment visible jusqu'au milieu du ciel (zénith), on trouve 90 degrés[7], et depuis le milieu du ciel jusqu'à la zone australe constamment

[1] $Z\varepsilon = 12^\circ$; puis $zE = z\varepsilon + \varepsilon E = 12^\circ + 24^\circ$, car on a vu que Sévère prend 24 degrés pour l'obliquité de l'écliptique.

[2] $Z\varepsilon'' = ZE + E\varepsilon'' = 36^\circ + 24^\circ$.

[3] $zH = z\varepsilon'' + \varepsilon''H = 60^\circ + 30^\circ$.

[4] $AP = 36^\circ$.

[5] $PH' = 36^\circ$.

[6] $AZ = 18^\circ$.

[7] $H'P + PA + AZ = 90^\circ$.

cachée, c'est-à-dire antarcticqùe, on trouve 90 degrés[1]: donc toute la latitude donne 180 degrés.

Il existe une autre division en cinq zones faite par le philosophe. La première zone appelée « arctique » est froide et inhabitable; sa latitude est de 36 degrés du pôle nord vers le sud. La seconde est appelée « tropique d'été » et compte 30 degrés. La troisième est appelée « tropique équatorial » et compte 48 degrés (dont 24 degrés) au nord de l'équateur et les 24 autres (au sud). La quatrième est appelée « tropique d'hiver » et compte 30 degrés. La cinquième est appelée « antarctique » et compte aussi 36 degrés, à savoir depuis son extrémité jusqu'au pôle austral: en tout 180 degrés.

Il y a encore une autre division faite par l'astronome Ptolémée. D'abord la zone arctique de 36° 9′. En second lieu, la zone d'été de 30 degrés. En troisième lieu, la zone équatoriale qui est de 23° 51′ au nord (de l'équateur) et autant au sud[2]. La quatrième est la zone d'hiver de 30 degrés. La cinquième est la zone antarctique de 36° 9′. Cela fait en tout 180 degrés; il est évident qu'ici encore ce philosophe nous apprend à mesurer la latitude depuis le pôle nord jusqu'au pôle sud.

Les pôles sont des points ou des positions sur lesquels on conçoit que sont situées les deux extrémités

[1] ZE + EH = 90°.

[2] Dans l'*Almageste*, l. I, ch. x, Ptolémée dit que la distance des deux tropiques est comprise entre 47° 40′ et 47° 45′. Si l'on prend 47° 42′ on obtient 23° 51′ pour l'obliquité de l'écliptique.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de l'axe que l'on imagine mené obliquement du haut en bas, c'est-à-dire du nord au sud, en passant directement au milieu du centre de la terre qui est aussi placé également au milieu de la sphère.

XXV. *Comment, en tout climat, on peut trouver les ascensions du signe qui est à l'orient et qu'on appelle « le signe de vie », et celles du signe qui est au milieu du ciel.*

Nous prenons les ascensions du degré de vie comme nous l'avons déjà exposé[1]. Nous plaçons d'abord le degré de ce signe sur l'horizon est et le degré occidental sur l'horizon ouest. Nous regardons alors à quel degré se trouve l'indicateur des degrés de l'araignée, puis nous faisons monter tout le signe au-dessus de l'horizon et regardons de combien a avancé l'indicateur des degrés. Nous regardons alors les degrés du mouvement de l'indicateur des degrés de l'araignée, et ceux (qu'il marquait au commencement) de ce signe, nous retranchons le plus petit nombre du plus grand, le reste nous donne les ascensions de ce signe, et de la même manière son pouvoir sur le nombre des années[2].

En opérant jusqu'au milieu du ciel, nous trouvons combien un signe met d'heures pour aller au milieu du ciel, parce que les divers signes ne montent pas de la même manière au-dessus de l'horizon est et à la position de la sphère droite. Par exemple,

[1] Voir IX.
[2] Cf. Firm. Mat. II. xxv. De distributione temporum.

lorsque dans le quatrième climat, nous prenons les ascensions des degrés des levers, comme on l'a vu précédemment, on regarde ensuite de combien de degrés a avancé l'indicateur des degrés de l'araignée; puis on tourne l'araignée jusqu'à ce que le degré de vie soit sur le méridien et on regarde de combien de degrés a avancé l'indicateur des degrés de l'araignée, on retranche les degrés de vie des degrés du milieu du ciel, et dans le reste on trouve les degrés d'une heure[1] pour le point de vie.

Fin du traité sur l'astrolabe composé par l'abbé Mar Sévère de Nisibe, c'est-à-dire Sabokt. Priez pour celui qui a écrit.

[1] Voir XI.

SPÉCIMENS DE LA LITTÉRATURE MODERNE DU TURKESTAN CHINOIS,

PAR

M. F. GRENARD.

Au cours du voyage que j'ai accompli en Asie centrale sous la direction de Dutreuil de Rhins, je me suis beaucoup occupé de rechercher des spécimens de la littérature populaire du Turkestan chinois. Un grand nombre des chansons et des contes que j'ai recueillis des lèvres du peuple de Khotan ou de Kéria, avaient déjà été publiés par M. Radlof dans ses *Spécimens de la littérature populaire des Tarantchi*, ou par M. Pantouçof dans son *Recueil de chansons tarantchi*. La langue et les traditions des Tarantchi sont en effet semblables à celles des habitants de Kâchgar ou de Khotan. C'est une opinion généralement admise dans le Turkestan que si ces derniers sont plus habiles musiciens que les Tarantchi, ceux-ci ont plus d'imagination, plus de goût littéraire et produisent un plus grand nombre de nouveautés. Quoi qu'il en soit, cette littérature populaire n'est pas une littérature orale; presque toutes les chansons de M. Pantouçof se retrouvent dans des livres anonymes répandus dans le Turkestan, tels que : *Ahmed et Youçouf*, et la *Légende de Machrab*. Les seules poésies que je n'ai vues écrites nulle part sont ces *kouchak*

ou rhapsodies sur les événements contemporains dont j'ai publié quelques spécimens dans le troisième volume de mon ouvrage sur la : *Mission scientifique de la Haute-Asie*. De même, les contes populaires sont empruntés le plus souvent à des livres qui circulent dans tout le Turkestan, et qui sont en général traduits du Persan, tels que le *Châh nâmeh*, l'*Iskander nâmeh*, le *'Alî nâmeh*, le *Kitâb-i-leṭâif*, le *Châh ṭouṭi*, le *Tchahar dervîch*, le *Bakhtiâr nâmeh*, *Ferhâd ou Chîrîn*, *Hamzah*, *Dil Arâm*. Mais ordinairement la forme est simplifiée et les ornements de rhétorique, chers aux écrivains persans, sont réduits au minimum dans l'adaptation turque. Quelques contes cependant n'ont point de modèle persan connu, et peut-être sont-ils originaux, autant du moins qu'un conte populaire peut être original. Car les contes du Turkestan présentent les mêmes caractères de merveilleux naïf et de farce grossière que dans tous les pays du monde, les motifs en sont à peu près les mêmes, et les bonnes vieilles plaisanteries que nos paysans se lèguent de père en fils sont également familières aux paysans du Gobi.

Aux six contes qui sont insérés dans mon ouvrage, j'en ajoute ici un septième plus long que les autres et offrant l'avantage, quelle que soit son origine, d'avoir une saveur locale bien marquée.

Très répandu parmi le peuple du Turkestan chinois avec des variantes diverses, il a été rédigé sous sa forme présente par un molla de Khotan qui a reproduit assez exactement le langage parlé des personnes de cette ville qui parlent bien. Toutefois il a laissé subsister quelques expressions persanes trop recherchées, qui ne sont jamais employées dans la conversation ordinaire, et qui sont probablement des vestiges d'un original persan.

C'est un chapitre de ce recueil célèbre en Orient sous le titre de مكر زنان, dont les indigènes disent qu'il se développe incessamment sans qu'on en puisse jamais voir la fin. Le recueil de ce nom, traduit du turc osmanli par M. Decourdemanche, ne contient pas de conte semblable à celui-ci. Je n'ai

rien changé à l'orthographe du molla khotanais, qui diffère sur certains points de celle que j'ai adoptée dans mes travaux précédents. La particularité la plus importante en est la substitution du ن au پ.

La littérature historique a de tout temps été fort pauvre dans le Turkestan chinois. Je donne ici un fragment et le résumé d'un opuscule sur le fils cadet de Ya'ḳoub Bek. C'est une contribution utile à l'histoire de l'Atalyḳ Ghâzi dont nous ne possédons pas encore de version complète. Il en existe une cependant dont je n'ai pu trouver que les premiers feuillets. J'ai rapporté de même des fragments d'une chronique de Ṣâdiḳ Bek. Il serait intéressant d'avoir des exemplaires entiers de l'un et l'autre ouvrage. En dehors de ce que je viens de mentionner, je ne sache pas qu'il ait été rien écrit dans le Turkestan chinois sur le temps de Ya'ḳoub Bek, si ce n'est les dernières pages du livre du molla Bilâl, intitulé : غزاة در ملك چين, et une chronique de la ville de Khotan au temps de Ḥabîboullah et de Niâz Ḥâkim que je me suis procurée et qui présente d'autant plus d'intérêt qu'elle a été écrite à un point de vue local, c'est-à-dire hostile aux Andidjanais et à Ya'ḳoub Bek.

Le fragment que je publie est extrait d'un manuscrit mis à ma disposition par M. Pétrovsky, consul de Russie à Kâchgar. Ce manuscrit de 115 pages est l'œuvre d'un serviteur de confiance de Ḥaḳ Koul Bek. L'auteur, qui écrit dans le dialecte andidjanais, est un homme d'instruction et d'intelligence moyennes; son style est très simple et son orthographe n'est pas toujours correcte. J'ai cru devoir rectifier quelques erreurs d'orthographe, principalement dans les mots arabes et persans, et j'ai partout substitué pour le génitif la forme نينك à la forme نی que notre auteur emploie presque toujours conformément à l'usage de Kachgarie, usage qui a sa raison d'être dans la prononciation vulgaire. Au point de vue historique la relation de la mort de Ya'ḳoub Bek, que contient ce petit livre, doit être exacte, mais elle n'est pas complète parce que l'auteur, qui n'était pas attaché à la personne de

ıir et qui venait seulement d'arriver à Koutcha, n'était au fait des intrigues qui se tramaient autour du Bédaoulet. araît établi que celui-ci a été empoisonné par Niâz Ḥâkim, verneur de Khotan, qui se savait gravement soupçonné :rahison et craignait pour sa vie. Lorsqu'il vint à Koutcha, ıdé par Ya'ḳoub Bek, il fut fort mal reçu et se résolut ıitôt à prévenir les mauvais desseins de l'émir. Il gagna un serviteurs qui approchaient Ya'ḳoub de plus près et lui ıit sa bague, dont le chaton contenait un poison mortel. homme mêla ce poison au thé de son maître, qui mourut de temps après. On remarquera que le récit de notre ıur n'est nullement en contradiction avec cette version, éralement adoptée par les personnes les mieux informées Turkestan oriental.

ملا توختاش بای نینك اوغلی نینك چوچاکی

حکایت انداغ کیلتورو یتورلار کیم گونلاردا بر گونی ختن شهریدا برسوداگر بار ایردی ملا توختاش بای دیر ایردی بر ساده اوغلی بار ایردی گوندین گونگه اوغلی چونك بولدی بلاغت گه یتتی هر گونی هر طرفدین خاتون کوروب یورار ایردی هیچ قیز یراماس ایردی بر گونی ملا توختاش بای اوزی چیقیب بر قیزنی کوردی کیم نهایت صاحب جمال و هوشیار ایردی ملا توختاش بایغه معقول کلدی نهایت سیزکته توی قلیب اوغلیغه الیب بردیلار

On conte qu'un jour entre les autres il y avait dans la ville de Khotan un marchand qu'on appelait Molla Tokhtâch Bay. Il avait un fils simple d'esprit, qui grandit avec le temps et parvint à sa majorité. Chaque jour il allait de tous côtés cherchant une femme, et aucune fille ne lui convenait. Un jour Molla Tokhtâch Bay, sortant lui-même, vit une fille extrêmement jolie et intelligente. Elle agréa à Molla Tokhtâch qui prépara de grandes noces et la donna à son fils. Quelques jours après, Molla Tokhtâch

برنچه گوندین کین ملا توختاش بای، بو قیزغه ایدی کیم
ای قیزیم منگه اوغلوم نهایت نادان ایش بیلمایدور سوداگر
چیلیك طریقه‌سی غه کونگل قویمایدور سیزدین لازم کی
کچه‌سی خاتون بولسانگیز کوندوزی ار بولسانگیز کراك [1]
دیب بویردیلار ارادین مُدّت اوتوب بای کسل بولدی بر
گونی اوغلی‌نی قیچقیریب ایدی کیم ای اوغلوم من کسل بولدیم
قاریدیم عمریم اخریغه یتتی مندین کین قالسانگیز بیکار
یاتمانك فلنی مانگدوروب ینك [2] خاتونگیز هر قیداغ مصلحت

[1] L'auteur commence par une tournure persane et finit par une tournure turque sans s'embarrasser qu'elles se contrarient l'une l'autre. En turc correct on supprimerait دیبن لازم کیم. — [2] Exactement : « mange ton argent en le faisant marcher, c'est-à-dire travailler ».

Bay dit à cette fille : « Ma fille, j'ai un fils qui est un grand sot, qui n'entend rien aux affaires et n'a pas de dispositions pour le commerce. Il faut que vous soyez femme la nuit, mais homme le jour. » Telles furent ses instructions. Cependant, un certain temps s'étant écoulé, le marchand devint malade. Un jour il appela son fils et lui dit : « Mon fils, je suis tombé malade et je suis devenu vieux; ma vie touche à son terme. Après moi ne restez pas sans rien faire; faites marcher votre fortune. Quelque conseil que vous

کورساتسه قبول قیلینك دیب وصیت قیلیب نچه گوندین
کین جان بحق تسلیم قیلدی اندین کین اوغلی داداسیدین
قالغان فللارینی تارتیب کوچه لارده یومالاتیب یورار ایدی
کیم دادام فلنی مانگدوروب یگیل دیب ایدی مانگدورغان
دیکان شوبو دور دیب برگون ایاغی ایشیب قالیب ایدی
بر تامنینك توبیگه باریب دم الیب اولتورار ایدی کیم ایکی
ادم تامنینك ارقهسیدا قار اوینآب اولتورادور موني کوروب
اوغول سورادی کیم برادرلار بو قایداغ ایش بولار ایندی کیم
فل مانگدورغان دیکان شوبو دادامیز وصیت قیلیب ایدی

---

donne votre femme, suivez-le. » Peu de temps après avoir fait connaître ainsi ses dernières volontés, il rendit son âme à Dieu. Ensuite le fils prit l'argent qu'avait laissé son père et se mit à le faire rouler dans la rue en disant : « Mon père m'a dit de faire marcher ma fortune, et voilà ce qu'on appelle faire marcher. »

Un jour que sa jambe s'était enflée, il alla au pied d'un mur et s'assit pour se reposer.

Or deux hommes, jouant à quelque jeu de hasard, étaient assis derrière la muraille. Voyant cela, le fils de Tokhtâch Bay leur demanda : « Frères, quelle affaire est-ce là ? » — « C'est, dirent-ils, ce qu'on

شونینك اوچون فلنی مانگدوروب یمز دیدی بو اوغول بو
ایش اسان ایکان من هم اولتوروب فلنی مانگدورای دیب
شیرهنی اچیب اولتوردی بولار بیلان قمار قیلدی بو
اوغلان نینك فلی همهسی او طرفکه اوتوب کیتی اوغول
ایدی کیم نیمه اوچون بو طرفکه اوتمایدور بو ایکی کشی
ایدی سیزدین تولا ازار ییب ایکان کونگل اغریب شو
اوچون او طرفکه اوتمایدور اویدا قالغان همرهلارنی الیب
کیلسانگیز اولارنی کوروب بیزنینك فللاریمیزنی هم باشلاب
اوتادور دیدی اوغول درحال باریب اویدا قالغان فللارینی

---

appelle faire marcher l'argent; ce faisant nous obéissons aux dernières recommandations de notre père. » Le fils du Tokhtâch Bay se dit : « Voilà qui est facile, je vais m'asseoir aussi et faire marcher mon argent ». Il ouvrit donc sa bourse et se mit à jouer avec les deux compagnons. Toutes ses pièces de monnaie passèrent du côté de ceux-ci. « Pourquoi, dit-il, ne passent-elles pas de mon côté? » — « C'est que vous les avez beaucoup maltraitées, répliquèrent les deux hommes, elles se sont fâchées; aussi ne se mettent-elles pas de votre côté. Si vous allez chercher leurs compagnes restées chez vous, en les voyant, elles passeront dans vos mains, entraînant à leur suite notre propre argent.

الیب کیلیب مونی هم قمارغه اوتقوزدی هیچ نیرسه قالمادی
اوغول خفه بولوب اویگه کیلدی خاتونی ایدی ای اوغول
فلنی قایدا قویوب کیلدینگیز اوغول ایدی اولتوروب فل
مانگدورادورغان بر ایش بار ایکان من هم اولتوروب
مانگدورسام فل اوطرفکه اوتوب کیتی دیب جواب بردی
خاتونی ایدی کیم ای احمق اوغول قمار دیکان شول سن
فلنی قمارغه اوتقوزوبسن دیب کوب جدل قیلدی اخر
ناچار بولوب خاتونی ایدی کیم ای اوغول ایمدی دادانك
دین قالغان فلنی یوق قیلدینك بو اویگه آوقات لازم ایماسمو

Aussitôt le fils de Tokhtâch Bay s'en alla chercher l'argent qui restait chez lui et le perdit également au jeu. Il ne lui resta rien et il s'en revint très marri à la maison. « Où avez-vous été mettre l'argent? », lui dit sa femme. Le fils de Tokhtâch Bay répondit : « Il y a une chose qui consiste à faire marcher l'argent en restant assis; comme je m'étais assis moi-même pour faire marcher mon argent, il a tout passé de l'autre côté. » — « Imbécile! dit sa femme, c'est ce qu'on appelle le jeu, tu as perdu ton argent au jeu. » Et elle fit grand tapage. Enfin, à bout de ressources, elle dit à son mari : « Maintenant tu as réduit à rien l'argent qui te restait de ton père. Il nous faut de

سوز شول کیم من سنگا بر مصلحت کورساتورمن قبول
قیلسانك شول طریقه بیلان اوقات قیلیب عمریمیزنی یاخشی
اوتکوزورمیز دیدی اوغول ایدی هر قایداغ مصلحت بولسه
قبول قیلورمن خاتونی ایدی من اوزمگه زیب زینت بیریب
پرداز قیلیب بازارغه چیقیب کته سوداگر بچه بارمو الدیغه
جلوه کورساتیب فریفته قیلورمن اگر مندین ایرینگیز بارمو
دیب سوراسهلار ایریم یوق اون بش گون بولدی اقسوغه
کیتی دیب جواب بیرورمن اویلاریغه چیقیب یاتقالی
بولورمو دیسه بولور یاخشی ات مینیب یاخشی تونلار

---

quoi vivre, n'est-ce pas? Eh bien! écoute-moi, je vais te donner un conseil, si tu le suis nous nous ferons des ressources de cette manière, et nous passerons notre vie heureusement. » — Quel que soit le conseil, dit le fils de Tokhtâch Bay, je l'accepterai. — « Je vais me parer et m'attifer avec soin et me rendre au bazar; s'il s'y trouve un fils de marchand, je ferai la coquette devant lui pour le séduire. S'il me demande si j'ai un mari, je lui répondrai que non, que mon mari est parti il y a quinze jours pour Aksou. S'il me dit : Est-il possible d'aller coucher chez vous? je lui dirai que oui, qu'il monte un bon cheval, revête de beaux vêtements, ceigne sa tête

كييب باشلاريغه دستار اوراب اقسودين كيلديم بـاى
بچه‌دين خط اليب كيلديم ديب شوبو بهـانه بيـلان
چيقسون‌لار ديب باشلاب چيقارمن سيز بالاخـانه‌دا
اولتورونك من كيلگان كشى‌نى اتنى ايگين اياغ‌لارينى محكم
قيليب ياتقوزوب بر اوتون بيـلان اوچاقـغـه اورسـام
اوگزه‌دين توشوب دروازه‌نى قاقينك خدمتكارلار بـاى
اقسودين كيليب دور ديب منگا خبر بيرسون من او ادم‌نى
بريرگا ياشوروب قويوب بولغاندا سيز كيليب اويدا
اولتوروب بو نيمه ديب سوراسانگيز من بر جواب بيرو،

---

d'un turban, et qu'il se rende chez moi sous prétexte qu'il vient d'Aksou avec une lettre de mon mari. Puis je me retirerai en lui montrant le chemin. Quant à vous, asseyez-vous sur la terrasse de la maison. Notre homme venu, je mettrai en lieu sûr son cheval et ses vêtements, et le ferai coucher. Quand je frapperai le foyer avec une bûche, descendez du toit, heurtez à la porte et faites-moi avertir par les domestiques que le maître de la maison est de retour. Lorsque j'aurai caché l'homme quelque part, vous entrerez et vous assiérez dans la chambre. Si vous demandez : Qu'est cela ? je répondrai, et suivant ma

شو جوابغه باقيب ايش قيلورميز اول ادم يالانغاچ قاچيب
چيقيب كيتور فل مال ات بيزگه قالور اونى صرف قيليب
اوقات قيلورميز ديب ايدى اوغول معقول قيلدى القصه
بو مظلوم اوزيگه پرداز قيليب زيب زينت بيريب ياخشى
ايگين‌لارنى كييب بازارغه كيريب بير سوداگر بچه‌نينك
الديغه كيليب كيمخواب[1] بها قيلدى اوزينى كورساتماق
اوچون يوزينى اچيب جلوه بيلان كولوب ايدى باى
بچه‌نينك يوراككى‌غه بر اوت تيكدى عاشق بيقرار بولوب

[1] *Alias* كيمغاب = كمخا.

---

réponse, nous jouerons quelque tour à l'homme, qui s'enfuira tout nu. Son argent, ses effets et son cheval nous resteront et nous en userons pour parer à nos besoins. » Ces paroles agréèrent au fils de Tokhtâch Bay.

Alors sa femme se para et s'attifa avec soin, revêtit de beaux habits et se rendit au bazar. Elle se présenta devant le fils d'un négociant, marchanda de la soie brodée et, pour se montrer, découvrit son visage en riant avec une grâce coquette. Le cœur du fils du marchand s'enflamma; transporté d'amour, le jeune homme dit : « Madame, où demeurez-vous? avez-vous

بای بچه دیدی ای خانم اویلاری نه یردا گیولاری[1] بارمو
جواب بیردی کیم گیووم اقسوغه کیتی دیدی بای بچه ایدی
کیم اتلاری نیمه جواب بیردی کیم اتیم کلسون خان
اویوم شمال باغدا دیدی بارسام بولورمو دیدی بارسالار
یاخشی ات مینیب یاخشی تونلار کییب بای دین خط
الیب کیلدیم چیقسونلار کشی گمان قیلماسون دیدی
بای بچه نماز دیکرنی قیلیب یاخشی اتغه مینیب یاخشی
ایگینلارنی کییب باشیغه شال دستار قویوب یسانیب

[1] S'écrit ordinairement کویاو ou کویاکو et signifie « mari » aussi bien que « fiancé », comme *sponsus* en latin. La prononciation *kiéou* est kazak.

---

un mari? » — « Mon mari, répondit-elle, s'en est allé à Aksou. » — « Comment vous appelez-vous, demanda le jeune homme? » — « Mon nom est Kulsoun Khân, répliqua-t-elle, ma demeure est au Jardin du Nord. » — « Puis-je y aller? » — « Si vous venez. montez un bon cheval, revêtez de belles robes, et présentez-vous comme porteur d'une lettre de mon mari afin que personne n'ait de soupçon. » Le fils de marchand après avoir dit la deuxième prière de l'après-midi, enfourcha un bon cheval, revêtit de beaux habits, mit sur sa tête un turban de châle, et tout pimpant alla au rendez-vous.

چيقتى درحال خذمتكارلار قوليدين اتنى اليب بر بولونگغه
بركتتى گون كچه بولدى خاتون باى بچهنينك ايگين
اياغلارينى سالدوروب چونك ساندوقغه ساليب قلف
ساليب قويوب باى بچهنى ياتقوزدى اوچاقداكى اوتونى
اوچاقغه اوردى ايرى اوگزهدين توشوب ايشيك قاقتى
خذمتكارى باى كيلدى ديب خبر بيردى باى بچه ايدى
اوّل منى ياشوروب اندين ايشيك اچسونلار ديدى درحال
باى بچهنى بر تغارغه ساليب پايگاهدا قويدى باى كيريب
اولتوروب بر ساعت دين كين قاراب ايدى كيم بو تغارداكى

Aussitôt les domestiques prirent son cheval de ses mains et l'attachèrent dans un coin. La nuit venue, la femme fit déshabiller le jeune homme, mit ses vêtements dans un coffre et le fit coucher. Elle frappa avec une bûche sur le foyer et son mari, descendant du toit, heurta à la porte. Son domestique annonça que le maître était venu. Le galant s'écria : « Cachez-moi d'abord et ensuite vous ouvrirez la porte. » Aussitôt la femme le fourra dans un sac et le déposa sur l'escalier. Le mari entra et s'assit. Une heure après, comme il regardait de côté et d'autre, il demanda : « Qu'y a-t-il dans ce sac? » Sa femme lui répondit : « J'ai balayé la maison et j'ai mis les

IMPRIMERIE NATIONALE.

نیمه دیب سورادی خاتونی ایدی اوینی شفوروب
اخلاتنی تغارغه الیب قویوب ایدیم دیدی بای ایدی
سوداگر ادم اویدا اخلات تورغانی یاخشی ایماس
اوگزهغه الیب چیقیب اوینینك ارقهسیغه تاشلاماق کیراك
دیب تغار بیلان بای بچهنی کوتاریب اوگزهدین ارقهغه
تاشلادی بای بچه یالانغاچ اویگه باریشدین ناموس قیلیب
قالندرلارنینك اراسیغه باریب اولتوردی ینه ایرتهسی بو
خاتون اوزیگه زیب زینت بیریب بازارغه توشوب بر
قصاب بچه بار ایدی نهایت بای ایردی قصاب بچهنینك

---

balayures dans ce sac. » — « Il n'est pas bien, dit le mari, que les ordures traînent dans la maison d'un marchand, il faut les emporter sur le toit et les jeter derrière la maison. » A ces mots, soulevant avec le sac le jeune homme, il alla le jeter du haut du toit par derrière. Le fils de marchand, n'osant pas rentrer chez lui tout nu, s'en alla demeurer au milieu des derviches.

Le lendemain, la femme s'étant de nouveau parée et attifée, se rendit au bazar. Or il y avait un fils de boucher qui était fort riche. Elle se présenta devant lui, examina la viande et, pour se montrer, découvrit

الديغه گوشت [1] كوروب باى بچه‌غه اوزينى كورساتماق
اوچون يوزينى اچيب قهقهه بيلان كولوب بر غمزه قيليب
ايدى قصاب بچه‌نينك هوش كله‌سيدين كيتى در حال بر
ياتو گوشت‌نى تارتيب بر دستورخان‌غه يورگاب بر ادم‌غه
كوتارتيب قويدى قصاب بچه سورادى كيم آى خانم اوى
نه يرده ايرى‌لارى بارمو ديب ايدى ايرى اقسوغه كيتكان
اويوم شمال باغدا سوداگر صورتيده بولوب ياخشى اتغه
مينيب ياخشى تون كييب اقسودين باى‌دين خط اليب
كيلديم ديب چيقسالار بولادور ديدى قصاب بچه در حال

[1] S'écrit ordinairement كوش et se prononce *goch; o* comme dans *poche*, mais très prolongé.

---

son visage en riant aux éclats et en lançant une œillade. Le fils du boucher perdit la tête, et sur-le-champ, il tira une moitié de mouton, l'enveloppa dans une serviette et en chargea un homme. « Madame, où demeurez-vous? demanda-t-il, avez-vous un mari? » — « Mon mari est parti pour Aksou, je demeure au Jardin du Nord. Vous pouvez venir déguisé en marchand, monté sur un bon cheval, vêtu de beaux habits, en disant que vous apportez d'Aksou une lettre de mon mari. » Le fils du boucher

گوشت ساتیب توگاتیب دوکان‌نی برکیتیب دوکان‌دا سودا
بولغان فللارنی فوتی‌غه سالیب بش یوز تنگه‌لیك اتـغـه
مینیب اوزینی اراسته قیلیب اویناتیب شمال باغـقـه
چیقتی قصاب بچه‌نی ات‌دین توشوروب اویگه تـکـلـیـف
قیلیب مهمان قیلیب اخسام بولغان زمان ایگین ایاغینی
سالدوروب صاندوقغه سالیب یاتقوزدی اوت کوموب[1]
یاتای دیب اوتون‌نی اوچاقغه اوردی بای اوکزه‌دین توشوب
ایشیك قاقتی خذمتکاری بای کیلدی دیب خبر قیلدی

[1] کومماك signifie exactement « enterrer ».

---

acheva aussitôt de vendre sa viande et ferma sa boutique; puis il mit dans sa ceinture les recettes qu'il avait en caisse, enfourcha un cheval de cinq cents tengas, et, tiré à quatre épingles, faisant caracoler son cheval, il se rendit au Jardin du Nord. La femme l'aida à descendre de cheval, l'introduisit dans la maison, lui offrit l'hospitalité, puis, le soir venu, lui fit ôter ses habits, qu'elle mit dans un coffre, et le fit coucher. « Je vais couvrir le feu, dit-elle, et je me couche. » Elle heurta une bûche contre le foyer, et son mari, descendant du toit, frappa à la porte. Son domestique annonça que le maître était arrivé. Le

قصاب ایدی خانم اوّل منی یوغوشتوروب اندین بایغه
ایشیك اچسون دیدی درحال قصاب بچه‌نی ایوانغه
الیب چیقیب اونك یوته‌سیدین ایوان‌نینك توبروکیگه
باغلاب قویدی تورت ایاغلیق بولوب تورونك بای‌نی
اوخلاتیب قویوب قاشینگیزغه چیقیب کونگلونگیزنی خوش
قیلورمن دیب ایشیك اچتی بای کیریب اویدا اولتوروب
خاتونی دین سورادی کیم ایوان‌دا تورغان نیمه دور
خاتون دیدی کله‌میز توغغان توفاق دیدی بای ایدی
توفاق‌نی فیچیب اوی قیلالی دهقان‌لیق قیلامن دیب بر
اوستوره‌نی کوتاریب چیقیب قصاب بچه‌نی اخته قیلماق‌نی

---

fils du boucher s'écria : « Madame, cachez-moi d'abord, vous ouvrirez ensuite. » Aussitôt elle entraîna le fils du boucher dans l'*ayvân*, elle l'attacha par la cuisse gauche à une des colonnes. « Restez ainsi à quatre pattes, dit-elle; lorsque j'aurai endormi mon mari, je viendrai vous voir et je rendrai votre cœur content. » A ces mots elle ouvrit la porte, son mari entra et, s'étant assis, demanda à sa femme : « Qu'y a-t-il là dans l'ayvân ? » Sa femme lui répondit : « C'est le veau qu'a mis bas notre vache. » — « Nous allons opérer ce veau, dit le mari, et en faire un bœuf; je

اختیار قیلدی قصاب بچه بو احوال نی کوروب زور قیلیب
اوزینی اجراتیب قاچیب چیقیب کیتی بو هم قالندرلار
اراسیغه کیریب اولتوردی بای بچه بیلان قصاب بچه بر
برینی تونوب قاشیغه کیلیب احوال سوراشتیلار ایکیلاسی
اوتکان وقعهنی بربریگه بیان قیلدی مونداغ بولسه ایکی میز
بر بولوب بر کونگلاك تافیب کییب باریب شهر قاضی
سیغه عرض بولوب مال ساتیب ایدوك فلنی بیرگیل دیب
بارساق بیزنی اوروب ایگین اياغیمیزنی اتنی تارتیب الدی

---

ferai de l'agriculture. » Il sortit donc avec un rasoir afin de châtrer le taureau. Le fils du boucher voyant ce qui le menaçait, réunit ses forces, rompit ses liens et s'enfuit. Il alla demeurer également parmi les derviches. Il y reconnut le fils du marchand qui le reconnut lui-même, tous deux se rapprochèrent, s'informèrent de leurs affaires et se racontèrent l'un à l'autre ce qui leur était advenu. « Puisqu'il en est ainsi, dirent-ils, nous allons nous joindre ensemble, nous procurer une chemise et porter plainte au Kâzi de la ville en déclarant que nous avions vendu des marchandises à cette femme, et qu'étant allés réclamer l'argent, elle nous a battus et nous a arraché nos vêtements et nos chevaux. Le kâzi punira

دیب عرض قیلساق بو خاتون‌نی تعزیر قیلیب ایگین ایاغ
بیلان ات‌نی الیب بیرور دیب مصلحت قیلیب ایکی کشی
باریب قاضی‌غه عرض بولدی قاضی بر شیخ اسلام‌نی [1]
چیقاردی کیم درحال تافیب کیلینک شیخ اسلام باریب
قاضی حکمینی یتکورکان زمان ایگین ایاغ‌نی کییب من هم
قاضی‌نینک الدیغه بارماقچی ایدیم دیب اوزیگه زیب
بیریب شیخ اسلام‌نینک الدیدا قاضی‌نینک الدیغه کیریب
سلام بیریب توردی قاضی سورادی کیم بو ادم لارنینک

[1] En Kachgarie, un cheikh oul-islâm n'est qu'un petit officier de police.

---

cette femme et nous fera rendre nos habits et nos montures. »

Cette résolution prise, ils allèrent présenter leur plainte au kâzi qui fit appeler un cheikh oul-islâm et lui donna l'ordre d'amener sur-le-champ (la personne accusée). Le cheikh oul-islâm partit et au moment où il communiquait l'ordre du juge, la femme lui dit : « Je m'habillais justement et j'étais prête à me rendre moi-même auprès du kâzi. » Et, sa toilette faite, elle alla, suivie du cheikh oul-islâm, se présenter au kâzi, le salua et se tint debout devant lui. Le juge lui demanda : « Où sont les vêtements et

ایگین ایاغی اتی قنی بو خاتون ایدی تقصیر[1] قاضیم بولار
تهمت قیلادور ایریم اقسوغه کیتیب ایدی بولار منی یالغوز
باقیب چیقیب ایکان من سوزینی قبول قیلمای اویدین
قوغلاب چیقاریب ایدیم شو توغریدین تهمت قیلادور دیب
قاضیغه قاراالاب یوزینی اچیب غمزه بیلان کولوب ایدی
قاضی هم عاشق بیقرار بولوب دور بو متهملارنی تهمت
قیلغانی راست ایکان دیب بولارنی قوغلاب چیقاریب بو
خاتون‌نی مهمان خانه‌غه تکلیف قیلیب قاضی سوراغیدین
فارغ بولوب بو خاتون‌نینک الدیغه کیریب سورادی کیم ای

[1] Terme de politesse dont on se sert très couramment quand on s'adresse à un supérieur.

---

les chevaux de ces hommes? » — « Monsieur le juge, répondit la femme, ces gens me calomnient. Mon mari était parti pour Aksou; ces gens, me voyant seule, sont venus chez moi, mais j'ai refusé leurs propositions et je les ai chassés de la maison. C'est pour cela qu'ils me calomnient. » Ce disant, elle se découvrit le visage en regardant le kâzi et en riant avec coquetterie. Le kâzi, transporté d'amour, déclara que les deux inculpés étaient vraiment des calomniateurs et les jeta à la porte. Il fit entrer la femme dans la chambre des hôtes et, lors-

خانم من هم اگر بارسام مهمان قیلورموسیز خاتون ایدی
کیم تقصیر من نامحرمگه قاراماینمن اگر کیلور بولسالار
ایریم اویدا حاضر بولماغاندین کین بر روایت تافیب اوزلارینی
سوداگر صورتیده بولوب چیقسالار بولورمکین دیدی قاضی
یاخشی بولادور دیب بو خاتونی اوزاتیب در حال ایشنی
توگاتیب نماز شام وقت بیلان سوداگر صورتیده بولوب
دستارنی کیچیک قیلیب یوز تنگه فل خورجینغه سالیب
شمال باغقه چیقتی قاضینی یراقدین کوروب در حال
الدیغه کیلیب اتدین توشوروب اویگه تکلیف قیلدی

---

qu'il en eut fini avec ses procès, il alla la voir : « Madame, demanda-t-il, si je vais chez vous, me donnerez-vous l'hospitalité? — « Je ne jette pas les yeux sur un étranger, monsieur! dit-elle; si vous venez, comme mon mari n'est pas à la maison, vous pourrez peut-être vous présenter sous la figure d'un marchand en inventant une histoire quelconque. » — « C'est bien », dit le kâzi; et, après avoir reconduit la femme et terminé ses affaires, à l'heure de la prière du soir, il se déguisa en marchand, rapetissa son turban, mit cent tengas dans son bissac de cheval, et s'en alla au Jardin du Nord. L'ayant vu venir de loin, la femme alla à sa rencontre, l'aida à descendre de cheval,

قاضی‌نی اویگه الیب کیریب مهمان قیلیب بر ساعت‌دین
کین یاتقوزدی ایگین ایاغنی سالدوروب ساندوقغه سالیب
محکم قیلیب اوتنی کوموب یاتامن دیب اوتون برله اوچاقغه
اوردی بای اوگزه‌دین توشوب دروازه‌نی قاقتی خذمتکار
کیریب بای کیلدی دیب خبر قیلدی قاضی ایدی خانم
اوّل منی یوغوشتوروب اندین بای‌غه ایشیك اچسون دیدی
قاضی اوچون بر کهنه بوشوك تافیب قویوب ایدی درحال
قاضی‌نی بوشوکغه تانگیب قویدی اندین بایغه ایشیك اچتی
بای کیریب اولتوروب بوشوك داکی کیم‌نینك بلاسی دیدی

---

l'introduisit dans la maison et lui donna l'hospitalité. Une heure après, elle le fit coucher et quitter ses habits qu'elle enferma dans un coffre. « Je couvre le feu, dit-elle, et je me couche. » Elle frappa sur le foyer avec une bûche. Le mari descendit du toit et heurta à la porte. Un domestique, entrant, annonça que le maître était arrivé. « Madame, dit le kâzi, cachez-moi d'abord, ensuite vous ouvrirez la porte à votre mari. » La femme avait trouvé pour le kâzi un berceau qu'elle avait placé (dans la chambre). Aussitôt elle empaqueta le kâzi dans le berceau, puis elle ouvrit la porte à son mari. Celui-ci entra, s'assit et demanda à qui était l'enfant qui était dans le berceau.

خاتون ایدی سن اقسوغه بارادورغان اخشامی منینك برله
یاتمادینك مو ایکی ای بولدی توغدوم دیدی بای مبارك
بولسون دیب مبارك بادلیق قیلدی در حال اورنیدین
قوفوب بلانینك قاشیغه باریب بلامنی سویوب قویامن دیب
سویوب ایدی قاضی‌نینك بوروتی بای‌نینك کالفوکی دین
نشتردیك تیکیب برجام قان الدی درحال موچین الیب
کیلیب بلانینك سقال بوروتی چیقیب دور بونی الیب
تاشلاماق کیراك کیم ایرته محله خلق کوروشماك اوچون
کیرسه بلاسی داداسیدین سقاللیق ایکان دیب بیزنی عیب

La femme dit : « Le soir avant de partir pour Aksou, n'as-tu pas couché avec moi. Voilà deux mois que j'ai accouché. » — « Dieu soit béni ! » s'écria le mari qui sur-le-champ se leva et s'approcha de son enfant afin de l'embrasser. En l'embrassant, la moustache du kâzi le piqua à la lèvre ainsi qu'une lancette et lui ôta une pinte de sang. Aussitôt il alla prendre des pinces en disant : « La moustache et la barbe de mon enfant ont déjà poussé, il faut les arracher (prendre et jeter), car demain si les gens du quartier viennent nous voir ils diront que l'enfant est plus barbu que le père, et ils nous en feront honte. » A ces mots il arracha barbe et moustaches, et rendit

قیلوردیب سقال بوروتنی یولوب قاضی‌نی کوسه قیلدی ینه
ایدی کیم بوگون کچه بلام‌نی قوچاقلاب یاتامن دیب
بوشوك‌دین یشیب ایدی کوردی کیم قاضی ایاغلاری ایکی
تاشلاب قویوب دور بلا دیکان‌نینك ایاغی بوشوك بیلان
برابر بولمای زیاده بولغانی عیب ایماس‌مو بلانینك ایکی
تیزیدین کیسیب بوشوك بیلان تنك قیلیب قویامن بر
کرکینی[1] کوتاریب چیقیب دروازه‌نینك بوساغه‌سیدا
قاضی‌نینك ایکی تیزینی قویوب کرکینی تاشغه بولاگالی توردی

[1] Orthographe ordinaire : کرکه *kerka.*

le kâzi glabre. « Cette nuit, dit-il encore, je me coucherai en tenant mon enfant dans mes bras. » Il se mit à défaire les liens qui maintenaient le kâzi dans le berceau, et il vit que les deux jambes du juge dépassaient. « N'est-ce pas une honte, dit-il, que les jambes d'un enfant ne tiennent pas exactement dans un berceau et qu'elles soient trop longues? Je vais les couper aux genoux et je les ferai égales à la longueur du berceau. » Il sortit donc avec une hachette, plaça les deux genoux du kâzi sur le seuil de la porte et se mit à aiguiser la hache sur une pierre. Le kâzi, voyant la situation où il se trouvait, pensa qu'il avait déjà perdu sa barbe, ses moustaches, ses vêtements,

بو احوالنی کوروب قاضی مصلحت قیلدی کیم سقال بوروت
ایگین ایاغ ات قاضیلیق کیتی ایمدی ایاغیم کیسکاندین قان
تولا کیتیب اولوب قالورمن دیب درحال بوشوکنی بیلیغه
الیب یوروب قاچتیلار وای بلام من نامعقول توختانك انچه
قیچقیردی قبول قیلمای قاچیب بر یرگه باریب اوزینی
بوشوکدین اجراتیب کورفهلارینی قونگیغه اوراب قالندر
خانهغه توشوب یاتیب نچه گوندین کین خجالتدین
ناموسدین اویگه بارالمای جنگالغه توشوب کیتی بو خاتون

---

son cheval et sa dignité de kâzi et que maintenant, si on lui coupait les jambes, il perdrait beaucoup de sang et mourrait. Aussitôt, il prit le berceau à ses hanches et s'enfuit en courant. Le fils de Tokhtâch Bay l'appela en disant : « Mon enfant, pardon ! arrête-toi ! » L'autre ne voulut rien entendre et courait toujours. Il alla dans un coin se débarrasser du berceau et, s'enveloppant les hanches avec les couvertures, il alla coucher dans la maison des derviches. Quelques jours après, ne pouvant, par honte et par respect humain, rentrer chez lui, il se retira dans les bois. Cependant Kulsoun Khân et son mari vendirent cheval, vêtements, objets divers, et se procurèrent ainsi de quoi vivre le reste de leurs jours.

ایری بیلان ات تون دستار نرسه کراکلارنی ساتیب اوقات قیلیب اوتوب کیتی

درخت مکر زن صد ریشه دارد
فلك از مکر او اندیشه دارد
دیب دورلار ۱۳۱۱ سنه ماه شوال‌دا تحریر تافتی

La ruse des femmes est un arbre à cent racines et met le ciel même en souci.

Voilà ce qu'on rapporte. Fait dans le mois de Chaoual 1311.

یعقوب بیك وفات تاپغانی نینك بیانی

بیك بچه[1] فقیرغه امر قیلدی کی سلام خانه‌نینك اغزیده
اولتورغیل دیب فقیر بیکنینك الدیدین چیقیب سلام خانه
اغزیده اولتوردوم بدولتنینك ادملاری اول طرفکه بول طرفکه
اوتوب توراد ور هر قیسی سیدین بدولتیم نه یرده دیب
سورسام اولار آیدی کی بدولتیم بیتاب بولوب یاتادور دیب
القصه کون کیچ بولدی بدولتنینك اورنیغه بیك بچه نمازغه

[1] Bek Batcha, nom donné aux fils d'émirs. Il s'agit ici du deuxième fils de Ya'ḳoub Bek, Ḥaḳ Ḳoul Bek qui venait de se rendre auprès de son père après la prise de Davantchîn par les Chinois. Davantchîn est à mi-chemin entre Ouroumtchi et Tourfân.

RÉCIT DE LA MORT DE YA'KOUB BEK.

Bek Batcha m'ordonna de m'asseoir à l'entrée de la salle de réception. Ayant quitté le prince, je m'assis à la place qu'il m'avait désignée. Les gens du Bédaoulet allaient et venaient de côté et d'autre. Quand je demandais à l'un d'eux où était son maître, il me répondait qu'il était malade et couché. La nuit venue, le jeune prince se rendit à la prière au lieu de son père et s'assit à la place réservée à celui-ci. Après la prière *khoptan*, un certain Kérîm Akhoun,

چیقتی بدولتنینك جایده بیك بچه اولتوردی خفتن بولدی
خفتن دین کیین ایچکاریدین کریم اخوند دیکان خزینه‌چی
بلا چیقتی فقیر اول بلانی قولیدین توتوب الیب الداب
سورادیم کی بدولتیم نه یرده دیب اول جواب بیردی کی
بدولتیم ایچکاریده یاتیب دور دیب فقیر اونامادیم کوب
تحقیقلاب یالینیب سورادیم اول بلا جواب بیردی کی
بدولتیم قضا قیلدیلار دیب من سوردیم کی نه طریقه بیلان
اولدی دیب اول بلا آیتی کی تونا گون احرار خان تورامنی
بیکیمنینك الدیغه جوناتیب نماز پیشین‌غه چیقتیلار نمازدین
یانیب دستوخان‌غه اولتوردیلار ایرسه دستورخاندین کیین

---

attaché à la trésorerie, sortit de l'appartement du Bédaoulet. Je le pris par le bras et lui demandai d'une manière insinuante où était le Bédaoulet. Il me répondit qu'il était couché dans son appartement. Je ne me contentai pas de cette réponse, et j'insistai pour savoir la vérité. Alors il me dit que le Bédaoulet avait trépassé. « De quelle façon? » lui demandai-je. « Hier, répliqua-t-il, après avoir envoyé Aḥrâr Khân Toura auprès de Bek Ḳoul Bek, il se rendit à la prière *pîchîn* et, en revenant, il se mit à table. Le repas fini, les domestiques sortirent et le Bédaoulet

یگتلار یانیب چیقیب کیتیلار بدولتیم اوزلاری یالغوز
قالدیلار اندین سونك محمد علی سانك بیکی نی چقیریب
الیب کیلیب چای ایچیب اولتوردیلار قرق ایلیك محرم
قول باغلاب [1] توروب ایردی شول محرملارنینك ایچیدین بر
کورلالیك محرمنی چقیریب الدیلار قولاقیغه بر نچه سوز
آیتیلار اول محرم دعا قیلیب چیقیب کیتی مقدار اوچ
ساعت اوتکاندین کیین حالیق محرم کیلیب دعاقیلدی
بدولتیمغه قیلیب کیلکان ایشینینك جوابینی بیردی بدولتیم

[1] Les domestiques observent l'attitude traditionnelle de l'inférieur vis-à-vis du supérieur, qui consiste à se tenir debout, la tête un peu inclinée, le corps légèrement penché en avant, les mains croisées sur le ventre à la manière d'un prisonnier qui a les menottes aux poignets et la chaîne au cou.

---

resta seul. Ensuite il fit mander Moḥammed ʿAlî, préposé aux magasins, et prit le thé avec lui, tandis que quarante ou cinquante domestiques se tenaient debout, les mains croisées sur le ventre. Il appela l'un d'entre eux, un homme de Kourla, l'attira à lui et lui dit quelques mots à l'oreille. Le domestique caressa son menton et sa barbe de ses deux mains en disant : Allah akbar! et il sortit.

Au bout de deux ou trois heures le même domestique revint et rendit compte au Bédaoulet de la commission qu'il avait accomplie. « Que dis-tu? s'écria

IMPRIMERIE NATIONALE.

نیمه دیسن نیمه قیلیب کیلدینك دیدی اول محرم
بدولتیم آیتغان سوزینی اوقای باشقه ایش قیلیب کیلگان
ایکان آیدیلارکی آی بچه غرمن سنگا بول ایشنی بویورسام
بول ایشنی قیلیب کیلیب‌سن دیب اورونگلار بو بچه‌غرنی
دیدی حالیق تورغان قرق ایلیك محرم کیلیب چنسان
اوردیلارکی اولوکدیك بولدی بدولتیم نهایتی خفا بولوب در
حال خفادین قانی قوزودی شول حالده میرزا کمال
کیریب کیلدی بدولتیم میرزا کمالنی کیرگان زمانی غضبینینك
اوتی شعله اوروب میرزا کمالغه نیمه قیلیب یوروب سن

---

le Bédaoulet, qu'est-ce que tu viens de faire? » Le domestique, n'ayant pas compris les paroles que lui avait adressées son maître, avait fait autre chose que ce qui lui avait été commandé. « Fils de prostituée, dit le Bédaoulet, quand je t'ordonne de faire une chose tu en fais une autre! — Battez-moi ce coquin! » Les domestiques présents s'approchèrent et battirent le malheureux au point qu'il resta comme mort. L'extrême irritation ressentie par le Bédaoulet lui échauffa le sang. En ce moment Mîrza Kémâl entra. A sa vue la colère du Bédaoulet éclata. « Quelle affaire t'amène? » dit-il à Mîrza Kémâl. « Seigneur,

دیدی میرزا کمال آیدی کی تقصیر سلطاننینک
عریضه‌سینینک مسوده‌سینی پتکازیب کیلدیم دیب انگا بدولتیم
آیدی کی آی بد بخت آی منافق اولیا اتاده حاکم‌لیکیم‌دین
بری سن منینک بیلا همراه سن نیمه ایشقه منینک خوی
فعلیم بیلمایسن چنانچه بر ادم بر ادم برله ایکی آی اوچ آی
همراه بولسه البته بر بریسینینک فعل خوینی بیلادورسن
ایگیرمه بش یل اوتوز یل‌دین بری منینک برله یوروب نمه
ایشقه منینک فعلیم‌نی بیلمایدور سن دیب آیدی کی من
سنگا نیمه خدمت بویوروب ایردیم نیمه خدمت قیلیب
کیلدینک دیدی میرزا کمال جواب بیردی کی

---

répondit celui-ci, je vous apporte la copie que j'ai fait faire de la lettre au Sultan. » — « Misérable ! perfide ! tu es avec moi depuis le temps où j'étais gouverneur à Aoulia Ata, comment ne connais-tu pas mon caractère? Quand deux hommes ont été ensemble pendant deux ou trois mois, cela suffit pour qu'ils se connaissent l'un l'autre, et toi qui me suis depuis vingt-cinq ou trente ans, comment ne me connais-tu pas? » Et il ajouta : « Quel ordre t'avais-je donné? et qu'as-tu fait? » Mîrza Kémâl répondit : « Je vous apporte la copie que j'ai fait faire de la lettre

سلطان‌نینك عریضه‌سینینك مسوده سینی پتکازیب کیلدیم
دیب بدولتیم آیدی کی آی نا انصاف من قیسی عقل بیلان
اوقوب ایشیتامن منده شول وقتده عقل بار مو بر خاطر
جمعلیك‌ده الیب کیلیب اوقوب بیرسانك من ایشیتیب
اوزونی بولسه الیب تاشلاسام قیسقه‌سی بولسه قوشسام
دیب غضبینینك اوتی شعله اوروب کیتیب بول بچه غرنی
اورونگلار دیدی درحال یساوللار کیلیب اوردیلار بدولتیم
اچیغیغه چیدالماسدین یقاسیدین توتوب الیب اوزی چنان
اوردی کی میرزا کمال بیخود بولوب یقیلدی پوستیندین
سودراب خزینه‌غه الیب کیریب ینه اوردی ینه یقیلدی ینه

---

au Sultan. » — « Coquin, suis-je d'humeur à écouter cette lecture? ne vois-tu pas qu'en ce moment je n'ai pas l'esprit libre? Apporte-moi ta lettre quand je serai dans de meilleures dispositions, alors tu me la liras, je retrancherai ce qu'il y aura de trop, et j'ajouterai ce qui manquera. » A ces mots sa colère éclatant, il s'écria : « Qu'on batte ce fils de garce! » Les valets, s'approchant, le battirent. Le Bédaoulet, impuissant à maîtriser son irritation, saisit Mîrza Kémâl au collet, et le frappa au point de le faire tomber sans connaissance; puis il le traîna par sa fourrure

اچيغيغه چيدالماسدين يساولنينك بليدهکی قيليچنی اليب
ميرزا کمالغه سالدی قيليچنی ارقهسی برله سالغان ايکان
ميرزا کمال بيخود بولوب يقيلدی ضرر قيلمادی بدولتيم
اوزی حريصلاب [1] خاص خزينهغه کيردی کيريب درحال
سو ديدی کل حيت ديکان خزينهچی بر جام ايسکانجبيل[2]
اليب کيليب بيردی بدولتيم ايچتی ايچيب اولتورغان يرده
دست وضو تازه قيلدی بدولتيم بی ارام بولوب کوزلاری بی
جا بولدی کشیغه گپ قيلمادی شول حالده ايچکاريدين

[1] L'auteur écrit حرسيلاب. — [2] *Iskendjibil* ou *sikendjibil*, mélange de jus de raisin et de sucre que l'on boit additionné d'eau.

---

jusqu'à la chambre du trésor, et de nouveau le frappa et le fit tomber. Ne se possédant plus, il prit un sabre à la ceinture d'un huissier et en porta un coup à Mìrza Kémâl. Comme il avait frappé avec le dos de la lame, Mîrza Kémâl tomba évanoui, mais sans blessure. Le Bédaoulet, altéré, entra dans la chambre de son trésor privé et dit : « De l'eau tout de suite! » Kal Ḥeït, le trésorier, lui apporta une tasse de sikendjébil. Le Bédaoulet but, puis se lava les mains sans quitter la place où il s'était assis. Agité et les yeux égarés, il n'adressa la parole à personne. Alors une

بختی خان دیکان کنیزك چیقیب روبرو بولدی اشاره
قیلیب چقیردی شیم نی[1] کورساتتی بختی خان کیلیب
شیم نی سالدوروب الدی بللارینی یشتی بدولتیمنینك باشیغه
تکیه قویوب بیردی بدولتیم یاتتی بختی خان بدولتیم نینك
کویلاکینی ایتاکیدین توتوب یلیب اولتوردی ایرسه نماز
عصر[2] بولدی همه کته لار مسجدگه کیریب بدولتیم چیقادور

[1] On appelle *chîm* les larges pantalons de cuir brodé dans lesquels on renferme les vêtements de dessous (les vêtements de ville comme nous dirions). D'usage très rare en Kachgarie, ces pantalons sont très employés par les Ḳyrghyz. — [2] Le nom ordinaire de cette prière est نماز دیکر, se dit quelque temps avant le coucher du soleil entre la prière *pîchîn* et la prière du soir.

---

servante du nom de Bakhti Khân, sortant des appartements intérieurs, se trouva face à face avec le Bédaoulet. Celui-ci l'appela d'un signe en lui montrant son pantalon de cheval. Bakhti Khân, s'approchant, lui retira ce pantalon, lui dénoua sa ceinture et lui mit un coussin sous la tête. Le Bédaoulet se coucha, et Bakhti Khân, prenant un pan de la chemise de son maître, se mit à l'éventer.

Cependant il était l'heure de la deuxième prière de l'après-midi; tous les grands étaient réunis à la mosquée, n'attendant que l'arrivée du Bédaoulet. Tous

دیب طیار بولدیلار بدولتیم نینك بو حالده بولغانیدین همه
بیخبر ایردی مگر محی الدین مخذوم بیلان محمد کریم کاشغری
بو ایکی سینینك خبر بار ایردی محی الدین مخذوم دیکان
میرزا باشی ایردی محمد کریم کاشغری یساول باشی ایردی
بو ایکی سی مصلحت بیلان سپارش چیقاردی کی
بدولتیم نینك بورونی قاناب کتیب دور توختامای یاتیب دور
نمازنی اوقوی بیرسونلار دیب کتهلار بو سپارش نی کوروب
نمازنی اوقودیلار نماز شامگه هم شونداغ بولدی خفتنگه هم
شونداغ بولدی اندین سونك بول ایکیسی حسن جان
بای نی چقیریب الدوروب کیلدی حسن جان بای بدولتني

---

ignoraient l'état où se trouvait celui-ci, sauf Mouḥi ed-dîn Makhzoum et Moḥammed Kérîm de Kâchgar, qui étaient au courant de la situation. Mouḥi ed-dîn était chef du secrétariat, et Moḥammed Kérîm premier chambellan. Après s'être consultés, ils firent savoir aux autres que le Bédaoulet, saignant du nez sans interruption, restait couché, et ils leur conseillèrent de lire la prière sans l'attendre. Les grands, après avoir pris connaissance de ce message, lirent la prière. Il en fut de même pour les deux prières du soir. Alors les deux fonctionnaires susdits firent

بو حالده كوروب كيليب يوزينى سيلادى تقصير ديب اوچ
تورت مرتبه چقيردى كى بدولت اواز بيرماى اندين سونك
حسن جان باى بدولتنينك الديده كى كنيزكنى ايچكاريده
كيركيزيب يباردى اوزى محى الدين مخدوم ومحمد كريم
كاشغرى برله مصلحت قيلدى كى بدولتنينك احوالى
اوزگچه [1] بولوب دورغه علاج قيلاميز ديب حسن جان
باى بر محرمنى بويوروب صالح قارى امامنى چقيريب الدوروب
كيلدى بدولتنى اوقونك ديدى صالح قارى هم حيران

[1] Littéralement « autrement ».

---

venir Ḥaçan Djân Bay. Celui-ci, voyant dans quel état se trouvait le Bédaoulet, s'approcha de lui et lui passa la main sur le visage en disant : Seigneur! Il l'appela ainsi trois ou quatre fois sans que le Bédaoulet soufflât mot. Alors il renvoya dans les appartements intérieurs la servante qui était près de son maître. Puis les trois hommes tinrent conseil : « L'état du Bédaoulet a empiré; que ferons-nous? » Ḥaçan Djân Bay envoya un domestique chercher l'imâm Ṣâliḥ Ḳâry. « Récite les prières pour le Bédaoulet » dit-il à l'imâm lorsqu'il fut venu. Ṣâliḥ Ḳâry, stupéfait, récita les prières sans pouvoir proférer un

بولوب اون چیقارماسدین اوقودی مقدار تورت ساعت
اولتوردیلار هر نفسیده بدولتنینك نفسی پاستلاب تورو‌ب‌دور
اصلا ایلگاری کیلمادی حسن جان بای باشلغین محی
الدین مخذوم ومحمد کریم و صالح قاری مصلحت قیلیب
آیدیلارکی نیاز حاکم بیکنی هم بول ایشدین واقف قیلایلوق
اول هم لشکر باشی بولغاندین سونك بر مصلحت کورساتسون
دیب انگا محی الدین آیدی کی ایرته بیلان بدولتیم نیاز
حاکم بیکدین خفا بولوب ایردیلار سن هم ختای‌نیك
ادم‌سن سنینك هم خطینك ختایلاریغه باریب کیلیب
تورو‌ب دور دیب ایردیلار الحال بول وقتده بدولتیم سیزنی

---

son. Quatre heures se passèrent ainsi. Le souffle du Bédaoulet s'affaiblissait de minute en minute. Aucune amélioration ne se produisit. Les personnes présentes se consultèrent et décidèrent d'informer également Niâz Ḥâkim Bek qui, comme chef de l'armée, devait donner son avis. Mouḥi ed-dîn dit alors : « Ce matin le Bédaoulet s'est fâché contre Niâz Ḥâkim : « Tu es aussi vendu aux Chinois, lui a-t-il dit, tu entretiens une correspondance avec eux. » Or, si un domestique va lui dire que le Bédaoulet le mande,

چاقیرادور دیب محرم بارسه انینك یوراکی یاریلیب کیتادور انی برحیله بیلان الیب کیلساك بولادور دیب شول مصلحت‌نی قیلدیلار حسن جان بای آیدی‌کی من انینك قوشخانه‌سیده[1] ابدیم حالی من کیلگان وقتیده واقف ایردی دیب کل حیت‌نی بویوردی‌کی باریب نیاز حاکم بیکنی آیتیب کیلگیل دیب کل حیت نیاز حاکم الدیغه باریب بدولتیم سیزنی چقیرادورلار دیب ایردی نیاز حاکم بیکنینك یوراکی یاریلگودیك بولدی یوگوروب قوبوب بیلینی باغلاب جونادی یولده کل حیت‌دین سوردی‌کی بدولتیم غضب

[1] قوشخانه = مهمان خانه. Cette dernière expression est plus usuelle.

---

la peur lui brisera le cœur. Il faut imaginer une ruse pour le faire venir. » Ḥaçan Djân Bay répondit : « J'étais chez lui (tout à l'heure) dans son salon et il était déjà informé de ce qui se passait. » Alors il ordonna à Kal Ḥeït d'aller dire à Niâz Ḥâkim de venir. Kal Ḥeït se rendit auprès de Niâz Ḥâkim et lui dit que le Bédaoulet le faisait appeler. Le cœur comme brisé par la peur, Niâz Ḥâkim se leva à la hâte, ceignit sa ceinture et partit. En route il demanda à Kal Ḥeït : « Le Bédaoulet est-il toujours en colère?

برلان اولتوروب دورمو نمه وجهدين بى محلده منى چقيرددى
ديب كل حيت آيدى كى بدولتيم سيزغه قايداغ غضب
بولادور اوزى اولگوديك بولوب ياتيب دور ديب ايردى
نياز حاكم بيك آيدى كى اگر سنينك سوزينك راست بولسه
سنگا يوز طلا بيرامن ديب مردانه‌وار بولوب اورداغه كيلدى
كيليب حسن جان باى بيلان كوروشتى حسن جان باى
اوتكان وقعه‌لارنى بر بر بيان قيلدى نياز حاكم بدولتنى بو
حالده كوروب انچه مونچه يغلاغان بولدى اندين كيين
مصلحت قيلديلار كى حق قلى بيكغه عريضه بيريب
الدوروب كيلساك ديب همه‌لارى شونى معقول كوروب

Pourquoi me fait-il appeler à pareille heure? » Kal Heït répondit : « Comment serait-il en colère contre vous? il est lui-même couché et près de mourir. » — « Si tu dis vrai, dit Niâz Ḥâkim, je te donnerai cent pièces d'or », et, reprenant courage, il se rendit au palais. Il y vit Ḥaçan Djân Bay qui lui raconta en détail ce qui s'était passé. Voyant dans quel état se trouvait le Bédaoulet, il se mit à verser quelques larmes. Puis on ouvrit l'avis d'aller prier Ḥaḳ Ḳoul Bek de venir. Tous se rangèrent à cette idée sauf Niâz Ḥâkim, qui dit : « Si nous faisons venir Ḥaḳ

ایردیلار نیاز حاکم بیک اونامادی آیدی کی مبادا بیکیمنی
الدورووب کیلساك ایرته بیلان بدولتیم یاخشی بولوب قالسه
همه بیزنی اولتورادور دیب ایردی بو سوز همه‌لاریغه معقول
بولدی بر ایکی ساعت اولتورووب ایردیلارکی بدولت
نفس‌دین قالیب جانی بحق تسلیم قیلدی قَالُوا اِنَّا لِلّهِ وَاِنَّا
اِلَیهِ رَاجِعُونَ اندین کیین حسن جان بای باشلیغ
محی الدین مخدوم ومحمد کریم کاشغری وصالح قاری ونیاز
حاکم بیک کوب یغلاشتیلار

Ḳoul Bek, il est à craindre que si le Bédaoulet se rétablit au matin, il ne nous fasse tous mettre à mort. » Tout le monde en tomba d'accord. Il y avait une heure ou deux qu'ils étaient assis lorsque le Bédaoulet poussa le dernier soupir et rendit son âme à Dieu. « Nous sommes à Dieu et nous retournerons à lui. » Alors Ḥaçan Djân Bay, Mouḥi ed-dîn Makhzoum, Moḥammed Kérîm, Ṣâliḥ Ḳâry et Niâz Ḥâkim Bek pleurèrent abondamment.

Voici en abrégé ce que le même auteur rapporte dans la suite de son récit :

Un peu avant de mourir, le Bédaoulet avait fait écrire à son fils aîné Bek Ḳoul Bek, qui résidait à

Kâchgar, de lui envoyer de l'artillerie. Cette lettre ne fut prête qu'après sa mort. Ḥaḳ Ḳoul Bek ordonna néanmoins de l'expédier. Bek Ḳoul Bek, ignorant ce qui s'était passé, obéit et fit partir les canons demandés; mais le gouverneur de Koutcha, qui avait appris la mort de Ya'ḳoub Bek, arrêta le convoi et le renvoya à Kâchgar. Cependant Ḥaḳ Ḳoul Bek avait été nommé *pâdchâh* à Kourla et avait distribué aux officiers présents des robes d'honneur et divers cadeaux. Mais deux jours après, il déclara qu'il allait porter lui-même le corps de son père à la mosquée de Ḥazret Apâḳ. On le laissa partir, puis les principaux personnages restés à Kourla offrirent le titre de *pâdchâh* à Ḥâkim Khân Toura, qui accepta. Dans une conversation que l'auteur eut quelque temps après avec lui, ce prince, à la fois hypocrite et faible, lui dit en pleurant qu'il n'avait accepté qu'à son corps défendant, mais qu'il n'avait pu faire autrement, qu'au demeurant il était animé des meilleurs intentions pour tout le monde, et en particulier pour les fils du Bédaoulet. Ḥak Ḳoul Bek, qui n'était accompagné que d'une escorte très faible, fut attaqué en route par les Ḳyrghyz Ḳiptchaḳ, partisans de Ḥâkim Khân, et tous ses bagages furent pillés. En ces fâcheuses circonstances, il s'arrêta à Aḳsou d'où il écrivit à son frère qu'on avait voulu le nommer *pâdchâh*, mais qu'il avait refusé, que, parti pour Kâchgar afin d'enterrer leur père à Ḥâzret Apâḳ, il avait été pillé et que des secours lui étaient nécessaires. L'auteur alla porter cette lettre à Kâchgar, où

il vit Bek Ḳoul Bek très irrité contre son frère. Il essaya de le calmer, lui expliqua que Ḥaḳ Ḳoul Bek ne nourrissait aucune mauvaise intention, que sa lettre relative à l'artillerie avait été préparée sur l'ordre de Ya'ḳoub Bek après la prise de Davantchîn par les Chinois, que si l'on avait nommé Ḥaḳ Ḳoul Bek *pâdchâh*, ç'avait été malgré lui, qu'il avait rejeté ce titre et qu'il venait pacifiquement enterrer son père. Bek Ḳoul Bek se montra satisfait de cette explication, fit apporter un Coran, jura qu'il était bien disposé à l'égard de son frère et qu'il le verrait avec joie. L'auteur rendit ensuite visite à la mère des deux princes, qui lui confia une lettre pour son fils cadet. De retour à Aḳsou, il raconta à son maître son entretien avec Bek Ḳoul Bek et lui remit la lettre de la princesse où étaient écrits ces mots : « Ne venez pas ici, car votre frère vous tuerait. » Cependant Ḥaḳ Ḳoul Bek, confiant dans le serment de son frère, ne sachant du reste où se réfugier, prit la route de Kâchgar. Le deuxième jour, comme il venait de passer Ḳara Ḳirtchîn, il rencontra quelques officiers et soldats qui s'approchèrent de lui et le saluèrent avec de grandes démonstrations de respect. A peine eut-il le dos tourné que l'un de ces hommes lui lança sa pique, qui l'atteignit à l'épaule et le fit tomber de cheval. Puis un soldat l'acheva à coups de fusil.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU VENDREDI 10 MARS 1899.

La séance est ouverte à quatre heures et demie sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Maspero et Senart, vice-présidents; Clément Huart, Mondon-Vidailhet, de Charencey, R. Duval, Decourdemanche, P. Boyer, V. Henry, J. Halévy, Boell, Halphen, Sylvain Lévi, M. Schwab, Weil, Meillet, F. Grenard, L. Feer, de Blonay, membres; Drouin, secrétaire adjoint.

Le procès-verbal de la séance de février est lu et adopté.

Sont nommés membres de la Société :

MM. Bouvat (Lucien), élève diplômé de l'École des Langues orientales, demeurant à Paris, 208, boulevard Saint-Germain, présenté par MM. Barbier de Meynard et Houdas.

Ali Kemal, secrétaire d'ambassade, demeurant à Paris, 130, rue d'Assas, présenté par MM. Barbier de Meynard et Huart.

Sont offerts à la Société :

Par M. Mondon-Vidailhet, chargé du cours d'abyssin à l'École des langues orientales, la *Grammaire de la langue abyssine,* qu'il vient de publier, Paris, E. Leroux, 1898.

Par M. C. de Harlez, *Les entretiens familiers de Confucius* (*Kong-tze Kia-yu*), traduits du chinois, in-8°, Paris, Louvain, 1899.

Par l'imprimerie catholique de Beyrouth (Syrie) *Arabic-English Dictionary*, par le P. J. G. Hava de la Société de Jésus, in-8°, Beyrouth, 1899.

Par M. E. Senart, le tirage à part de son article qui a paru dans le *Journal asiatique* sous le titre : *Le manuscrit Kharoṣṭhi Dutreuil de Rhins*, qui forme la VIIe série de ses *Études épigraphiques*.

Par M. Pognon, consul de France à Alep, les deux premiers fascicules de son *Étude sur les inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir*, Paris, 1898-1899.

Par Lady Meux, de Theobald's Park : un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Lives of Mabâ Seyôn and Gabra Krestos*, texte éthiopien avec traduction anglaise de M. Wallis Budge, in-4°, London, 1898, et la reproduction en chromolithographie des dessins de deux manuscrits éthiopiens du XIVe siècle.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Le Bibliothécaire est autorisé à faire don à la bibliothèque de l'Université de Paris (Sorbonne), des ouvrages suivants publiés aux frais de la Société asiatique, savoir : le *Mahavastu*, texte sanscrit, 3 vol. in-8° de M. Senart; Le *Kitâb et-Tanbih ou el-Ischrâf* de Masoudi, traduction française de M. Carra de Vaux, et les *Chants afghans* de J. Darmesteter.

M. Grenard fait part à la Société des découvertes archéologiques qui ont été faites tout récemment dans le Turkestan chinois par une expédition scientifique russe. Cette mission envoyée en Asie par l'Académie des sciences de Pétersbourg et dirigée par M. Klementz, a trouvé dans les environs de Tourfân un grand nombre de grottes occupées autrefois par des moines bouddhistes, et dans lesquelles on a découvert des fresques, des fragments de manuscrits chinois et ouïgours, des inscriptions ouïgoures, chinoises et indiennes; quelques-unes de ces inscriptions sont dans les mêmes caractères que celles de l'Orkhon. En raison des résultats obtenus par ce premier voyage, l'Académie russe a décidé d'envoyer une

nouvelle mission dans les régions qui s'étendent entre Koutcha et Koumoul (Hami).

M. Sylvain Lévi continue sa communication sur son voyage dans l'Inde, et spécialement dans différentes parties du Népâl qu'il a pu parcourir avec l'appui du résident anglais à Katinandu, siège de la résidence, et grâce à la faveur de l'adhirâja ou souverain de cette contrée. Il présente aussi une série de photographies de l'emplacement de Kapilavastu, de diverses localités du Magadha rendues célèbres par la légende du Bouddha, et des différents types *Tàrou, Nevari, Gourkas* qui forment le fond de la population du Népâl.

M. Grenard lit une *Notice sur la famille chez les Turcs-Kazaks et Kirghiz du Turkestan chinois;* il insiste particulièrement sur les cérémonies qui accompagnent le mariage, et sur les anciennes croyances qu'elles supposent, cérémonies et croyances qui rappellent celles qui existaient chez les anciens peuples aryens et chez les Sémites.

La séance est levée à six heures et demie.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 9 mars 1899.)

Par l'India Office, *Report on publications issued and registered in the several Provinces of British India during the year 1897*. Calcutta, 1898; in-4°.

— *Bibliotheca Indica,* n°s 922-930. Bombay, 1898; in-8°.

Par la Société, *Bulletin de la Société de géographie de Paris,* 4e trim. 1898; in-8°.

— *Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* nov.-déc. 1898; in-8°.

— *Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens.* Band VII, Theil I. Tokyo; in-8°.

— *Bulletin de la Société linguistique,* n° 46, déc. 1898; in-8°.

Par la Société, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 52 B., 4 Heft. Leipzig, 1898; in-8°.

— Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 80 : *Les archives de la chambre apostolique au XIVe siècle*, par Joseph de Loye; 1re partie : *Inventaire*. Paris, 1899; in-8°.

— *Atti della Reale Accademia dei Lincei*, nov. 1898. Roma; in-4°.

Par les éditeurs, *Revue archéologique*, janv.-févr. 1899; in-8°.

— *Revue critique*, n°s 6, 7, avec index, 8 et 9. Paris, 1899; in-8°.

— *Al-Machriq*, février 1899. Beyrouth, in-8°.

— *Al-Zhiyâ*, janv.-févr. 1899. Le Caire, in-8°.

— *The American Journal of the Semitic languages and literatures*. Chicago Ill., January 1899; in-8°.

— *Bulletin archéologique*, année 1898, 1re livraison. Paris, 1898; in-8°.

— *Revue de l'Orient chrétien*, n°s 1 et 2, 1898; in-8°.

— *Analecta Bollandiana*, t. XVII, fasc. IV. Bruxelles, 1898; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire; févr. 1899; in-8°.

— *Bollettino*, n° 316. Firenze, 1899; in-8°.

— *The Geographical Journal*, March. London, 1899; in-8°.

Par les auteurs : Ehmann, *Die Sprichwörter and bildlichen Ausdrücke der japanischen Sprache*. Supplement. Tokio, 1898; in-8°.

— P. Boell, *Contribution à l'étude de la langue lolo*. Paris, 1899; in-8°.

— M. Schwab, *La Meguillath Taanith* (extrait). Paris, 1897; in-8°.

— Courant, *Les associations en Chine*. Paris, 1899; in-8°.

Par les auteurs : D. J. Parisot, *Contribution à l'étude du dialecte néo-syriaque de Tour-Abdîn*, 1899; in-8°.

— Le P. Pierre Hoang, *Exposé du commerce public du sel*. Chang-Haï, 1899; in-8°.

— *Le mariage chinois au point de vue légal*. Chang-Haï, 1898; in-8°.

— C. de Harlez, *Les entretiens familiers de Confucius*. Paris, 1899; in-8°.

— Rev. Fr. J. G. Hava, *Arabic English Dictionary*. Beyrut, 1899; in-8°.

— L. Bastian, *Prières en langue ibo*. Alençon, 1893; in-8°.

— C. Mondon-Vidailhet, *Grammaire de la langue abyssyne*. Paris, 1898; in-8°.

— E. Senart, *Le manuscrit Kharoṣṭhi du Dhammapada* (extrait), 1898; in-8°.

SÉANCE DU VENDREDI 14 AVRIL 1899.

La séance est ouverte à quatre heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Senart et Maspero, vice-présidents ; Oppert, de Charencey, Schwab, Carra de Vaux, Decourdemanche, R. Duval, Mayer-Lambert, Aymonier, V. Henry, J. Halévy, Foucher, Clément Huart, L. Feer, F. Nau, Sonneck, Bonet, Grenart, M. Courant, membres ;

M. Drouin, secrétaire adjoint.

Le procès-verbal de la séance de mars est lu et la rédaction en est adoptée.

Est reçu membre de la Société :

M. Theillet, attaché au Consulat de France à Alep, présenté par MM. H. Derenbourg et Barbier de Meynard.

Sont offerts à la Société :

Par M. Senart, au nom de M. Barth, le *Bulletin des religions de l'Inde* (Extrait de la *Revue de l'Histoire des religions*, février 1899);

Par M. Maurice Courant, deux brochures dont il est l'auteur : *Les études coréennes et japonaises* et *Système de transcription en lettres latines du Dictionnaire de Kang-Hi*, et un article de M. Henri Chevalier intitulé : *Cérémonial de l'achèvement des travaux de Hoa-Syeng* (Corée), Extr. du *Toung-Pao*, 1898.

Par M. de Charencey, un mémoire sur les *Noms des points de l'Espace dans divers dialectes américains*, (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, in-4°, 1899.).

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique annonçant l'ordonnancement d'une somme de cinq cents francs à titre de subvention pour le deuxième trimestre 1899.

M. Halévy fait deux communications à la Société : l'une relative à la date du Déluge qui varie dans les trois textes hébreu, grec et samaritain (voir ci-après, p. 353). Dans la seconde communication, M. Halévy traite la question relative au mariage du prophète Osée (voir ci-après, p. 356).

M. Grenard continue sa lecture sur les mœurs et coutumes des Kazak et des Kirghiz. Il montre que, malgré certaines différences de formes, dont quelques-unes sont importantes, la famille est fondée, chez ces peuples, sur les mêmes principes que chez les anciens Indo-européens : nécessité de pepétuer la famille et le culte domestique, infériorité de la fille par rapport au fils au point de vue religieux et, par suite, civil, caractère essentiellement religieux de la parenté : insignifiance de la parenté par les femmes, régime du patriarcat et confusion de la puissance paternelle avec le sacerdoce familial, responsabilité collective de la famille.

M. E. Senart communique ensuite à la Société, une no-

tice qui paraîtra prochainement dans le *Journal asiatique*, sur deux inscriptions de la vallée du Svât, en caractères kharoṣṭhi et dont il doit les reproductions photographiques à une obligeante communication de M. Burgess. L'une de ces inscriptions porte la date de 318; l'autre, transcrite et commentée par Bühler, n'a pas encore été publiée en facsimilé. La photographie de ce dernier texte permet d'identifier certaines lectures et de reconnaître que la donation dont elle perpétue le souvenir, émane d'un certain «Théodore» et non d'un «Sthavira Nora». M. Senart, à l'occasion de ces épigraphes, ajoute quelques observations sur l'ère de laquelle sont datées les différentes inscriptions connues, en caractères kharoṣṭhi et sur l'époque jusqu'à laquelle se serait perpétué, dans l'Inde du nord-ouest, l'emploi de cet alphabet.

La séance est levée à six heures.

ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL DU 14 AVRIL 1899.

I

La date du Déluge d'après les textes principaux.

On sait que les trois textes principaux de la Genèse diffèrent entre eux en ce qui concerne la durée de la vie des patriarches antédiluviens. De ce désaccord résultent trois dates différentes pour l'année du Déluge après la création du monde. D'après le texte hébreu ou H, le cataclysme eut lieu l'an 1656; le texte samaritain ou S le place en 1307, et le texte grec dit des Septante ou G, en 2262. Tous les critiques sont unanimes à admettre que G offre une modification réfléchie de H, destinée à allonger l'intervalle qui sépare la Création de l'Exode. Au sujet de la relation entre H et S, on avait pendant longtemps accordé l'originalité au premier contre le second; mais depuis une dizaine d'années, la plu-

part des critiques retournent la proposition et voient dans H le résultat d'une spéculation qui aurait déterminé les scribes à changer les nombres conservés intacts dans le texte samaritain. Je crois que cette thèse ne peut guère se défendre, aussitôt que l'on se rend un compte exact des causes réelles de ces différences. Le tableau suivant des dates relatives aux années de la mort des Patriarches, suivant les trois sources, suffira à éclairer cette question :

	H	S	G
	–	–	–
1. Adam meurt en.....	930	930	930
2. Seth..............	1042	1042	1142
3. Enos..............	1140	1140	1340
4. Kénan.............	1235	1235	1535
5. Mahalalêl..........	1290	1290	1690
6. Jared.............	1422	1307	1922
7. Hénoch............	987	887	1487
8. Mathusala..........	1656	1307	2256
9. Lamech............	1651	1307	2227

Le dixième patriarche, Noé, vit 600 ans avant le Déluge, et 350 ans après; il fait partie en même temps de deux époques différentes. Tous les textes sont d'accord sur ce point.

Quand on jette un coup d'œil sur les détails, on aperçoit aussitôt les faits suivants :

a. Jusqu'au n° 5, il règne un accord parfait entre H et S.

b. L'intervalle entre le n° 5 et le Déluge est raccourci de 350 ans en chiffre rond par S, qui fait mourir tous les patriarches dans l'année du Déluge, tandis que, selon H, c'est Mathusala seul qui meurt cette année-là.

c. G ajoute au contraire 100 ans aux n°s 2, 3, 4, 5, 6, 8, c'est-à-dire un total de 600, mais coïncide avec H dans les dizaines et les unités et, comme lui, laisse mourir Mathusala (le n° 8) seul dans l'année même du Déluge, c'est-à-dire

dans l'espace du mois et demi qui a précédé la catastrophe, tandis que S entend évidemment que les patriarches Jared, Mathusala et Lamech ont péri dans le cataclysme comme les autres impies de l'époque.

Partant de l'idée que les derniers patriarches, sauf Hénoch, étaient des impies, S abrège systématiquement la somme de la vie de ces patriarches et établit pour les naissances un ordre descendant qui a égaré les critiques. La signification péjorative des noms propres que ces savants invoquent à l'appui de leur sentiment se borne à celui de Jared, יֶרֶד, qui signifie bien « descente », mais seulement dans un sens matériel, jamais dans un sens moral. On ne peut rien tirer de מְתוּשֶׁלַח dont le dernier élément, à côté de « arme », signifie aussi « envoi » et « champ ». Lamech (למך) enfin, n'a pas de sens connu. On exagère beaucoup en considérant l'enlèvement d'Hénoch comme indiquant la perversité de tous les contemporains, y compris le père même d'Hénoch; le passage de la Genèse, v, 24, ainsi que l'analogie de l'enlèvement d'Élie, montre plutôt que Dieu voulait récompenser d'une manière particulière la piété extraordinaire de ces personnages. D'autre part, le remaniement tardif de S résulte déjà du fait de son accord avec G pour les unités et les dizaines de la somme de la vie de Lamech, qui est chez lui 653 en face de 753 de G et des chiffres 777 de H. Puis, par l'expression וימת « et il mourut », jointe uniformément à chacun des patriarches, l'auteur dit assez qu'il s'agit pour tous d'une mort du même genre, savoir : une mort naturelle par l'effet de la vieillesse; H et G sont donc dans la vraie tradition, laquelle est finalement corroborée par leur accord relativement aux unités et aux dizaines de l'année de la mort des patriarches et à la coïncidence de la mort de Mathusala seul pendant l'année du déluge. La liste des Qaïnites, où figure aussi le nom de Hénoch (Genèse, iv, 17), prouve de plus que les noms propres n'ont pas de caractère fatidique, comme on nous l'affirme si doctement.

En résumé, l'authenticité de H est indubitable; les deux autres codificateurs ont remanié les nombres primitifs, l'un en ajoutant en gros les 600 ans de Noé avant le déluge, l'autre en retranchant, pour l'amour de son système psychologique, les 350 ans de Noé après cet événement. S a en outre emprunté à G l'augmentation de 600 ans qu'il fait subir au total de la vie des patriarches postdiluviens.

II

Le mariage d'Osée.

Le récit relatif au mariage du prophète Osée est un des plus énigmatiques de la Bible. Le texte porte formellement les termes suivants : « Yahwé dit à Osée : Épouse une femme d'adultère (אֵשֶׁת זְנוּנִים) et (tâche d'avoir) des enfants d'adultère, car le pays se prostitue en se détournant de (mot à mot : de derrière מאחרי) Yahwé (Osée, I, 2) ». Le prophète épousa alors une femme nommée Gomer, fille de Diblaïm, qui lui enfanta deux fils et une fille auxquels Dieu lui commanda de donner des noms de réprobation : le fils aîné fut appelé Yizreel pour rappeler la punition prochaine des assassinats commis par le chef de la dynastie, Jéhu, dans la vallée de Yizreël (II Rois, IX, 15-X, 8); la fille fut nommée Lo-ruhama « celle qui n'inspire pas la pitié »; le second fils Lo-ʿammî « celui qui n'est pas mon peuple ». Après avoir indiqué que cette famille symbolise les crimes d'Israël et le terrible châtiment qui l'attend, Yahwé ordonna de nouveau au prophète de traiter avec amour cette femme adultère afin de symboliser l'amour que Yahwé porte à Israël malgré sa persistance à adorer d'autres dieux (*ibid.*, III). Dès lors, les noms des enfants prennent un tour élogieux : *Yizreel* signifie « celui que Dieu ensemencera » ou « restaurera »; *Lo-ruhama* se change en *Ruhama* « celle qui jouit de la sympathie de Dieu », et *Lo-ʿammî* se transforme en *ʿAmmî* « mon peuple ».

Trois opinions différentes ont été émises sur ce mariage

bizarre. Les uns regardèrent cette histoire comme un fait réel, et s'efforcèrent d'en atténuer le côté scabreux par des considérations de la plus fine casuistique qu'il m'est impossible d'aborder en ce lieu. Les autres, choqués de l'immoralité des ordres divins et du rôle ridicule joué par le prophète, déclarent hautement que ce récit n'est qu'une mise en scène d'une fiction dramatique dépourvue de toute réalité. D'autres enfin, admettent l'historicité du fond du récit, mais expliquent autrement la marche des événements; cette opinion appartient aux critiques de la nouvelle école. Voici comment la chose se serait passée. Osée ne s'est aperçu de l'infidélité de son épouse qu'après la naissance de son fils aîné. Comme il aimait cette femme, il ferma les yeux et consentit à endosser successivement la paternité des deux autres enfants qui n'étaient pas de lui. La honte lui rendit toutefois la vie amère, mais un beau jour, en méditant sur son malheur conjugal, il acquit la conviction que cet événement était prédestiné à figurer en petit l'état général du rapport de Dieu avec son peuple infidèle. Cette révélation lui permit d'attribuer son mariage à un ordre formel de Yahwé, d'affirmer que Dieu lui avait également ordonné d'assigner d'abord des noms comminatoires à ces enfants adultérins, puis à se reprendre à aimer sa femme plus que jamais infidèle, et à transformer les noms réprobateurs des enfants en noms glorieux; tout cela afin de symboliser la brouille actuelle entre Yahwé et Israël qui doit se terminer par une entière réconciliation et une affection mutuelle. Voilà en quels beaux termes la vilaine chose est mise. Les partisans de cette solution doivent faire des efforts inouïs pour conserver leur sérieux devant ce type prophétique. Cette petite malice caractérise admirablement l'esprit de l'école en cause, et il me paraît inutile d'insister davantage.

L'explication de l'énigme dont il s'agit n'est cependant pas difficile pour tous ceux qui se rappellent les condamnations générales prononcées contre le siècle dans les Proverbes, XXX, 11-14, et tout particulièrement celle qui com-

mence le *λόγιον* de Jésus dans Mathieu, XII, 39. Quelques-uns des scribes et des pharisiens demandent un miracle, Jésus répond : « *La génération mauvaise et adultère* demande un signe, mais il ne lui sera donné d'autre signe que celui du prophète Jonas ». L'apostrophe soulignée qui se présente dans la forme grecque : *Γενεὰ πονηρὰ καὶ μοιχαλὶς* tire son origine du passage d'Osée relatif à la réconciliation du prophète avec sa femme momentanément abandonnée à cause de sa mauvaise conduite. En ce lieu (Osée, III, 1), le texte hébreu, accepté par la Vulgate, offre : עוֹד לֵךְ אֱהַב אִשָּׁה אֲהֻבַת רֵעַ וּמְנָאָפֶת « Va encore (et) aime la femme qui est aimée d'un ami et qui est une prostituée (*Adhuc vade et dilige mulierem dilectam amico et adulteram*). La version grecque suppose au contraire la leçon אִשָּׁה אֹהֶבֶת רָע וּמְנָאָפֶת « une femme qui aime le mal et qui est une prostituée » : *γυναῖκα ἀγαπῶσαν πονηρὰ καὶ μοιχαλίν*. Cette dernière leçon répond exactement à celle de l'apostrophe de Jésus. Mais, outre l'intérêt de concordance qui, l'authenticité du passage admise, obligera à conclure que Jésus se servait aussi de la version des Septante, il est évident que la phrase en question n'est qu'une forte métaphore qu'il ne faut pas prendre à la lettre, et qui se pourrait, sans grande injustice, être appliquée à toutes les générations et à toutes les sociétés humaines du monde. Le simple bon sens recommande maintenant de comprendre dans un sens identique l'expression « femme de prostitution, et enfants de prostitution » du verset I, 1. Cela signifie seulement que la famille que le prophète va se créer, fera partie de la génération stigmatisée en gros comme infidèle à Dieu; la phrase « car le pays se prostitue derrière Yahwé » exprime exactement le motif de cette épithète réprobatrice. La prophétesse et ses enfants, ainsi que tant d'autres familles honnêtes qui n'ont pas dû manquer au royaume d'Israël ni aux contemporains de Jésus, étaient des fleurs poussées sur un fumier, et n'avaient que plus de mérite de rester vertueuses. Moins heureux qu'Osée qui voyait dans sa famille l'image

momentanément avilie, mais bientôt glorieuse de sa nation le prophète Jérémie, forcé au célibat par une intuition divine (Jérémie, XVI, 1-2), fut toute sa vie condamné à rester dans un isolement absolu. De là la différence de leur caractère : Osée a des assauts de tendresse au milieu de ses plus dures admonestations; Jérémie demeure toujours chagrin et cassant, et n'entrevoit un rayon d'espoir pour son peuple que très rarement et comme conséquence des innombrables souffrances de l'exil.

J. HALÉVY.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ

(Séance du 14 avril 1899.)

Par l'India Office, *The Journal of the Bombay branch of the Royal Asiatic Society*, n° LIV. Vol. XX. Bombay, 1898; in-8°.

— *Selections of the records of the Government of India.* Home Department, n° CCCLXII; Home Department serial, n° 26, *Report on the revision of the code of regulations of European schools in the Bengal Presidency during the year 1896.* Calcutta, 1898; in-fol.

— *Indian Antiquary*, November 1898. Bombay; in-4°.

— *Report of archæological work in Anuradhapura*, 3 fasc., 1888, 1890. Colombo, in-folio.

— *Archæological Report of Ceylon 1891-1896.* Colombo; in-fol.

— *Notices of Sanskrit manuscripts*, 2d series, vol. II, part I. Calcutta, 1898; in-8°.

— M. A. Stein, *Detailed Report on a archæological Tour, with the Buner Fieldforce.* Lahore, 1898; in-8°.

— *Archæology, Progress Report of the archæological survey of Western India.* Bombay, 1898; in-4°.

Par la Société, *Bulletin de la Société de géographie d'Alger*, 3e et 4e trim. 1898; in-8°.

Par la Société, *Comptes rendus des séances de la Société de géographie de Paris*, janv.-févr. 1899; in-8°.

— *Royal Asiatic Society, Yearbook and Record.* London, 1899; in-8°.

— *Bibliothèque de l'École des hautes-études*, 121° fasc., 1899; in-8°.

— *Institut égyptien*, séance du 2 décembre. Le Caire, 1898; in-8°.

— *Bulletin de l'Institut égyptien*, 3 fasc. Le Caire, 1897 et 1898; in-8°.

— *Mémoires présentés à l'Institut égyptien*, tome III, fasc. III. *Sur trois tables horaires coptes*, par U. Bouriant. Le Caire, 1898; in-4°.

— *Transactions and proceedings of the American Philological Association*, vol. XXXIX, 1898, in-8°.

— *Journal asiatique*, janv.-févr. 1899. Paris; in-8°.

— *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, V, VII. fasc. 12, Indice. Roma, 1899; in-8°.

— *Journal of the American Oriental Society*, 20th vol., first half. New-Haven, 1899; in-8°.

Par les éditeurs, *Journal des Savants*, janv.-févr. 1899. Paris; in-4°.

— *Revue critique*, nos 10-13. Paris, 1899; in-8°.

— *American Journal of archæology*. September-October 1898. Nordwood Mass.; in-8°.

— *Revue archéologique*, janvier-février 1899. Paris; in-8°.

— *T'oung-Pao*, octobre et décembre. Leide, 1898; in-8°.

— *Al-Zhiyâ*, février-mars. Le Caire, 1899; in-8°.

— *The Sanscrit critical Journal*, January and February 1899. Woking; in-8°.

— *Al-Machriq*, Adhâr et Nîsân 1899. Beyrouth; in-8°.

— *Revue de l'histoire des religions*, septembre-décembre 1898. Paris; in-8°.

— *Le Muséon*, mars 1899. Louvain; in-8°.

Par les éditeurs, *Catalogue de la Bibliothèque orientale de feu M. Charles Schefer*. Paris, 1899; in-8°.

— *Bollettino*, n° 318. Firenze, 1899; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, mars 1899; in-8°.

— *The Geographical Journal*, april 1899. London; in-8°.

— *Les feuilles libres*, avril 1899. Alger; in-8°.

— *Revue biblique internationale*, avril 1899. Paris; in-8°.

Par Lady Meux, *Lady Meux, manuscript n° 1. The Lives of Mabâ' Sĕyon and Gabra Krestos, the Ethiopic texts edited with an English translation and a chapter of the illustrations of Ethiopic mss.*, by E. A. Wallis Budge, with 92 coloured plates and 33 illustrations. Londres, 1898; in-4°.

Par les auteurs : H. Cordier, *Les études chinoises*, 3e série (1895-1898). Leide, 1898; in-8°.

— Fr. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystère de Mithra*, publiés avec une introduction critique, tome I, Introduction (1re moitié). Bruxelles, 1899; in-4°.

— Groff, *Étude sur la sorcellerie, ou le rôle que la Bible a joué chez les sorciers* (extrait). Le Caire, 1897; in-4°.

Le même, *On the religious significance of sculpture and painting among the ancient Egyptians*. Cincinnati, 1899; in-8°.

— Irving, *Grammaire persane en néo-syriaque*, Ourmia; in-8°.

— Salaheddin Bey, *La Turquie à l'Exposition universelle de 1867*. Paris; in-8°.

— A. de C. Motylinski, *Les mansions lunaires des Arabes*. Alger, 1899; in-8°.

— C. de Harlez, *Miscellanées chinois*. Louvain, 1898; in-8°.

Le même, *Le chinois parlé au VIe siècle avant J.-C., d'après l'Ili*. Louvain, 1898; in-8°.

— B. Lewis Rice, *Mysore a Gazetteer compiled for Government*. Westminster, 1897; 2 volumes; in-4°.

Par les auteurs : J. de Morgan, *Compte rendu sommaire des travaux archéologiques exécutés à Suse, du 3 novembre 1897 au 1er juin 1898*. Paris; in-12.

— F. Nau, *Les Plérophories de Jean, évêque de Maïouma*. Paris, 1899, in-8°.

Le même, *Les fils de Jouadab, fils de Rèchab, et les îles Fortunées*. Paris, 1899; in-8°.

Le même, *Le livre de l'ascension de l'esprit sur la forme du ciel et de la terre*, cours d'astronomie, rédigé en 1279 par Grégoire Aboulfaradj: dit *Bar Hebræus*, texte syriaque. Paris, 1899; in-8°.

— M. Courant, *Système de transcription en lettres latines du Dictionnaire de Kang-Hi*. Leide, 1898; in-8°.

Le même, *Les études coréennes et japonaises*, 1897; in-8°.

F. Welles Williams, *The life and letters of Samuel Williams*. London, 1889; in-8°.

— H. Chevalier, *Cérémonial de l'achèvement des travaux de Hoa Syeng* (Corée). Leide, 1898; in-8°.

J. Halévy, *Revue sémitique*, avril 1899. Paris; in-8°.

LES CURE-DENTS DU BUDDHA.

I. *Les cure-dents dans Hiouen-Thsang.*

Hiouen-Thsang, dans ses mémoires, dit avoir vu dans l'Inde trois arbres provenant de cure-dents que le Buddha avait jetés après s'en être servi, et qui, ayant pris racine, avaient donné lieu à une puissante végétation. Comme les trois mentions sont assez courtes, je les reproduis textuellement d'après Stan. Julien.

I, p. 54 (au pays de Kapiça). — Au bas d'une caverne montagneuse qui est située au nord du Stûpa appelé Pîlousâra, il y a une source où habite un dragon. Ce fut en cet endroit que *Jou-laï* (le Tathâgata) reçut de l'Esprit du riz cuit et qu'avec les *O-lo-han*

il lava sa bouche et se cura les dents avec une petite branche d'osier. Il la planta ensuite en terre et elle prit racine. Il en est résulté un bois touffu, qui subsiste encore aujourd'hui. Dans la suite, on éleva en cet endroit un couvent qu'on appela *Pi-to-khiu.*

I, page 292 (au pays de Vaiçâkha). — A côté du lieu où a été expliquée la loi, il y a un arbre extraordinaire qui est haut de six à sept pieds. Malgré une longue succession de printemps et d'automnes, il reste constamment le même sans augmenter ni diminuer. Jadis *Jou-laï*, ayant fini de curer ses dents, jeta le petit morceau de branche dont il s'était servi. Cette branche prit racine et donna naissance à cet arbre qui est resté florissant jusqu'à ce jour. Les hérétiques et les brahmanes viennent à l'envi pour le couper et le détruire, mais il repousse aussitôt et reste le même qu'auparavant [1].

II, page 49 (à Râjagṛha). — Dans l'intérieur de l'enceinte située au sud-est, à environ cinquante pas des murs, il y a un arbre extraordinaire, haut de huit à neuf pieds, dont le tronc est double. Jadis *Jou-laï* (le Tathâgata) mâcha une petite branche de l'arbre Yang et la jeta à terre où elle prit racine. Quoiqu'il se soit écoulé, depuis cette époque, bien des mois et des années, l'arbre n'augmente ni ne diminue.

Dans une note relative au premier de ces épisodes — mais à laquelle il renvoie à propos des autres, — Julien dit, d'après un ouvrage chinois, que, dans l'Inde, les cure-dents étaient faits de petites branches de *Mimosa catechu*, en sanscrit *Khadira* (que les Chinois transcrivent *Kie-to-lo*), et s'appelaient *Danta-kâṣṭha*, ce que les Chinois transcrivent *Tan-to-kia-sse-tcha* et traduisent *Tchi-mo* « dent-bois », calque du sanscrit *Danta-kâṣṭha.* Il ajoute que, le *mimosa catechu* n'existant pas en Chine, on le remplace par l'osier (*yang*). Il donne quelques détails sur le mode de curage des dents. Un cure-dent ne sert jamais qu'une fois; on le jette après s'en être servi.

Hiouen-Thsang ne parle du *mimosa catechu* ni n'emploie les expressions *Tchi-mo* et *Tan-to-kia-sse-tcha* dans aucun des

[1] Cet épisode est cité dans la *Vie de Hiouen-Thsang*, p. 123.

trois passages. Il dit seulement, chaque fois, que le Buddha se nettoya les dents avec une petite branche, et deux fois, que cette petite branche était de « l'osier » (*yang*).

Trois arbres seulement nés des cure-dents du Buddha, c'est assurément peu; car il doit avoir usé plus de trois cure-dents dans les quarante-cinq années de sa carrière bouddhique. D'un autre côté, si chacun de ses cure-dents était devenu l'arbre touffu décrit par le pèlerin chinois, y aurait-il eu assez de place pour cette sorte de végétation dans les contrées où il a vécu? Les trois arbres dont parle Hiouen-Thsang doivent avoir poussé dans des circonstances extraordinaires. Ces circonstances, il ne les fait pas connaître; c'est une véritable lacune dans son récit.

2. *Un cure-dent dans l'Avadanâ-Çataka sanscrit-tibétain.*

Il existe au moins un texte qui parle d'une frondaison semblable à celles que signale Hiouen-Thsang et en fournit l'explication; c'est le récit 29 de l'Avadâna-Çataka. La scène se passait à Çrâvastî; il ne faut donc pas y voir un des cas notés par le pèlerin chinois.

Il est question, dans ce texte, d'un cure-dent (*danta-kâṣṭha*) offert au Buddha qui le jette à terre. Le *danta-kâṣṭha* devient aussitôt un Nyagrodha touffu, et le donateur reçoit la promesse de devenir, après treize kalpas passés dans l'existence soit humaine, soit divine, le Pratyekabuddha *Nirmala* (sans tache).

Le mot *Dantakâṣṭha* revient quatre fois dans le texte, deux autres fois il est remplacé par son équivalent *Dantadhâvanam* (qui lave ou blanchit les dents); le mot *khadira* ne paraît nulle part. Il semble donc bien qu'il s'agisse de cure-dent. Mais c'est un jardinier qui offre l'objet au Buddha, et les deux termes qui nous occupent désignent aussi la plante dont se font les cure-dents. Aussi, après les avoir rendus par « cure-dent », j'ai finalement substitué à cette traduction

celle de « mimosa catechu » ; car il me paraissait étrange de faire donner des cure-dents par un jardinier[1].

Notre texte nous montre le jardinier entrant dans Çrâvastî le mimosa catechu à la main, sans dire à quelle intention. Un devin (*naimittika*), qui se trouvait à la porte de la ville, ayant déclaré que celui qui mangerait cette plante, ou s'en curerait les dents (?), mangerait des mets à cent saveurs, le jardinier, en raison de la grande valeur de cette plante, va l'offrir au Buddha. Le prodige décrit plus haut se produit, et Anâthapiṇḍada, réalisant la prédiction du devin, rassasie le Buddha de « mets à cent saveurs[2] », à la suite de la leçon faite aux dieux et aux hommes à l'ombre du Nyagrodha qui vient de naître.

Le jardinier se proposait sans doute de vendre sa plante à quelqu'un qui en aurait fait des cure-dents. Mais le texte ne s'explique pas sur ce point. Le Buddha, avant de jeter la plante, se cura-t-il les dents ? ou peut-être y goûta-t-il à cause de ses vertus curatives ? Le texte sanscrit n'en parle pas, ma traduction non plus. Mais, en revoyant la traduction tibétaine, je m'aperçois qu'elle en parle ; car j'y trouve ces mots (auxquels je n'avais pas pris garde) : *gsol-to* ‖ *gsol-nas* « ... mangea ; ayant mangé ... » (en sanscrit *bhaxitavân* ‖ *bhaxayitvâ*), de sorte que ma traduction devrait être rectifiée comme suit :

> ... Bhagavat ... prit (la plante) ; après l'avoir prise, il en mangea ; ayant mangé, il jeta à terre le mimosa catechu ....

Est-ce le traducteur tibétain qui a ajouté ces deux mots ? ou avait-il un autre texte que le nôtre ? ou encore l'absence de ces deux mots dans le texte sanscrit est-elle simplement

[1] *Annales du Musée Guimet*, t. XVIII, p. 108-109. J'aurais dû mettre une note pour cette traduction. Je l'aurais certainement mise si les passages précités de Hiouen Thsang m'étaient revenus à la mémoire ; mais, même sans cela, une note était nécessaire.

[2] Régal souvent cité dans les Avadânas, et qui n'est pas spécial à ce récit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

due à une inadvertance de copiste? Je ne saurais le dire. La phrase sanscrite trahit un embarras qui était peut-être dans l'esprit soit du copiste, soit de l'auteur de la rédaction sanscrite que nous avons. Quoi qu'il en soit, l'emploi répété du mot *danta-kâṣṭha* (et de son synonyme *danta-dhâvana*) constamment rendus avec la plus grande fidélité par le tibétain *so-çiṅ*, et tout le contexte exigent la présence des mots *bhaxitavân-bhaxayitvâ*, si bizarre que cette manducation puisse paraître, et semblent indiquer un cas analogue à ceux que note Hiouen-Thsang dans les passages ci-dessus visés de ses Mémoires.

3. *Version chinoise de l'Avadâna-Çataka.*

Cependant la version chinoise de l'Avadâna-Çataka va bouleverser le résultat auquel nous sommes arrivé, en nous apportant d'importantes variantes dont il est impossible de ne pas tenir compte [1]. On sait que les versions chinoises ne sont pas, à proprement parler, des traductions, qu'elles ne serrent pas le texte de très près et se donnent toujours une assez grande liberté. Peut-être aussi puisent-elles à différentes sources; car, plus on étudie la littérature bouddhique, et l'on peut en dire autant de la brahmanique, plus on s'aperçoit que la même donnée est traitée de diverses manières.

Le titre seul de notre texte (qui, par suite d'une interversion, se trouve être le 28e et non le 29e) nous annonce une

[1] J'ai dit (*Annales du Musée Guimet*, t. XVIII, p. XXIII) que la traduction chinoise de l'Avadâna-Çataka «manque malheureusement à la collection du Tripitaka chinois de notre Bibliothèque nationale». C'était une erreur venant de ce que le caractère initial du titre a, dans l'édition de la Bibliothèque nationale, une forme spéciale qui m'avait empêché de le reconnaître et aussi de ce que l'ouvrage avait été scindé, le premier fascicule ayant été relié comme un ouvrage complet, le second mis au rebut comme incomplet. Celui-ci a été relié depuis, en même temps que d'autres «incomplets», et l'ouvrage se trouva ainsi reconstitué, mais disloqué, les cinq premiers chapitres portant le n° 3955, les cinq derniers le n° 4686 dans le Nouveau Fonds chinois.

sérieuse différence. Il se traduit ainsi : « Un homme pauvre, Pa-ti[1], donne à Fo du bois à brûler ». Ainsi la version chinoise donne un nom au héros du récit, ce que ne font pas les autres. Elle le désigne dès l'abord comme un homme pauvre, ne pouvant, par conséquent, faire des dons importants; et le don qu'il fait est du « bois mort » ou du bois « coupé pour faire du feu » (*tsiâo-mo*), ce qui nous met bien loin du *Dânta-kâṣṭha* de la version sanscrito-tibétaine.

Elle dit positivememt que Pa-ti, désigné d'ailleurs comme un jardinier ou gardien de jardin (*Cheou-wei*), portait sur son dos ce *tsiâo-mo* à la ville « pour le vendre ». A la porte de la ville, il rencontre un *hoa-jin* « homme transformé ». *Hoa* est le mot par lequel les Chinois désignent l'être qui change de nature en transformant son corps ou en passant par la mort d'une condition à une autre; il traduit ici le sanscrit *nirmita* « transformé ». Si l'on suppose un dérivé *nairmitika* qui paraît possible, il en résulterait que ce terme aurait été confondu avec le mot *naimittika* « devin » du texte sanscrit. Du reste, la confusion peut très bien s'être faite sur les mots *nirmita* et *naimittika*. Le *hoa* (transformé) chinois est bien le *naimittika* (tibétain *ltas mkhan*) « connaisseur de signes » des versions sanscrite et tibétaine.

Le *hoa jin* promet à l'homme pauvre de lui faire goûter des mets et breuvages à cent saveurs, s'il veut bien faire de son bois mort l'usage qu'il lui indiquera. Pa-ti lui offre son bois; mais le *hoa jin* refuse et le conduit à Jetavana en présence du Buddha. Ébloui par la splendeur de cet être sans pareil, Pa-ti lui offre son *tsiâo-mo*. Le Buddha le prend et le plante en terre (*tch'a-tchu ti tchong*); le bois mort devient aussitôt un *ni-ku-t'o* (nyagrodha) à l'ombre duquel le Buddha enseigne la loi à un milliard de dieux et d'hommes.

[1] *Pa-ti* me paraît être la transcription très exacte du sanscrit *pati* (Maître, Lemaitre); mais, comme *pa* a le sens de « arracher, extirper », et *ti* celui de « soulever avec une seule main, offrir un don », il se pourrait que ce fût la traduction d'un composé sanscrit (que je ne cherche pas à découvrir) en rapport avec l'acte accompli par le héros du récit.

L'homme pauvre, émerveillé, fait un *ta-chi-youen* (pranidhâna) et obtient en retour la promesse d'être, après treize kalpas (*kie*) écoulés, le *Pi-tche-fo* (pratyeka-buddha) *Li-keou* (scr. *Nirmala,* tib. *Dri-ma-med*) « sans tache ».

On voit que la version chinoise, tout en côtoyant constamment la version sanscrite, s'en écarte notablement. Il n'y est nullement question de cure-dent ou de mimosa catechu, et la difficulté qui peut avoir été la cause de l'omission signalée dans le manuscrit sanscrit de la Bibliothèque nationale ne se présente pas. On n'a pas à se demander si le Buddha mange ou ne mange pas, mâche ou ne mâche pas le bois qui lui est offert. C'est tout simplement un bois mort quelconque qu'il fiche dans le sol et qui revit immédiatement. Les mets et breuvages merveilleux, dont il avait d'abord été question, sont oubliés, et Anâthapindada n'a pas à se mettre en frais pour régaler l'auteur du prodige. Ces mets extraordinaires semblent n'être plus que l'image symbolique du degré de perfection auquel il est parvenu.

Comment expliquer ces différences? Est-ce le traducteur chinois qui a pris sur lui de modifier ainsi le récit? Je ne le pense pas, et, quelles que soient les libertés que prennent les traducteurs chinois, je ne crois pas qu'on doive ici leur imputer ces altérations. Il faut donc supposer l'existence d'une version indienne qui serait reproduite par la version chinoise. Cette autre version est-elle postérieure à celle que donne notre manuscrit sanscrit, dirigée contre elle comme une critique indirecte? Ou bien est-elle la version primitive que les auteurs de l'autre rédaction auraient prétendu améliorer? Je ne me sens pas en mesure de me prononcer sur cette question. Mais il me semble qu'il y a entre les deux récits, le chinois et le sanscrit-tibétain, une opposition qui est l'indice d'une sorte de conflit.

Je ne m'étendrai pas sur la diversité des rédactions dont les récits de l'Avadâna-Çataka peuvent avoir été l'objet; et je me borne à conclure des indications fournies par ce récit vingt-huitième du *Tchwan-tsi-pe-youen-king* (l'Avadâna-Çataka

chinois) que l'examen minutieux de cette version est un complément indispensable de l'étude générale de l'ensemble des légendes dont l'Avadâna-Çataka est une importante fraction.

L. FEER.

LES TITRES ROYAUX CHEZ LES INDO-SCYTHES.

Trois titres royaux d'importation étrangère se rencontrent dans les documents épigraphiques de l'époque des rois indoscythes ou kouchans de l'Inde ancienne. Ces titres sont : *Devaputra*, *Shâhânashâh* et *Shâhi*. On connaît leur sens étymologique. Le premier « fils des dieux », quoique en langue sanscrite, n'est cependant que la traduction et la représentation du titre « fils du ciel » *Tien-tzeu* que portaient les Chinois et tous les princes tartares de la Haute-Asie, Hioung-nou, Sien-pi, Jou-Jouen, Turcs, et que les Ta-Yue-tchi avaient apporté avec eux en Sogdiane, puis en Bactriane lors de la conquête de ces deux contrées (vers 160 à 130 avant J.-C.). Dès leur arrivée dans l'Inde, aux environs de l'ère chrétienne ils traduisirent dans la langue du pays leur titre royal qui devait ressembler au *Tengri kvatu* des Hioung-nou ou au *Tengriteg* de la stèle de Kültegin, car les Ta-Yue-tchi, comme les Siao-Yue-tchi leurs successeurs, étaient des peuples d'origine turque. C'est ainsi que fut créé le composé *devaputra* qui resta le propre des rois indo-scythes, et qu'aucun souverain indigène ne s'est arrogé. Les deux autres titres *Shâhânashâh* et *Shâhi* sont, comme l'on sait, d'origine iranienne. Si on ne les trouvait pas sur les monnaies et dans les inscriptions des Kouchans, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, on n'aurait jamais pu croire que l'ancien protocole perse des Akhéménides *khshâyathiya khshâyathiyânâm*, fût déjà réduit à la forme plus simple *shâhânashâh*. C'est en effet seulement deux siècles plus tard, sous Ardéchir I[er] Papekân que ce titre

royal apparaît, et encore sous la forme huzvaresh *malkân malkâ*.

C'est Kanishka [1] qui emploie le premier sur ses monnaies l'expression de *shâhânashâh*, mais, dans ses incriptions lapidaires, il n'a que le titre abrégé de *shâhi*; de même pour ses successeurs Huviskha et Vasushka. Ils ont remplacé l'épithète complète *shâhânashâh* par les équivalents sanscrits *mahârâja râjâtirâja* « grand roi, roi suprême », connus depuis longtemps. On rencontre en effet ces formules laudatives dès les plus anciennes monnaies bilingues des rois grecs de la Bactriane. Démétrius qui n'était que **ΒΑΣΙΛΕΥΣ**, traduit ce titre par *mahârâja*. Eucratidès son successeur (qui a régné de 190 à 155 environ av. J.-C.), est **ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ**, en indien *mahârâja mahâta*, et sur quelques rares pièces, *râjâdirâja*, qui correspond à la formule **ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ**, bien qu'Eucratidès n'ait pas ce double titre dans la légende grecque.

Le titre de « roi des rois » n'apparaît dans la numismatique que sous Mithridate Ier des Parthes (171 à 138 av. J.-C.). Comme on ne trouve pas cette expression chez les Séleucides, dont le monnayage a pourtant servi de modèle aux Arsacides, il est vraisemblable que Mithridate l'a emprunté aux Akhéménides, dont il se crut le vrai successeur, bien que la dynastie fût éteinte depuis la bataille d'Arbelles. Aucun des rois de la dynastie macédonienne en Bactriane et dans l'Inde ne prit ce titre de **ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ**, mais il fut adopté à l'instar des Arsacides par les rois Çaka du Pendjâb, dont Ranjabula et Moes sont regardés comme les fondateurs, vers l'an 100 av. J.-C., et, après eux, par la dynastie indo-parthe de l'Arachosie et du bas Indus, qui fut détrônée par les Kouchans vers l'an 50 de notre ère, et se réfugia alors dans le centre de l'Inde [2]. Tous ces princes s'intitulent, en grec, « roi

[1] Dans les contes chinois qu'à traduits M. Sylvain Lévi (*Journal asiatique*, décembre 1896, p. 452), Kanishka a le titre de *Tchen t'an* abrégé de *Tchinastana raja* « roi du pays des Tchins », appellation vague sous laquelle on comprenait les Touraniens, dans l'Inde comme en Perse.

[2] C'est probablement de cette époque que date l'avènement de la dy-

des rois », avec le correspondant indien *râjarâja* et *râjâdirâja*.

C'est à eux que Hvima Kadphisès emprunte sa pompeuse titulature. Par contre on est étonné de voir que Kadphisès I[er] et Kadaphès n'ont pas même le simple titre de ΒΑΣΙΛΕΥΣ : ils s'appellent seulement *Kozoulo, Kouchan,* ce qui ferait croire que *Kozoulo* ne serait pas un nom propre, mais plutôt l'expression d'une dignité; en tout cas, cette particularité peut avoir son importance dans l'histoire encore si obscure des premiers Indo-Scythes. Mais le titre de ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΒΑϹΙΛΕѠΝ (*sic*) reparait avec Kanishka sur les monnaies (or et cuivre) de sa première époque; il est à supposer que ce fut après la conquête des royaumes çaka et indo-parthe. On sait que le monnayage des Turushka est unilingue, et que les légendes sont en caractères grecs corrompus. Le titre de « roi des rois » en grec disparait bientôt et est remplacé sur les monnaies d'or de la seconde période de Kanishka, par le protocole perse équivalent, *shâhânashâh,* qui devient la seule légende monétaire s'altérant de plus en plus au point d'être méconnaissable chez les successeurs. On en trouve des traces sur les monnaies des premiers Kshatrapas du Saurashtra, et de quelques autres petits princes; chez les grands Kouchans postérieurs au contraire, qui régnaient au Kâboul, et sur l'Oxus, et qui se trouvaient en contact avec les Sassanides, ce titre est soigneusement conservé ainsi qu'en témoignent les monnaies d'or de ces souverains frappées au type sassanide, qui ont été récemment découvertes.

Ce sont probablement ces mêmes monarques que Samudra Gupta, dans son inscription du pilier d'Allahabad (vers 360 de J.-C.), désigne sous le nom de *Shâhânushâhi,* et qui

nastie des Pallavas. Ce mot qui est le même que le *pahlava* ou *pahlvi* de la Perse, montrerait que dès le premier siècle de notre ère la transformation phonétique de *parthava* s'était déjà opérée en Irân, quoique la forme *parthicus* reste longtemps la seule connue des auteurs latins. Je dois dire toutefois que M. Noeldeke pense que la forme *pahlava* en persan est d'une époque plus récente (II[e] siècle).

figurent à côté des Shâhi et des Devaputra dans la liste des rois alliés des Gupta. Quant au titre de *Shâhi*, il est également spécial aux souverains d'origine étrangère; le mot est écrit en brahmi sur leurs monnaies : tels sont les Kida (ou Kirda), Kushana Shâhi des IIIe et IVe siècles, dont les monnaies sont frappées au type de Kanishka, et les Shâhi Jabuvla, Khinggila, Toramâna, Mihirakula, etc., des Ve et VIe siècles. (monnaies au type sassanide). Enfin, le titre de *Shâhi* reste employé par la dynastie turque de Kâboul jusqu'à la conquête musulmane en 1027; le mot ne se trouve pas, il est vrai, sur les monnaies que nous possédons de ces princes, mais nous savons par Albirouni qu'ils se donnaient le titre de *Shahiya* (que Kalhana écrit *Çâhi*). Avec le dernier descendant des petits Yue-tchi disparaît toute trace de domination touranienne, pour faire place à l'occupation turque musulmane.

Je reviens au titre de *devaputra*. On ne l'avait constaté jusqu'ici que dans les inscriptions lapidaires des rois Turushka, mais sur aucunes monnaies de l'Inde. Or il existe au British Museum des pièces barbares à légendes bilingues, écrites d'une part en caractères grecs très corrompus qui ne donnent aucun sens, et de l'autre en lettres kharoshthi dont l'ensemble, par la comparaison avec plusieurs exemplaires, forme la titulature : *mahârâyasa râyarâyasa devaputrasa kuyula kara kaphsasa*. Le mot *devaputrasa* est écrit 𐨡𐨅𐨬𐨤𐨂𐨟𐨿𐨪𐨯, et l'emploi de cette épithète sur une monnaie de Kadaphès nous montre bien que ce roi était un Yue-tchi. Cunningham qui a publié ces monnaies en 1892, nomme ce souverain *Kuyula kara kaphsa* et en fait un personnage distinct de Kadphisès et des Kadaphès parce qu'il n'a ni le titre de ΖΑΟΟΥ ni ceux de *Kushan* et de *Yavu* que l'on voit d'ordinaire sur les pièces de ces princes; mais c'est un point qu'il est difficile d'établir quant à présent. En tout cas le fait de l'emploi du titre *devaputra* sur une série de monnaies antérieures à Kanishka est intéressant à signaler. Après Vasushka (nom touranien de

Vasudeva), dont le règne finit vers 150 de notre ère, le mot disparaît pendant deux siècles et on ne le retrouve plus que dans l'inscription de Allahabad. Il est regrettable que Samudra Gupta ne nous ait pas laissé le nom du roi qu'il qualifie ainsi, comme il l'a fait pour d'autres souverains qu'il avait exterminés. Il est possible que le conquérant ait eu en vue les rois kouchans postérieurs ses contemporains, qui régnaient en dehors de l'Inde, à Kâboul et jusqu'à l'Oxus, dont les monnaies d'or ont été récemment publiées.

Un des successeurs de Samudra, le roi Kumâra s'intitule sur une de ses monnaies *devajanita* « engendré par les devas », expression qui est probablement empruntée aux Kouchans, mais qui a été altérée à dessein. Nous la trouvons deux ou trois siècles plus tard, vers l'an 600, sur une monnaie bilingue, décrite bien des fois depuis Prinsep, frappée par un prince non encore identifié qui s'intitule Vâhi tigin, roi du Khorâssân et de l'Arya (ou de l'Erân) d'origine divine, *devajanita*, variante de *devaputra*, c'est la mention la plus récente de ce titre royal.

E. Drouin.

BIBLIOGRAPHIE.

ܠܓܪܡܛܝܩܘܣ ܕܠܫܢܐ ܦܪܣܝܐ كتاب صرف ونحو زبان فارسى. *At the press of the Archbishop of Canterbury's Mission*; Urmi, 1898, in-12, p. 240.

Cette petite grammaire persane, écrite pour les Syriens d'Ourmia et du Kurdistan, est rédigée dans le dialecte néo-syriaque parlé par ces Syriens. L'auteur (le Révérend F. F. Iwing, de la Mission de Canterbury établie à Ourmia), s'est servi pour ce livre de la grammaire de Palmer, et du manuel du capitaine H. Wilberforce Clark; il a fait aussi

quelques emprunts à la *Grammaire persane* de Biberstein Kazimirski.

Les Syriens de la Perse, qui doivent acquérir une certaine connaissance de la langue parlée dans le pays qu'ils habitent, trouveront dans ce manuel un guide à leur portée, d'une étude facile. Les règles de la grammaire sont exposées avec clarté; la prononciation exacte des mots persans est indiquée par une transcription syriaque. La grammaire est suivie de nombreux appendices, utiles pour la conversation et la correspondance : noms des jours, de la semaine, des mois et des saisons; cycle turc des années exprimées par des noms d'animaux; concordance des années de l'Hégire et de l'ère chrétienne; phrases usuelles; formules de politesse, classées suivant le rang des personnes auxquelles on s'adresse; modèles de lettres, contrats, certificats, comptes et partages; valeur des monnaies, poids et mesures; enfin, un lexique des mots néosyriaques avec leurs équivalents en persan.

Cet ouvrage, imprimé à Ourmia avec les types de la Mission anglaise, porte le modeste habit du livre scolaire. Il est peu probable qu'il se répande en Europe, si instructif qu'il soit même pour nos savants; le néosyriaque dans lequel il est écrit l'empêchera de franchir les frontières de la Perse. Cependant il était bon de le faire connaître, ne serait-ce que par sympathie pour les dignes missionnaires qui instruisent et protègent les humbles Syriens émigrés en Perse.

R. Duval.

Chàrâni. — Balance de la loi musulmane ou esprit de la législation islamique, et divergences de ses quatre rites jurisprudentiels; traduit de l'arabe par le Dr Perron. Alger, 1898, P. Fontana et Cie.

Longtemps on a cru, sur la foi de personnes mal informées, que le droit musulman n'était qu'un reflet incohérent de la législation romaine. Aussi accueillait-on avec un sourire de pitié les travaux que de rares orientalistes consacraient

à faire connaître au public européen les dispositions que la loi musulmane avait formulées dans une série de digestes dont le plus ancien remonte au second siècle de l'hégire. Aujourd'hui que les traductions se sont multipliées, tous ceux qui ont quelque compétence en matière juridique reconnaissent que les légistes musulmans ont fait une œuvre sérieuse, pleine de vues élevées, et conforme dans son ensemble aux principes les plus rigoureux de l'équité, et tout cela avec une originalité propre au génie arabe. Certes il y a de nombreux points communs entre le droit romain et le droit musulman, mais il serait étrange qu'il en fût autrement, et l'on ne conçoit pas bien qu'un contrat de vente, par exemple, ne donnât pas lieu à nombre de dispositions identiques en quelque lieu qu'il soit pratiqué, et quelles que soient la race ou la religion des contractants.

En dehors de l'intérêt qui s'attache aux conceptions théoriques du droit musulman, il convient de rappeler le côté pratique de la question. La France surtout, qui a maintenant sous son autorité des millions de musulmans, a besoin de connaître dans son esprit et dans sa forme, toute cette législation dont elle a à surveiller chaque jour l'application. C'est seulement quand elle en aura étudié le mécanisme à fond qu'elle pourra y introduire sans inconvénient tous les perfectionnements compatibles à la fois avec la religion islamique et avec nos propres institutions. Car, s'il est un point que les traductions des ouvrages arabes nous montrent de mieux en mieux, c'est la possibilité de réformer le code musulman sans se heurter à des considérations religieuses, et sans contrevenir à des théories fondamentales de la loi. Il est fâcheux que l'on ait si longtemps négligé ces sortes d'études, car elles nous eussent évité bien des difficultés occasionnées par des mesures prises sans le moindre profit, ni pour nous, ni pour nos administrés indigènes, ou, pour être plus exact, au grand préjudice des uns et des autres.

Toutefois il est juste de reconnaître les efforts que fait le gouvernement général de l'Algérie pour obvier aux inconvé-

nients du système suivi jusqu'à ces dernières années. Le traité de Chàrâni qu'il publie aujourd'hui appartient à une série de travaux du même genre dont l'impression se fait aux frais du Gouvernement, sous la haute direction de M. Berseville qui n'a cessé d'encourager les membres de la commission spéciale instituée à cet effet dans la réalisation du but désintéressé qu'ils poursuivent.

L'ouvrage de Chàrâni, qui a pour titre *La Balance* (*El-Mizân*), a pour objet, ainsi que l'indique ce titre, de peser la valeur des prescriptions légèrement différentes qui se rencontrent chez les auteurs des quatre codes malékite, hanafite, chaféite et hanbalite. Sur chaque point, où les quatre rites orthodoxes sont en désaccord, Chàrâni explique, et surtout apprécie les raisons qui ont déterminé les imams à se prononcer d'une façon différente, et il les trouve dans l'incertitude que présente l'interprétation de certains hadits. Il résulte nettement de la lecture de cet ouvrage que la loi islamique, malgré ses bases essentiellement religieuses, le Coran et le Sonna, est une œuvre en réalité bien humaine et, comme telle, susceptible d'erreurs que d'autres hommes pourront rectifier, à la condition, bien entendu, qu'ils soient, eux aussi, profondément versés dans la connaissance des sources primordiales de la législation. D'ailleurs le seul fait qu'on restait orthodoxe en adoptant des décisions différentes, ou même contradictoires sur un même sujet, était déjà une preuve irréfutable de la théorie indiquée ci-dessus.

La traduction de *La Balance* est l'œuvre du regretté Dr Perron, le premier traducteur de Sidi Khelil. Elle a laissé de côté une partie du texte jugée inutile, et les fragments très nombreux qu'elle reproduit ont été disposés dans un ordre autre que celui suivi par Chàrâni. Mais, grâce au zèle éclairé de son savant éditeur, M. Luciani, les coupures sont partout indiquées en même temps que les pages du texte arabe imprimé, ce qui permet de contrôler sans peine les passages qui paraîtraient obscurs ou douteux. Pour ma part, j'aurais préféré une traduction complète, malgré l'insigni-

fiance, justifiée sans doute aux yeux du D[r] Perron, des passages supprimés. La lecture en eût été rendue peut-être plus ardue, mais les Arabes sont si peu méthodiques dans la composition de leurs ouvrages, que bien souvent une idée neuve ou intéressante se trouve noyée dans un fatras de choses sans importance, qu'on juge inutiles dans leur ensemble, et qu'on supprime en bloc. Ces sortes de traductions ne sont pas faites pour le grand public; elles n'offrent d'intérêt que pour les travailleurs, de sorte qu'il n'y a pas à s'inquiéter de leur aspect plus ou moins rébarbatif. Telle qu'elle est, cependant, la traduction de *La Balance* rendra les plus grands services, et il convient de féliciter chaudement tous ceux qui ont pris une part quelconque à ce travail important.

O. Houdas.

Lao-tze's *Tao-teh-king*, chinese-english with Introduction, translation and notes by D[r] Paul Carus; Chicago, 1898, 345 pages.

C'est un beau livre que vient de donner au public le D[r] Carus, qui s'est révélé depuis peu comme un adepte de la sinologie; on voit qu'il publie *con amore* son philosophe de prédilection. Le luxe typographique y est complet et approprié; nous devons ajouter que le travail y est fait avec grand soin et une recherche constante de l'exactitude.

C'est d'abord une introduction où l'auteur explique, selon ses vues, les doctrines de son héros et rend compte de sa méthode et des études qu'il a faites pour accomplir sa tâche. Il s'est surtout attaché au livre de Stanislas Julien, très savant sans doute, mais que son docte auteur lui-même n'aurait pas tenu pour définitif.

Après l'introduction vient le texte du *Tao-te-king* précédé de la biographie de Lao-tze par Sze-ma-tsien; suit un vocabulaire complet de tous les mots dans l'ordre qu'ils ont dans le texte, avec la transcription et la signification générale. Ce

lexique est suivi de la traduction et de notes justificatives et interprétatives.

Nous donnons volontiers nos éloges, en général, aux connaissances du Dr Carus et à la manière dont il a exécuté son œuvre. Mais il nous serait bien difficile de souscrire à la plupart de ses opinions.

Nous nous bornerons à quelques observations générales de nature à faire comprendre nos réserves.

Pour bien saisir le principe fondamental du Taoïsme, il faut le rapprocher des systèmes brahmaniques. Le *Tao* est l'équivalent du *tad* indou; c'est l'être infini, inconnaissable, et par conséquent indéfinissable et innommable, aussi longtemps qu'il reste renfermé en lui-même, mais qui peut être connu et recevoir un nom dès qu'il se manifeste au dehors, en produisant les êtres particuliers. Ce qui le fait sortir de son essence, c'est, d'après Lao-tze, le désir; d'après les brahmanes, le *kâma*, l'amour, ce qui revient au même. Ce désir ou amour est co-éternel à l'essence *tchang*. C'est ce désir dont il est parlé au premier chapitre du *Tao-te-king*, et nullement celui des hommes; cette dernière supposition rompt la chaîne des idées et introduit dans l'ensemble une notion toute disparate. Il n'y est question que de la définition du *Tao*, le sens l'indique très clairement. « Ayant éternellement le désir », c'est une explication qui ne peut s'appliquer à l'être contingent[1].

Le *Tao* n'est ni la raison, ni la voie, ni la parole, ni aucune notion abstraite[2]: c'est l'entité concrète par excellence, procréatrice de tous les êtres, le principe primordial de toute chose, d'où émanent le ciel et la terre et qui engendre toutes les créatures[3], comme il est dit au premier chapitre. Il n'y

[1] Chap. I, 3. « Dans son état éternel d'absence de désir, on voit, on perçoit sa nature merveilleuse, mystique. En ce qu'il a l'éternel désir on voit son extérieur, son dehors, ce par quoi il est en contact avec les êtres qu'il procrée. » *Tchang wu yü i kien khi miao; Tchang yüen y i kien khi kiao.*

[2] Comment revient-on encore sur un fait aussi bien démontré?

[3] *Tien tu tchi shih, wân wvh tchi mu* « cœli terræ principium, omnium entium mater ».

a qu'un seul mot pour rendre *Tao*, c'est *Tao* lui-même; de même que le *verbum* évangélique ne peut être rendu que par le mot « verbe »; nous n'avons pas de terme qui corresponde à *Tao*. C'est « le principe producteur et régulateur ». Le terme négatif *wuh* n'est pas le « non-être » ou « le vide », mais « l'immatériel, l'imperceptible ».

Au chapitre v on ne peut pas traduire : « Le saint n'a pas de charité; il regarde tous les hommes comme des chiens d'herbe », car rien n'est plus contraire aux principes moraux de Lao-tze. Ce philosophe prêche partout la charité et dit même expressément au chapitre XLIX : « Le saint, plein de sollicitude, étend son affection, son cœur sur tout, et traite tous les hommes comme ses enfants », ce qui, sans doute, n'est pas la même chose que « des chiens d'herbe ».

La négation *fei* n'est pas d'une généralité plus grande que *puh*, c'est la négative avec le verbe « être » sous-entendu; ainsi au chapitre I, *fei chang tao* signifie, de l'aveu général, « n'est pas le *tao* éternel ».

Je n'en dirai pas davantage, mais je ne pouvais parler de ce livre sans présenter ces remarques qui témoignent seulement de divergences d'opinion, bien qu'essentielles pour l'intelligence du Taoïsme.

C. DE HARLEZ.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR M. CLERMONT-GANNEAU [1].

SOMMAIRE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME I (1888)
(avec 21 planches et nombreuses gravures dans le texte).

Inscriptions grecques inédites du Haurân et des régions adjacentes. — Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite. — Les

[1] Paris, E. Leroux; prix des volumes I et II, 25 francs; prix du volume III, souscrit d'avance et à recevoir par livraisons: 20 francs.

noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — Le cippe nabatéen de D'meïr et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides. — Mouches et filets. — Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon. — L'inscription phénicienne de Ma'soub. — Une inscription phénicienne de Tyr. — Une nouvelle dédicace à Baal Marcod. — Un nouveau titulus funéraire de Joppé. — Le temple de Baal Marcod à Deir el-Qal'a, nouvelles inscriptions. — Antiquités et inscriptions inédites de Palmyre. — Mané, Thécel, Pharès et le festin de Balthasar. — Segor, Gomorrhe et Sodome. — Le mot *chillek* «sauver» en phénicien et dans l'arabe vulgaire. — Le sceau d'Abdhadad. — Inscription funéraire de Qalonié (environs de Jérusalem). — Pégase et πήγνυμι. — Beseph-Heç ou Resouf-Houç et Apollon Agyeus. — Quatre noms gréco-phéniciens : I. *Abdsasam* et *Apsasomos*. — II. *Menahem* et *Mnaseas*. — III. *Théròn*. — IV. *Abdçed* et *Apsès*. — La suppression des nasales dans l'écriture cypriote. — Explication d'un passage de l'inscription bilingue de Tamassos. — Une pierre milliaire arabe de Palestine du premier siècle de l'hégire. — Inscription du calife El-Mahdi relatant la construction de la mosquée d'Ascalon en l'an 155 de l'Hégire. — Explication d'un passage du traité conclu entre le sultan Qelâoûn et les Génois. — Le clichage des estampages. — *Cæsar* et le nom punique de l'éléphant. — Esculape et les chiens sacrés. — Une intaille bilingue égypto-araméenne. — Inscription arabe de Bâniâs. — Les seigneurs de Bâniâs et de Soubeîbé. — Le pont de Beîbars à Lidda. — Une borne milliaire à Jérusalem. — Sarcophage de Sidon représentant le mythe de Marsyas. — L'inscription hébraïque de l'acqueduc de Siloé. — Sur une inscription bilingue du Louvre, grecque et palmyrénienne. — Le pèlerinage de Nâseri Khosrau d'Acre à Tibériade : I. Hattin. — II. Les casaux Broet, Damor et Tatura. — III. La légende de 'Aïn el-Baqâr et d'Adam le laboureur. — IV. Nebi Sâleh et Nebi 'Akk. — Erbed et ses tombeaux sacrés. — Légendes et traditions locales de Palestine au moyen âge : I. Le tombeau de la fille de Hoseïn à Tibériade. — II. Roûmé et le tombeau de Juda. — III. Sarâqa et le sépulcre de Benjamin. — IV. Entre Laddjoûn et Sébaste. — V. La citerne de Joseph. — Sur quelques casaux de Terre sainte : I. Seingibis et Caphet. — II. Arthabec, Calodie, Latine, etc. — Nazareth, le mont Se'îr et le Saut du Seigneur. — Deir Fâkhoûr, Bethabara et les tombeaux

de Mo'âdh et de Abou 'Obaîdè. — Mont Gisart et Tell el-Djezer. — Additions et rectifications.

SOMMAIRE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME II (1898) (avec planches et gravures).

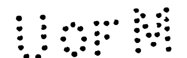
1. Les épimélètes de la source sacrée d'Ephca à Palmyre. — § 2. Un nouveau mois dans le calendrier palmyrénien. — § 3. Les anciens mots arabes Ἀγγαλθαβαειθ et Ἀλεώμ. — § 4. Gemme représentant peut-être le portrait d'un satrape. — § 5. L'inscription minéenne du sarcophage ptolémaïque du Musée du Caire. — § 6. Le *waw* final des noms propres nabatéens : *ou* ou *o* ? — § 7. Inscription gréco-nabatéenne de Medaba (Moabitide). — § 8. Dédicace du dieu arabique (Djerach). — § 9. Autel de Djerach dédié à Némésis. — § 10. Dédicace à Sévère Alexandre et à Julia Mamæa (Djerach). — § 11. Le protocole *ὁ κύριός μου*. — § 12. Inscription grecque de l'église du Saint-Sépulcre (Jérusalem). — § 13. Lychnaria à inscriptions arabes. — § 14. La plante et la ville de Tayibèt el-ism. — § 15. L'inscription de l'atabek Anar. — § 16. Une inscription relative à la légion X Fretensis Gordiana, à 'Ammân. — § 17. Tête de statue archaïque de Mouchrifè. — § 18. Un nouveau cachet israélite archaïque (Yahmolyahou Ma'aseyahou). — § 19. Sceau sassanide au nom de Chahpoûr, intendant général de Yezdegerd II. — § 20. Inscription romaine d'Abila de Lysanias. — § 21. Inscription romaine d'Héliopolis. — § 22. Sceau d'Elamaç, fils de Eichou'. — § 23. Le lychnarion arabe de Djerach. — § 24. La mosaïque de Medaba. — § 25. La géographie médiévale de la Palestine d'après des documents arabes. — § 26. Amulette au nom du dieu Sasm. § 27. L'apothéose de Neteiros. — § 28. Ossuaire d'Afrique, chrétien ou juif? — § 29. Le dieu du Safa. — § 30. Les monnaies phéniciennes de Laodicée de Chanaan. — § 31. Le nom palmyrénien de Taîbol. — § 32. Le mot arabe « mâçia ». — § 33. Le nom palmyréno-grec Bôllas d'après une inscription bilingue. — § 34. La formule chrétienne ΦC XY ΦH ΠN et les lychnaria chrétiens. — § 35. Beitligge et les casaux octroyés par Godefroy de Bouillon aux chanoines de Saint-Sépulcre. — § 36. Les jardins et les irrigations de Petra. — § 37. L'inscription palmyrénienne n° 93. — § 38. Madd ed-deir et le casal de Mondisder. — § 39. Le culte de la déesse Leucothea dans la

IMPRIMERIE NATIONALE.

région de l'Hermon. — § 40. La seconde inscription de Bar-Rekoub. — § 41. L'autel nabatéen de Kanatha. — § 42. Les archers palmyréniens à Coptos. — § 43. Le nom palmyrénien de Bolleha. — § 44. La grande inscription nabatéenne de Pétra. — § 45. L'abstinence du pain dans les rites syriens, païen et chrétien. — § 46. Le sépulcre de Rachel et le tumulus du roi Archelaüs. — § 47. La prise de Jérusalem par les Perses en 614 J.-C. — § 48. La carte de la Palestine d'après la mosaïque de Mâdeba. — § 49. Épitaphes palmyréniennes d'Alep. — § 50. Localités arabes de l'époque des Croisades. — § 51. Le culte de saint Mennas en Mauritanie. — § 52. De Hesbân à Kerak. — § 53. Jethro et le nom nabatéen Ouitro. — § 54. Les Nabatéens dans le pays de Moab : I. L'inscription de Oumm er-Resâs. — II, III, IV : L'inscription de Mâdeba. — § 55. Bacatha, ville épiscopale d'Arabie. — § 56. Les Samaritains de Yabneh. — § 57. Le stratège nabatéen Nakebos. — § 58. La statue du roi nabatéen Rabel I à Pétra. — § 59. Un reliquaire des Croisades. — § 60. Les «cames» ou gîtes d'étape des sultans mamlouks pendant les Croisades. — § 61. Nouvelles observations sur les gouverneurs romains d'Arabie. — § 62. L'ancien dieu arabe Okaisir. — § 63. Inscription grecque de Sarephtha. — § 64. Le plan de l'église du Saint-Sépulcre dessiné par Arculphe au VIIe siècle. — § 65. Cachet israélite archaïque au nom d'Ichmael et de Pedayahou. — § 66. Les tombeaux de David et des rois de Juda et le tunnel-aqueduc de Siloé. — § 67. Une nouvelle inscription phénicienne de Tyr. — § 68. L'ère d'Actium en Phénicie. — § 69. Gadara et la Xe légion Fretensis. — § 70. La basilique de Constantin et la mosquée d'Omar à Jérusalem. — § 71. L'inscription de Nebî Hâroûn et le «dharîh» funéraire des Nabatéens et des Arabes. — § 72. La statue du dieu Obodas, roi de Nabatène. — § 73. Les nouvelles inscriptions nabatéennes de Pétra : I. Inscription d'El-Mer. — II. Inscription n° 1 d'El-Madrâs. — III. Inscription de 'Oneichou, épitrope de la reine Chouqaîlat. — § 74. I. Sur quelques noms propres palmyréniens et nabatéens. — II. Flexion possible des noms propres nabatéens terminés en *ou*. — § 75. Les mots phéniciens *chatt* «année» et *chanôt* «années». — § 76. Nouvelles inscriptions grecques et romaines de Syrie. — § 77. Gadara χρηστομουσῖα. — § 78. Une inscription inconnue du calife 'Abd el-Melik à la Sakhra. — Additions et rectifications.

Le gérant :

RUBENS DUVAL.



JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1899.

LES

PREMIÈRES INVASIONS ARABES

DANS L'AFRIQUE DU NORD

(21-100 H. — 651-718 J.-C.)

PAR

M. CAUDEL.

(SUITE.)

III

Et, d'abord, où habitait-il ?

La Djeziret-el-ʿArab, l'« île des Arabes », étale sa carrure massive entre deux continents : l'Afrique, dont la sépare le fossé profond de la mer Rouge; l'Asie, que le désert de Syrie et le golfe Persique font bien lointaine. Les vents contraires rendent la navigation de la mer Rouge souvent dangereuse; les solitudes du nord sont difficiles à franchir; il faut bien connaître les pistes pour s'y risquer. Le golfe Persique est balayé de brises soudaines qui chavirent les barques et, encore aujourd'hui, le

marin de Mascate n'y aventure son frêle bâtiment qu'après avoir interrogé les quatre coins de l'horizon et consulté les augures ; au sud, l'Océan éploie à l'infini sa surface rutilante de soleil ; nul de ceux qui s'y aventurèrent n'en revint. Ces déserts d'eau ou de sable enferment un autre désert. La presqu'île est un plateau, bordé sur certains côtés de montagnes assez hautes, doucement incliné, en d'autres endroits, vers la mer, bossué en son milieu de massifs montagneux allant, d'une façon générale, en pente du sud vers le nord, des hauteurs de l'Yemen et de l'Oman vers les plaines de Syrie et de Mésopotamie, comme pour déverser de ce côté la population qui l'occupe. Les hommes ont, en effet, suivi cette direction et pris, dès longtemps, contact avec le monde extérieur, sans le beaucoup pénétrer et sans se laisser pénétrer par lui.

Les rois de Hira et de Ghassan ont fait la guerre aux souverains grecs et perses, ou se sont mis à leur solde. Les caravanes des Qoraïchites vont et viennent entre le centre de la péninsule et les villes de Syrie; mais, quand elles retournent chez elles, personne ne les suit, et le monde civilisé devine à peine ce qu'il y a derrière le désert où elles s'enfoncent. Jadis, les Romains avaient tenté une expédition qui, fatiguée de ne rencontrer que des sables et des rocs, battit en retraite. Dans son pays, l'Arabe est loin du monde; il ne craint pas les attaques de l'extérieur et vit à l'aise sur son domaine qui, s'il n'est pas riche, est vaste; aucun souverain

étranger n'a pu l'asservir ; nulle autre race n'a mêlé son sang au sien ; il est bien lui-même et il est indépendant.

Cette homogénéité de la race et la parfaite unité de caractère qui en résulte sollicitent la réflexion. Ce sont des faits uniques à l'époque et dans les contrées qui nous occupent. Regardez à l'Orient, vers la Perse, ou à l'Occident, vers Byzance et les débris de son empire ; longez le littoral de la Méditerranée, d'Alexandrie à Ceuta, et revenez par la côte européenne ; scrutez les vingt civilisations qui grouillent autour du bassin maritime d'où elles tirent leur vie : nulle part vous ne trouvez un peuple qui n'ait été soumis, une nation qui n'ait été meurtrie, une race qui n'ait été croisée, une législation qui n'ait connu l'influence étrangère, une foi qui n'ait été traversée de courants opposés. Partout c'est mélange, enchevêtrement, contradictions, et vous ne discernez que pensées fines peut-être, élevées parfois, mais toujours complexes, tourbillonnant dans des cerveaux bâtards. Tout autour de la mer, les hommes semblent des galets si longtemps roulés par les flots qu'ils ont perdu toute aspérité et que la vague la plus légère les fait glisser les uns sur les autres sans qu'ils s'opposent ou qu'ils s'arrêtent. Fixez-vous en un point du rivage et considérez les gens que vous y trouvez : vous serez bien empêché de dire d'où ils viennent et quels furent leurs pères. Vous ne le saurez qu'après avoir interrogé une histoire qui bégaye et appris que beaucoup d'autres hommes,

venus d'ailleurs, passèrent par ici et y laissèrent des leurs. Votre embarras grandira si vous étudiez les mœurs, car vous y trouverez des réminiscences de pays lointains et la trace profonde de mille influences étrangères. Les lois et les religions vous diront la même chose et vous vous étonnerez en constatant que ce peuple, venu du Nord et mêlé d'éléments hétérogènes, a reçu ses lois de l'Occident et sa religion de l'Orient, que ses codes lui viennent de Rome, sa philosophie d'Athènes, sa foi de Jérusalem, qu'il plaide comme un Latin, raisonne comme un Grec et croit comme un Sémite.

Au fond, ce citoyen qui n'est pas un Romain, ce philosophe qui n'est pas un Grec, ce religieux qui n'est pas un Juif, ne réunit pas les qualités et ne fond pas en un ensemble harmonique les caractères des trois races. Il penche toujours du côté où le sang crie le plus fort; il est plus rhéteur en Grèce, plus mystique en Syrie, plus pratique en Italie. Il sent bien ce qu'il y a d'emprunté et de convenu dans sa civilisation, et entend toujours, au fond de sa conscience nationale endormie, de vieilles traditions qui l'appellent et le reproche d'un passé qu'il a répudié. Cela le trouble; il cherche la vérité dans les discussions et les raisonnements, ou l'oubli dans le silence de la pensée. Il est mal à l'aise dans ses habits d'emprunt, dont il se soucie peu et qu'il troquerait sans remords contre d'autres plus aisés. Il faudra plusieurs siècles pour filtrer le monde occidental, rendre au continent qui a connu Rome quelques vagues et

étroites copies en plusieurs exemplaires de ce qu'il a perdu, et mettre un semblant de vie dans le cadre majestueux de l'ancienne civilisation latino-grecque. Encore, bien souvent, ne sera-ce qu'imitation et sentira-t-on la maladresse du barbare singeant les manières policées, ou la sottise de l'homme nouveau acharné à restituer de vieilles idées et des institutions mortes.

Rome, écrasée, s'est vengée du vainqueur en lui léguant, par dérision, un héritage qui l'embarrassera longtemps. C'est un mal terrible dont le monde occidental du VII[e] siècle souffre et pense périr. Il n'y a plus accord entre les institutions et les sujets, entre les formules et les esprits, entre les dogmes et les croyances. Les gouvernements sont trop compliqués pour des hommes qui sont trop simples, et, pendant longtemps, tout l'effort des hommes tendra à saper à droite et à gauche, au hasard, à grands coups violents et bêtes, dans un appareil administratif qui les effraye; et ils ne s'arrêteront que lorsqu'ils auront substitué à la merveilleuse ordonnance antique le chaos féodal ou l'atonie de la Byzance des derniers jours. Les pensées sont trop vastes pour des esprits trop étroits, et, jusqu'à la Renaissance, les esprits chercheront le sens des lambeaux de manuscrits épargnés par le feu, comme un enfant poursuit la solution d'un rébus. Les dogmes sont trop élevés pour les croyances, qui sont trop naïves, et peu à peu la religion ira en descendant dans une ombre toujours plus épaisse, à travers les

disputes, les schismes et les hérésies, jusqu'au réveil des deux réformes protestante et catholique. A l'heure qui sonne pour nous, le désordre est à son comble, et les corps sociaux ont juste assez de vigueur pour végéter, repliés sur eux-mêmes, suant la fièvre qui les dévore.

Considérez maintenant le peuple qui habite dans la péninsule arabique. Il n'a pas subi d'invasion; on ne lui a jamais imposé de loi ni prêché de foi; il vit, pense et croit comme au premier jour. Sa vie est misérable, mais elle lui convient; il s'y est fait, il la supporte avec patience et même l'aime à tel point qu'il n'en changera que malaisément. Son esprit est borné, peu cultivé, porté vers certains objets qu'il saisit bien et fermé à certaines idées qu'il ne comprend pas, accessible à beaucoup de passions, susceptible de sentiments très divers, peu sensible aux raisonnements, esprit vierge façonné par la vie que mène le corps, poussé tout d'un côté, dans un seul sens, et grandi tout droit sans une déviation. Le corps est agile, l'esprit est vif; le premier répond vite à l'impulsion que communique le second et l'ensemble forme une machine rudimentaire, mais puissante, active, infatigable, qui n'attend qu'un signal pour partir. Si, sans poursuivre notre étude, nous devions chercher quelque part l'explication du succès arabe, ne la trouverions-nous pas dans cet heureux équilibre des facultés physiques et mentales d'un peuple dont la vigueur ne s'est point usée dans de grandes entreprises, dont

l'esprit ne s'est point énervé, débandé en de multiples efforts disproportionnés et contraires?

Les montagnes de l'Arabie ne recèlent pas de sources et leurs ravins ne conduisent à la mer que des torrents intermittents, gonflés par les pluies d'hiver et que dessèchent les premières ardeurs du printemps; sur les hauts plateaux, dans quelques cantons privilégiés, on rencontre des eaux vives perpétuelles, autour desquelles poussent du gazon, des fleurs et quelques arbres fruitiers; mais ces coins sont peu nombreux et bien des Arabes ne les connaissent que par ouï-dire. Le reste du pays n'est que tristesse et désolation. L'ossature des rocs crève le sol de toutes parts et, là où cesse le roc, commence le sable; les herbes sont rares et maigres et le soleil d'été tarit toutes les sources et dessèche tous les pâturages. En certains lieux, la nature, qui ailleurs n'était que revêche, devient horrible; dans les Nefouds, le sable de gros grains rouges semble « une mer de sang et de feu »; dans le Hamma, c'est le mirage qui flotte sans cesse devant les yeux; ailleurs le sol se creuse en abîmes circulaires entre lesquels la caravane ne s'engage qu'avec un guide expert; souvent, le sable lui-même disparaît et la pierre, mise à nu, est si dure que les sabots des bêtes de charge qui y passèrent durant des siècles n'y laissèrent pas de traces. Dans les régions les plus favorisées, la vie est difficile. Le peu d'arbres et d'eaux vives que l'Arabe ait vus sur les hauteurs du Djebel-Gurned le font rêver à des contrées où l'on peut

faire des journées de marche sous un perpétuel ombrage, et où les sources murmurent tout autour du voyageur. Ces contrées, il voudrait bien les voir et y vivre et, pour elles, il quittera sans regret son âpre rocher. L'Arabe n'est point attaché au sol, il ne sait ce qu'est la patrie et il se fixera là où il se trouvera bien. Nouveau caractère qu'il faut remarquer. Les invasions ne reculeront pas et l'envahisseur se fera tuer sur la place, plutôt que de rompre d'une semelle pour rentrer dans l'enfer d'où il est sorti. Son pays d'origine ne sera pour lui ni une base d'opérations, ni une réserve de munitions et de vivres. Il part avec armes et bagages pour ne jamais revenir que lors du pèlerinage, en croyant, qui vient adorer l'Éternel au lieu où il s'est révélé, plus qu'en citoyen qui rentre dans sa patrie.

En montant vers le Nord, l'Arabe arrive à un carrefour d'où partent trois routes: l'une, celle du milieu, va tout droit au septentrion, vers la Syrie, l'Asie Mineure et, plus loin, l'Europe; la seconde, à gauche, tourne vers l'Occident et mène en Afrique; la troisième, à droite, conduit en Mésopotamie : c'est le chemin de l'Asie. Entre ces trois routes, il a le choix; mais, qu'il prenne l'une ou l'autre, jamais elles ne se rencontreront, car chacune d'elles court à une extrémité de l'horizon et nul détour ne la ramène au point de départ. Voilà qui explique la diffusion rapide du peuple arabe et aussi la rapide dislocation de l'Empire qu'il fonda. Si l'autorité centrale, établie vers l'endroit où les trois voies bi-

furquent, s'énerve, les provinces situées aux extrémités évoluent sur elles-mêmes et tranchent le lien factice qui les unissait aux autres parties de la monarchie.

La nature avait fait au peuple de Mohammed une remarquable homogénéité; elle le poussa hors de la péninsule et lui ouvrit sur le monde trois routes également larges et belles. Elle avait aussi puissamment contribué à former son caractère et son esprit.

IV

On s'accorde aujourd'hui pour admettre que la nature influe beaucoup sur le caractère de l'homme, et que ce dernier se moule au sol qui le porte. Quand bien même cette idée serait contestable pour les régions où, comme les nôtres, l'atmosphère clémente, la glèbe généreuse, le ciel tiède laissent à l'être humain tout son ressort et aiguillonnent son activité sans déformer son corps ni déprimer son cerveau, il faudrait la tenir pour vraie en ce qui concerne d'autres contrées moins fortunées, où la nature est dure à l'homme et l'exaspère. L'Arabie est de celles-là.

L'homme y est prisonnier entre le sable et le soleil. S'il lève les yeux vers le ciel, l'astre l'aveugle de ses rayons, et s'il les abaisse vers la terre, sa réverbération lui brûle encore la vue; l'horizon lui-même est embrasé. Il y a dans l'éther un excédent

de lumière; les objets en sont saturés. Elle fait vibrer toutes les teintes et les monte au ton le plus aigu. Aucun corps ne l'absorbe, nul écran ne l'arrête; tout le long du jour elle resplendit et, pour échapper au cauchemar, l'homme n'a d'abri que celui qu'il élève. Sous la toile de la tente, il trouve un étroit carré d'ombre et s'y cantonne jusqu'à ce que la nuit vienne; elle tombe vite et sans transition. Lumière intense, ombre profonde : c'est toute l'âme arabe.

Jamais de teintes dégradées et fondues qui, en caressant l'œil, chatouillent la pensée et font rêver à des tons plus délicats encore, à des transitions plus molles. La lumière cuisante refoule le regard en dedans. Sorti de son désert, l'Arabe a conservé cette vision intérieure qui nous étonnera toujours : son œil, noyé dans l'ombre des cils, qu'épaissit la cavité de l'orbite, s'immobilise et s'endort; les rayons visuels ne passent plus à travers la prunelle indifférente et, seule, la douceur du regard dénonce la pensée intime qu'il contemple. Peu à peu, l'homme se refuse à la vision extérieure; observer lui est une fatigue; suivre deux lignes parallèles, blanches de soleil, devient une souffrance; comparer deux objets lui est presque impossible. Il entr'ouvre seulement les paupières, risque à travers les cils un rapide clin d'œil et reçoit une impression subite, très vive. La nature envahit son entendement d'une attaque brutale, l'enlève d'assaut; elle ne l'enveloppe jamais d'une lente et persuasive caresse, mais le saisit tout

entier. Il ne distingue pas les détails des choses, mais seulement le trait principal, qui efface tous les autres, la teinte fondamentale, qui absorbe le reste; chez lui, vision, conception, intuition sont brusques.

Chacune d'elles refoule davantage l'âme sur elle-même. Tout ce qui est extérieur à l'âme la choque et l'effraye; elle ne trouve de calme et de repos qu'en elle-même; partant, elle ramène tout à elle et se fait le centre de l'univers. Nulle n'est plus concentrée et plus personnelle; nulle n'est moins capable de comprendre le renoncement et de méditer le sacrifice. Toutes ses forces suffisent à peine à la défendre contre les chocs du dehors. Comment pourrait-elle songer à fortifier les autres et où trouverait-elle l'excès de vigueur nécessaire pour concevoir l'abnégation?

Sa sensibilité est constamment froissée par le monde extérieur; elle ne se livre à lui qu'à demi et à regret, et se dérobe vite, car la sensation tourne rapidement à la souffrance; mais elle a beau faire, l'extérieur la domine et s'impose.

Aussi bien n'est-il pas toujours farouche et repoussant; s'il se présente sous un heureux aspect, l'âme s'entr'ouvre et l'admire; elle n'est pas fermée complètement au sentiment de la nature. « Ne croyez-vous pas que les cieux et la terre, dit le Qoran, s'unissent pour publier les louanges de l'Éternel? Les oiseaux, dans les bois, les célèbrent à leur manière. Tous les êtres créés connaissent l'hom-

mage qu'ils lui doivent... Ne voyez-vous pas comme il agite légèrement les nuages, comme il les pousse dans les airs, les rassemble, les entasse? Alors la pluie tombe de leur sein entr'ouvert[1]... »

Mais ces rayonnements sont rares et courts; le plus souvent, l'âme tourne sur elle-même, dans un clair obscur qui la repose de l'éclatante lumière du dehors; elle se nourrit de sa propre substance et rumine de l'ombre.

Une sensibilité à la fois si vive et si soupçonneuse sert une intelligence spéciale des choses. Nous sentons, nous autres, constamment et pleinement; nos yeux restent grands ouverts sur la nature, et tous nos sens recueillent avec avidité les impressions du monde extérieur. Nous les comparons, les analysons sans trêve ni relâche, et, d'observation en comparaison, d'analyse en synthèse, nous arrivons, en éliminant ce qui nous embarrasse et en ajoutant ce qui nous complaît, à composer un tableau, à reproduire un ensemble dont nous imaginons une bonne part, à construire un système du monde dans lequel tout est mesuré et combiné, tout s'emboîte et tout s'enchaîne. Notre intelligence est avide d'ordre, notre sensibilité l'alimente d'impressions précises qu'elle colore de nuances délicates.

L'intelligence arabe est toute différente. Supposez un écran, tantôt inondé de lumière, tantôt plongé

[1] Qoran, XXIV, 41-43.

dans l'obscurité. La lumière, très vive, dévore les ombres, mêle les contours, brouille les plans, étale sur la surface lisse une teinte presque uniforme, éclatante, triomphante et brutale, qui fatigue et fait désirer l'obscurité. L'illumination a été brusque; elle s'éteint soudainement et, à distance, il semble qu'un peu de cette ombre soit passée sur la lumière. L'analyse que peut tenter un esprit éclairé de la sorte, par à-coups, est imparfaite, ses comparaisons sont fragmentaires, les mesures qu'il prend sont approximatives; il n'a eu ni le temps ni la curiosité de fixer les objets; il ne saisit que leur silhouette, et ne va pas chercher, derrière celle-ci, leur vraie nature. Cette intelligence ne discute pas volontiers; elle accepte les impressions que sa sensibilité lui transmet, sans tenter de les ordonner ni de les expliquer. Ces impressions sont profondes, impérieuses et simples; aussi nulle intelligence n'a-t-elle mieux su concevoir l'absolu, l'infini, l'unité. Développée en sens inverse de la nôtre, elle doit faire effort pour tirer d'un ensemble la complexité, comme la nôtre se surmène pour, de la complexité, déduire l'unité. Elle commence par voir simple, tandis que la nôtre voit composé; elle observe un point central, irradié en nébuleuse, tandis que la nôtre circonscrit l'objet avant d'en étudier la nature; elle court d'abord au fait principal, sans souci ni du temps ni de l'espace, tandis que la nôtre ne l'atteint qu'en suivant la série des faits secondaires qui l'ont préparé.

N'allez pas rechercher la raison de cette tournure d'esprit dans une faculté spéciale d'abstraction; nul homme sut moins que l'Arabe détacher, d'un tout, la partie, la qualité de l'objet, l'essence de la nature. Pour abstraire, il faut observer profondément; l'Arabe n'observe qu'à la légère, d'un œil rapide, très clairvoyant, mais très mobile. S'il veut peindre un état qu'il devine sans l'avoir vu, c'est aux images concrètes qu'il fait appel. Veut-il décrire l'égarement des infidèles : « Dieu, dit-il, a imprimé son sceau sur leurs cœurs; leurs *oreilles* et leurs *yeux* sont couverts d'un *voile*[1]. » Veut-il nous représenter le réveil des pécheurs au jour du jugement, il nous les représente « se levant, *tremblants*, de leurs *cercueils*[2] »; et quant aux justes « leurs *fronts* paraîtront rayonnants de gloire, leurs *regards* seront tournés vers le Seigneur. Le *visage* des méchants sera *couvert* des *ombres* de la tristesse[3] ». S'il conseille la justice, il dit : « *Remplissez le boisseau*, *pesez* avec justice[4]... *Pesez* avec une *balance* juste[5]. » L'image concrète vient toujours soutenir la pensée vacillante et comme embarrassée d'elle-même.

Peu de sens imaginatif.

Une telle proposition semble paradoxale. Les Orientaux passèrent toujours chez nous, à juste

[1] Qoran, II, 5-6.
[2] Qoran, XXXIV, 50.
[3] Qoran, LXXV, 22-25.
[4] Qoran, XI, 85.
[5] Qoran, XXVI, 176.

titre, pour avoir une grande imagination. Les fables qu'ils ont inventées ne cessent pas de nous divertir; leur poésie, un peu boursouflée et mignarde, mais souvent puissante et toujours gracieuse, nous émeut; leurs mythes, profonds ou frivoles, ont surpris la foi de nos pères et nous charment encore aujourd'hui. Les Orientaux sont gens d'imagination, les Arabes sont des Orientaux, les Arabes doivent avoir de l'imagination : le syllogisme s'impose. L'historien, perdu dans les récits prolixes ou confus des annalistes, fâché de ne pouvoir, dans la contradiction des faits, découvrir une trame régulière, inscrit au compte de l'imagination ce qui l'embarrasse. C'est aussi simple que peu conforme aux règles de la critique. Les annalistes arabes se défendent mal contre l'accusation; notre auteur moderne, qui a de la lecture, ne manque pas de leur opposer les *Mille et une Nuits*. Allez croire des gens dont le seul ouvrage qui soit vraiment répandu chez nous est un pur produit d'imagination! L'argument est décisif; on s'incline devant lui, et le lecteur reste convaincu que l'Arabe est un imaginatif, et que les annalistes ont vigoureusement mis à profit cette faculté en composant leurs œuvres.

Mais les Orientalistes savent que les *Mille et une Nuits* ne sont pas une œuvre arabe, et voilà l'argument à terre. Avec lui s'évanouissent les conclusions qu'on en tirait. Nous pouvons sans crainte affirmer que, chez ceux qui nous occupent, le sens imaginatif est restreint, presque atrophié. Ils ont

bien l'imagination reproductrice autant que quiconque, ce semble; ils possèdent peu d'imagination créatrice.

L'imagination *reproductrice* réveille et fait vibrer dans notre mémoire une sensation passée; l'imagination *créatrice*, en en suscitant une autre, et en l'unissant à la précédente dans un rythme commun, tire de l'ensemble une harmonie dont l'écho agite d'autres ondes qui vont en s'élargissant. Leur ampleur n'avait jamais frappé nos sens, car jamais elle ne s'était déployée dans la nature; notre esprit seul la conçoit, la goûte, la reproduit à plaisir et la développe autant qu'il peut. C'est l'œuvre du musicien qui, des bruits discordants de la nature, tire des accords rythmés et consonnants.

L'imagination créatrice évoque, à côté du monde réel, un monde possible, plus beau, meilleur, qui flotte à mi-hauteur, presque à portée de la main, et qu'elle pense toujours saisir. La faculté de supposer et de souhaiter le meilleur est la condition du progrès social; celui qui ne la possède pas a bien peu de chances de l'atteindre jamais.

L'imagination créatrice, mise en mouvement, ne s'arrête plus. Elle a supposé des choses possibles : elle va rêver des impossibilités, entasser les hypothèses, échafauder l'invraisemblable sur l'irréel et prendre d'assaut l'idéal. Toujours déçue dans sa recherche, mais jamais lassée, elle rencontre l'art qui la soutient et la console. La faculté de concevoir, de désirer et d'esquisser, sous une forme quelconque,

l'idéal, est la condition du progrès mental. Celui qui ne la possède pas ne pourra ni évoluer, ni renouveler ses destinées.

L'Arabe n'a jamais eu de mythes; jamais il n'a su faire parler la nature, animer l'inanimé, prêter à ce qui l'entourait ses pensées et son langage, faire dialoguer l'herbe avec l'arbuste. Comme tous les primitifs, il a cherché ses dieux dans les choses, mais les choses divinisées sont restées inertes entre ses mains. Il entassa à la Mekke, dans la demeure qu'Abraham avait construite, plus de trois cents débris informes de bois ou de pierre, et attendit qu'ils parlassent et manifestassent leur puissance. Il attendait encore, sans curiosité ni impatience, quand Mohammed détruisit ce grossier panthéon.

L'Arabe ne composa pas de fables : il ne sut pas grouper les traits de caractère épars dans vingt personnes, pour en tirer un type unique, achevé, parfait. Il ne sut pas déterminer, dans les lignes sinueuses que décrivent les actions des hommes, la ligne médiane qu'il faudrait suivre et qui mène sûrement à la vérité.

Il ne connut pas plus l'art que la philosophie. Il enchevêtra des traits rectilignes, secs et froids, inspirés peut-être par le réseau polygonal des gerçures du sol, qu'on voit en certaines régions du désert, et voilà tout ce qu'il put faire en dessin. Sa peinture fut une marqueterie de teintes plates et criardes; il ne connut pas la musique : son étonnement fut grand quand il entendit les accords que les artistes

IMPRIMERIE NATIONALE.

grecs tiraient de leurs instruments et il ne fut jamais tenté de les imiter. Sa poésie est enfantine : elle décrit un objet, un animal, un homme, avec un souci du détail qui nuit à l'impression d'ensemble; elle expose le sentiment, la passion, sans les analyser, et reste prisonnière du temps et de l'espace sans chercher à leur échapper.

La métaphore est brillante et toujours concrète :

La charmante nomade qui repose sous une tente agitée du souffle du zéphir est semblable à la tendre gazelle ou à la perle, objet des vœux du plongeur; lorsqu'elle s'avance, on dirait une nuée éclatante [1].

Souvent elle est poussée si loin qu'elle nous étonne; la traduction trahit la pensée en rendant, dans une avalanche de mots, ce que l'Arabe disait en une courte phrase :

La fatigue des combats, dit quelque part Djerir, a exténué nos coursiers, dont les flancs sont repliés sur eux-mêmes comme les étoffes que le marchand du Hadramaut renferme dans ses ballots.

Elle déborde sur la prose rythmée; le Qoran est composé dans cette prose :

La vie mondaine ressemble à la pluie que nous faisons tomber des nuages pour féconder les plantes. Elles brillent un instant, mais, tout d'un coup desséchées, elles deviennent le jouet des vents [2]. — Celui qui exerce l'aumône par ostentation et qui ne croit pas en Dieu et au jour dernier est

[1] Farazdaq.
[2] Qoran XVIII, 43.

semblable au rocher recouvert d'une légère couche de terre. Une pluie abondante survient et ne laisse que sa dureté [1]. — Les œuvres de l'Infidèle ressemblent à la vapeur qui s'élève dans le désert; le voyageur altéré y court chercher de l'eau et, lorsqu'il s'en est approché, l'illusion a disparu [2]. — Les dieux que vous adorez ne sauraient, dans leur puissance, disposer de la pellicule qui enveloppe le noyau de la datte [3]. — Au moment de la mort, dit Ghazzâli, l'âme (du juste) sort de son enveloppe, comme une goutte d'eau s'échappe d'une outre. Mais, quant au méchant, il est plus difficile de faire sortir son esprit que d'extraire un clou de la laine mouillée [4].

Souvent cet esprit s'élève jusqu'à l'hyperbole et y puise une puissance nouvelle pour décrire l'infini qu'il conçoit si bien : « Dis : si la mer se changeait en encre pour écrire les paroles de Dieu, la mer tarirait avant les paroles de Dieu, quand même nous y ajouterions une autre mer pareille en étendue [5]. » — « Si tous les arbres de la terre se transformaient en *kelams* (plumes pour écrire) et que Dieu ajoutât à la mer sept autres mers d'encre, cela ne suffirait pas pour écrire toutes les paroles de Dieu [6]. »

Toujours revient l'image concrète et toujours s'enfle l'hyperbole, sans que l'esprit puisse se détacher du spectacle de la matière et rendre, autre-

[1] Qoran II, 265.
[2] Qoran XXIV, 39.
[3] Qoran XXXV, 14.
[4] Ghazzâli, *Ad-dourra al fakhira*, p. 5 de la trad.
[5] Qoran XVIII, 109.
[6] Qoran XXXI, 26.

ment que par une comparaison prodigieuse d'invraisemblance, l'infini qu'il contemple.

V

Mais poursuivons l'étude de cette intelligence et voyons comment, précisément, elle fonctionne.

Dans un ensemble, elle saisira d'abord le fait principal, s'y cramponnera, et jugera le reste d'après lui, au lieu de chercher son explication dans le reste.

Nous autres considérons de prime abord le fait important; mais, l'observation à peine terminée, nous nous mettons en quête de la *raison* ou des *raisons* de ce fait. Quelque probant, absorbant, impérieux qu'il soit, nous lui voulons des causes et n'avons de cesse que quand elles sont trouvées. Ces *raisons*, nous ne les découvrons que par *raisonnement*, et nous raisonnons toujours, c'est-à-dire que nous classons les faits, non par rang d'importance, mais par ordre chronologique : le fait antérieur doit forcément déterminer le fait postérieur, et la question principale n'arrive qu'à son tour, déjà éclaircie par tout ce qui l'a précédée. Ce qui suit achève de la rendre nette et l'explique peut-être; si cela ne suffit pas, nous cherchons ailleurs, dans la série d'observations et de raisonnements anciens, la clef de l'énigme actuelle.

L'Arabe a fixé d'abord le fait important; il s'y bute; rien ne l'en détournera plus, qu'une nouvelle impression qui effacera la présente. Ce fait, il le

met en tête de son développement et, derrière lui, il range les autres d'après l'intérêt qu'il leur porte ou d'après l'intensité du choc qu'il en a reçu. C'est un classement définitif; par suite, pas de développement logique ni d'explication satisfaisante. Peu importe ce qui fut avant ou ce qui sera après; le fait est là, en pleine lumière, au milieu de l'ombre qui lui fait repoussoir; c'est bien l'impression brutale, l'idée simple et impérieuse dont je parlais tout à l'heure.

Prenons des exemples. On trouve souvent, dans les annalistes, la phrase suivante « Māt ou qāl... » traduction littérale : « Il mourut, et il dit... », traduction incompréhensible qu'il faut rendre ainsi : « En mourant, (un tel) dit... » Vous comprenez maintenant le travail psychique de l'Arabe. Un tel est mort, voilà le fait considérable qu'il faut aussitôt noter : « Il mourut... » En mourant, un tel prononça quelques paroles bien senties, qui valent la peine d'être rapportées, mais qui, après tout, ne sont que secondaires; nous les notons en second lieu : « ...et il dit ».

Je trouve dans Ibn al Athir (Kamil, page 67 du texte arabe) la phrase suivante : « La population lui (à ʿAbd Allah ibn Sa'ad) demanda la paix moyennant une rançon, et à la condition qu'ils (les Arabes) n'*entreraient* pas dans ce pays et n'y *pénétreraient* pas...,etc ». C'est encore le même raisonnement; l'auteur a fixé d'abord l'idée qui le frappait le plus : moyennant le payement d'une rançon, ses compatriotes *n'entreront* plus dans l'Ifriqīah; puis il a songé

à la façon dont ils envahissaient le pays, à leurs rapides incursions qui s'enfonçaient jusqu'au cœur de la province, et il a ajouté qu'ils ne *pénétreront* pas et cela sous-entend : jamais.

L'aspect de cet esprit nous fait déjà prévoir le langage qu'il emploiera. Des idées simples, puissantes, obsédantes, s'enveloppent de formules brèves, impératives; ces idées ne se pénètrent pas; elles vivent côte à côte, dans la conscience au repos, sans s'éclairer mutuellement, et se présentent à l'entendement, à tour de rôle, toujours de face, sans reflet de l'une sur l'autre. A chaque concept, il faut un nom; à chaque idée, il faut une formule. De là une abondance de mots, un foisonnement de qualificatifs que nos langues ne connaissent pas. Cette richesse peut, il est vrai, s'expliquer, en partie, par l'origine du vocabulaire arabe islamique, composé de termes empruntés à toutes les tribus qui, aux *temps de l'ignorance,* avaient chacune leur idiome particulier. Explication insuffisante : les mots qui font double emploi gisent au fond des dictionnaires et n'en sortent pas; laissez-les de côté, et vous avez encore un vocabulaire d'une richesse inouïe.

C'est que le mot est irréductible, qu'il ne se plie pas volontiers aux fantaisies de la pensée, et que la pensée ne cherche pas, derrière le mot commun, l'acception détournée que telle circonstance exige; c'est que le mot ne *veut* dire qu'une chose et que, pour désigner un autre objet, même très voisin,

presque semblable, il faut forger un autre mot; et cette spécification va si loin que le pluriel veut une forme spéciale, différente du singulier non seulement par l'addition d'un affixe, mais par la brisure de la racine même, qui prend un aspect nouveau, sonne autrement à l'oreille et, par toute son allure, dénote qu'elle indique quelque chose de tout à fait différent de l'objet considéré isolément.

Les qualificatifs sont aussi nombreux et, presque à un degré égal, absolus. Tout au plus, par une modification interne de la racine, par une brisure semblable à celle qu'exige le pluriel, se prêtent-ils à l'idée d'augmentation ou de diminution; mais les points extrêmes de leur translation ne sont pas éloignés et, dès que l'essence qualitative change, ils refusent le service.

C'est encore la même chose pour le verbe : la racine verbale veut se suffire à elle-même; elle demande rarement à des auxiliaires l'inflexion nécessaire pour modifier son sens; elle *s'étire* dans des formes précises, toujours les mêmes pour le même ordre d'idées, se colore dans des *modes*, se nuance dans des *temps*, et parvient à elle seule à exprimer le sens qu'elle désire. Mais, là aussi, malgré la diversité des flexions, les points extrêmes sont encore bien proches et la racine, en se travaillant, n'évoque toujours qu'un concept dont les modifications, prévues d'avance, sont limitées. Le verbe se tourmente en vain : il ne peut, pas plus que le mot, exprimer autre chose que ce qu'il indiquait clairement et précisément au

premier abord. Par suite, une grande abondance de verbes.

La richesse du vocabulaire ne supplée pas à la rigidité de la phrase : une copule, le verbe, le sujet, l'attribut, le complément; une copule, verbe, sujet et complément, ainsi de suite à l'infini; le discours arabe coupe l'idée en petits morceaux, la phrase coupe le discours en petites tranches; les incidentes sont rares, les subordonnées courtes et maladroites; la pensée revient, par une pente naturelle, à la forme affirmative, impérieuse, du discours direct. Pas de nuances, pas de réticences, cela est ou cela n'est pas. Le concept, rapide et absolu, est frappé dans une formule rigide. Si l'Arabe doute, il le dira plus loin, dans une autre phrase très courte, ou bien il aura eu soin de prévenir auparavant : « Un tel a dit cela », à vous de juger s'il a raison[1].

Cette phrase est le cauchemar de ceux d'entre

[1] « Jamais langue ne donna révélation plus complète d'un caractère très primitif et très entier, et ce caractère est en opposition avec le caractère aryen. Point d'analyse, point de nuances; une prédominance extrême de la sensation dans les idées, marquée par la puissance de l'onomatopée, par l'emploi le plus soutenu et, dirai-je, le plus physique, des métaphores dont l'acception abstraite ou idéale n'arrive jamais à se dégager de la matière. Avec cela une puissance de concentration extraordinaire, une sorte d'abstraction matérielle ou intuitive qui ne ressemble pas à la généralisation réfléchie d'où sort le raisonnement; une simplicité brute dans la liaison des idées, attachées, non coordonnées à l'aide de conjonctions continuelles, toujours les mêmes; enfin la constante et énergique préoccupation de la personnalité, le fanatisme du moi si éloigné de la sympathie aryenne pour autrui et pour la nature. » (Renouvier, *Introd. à la phil. analyt. de l'histoire*, p. 436.)

nous qui veulent parler la langue. Nous cherchons toujours, en parlant ou en écrivant, à rendre notre pensée dans tous ses détails, avec tous ses antécédents et ses aboutissements; nous la voulons claire, complète et mesurée; pour la saisir, nous la prenons de loin et décrivons autour d'elle des cercles concentriques sans cesse rétrécis, jusqu'au moment où nous la serrons de si près, qu'elle ne peut échapper. En arabe, ce travail est impossible et nos esprits s'épuisent à la recherche de mots, de tournures, de nuances qui n'existent pas. On a, depuis longtemps, observé que les étrangers qui manient le plus facilement la langue sont des hommes de petite instruction et d'esprit peu cultivé, qui ne vont pas chercher loin leurs idées et disent les mots comme ils les attrapent. Ils s'en tirent en n'employant pas les mots qu'ils connaissent mal, et peuvent toujours dire ce qu'ils veulent, avec un vocabulaire raréfié, dans un idiome dont la phrase rappelle, par sa simplicité, le patois français des nègres de nos colonies.

Observez maintenant que l'arabe est la langue religieuse, que quiconque se convertit la doit connaître, au moins assez pour dire ses prières, et que sa forme vulgaire est si simple que tout homme peut la manier, et vous comprendrez quel merveilleux instrument l'Arabe eut à sa disposition pour assimiler les races conquises.

Tel est l'esprit arabe : aigu, véhément, rigide, il

saisit d'un rapide coup d'œil l'aspect entier des choses, néglige le détail, tout ce qui enveloppe, assouplit, nuance la silhouette principale. L'ombre qui environne l'objet de son attention l'inquiète peu, les causes qui l'ont fait naître lui sont indifférentes, ce qui en résultera plus tard le laisse froid. Il reçoit une secousse plus ou moins violente, sa volonté répond plus ou moins vivement. De réflexion, fort peu; d'abstraction, moins que rien; d'imagination, pas l'ombre; mais une prodigieuse faculté, qui devient presque un sens psychique spécial, de concevoir, derrière l'éclat de la sensation actuelle, une succession d'autres semblables. Action et réaction, tout est là : de même qu'une glace placée en face d'une autre réfléchit indéfiniment sa propre image, l'esprit arabe, en face du monde, conçoit, sans fatigue et sans relâche, l'unité, l'absolu, l'infini[1].

[1] «Si l'on compare les Aryens et les Sémites... on reconnaît bientôt chez les uns un esprit plus abandonné vis-à-vis de la nature, plus expansif et sympathique vis-à-vis des hommes. On trouve chez les autres plus de concentration et de personnalité. L'Aryen a souvent manifesté dans toutes ses branches une vraie tendance au renoncement de soi-même et au dévouement à la chose publique; il a le sentiment de l'Universel et il s'y subordonne, quand le Sémite dominé par des sensations énergiquement individuelles, se fait centre de tout. L'homme de l'expansion a, à la fois, plus d'impétuosité et est capable au besoin de plus de discipline, mais ces qualités se nuisent mutuellement et d'ailleurs chacune à son revers; la discipline peut conduire à la perte de la liberté comme à l'envahissement de celle d'autrui, et l'ardeur sympathique se change volontiers en humeur conquérante et absorbante.» (Renouvier, *Introd. à la phil. analyt. de l'hist*, p. 441.)

VI

La nature ne suffit pas à expliquer une race et un esprit. Elle a pu fortement incliner l'arbrisseau humain dans un sens ou dans l'autre, le nourrir de sucs généreux, ou désssécher et émacier ses fibres: l'arbrisseau n'en monte pas moins, et garde sa structure primitive. L'homme est partout un homme et il conserve son caractère, que les éléments ont peut-être modifié, mais n'ont jamais transformé.

Le caractère arabe est, pour nous, après l'esprit, un nouveau sujet d'étonnement. Lui aussi est poussé tout droit; lui non plus ne connaît pas les nuances: il se développe par détentes brusques, comme l'esprit pense par éclairs subits; il se rue droit devant lui ou tombe à plat, sans un frisson, comme l'esprit court au bout de l'idée, ou se refuse à elle pour dormir.

La passion n'a pas de mesure; elle se déchaîne au hasard, et ne trouve d'obstacle que dans une passion contraire, qui la maîtrise sans l'éteindre. Elle se soucie peu du corps, le mène et le surmène, l'entraîne aux pires aventures, et reste encore entière, indomptable, quand l'enveloppe humaine, usée, refuse le service et tombe. C'est elle qui guide, à travers un désert réputé infranchissable, Khaled et ses hommes; c'est elle qui éveille la jalousie du Prophète au sujet de sa femme Aïcha qui, égarée un soir de marche, est rentrée à la nuit close sous l'escorte d'un guerrier; c'est elle

encore qui fait enterrer vives, à leur naissance, les filles qu'on ne peut nourrir et qu'on ne veut pas vendre. Montée à son plus haut degré, elle ébranle tous les nerfs et les porte à la vibration suprême qui trouble l'harmonie des facultés, obscurcit la raison et détraque tout l'être, et l'on a les trois *khaouaridj* : ʿAbd er Rah'mān ibn Moldjem, el Borak ibn ʿAbd Allah, et ʿAmr ibn Bekr, fanatiques parmi les fanatiques, jureurs de serments atroces, qui parcourent des centaines de milles pour aller poignarder en pleine mosquée, sans espoir d'échapper ensuite à la vengeance de leurs fidèles, les trois hommes dont ils jugent la mort nécessaire au salut de l'Islam[1].

Le caractère que toutes ces passions pétrissent et tourmentent est celui d'un guerrier familier avec toutes les ruses et toutes les perfidies de la lutte, brave et cruel, implacable, avec, parfois, des accès subits de générosité, orgueilleux et insouciant, mais surtout instable et insubordonné.

La vie dans le désert est une lutte perpétuelle contre les éléments et contre les hommes. Il faut défendre le troupeau et le tenir constamment rassemblé, courir au loin après les bêtes égarées qui vaguent peut-être sur le terrain de parcours de la tribu voisine, et défendre à celle-ci l'accès de son propre territoire: vie de fatigues et de dangers, de guet-apens et de razzias, dont les plus longues heures se passent à cheval, et qu'on ne peut comparer, dans notre

[1] Voir, N. Desvergers, 269.

monde moderne, qu'à l'existence que mènent les *cow-boys* au *Far West* américain. Lebid fait dire à son guerrier : « Je veille sans cesse à la défense de ma tribu; un agile coursier porte mes armes. Lors même que j'ai mis pied à terre, sa bride passée autour de mes reins me tient lieu de ceinture. Je m'élance au haut d'une colline pour épier les mouvements de l'ennemi. Ils sont là : un intervalle étroit me sépare de leur troupe, et la poussière qui s'élève autour de moi touche à leurs étendards. Ce poste dangereux, je le garde jusqu'à ce que le soleil, dans sa course, atteigne la nuit obscure, et qu'elle couvre de ses voiles épais les lieux par où nos ennemis pourraient nous attaquer avec avantage. Je guide alors mon cheval vers la plaine...je hâte sa course... la selle s'agite sur ses reins, l'eau coule sur son poitrail, les sangles sont baignées de la sueur écumante dont il est couvert. » — A un pareil métier, le corps se trempe et les sens s'aiguisent. C'est de l'entraînement militaire au premier chef, et tous les hommes sont exercés de la sorte; l'émulation les stimule. Quand l'ennemi approche, tous doivent prendre les armes. Mohammed, dès l'âge de quatorze ans, accompagnait un de ses oncles dans la guerre que firent les Qoraïchites aux Benou-Haouazira. Les circonstances veulent que sans plan préconçu, sans ordre méthodique, les tribus soient admirablement organisées et entraînées pour la guerre,

Le guerrier est très brave, d'une bravoure individuelle qui le pousse sur l'ennemi sans souci d'être ou

non soutenu par son voisin, sans mesures prises ni calculs stratégiques; il aime les combats singuliers qui le mettent en vue, et rarement une bataille s'engage sans qu'un duel de ce genre ne l'ait précédée. Le soldat ne mesure pas son sang; le soin de sa propre vie ne le préoccupe pas; il compte pour rien celle de l'adversaire; il est très cruel, non pas tant par froide méchanceté et barbarie calculée que par emportement ou insouciance. Vainqueur, il n'épargne pas, parce qu'il sait que, vaincu, il n'eût pas été épargné, et sa propre cruauté ne l'émeut pas plus que ne l'aurait étonné celle de son ennemi. ʿAmr, fils de Mondhir, roi de Hira, pour venger la mort de son père Sa'ad, tué par un des Benou Temîm, jette cent de ces derniers dans un brasier. Sergius, gouverneur de Césarée, pris par les soldats d'Abou ʿObaïdah, est enfermé vivant dans une peau de chameau qui, en se resserrant sous l'ardeur du soleil, l'étouffe au milieu des plus cruelles souffrances. Mohammed ibn Abou Bekr, gouverneur de l'Égypte et partisan d'Ali, battu par ʿAmr et prisonnier de Moʿaouiah ibn Khodaïdj, un des généraux qui prirent part à la conquête de l'Ifriqïah, est enfermé, sur l'ordre de ce dernier, dans la peau d'un âne, et brûlé vif. « Lorsqu'Ali fut enterré, on fit comparaître ʿAbd er-Rah'mân ibn Moldjem... (qui l'avait tué avec un poignard empoisonné). Mohammed ibn el-Hanefiyah, el-H'asan et el-H'osaïn, fils de la victime, et son neveu Abd Allah ibn Dja'far réclamèrent le droit de satisfaire eux-mêmes leur vengeance sur l'assassin. ʿAbd Allah lui coupa les

mains et les pieds; il ne broncha pas et ne prononça pas une parole. ʿAbd Allah lui creva encore les yeux; ʿAbd er-Rah'mān lui dit : « Mets donc du kohol aux yeux d'Ali, qui pleurent sur ses joues. » Alors on se mit en devoir de lui couper la langue; il frémit et, à l'observation qu'on lui en fit, répondit : « Ce « n'est pas le supplice qui m'émeut, mais je crains « de rester dans le monde sans pouvoir prononcer le nom du Seigneur [1]. »

Abou'l ʿAbbas es' S'affāh, le premier des Abbassides, rassemble dans un banquet, à Damas, quatre-vingt-dix Omïades, les fait tuer sous ses yeux à coups de fouet et soupe sur leurs corps recouverts de tapis. Koufah voit tour à tour exposées sur sa porte la tête de el Hosaïn devant ʿObaïd Allah ibn Ziad, la tête de ʿObaïd Allah devant Mokhtar, la tête de Mokhtar devant Mosʿab, et celle de Mosʿab devant ʿAbd el Melik. — Le vainqueur veut la victoire complète et ne la voit que dans l'anéantissement du vaincu. Pas de demi-mesures qui laissent la tâche inachevée, pas de transactions qui permettent plus tard à l'adversaire de relever la tête, pas de partage, pas de pitié. Le vaincu n'a d'espoir que dans la vitesse de son cheval qui, au soir de la bataille, constitue, avec ses habits et ses armes, tout son avoir. La fièvre de meurtre saisit toute l'armée; les femmes l'excitent encore. On vit, au combat d'Ohod, les femmes des Qoraïchites se faire des bracelets et des colliers avec les nez et les oreilles des morts, et Hind, femme d'Abou Sofiān,

[1] Abou'l Mahasin, p. 136.

arracher le foie de Hamza et le dévorer. Le Prophète lutta vainement contre ces passions; lui-même, du moins, leur obéit rarement; après Bedr, il fit mettre à mort un prisonnier; c'est le seul fait de ce genre qu'on puisse lui imputer.

Ces hommes sont implacables et ne connaissent pas le pardon. Lorsque Asoued, roi de Hira, songeait à faire grâce aux chefs de l'armée de Ghassan, qu'il avait faits prisonniers, Abou Adina, dans une pièce de vers, lui disait : « L'indulgence est une vertu, mais non entre des égaux; quiconque ose dire le contraire est un menteur. Tu as fait périr ʿAmr et tu voudrais sauver Yezid! Le dessein que tu as conçu serait une source féconde de calamités. *Garde-toi de lâcher une vipère après lui avoir coupé la queue;* si tu es sage, qu'un même sort enveloppe et la queue et la tête! Ils ont tiré l'épée, que l'épée les coupe en morceaux! Si tu leur pardonnes, on ne verra pas dans ta conduite un acte de clémence, mais un trait de pusillanimité. » Le meurtre appelle le meurtre, et l'histoire des tribus roule un fleuve de sang toujours plus large.

De telles colères ne frappent que les puissants. Devant les faibles, elles tombent et font place à une générosité chevaleresque qui ne calcule pas plus que la rage ne raisonnait. Khobaïb, musulman fait prisonnier à Ohod, « avait été acheté par les enfants de Harits ben ʿAmer, qu'il avait tué au combat de Bedr. On l'enchaîna sous la tente, où il dut attendre quelque temps la mort, afin que toute la famille fût rassemblée pour se repaître du spectacle de son

supplice. Un jour qu'il se trouvait seul avec une des filles de Harits, jeune femme mariée depuis peu d'années, il en obtint pour quelques instants un de ces couteaux affilés dont les Arabes se servent pour se raser les cheveux et la barbe. A peine l'avait-il entre les mains, que l'enfant de cette jeune femme entre étourdiment sous la tente et court vers le prisonnier qui le prend dans ses bras. La mère pousse un cri de douleur : Khobaïb avait désormais un otage; mais lui caresse l'enfant et le renvoie vers sa mère en lui disant : « Croyez-vous donc qu'un musulman sache se venger sur des enfants ou sur des femmes?[1] ».

Il fut mis à mort quelques jours après.

L'homme des tribus prise avant tout la sincérité et la loyauté: il est fidèle à la parole donnée; la perfidie l'indigne, la compassion pour les deshérités l'enthousiasme. Dans une telle nature et dans une telle société, l'homme n'a pour protéger sa tête que le frêle tissu de la tente et, pour couvrir sa poitrine, que l'armature légère de son bouclier. L'hospitalité et la franchise deviennent pour lui des vertus premières. Le guerrier de Lebid parle ainsi : « Si l'étranger vient chercher un asile auprès de moi, il se croit transporté tout à coup au milieu de la fertile vallée de Tébala. La mère de famille réduite à la misère établit sa demeure entre les cordes qui soutiennent ma tente; quand les vents de l'hiver se combattent dans la plaine, ses enfants, assis à mon foyer, y trouvent

[1] N. Desvergers, p. 164.

IMPRIMERIE NATIONALE.

une abondante nourriture. » — Vous voyez qu'il n'hésite pas à se vanter. Il est en effet très orgueilleux. Sa race, son nom, ses hauts faits, l'éclat de ses armes, la beauté de son cheval sont pour lui des objets de constante et indomptable fierté. Pour la race et pour le nom, il luttera sans trêve ni merci et, malgré son besoin inné d'indépendance, s'unira à ses parents, marchera avec sa tribu, sans souci de ses intérêts ou de ses penchants personnels. Pour maintenir sa renommée militaire, il courra à de nouvelles aventures, provoquera les plus braves, sans calculer la portée de ses actes. Il émoussera son sabre pour montrer que la trempe en était fine, et crèvera son cheval pour prouver qu'il était bon.

Il aime comme il hait, de toute la puissance de son être, sans réflexion et sans mesure, et son amour s'éteint aussi vite que sa haine s'apaise, pour se porter vers un autre objet qui, à peine étreint, ne lui est plus de rien. Il a pour la femme une passion vive que notre race ne connaît pas et qui a détruit la sienne; amour âpre, brutal parfois, toujours profond, jamais durable, qui, comme les autres sentiments, bouleverse sa nature, la pousse hors d'elle-même, lui fait accomplir des prodiges ou l'abêtit sans retour; passion égoïste qui ne cherche que sa propre satisfaction et ne se soucie pas d'émouvoir l'âme voisine, ni même de la connaître. Et voilà qui nous découvre clairement le grand mal dont cet esprit se meurt. Toujours replié sur

lui-même et dédaigneux des autres, il frôle sans les interroger les pensées de ceux qui l'entourent et se méfie des plus proches et des plus tendres. S'il est un cœur auquel le cœur puisse parler, une pensée à laquelle puisse se confier la pensée, ce sont le cœur et la pensée de la femme qui, à chaque heure du jour, voit, au côté de l'homme, la vie sourire ou menacer, le bien prospérer, les enfants grandir et les ans passer. Ménagère et conseillère, elle entretient le foyer que l'homme défend, relève les courages abattus, adoucit, égaye, rassure l'âme inquiète et abrupte de l'homme. La femme arabe ne fait rien de tout cela, et n'est pas *la femme*. L'époux en a plusieurs qu'il choye quand elles sont jeunes, dédaigne ou rudoye quand elles sont vieilles et qui, d'enfants gâtées deviennent servantes, le jour où, à son réveil, il leur voit un pli fâcheux à la lèvre, le teint fané ou l'œil terne. Le maître reste seul, livré à lui-même, en face des autres hommes privés, eux aussi, du doux contrepoids que fait, dans la société, le monde féminin. Aussi demeura-t-il incomplet et usa-t-il son sang. Toujours à la recherche de nouvelles épouses, il fit, à peine sorti de l'Arabie, entrer dans son harem des femmes de tous les pays et créa un peuple de bâtards, Arabes par la langue et par la religion, mais étrangers aux idées de leurs pères et, comme tous les sangs mêlés, héritiers des défauts des races dont ils étaient issus. Voilà qui fera peut-être comprendre l'affaiblissement rapide de la nation et son irrémédiable impuissance.

La passion de l'Arabe est toujours inconstante, et cette inconstance est peut-être le fond de son caractère. La vie pastorale entretient le perpétuel sautillement de la pensée et la fébrile activité du corps. Corps et pensée sont instables. « Le plus bel endroit du monde est la selle d'un coursier fougueux », a dit le poëte Moutenebbi; et les voilà partis au hasard de leur course, sans plan arrêté, sans rien qui les retienne à ce qu'ils quittent, ni qui les attire où ils vont. Ils n'ont pas le souci du lendemain. Rien, ni dans leurs actes, ni dans leurs pensées, ne dénonce la préoccupation de l'avenir. L'avenir, c'est le passé qu'on voudrait revivre en l'améliorant; sa conception nécessite une liaison d'idées, un enchaînement d'observations poursuivies en aspirations précises, que l'esprit arabe — nous le savons de reste — est peu capable de combiner.On a voulu voir dans le fameux *In Cha'llah* la marque d'un fatalisme absolu; c'est bien plutôt l'indifférence d'une pensée toute au présent, qui, de l'avenir, ne veut rien pressentir, et attend que l'occasion naisse pour agir. L'insouciance de ces gens est encore la même aujourd'hui; ils ne songent pas à amasser en prévision des mauvais jours, mangent leur blé en herbe et se trouvent, quand la bise vient, fort dépourvus, sans capital de réserve qui leur permette d'attendre des temps meilleurs.

Ils sont peut-être encore plus insubordonnés qu'insouciants. Du reste, tout cela se tient, car l'homme qui n'a rien à perdre suit la première impulsion sans

songer à l'avenir, change facilement d'idée et tourne au premier vent. L'insubordination arabe n'a pas besoin d'être démontrée. Il suffit d'avoir lu les fastes de la nation pour être fixé sur elle. L'histoire des Arabes est une longue révolte, sourde ou ouverte, grondante ou apaisée; elle couve toujours et éclate souvent sans but, sans moyens sérieux, sans conséquences appréciables, comme le coup de simoun qui s'élève, rugit, retombe et n'a broyé la dune que pour la changer de place.

Mais en voilà assez sur le caractère arabe. A parler de lui, on se laisse gagner à ses défauts, et l'on se surprend à tourner en cercle dans un sujet inépuisable qui n'a pas d'aboutissement. Il est, en somme, profondément individualiste, et le Prophète de la nation a marqué ce trait avec soin. « Suivez la lumière ou les ténèbres, c'est pour vous que vous travaillez. Vous ne porterez point le fardeau d'autrui[1]. »—« Craignez le jour où une âme ne satisfera point pour une autre, où il n'y aura ni intercession, ni compensation, ni secours à attendre[2]. »

« Chacun aura pour soi ses œuvres, personne ne portera le fardeau d'autrui[3]. » Cet individualisme outrancier contraste vivement avec l'absence du sentiment de la liberté individuelle. Peut-être cela tient-il

[1] Qoran, XVII, 16.
[2] Qoran, II, 45.
[3] Qoran, VI, 163.

à ce que l'homme se détache facilement du monde et s'absorbe volontiers en Dieu; l'avenir qu'il conçoit si malaisément sur cette terre lui apparaît très clair dans l'au-delà, et la religion absorbe toutes ses facultés pensantes.

(*La suite au prochain cahier.*)

LES SANCTUAIRES DU DJEBEL NEFOUSA,

PAR

M. RENÉ BASSET,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER.

L'histoire de l'Afrique septentrionale, transformée par la publication de l'*Histoire des Berbères* de M. de Slane, a subi une modification analogue par la mise en lumière d'écrits historiques composés par les Abadhites[1]. Jusque-là, on n'avait, pour ce qui regarde les guerres, les changements de dynasties, les traités de paix et la description du pays, que les récits des écrivains orthodoxes. Ceux-ci ont présenté d'une façon inexacte et incomplète le mouvement des esprits qui agita le nord de l'Afrique jusqu'au moment où l'orthodoxie triompha, sauf sur quelques points comme le Djebel Nefousa, Djerba et le Mzab, qui devinrent les asiles de l'hétérodoxie et restèrent constamment en rapport avec les communautés de l'Est, dans l'Oman et à Zanzibar. Les origines et les vicissitudes d'un mouvement religieux et politique qui aboutit

[1] Malgré l'opinion d'Ibn Khallikân, d'El Beladsori, etc., qui ont adopté la lecture إِبَاض, j'ai cru préférable de m'en tenir à celle que la tradition a conservée chez les Kharedjites jusque de nos jours et qui est confirmée par un passage d'El Berrâdi, *Kitâb el Djaoudher*, p. 155 : عبد الله بن اباض رضى الله عنه النسبة اليه اباضى بفتح الهمزة. Cf. aussi de Motylinski, *Guerara depuis sa fondation*, Alger, 1885, in-8°, p. 2, n. 2.

à fonder un empire comme celui des Rostemides de Tiharet — il comprit un moment, outre cette ville et ses environs, l'Oued Rir', Ouargla, le Nefzaoua, Gafsa, Gabès, Djerba, le Djebel Nefousa, Tripoli et Sort, — ne peuvent être étudiées que dans les écrits de la secte abadhite, et l'on ne saurait plus faire aujourd'hui l'histoire politique, civile et religieuse de l'Afrique septentrionale, sans avoir recours à ces auteurs, pas plus qu'on ne traiterait des guerres de religion au XVIe siècle en s'en tenant uniquement aux écrivains catholiques. On s'en convaincra en comparant les données fournies par les historiens abadhites avec les tentatives, fort méritoires du reste, faites pour reconstituer l'histoire des Rostemides avec les seules sources sunnites par MM. de Goeje, Fournel et Mercier.

Après M. H. Duveyrier, qui rapporta de son voyage au Sahara un manuscrit d'Ech Chemmâkhi, l'honneur d'avoir signalé l'importance des écrits abadhites[1] revient à M. Masqueray. La *Chronique* d'Abou Zakarya, dont il publia une traduction, œuvre imparfaite sans doute et qui se ressent sur plusieurs points de l'inexpérience de l'auteur, fournit des renseignements importants sur l'histoire de l'imâmat, de la dynastie des Rostemides et du commencement de celle des Fatimites[2]. La valeur de cette chronique, dont il serait désirable de voir publier le texte, s'était répandue jusqu'en Orient; c'est d'elle que l'auteur anonyme du *Kechf el Ghom-*

[1] L'article que M. Percy Badger a consacré aux Abadhites dans un appendice de sa traduction de la chronique de Salil ibn Razik (*History of the imâms and Seyyids of Oman*, Londres, 1871, in-8°, p. 384-389) est composé d'après les écrivains orthodoxes; d'ailleurs il ne traite que des Abadhites orientaux et s'applique surtout à réfuter les erreurs de Palgrave. Le mémoire de M. Brünnow (*Die Charidschiten unter den ersten Omayyaden*, Leiden, 1884, in-8°) ne parle pas des Kharedjites d'Occident.

[2] *Chronique d'Abou Zakarya*, Alger, 1898, in-8°. En ce qui concerne le Mzab, cf. la bibliographie que j'ai donnée dans mon *Étude sur la Zénatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'*, Paris, 1893, in-8°, p. XI-XV.

mah, qui a servi de base à l'histoire des imâms de l'Oman, traduite par Percy Badger, a tiré ce qu'il dit des Abadhites de l'Afrique septentrionale [1]. Un ouvrage capital pour la connaissance de la littérature historique des Kharedjites est celui de M. de Motylinski : *Les livres de la secte abadhite* [2]; outre les textes imprimés ou traduits, comme ceux d'El Berrâdi, d'Ech Chemmâkhi et d'Abou Zakaryâ, il nous fait connaître en détail les ouvrages inédits d'Ibn Saghir, d'Ed Derdjini, un fragment de l'histoire de Djerbah et le tableau de la littérature abadhite, tant en Orient qu'en Occident, tel que l'expose El Berrâdi, dans un écrit qui date du IXe siècle de l'hégire. Un autre service non moins grand, dû à cet érudit, est la publication d'une description du Djebel Nefousa, qu'il fit rédiger en berbère par un indigène de cette contrée [3], contribution précieuse pour la linguistique et la géographie, et dont M. de Motylinski vient de publier la transcription avec une traduction soigneusement annotée [4].

Les Abadhites eux-mêmes, principalement les Mzabites d'Algérie, ont favorisé ce mouvement d'études en publiant, outre un certain nombre de traités religieux ou juridiques, deux ouvrages historiques : le *Kitâb el Djaouâher,* d'Abou'l Qâsim el Berrâdi, très important pour les débuts de la secte kharedjite et les premiers Rostemides [5], et le dictionnaire biographique d'Ech Chemmâkhi [6].

Ce dernier ouvrage se termine par une série d'appendices

[1] Cf. Sachau, *Ueber eine arabische Chronik aus Zanzibar,* dans les *Mittheilungen des Seminars für orientalische Sprachen*, 1re année, fasc. II; Berlin, 1898, in-8°, p. 1-19, 2e année, fasc. II, 1899, p. 47-82.

[2] Alger, 1885, in-8°.

[3] *Relation en temazirt' du Djebel Nefousa*, par Brahim Ou Slimane Chemmâkhi; Alger, 1885, petit in-4°.

[4] *Le Djebel Nefousa*, Paris, 1898-1899, 2 fasc. in-8°.

[5] Le Qaire, 1302, in-8°. Cf. sur ce personnage A. de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 33-36.

[6] *Kitâb es Siar,* le Qaire, 1301, in-8°. Cf., sur Ech Chemmâkhi, Masqueray, *Chronique d'Abou Zakarya*, p. 325-390; de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 37-61.

d'où j'ai extrait le texte que je commente ici. C'est une liste, probablement rédigée au xvi[e] siècle, des endroits vénérés du Djebel Nefousa; une sorte de guide des pèlerins qui s'y rendent pour visiter les oratoires, les sanctuaires, les mosquées et les lieux consacrés par le souvenir d'un saint; or les hétérodoxes en comptent au moins autant que les orthodoxes et les miracles sont tout à fait semblables. Il rappelle, par sa composition, les listes composées au commencement du moyen âge pour les pèlerins chrétiens qui allaient visiter la Palestine : l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, le *De locis sanctis* de Paula et d'Eustochium; la *Relation* d'Arculphe; l'*Itinéraire* de Willibald, etc. On remarquera que, dans cette énumération, un certain nombre d'endroits portent encore le nom d'*église* (كنيسة); il s'agit évidemment d'anciennes églises transformées en mosquées et où une exploration archéologique aurait chance de faire des trouvailles : la tradition rapporte d'ailleurs que les Nefousa étaient chrétiens et aidèrent à la défense de Tripoli contre l'invasion musulmane. Je me suis efforcé de remédier à la sécheresse de l'énumération en rassemblant dans le commentaire les renseignements historiques, géographiques et légendaires que m'ont fournis, outre les historiens orthodoxes, les écrivains abadhites dont je viens de mentionner les œuvres, en particulier Ech Chemmâkhi; je tiens aussi à signaler ce que je dois aux excellents travaux de M. de Motylinski, qu'on trouvera cités presque à chaque page. La chronologie de l'histoire des Rostemides et des gouverneurs du Djebel Nefousa étant encore obscure, j'ai cru utile de donner un tableau synchronique des principaux événements, en prenant pour point de comparaison la chronologie des gouverneurs et des souverains de l'Ifriqyah, et en adoptant pour ces derniers les dates établies par Fournel.

Alger-Mustapha, 27 janvier 1899.

GOUVERNEURS DE L'IFRIQYAH.	IMÂMS DU NEFOUSA.	TIHARET.
Ḥabib b. ʿAbd er Raḥmân, redjeb 138-moḥarrem 140 (décembre 755, janvier 756-mai, juin 757).		
140. Tué par le chef des Ouarfadjdjouma, maître de Qaïrouân.	Abou'l Khaṭṭâb, 140-144 (757-758, 761-762).	
Intérim.	Ṣafar 141 (juin-juillet 758). Il s'empare de Qaïrouân sur les Ouarfadjdjouma.	
	142 (759-760). Il bat à Maghmedas le gouverneur de l'Égypte Moḥammed ibn el Achʿath.	
Moḥammed ibn el Achʿath, 144-148 (761-762, 765-766).		
	Ṣafar 144 (mai-juin 261). Il est vaincu et tué à Taourgha par Moḥammed ibn el Achʿath.	144. Fondation de Tahert par ʿAbd er Raḥmân ben Rostem.
	Abou Ḥâtem el Melzouzi, 144-155 (761-762, 771-772).	
El Aghlab ben Salim, 148-150 (765-766, 767-768).	Prise de Tripoli par les Abadhites.	
Intérim d'El Mokhâriq.		
ʿOmar ibn Hezarmard, 151-154 (768-769, 770-771).	154 (770-771). Abou Ḥâtem, aidé de	

GOUVERNEURS DE L'IFRIQYAH.	IMÂMS DU NEFOUSA.	TIHARET.
	'Abd er Raḥmân ben Rostem, d'Abou Qorrah, etc. assiège 'Omar à Tobnah. Siège de Qaïrouân où 'Omar est tué, 12 de dzou'l ḥidjdjah 154 (23 novembre 771).	
YEZID BEN ḤÂTEM, 154-170 (770-771, 786-787).	155 (771-772). Victoire d'Abou Ḥâtem à Maghmadas sur l'avant-garde de Yezid, 27 rebi' Ier 155 (2 mars 772). Défaite et mort d'Abou Ḥâtem à Djenbi. L'imâmat passe aux Rostemides de Tiharet. Le Nefousa est administré par des gouverneurs nommés ou approuvés par eux.	

GOUVERNEURS DE L'IFRIQYAH.	GOUVERNEURS DU NEFOUSA.	IMÂMS DE TIHARET.
	ES SAMḤ B. ABOU'L KHAṬṬÂB, gouverneur	'ABD ER RAḤMÂN BEN ROSTEM, imâm, 160-168 (776-777, 784-785) (var. 161-162).

GOUVERNEURS DE L'IFRIQYAH.	GOUVERNEURS DU NEFOUSA.	IMÂMS DE TIHARET.
	du Nefousa et de Tripoli.	'Abd el Ouahhâb, imâm, 168-208 (784-785, 823-824). Var. 'Abd el Ouâreth.
Daoud ben Yezid, 170-171 (787-).		
Raouaḥ b. Ḥâtem, 171-174 (787-790).		171 (787). Traité de paix entre 'Abd el Ouahhâb et Raouaḥ.
		Schisme des Nekkarites.
		Tentative d'assassinat sur l'imâm.
		Troubles dans Tiharet.
	Le Djebel Nefousa envoie des secours à l'imâm.	Guerres des Ouaṣilites et des Mo'tazelites contre l'imâm.
Naṣr ben Ḥabib, 174-177 (790-793, 794).		
El Fadhil ben Raouaḥ, 177-178 (793-794, 794-795).		
Harthâmah ben A'yân, 179-183)795-796, 799-800).		
Moḥammed ibn Moqâtil, 183-184 (799-800, 800-801).		

DYNASTIE AGHLABITE.	GOUVERNEURS DU NEFOUSA.	IMÂMS DE TIHARET.
Ibrahim ben El Aghlab, 184-196 (800-801, 811-812).		Séjour de sept ans de l'imâm à Ignaoun dans le Djebel Nefousa.
	196. Les Hoouâra et les Nefousa, commandés par Iyâdh ben Ouahhâb, prennent Tripoli; mais cette ville leur est enlevée par Abou'l 'Abbâs 'Abd Allah.	
		196. 'Abd el Ouahhâb assiège Abou'l 'Abbâs dans Tripoli.
		Traité entre Abou'l 'Abbâs et 'Abd el Ouahhâb.
Abou'l 'Abbâs 'Abd Allah, 196-201 (811-812, 816-817).	A la mort d'Es Samḥ, son fils Khalef est élu par les Nefousa, sauf approbation de l'imâm, qui la refuse.	
	Abou'l Ḥasan Ayoub.	
	Résistance de Khalef.	
		Assassinat de Meimoun, fils de l'imâm, par les Nekkarites.
	Abou 'Obeïdah 'Abd el Ḥamid el Djenaouni.	
Ziadet Allah I, 201-223 (816-817, 837-838).	Révolte de Khalef.	
		El Aflaḥ b. 'Abd el Ouahhâb, imâm, 208-250 (823-824, 871-872).
	221. Khalef est	

DYNASTIE AGHLABITE.	GOUVERNEURS DU NEFOUSA.	IMÂMS DE TIHARET.
Abou 'Iqâl el Aghlab, 223-226 (837-838, 840-841).	battu à Idref par Abou 'Obeïdah et se retire à Temti.	(Règne 60 ans d'après Abou Zakarya, 50 ans d'après Ibn Ṣaghir.)
Abou'l 'Abbâs Moḥammed, 226-242 (840-841, 856-857).	El 'Abbâs ben Ayoub.	239 (853-854). El Aflaḥ brûle El 'Abbasyah, fondée par Abou'l 'Abbâs près de Tiharet, et reçoit de Moḥammed I[er], souverain omayade d'Espagne, la somme de 100,000 dirhems.
Abou Ibrahim Aḥmed, 242-249 (856-857, 863-864).		
Ziadet Allah II, 249-258 (863-864, 864-865).		El Aflaḥ envoie Moḥammed ibn 'Arfa en ambassade au Soudan.
Moḥammed el Gharâniq, 250-241 (864-865, 874-875).		Abou Bekr ben El Aflaḥ, 258 (871-872) (var. 250).
Abou Isḥaq Ibrahim, 261-289 (874-875, 901-902).		Il fait tuer Ibn 'Arfa, ce qui amène une guerre civile dans Tiharet. Abou Bekr est détrôné et ses partisans le remplacent par son frère.

DYNASTIE AGHLABITE.	GOUVERNEURS DU NEFOUSA.	IMÂMS DE TIHARET.
—	—	—
	Abou Dzarr Abân. Gouverne 7 mois. Abou Mansour Elyâs. Guerre contre le fils de Khalef. Celui-ci est vaincu à Rimou et se retire à Djerbah; il est livré à Abou Mansour et mutilé. 266 (879-880). Abou Mansour Elyâs bat à Qasr Hatim El 'Abbâs, fils d'Ahmed ben Touloun.	Abou'l Yaqzhân Mohammed ben El Aflah. Mohammed ben Mesâlah prétend à l'imâmat avec l'aide des Hoouara; les Louata et les Nefousa appuient Abou'l Yaqzhân. Guerre civile de sept ans, pendant lesquels Ibn Mesâlah occupe Tiharet, reprise enfin par Abou'l Yaqzhân.
	El Aflah ben El 'Abbâs. 283 (896-897). Bataille de Manou, gagnée sur les Abadhites par Abou'l 'Abbâs ben Ibrahim. A la suite de cette bataille, El Aflah est déposé et remplacé par son cousin, qui gouverne 3 mois.	Abou Hâtem Yousof ben Mohammed, 281 (894-895). Guerre civile: Yousof est chassé de Tiharet et remplacé par Ya'qoub.
Aboul 'Abbâs	Aflah est rétabli.	Abou Hâtem Yousof est rétabli.

DYNASTIE AGHLABITE.	GOUVERNEURS DU NEFOUSA.	IMÂMS DE TIHARET.
IBRAHIM, 289-290 (901-902, 902-903). ZIADET ALLAH III, 290-297 (902-903, 909-910).		294 (906-907). YA'QOUB BEN AFLAḤ est rétabli.
	ABOU ZAKARYÂ YAḤYA EL IRDJÂNI.	

DYNASTIE FATIMITE.	GOUVERNEURS DU NEFOUSA.	IMÂMS DE TIHARET.
		296 (908-909). Le dâ'i 'Abd Allah détruit la domination des Rostemides à Tiharet. Suivant les uns, Ya'qoub est tué; suivant d'autres, il se retire à Ouargla où il vit avec son fils Abou Solaïmân.
'OBEÏD ALLAH LE MAHDI, 297-322 (909-910, 933-934).	310 (922-923). Première expédition de 'Ali ben Selmân ed Da'i, général fatimite; il est vaincu. Abou Zakaryâ est tué près de Tirekt. 311 (923-924). Prise et destruction d'El Djazirah par Ali ben Selmân.	

تسمية مشاهد الجبل

(Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 598)

اولها مصلى تيجين لعنا يحيى بن سفيان ويقصدون مصلى فوق لالت ومصلى ابى عامر فى انير ومسجده ومصلى عاصم السدراتى فى تيسما فى تيغت حذاء المقبرة ومصلى ابى غلبون فى تمايلت حذاء المسجد ناحية المغرب منه ويقصدون مصلى مادمان الهرطلى وورتيجى فى وادى تمزين وتوريت ان نابرت وغار تنالوتين وتغيرى نغاوين ويقصدون مسجد تغرمت وغار تانوت (p. 599) نسلى ومصلى ام يحيى فى جليمت ومصلى فى وسط الوادى ومصلى تمسجدوين انكباو وكنيسة فرسطا وسبعة مشاهد لابى مرداس وثلاثة فى فرسطا ومسجد سعد بن يونس فى تمصوين ويقصدون مسجد ابى محمد خصيب وسبعة مشاهد فى تنتمزين وفى تملوشايت مسجد توزنزرت ومسجد مى ايسى ويقصدون مسجد جار اغرمان ومصلى افنغان ومشاهد مامد بن يانس سبعة ومصلى ابى عامر فى تصرار ومصلى فى تمالت فى وادى فرسطا وسبعة مشاهد فى تمصمص ويقصدون مصلى ابى خليل وغارة وكنيسة الجزيرة وفى شروس مصلى الذى حذاء العوسج ومصلى اجرب ان تب ومصلى فوق الصخرة ومصلى الثنية الذى فوق جسر اولاد واغلان ومصلى

نسجا وصخرة تسيليتن ومسجد اجلام فى ويغو ومسجد تونين
اندرشل ومسجد ابان فى ويغو ومصلى غزالة ومسجد توفت
وصخرة فى وادى بقالة وكنيسة بغطورة ومصلى ابى بكر الغفسوفى
ومصلى ابى عثمان الدق ويدرج وثلاثة مساجد لابى مهاصر
وكنيسة تنبطين ومصلى لابى الحسن الابدلانى وكنيسة
اغرمينان قدام ابدلان وتيجى تمسبيلان ومصلى زوغ نرجان
ومصلى مصلوكن ومصلى ابى ميمون فى اجيطال ويقصدون
مصلى فى فم غارة ومصلى ابى سليمان الانرى وغار توكيت
وكنيسة تمزدا ويقصدون مصلى فى تنزج عند القبر وسبعة
لابى زيد المزغورتى وسبعة مشاهد لابى عبيدة عبد الحميد
الجناونى ومصلى عمى توزين فى الغابة ومسجد مسراتة وغرغر
تمادر وقيل نبادر ومصلى تكرمين ومصلى تليوين ومصلى غرغر
نوحيان ودار بنى عبد الله (p. 600) ومصلى ابن سعادة وقيل
ابى سعادة ومصلى لابى يحيى بالى ومصلى لابى الخير الزواغى فى
مدر ومسجد تميدال ومصلى عمى طاهر فى اشفى ومصلى اوربر
مغرن فى تارديت ويقصدون مصلى توجين ايضا وكنيسة
توكيت وثلاثة مشاهد لابى الشعثاء السنتوتى[1] ومصلى
تجلوطت ويقصدون مصلى تزروت ومصلى تجدمت ومسجد
اشارن ومصلى ابى اسحاق ويقصدون مصلى ادرف ويقصدون

[1] Correction de النستوتى.

مسجد الديباج ويقصدون مصلى عبد الحميد قدام تغرمين في مطكوداسن ويقصدون مصلى اديرن ومصلى يحيى جنون ومصلى القصر ومصلى تحت القصر ومصلى ام زيد ويقصدون مخرة الوادى ويقصدون مسجد جليزت وكنيسة مسين[1] ويقصدون مسجد حارت بنى انكاسن ومصلى ام جلدين في تونريرت وتوريرت تمسبيلن ويقصدون مصلى حذاء قبر ابى حاتم رحمة الله عليه وعليهم اجمعين وصلى الله على سيدنا محمد وعلى آله وصحبه وسلم

1. *L'oratoire de Tidjin, sous l'invocation de Yaḥya ben Sofyân.*

D'après Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 296-298), Abou Zakarya Yaḥya el Lalouti en Nefousi était un homme instruit et vertueux. Lorsqu'il fit le pèlerinage de la Mecque, il lui arriva des aventures merveilleuses, racontées tout au long par son biographe. On rapporte, comme preuve de sa sobriété, qu'un jour des cheïkhs ayant passé la nuit chez lui, il leur servit beaucoup de viande sans couscous et s'excusa auprès d'eux. Une autre fois, en pareille circonstance, il leur servit uniquement du couscous et de l'huile sans s'excuser. On lui en demanda la raison. Il répondit : « Avec du couscous on n'a pas à s'excuser. » Il eut, entre autres disciples, le cheïkh

[1] Correction de نسيم.

Abou ʿAbd Allah Moḥammed ben Djellidâsen, contemporain de l'imâm rostemide El Aflaḥ, ce qui permet de placer l'existence de Yaḥya vers la fin du IIe siècle de l'hégire (VIIIe-IXe siècle de notre ère).

2. *Un oratoire au-dessus de Lalout.*

Ce nom se trouve écrit tantôt لالت, tantôt لالوت : il désigne un moudiriah de Tripolitaine et aussi son chef-lieu, qui est situé au sommet d'un rocher; il possède une garnison turke et compte environ 1,600 maisons de Berbères abadhites, dont quelques-unes sont creusées sous terre. Au milieu se trouve un quartier comprenant 3,000 magasins où sont serrées les marchandises et les provisions des habitants. Chacun a la clef de son magasin[1]. On y voit trois mosquées : la grande mosquée, qui sert aux habitants du haut quartier; la mosquée neuve, en avant de la mosquée des ʿAzzaba et la mosquée de Sidi Khalifah (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٥-٣٩; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 107).

Un certain nombre de personnages importants de la secte abadhite sont originaires de Lalout : le cheïkh Abou Zakaryâ Yaḥya el Lalouti (cf. n° 1); Abou ʿAbd Allah Moḥammed Djellidâsen el Lalouti en Nefousi, qui était un puits de science et gouverna cette ville sous l'imâm El Aflaḥ (Ech Chemmâkhi,

[1] Cette coutume existe aussi chez les Chaouias de l'Aourâs, et le dépôt se nomme *Guéla'a*, de l'arabe قلعة. Cf. G. Mercier, *Le Chaouia de l'Aurès*, Paris, 1896, in-8°, p. 9, note 2.

Kitâb es Siar, p. 298, 329). — Abou Aḥmed et Moḥammed ben Baṣir, dont le premier récita en une nuit la prière de toute une année (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 296). — Abou'r Rebiʿ Soleïmân ben Haroun el Lalouti, tué à l'âge de 27 ans par les Benou Tidjin (تيجن, var. تيجين) (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 299). — Omm Soḥnoun, une des femmes les plus vertueuses du Djebel, que les cheïkhs venaient visiter par déférence (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 298-299).

3. *L'oratoire d'Abou ʿAmir à Anir (Iner) et sa mosquée.*

On trouve pour l'orthographe de ce nom انر et ينر : Iner est aujourd'hui un qṣar du moudiriah de Foṣaṭo, peuplé moitié d'Arabes et moitié de Berbères; il compte cinquante familles abadhites. Il est situé à l'ouest de Temezda. La mosquée existe encore: elle est entourée d'oliviers (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٢٤; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 94).

Abou ʿAmir et Teṣrâri était un des douze cheïkhs connus pour voir leurs prières exaucées. Il avait épousé Amat el Ouaḥid de Tendemira, femme vertueuse et pieuse qui avait la plus vive aversion pour le mariage. Sa mère convoqua douze cheïkhs pour combattre ses idées; la jeune fille céda à condition qu'on lui permettrait d'épouser celui d'entre eux qu'elle voudrait et elle choisit Abou ʿAmir. Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 209-211) rapporte,

dans la biographie de son mari, qu'elle vit deux fois Satan dans la même journée. Elle portait une charge de bois sur sa tête et le diable lui souffla cette pensée : « Abou ʿAmir mange avec sa femme et ils ont mis ta part dans une marmite. » Elle jeta le fagot pour y ajouter du bois quand elle reconnut que c'était Satan. Il sortit de la charge de bois sous la forme d'un chat qui criait. En arrivant à la maison, elle trouva que tout s'était passé comme le démon le lui avait insinué; elle changea de couleur. Abou ʿAmir reconnut que cela venait du diable; il la prit par la manche et dit : « Ennemi de Dieu, sors d'un corps pur. » De nouveau il sortit de sa manche sous l'apparence d'un chat qui criait et s'en alla par la porte de la maison. Ses deux neveux, fils de sa sœur mariée à Taṣaṣelt, rendirent de grands servires à la secte : Abou Meïmoun et Abou Ḥamzah Louaba; leur oncle Abou ʿAmir prédit leur destinée peu après leur naissance.

Iner produisit aussi deux autres vertueux personnages : Abou Soleïmân el Ineri (voir n° 48) et une femme pieuse nommée Châkirah, disciple d'Omm Yaḥya. Grâce à elle, les copies du *Kitâb el Khalîl eṣ Ṣâliḥ*, dont un exemplaire existait chez un fabricant de Masîn, se répandirent dans le Djebel Nefousa (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 234-235).

4. *L'oratoire de ʿAṣim es Sedrati à Tisema, dans le Tighit, en face du cimetière.*

Tighit est situé au sud-est de Lalout.

'Aṣim es Sedrati était un des « porteurs de la science », délégué par Abou 'Obeïdah Moslem. Lorsque les Ouarfadjdjoumah, commandés par 'Aṣim ben Djemil, puis par son successeur 'Abd el Malik ibn Abi'l Djadan, se furent emparés de Qaïrouân, en 140 de l'hégire (757-758), ils y commirent mille excès, massacrant et torturant les Qoraïchites qui s'y trouvaient, logeant leurs chevaux dans la grande mosquée. Les Abadhites, conduits par l'imâm Abou'l Khaṭṭâb, vinrent de Tripoli combattre pour la défense de la religion, menacée par la barbarie des Ouarfadjdjouma. 'Aṣim es Sedrati faisait partie de cette armée et, suivant Ibn er Raqiq, commandait un corps de 6,000 hommes. Pendant le siège de Qaïrouân il fut empoisonné, au dire d'Abou Zakaryâ, par un melon vendu par les assiégés, l'an 141 de l'hégire (758-759). Mais, suivant Ibn es Sellâm, il aurait péri avec Abou Ḥâtem, successeur d'Abou'l Khaṭṭâb, lors de la défaite des Abadhites du Djebel Nefousa par le gouverneur de l'Ifriqyah, Yezid ben Ḥâtem, le 27 de rebi' Ier 155 (7 mars 772)[1].

[1] Cf. Abou Zakarya, *Chronique*, tr. Masqueray, p. 29-30; Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 128-130, 141; Ibn Khaldoun, *Kitâb el Iber*, Boulaq, 1284 de l'hég., 7 vol. in-8°, t. VI, p. 112; Ibid., *Histoire de l'Afrique et de la Sicile*, éd. et trad. Desvergers, Paris, 1841, in-8°, p. 19 du texte, 54 de la trad.; *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. I, Alger, 1852, in-8°, p. 219-220; En Nouaïri, *ap.* de Slane, *op. laud.*, Ap. p. 373; Ibn 'Adzari, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy, Leyde, 1848-1851, 2 vol. in-8°, t. I, p. 59-60; Ibn el Athir, *Kâmil*, éd. du Qaire, t. V, p. 150-151; Fournel, *Les Berbères*, Paris, 1875-1881, 2 vol. in 8°, t. I, p. 350.

5. *L'oratoire d'Abou Ghalboun à Temailet, en face de la mosquée, du côté de l'Ouest.*

Abou Ghalboun en Nefousi était un homme pieux. Ech Chemmâkhi se contente de dire qu'il récitait le Qorân avec sa fille, qui habitait de l'autre côté de l'oued, et qu'il fut témoin de l'illumination de la nuit d'El Qadr, tellement que, de loin, il distingua un chacal mieux qu'il ne l'aurait fait en plein jour (*Kitâb es Siar*, p. 300).

6. *L'oratoire de Mâdemân el Harṭâli.*

Ce nom est écrit tantôt ماد مان, tantôt مدمان. Ce personnage était contemporain de l'imâm rostemide de Tiharet, ʿAbd el Ouahhâb, fils et successeur de ʿAbd er Raḥmân ibn Rostem (seconde moitié du IIe siècle de l'hégire, VIIIe-IXe siècle de notre ère). Ce prince lui avait confié les fonctions de qâdhi qu'il exerçait dans le Djebel Nefousa. Pour l'éprouver, il lui envoya deux lettres : dans la première, il le destituait; dans la seconde, qui ne devait lui être remise que s'il obéissait à celle-ci, il le rétablissait dans sa charge. Après avoir lu la première, Mâdemân se contenta de dire : « Que Dieu fasse miséricorde à l'imâm qui a reconnu ma faiblesse et mon incapacité à remplir cette charge, et m'a écrit pour me destituer. » Quand on lui eut remis la seconde lettre, il reprit : « Que Dieu fasse miséricorde à l'imâm; il a reconnu

351, 354-356. La traduction fragmentaire d'Ibn el Athir, publiée par la *Revue africaine*, se borne à reproduire (nos 225-226, p. 202 203) une partie des sources citées par Fournel.

que personne ne pouvait me faire quitter ces fonctions. » (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 195-196.)

7. *A Ourti'i, dans le Ouâdi Temzin.*

Le qṣar de Tin Temzin (en nefousi *t'emzin*, طمزين « orge ») est situé dans le moudiriah de Lalout; il possède un vaste bois d'oliviers et une mosquée au sommet d'une montagne. La rivière dont il est question ici est sans doute celle qui sépare le qṣar de Tin n Temzin de celui de Tendemira et qui descend vers la Djefara pour se déverser à Tidji (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٢; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 103-104). C'est le Tamsin de la carte de Petermann.

8. *Tourit n Nabert.*

9. *La caverne de Tenaloutin.*

10. *Tefiri n Faouin.*

Au-dessus du qṣar de Ṭermisa, dans le moudiriah de Forsaṭâ, il existe encore un point abondant en eau, du nom de Tefiri (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ١٧; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 86).

11. *La mosquée de Tagheremt.*

En dialecte du Nefousa, le mot *tar'eremt* est le

diminutif d'*ar'erem* « bourg, ville, qṣar ». La racine √R'RM a fourni également au mzabite : *ar'erem*, اغرم, plur. *ir'ermaoun*, يغرماون ; en ahaggar et en taïtoq : *ar'erem*, ⵎⵔⵖ, plur. *ir'erman*, ⵏⵎⵔⵖ ; à Ghat : *ar'aram*, ⵎⵔⵖ ; en aouelimmiden : *ar'erem*, ⵎⵔⵖ. En zénaga, le *r'* est remplacé par un *i*[1] √IRM *irmi*, يرمي « village », plur. *armoun*, ارمون.

12. *La caverne du puits d'Isli.*

L'auteur désigne sans doute l'endroit appelé *Tin Isli*, qui fait partie du moudiriah de Forsaṭâ où habitaient les B. Ourtizlan, et dont il est question dans la vie du cheïkh Maʿad' (Ech Chemmâkhi, ***Kitâb es** Siar*, p. 422), d'Abou'l ʿAbbâs Aḥmed el Oulili (*ibid.*, p. 426), d'Abou'l ʿAbbâs (*ibid.*, p. 452-453), d'Abou Yaʿqoub Yousof ben Nefâth (*ibid.*, p. 466).

13. *L'oratoire d'Omm Yaḥya à Djelimet.*

Cette Omm Yaḥya eut pour disciple Châkirah d'Iner (cf. nº 3).

14. *L'oratoire au milieu du ouâdi.*

15. *L'oratoire de Temesdjidiouin* (les mosquées : تمسكديوين) *à Kabaou.*

Kabaou est situé dans le district d'El Ḥarabah, moudiriah de Lalout, à l'ouest de Forsaṭâ. C'est aujourd'hui le plus considérable et le plus riche des qṣour de ce moudiriah; les habitants ont la réputa-

[1] Cf. mes *Études sur les dialectes berbères*, Paris, 1894, p. 46.

tion d'hommes instruits et c'est parmi eux qu'on choisit le qâdhi de la province. Il est situé au sommet d'une montagne et entouré de ravins plantés d'oliviers et de figuiers; en face est une mosquée souterraine appelée *Qechqâch*. Le qṣar compte 500 maisons; les borgnes y sont très nombreux et le nombre des hommes y dépasse celui des femmes (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٥; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 105). Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 286-287) mentionne un cheïkh du nom d'Abou Moḥammed Isliten El Kabâoui que l'on consulta sur diverses questions et qui fut disciple d'Abou Haroun Mousa el Djelalimi (cf. *Kitâb es Siar*, p. 307-308).

16. *L'église de Forsaṭâ.*

Forsaṭâ est situé dans le moudiriah de Lalout. On voit encore aujourd'hui une mosquée, peut-être l'église dont il est question ici, au milieu des ruines de l'ancien qṣar, et en avant, vers le sud, le qṣar actuel avec la mosquée de ʿAmmi Yaḥya. Il renferme un quartier spécial, analogue à la *Gueläʿa* des Chaouias de l'Aourâs, dans lequel les habitants déposent, sous la surveillance d'un gardien, le blé, l'orge, le beurre fondu, la laine et ce qu'ils possèdent. La population est d'origine berbère et encore abadhite; ce qṣar est séparé de celui de Tidji par une grande rivière plantée de palmiers (cf. Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٤; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 104-105).

Cet endroit a joui autrefois d'une grande réputation et donné naissance à un certain nombre de personnages célèbres : Abou D'err Ṣaddouq El Forsaṭaï, un des disciples d'Abou Mirdâs (voir n° 17) (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 213-214). Abou'l Qâsim Younès el Forsaṭaï en Nefousi, qui était en relations avec Abou Moḥammed Sa'ad ben Younès de Tidji (voir n° 19) périt à Manou en 283 de l'hégire. Son fils Abou Yaḥya et lui arrivèrent à un haut degré de science et de piété; tous deux, pour leurs affaires commerciales, voyagèrent dans le Soudan où ils reçurent une leçon d'un roi du pays. Celui-ci étant souffrant et affaibli par la crainte de la mort, Abou'l Qâsem lui parla de Dieu, de ses qualités, du paradis, de l'enfer, des promesses et des menaces divines. Mais le nègre le traita de menteur et lui dit : « Si tu étais persuadé de tout ce que tu racontes, tu ne serais pas venu jusqu'à nous, à la recherche des biens de ce monde. » Néanmoins il se convertit et recouvra la santé. Nous voyons par cet exemple et par un autre, que rapporte aussi Ech Chemmâkhi, qu'au IIIe siècle de l'hégire, des communications régulières et des transactions commerciales existaient entre le Djebel Nefousa et le Soudan. Un autre fait nous montre que des relations existaient entre Abadhites de l'Est et Abadhites de l'Ouest. Le fils d'Abou'l Qâsem, Abou Yaḥya, avait étudié à Charous auprès d'Ibn Maṭoûs et d'Abou Haroun. Il fit le pèlerinage avec son père et sa mère, puis une autre fois seul. A cette occasion, lorsqu'il eut

fini les tournées autour de la Kaʿbah, un homme le prit par la main, le tira de la foule et l'interrogea sur le khalife ʿAli. « C'était, dit Abou Yaḥya, qui croyait sans doute avoir affaire à un orthodoxe, le chevalier des Musulmans, l'exterminateur des infidèles, le cousin de l'Envoyé du Maître des Mondes. Il avait des mérites. — Ses défauts sont plus nombreux que ses mérites », dit l'autre; puis il le questionna sur les cheïkhs du Djebel Nefousa, comme quelqu'un qui aurait grandi avec eux. « Il me demanda, continue Abou Yaḥya, des nouvelles d'Abou Maʿrouf. — Il est mort. — C'est une perte qui ne sera pas réparée jusqu'au jour du jugement. » Puis il me ramena à mes compagnons (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 310-312).

17. *Les trois monuments funèbres attribués à Abou Mirdâs.*

Abou Mirdâs Mohâṣir es Sedrati était un des cheïkhs les plus illustres et en même temps des plus détachés du monde. Il dépensa toute sa fortune pour les pauvres, dit le recueil de biographies du Djebel Nefousa (*Siar Nefousa*), qui cite plusieurs traits de sa charité. Il avait à Kahf une mosquée où il adorait Dieu et où l'on montrait encore, au temps d'Ech Chemmâkhi, l'empreinte de son pied. Il était si scrupuleux qu'ayant vu un jour une femme étrangère le visage découvert, il jeûna pendant une année en expiation de cette indiscrétion involontaire. Il était très estimé de l'imâm rostemide ʿAbd el Ouahhâb

auquel il s'attacha, ainsi qu'à Ayoub ben El ʿAbbâs, après le retour du Rostemide à Tiharet, à Abou ʿObeïdah ʿAbd el Ḥamid (voir n° 61) et à El ʿAbbâs ben Ayoub. Son mariage eut lieu dans des conditions particulières. Il consulta à ce sujet un de ses amis et le pria de chercher une femme qui convînt à un homme comme lui. L'ami parcourut tout le Djebel Nefousa et n'en trouva qu'une; encore elle était folle. Il la demanda en mariage, elle consentit; Abou Mirdâs l'accepta, malgré sa folie, parce qu'elle l'avait choisi. Après le mariage, sa maladie disparut, elle devint une des femmes les plus vertueuses, les plus belles, les plus accomplies du Djebel Nefousa. Ceci se passait à l'époque du séjour de ʿAbd el Ouahhâb le Rostemide dans le pays. Abou Mirdâs l'accompagnait chaque vendredi à la mosquée. Un jour il y manqua; l'imâm demanda après lui, on lui répondit : « Il s'est marié. — Abou Mirdâs, dit-il, a goûté à ce à quoi ont goûté les gens (ذاق ابو مرداس ما ذاقت الناس). » Sa biographie a été écrite par Abou'l ʿAbbâs Aḥmed ben Saʿïd ed Derdjini, dans le *Kitâb ṭabaqât el Machâikh* (cf. de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 31). Cf. aussi Abou Zakarya, *Chronique*, traduct. Masqueray, p. 150-151; Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 172-178.

18. *Trois (oratoires) à Forsaṭâ.*

19. *La mosquée de Saʿd ben Younès à Timṣiouin.* Saʿad ben Younès était originaire de Tidji. Son

père Abou Younès Ouasin ben Sa'ïd, gouverneur de Qantrarah, envoya ses deux fils Sa'd et Nefâth étudier près de l'imâm de Tiharet, El Aflaḥ. Celui-ci, à la mort de leur père, nomma Sa'd gouverneur de Qantrarah. Mécontent, Nefâth accusa l'imâm de relâchement, incriminant son goût pour la chasse, l'accusant de porter des vêtements de soie et de prier les éperons aux pieds. Craignant la vengeance de l'imâm, il se retira dans le Djebel Nefousa, où Sa'd le fit surveiller; alors il partit pour l'Orient où ses aventures, la façon dont il confondit les doctrines abbasides, la ruse par laquelle il parvint à se procurer une copie du *Diwân* de Djabir ben Zaïd, qui formait la charge de neuf chameaux, sont le sujet de récits légendaires chez les Abadhites. Sa'd se montra opposé à l'expédition qui se termina par la bataille de Manou, où furent écrasés les Abadhites du Djebel Nefousa, en 283 de l'hégire (896-897)[1]

[1] En 283 de l'hég. (896-897), Ibrahim ben Aḥmed l'Aghlabite, souverain de l'Ifriqyah sous la suzeraineté des Abbasides, voulut conquérir l'Égypte, à ce moment à peu près indépendante, sous l'autorité des Ṭoulounides. Il quitta Raqqadah le 22 de ṣafar (9 avril 896) et, lorsqu'il eut dépassé Gabès, il rencontra à Manou l'armée des Nefousa, qui voulait lui barrer le passage, au milieu de rebi' 1er (commencement de mai 896). Ils furent vaincus, une partie d'entre eux jetés à la mer et massacrés, si bien que les eaux étaient rouges de sang. Le gouverneur du Nefousa était El Aflaḥ ben El 'Abbâs, qui avait, dit-on, déconseillé l'expédition. Il prit la fuite au milieu de la bataille, pendant que les Abadhites se faisaient tuer autour de leur drapeau. Sur 20,000 qu'ils étaient, 12,000 succombèrent, desquels 4,000 hommes du Djebel Nefousa et parmi eux 400 cheïkhs, entre autres Maṭous, Cheïbah, Djona, Meyâl, Ma'bed; 40 furent faits prisonniers; ils furent égorgés de sang-froid ainsi que les autres

(cf. Abou Zakarya, *Chronique*, p. 174-185; Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 214-215). Sa'ad ben Younès serait aussi l'auteur d'un livre mentionné par El Berrâdi dans sa *Risâlah*, mais celui-ci ajoute que personne ne l'a jamais vu (de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 14).

20. *La mosquée d'Abou Moḥammed Khaṣib.*

Abou Moḥammed Khaṣib ben Ibrahim et Timeṣmoṣi était célèbre par son désintéressement et sa piété; lui seul pouvait réduire au silence Abou 'Abd Allah Moḥammed ben Djenoun, le vainqueur de tous les cheïkhs dans les controverses. On raconte que lorsqu'il allait étudier à Lalout sous la direction d'Abou'r Rebi' Solaïmân b. Haroun, il passa à Termoumat, près d'un maître d'école qui lui demanda : « Où vas-tu? — A Lalout, pour étudier. — Que cette recherche est bonne! Le monde n'est que ténèbres; la science est son guide; deux génuflexions d'un savant valent mieux que l'adoration d'un igno-

captifs par Ibrahim, dont la cruauté est affirmée aussi bien par les historiens sunnites que par les Abadhites. Cf. Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 268-272; Abou Zakarya, *Chronique*, p. 194-202 (c'est par erreur que ce chroniqueur dit qu'Ibrahim ben Aḥmed venait de l'Orient et était envoyé par le khalife El Motaouakkel; la bataille eut lieu sous El Mo'tadhid et Ibrahim venait de l'Ouest); Ibn Khaldoun, *Histoire de l'Afrique et de la Sicile*, éd. et tr. Desvergers, p. 56-57 du texte, p. 130-131 de la trad.; En Nouaïri, *ap.* Desvergers, *op. laud.*, p. 131, note 145; Ibn 'Adzari, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. I, p. 123; Fournel, *Les Berbères*, t. I, p. 575-576. Les historiens sunnites ne nomment pas l'endroit où eut lieu la bataille.

rant pendant soixante ans. L'adoration d'un ignorant ressemble à la marche d'un âne de moulin, il tourne et ne fait rien d'extraordinaire. » Sur la fin de sa vie, il tomba dans la misère et envoya un messager faire appel à la générosité des cheïkhs qui habitaient Djâdou. Il fut rencontré par Abou ʿAbd Allah Moḥammed ben Djenoun, son rival, qui lui remit vingt et un dinârs qu'il avait sur lui et l'avertit de s'adresser à lui seul en cas de besoin. Son tombeau fut le théâtre de miracles dont furent témoins deux hommes de Tamlouchaït (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 313-315).

21. *Les sept monuments funéraires à Tintemzin.* تى نتمزين, var. تين طمزين.

Le nom de ce qṣar (cf. n° 7) signifie « celle de l'orge ». On le trouve sous la forme *themzin* ثمزين, en Zouaoua, à Bougie, chez les B. Ḥalima, à l'Ouarsenis, en Haraoua et chez les B. Menacer; la forme *temzin* تمزين, existe au Mzab et en Chelh'a; *timzin* تمزين, à Ouargla, dans les Qṣour, au Djerid, en Ahaggar et en Azger ⵏⵣⵎⵜ; *temzen* تمزن, à Syouah; *timezzin* تمزين, au Touat; *toumzin* تومزين, à Taroudant; *tamozen* تمزن, dans le Guanche de Lanzerote et de Fortaventura; *timez'in* ⵏⵣⵎⵜ, en Taïtoq, et *t'amzin* طمزين, au Djebel Nefousa. En Zouaoua, *thimzin bour'ioul* ثمزين بوغيول « orge d'âne » désigne une sorte de graminée, le *hordeum murinum*.

C'est sans doute de cet endroit qu'était originaire Abou Younès Ouasim en Nefousi et Temzini, qui

reçut de l'imâm le gouvernement de Qantrârah. Il se fit remarquer par sa justice et sa bonne administration (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 195).

22. *A Tamlouchaïṭ la mosquée de Touzenzert.*

Tamlouchaïṭ est un qṣar du moudiriah de Lalout qui a produit un grand nombre de cheïkhs renommés : Abou Haroun et Tamlouchaïṭi, disciple d'Abou Moḥammed Khaṣib ben Ibrahim et Timeṣmoṣi (cf. n° 20) et son fils Abou'r Rebiʿ étaient originaires de ce qṣar (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 301-307); — Abou Yaʿqoub el Badoui, renommé pour sa piété, et que les cheïkhs choisissaient toujours pour faire la prière, habitait Tamlouchaïṭ (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 307); — Abou Moḥammed ʿIsa ben Moḥammed el Melouchaï, dont les prières étaient toujours exaucées. Le *Kitâb es Siar* rapporte qu'il fut nourri par miracle et sauvé d'un lion pendant un voyage en Ifriqyah (*op. laud.*, p. 325-316); — Abou Mousa ʿIsa ben Zeraʿah eṇ Nefousi el Melouchaï : quand il était malade, la santé lui revenait aux heures de la prière, pour qu'il pût s'en acquitter (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 316); — Abou Moḥammed ʿAṭyat Allah el Melouchaï, dont les songes sont célèbres et mentionnés dans les livres : en rêve, il vit le Prophète (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 316); — Une femme nommée Zeïdit, fille de ʿAbd Allah el Melouchâyah, qui, se trouvant un jour avec d'autres femmes occupées à filer de la laine, blâma ses compagnes qui

s'étaient mises à chanter et leur rappela le jugement dernier, le tombeau et la mort, en langage *berbère* mesuré et doux, بكلام بالبربرية له وزن وحلاوة (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 317); — Abou'l Qâsem et Tamlouchaïṭi, si pieux qu'il mourut en faisant des prosternations (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 332); — Abou Naṣr Fatḥ Allah ben Nouḥ el Melouchaï, qui vivait à la fin du VIe siècle de l'hégire, était renommé comme savant et comme prédicateur; il étudia près de son oncle maternel Abou Yaḥya Zakaryâ ben Ibrahim, dont il fit l'oraison funèbre. On voit encore dans le Djebel Nefousa, à l'ouest de Tendemira, moudiriah de Lalout, la mosquée d'Abou Naṣr (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٣; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 103). Il composa plusieurs poèmes : une qaṣidah rimée en noun (*en nounya*) sur les principes de la religion, commentée par Isma'il ben Mousa de Djeiṭal (cf. n° 54); une qaṣidah en ra (*errâyia*) sur la prière, elle n'a pas été commentée; une autre qaṣidah en noun, destinée à réfuter les partisans de la création du Qorân, et d'autres pièces de vers renfermant des exhortations. Ces ouvrages sont mentionnés dans la liste d'El Berrâdi (de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 13), qui cite encore la *Risâlat el Mostarchid*, du même auteur. Quand il avait à juger entre deux parties, il tendait entre elles et lui un rideau depuis la porte pour éviter toute partialité (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 584 589; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 103,

note 2); — Younès Abou'n Nedjâ et Temlouchaïti, chef d'un cercle spirituel; il parcourait matin et soir le Djebel Nefousa avec ses disciples, prêchant, interdisant et permettant; une seule fois, en sept ans, il revint dans son pays. Pendant un séjour d'un an qu'il fit à Ifren, les habitants le mirent à l'épreuve dans un jugement dont il se tira avec honneur (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 555-556).

23. *La mosquée de ʿAmmi ʿIsa.*

24. *On se dirige vers la mosquée de Djar ir'erman.*

25. *A l'oratoire d'Afenfan.*

26. *Aux sept monuments funéraires de Mamed ben Yânes.*

27. *L'oratoire d'Abou ʿAmir, à Teṣrâr.*
Cf. sur Abou ʿAmir le nº 3.

28. *L'oratoire de Tammalet dans le Ouâdi Forṣatâ.*

29. *Les sept monuments funéraires à Timeṣmoṣ.*
Les ruines de Timeṣmoṣ existent encore dans le Djebel Nefousa, moudiriah de Lalout.

30. *On se rend à l'oratoire et à la grotte d'Abou Khalil.*

Il s'agit sans doute d'Abou Khalil ed Dercheli qui

enseignait à Derchel et eut deux disciples célèbres : Abou D'err Abân ben Ouasim el Ouighoui, qui fut gouverneur du Djebel Nefousa, et Ibn Mounisah (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 216-218).

31. *A l'église d'El Djezirah.*

C'est cette ville contre laquelle les Ketâmah, c'est-à-dire les Fatimites, dirigèrent leurs attaques alors qu'Abou Zakaryâ Yaḥya el Irdjâni était gouverneur du Djebel Nefousa. Cet événement arriva en l'an 310 de l'hégire (922-923). ʿObeïd Allah envoya une armée commandée par ʿAli ben Selmân ed Dâʿi, lequel fut repoussé et dut s'enfuir à Tripoli. A l'aide de nouveaux renforts envoyés par le Mahdi ʿObeïd Allah, il reprit l'offensive et vint assiéger les Abadhites dans la ville de Djazirah (la Nefousa d'Ibn ʿAdzari). Abou Zakaryâ Yaḥya fut tué aux environs de Tirekt, et, malgré sa résistance, la ville fut emportée de vive force le 17 de chaʿbân 312 (30 novembre 923). La citadelle fut rasée, les femmes et les enfants emmenés en captivité (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 243; Ibn ʿAdzari, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. I, p. 192, qui appelle Abou Baṭṭah « le chef du Nefousa »; Wüstenfeld, *Geschichte der Fatimiden-Chalifen*, p. 61-62[1]; Fournel, *Les Berbères*, t. II, p. 144-145; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*[2], t. I, p. 327). Les fortifications de la ville furent relevées plus tard

[1] Göttingen, 1881, in-8°.
[2] Paris, 1888-1891, 3 vol. in-8°.

pour la mettre en état de se défendre contre les entreprises de Yaḥya ibn Ghanya, le Mayorquin (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar,* p. 547); mais cette précaution ne paraît pas avoir empêché l'Almoravide de s'emparer du Djebel Nefousa et d'y faire reconnaître son autorité, car nous voyons qu'entre 601 de l'hégire (1204-1205) et 603 (1206-1207), le khalife almohade En Nâṣer envoya son frère, le sid Abou Isḥaq à la poursuite de ses ennemis chassés de l'Ifriqyah; il poussa au delà de Tripoli, passa au fil de l'épée les tribus des B. Demmer, des Matmata et du Djebel Nefousa, et ramena de Souaïqah des B. Matkoud les chefs de cette peuplade qu'il présenta à Tunis à En Nâṣer (Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 248; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 222; Ez Zerkechi, *Tarikh ed daoulataïn*[1], p. 12-13). En 606 (1209-1210), le Djebel Nefousa fut le théâtre d'une sanglante bataille entre Abou Moḥammed b. Ḥafṣida et Yaḥya ibn Ghanyah : celui-ci ayant été vaincu, les Nefousa qu'il tenait sous sa domination se soulevèrent et rejetèrent son autorité (Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber,* t. VI, p. 196, 279; *Histoire des Berbères*, t. II, p. 101, 290; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. II, p. 233).

32. *A Charous, l'oratoire qui est devant le buisson d'épines.*

Suivant El Bekri, c'était au XIe siècle la métropole

[1] Tunis, 1289 de l'hég., in-8°. *Recueil de notices*, Constantine, t. XXIX, p. 22.

du Djebel Nefousa, renseignement confirmé par Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 273); c'était une belle ville, grande et très peuplée, à cinq journées de marche de Tripoli. Il n'existait à cette époque aucune *djâmiʿ* dans cette ville, non plus que dans les bourgs voisins, car, d'après les renseignements erronés d'El Bekri, les Abadhites n'avaient jamais pu s'accorder sur le choix d'un imâm (El Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, texte arabe, p. 9[1]; traduction française[2], p. 25-26). Charous est cependant cité par Ibn Ḥaouqal (*Viæ et regna*[3], p. 67) comme siège d'un *minbar*. De même El Edrisi (*Description de l'Afrique et de l'Espagne*[4], p. 105 du texte, 123-124 de la traduction) fait de Charous une des deux villes du Djebel Nefousa possédant un *minbar*, il parle avec éloge de ses eaux courantes, de son raisin et de son pain. L'auteur anonyme (*Description de l'Afrique*[5], p. 21) appelle à tort cette ville Sarous; tout ce qu'il dit à ce propos sur le Djebel Nefousa n'est qu'un assemblage de calomnies propagées par les ennemis des Abadhites. Il avait dû cependant exister un certain relâchement dans les mœurs, car Ech Chemmâkhi nous parle d'un salon à boire (مجلس للخمر) qui existait dans la banlieue (محص), à six milles de Charous, la mère des cités (ام القرى) du Djebel Nefousa.

[1] Éd. de Slane, Alger, 1857, in-8°.
[2] Paris, 1859, in-8°.
[3] Éd. de Goeje, Leyde, 1873, in-8°.
[4] Éd. et trad. Dozy et de Goeje, Leyde, 1866, in-8°.
[5] Éd. A. von Kremer, Vienne, 1852, in-8°.

Abou ʿAmr Meïmoun, informé de ce scandale, alla briser les vases à boire et refusa 400 dinârs que les amateurs de vin lui offraient pour qu'il fermât les yeux (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 273). Il est probable que la tentative avait dû réussir avec d'autres. Ses habitants avaient la réputation de ne pas mentir (Ech Chemmâkhi, *op. laud.*, p. 226), mais ils n'étaient pas toujours très hospitaliers, témoin l'aventure d'Abou Yaḥya ben Abou'l Qâsem el Forsaṭâi qui, étant venu à Charous pour y habiter, ne trouva pas à se loger malgré la grandeur de la ville (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 310). De nos jours, Charous n'est plus qu'une grande ruine, près de la rivière de Berresof, dans le moudiriah de Forsaṭo; on y voit encore la mosquée d'Abou Maʿrouf (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٠; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 100 et note 2).

C'était la résidence du célèbre Maṭous ben Hâroun, qui la quitta de crainte d'éprouver quelque dommage lors de la guerre qu'elle soutint contre Tendemira (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 260). Quelque temps après, il surgit des hostilités qui durèrent sept ans, sous le gouvernement d'Abou'ch Chaʿtha ibn el Baghṭouryah, entre cette ville et Ouighou, au IVe siècle de l'hégire (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 327). — De cette ville étaient originaires Abou ʿAbd Allah Moḥammed ben Djenaoun ech Charousi, renommé pour son mérite et aussi pour son avidité (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 323-325); —

Abou Solaïmân Yaḥya ben Maṭous ech Charousi en Nefousi, qui avait été instruit par son père et gouverna Charous : sa science et le mérite de ses décisions juridiques le rendirent célèbre dans le pays (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 276, 329).

33. *L'oratoire d'Adjrab en Tab.*

34. *L'oratoire au-dessus de la roche.*

35. *L'oratoire du col qui est au-dessus de la chaussée des Oulâd Ouaghlân.*

De nos jours, le mot *Aghlân* est le nom indigène par lequel on désigne les Mzabites.

36. *L'oratoire de Nesdja.*

37. *La pierre de Tasiliten.*

38. *La mosquée d'Adjelmâm à Ouir'ou.*

Cette mosquée existait déjà avant le XVI[e] siècle; une partie des cheïkhs de la ville s'y réunissait autour d'un cheïkh de Charous (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 326). Ouighou est un qṣar situé dans le moudiriah de Lalout et qui porte aujourd'hui le nom de Qṣar des At Maḥmoud; il est au sommet d'une montagne, compte environ 150 maisons peuplées moitié de Berbères, moitié d'Arabes, et possède une grande mosquée (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٤; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 106 et note 2).

De Ouighou étaient originaires Mahdi en Nefousi el Ouighoui, dont la biographie a été écrite par Ed Derdjini dans le *Kitâb eț Țabaqât* (de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 31). Il était de ceux dont la science et la vertu émerveillèrent l'imâm rostemide ʿAbd el Ouahhâb, lorsqu'il se rendit à Tiharet avec plusieurs cheïkhs du Djebel Nefousa, au moment où la guerre avait éclaté entre les Abadhites de cette ville et les Ouașiliens qui avaient adopté les doctrines des Motazélites. Mahdi prit part à la lutte comme habile controversiste, mais toutes ses qualités de dialecticien ne l'empêchèrent pas d'avoir avec son cousin Faradj une contestation dont l'émir ʿAbd el Ouahhâb fut pris pour juge. En 196 de l'hégire (811-812), les Hoouâra et les Nefousa, profitant de la révolte de la garnison de Tripoli contre le gouverneur aghlabite ʿAbd Allah ben Ibrahim ben El Aghlab, s'emparèrent de cette ville, sous la conduite d'un chef qu'Ibn Khaldoun appelle Iyâdh ben Ouahb, et la détruisirent de fond en comble. Mais ʿAbd Allah revint avec des forces plus considérables qui écrasèrent les Berbères et reprit Tripoli qu'il fortifia. A la nouvelle de la défaite des Abadhites, l'imâm ʿAbd el Ouahhâb vint de Tiharet mettre le siège devant la ville, qui fut vaillamment défendue. Le siège traîna en longueur, peut-être par la trahison de quelques-uns des Abadhites de la suite de l'imâm. Mahdi, qui avait pris les armes, fut tué dans une sortie où les assiégés eurent le dessus. Des prodiges signalèrent sa mort : un oiseau parla pour

l'annoncer à ses compagnons. De plus, sa tête coupée par les ennemis conserva sa connaissance : quand on disait à côté d'elle « les Musulmans (les Abadhites) sont en fuite », on voyait son visage exprimer du dépit et se contracter; mais si l'on disait « ce sont les Noirs (les 'Abbasides) qui fuient », elle manifestait sa joie (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 170-172; Abou Zakarya, *Chronique*, p. 87-89, 96-100, 103-104, 116-121, 126-127; Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Iber*, t. VI, p. 121, 141; *Histoire de l'Afrique et de la Sicile*, p. 35-36 du texte, 93-94 de la traduction; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 243, 277; Ibn al Athir, *Kâmil*, t. VI, p. 109; Fournel, *Les Berbères*, t. I, p. 460-471; Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I, p. 270). — Abou Ma'rouf Omar[1] ben Djouâd el Ouighoui, cité comme une autorité dans les questions difficiles; il était contemporain d'Abou Manṣour Elyâs et fut le maître d'un célèbre jurisconsulte (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 263-265). — Abou Yousof Ḥadjdjadj el Ouighoui, homme vertueux marié à deux femmes entre lesquelles il montra toujours la plus grande équité. Ech Chemmâkhi cite quelques traits de sa bonté envers sa servante (*Kitâb es Siar*, p. 218-219). — Deux hommes du nom d'Abou 'Abd Allah, tous deux gouverneurs de Ouighou; sous le second, éclata une guerre qui dura sept ans entre les habi-

[1] Il est appelé *Ouidrân* par Ed Derdjini. Cf. de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 31.

tants de ce qṣar et ceux de Charous (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 326-327).

39. *La mosquée de Tounin in Derchel.*

Derchel est située près de Ouighou. Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 170) nomme cette mosquée تنين ان دركل, et raconte qu'il s'y tenait des séances où figuraient entre autres le mufti Abou Naṣr et Temeṣmoṣi et Nifâth b. Naṣr, qui se plaisait à proposer des questions que les autres ne comprenaient pas, jusqu'au moment où il fut battu par Mahdi el Ouighoui en Nefousi (cf. n° 38) et ʿAmrous. Dans un autre passage (*Kitâb es Siar*, p. 216), il l'appelle Derchel, درشل. C'est de là qu'était originaire Abou Khalîl Sâl ed Dercheli, maître d'Abou Dzarr Abân qui devint plus tard gouverneur du Djebel Nefousa. Cet Abou Khalil avait un grand renom de science. Son fils ayant été tué, on lui amena le meurtrier en intercédant pour lui, mais il le tua et justifia sa conduite (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 211-213). De Derkel était aussi originaire Abou Ṣâliḥ Yasin ed Derkeli en Nefousi, disciple d'Abou Khalil Sâl, connu comme controversiste (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 275-276).

40. *La mosquée d'Abân à Ouighou.*

La biographie d'Abou Dzarr Abân ben Ouasim el Ouighoui a été donnée par Ed Derdjini, *Kitâb eṭ Ṭabaqât* (cf. de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 31). Il fut gouverneur du Nefousa pour le

compte de l'imâm rostemide de Tiharet, El Aflaḥ, fils de ʿAbd el Ouahhâb. Il était favorisé du don des miracles. Ainsi un chacal l'ayant mordu dans son jardin, il invoqua Dieu contre lui; immédiatement après, l'animal enfla et creva[1]. Il était déjà grand quand il commença à s'adonner à l'étude : ce fut par dépit de voir les gens qui venaient le visiter pendant une maladie s'inquiéter à peine de lui et causer longuement avec son frère Ṣâliḥ. Une fois rétabli, il se remit avec ardeur à l'étude; il passait la journée à son travail à Ouighou et, la nuit, descendait à Derchel suivre les leçons d'Abou Khalil ed Dercheli (cf. n° 29). Le *Kitâb es Siar* rapporte divers exemples de son application. Il eut des difficultés avec Abou ʿObeïdah, gouverneur du Djebel Nefousa, ou, suivant d'autres, avec son successeur El ʿAbbâs ben Ayoub. A la suite d'une dispute où on lui avait donné tort, il entra chez lui, en sortit avec ses armes et fixa El ʿAbbâs : « Pourquoi me regardes-tu, demanda celui-ci ? — Es-tu un rayon de soleil pour que je ne te regarde pas, répliqua Abou Dzarr. — De qui as-tu reçu cette opinion ? dit El ʿAbbâs. — De celui qui nous a imposé ton gouvernement (c'est-à-

[1] Cf. l'axiome لحوم العلماء مسمومة فمن شمها مرض ومن اكلها مات (Tachkupru-Zâdeh, *Chaqâïq en No'mânyah*, en marge du *Ouafayât el Aʿyân*, d'Ibn Khallikân; Boulaq, 1299 de l'hég., 2 vol. in-4°, t. I, p. 123) et le commentaire qu'en a donné Es Soyouti, (*Anis el Djalis*, Constantinople, 1311 de l'hég., in-8°, p. 113). Cf. aussi un passage des *Mille et une Nuits* (éd. du Caire, 4 vol. in-8°, 1302 de l'hégire, t. I, p. 212) : فلا تغتبه لان الغيبة مذمومة ولحوم الصالحين مسمومة.

dire de l'imâm El Aflaḥ). » Les assistants se rangèrent alors à son avis. Quand il fut nommé gouverneur du Djebel Nefousa en remplacement d'El ʿAbbâs, il demanda à Dieu de ne pas exercer ces fonctions plus de sept jours, sinon plus de sept mois, sinon plus de sept ans. Il resta en charge moins de sept mois (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 215-218).

41. *L'oratoire de Ghazâlah.*

C'était une esclave noire, venue du Soudan, qui se convertit dès qu'elle entendit réciter le *Qorân*. Chaque nuit, après son travail de la journée, elle faisait vingt milles et plus pour assister aux réunions pieuses chez ʿAbd Allah Moḥammed ben el Kheir à Tin Ourziref. Déjà, au temps d'Ech Chemmâkhi, son oratoire, situé dans une caverne, était célèbre (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 218).

42. *La mosquée de Tououft.*

Peut-être faut-il voir dans ce mot le nom des B. Itououeft, célèbre tribu berbère.

43. *Une roche dans le vallon de Beggâlah.*

Le qṣar de Beggâlah existe encore de nos jours dans le Djebel Nefousa, moudiriah de Lalout, au sud de Djeridjin. Une moitié de la population est arabe, l'autre berbère : ce qṣar renferme 110 maisons et une mosquée; ses habitants possèdent des oliviers et du bétail (Brahim en Nefousi, *Relation du*

Djebel Nefousa, p. ٣٢; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 102).

44. *L'église de Boghtourah.*

On trouve la forme بقطورة à côté de la forme بغطورة (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 235-236). De cet endroit étaient originaires : Abou'l Qâsem Sedrat ben El Ḥasin el Boghṭouri en Nefousi, contemporain d'Abou Mohâṣir el Ifaṭmâni (voir n° 47) avec qui il était lié. Il étudia à Ouighou auprès d'Abou Dzarr Abân. On cite de lui un trait de fanatisme. Un homme de Temenkert étant venu l'inviter, il partit avec lui. En route, ils rencontrèrent un juif à qui le Temenkerti rendit son salut. Abou'l Qâsem lui adressa des reproches et le quitta. Sur la fin de sa vie, il se remaria à une méchante femme qui exerça sa patience. Il mourut, dit-on, à 150 ans et aurait eu 120 ans à l'époque de la bataille de Manou à laquelle son fils assista (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 201, 235-236). — Abou ʿAbd Allah el Boghṭouri, homme de bien, savant et craignant Dieu; les biographes ne citent de lui qu'une anecdote insignifiante, sur une querelle qu'il eût avec sa femme à propos d'un esclave vendu par lui (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 328). — Abou Yaʿqoub el Boghṭouri, homme d'une générosité éprouvée. Un jour, revenant de la mosquée en temps de famine, il trouva à sa porte vingt-cinq hommes de Demmer, à chacun desquels il distribua une poignée de farine mélangée d'eau. L'un d'eux, devenu

plus tard gouverneur de Gabès, disait n'avoir jamais rien mangé de plus exquis que cette poignée de farine. « Si Abou Ya'qoub acceptait de moi la fortune, ajoutait-il, je l'enrichirais, lui et sa postérité. » Étant tombé malade chez Abou Mousa 'Isa ben Zora'ah et Temlouchaïti, il se fit transporter chez lui; sa fin et sa place en paradis lui furent annoncées par une femme d'Ouighou, Asyah, qui était venue le voir (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar,* p. 330-331). — Moqrim ben Moḥammed El Boghṭouri, célèbre pour sa science, écrivit la biographie des cheïkhs qui l'avaient précédé dans le Djebel Nefousa; il est aussi l'auteur d'ouvrages de droit. Son ouvrage historique fut terminé dans les derniers jours de rebi' II 599 (janvier 1203) à Djenaoun. Il avait été le disciple d'Abou Yaḥya Taoufiq el Djenaouni (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar,* p. 548).

45. *L'oratoire d'Abou Bekr el Ghafsoufi.*

C'était un homme pieux, mais on cite de lui un trait de casuistique assez curieux. Quand il attachait son âne près d'une récolte, il tournait la tête de l'animal du côté opposé. Si on lui disait ensuite : « Ton âne va endommager la récolte », il répondait : « J'ai tourné sa tête de l'autre côté; par la permission de Dieu, il ne se tournera pas vers la récolte » (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar,* p. 332).

46. *L'oratoire d'Abou 'Othmân ed Dadjdji Ou Idraḥ.*

Dadjdji, ou plus exactement Daggi, est situé

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans le moudiriah de Lalout, au fond d'une gorge et au pied d'une montagne au sommet de laquelle il existe encore de grandes ruines, une mosquée et un moulin à huile. Le qṣar, habité par des Malekites, ne compte plus aujourd'hui que dix maisons (Brahim en Nefousi, *Relation du Djebel Nefousa*, p. ٣٠-٣١; de Motylinski, *Le Djebel Nefousa*, p. 101). L'oratoire d'Abou ʿOthmân était déjà connu au temps d'Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 209). Sa vie fut écrite par Ed Derdjini dans le *Kitâb eṭ Ṭabaqât* (cf. de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 21), et reproduite par Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 205-209). Il était doué du don des miracles : son aventure avec un chacal, qui lui donna une leçon de générosité, est racontée par le *Siar* berbère du Djebel Nefousa, d'où elle a passé chez Ed Derdjini et, de là, chez Ech Chemmâkhi; elle a été traduite en français d'après le texte berbère par M. de Motylinski (*Le Djebel Nefousa*, p. 101, note 2). On raconte aussi que, le pays étant en proie à la sécheresse, Abou ʿOthmân possédait un verger dont les branches se flétrirent et les feuilles et les fruits tombèrent. Sa femme dit à son fils : « Va trouver ton père et dis-lui de demander à Dieu d'arroser notre verger. » Quand le cheïkh vit l'enfant s'avancer vers lui, il lui dit avant que l'autre n'eût parlé : « Ta mère t'a envoyé pour que je demande à Dieu d'arroser notre verger. — Oui, répondit-il. » Alors Abou ʿOthmân pria le Très-Haut qui envoya sur son verger un nuage qui l'arrosa : il prospéra et reverdit. Il est vrai que ce miracle

ne dura pas. Une nuit qu'Abou ʿOthman était à prier dans son oratoire, des voleurs arrivèrent et le frappèrent simultanément, mais leurs coups n'atteignirent qu'eux-mêmes et le lendemain on les trouva morts. Quand il partit en pèlerinage, il abandonna son troupeau dans la montagne et, à son retour, il le trouva intact, sans que les voleurs ou les chacals y eussent causé du dommage. Sa sainteté ne le préservait pas de la colère : à la suite d'une légère dispute avec des femmes, il invoqua Dieu contre elles; 299 se noyèrent dans un torrent; il n'en échappa qu'une. Les cheïkhs blâmèrent Abou ʿOthmân qui, en punition, jeûna pendant un an. Il était contemporain de l'émir rostemide El Aflaḥ et était très lié avec le cheïkh Abou'l Mohâṣer (voir n° 47), qu'il visitait souvent. Sa fille Menzou eut aussi des aventures extraordinaires. Il mourut étouffé sous un éboulement, dans une caverne où il allait chercher de l'argile; suivant d'autres, on le trouva mort sur le chemin tandis qu'il allait porter à manger aux moissonneurs; il avait écrit son testament sur la poussière, mais le vent effaça les lettres.

Daggi donna naissance aussi à Chibath en Nefousi qui portait le drapeau des Abadhites à la bataille de Manou (283), où succomba l'élite des cheïkhs du Djebel Nefousa (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 266-267).

47. *Les trois mosquées d'Abou Mohâṣer.*

La vie d'Abou Mohâṣer Mousa el Ifaṭmâni ben

Djaʿfar Es Sedrati est donnée par Ed Derdjini dans le *Kitâb eṭ Ṭabaqât* (cf. de Motylinski, *Les livres de la secte abadhite*, p. 198-202), et reproduite par Ech Chemmâkhi (*Kitâb es Siar*, p. 198-202). C'était un personnage très dévôt et très scrupuleux, comme le montre la discussion qu'il eut avec son ami ʿAmrous ben Fatḥ à propos de l'ablution avec le sable en place d'eau, un jour qu'ils étaient dans le désert. On raconte qu'il fit sept fois le pèlerinage, monté sur la même ânesse. A chaque départ et à chaque retour il priait dans un oratoire, et sa monture répondait à son invocation par un braiment. Un jour qu'il partait pour la Mekke, il trouva sur sa route une gazelle qui venait de mettre bas et qui allaitait son faon. Elle s'enfuit à sa vue, mais il lui dit : « Reviens, pauvre bête, je suis Mousa ben Djaʿfar. » La gazelle revint et il ajouta : « Tu as mis bas sur le chemin et les gens pourraient te nuire. » Alors il prit le faon, le porta à quelque distance de la route et le lui laissa. On cite de lui d'autres traits qui rappellent saint François d'Assise, et son intimité avec les animaux, dont il était compris plus que des gens. Sa générosité envers tous, hommes et bêtes, était proverbiale.

48. *L'église de Tin Beṭin.*

Tin Beṭin est mentionné dans la vie d'Abou Zakaryâ Yaḥya ben Abou'l Kheir el Djenaouni (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 536).

49. *L'oratoire d'Abou'l Ḥasan el Abdilâni.*

On trouve, à côté de ابدلان, la forme ابديلان (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 241).

50. *L'église d'Ar'erem en Imân devant Abdilân.*

Dans le *Kitâb es Siar* d'Ech Chemmâkhi, ce nom est écrit اغرم اينان et اغرميمان (p. 178, 251, 252). La première variante a pour elle l'autorité de Yaḥya ben Abou'l ʿIzz. C'est là que se réfugièrent deux cheïkhs célèbres du Nefousa, plus pieux que courageux, Abou Zakaryâ et Taoukiti (voir n° 57) et Abou Mohâṣer (voir n° 47), qui avaient accompagné l'imâm El ʿAbbâs dans une expédition contre les B. Ifren. L'éclat des épées, dirent-ils, les avait fait déserter : انما رجعنا من اجل لمع السيوف (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 198-199).

51. *Tidji n Msabilen.*

52. *L'oratoire de Zoughah n Irdjân.*

Zoughah el Irdjânyah était une sainte née dans le bourg d'Irdjân, d'où étaient originaires les personnages suivants : le qâdhi Abou Zakaryâ Yaḥya el Irdjâni, qui fut gouverneur du Djebel Nefousa. Il était célèbre pour son désintéressement. A la naissance d'un fils, les Juifs lui ayant offert un présent de quarante dinârs, il le refusa. Ils le quittèrent, étonnés de trouver un pays dont le gouverneur ne convoitait pas les richesses des gens. A deux reprises, il eut à repousser les attaques des Ketâmah du premier khalife fatimite, le Mahdi ʿObeïd Allah (voir

p. 31), et fut tué près de Tirekt par un des siens, originaire, dit-on, de Tin Bekr; mais il ne voulut pas le nommer pour épargner à son fils le fardeau de la vengeance (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 243-244); — Abou'l Kheir el Irdjâni, contemporain de l'imâm ʿAbd el Ouahhâb, fut en controverse à Forsaṭâ avec Abou Moḥammed el Kabâoui et Abou Yaḥya el Forsaṭâï (Ech Chemmâkhi, *Kitâb es Siar*, p. 163).

(*La suite au prochain cahier.*)

SIX CHANSONS ARABES
EN DIALECTE MAGHRÉBIN,

PUBLIÉES, TRADUITES ET ANNOTÉES

PAR

M. C. SONNECK.

Je suis heureux de pouvoir placer sous les yeux des lecteurs du *Journal asiatique* quelques extraits d'un important recueil de poésies populaires arabes en dialecte maghrebin que je compte, s'il plaît à Dieu, publier prochainement.

Les Arabes du Maghreb, descendants de ces guerriers dont chacun était un poète, gardiens des traditions de leurs aïeux, ont hérité de leur âme poétique et de leur tempérament versificateur : tout est pour eux matière à rimer; leurs productions sont innombrables.

Sans entrer ici dans une étude détaillée des différents genres de la poésie arabe africaine, je puis dire cependant qu'on y constate, comme dans la population, deux divisions principales : d'une part, les œuvres des citadins, imitation de celles des Maures bannis d'Espagne; d'autre part, les chants des Bédouins, procédant des poètes de l'Arabie classique. Cette dernière catégorie est de beaucoup la plus intéressante : alors que les pastiches des Maures africains, enfermés dans le cercle étroit de leurs modèles, tombent vite dans la monotonie, on voit au contraire le Bédouin proclamer la grandeur de Dieu et la gloire de son Prophète, célébrer les vertus des saints de l'Islam, chanter ses amours

et les exploits de sa tribu, s'enthousiasmer au souvenir d'une chasse ou d'un combat, décrire en connaisseur les beautés de sa dame ou celles de son cheval, peindre en maître les tableaux de la nature et, maniant avec aisance la satire et l'épigramme, tantôt grave, tantôt badin, toujours poète, rendre avec variété et souvent avec un grand bonheur d'expression tous les sentiments de son âme mobile. Aussi est-ce à cette branche que j'ai fait la plus large part.

Les limites dans lesquelles j'ai dû me renfermer, sous peine d'abuser de l'hospitalité qui m'est offerte, ne me permettant pas d'exposer dans cet article tous les résultats de mes recherches[1], — ils feront l'objet d'études d'ensemble, — je n'ai introduit dans les notes des morceaux donnés ici que les éclaircissements les plus indispensables et quelques renseignements sur les faits intéressants à divers titres que j'y ai relevés.

J'ai, dans la traduction, serré le texte d'aussi près que je l'ai pu; c'est un mot-à-mot auquel je n'ai fait que quelques additions pour préciser ou compléter certaines idées. Ce procédé, auquel on peut reprocher un peu de sécheresse, a par contre l'avantage de montrer la pensée de l'auteur dépouillée de tout enjolivement trompeur et de permettre une appréciation plus exacte des sentiments qu'il a voulu exprimer : c'est le but d'une traduction d'étude.

Ces six textes sont d'origines diverses. J'ai dû renoncer, faute d'espace, à en donner la transcription, mais j'ai signalé dans les notes les particularités phonétiques qui m'ont paru les plus curieuses et j'indique dans les deux paragraphes ci-dessous les modifications et altérations que subissent consonnes et voyelles dans les différentes régions du Maghreb.

Le système de transcription auquel je me suis arrêté est celui de la Commission scientifique de l'Algérie, auquel j'ai apporté les améliorations imaginées par M. Sauvaire pour sa traduction de la *Description de Damas* [1].

[1] *Journal asiatique*, mars-avril 1894, p. 254.

A. Consonnes.

ء. Le son légèrement guttural du *hamza* disparait dans le langage; il n'y a donc pas lieu de le transcrire :

1° Il se confond avec celui de la voyelle dont cette lettre est affectée : أمر *amr;* سأل = سال *sâl;* قرأ = قرا *qrâ;* أذن *oḍĕn;* إبطا *ibaṯ;*

2° Quand le *hamza* doit porter un *djezm* en vertu d'une orthographe régulière, il se change en une lettre faible analogue à la voyelle que porte la consonne qui le précède : يأكل = ياكل *yâkol;* بئر = بير *bŷr;* مؤمن = مومن *moûmĕn.*

ا. L'*alif*, lettre de prolongation, vaut *â :* يابس *yâbes.*

L'*alif* prosthétique est généralement rendu par *ĕ* (*e, eu* ou *œ* très brefs) : دار الدنيا *dâr ĕddonya.* Je le rends quelquefois par *ă* bref avec les gutturales : اعطفي *ă'aṯfŷ.*

Il ne se prononce pas et conséquemment ne se transcrit pas :

1° Quand il vient après une lettre faible : والبنادر *ou lbnâder;* انا المعلم *anâ lmă'allem;*

2° Quand il appartient à l'article qui détermine un mot commençant par un *hamza :* ساحة الأرمال = ساحة لارمال *sâḫt lărmâl.*

ب *b.*

ت est à peu près partout prononcé *t.* Les populations citadines d'origine mauresque l'articulent très fréquemment *ts* (le trait qui souligne un groupe de lettres indique que ce groupe ne représente qu'un seul caractère arabe) : قالت *qâlets.* Pour cette prononciation spéciale, le ت redoublé sera rendu par *tts :* حتّى *ḫattsa;* التّهنية *ĕttsăhnyya.*

ث. Cette lettre se confond presque toujours dans le langage avec le ت; elle se transcrira donc au moyen des mêmes

signes : سيثل = سيتل *sŷtel;* الثريا = التّريا *ĕttsrĕyya.* Chez quelques tribus du Sud qui ont gardé une prononciation pure le son du ث s'obtient en poussant la langue sur les dents entr'ouvertes; je le rends dans ce cas par *ṭ :* ثعلب *ṭa'lĕb.* Enfin, en Tunisie et dans le Sud Oranais on le prononce quelquefois *f;* cette prononciation est jugée fautive : ثمّ *fĕmma.*

ج a plusieurs valeurs. Dans les villes et dans l'ouest on le prononce *dj :* جمل *djĕmĕl.* Redoublé, il sera rendu par *ddj :* قمجّة *qĕmĕddja.* Chez les gens du sud, dans l'Algérie orientale et en Tunisie il sonne *j* et, devenu chuintant, est considéré comme lettre solaire : جمل *jĕmĕl;* الجمل *ĕjjĕmĕl.* Au Maroc, il équivaut à notre *g* dur dans un certain nombre de mots que l'usage fait connaître : مجاز *ma'gâz;* جنس *gĕns.* Enfin les Tunisiens et leurs voisins de la province de Constantine le changent quelquefois en *z* على الجسد *'alzĕsed;* بالازواج حرثوا *bĕlâzouâz ḥărṭoû.*

ح *ḥ.*

خ *kh.*

د *d.*

ذ *ḏ.* Même observation que pour le ت et le ث; le د et le ذ sont souvent confondus. Les nomades et les Marocains disent et écrivent دهب pour ذهب, ديب pour ذيب, etc. Les citadins ont une légère tendance à le prononcer *dz* par un procédé analogue à celui qui est employé pour l'articulation du ث; mais l'équivalence *dz* est beaucoup trop forte et *d* est plus près que *dz* de la vraie prononciation.

ر *r.*

ز *z.*

س *s,* sans que jamais cette lettre puisse prendre le son *z,* comme cela a lieu en français : اسد *ased;* موسى *moûsa.*

ش *ch.*

ص *s*, *s* guttural, ne prenant jamais le son *z*. Employé très souvent pour le س : راص = راس ; صوار = سوار.

ض et ظ *ḏ*, *d* guttural et emphatique. La similitude de prononciation de ces deux lettres permet de les rendre par un signe unique; elles sont d'ailleurs, même dans l'écriture, très fréquemment employées l'une pour l'autre. La même tendance à l'emphase qui fait permuter le س avec le ص, fait aussi qu'on rencontre souvent le ض et le ظ tenant lieu d'un د ou d'un ذ : مضّرى = من درى ; خوضة = خودة ; شنظار = شندار ; عضرة = عذرا.

ط *ṭ*, t emphatique et guttural. Est fréquemment employé pour le ت : خسطاش = خستاش.

ع '.

غ. Les signes les plus employés pour figurer le غ sont *gh* et *ṛ*. Cette nécessité de recourir à plusieurs équivalents a sa cause dans les altérations que produit dans son articulation le voisinage de certaines lettres, et particulièrement du *râ*. C'est l'oreille qui dicte le choix : ainsi dans deux mots provenant d'une même racine, *măghreb* est plus près de مغرب que *măṛreb*, tandis que *ṛĕrb* pour غرب est plus fidèle que *ghĕrb*. Il convient d'ajouter aux deux signes indiqués plus haut le *q*, équivalent du ق, car c'est le son que les nomades donnent le plus souvent au غ : غنم *qĕnem*; بوغار *boûqâr*.

ف *f*.

ق *q* chez les citadins; *g* toujours dur chez les Bédouins. Il garde cependant chez ceux-ci sa valeur *q* dans un certain nombre de mots enseignés par l'usage : قهوة *qahoua*; قاضي *qâḏy*, etc.

ك *k*.

ل *l*.

م *m*. N'a jamais le son nasal.

ن *n*. N'a jamais le son nasal.

ة *h.*

و. Bref, *ou;* long, *oû.* Redoublé, *ww :* وصل *ousel;* قالوا *qâloû;* صوّب *söwweb.*

ي. Bref, *y;* long, *ŷ.* ى *alif bref, a.*

B. Voyelles.

Le *fâtḥa* ne se prononce *a* ou *ă* qu'avec les gutturales et encore ce principe n'est-il pas absolu. Sa valeur la plus générale est *e* ou *ĕ* (= *eu* ou *œ* très brefs).

Le *kĕsra* est rarement prononcé *i,* il incline presque toujours vers le même son *e* et ses variantes que le *fatḥa.*

Le *ḍămma,* qui représente notre diphtongue *au* (assombrie et brève), est transcrit soit *o* soit *ŏ.* Il se change souvent en *e.*

Les voyelles longues obtenues au moyen des lettres de prolongation sont figurées de la même manière que ces lettres : ـَا *â;* ـِى *ŷ;* ـُو *oû.*

Le seul *tanouin* employé dans le langage, celui du *fatḥa,* s'exprime *ĕn* et quelquefois *ăn.*

I (*)

حكي ان رجلا اسمه علي بن ابي فايد عشق امراة فطلب من ابيه ليزوجه بها فامتنع ابوه من ذلك فاغتاظ وعمل مكحلة وكتب اسمه بها وخرج يصطاد فبعث له ابوه على المكحلة فاجابه

1 درّيت لي على الّي اسماي فيها
بلا جودتي يا والدي نعطيها

2 ومن اين هذا عرفك
درّيت لي هات نرهنوا مكحلتك
3 الله يسمح لك في بلادك فلتك
وانا منك والله لا بغيت انجيها

4 ما هي شي عملتك مصوابا
شمتت بي ناس العدو يا بابا
5 نحسب تهوّن داركم والغابا
والمكحلة هل من سبيل عليها

6 لا نقصروا من دونك
لاك والدي ولا انا مضنونك

7 شكينتك يا ابي تكبر وتطيج سنونك
لا تنفعك الناس الّي تعاشر فيها

8 لا تنفعك شي احبابك
ولا ينفعك شي الوالد الّي جابك
9 وما ينفعك في الضيق كان جيد اقرابك
ييسّر لك مسارب ياسر تواسيها

فاوعده عمّه بالقتل فاجابه فقال

10 الّي ما جاك شي في الحيره
ارحل عليه باعده بالجيره
11 واليوم عمّي بعث لي على تسطيره
اذا كان في يده ورقتي يحكيها

12 اذا كان في يده الورقه
قل له يحكيها لا خفا ولا درقه
13 بلا ربّنا لا تقدروا شي الفرقه
واهل الخيابة شرّهم نكفيهم

14 الجعبة صديده
وزنادها قليل الجهد في التقعيد اكيده

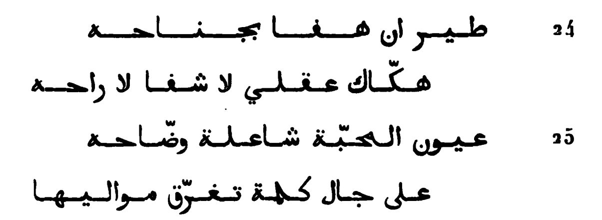
15 لا خير في عبد يهوّن وليده
على اقلّ المسايل قال هات اعطيها

16 نقصد بلاد البواير
نحصل اولاد عزيز نصبح غاير
17 غير قولوا الى مولاة الغثيث ضفاير
على الحيّ نغيبوا ونجوها

18 نغيبوا ونجوها
وما دامنا في الحياة ما ننسوها
19 وراس من على علي تهموها
عن خاطري طاس الهوى راميها

20 طاس الهوى سكّرها
يا خالقي عن فرقتي صبّرها
21 يهسس علىّ وقت نتفكّرها
لن سكن خلف الباطنة يقديها

22 كبدتي مطبوقه
ردس دس خلّف الباطنة مسحوقه
23 لن عدت نهجع المنام لا نذوقه
لن عدت مثل الطير مكسور جناحها


24 طيران هفا بجناحه
هكّاك عقلي لا شفا لا راحه
25 عيون الحبّة شاعلة وضّاحه
على جال كحلة تغرّق مواليها

ARGUMENT. — On raconte qu'un jeune homme nommé ʿAlŷ ben Boû Fâyd, s'étant épris d'une femme, pria son père de la demander en mariage. Celui-ci refusa. Irrité, ʿAlŷ se procura un fusil, y inscrivit son nom et se mit à chasser. Son père lui ayant fait réclamer cette arme, il répondit :

1. Vous m'envoyez demander le fusil sur lequel est mon nom; je ne le donnerai, mon père, que de mauvais gré.

2. D'où vient que vous en usez ainsi? Vous me faites dire : « Apporte ton fusil que nous le mettions en gage. » Que Dieu vous pardonne! Je vous laisse dans votre pays et, à cause de vous, je le jure par Dieu, je n'y veux plus revenir!

4. Votre conduite n'est pas sensée : nos ennemis m'insultent, ô mon père. Je pense que vous voulez abandonner votre maison et votre jardin[1]; pourrai-je ensuite recouvrer mon arme?

[1] V. 5. Les Mĕh̲âmŷd possèdent les deux importantes oasis de Sermân et de Ṣabryya, qui leur servent d'entrepôts.

6. Je ne serai pas amoindri pour n'être plus avec vous : vous n'êtes plus mon père et je ne suis plus votre fils chéri. Je crois, mon père, que vous vieillissez et que vos dents tombent. Ils ne vous serviront pas les gens que vous fréquentez;

8. ils ne vous serviront pas vos amis; il ne vous servira pas le père qui vous a engendré; elle ne vous servira pas dans l'adversité la noblesse de vos proches! Dieu veuille vous faciliter les voies nombreuses que vous devrez parcourir!

Son oncle l'ayant menacé de mort, il répondit :

10. Éloigne-toi du voisinage de celui qui n'est pas venu à toi dans l'embarras; quitte-le. Mon oncle me mande aujourd'hui sur un billet que, s'il avait entre les mains la feuille de ma destinée, il l'effacerait.

12. S'il l'avait entre les mains, cette feuille, dis-lui, [messager], qu'il l'efface ouvertement, sans se cacher. Vous ne pourrez sans l'aide de Dieu supporter la séparation. Quant aux méchants[1], nous les épargnerons.

14. Le canon de ce fusil est rouillé; sa platine est sans force et ne joue plus quand il est armé. Malheur à l'homme qui abandonne son enfant! Pour

[1] V. 13. اهل الخيابة, que j'ai traduit par «les méchants», signifie proprement «ceux qui renvoient déçu l'hôte qui se présente à leur tente».

IMPRIMERIE NATIONALE.

la moindre des choses il m'a dit : « Allons! donne ce fusil. »

16. Je pars pour le désert. J'irai chez les Oulâd ʿAzŷz [1] et je vivrai de coups de main. Dites cependant à la belle à la chevelure tressée que je disparais pour la tribu, mais que je reviendrai pour elle;

18. que je disparais, mais que je reviendrai pour elle, et que tant que je vivrai, je ne l'oublierai pas. Je le jure par la tête de celle qui pour ʿAlŷ a été soupçonnée, la coupe de l'amour que je lui ai inspiré l'a vaincue,

20. la coupe de l'amour l'a enivrée. Ô Dieu qui m'as créé, donne-lui la force de supporter mon absence. Ah! qu'il est douloureux pour moi le moment où je songe à elle. Son amour s'est fixé dans mon cœur et l'a embrasé.

22. Mon cœur est triste; l'amour l'a broyé; il a laissé mes entrailles réduites en poussière, au point que je me consume dans les veilles et que je ne goûte jamais le sommeil, au point que je suis devenu comme un oiseau dont les ailes sont brisées,

24. comme un oiseau qui bat vainement des ailes! Ainsi mon esprit n'est point guéri et n'éprouve pas de soulagement. Les yeux de l'aimée sont brillants

[1] Les Oulâd ʿAzŷz sont une fraction importante de la grande tribu des Ḫămâmma.

et lumineux. Un seul mot d'elle enverrait ses amis à la mort!

(*) Cette pièce provient de la tribu tripolitaine des Mĕh̲âmŷd.

Les Mĕh̲amŷd sont des *Chĕrfâ* nomades dont les terres de parcours sont situées dans la partie nord-ouest du pachalyk de Tripoli (vilayet du Djebel, qaymaqamlyk du H̲oûd̲), dans la vaste plaine dite de la Djefâra, non loin de la frontière tunisienne. Ces bédouins doivent à leur qualité de descendants du Prophète une influence qui s'exerce sur toutes les populations de la région; c'est parmi eux que l'administration turque choisit les moteṣarrif du vilayet.

Leur genre de vie, qui n'a pour ainsi dire pas changé depuis qu'ils ont quitté la péninsule Arabique, et la noblesse de leur origine, qui leur fait un devoir de conserver pieusement tout ce qui peut rappeler leur passé, ont puissamment contribué au maintien de leurs mœurs et de leur langue, et leurs productions poétiques ont gardé quelque chose du caractère solennel, sentencieux et sauvage de celles de leurs ancêtres préislamiques. Nerveux et concis, parfois jusqu'à la sécheresse, leurs vers se bornent à esquisser l'idée à exprimer, laissant à l'auditeur le soin de la compléter, tâche aisée quand il connaît les circonstances qui ont inspiré le poète, mais irréalisable pour l'étranger qui ignore ces particularités.

On n'a de renseignements ni sur l'auteur de cette chanson, ni sur l'époque à laquelle elle a été composée. L'argument en arabe régulier placé en tête, sans doute ajouté après coup, a été reproduit tel qu'il figure sur l'album duquel elle a été extraite.

NOTES DU TEXTE.

V. 1. على الّي *'ala* [*e*]*llŷ* se prononce *'allŷ*. L'élision de l'article déterminant un mot qui commence par une lettre lunaire est constante après la préposition *'ala* : *'alh̲âyŷ* = علی الحي.

اسما est une forme emphatique de اسم et non un pluriel, comme une orthographe commune pourrait le faire supposer.

L'*alif* qui termine la rime est purement orthographique : le *hâ* est bref; car, contrairement à ce qui a lieu en poésie régulière, la syllabe finale d'un hémistiche ou d'un vers n'est pas obligatoirement longue.

Prononcez *joûttŷ* pour *joûdtŷ* : permutation du *dâl* en *tâ* et insertion de la première de ces lettres dans la seconde (ادغام صغير ى المتجانسين).

V. 3. Les copistes de chansons font un véritable abus de l'*alif d'union*. Je n'ai laissé subsister que ceux qui sont absolument indispensables à la figuration de la prononciation. Je ne puis examiner ici tous les rôles de l'*alif* dans le langage; cette étude m'entraînerait trop loin.

V. 5. *Mĕn sĕbŷl* devient *mĕssbŷl* par la permutation du *noûn* en *sŷn* (voir la note du v. 1).

V. 7. Le *tâ* pronominal se change en *ṯâ* (voir la note du v. 1 ci-dessus) et il faut lire *ou ṯṯŷẖ*.

V. 10. Dans toutes les rimes en ه (pour ة) je ne transcris pas le *hâ* dont l'articulation presque imperceptible est suffisamment marquée par l'arrêt brusque sur l'*ă* bref.

Ce qui vient d'être dit au sujet du ه remplaçant le ة s'applique entièrement au ه pronom affixe de la 3ᵉ personne du masculin singulier : باعده, qui se prononcerait *bâ 'dho* chez des citadins, devient ici *bâ 'dă*.

V. 13. Cette syllabe *hom* fausse la rime de la pièce, qui est *hâ* pour le quatrième hémistiche des *roba'ŷ* ou *doû bĕyt* qui la composent. La correction est des plus simples : il suffit de considérer *ahl* comme un pluriel, ce qui justifie l'emploi du pronom féminin singulier.

V. 22. كبدتى = *Kbettŷ*, pour les raisons données plus haut.

ردس دس pour ردس داس est formé des deux verbes ردس et داس f. O qui signifient «fouler aux pieds, écraser, broyer». C'est un vestige de la vieille langue arabe, qui employait cette juxtaposition de mots synonymes et de même désinence pour donner plus d'énergie à l'expression : رجل لقّا كفّا - وقعوا ى حيص بيص...

V. 23. Le *hâ* du pronom personnel se change en *ẖâ* dans la prononciation pour les raisons déjà indiquées.

II (*)

1 في الضمير ناري مقديّا
الهوى ملكني ومسيت رهين حابس
2 العقل على الجسد تفيّا
الكرى جفى جفني على الكحل النواعس
3 الرداح عايشة الكونيّا
من فراق مولاة الاسم ابريز خالص
لاش لاش يا المنّوبيّه

۞ ركاب ۞

5 لاش ذا الجفا يا عشقا
من هواك جرّعت الهانا
6 من هواك يا الكحل الرمقا
انذبلت يا قدّ الزانا
7 ناري في ضميري ملتصقا
وتحسّك العقل يا محّانا
8 يا عنود يا الكحل الرمقا
كان كنتي عنّي غضبانا

9 نعمل الخطيّة لا درقا
نجيب وعدتك ما نتغانا

۞ توريدة ۞

10 ردّ لي النبا روف عليّا
ياك قلتي لي نعنى لك بالخبر فارس
11 اوردي يراوك عينيّا
في المنام تهدف لي يا الكحل النواعس
12 على خيالها نشحلط والريق يابس
13 لاش لاش يا المنّوبيّه

۞ ركاب ۞

14 إلي كثير وانا نترجّا
في لقاك طوّل الميجالا
15 نبات طول ليلي نفجّا
كالغريق في بحر الجالا
16 همت بك يا باهي السوجا
وانذبلت ما بين اجيالا
17 يا عنود هيا مغتنجا
انا انحيت في اشدّ الحالا

18 كـي جـفـيـت وزهـدت الحجّـا
لـلالـه نـدعـيـك قـبـالا

۞ توريدة ۞

19 كان ما نـظـرتـي شـي عـلـيّـا
تكون شكوتي غدوة يا زين الملابس
20 لـلـرسـول خـاتم الانـبـيّـا
ياك قلتني نجبذك من بحر الغواطس
21 انا خديم حرمك يا الكحل النواعس
22 لاش لاش يا المنّوبيّه

۞ ركاب ۞

23 اعـطـفـي ونـادي لخـديمـك
يا الـسـاكـنـة بـلـد الخـضـرا
24 نـعـمـل الخـطـيّـة ونجـي لـك
يـا عـنـود يا الكحـل الـوفـرا
25 فـي المـنـاقـب سمـعـنـا اخـبـارك
مـن الـنحـاس خـرّجـت الـنجـرا
26 كـي خـرجـتـي يـا ستّ اجـيـالـك
قـاصـدة رجـال الـنـضـرا

27 صادفك المحون وجا لك
كي ظفر على اساس الغدرا
28 ذا العشيق مسعود وسالك
هكذا سبق له يا حضرا
29 شاوروك يا ستّ قرانك
قلتي عاشق اسقوا له خمرا
30 بلغ المراتب على جالك
اعطاك ربّنا عالي القدرا

۞ توريدة ۞

31 ذي خصايلك يا حضريّه
يا الّي اعطاك المولى برهان خالص
32 المغنّجة عايشة بيّه
قال سي احمد خوجة فى ذا الوقت رايس
33 صغبت ذا الملافظ منشيّه
عام الف ومايه يا سامع التراقص
34 زيد بعد تسعين ثمانيّه
والسلام منّي نقراه لكلّ جالس
35 والّي يعاند نسقيه من الغصايص
36 لاش لاش يا المنّوبيّه!

Cantique en l'honneur de Lalla ʿAycha el Mănnoûbyya.

1. Un feu ardent brûle au fond de mon cœur; l'amour s'est emparé de moi et je suis son otage et son captif. Mon âme s'est arrachée de mon corps et le sommeil se refuse cruellement à ma paupière. Celle qui en est la cause est cette belle aux yeux noirs, cette autre Redâh̲[1], ʿAycha la sainte, dont je je suis séparé, ʿAycha, dont le nom est « or pur »[2]. Pourquoi? Pourquoi? El Mănnoûbyya!

5. Pourquoi ces rigueurs, ma bien-aimée! Pour

[1] V. 3. *Er Redâh̲* et aussi *Er Rĕddâh̲* et même *Er Roûdâh̲* est un personnage de roman. C'est le nom d'une princesse zenatyenne, de qui un chevalier Ah̲med, chef de l'armée helâlyenne qui envahissait le Maghreb, se serait épris en entendant louer sa beauté et dont il aurait fini par conquérir la main à la suite d'aventures qui rappellent celles de ʿAntar s'efforcant de mériter ʿAbla. Ce nom est devenu en Maghreb le synonyme de « très jolie femme », et l'on dit couramment : فلانة كالرداح ou فلانة رداح.

[2] V. 3. *ʿAycha, dont le nom est « Or pur »*. Ah̲med Khoûdja s'est inspiré pour composer son cantique d'une petite biographie de la sainte femme dont il chante les louanges. Cet opuscule a pour titre : ذكر مناقب السيدة الجليلة العارفة بالله تعالى عايشة المنوبية رضى الله عنها امين. Les passages suivants qui en sont extraits montrent comment Lalla ʿAycha a reçu ce deuxième nom : قالت رضى الله عنها التقيت ليلة بسبعماية ولى وسبعين وليا واخذوا على العهد وتادبوا بين يدي وزيننى الله فى عيون الناظرين انا ذهب خالص ....انا رايت سيدى عبد القادر الكيلانى وقال لى الطريق لك ورضى بى وقدمنى وتادب بين يدي وقال لى انت ذهب والاولياء فضة والولى اذا كان فضة ما زينته الا الذهب

ton amour, je suis abreuvé de dédains; pour ton amour, belle aux noirs regards, je dépéris alors que tu conserves le port du chêne[1]. Le feu qui me dévore s'est attaché à mon âme et mon esprit est déchiré par les épreuves. Ô toi qui te montres rebelle à mes désirs, belle à l'œil noir, si tu es irritée contre moi, je ferai publiquement amende honorable, je t'apporterai sans tarder l'offrande, symbole de mon hommage; j'aurai garde de m'en dispenser.

10. Instruis-moi, compatis à ma peine. Ne m'as-tu pas dit : « Je t'apporterai promptement la bonne nouvelle »[2]? Viens! que dans le sommeil mes yeux te voient t'avancer vers moi, beauté aux noires prunelles. Je me consume dans l'attente de ton image, je suis à bout. Pourquoi? Pourquoi? El Mănnoûbyya!

11. Depuis longtemps j'espère te voir et toujours s'éloigne le terme de mon attente. Mes nuits s'écoulent dans des cris de détresse; tel un naufragé dans la mer aux flots en courroux. Pour toi je suis devenu fou d'amour, épris de ta démarche pleine de noblesse, et je me vois seul dépérir parmi ceux de mon temps. Ô beauté intraitable! belle aux yeux aga-

[1] V. 6. زان, qui signifie proprement «chêne zéen», est employé dans la poésie populaire avec le sens général d'«arbre droit et flexible» : cyprès, peuplier, etc. C'est l'image orientale bien connue, l'équivalent du سرو قامت ou سرو قدّ persan.

[2] V. 10. نعنى لك بالخبر فارس, litt. : «Je t'apporterai la nouvelle à cheval», c'est-à-dire «vite, rapidement».

çants, je suis dans le plus pitoyable état. Puisque tu me repousses et que tu renies ta promesse, sans hésiter je t'appellerai devant Dieu.

19. Si tu ne daignes pas jeter tes regards sur moi, c'est demain, belle parée de vêtements somptueux, que je ferai entendre ma plainte à l'Envoyé de Dieu, qui a clos la série des prophètes; car tu m'as dit : « Je te tirerai de la mer où sont plongés les naufragés ». Je suis serviteur de ton sanctuaire, beauté aux yeux noirs. Pourquoi? Pourquoi? El Mănnoûbyya!

23. Laisse-toi fléchir et appelle ton serviteur, habitante de la cité verte[1]; je ferai amende honorable et je viendrai à toi, cruelle aux lourds bandeaux noirs. Nous avons, dans les *Menâqeb*[2], entendu le récit de tes belles actions : d'un cuivre vil tu tiras de l'argent pur quand tu sortis, reine de ton époque, pour te rendre auprès des hommes qu'illuminait l'éclat de la piété[3]. Le malheureux, éprouvé

[1] V. 25. *El Khădra* «la Verte», est encore le surnom de Tunis.

[2] V. 25. *El Mĕnâqeb* «les Miracles». C'est le titre de l'opuscule dont il est parlé à la note 2. V. 3, p. 489.

[3] V. 25. Ce vers et les suivants, jusqu'à la fin de la strophe, font allusion à l'un des miracles les plus connus de Lalla 'Aycha. Se rendant un jour à une réunion d'hommes pieux, elle fut rencontrée par un libertin qui, séduit par son incomparable beauté, la suivit en lui tenant un langage déshonnête. Elle le conduisit ainsi jusqu'au lieu de la réunion où il entra avec elle. Indignés, les dévots personnages qui composaient l'assistance voulurent lui faire un mauvais parti; mais 'Aycha, prenant sa défense, leur dit : «Cet

par l'amour, te rencontra et t'aborda. En recevant la grâce, cet amant, dont le dessein avait la perfidie pour base, fut favorisé et sauvé[1]. Ainsi, vénérable assistance[2], il avait été de toute éternité prédestiné. Ils te consultèrent, dame de tes semblables, et tu répondis : « C'est un amant sincère, versez-lui le vin [de l'amour divin] ». Par toi il parvint aux degrés les plus élevés de la perfection : Notre-Seigneur tout-puissant t'avait donné le pouvoir de faire ce prodige.

31. Ce sont là tes mérites, ô citadine à qui le Souverain Maître a accordé une incontestable puissance, beauté aux yeux enchanteurs, ʿAycha, notre reine.

32. Sy̆ Ahmed Khoûdja, chef des poètes de l'époque, a dit : « J'ai ciselé ces paroles, qui sont de ma

homme nous aime; il faut le récompenser de son amour. Je vous propose de lui conférer le rang qu'occupait celui de nos amis que la mort nous a enlevé ». Ainsi fut fait. Cet homme pervers, subitement converti, ne cessa depuis lors de donner des exemples de piété et devint un saint dont le renom s'accrut par plusieurs miracles.

[1] V. 27. Il y a ici un jeu de mots sur سالك qui signifie « tiré d'affaire, sauvé », mais a, dans la terminologie soûfyte, un sens particulier : le *Sâlek* « qui marche dans la voie qui mène vers Dieu » est le religieux qui, à la suite de ses prières et de ses macérations, est favorisé d'extases, de visions, d'entretiens avec le Prophète et les saints personnages de l'Islam.

[2] V. 28. On nomme *hădra* la réunion des membres d'une confrérie religieuse présidée par le chef de l'ordre, et, par extension, une réunion de *Khouân*.

composition, l'an mil et cent. Toi qui écoutes ces strophes[1], ajoute à ces nombres après quatre-vingt-dix le chiffre huit[2]. J'adresse mon salut à tous ceux qui sont ici réunis, et celui qui me défiera, je l'abreuverai d'amertume ». Pourquoi? Pourquoi? El Mănnoûbyya!

(*) Lalla 'Aycha el Mănnoûbyya, à la louange de qui est composé ce cantique, naquit près d'El Mănnoûba (la Manouba), petite bourgade à deux lieues environ à l'ouest de Tunis, dans le dernier quart du VI[e] siècle de l'hégire, et mourut le 21 redjeb 665 (17 avril 1267), entre 75 et 80 ans. Elle est enterrée à Tunis, en dehors et à quelque distance de la porte d'El Fĕllâq (aujourd'hui Bâb el Fĕllâḫ), sur une éminence qui domine la sebkha de Sĕddjoûmŷ. Son tombeau est très fréquenté, surtout par les femmes, qui viennent solliciter son intercession pour faire cesser leur stérilité.

Lalla 'Aycha se fit remarquer dès son extrême jeunesse par sa piété rigoureuse et sa morale intransigeante; célèbre par ses quatre-vingts miracles, elle a inspiré de nombreuses *mĕdḫa* qui se chantent aux réunions tenues dans son sanctuaire.

Les poètes populaires se décernent volontiers les épithètes les plus élogieuses. L'auteur de ce cantique, Tunisien qui vivait à la fin du siècle dernier, s'intitule « chef des poètes de l'époque ». Rarement titre ne fut moins mérité. Le nord de la Tunisie, de l'aveu même des indigènes, a toujours compté peu de poètes comparativement au sud de la Régence, et leur talent n'a jamais pu être mis en parallèle avec

[1] V. 33. La ترقيصة, pl. تراقص, est une sorte d'antienne. Dans les strophes qui portent ce nom, le maître chante le premier hémistiche et le chœur le second.

[2] V. 34. L'année 1198 s'étend du 26 novembre 1783 au 14 novembre 1784.

celui des bardes bédouins. La composition d'Ahmed Khoûdja en est une preuve. Elle se fait remarquer par une grande pauvreté de langue et de nombreuses répétitions. Quoique la répétition ne soit pas considérée par les écrivains arabes comme un défaut grave, celles que l'on relève ici ne doivent cependant pas être toutes mises à la charge de l'auteur : les chanteurs et les copistes y ont contribué pour leur part. Quand la mémoire leur fait défaut ou quand le sens de quelque mot leur échappe ils remplacent les passages oubliés ou incompris par des expressions empruntées, tantôt à la pièce elle-même, tantôt à un morceau étranger et s'adaptant plus ou moins bien au contexte. Ainsi s'expliquent les redites, les coq-à-l'âne, les vers qui ne riment pas, etc.

Les couplets de ce cantique se divisent en ركاب et توريدة. Ces titres ne sont autre chose que des indications pour les chanteurs. Le *rekâb* est le solo du maître. Dans la *touryda*, le maître chante seul le premier hémistiche du vers, le second étant dit deux fois par les شفعاء ou accompagnateurs. Le dernier vers de la *touryda* se nomme خماسة; c'est un refrain chanté par le chœur, *el Khĕmâmsa*, pl. de خماس.

NOTES DU TEXTE.

V. 2. على الجسد est prononcé *'alzesed*, altération tunisienne de la prononciation du ج.

V. 3. Ce vers finit par un ص alors que les autres riment en س; il est toléré de faire rimer accidentellement — للضرورة — deux lettres analogues.

V. 5. الهمانة est pour الامانة par suite de la chute du *hamza*.

V. 18. زهدت, *zĕhĕtt* est pour جحدت, par une double altération : le ج s'est changé en ز suivant l'usage tunisien et le ح s'est adouci en ه sous l'influence de la sifflante ز.

III (*)

1 عزّوني يا ملاح في رايس البنات
سكنت تحت اللحود ناري مڨديَ
2 ياخي انا ضرير بيَّ ما بيَّ
ڨلبي سافر مع الضامر حيزيَ

3 ياحسراه على ڨبيل كنّا في تاويل
كي نوّار العطيل شاو النڨضيي
4 ما شفنا من دلال كي ظلّ الخيال
راحت جدي الغزال بالجهد عليي
5 واذا تمشي ڨبال تسلب العڨّال
اختي باي الحالّ راشڤ لمّيي
6 جات العسكر معاه والڨومان وراه
طلبت ملڨاه كلّ واحد بهديَ
7 ناڨل سيف الهنود غي يومي باليد
يڨسم طرف الحديد والّا الصمّيَ
8 ما ڨتل من عباد من قوم الفسّاد
يمشي مشي العنّاد بالفنطازيَ

9 ما تشكر الباي جدّد اغنايّ
بنت احمد بن الباي شكر وغنايِيَ

10 عزّوني يا ملاح في رايس البنات
سكنت تحت اللحود ناري مقديِيَ
11 ياخي انا ضرير بيَّ ما بيَّ
قلبي سافر مع الضامر حيزيِيَ

12 طلقت مشوط طاح برواج كي فاح
حاجب فوق اللماح نونين بريِيَ
13 عينك قرد الرصاص حربي في قرطاس
سوري قيّاس في يدين الحربيِيَ
14 خدّك ورد الصباح وقرنفل وضّاح
الدمّ عليه ساح مثل الضوّايِيَ
15 الفمّ مثيل عاج والمضحك لعّاج
ريقك سي النعاج عسل الشهّايِيَ
16 شوف الرقبة خيار من طلعة جمّار
جعبة بلّار والعواقد ذهبيِيَ
17 صدرك مثل الرخام فيه اثنين توام
من تفّاح السقام مسّوه يديِيَ

18 بدنك كاغظ يبان القطن والكتّان
والّا رهدان طاح ليلة ظلميَ

19 طلڨت بثرور مال مخبّل تخبال
على الجوف اتدلّال ثنية عن ثنيَ

20 شوف السيقان بالخلاخل فتّان
تسمع حسّ الڨران فوق الريحيَ

21 في بازر حاطّين نصبّح في الزين
واحنا متبسّطين في خير الدنيَ

22 نصبّح في الغزال نصرّش للفال
كالّي ساعي المال وكنوز الدنيَ

23 ما يسوى شي المال نغّحات الخلخال
كي نجبَى للجبال نلڨى حيزيَ

24 تتسحوج في المروج بخلخيل تسوج
عقلي منها يروج ڨلبي واعضايَ

25 في التلّ مصيّفين جينا محدّرين
للصحرا ڨاصدين انا والطوّايَ

26 الاجحاف مغلّڨين والبارود يتّين
الازرڨ بيَّ يميل ساحة حيزيَ

IMPRIMERIE NATIONALE.

27 ساقوا جحاف الدلال حطّوا في أَزال
سيدي الاحسن ڨبال والزرڨا هيَيَ

28 ڨصدوا سيدي سعيد والمنكعوك زيد
ومدوكال الجريد فيها عشيَيَ

29 رقّاوا شاو الصباح كي هبّت الارياح
سيدي مُحمّد شباح ارض معفيَيَ

30 منّه ساڨوا الاجحاف حطّوا في الخراف
الازرڨ لكّان ساف ينتهوّى بيَيَ

31 بن صغيّر ڨصاد بموشّم الاعضاد
بعد ان ڨطعوا الواد جاوا مع الحنيَيَ

32 حطّوا رووس الطوال في ساحة الارمال
وابن جلّال هو ڨناق المشيَيَ

33 منها رحلوا الناس حطّوا في البسباس
بالهريمك ڨياس باختي حيزيَيَ

34 ما ذا درنا اعراس والازرڨ في المرداس
يدرڨ بيَّ خلاص غي روحانيَيَ

35 تاڨت طول العلام جوهر في التبسام
تمعني في الكلام وتفهّم فيَيَ

36 بنت جيدة تبان كي ضي الومّان
نخلة بسنان غي وحدها شعوبيَ
37 زنّد عنها الريح قلّعها في المبج
ما نحسبها تطيح دايم نحضييَ
38 انبرنّى فيها المليح دار لها تسريج
حرّفها للمسيح ربّي مولاييَ

39 في واد اثل نعيد حاطّين سماط فريد
بسة الغيد وادعتني يا خوبيَ
40 في ذا لليلة وفات عادت في الممات
كحلا الرمقات وادعت الدنييَ
41 لضت اختي صدري ماتت في حجري
دمعة بصري على خدودي مجرييَ
42 يمكن راسي اجذاب نجري في الاعلاب
ما خلّيت شعاب من كاف وكدييَ
43 خطفت عقلي راح مصبوغة الالماح
بنت الناس الملاح زادتني كيّيَ

44 حطّوها في اكفان بنت عالي الشان
زادتني حمّان نغضت مع احجاييَ

45 حطّوها في نعاش مطبوعة الاخراص
راني ولّيت باص واش الّي بيَ

46 جابوها في جحاف حومتها تنظاف
زينة الاوصاف سبّتني طول الرايي
47 في حومتها خراب كي نجم الكوكاب
زيد قدح في سحاب ضيق العشوبيَ
48 حومتها بالحرير كحّة فوق سرير
وانا يشّير هلكتني حيزبيَ
49 كثرت عنّي هموم من صافي لخرطوم
ما عادت شي تقوم في دار الدنييَ

50 ماتت موت الجهاد مصبوغة الاثماد
قصدوا بها بلاد خالد مسمّييَ
51 عشّات تحت الالحاد ميشومة الاعضاد
عين الشرّاد غابت على عينييَ
52 آحفّار القبور سايس ريم القور
لا تطيّح شي الصخور على حيزبيَ
53 قسّمتك بالكتاب وحروف الوهّاب
لا تطيّح شي التراب فوق امّ مراييَ

54 لو ان تجي للعناد ننطح ثلاثة اعقاد
نذّيها بالزناد عن قوم العديَ

55 واذا تحلف وراس مصبوغة الانعاس
ما تحسب شي الناس لو تجي ميَ

56 لو ان تجي للذراع تحلف ما تمشي ذراع
ننطح صرصور قاع باسم حيزيَ

57 لو ان تجي للنقار تسمع كان وصار
لن نذّيها قار والشهود عليَ

58 لو ان تجي للزحام نفتن عنها اعوام
نذّيها بالدوام انا بو سهميَ

59 كي عاد امر الحنين ربّ العالمين
لا صبت لها من اين نقلب هذيَ

60 صبري صبري عليك نصبر ان ناتيك
نتفكّر فيك يا اختي غير انتيَ

61 هلّكني يا ملاح الازرق كي يتلاح
بعد اختي زاد راح وانصرف عليَ

62 عودي في ذا التلول رعّى كلّ خيول
واذا والى الهول شاو المشليَ

63 ما يعمل ذا الحصان في حرب الميدان
يخرج شاو القران امّه ركبييَ

64 ما لعب في الزمول عقاب المرحول
وانا عنّه نجول بيَّ ما بيي

65 بعد شهر ما يدوم عندي ذا الملجوم
نهار ثلاثين يوم بورا حيزييَ

66 توفّى ذا الجواد ولّى في الاوهاد
بعد اختي ما زاد يحيَ في الدنييَ

67 صدّوا صدّ الوداع هو واختي قاع
طاح من يدي سراع الازرق آة داييَ

68 ربّي جعل الحيات وراهم ممات
منهم روحي فنات الاثنين آرزييَ

69 نبكي بكي الفراق كبكي العشّاق
زادت قلبي حراق خوّضت ماييَ

70 يا عيني واش بيك تنوح لا تشكيك
زهو الدنيا يدّيك ما تعقّي شي علييَ

71 زادت قلبي عذاب مصبوغة الاهداب
سكنت تحت التراب قرّة عينييَ

72 نبكي والرلس شاب عن مبروم الناب
فرقة الاحباب ما تصبر عينييَ

73 الشمس الّي ضوات طلعت وتمسّات
سخفت بعد ان اسنوات وقت الضحويَ

74 القمر الّي يبان شعشع في رمضان
جاه المسيان طلب وداع الدنيي

75 هذا درته مثيل عن رايسة الجيل
بنت احمد صيل شايعة ذواديَ

76 هذا حكم الالاه سيدي مولى الجاه
ربّي نزل قضاه وادّى حيزبيَ

77 صبّرني يا الاه قلبي مات بداه
حبّ الزينة ادّاه كي صدّت هييَ

78 تسوى مابنين عود من خيل الجويد
ومابة فرس زيد غير الركبيَ

79 تسوى من الابيل عشرة مابة تمثيل
تسوى غابة نخيل عند الزابيَ

80 تسوى خطّ الجريد قريب وبعيد
تسوى برّ العبيد حاوسة بالفيَ

81 تسوى عرب التلول والصحرا والزمول
ما مشات الغفول عن كلّ ثنيي

82 تسوى الّي راحلين والّي في البرّين
تسوى الّي حاطّين عادوا حضريىَ
83 تسوى كنوز مال بهيّة الانجال
واذا قلت قلال زيد البلديىَ
84 تسوى مال النجوع والذهب المصنوع
تسوى نخل الدروع تسوى الشاويىَ

85 تسوى الّي في البحور والبدو والحضور
اعقب جبل عمور واصفى غرداىَ
86 تسوى تسوى مزاب وسواحل الزاب
حاشا ناس القباب حاشا الاوليىَ
87 تسوى خيل الشليل ونجمة شاو الليل
قليل قليل في اختي طبّي ودواىَ
88 نستغفر للجليل يرحم ذا الغلّيل
يغفر للّي يعيل سيدي ومولاىَ

89 ثلاثة وعشرين عام في عمر امّ علام
منها راح الغرام ما عاد شي يجيي
90 عزّوني يا سلام في ريمة الاريام
سكنت دار الظلام ذيك الباقيىَ

91 عزّوني يا صغار في عارم الاوكار
ما خلّات غي الدار ڨعدت مسمّيَ

92 عزّوني يا رجال في صافي لخلخال
داروا عنها حيال لسّة مبنيَ

93 عزّوني يا احباب فيها فرس دياب
ما ركبوها انساب من غير اناىَ

94 بيدي درت الوشام في صدر امّ حرام
مختّم تختام في زنود الطوايَ

95 ازرڨ عنق لحمام ما فيه شي تلطام
مڨدود بلا ڨلام من شغل يديي

96 درته بين النهود نزّلته مڨدود
فوق سوار الزنود حطّيت اسماىَ

97 حتّى في الساق زيد درت وشام جريد
ما ڨدّيته باليد ذا حال الدنيَ

98 سعيد في هواك ما عاد شي يلڨاك
كي يتفكّر اسماك تدّيه غمايىَ

99 اغفر لي يا حنين انا والاجمعين
راه سعيد حزين به الطوايىَ

100 اغفر مولى الكلام وارحم امّ علام
لاقيهم في المنام يا عالي العليَ
101 واغفر الّي يقول رتّب ذا المنزول
ميمين وحا ودال جاب المحكيَ

102 يا علّام الغيوب صبّر ذا المسلوب
نبكي بكي الغريب ونشفّ العديَ
103 ما ناكل شي الطعام سامط في الافوام
واحرام حتى المنام على عينيَ
104 بين موتها والكلام غي ثلاثة ايّام
بقّاتني بالسلام وما ولّات ليَ

105 تمّت يا سامعين في الالف ومايتين
كمّل تسعين وزيد خمسة باقيَ
106 كلمة ولد الصغير قلناها تفكير
شهر العيد الكبير فيه الغنيَ
107 في خالد بن سنان بن قيطون فلان
قال على الّي زمان شغتوها حيَ

108 قلبي سافر مع الضامر حيزيي

SAᶜŶD ET ḪŶZYYA.

1. Consolez-moi, nobles amis : la reine des belles repose sous les pierres du tombeau. Un feu ardent me dévore; je suis à bout. Ô sort cruel![1] Mon cœur a suivi la svelte Ḫŷzyya.

3. Hélas! nous étions heureux naguère, comme au printemps les fleurs des prairies; que la vie avait pour nous de douceurs! Comme l'ombre d'un fantôme, cette jeune gazelle a disparu, ravie par un inévitable et impérieux destin.

5. Quand elle marchait sans détourner ses regards, ma bien-aimée rendait fous les sages; tel le bey du camp. Un large poignard est passé dans sa ceinture. Il est entouré de soldats et suivi de cavaliers et chacun s'empresse à sa rencontre porteur d'un présent. Armé d'un sabre de l'Inde, d'un seul mouvement de sa main il partage une barre de fer ou fend un dur rocher. Que d'hommes il a tués chez les tribus rebelles! Orgueilleux et superbe, il s'avance comme pour défier...

9. C'est assez glorifier le bey. Dis-nous, chanteur, dans une chanson nouvelle, les louanges de la fille d'Aḥmed ben el-Bey.

10. Consolez-moi, nobles amis : la reine des

[1] V. 2. بيَ ما بيَ signifie littéralement : « J'ai ce que j'ai ».

belles repose sous les pierres du tombeau. Un feu ardent me dévore; je suis à bout. Ô sort cruel! Mon cœur a suivi la svelte Ḥŷzyya.

12. Elle laisse flotter sa chevelure, qui se déroule, exhalant de suaves parfums. Ses sourcils sont arqués comme deux *noûn*[1] tracés sur un message. Ton œil est comme la balle rapide enfermée dans la cartouche d'un fusil européen, qui, aux mains des guerriers, atteint sûrement le but. Ta joue est la rose épanouie du matin et le brillant œillet et le sang qui l'arrose lui donne l'éclat du soleil. Tes dents ont la blancheur de l'ivoire et dans ta bouche étincelante la salive a la douceur du lait de nos brebis ou du miel apprécié des gourmets. Voyez ce cou plus blanc que le cœur du palmier, cet étui de cristal entouré de colliers d'or! Ta poitrine est de marbre; ses deux jumeaux, que caressaient mes mains, sont comme ces pommes dont le parfum rend la santé au malade. Ton corps a la blancheur et le poli du papier; on le dirait de coton ou de fine toile de lin ou encore de la neige qui tombe dans une nuit obscure. Ḥŷzyya laisse pendre sa ceinture qui incline vers la terre et dont les tortis entremêlés retombent sur son flanc repli par repli. Regardez ces jambes qui semblent se quereller avec les *khĕlkhâl*[2]; écoutez

[1] V. 12. La comparaison de l'arc régulier des sourcils à deux *noûn* tracés par un calligraphe habile est un des clichés de la poésie populaire.

[2] V. 20. A cause du bruit que font ces bijoux en s'agitant, dans la marche, autour des chevilles.

le cliquetis des anneaux accouplés surmontant son brodequin...

24. Nous campions à Bâzer[1]. Je saluais chaque matin cette belle et nous goûtions en paix les félicités d'ici-bas. Je portais chaque matin mes souhaits à ma gazelle et j'obéissais à mon sort, plus heureux que si j'eusse possédé tous les biens et tous les trésors de la terre : la richesse ne vaut pas le tintement des *khĕlkhâl!* Quand je franchissais la montagne, je rencontrais Ḫŷzyya. Elle marchait au milieu des prairies, se balançant avec grâce et faisant résonner ses *khĕlkhâl.* Ma raison s'égarait, mon cœur et mes sens se troublaient...

25. Après un été passé dans le Tell, nous redescendîmes ma chère âme et moi vers le Ṣaḥăra...

26. Les litières sont fermées, la poudre retentit; mon cheval gris me mène vers Ḫŷzyya. On met en route le palanquin de la coquette et nous dressons le soir nos tentes à Azâl; Sŷdŷ-l-Aḥsĕn est devant nous et aussi Ez-Zĕrgâ. Puis on se dirige vers Sŷdŷ Saʿŷd, El-Mĕtkĕʿoûk et Mĕdoukâl aux palmes, où l'on arrive dans la soirée. On charge de grand matin, au lever de la brise. Sŷdŷ Mĕḥammed, notre gîte, fait l'ornement de cette terre paisible. De là,

[1] V. 24. Bâzer, vaste plaine au sud-est de Sétif (province de Constantine). Les nomades de Biskra viennent y passer l'été et en même temps s'y approvisionner de grains.

les litières se rendent à El-Mĕkhĕrâf. Mon cheval gris, comparable à un aigle, m'emporte dans sa course. Je m'achemine vers Ben Ṣeṛyĕr avec la belle aux bras tatoués. Quand on a traversé l'oued [Djedŷ], on franchit la *ḫănya*[1] et on passe la nuit à Roûsĕṯ-ṯouâl, près des sables. Ben Djĕllâl est l'étape de la marche suivante. L'ayant quitté, on campa à El-Bĕsbâs et enfin à El-Hĕrṣ̂mek avec ma bien-aimée Ḫŷzyya.

34. A combien de fêtes prîmes-nous part! Lancé dans la carrière[2], mon cheval gris, comparable à un fantôme, disparaissait totalement avec moi. Ḫŷzyya, grande comme la hampe d'un étendard, me regardait, montrant dans son sourire les perles de sa bouche. Elle parlait par allusions, me faisant ainsi comprendre ce qu'elle voulait me dire. La fille de Ḫămŷda était alors comparable à l'étoile du matin ou à un palmier qui, dans un jardin, est seul grand et droit au milieu de ses semblables. Le vent l'a déraciné; il l'a arraché pendant qu'il s'inclinait. Je ne m'attendais pas à le voir tomber, cet arbre que je pensais devoir être toujours protégé. Je croyais que le Dieu souverainement bon lui donnerait congé de

[1] V. 31. On appelle *ḫănya* un plateau renfermé dans une boucle de rivière. Dans les cours d'eau du Sud ces plateaux sont généralement couverts de végétation arborescente. Dans le Tell on les nomme *ouĕldja* ولجة.

[2] V. 34. مرداس pour مردسة (de ردس «fouler aux pieds, piétiner» signifie «champ de bataille, arène».

vivre; mais le Seigneur mon Maître l'a fait pencher vers la terre!...

39. Je reprends mon récit. Campés sur l'Oued Itĕl, nous ne formions qu'un seul douar. C'est là, ami, que la reine des jouvencelles[1] me dit adieu. C'est dans cette nuit qu'elle paya sa dette à la mort; c'est là que la belle aux noirs regards goûta le trépas et quitta le monde. Elle se serrait contre ma poitrine et rendit l'âme sur mon sein. Mes yeux inondèrent mes joues de leurs larmes et je pensai devenir fou : j'errai dans la campagne, ne laissant ni ravin, ni montagne, ni colline. Elle me ravit mon âme, la belle aux yeux noirs, la descendante d'une race illustre; elle accrut encore les brûlures de mon cœur.

44. On l'enveloppa d'un linceul la fille de l'homme au rang élevé; ma fièvre empira, ébranlant mon cerveau. On la plaça sur un brancard celle qui se parait de magnifiques pendants d'oreilles. Je demeurai stupide, indifférent à tout ce qui m'entourait. On l'emporta dans un palanquin, dans son palanquin coquet, cette dame de beauté, cause de mes chagrins, dont la taille était comme la hampe d'un drapeau. Sa litière est ornée de dessins bigarrés, brillants comme l'étoile du matin, colorés comme l'arc-en-ciel qui resplendit, quand vient le soir, au milieu des nuages; elle est tendue de soie et tapissée de

[1] V. 39. غيد est une altération de أُغَيْد.

damas broché. Et je suis, moi, comme un enfant, réduit au désespoir par H̱ŷzyya. Que de tourments j'ai endurés pour celle dont le profil était si pur! Elle ne reparaîtra plus dans cette demeure d'ici-bas. Elle est morte du trépas des martyrs, la belle aux paupières teintées de *koḫeul!*

50. On l'emporta vers un pays nommé [Sŷdŷ] Ḵhâled et elle se trouva le soir sous les dalles du sépulcre, celle dont les bras étaient ornés de tatouages : ses yeux de gazelle avaient pour jamais disparu à ma vue. Ô fossoyeur, ménage la gazelle du désert; ne laisse point tomber de pierres sur H̱ŷzyya! Je t'en adjure par le Saint Livre, par les lettres qui forment le nom du Dispensateur de tout bien, ne fais point tomber de terre sur la dame au miroir[1]!

54. S'il fallait la disputer à des rivaux, je fondrais résolument sur trois troupes de guerriers; je l'enlèverais par la force des armes à une tribu ennemie et, dussé-je le jurer par la tête de cette beauté aux yeux noirs, je ne compterais pas mes adversaires, fussent-ils cent! Si elle devait rester au plus fort, je jure qu'elle ne me serait pas ravie : j'attaquerais au nom de H̱ŷzyya des cavaliers sans nombre[2].

[1] V. 53. Le poète énumère successivement toutes les parties de la parure et de la toilette de H̱ŷzyya. Le miroir dont il s'agit ici se porte suspendu au cou par un cordon de soie. C'est une petite glace ronde enfermée dans une monture de cuir rouge rehaussée de broderies d'or ou d'argent.

[2] V. 56. صرصر, ou صرصور, désigne une armée puissante, une

Si elle devait être la récompense du vainqueur vous entendriez le récit de mes exploits : je l'enlèverais de haute lutte aux yeux des assistants. S'il fallait la mériter dans des rencontres tumultueuses, je combattrais des années pour elle, je la conquerrais au prix de persévérants efforts, car je suis un vaillant. Mais puisque telle est la volonté du Compatissant Maître des Mondes, je ne puis détourner de moi cette calamité. Patience ! Patience ! J'attends le moment de te rejoindre; je pense à toi, ma bien-aimée, à toi seule ! . . .

61. Nobles amis, mon cheval gris me tuait quand il s'élançait. Après mon amie, lui aussi est parti et m'a quitté. Mon coursier, parmi ces collines, l'emportait sur les autres chevaux et, quand il se trouvait mêlé au tumulte de la guerre, on le voyait en tête du peloton. Quels prodiges n'accomplissait-il pas dans l'arène guerrière ! Il se montrait au premier rang de ses semblables, car sa mère était une fine

troupe nombreuse de cavaliers. Les Arabes algériens se servent du second de ces mots pour rendre l'expression française *Chasseurs* [*d'Afrique*], qui répond au sens exprimé par le mot صرصور et présente en outre une certaine analogie de son. On sait que quand ils nous empruntent des termes ils les dénaturent pour les rapprocher de vocables appartenant à leur langue. C'est ainsi qu'ils transcrivent notre mot *garde* (particulièrement *forestier*) par قرد, plur. قرودة. Or قرد signifie « singe » et désigne aussi dans les massifs montagneux du Grand Atlas un rongeur de la taille et du tempérament de la marmotte. De sorte qu'en semblant employer une expression française ils peuvent sans inconvénient donner libre cours à leur esprit caustique.

IMPRIMERIE NATIONALE.

cavale! Combien il excellait dans les joutes entre les douars à la suite de la tribu en marche; je tournoyais avec lui insouciant de ma destinée.

65. Un mois plus tard je perdais ce cheval: trente jours après H̲ŷzyya, cette noble bête mourut et resta dans un précipice. Il ne survécut pas à ma bien-aimée; tous deux sont partis, me faisant d'éternels adieux. Ô douleur! les rênes de mon cheval gris sont tombées de mes mains. En me laissant derrière eux Dieu a fait de ma vie une mort; pour eux je me meurs. Ô cruel malheur! Je pleure de cette séparation comme peut pleurer un amant. Mon cœur brûle chaque jour davantage et mon bonheur a fui [1]. Ô mes yeux! pourquoi tant de larmes? Sans doute les plaisirs du monde vous raviront. Ne me ferez-vous point grâce? Mon âme voit grandir ses tourments: la belle aux cils noirs qui faisait la joie de mon cœur repose sous la terre. Je pleure, et ma tête blanchit, pour la beauté aux dents de perles [2]. Mes yeux ne peuvent supporter la séparation de leur amie.

73. Le Soleil qui nous éclaire monte au zénith, puis gagne l'Occident; il disparaît après avoir atteint au milieu du jour le sommet de la voûte céleste. La Lune, qui apparaît et brille en ramadan, voit venir l'heure du coucher et dit adieu au monde. J'emploie

[1] V. 69. Litt.: «Elle a troublé mon eau».

[2] V. 72. مبروم الناب «qui a les dents canines petites et arrondies». C'est une beauté chez les Arabes.

ces comparaisons pour la reine du siècle, la fille d'Ahmed, descendante d'une race illustre, fille de Douâouda[1].

76. Telle est la volonté de Dieu, mon Maître Tout-Puissant. Le Seigneur a manifesté sa volonté et a emporté Hŷzyya. Donne-moi la patience, mon Dieu! Mon cœur meurt de son mal, l'amour de Hŷzyya me l'a ravi quand elle a quitté la terre.

78. Elle vaut deux cents chevaux de race; ajoutes-y cent juments toutes bêtes de selle[2]. Elle vaut un troupeau de mille chameaux; elle vaut un bois de palmiers dans les Zŷbân. Elle vaut tout le pays du Djerŷd, ce qui est proche et ce qui est au loin; elle vaut le pays des Nègres, le Haoussa et ses habitants. Elle vaut les Arabes du Tell et ceux du Sahăra et tous les campements des tribus, aussi loin que puissent atteindre les caravanes voyageant par tous les chemins. Elle vaut ceux qui mènent la vie nomade et parcourent les deux continents; elle vaut ceux qui, sédentaires, sont devenus citadins. Elle vaut des trésors de richesses, la belle aux beaux yeux, et si tu trouves que c'est peu, ajoutes-y les gens des villes. Elle vaut les troupeaux des tribus et l'or tra-

[1] V. 75. *Douâouda* dans l'Est, *Djouâd* dans l'Ouest, sont deux expressions qui désignent les familles de noblesse militaire.

[2] Voir dans la XXI[e] Orientale (Lazzara) un mouvement analogue :

> Certes, le vieux Omer, pacha de Négrepont,
> Pour elle eût tout donné...

vaillé par les orfèvres; elle vaut les palmiers du Drâ' et le pays des Châouyya. Elle vaut les richesses contenues dans les océans, dans les campagnes et dans les villes, au delà du Djebel 'Amoûr et jusqu'à Ghărdâya. Elle vaut, elle vaut le Mzâb et les plaines du Zâb, n'en déplaise aux gens des *qoubba*[1], et aux saints hommes amis de Dieu. Elle vaut les chevaux recouverts de riches caparaçons et l'étoile qui brille quand arrive la nuit. C'est peu! c'est peu! pour ma bien-aimée, l'unique remède à mes maux. Ô Dieu Majestueux, pardonne au pauvre malheureux; pardonne, mon Seigneur et mon Maître, à celui qui gémit à tes pieds!

89. Vingt-trois ans! c'était l'âge de celle qui se parait d'une écharpe de soie[2]; mon amour l'a suivie, il ne revivra jamais dans mon cœur. Consolez-moi, Musulmans, mes frères, de la perte de la gazelle des gazelles qui habite le séjour ténébreux, l'éternelle demeure! Consolez-moi, mes jeunes amis, d'avoir perdu celle qu'on eût dit un faucon sur son aire! elle n'a laissé d'elle que son nom, donné au campement où elle s'éteignit. Consolez-moi, ô hommes! j'ai perdu la belle aux *khĕlkhâl* d'argent pur; on l'a recouverte d'un voile de pierre reposant sur des fondations bien bâties. Amis, consolez-moi

[1] V. 86. Les gens des *qoubba* (pour *qŏbba*) sont les marabouts et les saints personnages sur les tombeaux desquels la piété des Musulmans a élevé des coupoles.

[2] V. 89. علام «écharpe, ceinture de soie» (Sud).

de sa perte ! c'était la cavale de Dyâb[1] : elle n'avait jamais obéi à un autre cavalier que moi.

94. J'avais de ma main tatoué de dessins quadrillés la poitrine de cette beauté vêtue d'une fine tunique et aussi les poignets de ma chère âme. Bleus comme le col du ramier, leurs traits ne se heurtaient pas; parfaitement tracés, quoique sans *qălăm*, ils étaient l'œuvre de mes mains. Je les avais dessinés entre ses seins, leur donnant d'heureuses proportions et sur les bracelets de ses poignets j'avais écrit mon nom. Et même sur sa jambe j'avais figuré une palme; que ma main l'avait bien faite ! Ce sont là les jeux du sort !

98. Saʿŷd, toujours épris de toi, ne te reverra plus; le seul souvenir de ton nom lui ravit le sentiment.

99. Pardonne-moi, Dieu Compatissant; pardonne aussi à tous [les assistants]. Saʿŷd est triste; il pleure celle qui lui était chère comme son âme. Pardonne, Seigneur, à cet amant, pardonne à H̱ŷzyya; réunis-les dans le sommeil, Toi qui es le Très-Haut. Pardonne à l'auteur qui a composé ce poème et en a disposé les vers : c'est deux *Mŷm*, un *H̱â*, un *Dâl* [*MoH̱aM*(*M*)*eD*] qui a rapporté ce récit.

102. Ô Toi qui connais l'avenir, donne la rési-

[1] V. 93. Dyâb ben Ḳânem, personnage important du roman des Benŷ Helâl.

gnation à ce fou d'amour. Je pleure comme un exilé; mes larmes apitoieraient mes ennemis! Je repousse la nourriture que ma bouche trouve insipide et le sommeil lui-même est refusé à ma paupière. Entre la mort de ma bien-aimée et la composition de cette pièce, trois jours seulement s'écoulèrent [1]. Elle me quitta, me disant adieu, et ne revint point vers moi.

105. Cette chanson, ô vous qui m'écoutez, a été achevée en l'an mil et deux cents; complétez-en la date en y ajoutant quatre-vingt-dix, auxquels vous joindrez les cinq qui restent (1295).

106. Cette chanson d'Ould ĕs S̲eṛŷr nous l'avons composée, par manière de souvenir, le mois de l'ʿAyd el-Kebŷr, qui est le mois des chansons, à [Sŷdŷ] K̲h̲âled ben Sinân. Un tel (Moḥammed) ben Guŷ-ṯoûn a dit de celle que naguère vous vîtes encore vivante : Mon cœur a suivi la svelte H̲ŷzyya.

(*) L'auteur de cette *qeṣŷda* est un trouvère de Sŷdŷ K̲h̲â-led (cercle de Biskra) nommé Moḥammed ben Guyṯoûn, célèbre dans tout le Sud et sur les Hauts-Plateaux de la province de Constantine. Quoiqu'il ait à peine dépassé la cinquantaine, Ben Guyṯoûn a déjà fourni une longue carrière

[1] V. 104. L'auteur explique la contradiction apparente entre ce vers et le vers 65 en disant que la *qeṣŷda* a été composée en deux fois : la partie relative à H̲ŷzyya, trois jours après son trépas; l'autre, consacrée au cheval, après la mort de cet animal, qui suivit d'un mois celle de la jeune femme.

poétique. Il cultiva longtemps le genre *hezel*, érotique et léger, mais le délaissa ces dernières années pour s'adonner au *Kĕlâm el djĕdd*, qui traite de sujets élevés, graves et surtout religieux.

La pièce que je donne ici est une des plus connues de son œuvre. Il la composa à la fin de 1878 sur la demande du jeune Sa'ŷd; car Sa'ŷd et Ḫŷzyya ne sont pas des personnages fictifs. Tous deux appartenaient à de grandes familles de la région, et Sa'ŷd, encore vivant et jeune encore, occupe dans son pays des fonctions administratives.

On retrouve dans ce morceau tous les éléments de la *qesŷda* classique : invocation aux amis, souvenir des amours passées, portrait de l'amante, description du cheval, tableau de la tribu en marche, paysage, etc. L'auteur y a même inséré des fragments qui semblent tenir davantage de l'éloge funèbre (رثاء). Certains passages ont une véritable valeur poétique et peuvent supporter la comparaison avec les chants des vieux poètes de la bonne époque.

On remarquera que chaque vers est divisé en quatre parties, dont les trois premières riment ensemble, avec rime variable pour chaque distique. Ce procédé semble propre à la poésie populaire.

NOTES DU TEXTE.

V. 1. *Rāys* et son féminin *rāysa* (vers 39) sont mis indifféremment l'un pour l'autre. C'est d'ailleurs une règle de grammaire que certains adjectifs d'apparence masculine peuvent être employés pour déterminer un substantif féminin quand la limpidité du sens rend toute confusion impossible.

V. 2. *Anâ* se change très fréquemment en *nâ*.

V. 4. La permutation du *djŷm* en *zâ* est à tel point passée dans l'usage dans les régions où je l'ai signalée que الجهد est devenu الزهد, qui ne donnerait pas ici de sens satisfaisant; j'ai rétabli الجهد dans le texte.

V. 7. On sait qu'il est permis de faire rimer un *ouaou* et un *yâ*

de prolongation servant de *ridf;* l'emploi de الهنود avec باليد et الحديد est donc correct.

V. 8. *Fănṯâzyya* (espagnol *fantasia*) signifie «ostentation, parade, présomption, vanité, orgueil, arrogance», etc. يعمل فنطازية pourrait se traduire par «il fait des embarras». Mais jamais les Arabes ne s'en servent pour désigner les jeux hippiques accompagnés de coups de feu que les Européens appellent *fantasia*. Ce n'est pas l'unique exemple d'une expression mal comprise et employée avec un sens faux.

V. 19. تدلال, qu'il faut prononcer *ĕddellâl*, est pour تدلّل. Le pronom *t* se change en *dâl* par raison d'euphonie et l'*alif d'union* a pour rôle de permettre d'articuler ces deux *dâl*, dont le premier, d'après les règles de la lecture, doit porter un *djezm*. Il n'est pas rare, dans des cas semblables, de voir introduire après cet *alif* le *lam* de l'article, qui n'a là rien à faire; le verbe se présente alors sous l'apparence d'un nom et تدلل devient الدلل (ici l'*alif* ajouté entre les deux *lam* est motivé par la nécessité d'obtenir une consonnance avec *māl* et *tĕḵhĕbâl*). Les albums des chanteurs arabes ont, on le sait, une orthographe spéciale, presque toujours très défectueuse, avec laquelle il faut se familiariser si l'on veut comprendre les poètes populaires.

V. 24. *Kḥĕlḵhŷl* est un pluriel usuel de *ḵhĕlḵhâl*.

V. 68. الحيات est pour الحياة. Dans le langage, le ة des noms provenant de racines défectueuses redevient un *tâ* ordinaire; ainsi l'on dit قضات, *qoḏât*, pour قضاة, *qoḏâ;* زكات, *zekât*, pour زكاة, *zekâ;* صلات, *ṣălât*, pour صلاة, *ṣălâ*.

V. 92. لسّة, *lĕssa*, est une contraction de الاسسة, pluriel de اساس «base, fondement, fondations», que l'on trouve aussi et même plus fréquemment sous la forme لساس pour الاساس, l'article ayant fait corps avec le substantif.

(*La suite au prochain cahier.*)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SÉANCE DU VENDREDI 12 MAI 1899.

La séance est ouverte à 4 heures et demie, sous la présidence de M. Barbier de Meynard.

Étaient présents :

MM. Maspero et Senart, vice-présidents; M[is] de Vogüé, Duval, J.-B. Chabot, Mayer-Lambert, J. Halévy, Nau, M. Schwab, Ali Kemal, M. Courant, Clément Huart, Decourdemanche, de Charencey, Clermont-Ganneau, Fossey, Halphen, Pierre Lefèvre-Pontalis, Barré de Lancy, membres; Drouin, secrétaire adjoint.

Le procès-verbal de la séance d'avril est lu et la rédaction en est adoptée.

Sont élus membres de la Société :

MM. Léon Gautier, professeur à la Medersa d'Alger, demeurant à Alger, rue Marengo n° 12, présenté par MM. Basset et Houdas;

Edmond Doutté, professeur à la Medersa de Tlemcen, présenté par MM. Basset et Houdas;

G. W. Thatcher, professeur au « Mansfield College » à Oxford, présenté par MM. Margoliouth et R. Duval;

La *Public Library*, directeurs : MM. Lemcke et Büchner, à New-York, présentée par MM. Ernest Leroux et Drouin.

Sont offerts à la Société :

Par M. R. Duval, son *Histoire de la littérature syriaque* qui

vient de paraître dans le *Recueil des anciennes littératures chrétiennes*, Paris, 1899, in-18; librairie Victor Lecoffre;

Par M. l'abbé Nau, le premier volume de la *Sainte Bible polyglotte*, contenant le texte hébreu, le texte grec des Septante, le texte latin de la Vulgate et la traduction française de l'abbé Glaire, avec une introduction et des notes par l'abbé F. Vigouroux; in-8°, Paris, A. Royer, 1898.

M. l'abbé Nau fait l'éloge de cette publication et en signale l'intérêt pour la vulgarisation des études orientales;

Par M. Maurice Courant, deux mémoires dont il est l'auteur : *Notes sur l'enseignement de la langue chinoise* (extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*, t. XXXVII, 1899), et la *Presse périodique japonaise* (extrait du *Journal asiatique*, décembre 1898);

Par M. Vilhelm Thomsen, professeur à l'Université de Copenhague, le premier fascicule de ses *Études lyciennes*; in-8°, Copenhague, 1899;

Par M. Karl Piehl, professeur à l'Université d'Upsala, le *Dictionnaire du papyrus Harris, n° 1;* in-8°, Vienne, 1882, et le premier fascicule du tome III de la revue *le Sphinx*, embrassant le domaine entier de l'égyptologie; in-8°, Upsala, 1898.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

M. le Président annonce à la Société qu'il vient de recevoir de M. Delphin la revision du texte arabe de Sidi Khalil avec de nombreuses annotations et variantes qui permettront de donner une édition définitive de ce traité de jurisprudence musulmane. La réimpression de cet important ouvrage commencera prochainement à l'Imprimerie nationale.

Le bibliothécaire est autorisé à envoyer à M. Finot directeur de la mission archéologique d'Indo-Chine, à Saïgon, les ouvrages suivants publiés par la Société asiatique : *Mahavastu*, 3 vol.; J. Darmesteter, *Chants des Afghans;* Huber, *Voyage en Arabie; Les Voyages de Ibn Batoutah*, traduction de MM. Defrémery et Sanguinetti, 4 vol. et l'index, et le

Journal asiatique, tomes I à XII de la série en cours 1893-1898 avec la suite. Cet envoi sera joint à d'autres dons provenant du Ministère de l'instruction publique, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'École des langues orientales.

Le conseil de la Société asiatique autorise également l'échange du *Journal asiatique* contre les publications de philologie orientale de l'université d'Upsala.

M. Decourdemanche communique à la Société diverses méthodes de notation numérique secrète usitées en turc.

M. Halévy donne la traduction d'une inscription araméenne inédite, rapportée de Mésopotamie par M. Fossey.

M. Maurice Courant lit un mémoire sur la musique et la danse en Chine.

Ces diverses communications paraîtront dans le *Journal asiatique.*

La séance est levée à six heures.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

(Séance du 12 mai 1899.)

Par l'India Office : *Epigraphia Indica*, January and April 1899. Calcutta; in-4°.

— *Indian Antiquary*, December 1898; in-8°.

— *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, December 1898 and February 1899. Calcutta; in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, November, December 1898: January, February, March 1899. Calcutta; in-8°.

Par la Société : *Atti della Reale Accademia dei Lincei*, 1898. Roma; in-4°.

— *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, vol. VIII, fasc. I-II. Roma; in-8°.

Par la Société : *Journal of the Royal Asiatic Society*, April 1899. London; in-8°.

— *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, année 1898, 2e livr. Paris; in-8°.

— *Bulletin de la Société de géographie*, 1er trim. 1899. Paris; in-8°.

— *Comptes rendus des séances de la Société de géographie*, mars 1899. Paris; in-8°

— *Revue des études juives*, janvier-mars 1899. Paris; in-8°.

— *Actes du Congrès des américanistes*. Paris, 1897, 4e section 1898; in-8°.

— *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*. 53 Band, I Heft. Leipzig; in-8°.

— *Recueil des historiens des croisades*, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. *Historiens orientaux*, t. IV. Paris, 1898; in-fol.

Par le Gouvernement général de l'Algérie : *Les mansions lunaires des Arabes*, texte et traduction, par M. de Motylinski. Alger, 1899; in-8°.

Par les éditeurs : *Revue critique*, nos 16, 17, 18. Paris, 1899; in-8°.

— *Bollettino*, nos 319, 320. Firenze, 1899; in-8°.

— Musée impérial ottoman, *Monuments égyptiens* (notice sommaire). Constantinople, 1898; in-12.

— Musée impérial ottoman. *Bronzes et bijoux*. Constantinople, 1898; in-12.

— *Actes du XIe Congrès international des Orientalistes*. Paris, 1897, 4e section 1898; in-8°.

— *Recueil de matériaux concernant le Caucase* (en russe), fasc. XXXV. Tiflis, 1898; in-8°.

— *The Geographical Journal*, May 1899. London; in-8°.

— *Collection J. Fallinge. Objets d'art japonais et chinois*. Paris, 1899; in-8°.

Par les éditeurs : *The American Journal of philology*, December 1898. Baltimore; in-8°.

— *The American Journal of Semitic languages and literatures* (*Hebraica*). Chicago (Ill.), April 1899; in-8°.

— *Polybiblion*, parties technique et littéraire, avril 1899; in-8°.

— *Revue africaine*, n° 232, 1er trim. 1899; in-8°.

— *Al-Machriq*, Nisan et Iyar 1899. Beyrouth; in-8°.

— *Al-Zhiyâ*, avril I et II. Le Caire, 1899; in-8°.

— *L'Orient chrétien*, n° 1, 1899. Paris; in-8°.

— *Journal des Savants*, mars et avril 1899. Paris; in-4°.

— *XIIe Congrès international des Orientalistes*, bull. n° 2. Paris, 1899; in-8°.

Par les auteurs : J. Rouvier, *L'ère de Marathos de Phénicie* (extrait), 1899; in-8°.

— P. Cheikho, *Biographie de Barhebræus* (en arabe). Beyrouth, 1899; in-8°.

— Le même, *Divan d'Al-Hirniq, sœur de Tarafa*. Beyrouth, 1899; in-8°.

— A. Haffner, *Kitâb ad-Dârât*, par Al-Asma'i (extrait). Beyrouth, 1898; in-8°.

— Le même, *Le livre des plantes et des arbres*, par Al-Asma'i (extrait). Beyrouth, 1898; in-8°.

— Sir W. Muir, *The caliphate, its rise, decline and fall*. London; in-8°.

— R. Duval, *La littérature syriaque*. Paris, 1899; in-8°.

— Vilh. Thomsen, *Études lyciennes*. Copenhague, 1899; in-8°.

— Romesh Dutt, *Mahabharata, the epic of ancient India, condensed into English verse*. London, 1899; in-8°.

— L. Schermann, *Orientalische Bibliographie*, XII, I, Berlin, 1899; in-8°.

— G. A. Grierson, *Kaçmiraçabdâmrta, Kaçmiri Grammar, written in the Sanscrit language by Içvara-Kaula, edited with notes and additions*. Part II, *Conjugation*. Calcutta, 1898; in-4°.

Par les auteurs : Karl Piehl, *le Sphinx,* revue critique embrassant le domaine entier de l'égyptologie; vol. III, fasc. I. Upsala, 1899; in-8°.

— Le même, *Dictionnaire du papyrus Harris,* n° 1, publié par Biret.

— F. Vigouroux, *La sainte Bible polyglotte, contenant le texte hébreu original, le texte grec des Septante, le texte latin de la Vulgate et la traduction française de M. l'abbé Glaire, avec les différences de l'hébreu, des Septante et de la Vulgate, des introductions, des notes, des cartes et des illustrations.* T. I, *le Pentateuque,* fasc. I et II, 1898-1899. Paris; in-8°.

— Charencey, *Noms des points de l'espace dans divers dialectes américains* (extrait), 1899; in-4°.

NOTES D'ÉPIGRAPHIE INDIENNE.

VII

DEUX ÉPIGRAPHES DU SVĀT,

PAR

M. É. SENART.

On sait que M. A. E. Caddy a, en 1896, opéré dans la vallée du Svāt des recherches et des fouilles, notamment au stūpa de Lauriān Tangai. Des sculptures nombreuses et intéressantes ont récompensé sa peine, qui, pour la plupart, ont été incorporées à l'Indian Museum de Calcutta. C'est à mon ami le Dr James Burgess, l'ancien directeur de l'*Archæological Survey,* dont les précieuses publications sur les an-

tiquités de l'Inde occidentale n'ont plus besoin d'éloge, que je dois la communication récente, en une épreuve photographique, d'une inscription de cette provenance qu'il m'a autorisé à publier.

Elle est inscrite sur la plinthe d'une statue de Buddha mutilée; la photographie qui m'en a été communiquée est à trop petite échelle pour permettre d'apprécier sérieusement l'œuvre, d'en juger le mérite et d'y noter aucun caractère particulier de style. Au-dessus de cette plinthe, et sous les pieds du personnage représenté debout, règne un soubassement; on y reconnaît, encadré entre deux pilastres du style habituel, une de ces scènes d'adoration si fréquemment répétées au Nord-Ouest. Un personnage central est entouré de quatre adorateurs : deux à sa droite portent la robe religieuse, deux à sa gauche paraissent des laïques. D'après le renseignement que me fournit M. Burgess, la surface inscrite mesurerait 16 pouces et demi sur 5 pouces et demi, soit environ 0 m. 42 sur 0 m. 14.

M. Foucher, qui a fait dans le Svāt une tournée archéologique en 1897, a bien voulu compléter les indications de M. Burgess par une note que je suis aise de pouvoir transcrire ici :

L'inscription dont il s'agit a été découverte par M. Al. E. Caddy, au cours des fouilles qu'il a exécutées au printemps de 1896, pour le compte du Gouvernement du Bengale, dans le *tangai* ou «val» de Lauriyān, sur le versant nord de la passe de Shahkote, dans la vallée du Svāt.

Cette passe était, jusqu'en ces derniers temps, avant que les Anglais eussent choisi le col de Malakand pour y faire passer la route stratégique du Chitral, l'un des passages les plus faciles et les plus fréquentés entre le district de Peshawar et la vallée du Svāt. Il semble qu'il en était anciennement de même entre le Gandhāra et l'Udyāna, si l'on en juge du moins par les vestiges de deux vieilles routes et le nombre des ruines du voisinage [1].

[1] Cf. Maj. Deane, *Note on Udyâna and Gandhâra*, dans *J. R. A. S.*, 1896, p. 671.

Le site de Lauriyān (ou peut-être Rālyan ?) est le plus voisin de l'ouverture septentrionale de la passe, à quelque distance au sud-est du gros bourg d'Aladand, près du hameau de Piyalāna. Les fouilles, fort bien conduites, ont mis au jour le soubassement carré d'un stūpa d'environ 10 mètres de côté et une profusion de statues et de bas-reliefs plus ou moins bien conservés, mais pour la plupart d'un excellent travail. Ces sculptures ont été transportées au Musée de Calcutta, et entre autres la grande statue décapitée et par ailleurs fort mutilée du Bouddha qui porte l'inscription.

Cette statue, sans la tête, est encore haute de 2 mètres. Entre la base sculptée, qui représente à l'ordinaire l'adoration d'un Bodhisattva par quatre fidèles, et le prolongement taillé en biseau qui en s'insérant dans le piédestal assurait la stabilité de la statue, se trouve ménagé un espace lisse et rectangulaire sur lequel sont gravées les deux lignes de l'inscription.

La photographie de l'épigraphe est très bonne, il ne semble pas que l'examen direct du monument pût ajouter beaucoup aux ressources qu'elles nous offre pour le déchiffrement. Je dois ajouter que, en m'entretenant pour la première fois de l'inscription dont il m'envoyait un tracé, M. Burgess en avait déjà correctement interprété la date.

Voici comment je transcris :

(1) Sa 318 (IIIc.10.4.4) proṭhavadasa di 27 (20.4.3) budhaghoṣasa danam

(2) saghorumasa sadarabhatisa

Les seuls mots qui offrent quelque difficulté sont *danam saghorumasa*. *Dana* est clair; mais le signe qui suit et qui affecte la forme [illegible] ne m'est pas connu d'ailleurs. Cependant, si l'on compare la forme et l'orientation du caractère [illegible] = *mu*, on éprouvera, je pense, peu d'hésitation à l'entendre comme = *m* final ou comme anusvāra, ce qui revient à peu près au même, la forme régulière de l'anusvâra dans le kha-

[1] Cf. l'inscription du «Lion de Mathurā», dans *J. R. A. S.*, 1894, p. 525, qui porte, A II, l. 9, *thuro ca sagharamo ca*.

roṣṭhī étant directement dérivé de l'ᒪ. Je ne vois pas qu'aucune autre interprétation soit possible. Il semble que le bas des lettres *d, n* soit accompagné d'un crochet qui se rattacherait plutôt encore au *d* qu'à l'*n*. Ne lui pouvant découvrir aucune raison d'être, j'imagine que ce n'est rien qu'une inégalité de la pierre; en plusieurs endroits, par exemple au-dessus du *ṣ* de *budhaghoṣasa*, au pied du *d* de *proṭhavadasa*, elle paraît accuser ainsi la présence de signes qui, cependant, sont certainement illusoires.

Je serais tenté de recourir au même expédient pour l'explication du mot qui suit. *Saghorumasa* ou, si l'on complète l'anusvāra, *saṁghorumasa*, ne donne, autant que je puis voir, aucun sens satisfaisant. Le génitif qui vient après se rapporte sûrement, comme épithète, à *budhaghoṣasa;* on attend pour celui-ci la même fonction; il faudrait alors, soit qu'il désignât (en lisant *saṁ*) quelque dignitaire ou fonctionnaire du *saṁgha*, soit (en lisant *sa*) qu'il associât au donateur une autre personne; mais je ne sais rien faire de l'*o*(*u*)*ruma*, ni du *ghoruma* qui nous resterait à ainsi interpréter.

A ne considérer que la charpente du mot, on ne peut guère manquer de songer d'abord au terme familier de *saṁghārāma*, c'est-à-dire le « compound », comme on dirait dans l'Inde actuelle, où habite le saṁgha, où est élevé le couvent ou *vihāra*[1]. Le *gh* paraît bien sur la gauche porter le trait oblique qui exprime l'*o*; cependant, comme ce trait est surmonté d'une ligne à peu près parallèle mais ondulée, presque aussi marquée bien qu'elle ne puisse avoir de signification intentionnelle, il est permis peut-être de se demander si tous ces traits ne sont pas, les uns et les autres, également accidentels; on arriverait ainsi à la lecture *saṁgharumasa* pour *saṁgharamasa*, et, si l'on prenait que l'*u* a été produit par l'influence labialisante de l'*m*, on aurait

[1] Justement la phrase du Thūpavaṁsa à laquelle Burnouf (*Lotus*, p. 436) rattache son interprétation du mot *saṁghārāma*, avait pour objet de rappeler le don d'un *saṁghārāma* fait par le Bodhisattva au temps d'un buddha Priyadarśin.

finalement *danaṁ saṁgharamasa*, d'où cette trduction : « l'an 318, le 27 de prauṣṭhāpada, don de (ce) saṃghārāma par Buddhaghoṣa avec sa femme et son frère ».

On imagine que je n'ai pas l'intention de donner pour certaine une traduction qui suppose une rectification assez forte de la graphie apparente et une bizarrerie du vocalisme qui, sans manquer d'analogies, n'a pas, à ma connaissance, de parallèle absolu. Je ne dois pas dissimuler deux autres difficultés : l'objet de la donation serait au génitif; or il est, dans les formules habituelles, simplement présenté au nominatif, comme apposition de *dāna* ou *dānamukha*. D'autre part, l'insertion de ce génitif entre le génitif *budhaghoṣasa* et l'adjectif *sadarabhatisa* qui s'y rapporte, n'est pas très naturelle. Il faut avouer cependant que la mention des personnes associées dans sa bonne œuvre au donateur principal est ainsi en général, dans les ex-voto, rejetée après *dānaṁ*, à la fin de l'épigraphe; et les mots *danaṁ saṁgharamasa* ont pu être sentis comme un ensemble, à la manière d'un composé *saṁgharamadanaṁ*[1]. Aucune de ces objections n'est donc en elle-même insurmontable; la réunion ne laisse pas que d'en être préoccupante, et je ne propose cette analyse que sous d'expresses réserves.

Ce qui est certain, c'est que nous sommes en présence d'une donation faite par un certain Buddhaghoṣa, sa femme et son frère, en l'an 318.

Cette date est la plus élevée de celles qui aient été jusqu'ici relevées sur des monuments du Nord-Ouest à caractères kharoṣṭhī; elle a, de ce fait, ramené mon attention sur l'inscription de Haṣtnagar. Une reproduction imparfaite de l'*Indian Antiquary* m'avait induit jadis à douter que le monu-

[1] Il serait même facile d'imaginer un autre expédient qui supprimerait le génitif *samgharamasa;* il consisterait à prendre *samgharama* pour une transposition fautive *samgharamu* et *sasadarabhatisa* comme *sasvadārabhrātuḥ*. Mais je ne me rappelle pas de cas où le possessif *sra* soit introduit dans des formules de ce genre.

ment portât réellement un chiffre de centaines. La publication définitive faite depuis par M. Vincent Smith dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale* (1889, pl. X) a donné à la discussion une base solide.

L'inscription exprime bien des centaines. Mais combien? Le général Cunningham avait d'abord lu le chiffre 274; cette date a depuis été enregistrée sans contestation, notamment par le regretté Bühler. J'ai, dès le début, proposé pour les dizaines la rectification 80 (au lieu de 70) qu'a acceptée M. Barth. J'avoue que je ne comprends pas bien comment on pourrait la contester; mais je ne comprends pas davantage comment, en présence de la photographie de M. Vincent Smith, on a pu se tenir satisfait de la transcription 200. C'est assurément 300 qu'il faut lire Il est de toute évidence que le premier des trois traits ne saurait représenter la haste de l'*s* dont le crochet supérieur est bien trop poussé vers la droite. Là comme ici, nous avons 300 et, en supposant que des deux parts la date se réfère à une ère commune, notre épigraphe est antérieure de 66 ans à celle de Haṣtnagar.

La même vallée du Svāt qui a rendu notre inscription de 318 en a livré une autre dont la date paraît antérieure de deux cents ans et dont la comparaison ne saurait être ici négligée.

J'en dois justement à M. Burgess une photographie dont il m'a également permis de faire tel usage qu'il me semblerait bon. L'inscription a bien été transcrite et discutée par Bühler[1], et c'est même cette circonstance qui avait fait négliger par M. Foucher de me donner communication du cliché qu'il en possède; mais aucun fac-similé n'en a été publié, que je sache : c'est une lacune qu'il importait, on va le voir, de combler. Le terrain de l'épigraphie kharoṣṭhī est encore trop peu assuré, trop semé d'incertitudes et d'imprévu pour que l'expérience la plus consommée, le savoir le plus magistral assurent contre toute méprise.

[1] *Wiener Zeitschr. für die Kunde des Morgenlandes*, X, p. 55 et suiv., article reproduit par l'*Indian Antiq.*, de mai 1896, p. 141.

La lecture qu'avait admise Bühler réclame une double correction.

La neuvième lettre de la ligne initiale est certainement identique à la première. C'est un *d* et non un *n*: c'est *do* qu'il faut lire. Quant au dernier caractère de la dernière ligne, ce n'est pas un *dh*; le trait du haut ne serait pas si oblique et tout le signe serait plus vertical et moins large; c'est le chiffre 20. Et, aussi bien, à lire *sudha* pour les deux dernières lettres, il fallait admettre que *s* était substitué à *ś* palatal; ce ne serait pas impossible; la confusion n'est pourtant pas commune dans les inscriptions kharoṣṭhī. J'ajoute qu'il n'y a *a priori* absolument aucune raison de penser que l'*s* ait été accompagné de la voyelle *u*; la pierre en s'effritant a perdu tout le bas du caractère à partir du milieu de la haste. La lecture rectifiée du neuvième caractère *do* supprime le prétexte qu'avait Bühler pour admettre que l'alphabet de cette inscription ait employé deux signes différents pour *ṇ* et pour *n*. La nasale n'apparaît ici que sous la forme ʕ. Il est bien vrai que, dans les quatre cas où elle revient, le sanscrit aurait l'*ṇ* cérébral; il est partant fort possible que le scribe ait eu l'intention de l'employer; mais l'*n*, régulièrement dental, de *danam*, dans notre inscription de 318, affecte une forme extrêmement analogue; il est donc prudent de suspendre notre jugement. Cette réserve établie, je répète que ma transcription ne diffère de celle de Bühler que sur les deux points indiqués.

Je dois cependant ajouter une remarque; Bühler estimait que *thai* était séparé de la suite, *no(do)rena* par un « intervalle considérable »; il en concluait que c'était un mot indépendant. Si l'on compare l'écartement qui existe entre les caractères *re* et *na* de *dorena*, qui appartiennent incontestablement au même mot, tout scrupule de ce genre se dissipera immédiatement. Convient-il d'attacher plus d'importance au vide laissé entre *daṭia* et *putrena?* J'en doute fort, à considérer celui qui sépare les caractères *pu* et *ka* de *pukarani*.

Je transcris donc :

(1) datia putrena thaidorena puka

(2) rani karavita sarvasapana puyae

(3) vaṣa[1] 113 (IC. 10. 3.) śravanasa 20

et je traduis :

« Théodore, fils de Dati, a fait faire cette pièce d'eau en l'honneur de tous les serpents l'an 113, le 20 de śravaṇa. »

Personne, je pense, n'hésiṭera à reconnaître avec moi, dans ce *thaïdora,* un Théodoros. Une transcription *thiudora* serait plus exacte; nous avons sur des monnaies, *thiuphila* pour Theophilos[2]. Mais, pour Philoxenos, les médailles donnent indifféremment[3] *philusena* et *philasena. Thaidora* a pu d'autant plus facilement se substituer à un *Thiudora* plus régulier, que les deux voyelles ne sont séparées par aucune consonne. On ne saurait se promettre ici la précision d'une transcription scientifique. Les quelques emprunts faits au grec par la littérature de l'Inde ne seraient pas pour encourager des exigences si rigoureuses.

A ce fils de nom hellénique, on attend un père de nom hellénique. Dans *Dati,* Bühler avait déjà senti la couleur étrangère. Le mot nous reporte plutôt à l'analogie du persan Datis qu'à aucun nom purement grec. Il n'y aurait après tout rien de bien étonnant à trouver dans cette région un mélange dans la même famille de noms grecs et de noms gréco-perses[4]. Ce qui est certain, c'est que la lecture rectifiée

[1] Je ne vois aucune trace d'*r* souscrit. La ligne qui apparaît sous l'*s* est placée trop bas; elle résulte certainement d'un défaut de la pierre qui s'est effritée.

[2] Gardner, *Catalogue,* p. 167.

[3] *Ibid.,* p. 56.

[4] Comme il arrive de presque toutes les difficultés qui ne reçoivent pas une solution rigoureusement démontrable, ce *datiaputra* éveillerai aisément dans l'esprit des conjectures variées. C'est ainsi qu'il fait penser d'abord à *datta* ou *dattakaputtra,* c'est-à-dire «fils adoptif». Mais encor

de cette dédicace nous met — et c'est, si je ne me trompe, la première fois — en présence d'un nom purement grec, appartenant non à un dynaste, mais à un simple particulier. C'est une curiosité intéresssante.

Pour ce qui est de la rectification que je propose dans la lecture des deux derniers caractères, elle n'a pas, je pense, besoin d'être justifiée longuement. J'en ai déjà noté les raisons directes, positives; j'ajoute qu'il serait contraire à toutes les analogies connues, que le quantième fût omis après l'indication du mois; le nom du mois est d'ailleurs dans les autres épigraphes, invariablement consigné au génitif, comme notre lecture le rétablit ici.

L'interprétation du chiffre qui marque la centaine ne paraît pas douteuse. Il affecte pourtant une forme assez différente de celle que lui donne notre épigraphe de Lauriān Tangai. On en trouvera d'autres variantes encore, plus ou moins accusées, dans les trois autres inscriptions kharoṣṭhī jusqu'ici connues qui notent des centaines, celles de Gondopharès à Takht i-Bahi [1], l'inscription de Pandjtar [2] dont nous n'avons malheureusement pas de bonne reproduction, et l'inscription de Haṣtnagar.

Cette dernière, on s'en souvient, appartient au même siècle que la nôtre; elle lui est postérieure de 66 ans.

Elles sont malheureusement trop courtes l'une et l'autre pour que la comparaison paléographique puisse être bien féconde. Tout ce que j'oserai dire, c'est que, autant que j'en puis juger, la forme des caractères est de part et d'autre très analogue, qu'il n'y a en effet nulle difficulté à les tenir pour quasi-contemporaines; elles sont donc très vraisemblablement datées d'une ère commune.

Il est regrettable que les photographies accessibles pour

attendrait-on le nom propre du père? Le plus sage est de nous en tenir jusqu'à nouvel ordre à l'interprétation la plus simple.

[1] *Notes d'épigr. ind.* n° 3.

[2] *J. R. A. S.*, XX, pl. x, fig. 3 (d'après *J. A. S. B.*, planche de la p. 704).

nous des deux sculptures qu'elles accompagnent ne fournissent pas une base suffisante à l'examen des particularités techniques; mais, pour tout dire, notre connaissance de l'art du Gandhāra est encore trop générale, les notions sur la date et sur le faire des œuvres, sont encore trop incertaines, pour qu'un pareil examen pût être bien décisif. Jusqu'à nouvel ordre, et en dépit des difficultés qu'en présente l'interprétation, les dates épigraphiques nous promettent plus de lumière que le style des œuvres qu'elles accompagnent. Et c'est pourquoi il serait si intéressant de déterminer quelle ère ou quelles ères ont employées les épigraphes en caractères kharoṣṭhī. On sait combien la question est délicate, obscure et controversée. Le moment ne semble pas venu de la reprendre.

Les données de fait qui précèdent me suggèrent cependant une observation par laquelle je veux conclure cette note. Notre point de repère le mieux établi paraît bien jusqu'ici être l'époque de Gondopharès. C'est vers le milieu du Ier siècle après J.-C. que tous les indices, numismatiques et autres, s'accordent à placer son règne, lequel était dans sa 28e année, en l'an 103 de l'ère. Une date très voisine serait très concevable pour la donation de notre Théodore (datée de 118); à une époque où les caractères grecs étaient encore de mode sur les monnaies il n'est pas surprenant que des noms grecs aient été en usage. La même période est également plausible pour l'épigraphe de Pandjtar — datée de 122 — et pour l'allusion qu'elle contient à un « roi Koushan ». En somme ces trois monuments s'accommodent aisément de l'ère — quelle qu'en ait été le créateur — que l'on fait commencer quelque part dans le second quart du Ier siècle avant J.-C.

Mais que dire de nos deux inscriptions de 318 et de 384?

Il y a toute apparence que la donation de Théodore provient de la même vallée du Svāt d'où provient certainement celle de 318. C'est une raison de penser, jusqu'à preuve contraire, que l'une et l'autre se règlent sur la même ère; une considération analogue indiquerait d'autre part que

l'inscription de Haṣtnagar se réfère au même comput que l'épigraphe de Takht i Bahi qui appartient au règne de Gondopharès. *A priori* donc, et jusqu'à nouvel ordre, le parti le plus sûr, le plus naturel, est d'admettre une ère unique, commune à toutes les inscriptions kharoṣṭhī, et commençant dans le second quart du Ier siècle avant notre ère [1].

Il est clair que cette conclusion ramènerait à une époque plus basse que, pour ma part, je n'y inclinais jusqu'ici, — au moins jusque vers le milieu du IVe siècle, — et l'exécution de certaines sculptures qui, à première vue, ne paraissent pas de facture inférieure, et l'usage habituel de l'alphabet kharoṣṭhī. Il est certain aussi que, malgré quelques différences dans le détail, il serait malaisé, au premier abord, de soupçonner entre l'alphabet de Takht i Bahi et celui de Lauriān Tangai un écart de près de 300 ans. Mais qui oserait affirmer que cet écart soit inadmissible ? Et si cette thèse devait commander quelques retouches dans la série des variantes de l'alphabet kharoṣṭhī telle que l'a établie Bühler, comment s'étonner qu'une première classification, en une matière qui laisse forcément quelque place aux impressions subjectives, fût susceptible de corrections ? Le niveau artistique que marque le monnayage des Guptas dans l'Inde intérieure est encore assez élevé ; il présente plus d'une trace de l'influence occidentale ; rien donc d'étonnant qu'au IVe siècle dans les régions plus hellénisées du nord-ouest, il eût survécu une habileté technique telle que la supposent le relief de Haṣtnagar et la statue de Lauriān Tangai.

Je ne prétends rien affirmer. Mais il importe à mon avis, de ne se départir que sur des indices vraiment sérieux sinon

[1] M. S. Lévi admet, on s'en souvient, que cette ère est celle même qu'aurait fondée Kaniṣka (*Notes sur les Indo-Scythes*, p. 76 et suiv.) ; l'hypothèse qui faisait concorder l'ère śāka de 78 ap. J.-C., avec l'abhiṣeka de ce roi devrait être abandonnée, et son règne remonté de quelque 130 ans. Sans méconnaître certaines difficultés, je dois avouer que plusieurs de ses arguments me semblent graves et que, à mon sens, il pourrait bien avoir raison.

absolument démonstratifs, des déductions les plus simples et les moins artificielles, de n'admettre les ères multiples qu'à bon escient.

AU SUJET D'UN DES SURNOMS DU MOIS DE REDJEB.

Une note, placée à la page 16 du cahier de janvier-février 1899, du *Journal asiatique*, a attiré mon attention sur une épithète que nombre d'actes et de jugements arabes accolent au nom du mois de redjeb, et dont les grands lexicographes arabes ne font point mention. Je veux parler du mot الاصبّ, auquel M. Derenbourg a, par conjecture, substitué le participe المرجّب[1].

Cette épithète de الاصبّ qu'on rencontre maintes fois dans des textes rédigés en pays barbaresques, est également connue en Égypte et paraîtrait avoir été usitée ailleurs, puisque la notice du ms. Schefer, dans laquelle il se trouve, a été écrite à Sâwa. Tous les musulmans instruits, à qui l'on demande l'origine de cette expression, se contentent de dire qu'elle est une altération de الاصمّ.

En réalité on se trouve ici en présence d'une de ces prononciations dialectales qui ont disparu, pour la plupart, le jour où l'idiome du Hedjaz est devenu langue sacrée et classique. On sait, en effet, que la tribu de Mazin (مازن) remplaçait souvent dans les mots le م par un ب et *vice versa*. On donne comme exemple de cette particularité phonétique la phrase : بَاتَ المَعِيرُ qui correspond à : مَاتَ البَعِيرُ «le chameau est mort». Rien donc d'étonnant à ce que الاصمّ soit devenu الاصبّ, de même que رجب s'est transformé en رجم ainsi qu'on le constate également dans quelques cas plus rares toutefois, et رجم الاصبّ pour رجب الاصمّ serait en parallélisme complet avec la phrase citée ci-dessus.

[1] La note de M. Derenbourg est ainsi conçue : Lu par conjecture. Ms. الاحب, peut-être pour الارجب.

Mais si الاصمّ a pu se transformer en الاصبّ, l'inverse à également pu se produire et cette seconde hypothèse est même plus vraisemblable que la première; car si l'on conçoit sans peine que le mot de redjeb ait pu être qualifié de الفَرْد « l'isolé » parce que ce mois ne fait pas suite aux autres mois sacrés qui eux, au contraire, forment un groupe compact dans le calendrier arabe, il est plus malaisé d'expliquer le qualificatif الاصمّ « le sourd ». Sans doute on n'a pas manqué de dire que le mois de redjeb est « sourd » en ce sens que, pendant toute sa durée, on n'entendait ni le bruit des armes, ni celui des combats ou encore que personne ne répondait aux appels à la guerre et faisait la sourde oreille; pour justifier cette façon de s'exprimer, on compare la locution رجب الفرد à celle de : لَيْلٌ نَائِمٌ « une nuit dormante » qui signifie une nuit pendant laquelle on dort.

Au lieu de cette explication assez singulière, il serait bien plus simple de voir dans الاصبّ une forme أَفْعَل donnant le sens de « très froid » en la tirant du mot صَبِيبٌ, ou encore celui de « très pluvieux » en la rattachant à l'idée primitive de la racine. On aurait ainsi une qualification vraiment appropriée au nom d'un mois, et il en serait de ce mot comme de certains autres que l'on considère comme des altérations d'une forme plus pure, alors qu'en réalité ce sont eux qui ont été altérés et qui nous rappellent les plus anciennes formes de la langue. Il est bien certain qu'en français, par exemple, la personne peu instruite qui dit : un *chaircutier*, emploie une forme qui se rapproche plus de l'orthographe ancienne que celle qui prononce ce mot *charcutier*, bien qu'aujourd'hui cette dernière prononciation soit la seule correcte.

O. Houdas.

BIBLIOGRAPHIE.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

M. de Morgan a publié un compte rendu sommaire des travaux archéologiques exécutés en Susiane pendant sa première campagne de fouilles, du 3 novembre 1897 au 1er juin 1898 (Paris, E. Leroux). La plus importante découverte est celle d'un obélisque de granit portant sur les quatre faces une très longue inscription comprenant 75 lignes horizontales dont l'ensemble donne près de dix mille signes cunéiformes. M. de Morgan a trouvé en outre environ 810 briques avec inscriptions, deux galets couverts de symboles et de caractères et une grande stèle dont l'héliogravure accompagne la brochure ; elle représente une scène de guerre qui se rapproche d'autres scènes connues pour être du temps de Naram Sin. Les fouilles ont continué tout l'hiver de 1899.

M. H. Derenbourg a rendu compte dans le *Journal des Savants* (nov. 1898) d'un magnifique ouvrage que viennent de publier MM. D.-H. Müller et J. von Schlosser (Wien, A. Holder) et qui est la reproduction avec planches en couleurs d'un manuscrit hébreu du XIIIe siècle. Ce manuscrit, qui est actuellement à la bibliothèque de Serayevo (Bosnie), est une *Haggâdâh* et contient une série de miniatures représentant diverses scènes de la vie religieuse et de l'histoire juive. C'est le plus ancien monument qui ait survécu au naufrage de la miniature espagnole, telle qu'elle semble avoir été pratiquée au XIIIe siècle par les juifs de Tolède ou de Barcelone.

M. J. Marquart a consacré deux mémoires à l'étude des inscriptions en vieux-turc de Sibérie. Ses recherches portent

principalement sur la chronologie des inscriptions, l'identification des noms de lieux et de tribus et sur les diverses écritures de l'Asie mentionnées dans le *Fihrist*. M. Marquart s'occupe accessoirement des Manichéens, des Ouïgours et des rapports qu'ont eus les Turcs occidentaux avec les Perses et les Byzantins. Le premier de ces mémoires a paru à Leipzig (chez Weicher), sous le titre de : *Chronologie der alttürkischen Inschriften*, 1898; le deuxième, intitulé : *Historische Glossen zu den alttürkischen Inschriften*, a été publié dans le troisième cahier du *Wiener Zeitschrift f. d. Kunde des Morgenlandes* (t. XII, 1898).

Parmi les ouvrages que le Gouvernement anglais des Indes a envoyés récemment à la Société asiatique, il y a lieu de signaler un fort volume intitulé : *Notes on the language of the South Andaman group of Tribe*, Calcutta, 1898, par M. Portman, gouverneur de l'archipel des îles Andaman, en résidence à Port Blair. Les indigènes de ces îles n'ont pas d'écriture et leur race est bien près de s'éteindre; la langue se divise en plusieurs dialectes très différents les uns des autres, et qui sont parlés par douze tribus réparties en deux groupes, celui des habitants des côtes et le groupe des habitants des jungles. Le travail de M. Portman porte sur le dialecte *Akabeada* qui est le plus riche. L'ouvrage contient 390 pages de grammaire et de syntaxe, et près de deux cents pages de vocabulaire comparatif, renfermant deux mille cinq cents mots. On sait que l'archipel s'étend sur une longueur de près de soixante-quinze lieues, et qu'il est voisin de la Birmanie et de Siam; aussi la langue paraît-elle appartenir au groupe transgangétique avec mélange de mots océaniens.

Sous le titre de *Inscriptions hébraïques en France*, M. M. Schwab a publié dans le *Bulletin archéologique* du Ministère (1897) une étude sommaire sur plusieurs inscriptions juives qu'il a pu se procurer et qui sont disséminées

soit à Paris, soit dans les musées de province. Les plus importantes se trouvent à Narbonne, Yssoudun (Indre) et à Paris, mais les plus anciennes sont les inscriptions de Narbonne en 689 et d'Arles (VIIe siècle); la plus récente est de l'an 1557. L'ensemble des monuments épigraphiques connus jusqu'à ce jour s'élève à 140. La plupart de ces textes avaient déjà été publiés; le mérite de M. Schwab est d'avoir signalé les ouvrages et revisé un bon nombre de lectures.

Dans le même domaine sémitique, M. Witton Davies a étudié et expliqué les termes de magie dans la Bible, les écrits postbibliques, en assyrien, en arabe et en égyptien. L'ouvrage est intitulé : *Magic Divination and Demonology* (in-18, London, J. Clarke, 1898).

M. J. Perruchon a formulé quelques critiques sur le *Manuel de langue abyssine* de M. Mondon-Vidailhet qui, du reste vient de donner une nouvelle édition de cet ouvrage. Dans le *Museon* de 1898, M. Perruchon a commencé un travail comparatif entre l'amharique et l'éthiopien. M. Basset a publié le texte arabe du *Futuh el Hâbasha* (conquête de l'Abyssinie), par Chebab eddin Ahmed. Une traduction française de cette Chronique par A. d'Abbadie et Paulitschke vient de paraître (Paris, A. Picard).

Mohammed-Bey Osman Galal (né au Caire en 1829) est l'auteur de la traduction de plusieurs tragédies de Racine et de Corneille en arabe vulgaire d'Égypte. Il a traduit également quelques comédies de Molière savoir : *Isshah Matluf* « le Tartuffe », *Madrasit ul azwâg* « l'École des Maris », *Madrasit innisâ* « l'École des Femmes », *Rivâyet issuqalâ* « les Fâcheux » et *Innisâ ul 'Alimat* « les Femmes savantes ». M. Friedrich Kern vient de publier cette dernière comédie en transcription latine avec traduction allemande (Leipzig, 1898).

Le premier fascicule du tome VII de la *Revue sémitique*,

dirigée par M. J. Halévy, vient de paraître, [janvier 1899] (abonnement annuel, 20 francs; Paris, E. Leroux). Il contient notamment un article de M. Halévy sur quelques points de l'histoire ancienne de l'Inde à propos de l'origine de l'écriture et de la littérature védique. Il y a lieu de signaler à cet égard la seconde édition du livre du Dr G. Bühler *On the origin of the Indian Brâhma alphabet* (Strasbourg, Trübner, 1898).

Le glossaire de M. Stanley A. Cook, *A Glossary of the Aramaïc inscriptions* (Cambridge and London, Clay and son, 1898). contient le vocabulaire à peu près complet de la langue des inscriptions araméennes connues jusqu'à ce jour. C'est une contribution très utile à l'histoire de ce dialecte sémitique d'un peuple qui a joué un rôle important en Mésopotamie et de l'autre côté du Tigre.

En dehors de la grammaire de M. Noeldeke, il existe peu de travaux sur le mandéen. M. Pognon a fait paraître au commencement de 1898 une série d'inscriptions magiques sur coupes, en langue mandéenne avec traduction française et fac-similé. La deuxième partie de ce travail vient de paraître (Paris, Welter). Elle contient le texte syriaque du « Livre des scholies » de Théodore bar Khouni (VIIIe siècle), contenant des détails intéressants sur les Kantiens, les Mandéens et sur différentes sectes religieuses, notamment les Manichéens. M. Pognon pense que les ouvrages de Manès étaient écrits en mandéen, ce qui est peu probable. En tout cas, l'Évangile et les livres canoniques furent de bonne heure traduits en persan (ainsi que nous l'apprend Masoudi) et c'est sous cette forme que la doctrine se répandit rapidement dans l'Iran, en Asie centrale et dans la Haute-Asie. L'ouvrage de M. Pognon doit se terminer par la publication d'autres textes et d'un glossaire.

Notre confrère M. de la Vallée Poussin, professeur à l'Uni-

versité de Gand, a publié à Londres, chez Luzac (1 vol. in-4°, 1898), un travail important sur le bouddhisme, suivi du texte sanscrit de l'*Adikarmapradîpa*, ouvrage tantrique, et d'un autre texte qui est le commentaire partiel de la *Bodhicaryâvatâraṭika*.

Dans son introduction, l'auteur développe cette théorie que le bouddhisme n'est pas très différent du brahmanisme et qu'il existait dans la pensée hindoue avant la naissance de Gautama; il ajoute que le *mahâyâna* ou « tantrisme » négligé jusqu'ici a une importance dans l'histoire de l'évolution bouddhique.

La tribu des *Lolo* qui habite la province de Yun-nan sur les confins de l'Indo-Chine, a été l'objet de deux publications récentes, l'une est de M. Paul Boell et est intitulée *Contribution à l'étude de la langue des Lolo*, avec un essai de grammaire et un vocabulaire des trois principaux dialectes (Paris, E. Leroux, 1899). La seconde publication émane de M. Paul Vial missionnaire au Yun-nan : « *Les Lolos*, histoire, religion, mœurs, langue, écriture », avec fac-similé de l'écriture hiéroglyphique de ces peuples (Shang-haï, 1898, collège de Zi-ka-waï). Il y a lieu de rappeler à cet égard que M. Pierre Lefèvre-Pontalis avait déjà publié dans le *Journal asiatique* en 1892 et 1896, une série d'articles sur les Populations du Nord de l'Indo-Chine parmi lesquelles figurent les Lolos.

Les volumes contenant les *Mémoires de la Mission Pavie*, (Exploration du nord de l'Indo Chine, 1882-1890) vont bientôt être mis en distribution. Nous pouvons signaler dès à présent, le volume consacré à l'épigraphie : il contient trente et une inscriptions recueillies au Siam et au Laos. Sauf deux, ces textes sont tous en ancienne langue *thaï* (siamois) et en caractères dévenâgaris archaïques dits de *Sukhôdaya*. Ces caractères, usités jusqu'au XVIe siècle, ont précédé l'alphabet actuel qui a été formé sur le pâli-birman. Les inscriptions ont été traduites en français par le P. Schmitt;

elles sont historiques, religieuses, astrologiques et datées de l'une des trois ères autrefois usitées au Siam. La plus ancienne est de 1205 çaka (1283 de J.-C.). La plupart de ces inscriptions ont été reproduites dans le premier volume du *Siam ancien* de M. Le Fournereau (in-4°, Paris, 1895).

M. Rubens Duval a publié, dans le *Recueil des anciennes littératures chrétiennes*, une histoire de la *Littérature syriaque* (1 vol. in-18, Paris; V. Lecoffre, 1899), avec une carte de l'Asie antérieure. On sait l'importance qu'occupe cette littérature dans l'histoire de l'Église orientale dont elle constitue une des principales sources. L'ouvrage est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur donne une vue d'ensemble des œuvres littéraires; la seconde renferme de courtes notices sur les auteurs syriaques d'après l'ordre chronologique. En dehors du mémoire de W. Wright, c'est le premier ouvrage de littérature syriaque, écrit du moins en français. Le livre de notre confrère est une œuvre scientifique et en même temps de vulgarisation destinée à la fois aux Orientalistes et aux ecclésiastiques qui s'intéressent à l'histoire des origines.

Le P. A.-J. Delattre, de Louvain, a donné au dernier Congrès de bibliographie un mémoire sur les *Progrès de l'assyriologie* depuis dix ans, 1888-1898, faisant suite à un premier travail qui a paru sous le titre de *L'Assyriologie* depuis onze ans, 1878-1889. Ces deux mémoires renferment un résumé très instructif et très intéressant des travaux des assyriologues pendant près d'un quart de siècle.

E. Drouin.

La sainte Bible polyglotte contenant le texte hébreu original, le texte grec des Septante, le texte latin de la Vulgate et la traduction française de M. l'abbé Glaire avec les différences de l'hébreu, des Septante et de la Vulgate, des introductions, des notes des cartes et des illustrations par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice[1].

I. *But et importance d'une Polyglotte manuelle.*

Il semble admis que les études bibliques et, en général, les études sémitiques sont moins cultivées en France qu'à l'étranger. La faute n'en est certes pas à nos professeurs, car notre état-major professoral ne le cède à aucun autre en Europe et a fourni des initiateurs à presque toutes les sciences, mais bien à ce que ces chefs se trouvent trop souvent sans soldats puisque l'esprit d'utilitarisme pousse toute la jeunesse vers les études rétribuées, et aussi à ce que leur parole écrite ne trouve pas en France d'*écho qui la renforce*. Heureux encore si pour conquérir la popularité inaccessible par ailleurs, quelques-uns ne s'abaissent à composer des romans sur des sujets orientaux et n'attirent sur nos travaux l'épithète injurieuse de « frivolité française »[2].

Il paraît donc essentiel de créer dans le pays un écho pour tous les travaux d'orientalisme, de préparer des appré-

[1] Le fascicule II contient l'Exode et le Lévitique, broch. gr. in-8°, de la page 273 à la page 640 du tome I. — Prix net du premier volume, comprenant 3 fascicules qui forment un millier de pages : 5 francs (port en sus), chez Roger et Chernoviz, libr. édit., rue des Grands-Augustins, n° 7, Paris.

[2] « Und dies muss als ein erschreckendes Zeichen der Zeit betrachtet werden dass *französische Frivolität und deutsche Wissenschaft* über dem frisch gegrabenen Grabe des Erlösers eine brüderliche Hand sich reichen. » Const. Tischendorf, *Wann wurden unsere Evangelien verfasst*, p. 5; brochure in-8°, Leipzig, 1865. — Ajoutons cependant au texte de M. Tischendorf qu'il existe aussi des romans composés avec grand appareil scientifique, car nous appelons roman toute production où l'imagination dépasse les faits. Ces derniers n'ont guère plus d'importance que les autres, mais fatiguent beaucoup plus les lecteurs.

ciateurs qui se diviseront nécessairement en défenseurs et en contradicteurs, de rompre enfin le silence de mort qui nous étreint.

Et l'isolement de nos orientalistes ne date pas d'hier. En 1753, un médecin français, Astruc, publiait ses *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moyse s'est servi pour composer le livre de la Genèse*[1]. Il appuyait ses conjectures, déjà vraisemblables *a priori* : 1° sur les répétitions que l'on trouve dans la Genèse; 2° sur l'emploi alternatif des deux noms de Dieu, *Jéhovah* et *Élohim*, emploi alternatif qui cesse, dit-il, après le second chapitre de l'Exode, dès que Moyse raconte ce qu'il a vu; 3° sur les antichronismes ou renversement de l'ordre chronologique que l'on trouve dans la Genèse. — Cet ouvrage ne produisit chez nous aucun résultat intellectuel appréciable, et cependant, *c'est de lui que devait vivre durant plus d'un siècle toute la critique biblique à l'étranger*. De là procèdent directement, en particulier, les Bibles multicolores imprimées et peintes à l'étranger, qui désignent ainsi par le rouge, le bleu ou le jaune, les mémoires originaux que l'éditeur croit pouvoir discerner. Et cet

[1] Volume in-12 de x-526 pages, publié sans nom d'auteur à Bruxelles, avec l'épigraphe : *Avia Pieridum peragro loca, nullius ante trita solo.*

Cet ouvrage comprend : 1° des réflexions préliminaires p. 1-25 : «Que Moyse n'a composé la Genèse que sur des mémoires plus anciens;... que Moyse, en composant la Genèse, n'a fait que partager par morceaux les mémoires anciens qu'il avait, et a inséré ces morceaux en entier, etc.;... qu'en la décomposant ainsi (la Genèse) il se trouve des vuides ou lacunes dans les mémoires de la même espèce réunis ensemble, et pourquoi»; — 2° le texte de la Genèse et des deux premiers chapitres de l'Exode disposé sur deux colonnes suivant sa provenance supposée, p. 26-281; — 3° des remarques sur la distribution de la Genèse en différents mémoires, p. 281-496 : «De l'usage des lettres et de l'art d'écrire...; qu'ils étaient connus longtemps avant Moyse... Du nom de Jehovah donné à Dieu.. S'il a été connu des patriarches... Des différents mémoires... Qu'il paraît qu'on peut y en distinguer jusqu'à douze... Des auteurs, de ces différents mémoires... Que, quoique ces mémoires soient écrits en hébreu, cela n'empêche pas que Moyse n'ait pu les emprunter des nations voisines... Quatre avantages de l'opinion nouvelle sur la composition de la Genèse, etc.»

éditeur n'a pas grand mérite à cela, car Astruc ne s'était pas borné à émettre incidemment une idée de génie : il avait imprimé sur deux colonnes parallèles les textes élohistes et jéhovistes; avait indiqué, à la fin de son ouvrage, que l'on pouvait distinguer jusqu'à douze mémoires, et avait prévu, autant qu'il le pouvait, toutes les objections.

Il suffisait après cela de supposer plus ou moins de mémoires, de faire passer quelques textes du mémoire A dans le mémoire B ou réciproquement, d'essayer une extension de cette décomposition au reste du Pentateuque, d'imaginer que, parmi ces mémoires originaux, quelques-uns étaient plus originaux, tandis que les autres s'y étaient ajoutés plus ou moins tard. On pouvait trouver cela avec un peu d'imagination, quelque science et une certaine connaissance de la théorie des combinaisons mathématiques. — Celle-ci nous enseigne en effet que douze personnes peuvent se placer de 479,001,600 manières différentes autour d'une table de douze couverts. Elle apprenait donc aux critiques attablés autour du Pentateuque, combien d'arrangements différents ils pouvaient former avec la douzaine d'idées neuves que venait de leur jeter Astruc.

Mais, me dira t-on, si la plupart de ces travaux ont été inutiles, pourquoi regretter qu'ils n'aient pas été faits dans notre pays? — Parce que, à notre avis, un travail fait avec science et réflexion est toujours incomplet, souvent faussé par un parti pris, mais jamais complètement inutile. Il renfermera au moins des détails qui feront mieux comprendre certains mots ou certains passages, rendront compte de certaines anomalies, supprimeront quelques difficultés et serviront à quelque autre pour mieux faire. Renoncer à la critique et aux discussions à cause des erreurs qu'elles entraînent serait renoncer à fabriquer le fer, ce métal indispensable, sous prétexte que sa préparation produit des montagnes de scories.

Nous regrettons donc que le texte hébreu de la Bible n'ait pas été plus répandu en France au temps d'Astruc, et que cet

auteur n'ait pas trouvé immédiatement de nombreux defenseurs et contradicteurs pour assurer à notre pays le bénéfice de sa découverte : car, il en est en science comme en politique, il ne suffit pas qu'un explorateur de génie disposant de ressources limitées nous donne le droit du premier occupant; il faut que des hommes prévoyants aient préparé toute une armée qui marche à sa suite et le soutienne, sinon l'étranger le supplante par la force[1].

Préparer cette armée sera, croyons-nous, l'un des résultats de la *Bible polyglotte manuelle*, car elle a mis en circulation, pendant cette année scolaire, deux mille textes des premiers livres du Pentateuque, avec l'hébreu, le grec, le latin et le français en regard. Cet ouvrage sera donc bientôt en la possession de dix mille lecteurs, et il est impossible, à mon avis, qu'ils lisent le français sans essayer de lire aussi l'hébreu et le grec de la page voisine, idée qu'ils n'ont pas maintenant parce qu'il faut se procurer et ouvrir des livres différents; sur ces dix mille lecteurs, il s'en trouvera certainement de plus curieux qui voudront agrandir leurs connaissances dans le champ des langues sémitiques et avoir la clef des hiéroglyphes et des cunéiformes gravés dans les notes au bas des pages. Ainsi se formera peu à peu le corps de bataille qui nous manque maintenant et que les étrangers semblent posséder, grâce, sans doute, aux polyglottes manuelles que l'Angleterre a depuis l'an 1831, et l'Allemagne depuis 1847.

Ajoutons que pour rendre l'ouvrage accessible à toutes les bourses, l'éditeur a fixé à cinq francs pour les souscripteurs le prix net du volume. Le premier renfermera tout le Pentateuque[2].

[1] Nous avons pris Astruc comme exemple, mais nous n'avions que l'embarras du choix, car Richard Simon ne fut pas plus compris au XVII[e] siècle qu'Astruc au XVIII[e] et de nos jours nous avons des initiateurs à toutes les sciences qui ont des disciples, surtout, semble-t-il, à l'étranger, faute d'une préparation secondaire qui mette un grand nombre de Français à même de les comprendre et plus tard de les suivre.

[2] La *Bible polyglotte* complète (Ancien et Nouveau Testament) comprendra huit volumes.

II. *Plan de la Polyglotte de M. Vigouroux.*

La disposition de l'ouvrage est indiquée dans le titre cité en tête de cet article. Chaque page est partagée en deux colonnes. On a donc les quatre textes simultanément sous les yeux. Ajoutons que le texte grec est celui de l'édition Sixtine donnée à Rome en l'année 1587 et reproduisant scrupuleusement (à quelques détails près relevés par M. Nestle) le manuscrit du Vatican, qui est du IVe siècle. On doit quelquefois, pour établir la concordance avec l'hébreu, insérer quelques versets empruntés à la Polyglotte de Complute, mais ces insertions sont signalées au lecteur et placées entre crochets. Au bas des colonnes, on donne les principales variantes empruntées pour l'instant aux éditions d'Alde et de Complute et au manuscrit d'Alexandrie. On a l'intention, du reste, d'apporter grand soin dans le second volume à cette question des variantes laissée au dévouement du collaborateur. — L'éditeur est prêt aussi à tous les sacrifices pour assurer non seulement la diffusion, mais aussi la valeur intrinsèque de son œuvre. Il donnera les livres deutéro-canoniques qui manquent dans la Polyglotte allemande, ainsi que le texte hébreu de l'Ecclésiastique.

La présente publication a déjà été l'objet d'attaques passionnées. On lui a reproché, pour essayer de jeter le trouble dans les âmes simples, de donner *un texte hébreu protestant*, ce qui n'a pas laissé que de nous étonner, nous qui ne connaissons qu'un texte hébreu, le texte fixé par les Massorètes et reproduit, à des différences insignifiantes près, dans toutes les éditions. On lui a reproché aussi de ne pas reproduire pour le grec l'édition Sixtine, alors qu'une simple comparaison aurait convaincu du contraire [1]. On a été jusqu'à faire

[1] A quelques améliorations près. Ainsi l'édition Sixtine primitive n'a pas la division en versets, n'emploie les lettres majuscules qu'au commencement des chapitres, ne connaît pas le point en haut, ne change pas l'accent grave en aigu devant une virgule. On n'a pas reproduit, bien

un crime à l'éditeur d'avoir fixé à deux francs le prix du premier fascicule qui forme le tiers du premier volume dont le prix est de cinq francs. L'honorable critique, qui semble avoir un faible pour les fractions périodiques, aurait donc voulu voir fixer le prix à $\frac{5}{3} = 1,6666\ldots$ [1].

Ces chicanes font soupçonner une cause sérieuse que l'on ne veut pas alléguer. Il paraît, en effet, que l'on songeait à publier plus tard à l'étranger une Polyglotte à laquelle on aurait sans doute voulu réserver le titre de *seule* Polyglotte catholique; ce serait un élément de réclame de plus. L'un des critiques a bien indiqué le véritable caractère de la polémique, en intitulant l'un de ses malveillants articles : *Eine französische Concurrenz* « une concurrence française » [2]. Ce nous est un motif de plus pour souhaiter vie et succès à notre Polyglotte.

III. *Errata.*

Il reste quelques fautes, comme dans tous les ouvrages qui se publient [3]; nous avons signalé toutes celles que nous

entendu, ces imperfections. Le texte grec de l'édition Stier et Theile était, *au commencement,* celui de l'édition Sixtine, à quelques détails près; on a donc pu le reproduire avec le cliché du texte hébreu, en y changeant scrupuleusement toutefois les détails qui s'écartaient de l'édition Sixtine; mais, dès le fascicule II, presque tout le grec a dû être recomposé.

[1] Que ne doit-il pas dire du *Nouveau Larousse* illustré, pour lequel les souscripteurs ont versé 80 francs, tandis qu'ils n'ont reçu que deux volumes d'une valeur totale de 40 francs. Chez M. Roger du moins, on ne paye qu'à la réception du fascicule ou du volume.

[2] Dans les *Historisch-politische Blätter* de Munich. Cité par M. Vigouroux, journal *l'Univers*, 4 novembre 1898.

[3] Ainsi, dans le premier volume de la *Polyglotte allemande* de Stier et Theile, qui existe déjà depuis 1847 et en est à sa cinquième édition, nous avons relevé une cinquantaine de petites fautes. Nous devons dire qu'elles n'existent, à quelques exceptions près, que dans les variantes et que le texte est maintenant d'une correction remarquable. Signalons seulement : Ex. IX, 16, *ἰχσύν*] lire *ἰσχύν*. Nombres XXV, 2, *εἰδώλλων*] lire *εἰδώλων*. XXXV, 6, *φωνεύσαντι*] lire *φονεύσαντι*. Deut. XIII, 6, *σσυ*] lire *σου*.

avons remarquées à l'éditeur, qui les donnera en *Errata* et les fera disparaître de la prochaine édition. Citons, en attendant, les plus importantes [1] :

Fascicule I. — Genèse, XIX, 33 et 35, αὐτὴν] lire αὐτὸν; — XXXIII, 18, Σικίμων] lire Σηκίμων; — *Ibid.*, παρενέβαλε] lire παρενέλαβε; — XL, 9, note, *Diododore*] lire *Diodore*; — XLI, 1, supprimer τοῦ; — 21, ἀ] lire ἃ; — XLII, 29, aux variantes, 29, συμβ] lire 29, A : συαβ; — XLVI, 11, Καὰθ] lire Kὰθ; — 29, πλείονι] lire πίονι; — XLIX, 21, Νεφθαλεί] lire Νεφθαλί; — 27, διαδώσει] δίδωσι; — L, 5, aux variantes, τελευθηναι] lire τελευτῆσαι; — 11, aux variantes, ἔδον] lire ἴδον; — 25, ἐπισκέψεται] lire ἐπισκέψηται.

Fascicule II. — Exode, II, 18, ἐταχυνατε] lire ἐταχύνατε; — 22 aux variantes Μωϋσῃ] lire Μωϋσῇ; — III, 15 et 16 aux variantes ὑμῶν] lire ὑμῶν; — 20, χεῖρά] lire χεῖρα; — VI, 1, αὐτου] lire αὐτοῦ; — VII, 14, βαβάρυνται] lire βεβάρηται; — 20, après αὐτοῖς ajouter κύριος; — VIII, 3, καὶ εἰς τοὺς] lire καὶ ἐπὶ τοὺς; — 8, θύσουσι] lire θύσωσι; — 28, εἴξασθε] lire εὔξασθε; — IX, 16, ἰχσύν] lire ἰσχύν; — 26, ἡ] lire ἡ; — X, 7, ἔσται.... Ἐξαπόστεῖλον] lire ἔσται.... Ἐξαπόστειλον; — 16, κατέσπευσε] lire κατέσπευδε; — 19, note, *agtiées*] lire *agitées*; — XII, 3, au lieu de ος lire ἕκαστος; — 10, ἀπολείψετε] lire ἀπολείψεται; — XVI, 8, καθ' ὑμῶν] lire καθ' ἡμῶν; — 35, aux variantes, après : (*pr. loco*) ajouter τὸ μάννα; — XX, l'ordre des versets est 14, 15, 13; — XXV, 20, après Ἔσονται ajouter οἱ; — XXVI, 3, aux variantes ἑτέρας] lire ἑτέρας.

F. NAU.

[1] La typographie Firmin-Didot donne tous ses soins à cette publication, qui lui fera, croyons-nous, grand honneur. Notons en passant un défaut des caractères grecs qui lui ont été imposés : les σ, ω, μ, η et υ se cassent facilement; les deux premières lettres donnent alors des ο et des ϖ.

DIE LIEDER DER MÖNCHE UND NONNEN GOTAMO BUDDHO'S, aus den Theragâthâ und Therîgâthâ zum ersten Mal übersetzt von Karl Eugen Neumann. Berlin, Ernst Hofmann and C°, in-8°, VIII, 392 pages, 1899.

En attendant que la *Pâli text Society*, en publiant la suite du *Majjhima-nikâya*, lui fournisse les moyens de continuer sa traduction de cette vaste compilation, M. Neumann, décidé à initier le grand public d'Allemagne à la connaissance de l'enseignement du Buddha, lui offre celle d'un recueil moins étendu, le *Thera-* et le *Therî-gâthâ*, deux sections jumelles du *Khuddhaka-nikâya*, qu'on pourrait appeler : les confessions ou professions de foi des membres mâles et femelles de la communauté bouddhique; car ils y expriment leurs sentiments, leurs réflexions, le résultat de leurs efforts pour atteindre à la perfection, quelquefois avec des allusions à leur histoire individuelle, le tout plus ou moins longuement, dans des vers monologues, quelquefois dialogués.

On sait que la *Pâli text Society* a publié le texte de ce double recueil en 1883, avec le concours de MM. Hermann Oldenberg (pour le *Thera-gâthâ*) et Richard Pischel (pour le *Therî-gâthâ*). Il est divisé comme le *Jâtaka* en *nipâtas*, c'est-à-dire en sections dont les éléments vont en croissant, la première étant composée de textes d'une seule stance; la deuxième de textes de deux stances, et ainsi de suite. Il y a 21 de ces *nipâtas* dans le premier recueil et 20 dans le second; mais le total des *gâthâs* aussi bien que celui des personnages qui les prononcent est bien plus considérable dans le *Thera-* que dans le *Therî-gâthâ*. Car nous avons 240 theras disant ensemble 1,279 gâthâs contre 66 theris n'en disant que 520. Malgré les concessions faites par le Buddha au sexe faible, c'est l'élément masculin qui est la base de la société bouddhique.

Le lecteur connaît le système de M. Neumann, qui ne tient aucun compte de la littérature du Nord, et a pour principe de traduire tous les termes bouddhiques sans exception.

Aussi, à part les noms des *Theras* et des *Therîs* auxquels les stances sont attribuées, et dont les noms sont le seul titre de chaque article, aucun terme indien ne se rencontre dans sa traduction, qui est en vers; car il s'attache à en faire autant que possible un calque du texte. Je donne ici, comme spécimen, la gâthâ 516 du premier recueil qui est hérissée de termes bouddhiques :

Pubbe nivâsam jânâmi
Nun weiss ich was ich jeher war
Dibbacakkhum visodhitam
Das Auge klärt sich himmlisch auf;
Arahâ dakkhineyyo mhi
Erhaben bin ich, heilig, hehr;
Vippamatto nirûpadhi
bin abgeschieden, ausgeschält.

Je ne reviendrai pas sur les observations que j'ai déjà présentées à propos de ce système de traduction. On pourrait montrer que le traducteur n'atteint pas toujours l'espèce de littéralisme qu'il ambitionne.

Si la traduction est faite pour le commun des lecteurs, les notes s'adressent à tous, savants et non savants; on y trouve des discussions sur les leçons et le sens du texte, des rapprochements intéressants et instructifs avec d'autres passages du recueil ou d'autres recueils, même avec d'autres littératures. — L'ouvrage se termine par un index des noms des theras, des theris et d'autres personnages et des noms de lieux.

Dans sa *Vorrede*, M. Neumann affirme de nouveau ses convictions bouddhiques. Selon lui, c'est le Buddha qui a enseigné « la philosophie de la sainteté » : il nous apprend que Richard Wagner pensait à peu près de même.

L. Feer.

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

L'Université Harward, de Cambridge en Massachusets (États-Unis), et l'orientalisme américain viennent de faire une perte sensible en la personne de M. Henry Clarke Warren, ancien trésorier, et ancien directeur de la Société orientale américaine, décédé à Cambridge au commencement de cette année. Un accident de voiture, dont il avait été victime dans son enfance, l'ayant condamné à une vie sédentaire, il s'était livré à l'étude. Le sanscrit l'attira d'abord; de là il passa à l'étude du pâli dans laquelle il se confina. On sait qu'il publia en 1896, sous le titre *Buddhism in translations*[1], un fort volume qui atteste une lecture étendue. Il avait entrepris sur le *Visuddhi-magga* un vaste travail comprenant: 1° une édition du texte pâli; 2° une traduction anglaise; 3° le recensement et l'identification des citations des textes canoniques et des commentaires qui se trouvent dans cet ouvrage. — La première partie seulement est à peu près en état de paraître; les deux autres sont inachevées. On exprime cependant l'espoir que l'ensemble pourra faire l'objet d'une publication posthume.

L. Feer.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
PAR M. CLERMONT-GANNEAU[2].

SOMMAIRE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME III (avec planches et gravures), en cours de publication; livraisons 10 à 13, mars-avril 1899.

§ 30. Les Phéniciens en Grèce (*fin*). — § 31. Sceau phénicien au nom de Milik-ya'zor. — § 32. Sceau israélite au nom d'Abigaïl,

[1] Voir le *Journal asiatique*, janv.-fév. 1897, p. 165. — La date 1876, donnée pour l'apparition du volume, est une faute; il faut lire 1896.

[2] Paris, E. Leroux; prix des volumes I et II, 25 francs; prix du volume III, souscrit d'avance et à recevoir par livraisons: 20 francs.

femme de 'Asayahou. — § 33. Notes d'épigraphie palmyrénienne. — § 34. Tanit et Perséphone-Artémis. — § 35. Quatre nouveaux sceaux à légendes sémitiques. — § 36. La famille royale de Palmyre, d'après une nouvelle inscription. — § 37. Hébron et Diocletianoupolis. — § 38. Le mois de Qinian-Juillet du calendrier palmyrénien. — § 39. Une «éponge américaine» du VIe siècle avant notre èr (*à suivre*).

LA CHRONIQUE DE MICHEL LE SYRIEN.

La Société asiatique avait autrefois décidé de se charger de la publication de la Chronique de Michel le Syrien, sur la demande de Mgr Rahmani (voir *Journ. as.,* IXe sér., t. III [janv.-févr. 1894], p. 135). Ce prélat n'ayant pas donné suite à son projet, nous apprenons avec plaisir que notre confrère M. J.-B. Chabot vient d'entreprendre cette importante publication avec le concours et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Le premier volume, comprenant le texte syriaque et la traduction française des six premiers Livres de la Chronique, paraîtra prochainement à la librairie Ernest Leroux.

R. D.

NOTE ADDITIONNELLE À L'ARTICLE DE M. SENART.

(Voir ci-dessus, p. 520.)

D'une communication de M. Caddy, reçue par M. Foucher depuis que cette note est imprimée, il ressort que l'inscription datée de 113 «a été découverte par le colonel Maisey à Karkhai, dans le Kaladara Nadi, juste à l'ouest de Dargai». Ce Dargai est celui qui est au pied du Malakand, sur le versant sud.

Le gérant :

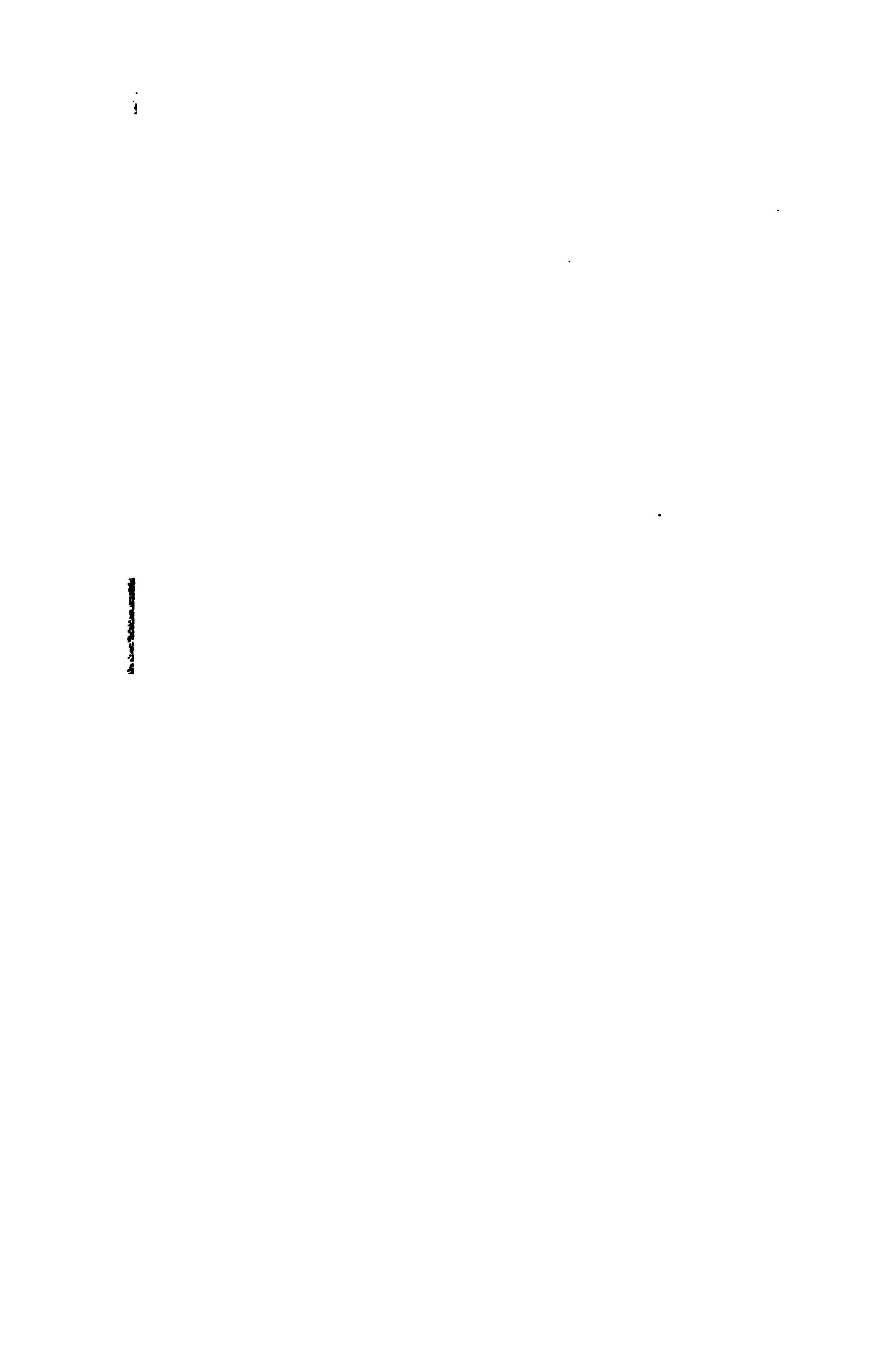
RUBENS DUVAL.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XIII, IX[e] SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

NOUVELLES ET MÉLANGES.



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ
PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, A. BARTH
R. BASSET, CHAVANNES, CLERMONT-GANNEAU, FEER, HALÉVY
C. DE HARLEZ, MASPERO
OPPERT, RUBENS DUVAL, E. SENART, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

NEUVIÈME SÉRIE
TOME XIII

N° 3 — MAI-JUIN 1899

Tableau des jours de séance pour l'année 1899.

Les séances ont lieu le second vendredi du mois, à 4 heures et demie, au siège de la Société, rue de Seine, n° 1.

JANVIER.	FÉVRIER.	MARS.	AVRIL.	MAI.	JUIN.	JUILL.-AOÛT-SEPT.-OCT.	NOV.	DÉC.
13	10	10	14	12	Séance générale.	Vacances.	10	15

Bibliothèque.

La Bibliothèque de la Société, rue de Seine, n° 1, est ouverte tous les samedis, de 2 heures à 6 heures.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
DE L'ÉCOLE DU LOUVRE, DE LA SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN, ETC.
RUE BONAPARTE, N° 28

